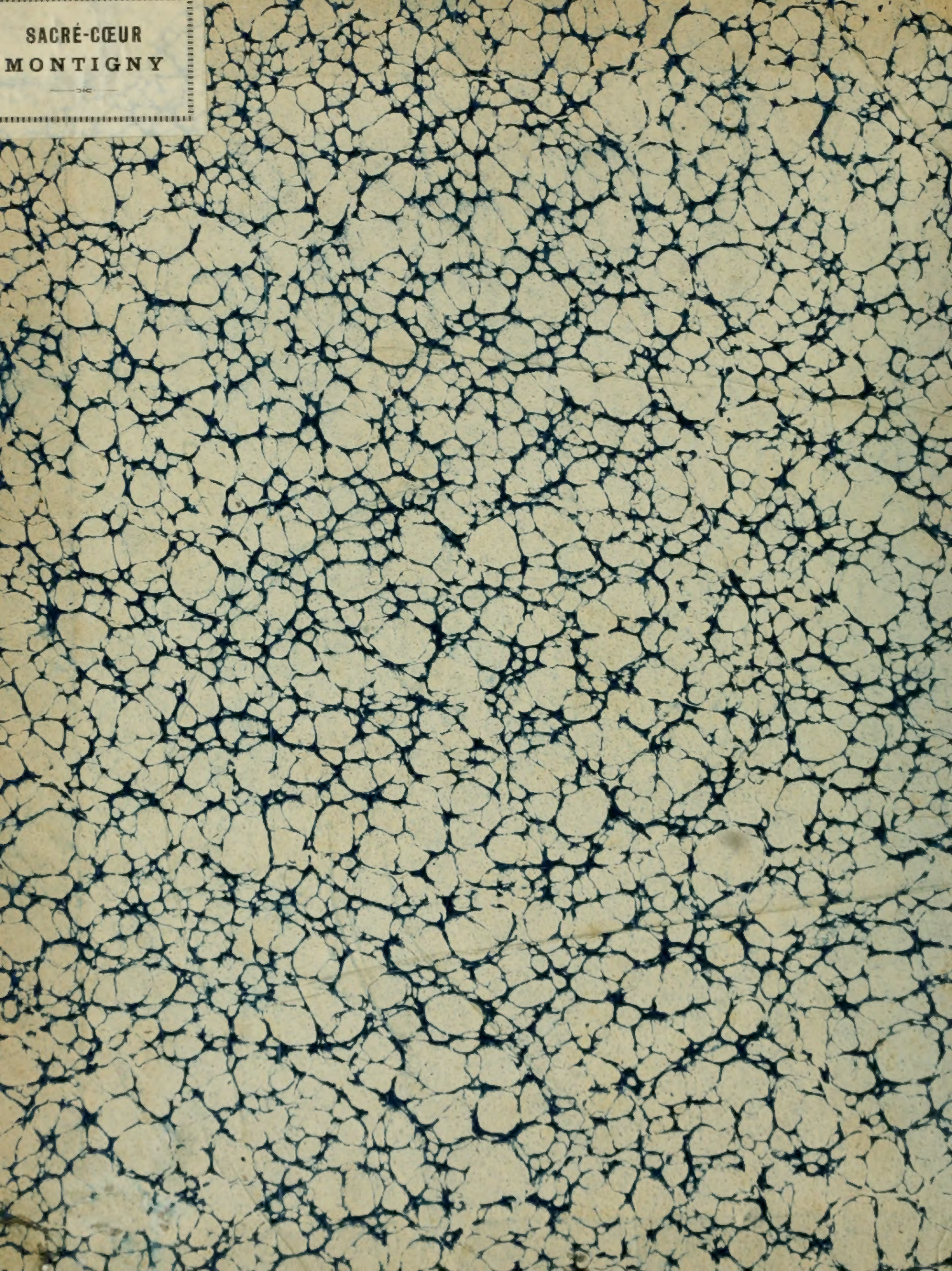
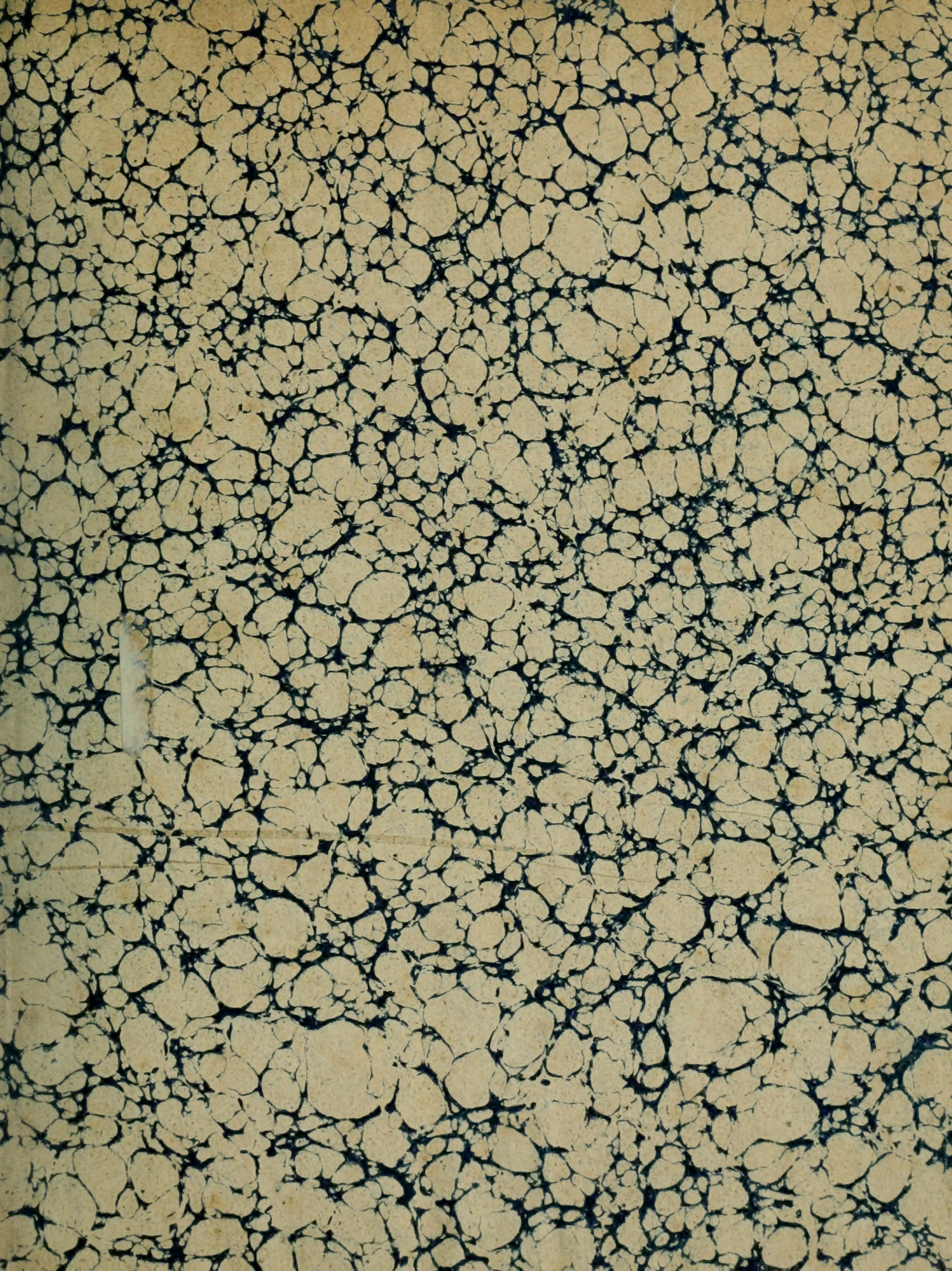



SACRÉ-CŒUR
MONTIGNY



Borba de Moraes, I-322

"Very few copies were printed and they were not for sale"

MÉNOLOGE

DE LA

COMPAGNIE DE JÉSUS.

ASSISTANCE DE PORTUGAL

MÉNOLOGE

DE LA

COMPAGNIE DE JÉSUS.

ASSISTANCE DE PORTUGAL.

MÉNOLOGE

DE LA

COMPAGNIE DE JÉSUS

PAR LE P. ELESBAN DE GUILHERMY

DE LA MÊME COMPAGNIE.

ASSISTANCE DE PORTUGAL

COMPRENANT LES PROVINCES ET MISSIONS DU JAPON, DE LA CHINE, DU BRÉSIL, DES INDES ORIENTALES, DE L'ÉTHIOPIE ET DE LA GUINÉE.

PREMIÈRE PARTIE.



POITIERS

DE L'IMPRIMERIE DE HENRI OUDIN.

1867

Entre tous les peuples de la vieille Europe chrétienne qui accueillirent à sa naissance l'Ordre fondé par saint Ignace, et lui prêtèrent un plus constant appui, durant deux siècles, pour étendre par tout l'univers le royaume de Jésus-Christ, nul ne nous semble avoir plus de droits à notre affectueuse reconnaissance que le Portugal, si resserré dans les étroites limites de son territoire, mais si glorieux autrefois par l'élan catholique et chevaleresque de ses enfants. Placés par la Providence à l'avant-garde, pour ainsi dire, de toute la chrétienté, en face des royaumes infidèles d'au delà des mers, ces intrépides navigateurs venaient à peine de découvrir tout un hémisphère, et de planter leur pavillon sur les rivages si longtemps inconnus des continents et des îles les plus lointaines, lorsqu'il plut à Dieu de les appeler à devenir ses coopérateurs dans l'œuvre, bien autrement grande et glorieuse, de la conquête des âmes par l'apostolat, et des triomphes de la croix. Avant même que saint Ignace et ses neuf premiers compagnons eussent obtenu du successeur infaillible de Pierre

cette parole souveraine, qui peut seule donner la vie et la consécration nécessaires à tout Ordre religieux dans la sainte Eglise, l'âme si royale et si catholique de Jean III leur avait ouvert un monde nouveau, qu'il désirait bien moins soumettre à ses armes qu'à l'Évangile de Jésus-Christ. Bientôt par ses soins et par ses largesses, les Indes et le Japon, le Brésil et l'Ethiopie, s'ébranlaient à la voix de Xavier, de Henriquès, de Fernandès, de Nobréga, d'Anchieta et d'Oviedo, et peuplaient déjà l'Eglise et le ciel de plus d'un million de néophytes, vingt ans avant qu'aucun autre prince chrétien ne transportât sur ses vaisseaux, au delà des mers, un seul religieux de la Compagnie. En Europe, dans ses États et dans la capitale même du monde chrétien, Jean III ne témoignait pas moins d'affection aux frères de Xavier et de Rodriguès. Il ordonnait à son ambassadeur près du Saint-Siége, de ne rien épargner pour le succès des démarches d'Ignace et de procurer, en son propre nom et à ses frais, l'expédition des lettres apostoliques de Paul III, approuvant la première formule de l'Institut. Il envoyait à Rome Louis Gonçalvès, pour recueillir avec un soin religieux jusqu'aux moindres traits et aux paroles les plus fugitives du saint Fondateur. A Lisbonne, dans son propre palais, il ne voulait pas que les jeunes princes de sa famille et les compagnons de leurs jeux ou de leurs études eussent d'autres maîtres que des fils d'Ignace; et, le premier entre les princes catholiques, il confiait à l'un d'entre eux la charge, non moins délicate, devant Dieu que devant les hommes, de diriger sa propre conscience et de lui apprendre à régner comme Dieu veut que règnent les rois. A Coïmbre, il créait cette admirable Université, pépinière de tant

de grands hommes, de tant d'apôtres et de saints, qu'Antoine Araoz appelait, dès son origine, le « tabernacle de Jésus-Christ, « tabernacle d'où le Soleil de justice répandait, disait-il, sur la « moitié du monde, le divin éclat de ses rayons. »

A la mort de ce roi, si justement cher à la Compagnie de Jésus, et qu'elle regardait, selon l'expression même de saint Ignace, comme son vrai père et son fondateur après Dieu, le Portugal avait vu s'enrôler sous l'étendard de cette nouvelle milice les descendants de sa plus haute et de sa plus vaillante noblesse, les Silveyra, les Azevedo, et jusqu'à l'un des rejetons de la royale maison de Bragance. Être admis au nombre de leurs compagnons suffisait, aux yeux du peuple et des grands, pour mériter le glorieux titre d'apôtre; et, durant deux siècles entiers, leurs successeurs ne furent pas connus sous un autre nom. Les héritiers du sceptre de Jean III le furent aussi, durant le même temps, de son amour et de sa protection pour la famille de saint Ignace. Il ne serait pas difficile d'en multiplier ici les témoignages; et nous ne croyons pas que nulle part ailleurs on puisse citer rien de comparable. Où trouver, par exemple, un monarque des temps modernes faisant traiter en reine, dans son palais, la mère d'un martyr, comme fut traitée à Lisbonne la mère de Jean de Britto? Ou bien encore un enfant royal offert aux hommages de toute une cour, pour l'anniversaire de sa naissance, sous l'humble vêtement de François Xavier? En quel autre pays un compagnon d'Ignace fut-il proclamé solennellement, par l'ordre des rois et avec le consentement du vicaire de Jésus-Christ, le patron et le protecteur des peuples et des églises de tout un monde? Mais ce serait surtout un magnifique tableau que celui des con-

quêtes apostoliques favorisées pendant deux cents ans par cette royale protection. L'Assistance du Portugal nous y apparaîtrait avec ses millions de néophytes et son innombrable légion de martyrs, semés sur toutes les terres et toutes les mers. Car nulle autre encore n'a eu le bonheur de voir un plus grand nombre de ses enfants donner leur vie dans les supplices pour glorifier le nom de Jésus ; et nulle n'en offre à nos hommages un plus grand nombre sur les autels. Aussi éprouvons-nous un profond regret de ne pouvoir présenter ici que l'ébauche ou, pour parler plus exactement, quelques éléments épars et trop incomplets de tout ce glorieux passé, qui attend encore un historien, car le grand apôtre des Indes a presque seul obtenu jusqu'ici cette place d'honneur à laquelle auraient droit tant d'autres de ses frères, dans les annales catholiques de l'Occident et de l'Orient.

Quelles imposantes figures, par exemple, pour ne citer ici que deux ou trois noms, que celles d'un Barreira, l'apôtre de la Guinée; d'un Jean d'Almeyda, le thaumaturge du Nouveau-Monde; ou d'un Antoine Vieyra, tour à tour le prédicateur des rois et des plus grossières tribus sauvages; tantôt accueilli de toute part en triomphateur, et proclamé, par plus de cent mille hommes armés, l'arbitre de la paix et de la guerre; tantôt réduit en captivité, outragé, déporté au delà des mers par ses propres concitoyens, pour avoir soutenu contre eux les droits les plus sacrés des pauvres esclaves, et ne descendant de son vaisseau que pour aller, en face du tabernacle, dans la chapelle du palais de Lisbonne, tonner contre la chasse et la vente des hommes, avec des accents dignes d'un Chrysostôme et d'un Bossuet! Puis quel spectacle encore plus admirable aux yeux de la foi, nous offrirait la dernière génération

de tant de grands hommes, quand Dieu, dont les desseins sont impénétrables, laissa tomber le sceptre d'un roi fainéant dans les mains d'un ministre impie, lui permettant de détruire en un jour l'œuvre de deux siècles d'héroïsme! Car si la Compagnie de Jésus n'avait été jadis accueillie nulle part avec plus d'affection, on peut dire aussi qu'elle ne succomba nulle part avec plus de gloire. Et vainement encore chercherait-on rien de plus émouvant que la déportation de ces centaines de vieux apôtres, arrachés à leurs néophytes, comme des malfaiteurs, au nom et par l'autorité d'un roi catholique, pour le seul crime de vouloir combattre jusqu'à la mort sous l'étendard et le nom de Jésus : les uns semant la mer de leurs cadavres, sans avoir pu même obtenir, avant d'expirer, l'unique soulagement d'une goutte d'eau; les autres ensevelis tout vivants dans les trop fameux cachots de Pombal, dont les horreurs font presque pâlir celles du bûcher de Malagrida.

Voilà quelques-uns des titres d'honneur qui nous ont attiré d'abord vers l'Assistance de Portugal, pour lui consacrer les prémices de ce Ménologe. Mais il en est toutefois un autre, que nous ne saurions ici passer sous silence, d'autant plus qu'il nous a rendu notre tâche également douce et facile. C'est la piété filiale de nos anciens Pères Portugais, fidèles à recueillir et à conserver les plus beaux exemples, non-seulement de leurs apôtres et de leurs martyrs, mais de tous ceux dont les vertus semblaient pouvoir servir de modèles, jusque dans les plus obscurs ministères et les plus humbles degrés de la Compagnie. Grâce à ce culte de famille, qui transmettait, de génération en génération, l'esprit et le sang, pour ainsi dire, des premiers compagnons et des plus dignes fils de saint Ignace, il nous est permis de retrouver, non-seulement

quelques traits épars et sans liaisons, mais bien souvent la physionomie complète et vivante d'une multitude trop peu connue d'âmes héroïques. Nous serons loin de rencontrer partout ailleurs un pareil secours. Mais, au milieu de leurs travaux presque surhumains, Xavier lui-même et ses successeurs trouvaient encore le temps, et semblaient se faire un devoir sacré, de ne pas laisser périr la mémoire de ceux qui avaient le plus vaillamment consumé leur vie pour le salut des âmes et la gloire de Dieu. C'est dans de tels récits que Tellez, Franco, Souza, Vasconcellos, etc., puisèrent tant de précieux détails, dont ils formèrent plus tard leurs belles histoires des travaux de la Compagnie en Portugal, aux Indes, au Japon, sur les bords du Nil, parmi les tribus sauvages du Nouveau-Monde et chez les Nègres de la Cafrerie ou de la Guinée (1).

Puissent les exemples et les mérites de tant d'admirables serviteurs de Dieu, que nous avons tenté de faire revivre dans ce Ménologe, susciter parmi leurs frères et leurs serviteurs, un grand

---

(1) Nous n'avons pas cru devoir discuter, dans les notes de cet ouvrage, l'autorité de chaque témoin, ni les divergences peu importantes qui se rencontrent çà et là entre les auteurs auxquels nous empruntons les éléments de ce travail. Qu'il nous suffise ici d'affirmer que nous les avons soumis, toutefois, à un sérieux examen. Nous ne renvoyons à aucun texte, à aucun auteur, sans l'avoir eu nous-même sous les yeux : ou du moins nous ferons toujours précéder d'un astérisque le titre de tout ouvrage que nous citerons de confiance, sur la foi d'autrui. Quant aux noms d'hommes et de lieux, toutes les fois qu'ils appartiennent au Portugal ou au Brésil, nous en avons emprunté l'orthographe aux historiens portugais, surtout au P. Franco ; mais nous devons ajouter ici, pour expliquer quelques variantes, que ces divers auteurs ne sont pas toujours eux-mêmes parfaitement d'accord entre eux.

nombre d'imitateurs ! Et puissions-nous aussi (que l'on nous permette ce vœu), hâter par l'ardeur de nos prières la glorieuse résurrection de cette noble et sainte Assistance de Portugal, qui seule, entre toutes ses sœurs, n'est pas encore, depuis près de soixante ans, sortie du tombeau.

Enfin nous déclarons, en terminant ces pages, nous soumettre d'esprit et de cœur à toutes les ordonnances de la sainte Église romaine, soit sur les titres de saint et de bienheureux, soit sur le récit des vertus et des œuvres miraculeuses qui n'ont pas été sanctionnées par l'autorité souveraine du Vicaire de Jésus-Christ.

MÉNOLOGE

DE

LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

ASSISTANCE DE PORTUGAL.

Ier JANVIER.

—

Le premier jour de janvier fut consacré par l'Assistance de Portugal à la mémoire du V. P. Alphonse de Castro, l'un des premiers martyrs de l'Océanie occidentale, massacré en 1558 dans la petite île d'Irez, près de Ternate, par les sectateurs de Mahomet, pour prix de son zèle à prêcher la croix et le très-saint nom de Jésus. Né à Lisbonne, Alphonse de Castro touchait à peine à l'adolescence, lorsqu'il eut le bonheur de rencontrer, à la cour de Jean III, le grand apôtre de l'Orient, qui lui donna, dans le saint tribunal de la pénitence, les premières leçons de mépris du monde et du plus tendre amour pour le divin sacrement de l'Eucharistie. Dès cette époque, il suivit courageusement les conseils de l'évangile, et, comme l'affirme un de ses condisciples, on le vit un jour, au moment même où il recevait un soufflet, présenter l'autre joue, sans hésiter, à son

brutal agresseur. Mais le genre de vie et les vertus surhumaines de Xavier lui avaient surtout ravi le cœur; et, après avoir consulté Notre-Seigneur dans la prière, il résolut, en dépit de tous les obstacles, d'aller rejoindre aux Indes le saint apôtre, pour travailler et souffrir avec lui. A l'approche du jour où, chaque année, la flotte de Goa mettait à la voile, Alphonse de Castro s'enfuit donc en secret de la maison paternelle; et presque à l'heure du départ, son frère aîné, qui le cherchait de tous côtés, le découvrit enfin sur un des vaisseaux. Mais comme il n'épargnait ni larmes ni prières pour l'en arracher et réclamait au nom des liens du sang l'intervention même du capitaine : « Sachez, lui répondit énergiquement Alphonse, que celui-là n'est plus mon frère, qui veut me détourner de suivre Jésus-Christ. » L'héroïque jeune homme ne put refuser néanmoins quelque secours d'argent et de provisions; mais à peine eut-on levé l'ancre, qu'il se hâta de tout distribuer aux passagers les plus misérables, sans rien se réserver que ses vêtements; réduit durant tout le reste de la traversée à mendier son pain de chaque jour, à n'avoir la nuit d'autre lit ni d'autre oreiller que des planches nues et des câbles; objet de vénération pour la plus grande partie des voyageurs, surtout pour les malades qu'il soignait sans relâche de ses propres mains; mais en même temps objet de risée pour l'insolence de quelques jeunes mousses : à tel point que l'un d'eux, descendant des vergues et le trouvant un jour à sa portée, osa publiquement lui poser le pied sur la tête, et sauter de là sur le pont, sans que l'humble jeune homme en parût ému. Xavier reçut avec joie dans sa Compagnie un si généreux novice; et après avoir achevé de le former selon ses désirs, il le jugea bientôt digne d'aller recueillir son héritage dans l'île du More, cette terre de ses prédilections, et qu'il avait coutume d'ap-

peler l'île de la confiance en Dieu, tant il y avait trouvé pour lui-même de périls et de dénuement. Les nombreuses tribus sauvages semées dans tout l'archipel des Moulques furent durant près de neuf années l'objet des travaux apostoliques du P. de Castro; et Dieu seul vit au prix de quels sacrifices des milliers d'âmes furent arrachées par lui au démon. Surpris enfin, pendant qu'il naviguait vers l'île de Ternate, et chargé de fers par l'équipage d'un navire mahométan, le saint apôtre fut d'abord attaché en croix sur le pont, et demeura cinq jours et cinq nuits en cet horrible état. Puis descendu à terre et enchaîné durant près d'un mois à une sorte de joug comme un animal, à peine ceint d'un misérable linge qui pût voiler aux yeux des infidèles sa nudité; jour et nuit exposé à toutes les intempéries, malgré la faiblesse presque inouïe d'une complexion si délicate que depuis déjà bien des années les moindres variations de l'air lui causaient un cruel tourment; flagellé trois fois jusqu'à voir voler sa chair en lambeaux; soumis au supplice de la faim, jusqu'à passer trois ou quatre jours de suite sans nourriture; il fut enfin livré à deux noirs qui le traînèrent longtemps, la corde au cou, à travers les rochers et les sables de l'île d'Irez, et l'abattirent sur la grève à coups de cimeterres, tandis qu'il remerciait Notre-Seigneur du bonheur d'avoir tant souffert et lui offrait pour le salut de ses néophytes jusqu'à la dernière goutte de son sang.

S. Franc. Xaverius, *Epist.*, *l.* 3. *e.* 10, 11, 14, *et App. E.* 4. — Cardoso, *Agiolog. Lusit. Jan.* 1, *t.* I, *p.* 2, 8. — Sousa, *Oriente conquist.*, *t.* 1, *p.* 66, 403, 420, 440, 448. — *Nuovi Avvisi dall' Indie. Part.* 3, *p.* 27, 33, 34, 79. — Du Jarric, *Hist. des choses plus mémor. ez Indes Orientales*, *t.* 1, *p.* 693. — Alegambe,

Mort. Illustr., *p.* 18. — TANNER, *Soc. Jesu usq. ad sang.*, *p.* 226. — SACCHINUS, *Hist. Soc.*, *Part.* 2., *p.* 37, 73.—JUVENCIUS, *Epit. Hist. Soc.*, *t.* 2, *p.* 30. — MAFFEIUS, *Opp.* (*Ed. Serassius*), *t.* 2, *p.* 36. — GUZMAN, *Hist. de las Miss.*, *l.* 2, *c.* 50. — NIEREMBERG, *Ideas de virt.*, *t.* 1, *p.* 103. — GUERREIRO, *Glor. Cor.*, *Part.* 2, *c.* 19. — BARTOLI, *Asia*, *l.* 2, § 35, *et l.* 6, § 12-16. — ID., *Uom. e Fatt.*, *l.* 3, *c.* 15. — D'OULTREMAN, *Tabl. des pers. plus sign. de la Comp.*, *p.* 409. — NADASI, *Ann. dier. memor. Soc.*, *p.* 12. — DREWS, *Fasti Soc.*, *p.* 8. — PATRIGNANI, *Menolog.* 1, *Genn. p.* 3. (*Ed. Boero*, *t.* 1, *p.* 1). — BARBOSA MACHADO. *Bibl. Lusit. t.* 1, *p.* 33. — FRANCISCO DE SANTA MARIA, *Ann. Hist. Diar. Port.*, *Jan.* 1. — *Briefe aus Ost-Indien. Dr. Th. Br.* 18.

II JANVIER.

—

Le deuxième jour de janvier de l'an 1549, mourut à la côte de la Pescherie le F. François Adaõ, Scolastique, chargé par saint François Xavier de faire le catéchisme aux néophytes et aux païens. Voici l'éloge que lui consacrait de son vivant, au nom du saint apôtre des Indes, le célèbre Père Henri Henriquès, dans une lettre adressée à saint Ignace. Après avoir dit que l'Orient a un extrême besoin d'âmes angéliques et saintement passionnées pour la croix : « Le frère Adaõ, poursuit-il, nous a donné d'admirables exemples ; et la seule vue de ses travaux a rempli de consolation le Père François. Hommes et femmes, enfants et esclaves accourent vers lui de plus en plus. Il se dévoue au salut des âmes avec un grand zèle et un grand succès. » Mais dès l'année suivante, avant qu'on eût pu l'élever encore au sacerdoce, Xavier lui-même annonçait en ces termes la mort du jeune et fervent catéchiste au Père Simon Rodriguès : « Il a paru bon à Dieu Notre-Seigneur d'appeler à lui d'ici-bas notre bien-aimé frère François Adaõ, et de lui donner le prix de tout ce qu'il a souffert pour son amour. Sa mort a répondu à sa sainte vie. Car celle-ci était une vraie fleur de sainteté, comme ses compagnons me l'ont attesté, et comme je l'ai vu de mes propres yeux. Il avait une vraie piété et une insigne ferveur pour atti-

rer les infidèles à la foi de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Enfin pour dire ici tout ce que je sens, je me recommande bien plus à lui que je ne le recommande à Dieu : tant je me tiens assuré qu'il jouit maintenant de la béatitude pour laquelle Dieu l'avait créé ! »

S. Franc. Xaverius, *Epist.*, *l.* 3, *E.* 4. — Franco, *Imag. da virt. em o Novic. de Coimbra*, *t.* 1, *p.* 524, *et t.* 2, *p.* 395. — Id., *Ann. Glor.*, *p.* 3. — Sousa, *Orient. Conquist.*, *t.* 1, *p.* 266. — Patrignani, *Menolog.* 2 *Genn.*, *p.* 21 (*Ed. Boero*, *t.* 1, *p.* 45). — Nadasi, *Ann. dier. memor.*, *p.* 4 — Drews *Fasti*, *Soc.*, *p.* 3.

Quatre ans plus tard, mourut, dans le royaume de Travancore, un autre saint compagnon de Xavier, le P. François Henriquès. Il avait travaillé au salut des âmes avec une extrême ferveur, dans les missions de Cochin, de Tana, de Salsette ; et dans le seul royaume de Travancore, il éleva en quatre années jusqu'à dix-neuf nouveaux temples au vrai Dieu. Toutefois dans les premiers mois de son apostolat, comme le nombre des conversions ne répondait pas à son immense désir de sauver ce peuple infidèle, le démon l'attaqua par de violentes tentations de tristesse et lui fit demander au saint apôtre un champ moins stérile. Mais une lettre, où respire toute la charité de Xavier, ne tarda pas à le consoler et à lui rendre un courage invincible. « Considérez seulement, mon bien-aimé frère, lui écrivait le saint, combien d'enfants baptisés par vos mains goûtent déjà le bonheur du

ciel, dont ils seraient privés pour toujours, si vous ne les aviez pas enfantés à Jésus-Christ. Ne voyez-vous pas que l'ennemi de la nature humaine vous hait mortellement et désire avec ardeur vous voir quitter ce royaume, pour que désormais aucun de ses habitants ne puisse entrer dans le paradis? C'est un de ses artifices les plus ordinaires, d'offrir aux serviteurs de Jésus-Christ l'espoir de faire ailleurs plus de bien, pour troubler leur cœur, et les engager à laisser le fruit qu'ils ont dans leurs mains. Sans aucun doute, il cherche à vous ébranler par cette ruse. Mais songez qu'en huit mois, depuis votre arrivée au milieu de ces infidèles, déjà vous avez ouvert le ciel à plus d'âmes, par les seuls baptêmes des petits enfants, que vous n'en aviez sauvé en Portugal, avant de partir pour les Indes, dans tout le cours de votre vie! ».

S. Franc. Xaverius, *Epist.*, *l.* 2. *E.* 24.—Sousa, *Orient. Conquist.*, *t.* 1, *p.* 302. —Franco, *Imag. da virt. em o novic. de Coimbra*, *t.* 2, *p.* 458.—Id., *Ann. Glor.*, *p.* 159. — Du Jarric, *Hist. des choses plus mémor. ez Indes Orientales*, *t.* 1, *p.* 420.—Bartoli, *Asia*, *l.* 4, § 52.—Lucena, *Vida do S. Franc. de Xav.*, *l.* 6, *c.* 6.

III JANVIER.

—

Le troisième jour de janvier de l'an 1592, mourut à Nagazaqui le F. Laurent, Japonais, l'un des premiers néophytes d'Amanguchi baptisés par saint François Xavier en 1551, et prédestiné par Notre-Seigneur à devenir l'instrument le plus utile des triomphes du christianisme au Japon. Nul autre en effet, d'après le témoignage unanime des historiens, ne travailla plus efficacement au salut de ce vaste empire, durant environ quarante ans. Ce pauvre religieux, presque aveugle, mériterait déjà la reconnaissance éternelle de l'Église, n'eût-il fait autre chose, dit Bartoli, que de gagner à Jésus-Christ les plus fermes colonnes de la foi; car tels furent, entre beaucoup d'autres, Augustin Tzucamidono, le vainqueur des armées coréennes, qui eut la gloire de compter plus de cent mille chrétiens parmi ses vassaux, et pour l'âme duquel tous les prêtres de la Compagnie dans le monde entier offrirent le saint sacrifice; Juste Ucondono, tour à tour le plus illustre des capitaines et des confesseurs du Japon, mort en exil aux Philippines, et surnommé le Saint par les Espagnols, qui ne purent lui faire accepter ni leurs honneurs ni leurs trésors en échange de ceux dont il s'estimait trop heureux d'avoir fait à Dieu le sacrifice; et les deux glorieux pères de ces grands hommes, qui donnèrent l'un sa vie et l'autre sa fortune pour la foi. Mais le F. Laurent fit bien d'autres conquêtes, et non content des fatigues de l'a-

postolat, brava des outrages et des périls de mort sans nombre, pour planter la croix dans tout le Japon. Il avait un rare talent pour mettre en lumière, tour à tour, les plus subtiles objections du paganisme et les réponses victorieuses de la foi. Un jour qu'il expliquait la doctrine de l'Évangile dans le palais et en la présence du redoutable empereur Nobunanga, ce prince, l'interrompant tout à coup, s'écria : « *Nous sommes vaincus* ! » Puis se tournant vers toute sa cour : « Il faudra bien, ajouta-t-il, finir par embrasser la loi de ces bonzes ; car nous n'avons rien à leur répliquer ! » Mais par malheur les honteuses passions de ce prince et son orgueil lui interdirent jusqu'au dernier jour l'entrée du royaume de Dieu. Ce fut encore au F. Laurent que ses compatriotes durent le premier catéchisme de la foi chrétienne, publié en langue japonaise, ainsi que la réfutation des principales erreurs du paganisme. Aussi son nom était-il en horreur aux bonzes ; et sans parler ici en détail de tout ce qu'il eut à souffrir du peuple, dans la compagnie des deux Pères Côme de Torrès et Gaspar Villela, traité en esclave, frappé jusqu'au sang, jeté sur un rivage désert, laissé plusieurs jours de suite sans nourriture, il vit les prêtres des faux dieux se jeter sur lui l'épée à la main, et plus d'une fois ne leur échappa que par miracle. Mais, grâce à la vertu du Saint-Esprit, plusieurs de ceux qui venaient d'attenter aux jours du saint Frère se jetaient bientôt à ses pieds en lui demandant le baptême ; et l'histoire cite en particulier l'un des bonzes les plus insolents et les plus fiers, convaincu à la fin de crimes abominables et condamné au dernier supplice, dont le F. Laurent parvint à faire un enfant de Dieu, dans les flammes mêmes de son bûcher.

Cartas do Japaõ (*Coll. de* D. THEOTONIO), *Part.* 1, *F.* 69 *et passim.* — MAFFEIUS, *Opp.*, *t.* 2, *p.* 169. —*Briefe aus Japam. Erst. Th. Br.* 9,20. *Zw. Th. Br.* 20. — FROÈS, *Lett. del Giapp.*, 1591-92, *p.* 4. — HAYUS, *De rebus Japon.*, *p.* 119. — *Avvisi dell' India, part.* 4, *p.* 29.—GINNARO, *Saverio, Orient.*, *Part.* 2, *p.* 355. — GUZMAN, *Hist. de las Miss.*, *l.* 5 et 6 *passim ; l.* 7, *c.* 8, 9 ; *l.* 12, *c.* 7.—SOUSA, *Orient. Conquist.*, *t.* 1, *p.* 715 *et t.* 2, *p.* 389.—CARDOSO, *Agiolog. Lusit.*, *Abr.* 20, *t.* 2, *p.* 648, 653. — BARTOLI, *Giappone, l.* 2, § 36. — NIEREMBERG, *Vidas exempl.*, *t.* 4, *p.* 269-280. — SOTUELLUS, *Bibl. Script.*, *p.* 541. — CRASSET, *Hist. de l'Egl. du Japon*, *t.* 1, *p.* 236, 328 , 354, 413, 605.— CHARLEVOIX, *Hist. et descr. du Japon*, *t.* 1, *p.* 211, 257, 325, 340, 363, 424, 488, 542 *et t.* 2, *p.* 410. — SACCHINUS, *Hist. Soc.*, *Part.* 2, *p.* 110, 262 ; *Part.* 3, *p.* 263, *et Part.* 4, *p.* 56. — JUVENCIUS, *Hist. Soc.*, *Part.* 5, *t.* 2, *p.* 586. — * LUCENA, *Vita de S. Franc. Xavier*, *l.* 9, *c.* 3.

N.-B. Nous croyons que le P. Louis Froès s'est trompé , dans sa lettre annuelle de 1592, en affirmant que le F. Laurent fut le premier Japonais reçu dans la Compagnie. Cet honneur semble revenir au F. Bernard de Cangoxima, mort à Coïmbre en 1554, et que saint François Xavier lui-même avait envoyé à saint Ignace, comme pour lui offrir les prémices de ses nouveaux enfants du Japon.

IV JANVIER.

—

Le quatrième jour de janvier de l'an 1635, mourut en odeur de sainteté, au collége d'Evora, le P. Louis Lobo, âgé de soixante-quinze ans, mais d'une si verte et saine vieillesse que le P. Mutius Vitelleschi n'avait pas craint de lui confier naguère le gouvernement de toute la Province, dont il était le père par sa prudence, et le modèle par ses héroïques vertus. Issu des glorieuses races des seigneurs d'Alvito par son père et des Mascarenhas par sa mère, il avait suivi autrefois, à l'âge de dix-huit ans, le jeune roi Don Sébastien dans sa fatale expédition d'Afrique; et devenu la proie des vainqueurs à la cruelle journée d'Alcazar Kébir, il avait fait le rude apprentissage des humiliations et de la douleur dans les cachots et sous le fouet des infidèles. Rendu à sa famille et à sa patrie, Louis Lobo, désenchanté du monde et touché de la sainte vie de ses quatre cousins germains, les quatre Pères Mascarenhas, résolut de ne plus servir désormais d'autre roi que celui du ciel. Admis, à vingt-huit ans, parmi les novices d'Evora, il prit aussitôt pour modèle, à la suite de Jésus-Christ, le vénérable P. Gonsalve Sylveira, dont la mémoire encore toute vive inspirait alors, dans les noviciats et les colléges, à tant de jeunes enfants des plus nobles familles, un si merveilleux amour de la croix. Louis Lobo mérita bientôt, entre tous, d'être cité comme un insigne ennemi de son corps, de sa volonté propre et de son honneur. Pour mieux triompher de la gloire humaine, il demandait souvent la

permission d'accompagner le Frère acheteur, à travers les rues de la ville, vêtu comme un portefaix, pliant sous le poids des plus lourds et des plus désagréables fardeaux : sainte et salutaire pratique, si chère à son humilité, que ses supérieurs consentirent, au moins de temps en temps, à la lui accorder, même durant le temps de ses études ; et quand il put exercer le saint ministère, ses délices furent de rechercher la compagnie des pauvres et des esclaves les plus dégoûtants, pour soulager toutes leurs misères, leurs parler de Dieu, entendre leurs confessions, partager leur plus vile nourriture, et leur faire estimer par son exemple, encore bien plus que par ses paroles, le bonheur de la pauvreté la plus nue et la plus souffrante supportée de bon cœur pour l'amour de Jésus-Christ. Trois maximes du vénérable P. Sylveira furent le résumé fidèle de toute cette partie de sa vie : « Prêcher jusqu'au dernier souffle de voix, confesser jusqu'au dernier pécheur qui se présente, et vivre crucifié jusqu'à la mort. » Les jours de fête où l'affluence redoublait au saint tribunal de la pénitence, il se levait longtemps avant la communauté, pour faire d'abord son oraison, et pouvoir demeurer ensuite dix heures entières au confessionnal, sans le plus léger signe de fatigue ou d'ennui. Appelé au gouvernement de ses Frères, à l'âge de quarante ans, le P. Lobo sembla redoubler encore et de sainte haine pour lui-même, et de zèle pour le service de Dieu, et de charité pour ses inférieurs. Un Frère coadjuteur du collége de Lisbonne, chargé de pourvoir libéralement aux besoins des hôtes, se trouva un jour fort embarrassé, faute de pouvoir trouver un lit. Mais peu après, le saint recteur l'appela et lui dit qu'il en trouverait un de disponible dans telle cellule. C'était le sien, qu'il venait à l'instant d'y transporter lui-même en secret ; et l'on s'aperçut le lendemain qu'il avait dû passer toute la nuit sur le plancher nu de sa chambre. Enfin ni le poids des affaires ou des années, ni la fatigue

de ses longs voyages dans une si extrême vieillesse, ne lui persuadèrent même d'adoucir la rigueur avec laquelle il se flagellait encore chaque jour ; bien loin de le faire renoncer aux moindres exigences de la vie commune, dont l'amour fit véritablement sa gloire jusqu'à la mort, « servant d'aiguillon, dit son biographe, aux plus jeunes et aux plus fervents ».

Franco, *Imag. da virt. em o novic. de Evora*, *p.* 377. — Id., *Ann. Glor.*, *p.* 5. — Id., *Synops. Annal.*, *p.* 265. — Tellez, *Chronic. da Comp.*, *t.* 2, *p.* 213. — Patrignani, *Menolog. 4 Genn.*, *p.* 44 (Ed. Boero, *t.* 1, *p.* 73).

Le même jour, l'an 1610, mourut à l'âge de vingt-deux ans, au collége d'Evora, le Frère Vincent da Rocha, Scolastique, l'un des plus fidèles imitateurs du glorieux Patron de la jeunesse, aussi bien par sa pénitence que par son innocence et sa piété. Le jour de son entrée au Noviciat, on avait vu briller durant un assez long temps, dans la maison paternelle dont il s'éloignait, une flamme miraculeuse que l'on put regarder sans témérité, dit le P. Franco, comme un symbole du feu intérieur de l'amour divin qui le consumait. Par un privilége bien rare pour les Scolastiques de la Compagnie, ses supérieurs lui avaient permis de recevoir le corps de Notre-Seigneur au moins deux fois chaque semaine, et de passer tous les jours une demi-heure à genoux devant le Saint-Sacrement. La rigueur de ses pénitences corporelles n'avait d'autre mesure

que l'obéissance ; et il avouait ingénument qu'elles n'avaient jamais pu égaler ses désirs. Aussi, dans les angoisses de sa dernière maladie, l'entendait-on répéter fréquemment : « Encore plus, Seigneur, encore plus ! » A l'exemple de saint Ignace, il examinait son âme à toutes les heures et ne laissait passer aucune faute, quoique de pure fragilité, sans châtiment. Toutes ses paroles et ses pensées n'étaient que de Dieu. Dès qu'il se réveillait la nuit, il retrouvait aussitôt sans effort la présence de Notre-Seigneur. Chargé de transmettre à ses Frères les ordres ou les réprimandes des supérieurs, il demandait instamment la grâce de faire seul ou de partager du moins la pénitence imposée aux coupables. Le Père spirituel des Scolastiques, auquel il avait coutume de découvrir les secrets de son âme, lui rendit après sa mort ce beau témoignage : « En vérité, j'ai reçu du Frère da Rocha bien plus de lumière des choses divines, que je ne lui en ai communiqué. » Enfin l'on eut tout lieu de croire qu'avant même de tomber malade, il avait eu révélation de sa mort prochaine ; et l'un de ses Frères l'ayant averti que l'heure du dernier combat était arrivée, le saint jeune homme, tressaillant de joie, lui remit son cilice en témoignage de reconnaissance, « comme ce qui lui restait ici-bas, ajouta-t-il, de plus précieux ».

FRANCO, *Imag. da virt. em o novic. de Coimbra*, t. 1, *p.* 716.—ID., *Ann. Glor.*, *p.* 7. — ID., *Synops. Annal.*, *p.* 200. — *Annuæ litt. Soc.*, A. 1610, *p.* 100. — NADASI, *Ann. dier. memor.*, *p.* 10. — DREWS, *Fasti Soc.*, *p.* 6.

V JANVIER.

—

Le cinquième jour de janvier de l'an 1674, mourut saintement à Coïmbre le jeune Frère coadjuteur Emmanuel Pirès, sacristain. L'opinion générale des Pères et des Frères de Coïmbre fut qu'il avait obtenu de Notre-Seigneur, par l'intercession des trois saints rois mages, la grâce d'aller célébrer au ciel la glorieuse fête de l'Epiphanie: tant la vivacité de sa foi et son amour des âmes lui avaient inspiré de dévotion pour cette première manifestation de Jésus naissant aux prémices de la gentilité. Dans son office, grâce au perpétuel voisinage du saint tabernacle, le F. Pirès avait contracté avec le Sauveur une tendre et respectueuse familiarité. Il s'estimait bienheureux entre tous ses frères, de pouvoir le servir de si près, et de conserver ainsi plus facilement le souvenir de son adorable présence. Le plus léger manque d'ordre ou de propreté dans l'église et dans tout ce qui touchait au culte divin, eût été pour lui un impardonnable manque de respect envers la majesté divine; et le soin qu'il y apportait, sans s'épargner, faisait assez deviner son extrême vigilance pour plaire à Dieu et son angélique pureté de cœur. A l'instant où il rendait le dernier soupir, un Père du collége de Coïmbre, s'éveillant en sursaut, vit comme une flamme éclatante monter au ciel; et tandis qu'il cherchait à en pénétrer le mystère, on lui apporta la nouvelle

que l'âme du F. Pirès venait de briser ses liens terrestres pour s'envoler dans la gloire des bienheureux.

Franco, *Ann. Glor.*, *p.* 8. — Id., *Synops. Annal.*, *p.* 358.

La même année, mourut au collége d'Evora le F. François Vellozo, laissant aussi à nos Frères coadjuteurs d'admirables exemples de dévouement et d'oubli d'eux-mêmes, pour le salut des âmes et l'honneur de Dieu. Portier au collége de Faro, durant la cruelle peste qui désola le royaume des Algarves en 1650, il se couchait la nuit tout habillé contre le guichet de la porte, dans la seule crainte de faire attendre quelques moments ceux qui venaient réclamer à toute heure, soit pour eux-mêmes, soit pour leurs amis atteints du fléau, le secours d'un prêtre. Chargé plus tard du soin de la sacristie au collége d'Evora et témoin d'un scandale public au pied des autels, il n'hésita pas à braver les coups et les insultes d'un jeune libertin, qui, plein d'une rage diabolique demeura jusqu'au soir en embuscade, et le retrouvant seul, lui tira un coup de pistolet. Mais le bon Frère Vellozo, plein de joie d'avoir exposé sa vie pour l'honneur et l'amour de Notre-Seigneur, obtint peu après la seule vengeance qui lui tînt au cœur, par la conversion exemplaire de ce malheureux.

Franco, *Ann. Glor.*, *p.* 522. — Id., *Synops. Annal.*, *p.* 358.

VI JANVIER.

—

Le sixième jour de janvier de l'an 1676, mourut à Lisbonne, âgé de soixante-dix-neuf ans, le F. Gaspar Lourenço, portier de la maison Professe durant une grande partie de sa vie, universellement surnommé le Saint. Tout son extérieur en effet et tous ses discours ne respiraient que la présence et l'amour de Dieu, mais avec une douceur si pleine de charme qu'on ne se lassait pas de l'entendre ; et quand il accompagnait un de nos Pères chez quelques malades, ceux-ci ne pouvaient se résoudre à le laisser partir, qu'il ne leur eût appris lui-même, en dépit de ses résistances, à sanctifier leurs derniers moments. Toutefois l'apostolat du F. Lourenço s'exerça plus particulièrement auprès des pauvres, auxquels il distribuait chaque jour la nourriture du corps et de l'âme, et parfois aussi des vêtements, des remèdes, et les aumônes d'un grand nombre de séculiers. Le saint Frère se dépensait sans ménagement au service de ces malheureux, et leur enseignait merveilleusement à bénir Dieu de la misère qui devait leur valoir le ciel. Lui-même était si pénétré du bonheur de souffrir pour Notre-Seigneur, qu'il se crucifiait presque sans mesure, et ajoutait encore à ses austérités, la veille des jours de communion. A l'âge de soixante-dix-huit ans, il n'acceptait aucun adoucissement aux jeûnes ou aux abstinences de l'Église, et ne laissait passer aucun jour sans se flageller au moins deux fois. Jusque dans sa dernière maladie, le Frère infirmier s'aperçut que les approches même de la mort ne lui

avaient pas fait quitter son cilice : tant il désirait mourir sur la croix. Les seules douleurs de son agonie auraient pu du reste lui en tenir lieu ; et quand on lui demandait s'il souffrait beaucoup : « Je fais mon purgatoire, avant de partir pour le ciel », répondait-il d'un air radieux. Le Frère Lourenço était né le jour de l'Epiphanie; et Notre-Seigneur lui avait révélé que ce beau jour devait être aussi celui de sa mort. Il en désigna même l'heure, dès la nuit précédente; et comme l'infirmier, en le visitant vers l'aube du jour, lui disait avec un sourire de doute : « N'est-ce donc pas aujourd'hui, mon Frère, que vous comptez aller jouir de Dieu ? » — « Oui, répondit-il, dès que j'aurai une dernière fois reçu le corps de mon Seigneur. » Et il eut à peine en effet commencé son action de grâces, qu'il expira sans effort et sans agonie.

Franco, *Imag. da virt. em o novic. de Lisboa*, *p.* 673.—Id., *Ann. Glor.*, *p.* 8. — Id., *Synops. Annal.*, *p.* 362.

Le même jour encore, moururent saintement, en Italie, le P. François Sian, Portugais, dans la maison professe de Rome, l'an 1761, et l'an 1804 à Viterbe le P. Léonard Emmanuel Rollin, de la province du Brésil, exilés l'un et l'autre et déportés à travers les mers, par l'ordre de Pombal, pour prix de leur fidélité à la Compagnie.

Le P. François Sian passait pour un des plus savants et des plus saints

religieux du Portugal. Les étrangers aussi bien que ses Frères, et les plus habiles docteurs des universités de Coïmbre et d'Evora, recouraient à lui comme à un oracle. Mais sa vaste science excitait encore moins leur admiration que la générosité sans bornes et la simplicité pleine de grâce avec laquelle il leur prodiguait ses trésors; et l'on avait coutume de lui appliquer ces belles paroles du livre de la Sagesse : « Ce que j'ai appris sans arrière-pensée, je le communique sans jalousie. » Placé à la tête du séminaire des missions, où les futurs apôtres de l'Orient se formaient alors à Lisbonne, comme l'avaient fait jadis au Val de Rosal les soixante-dix compagnons du B. Ignace d'Azévédo, le saint recteur exerça la plus douce et la plus salutaire influence sur cette fervente jeunesse. La vigilance même des novices ne pouvait découvrir en lui l'ombre d'une tache : néanmoins, pour rendre son âme toujours plus pure, il recourait chaque matin au saint tribunal de la pénitence, avant de monter à l'autel; et la rigueur de sa mortification allait si loin que, même dans ses maladies, il ne prenait son sommeil que tout habillé, assis sur une chaise, se remettant à l'étude ou à la prière après un court et pénible repos.

Le P. Emmanuel Rollin, né à Bahia, d'une riche et noble famille, n'était pas encore parvenu au sacerdoce, lorsqu'il lui fallut partir pour l'exil ou renoncer à sa vocation. Mais les émissaires de Pombal épuisèrent vainement auprès de lui toutes leurs séductions et leurs menaces. « Il se sentait prêt, leur répondit-il, avec la grâce de son Seigneur, non-seulement à la déportation, mais à la captivité et à la mort, plutôt que d'abandonner la sainte Compagnie de Jésus ». Après avoir achevé sa théologie au collége romain, avec une égale réputation de science et de vie angélique, le jeune Emmanuel Rollin partit pour Viterbe, où il ne cessa plus, durant quarante ans, d'exercer le saint ministère, même après la

dissolution de la Compagnie. Sans regret pour la langue, les mœurs et le ciel de son pays, il résolut de prendre pour modèle nos dix premiers Pères, jetés comme lui, dès le début de leur apostolat, et la plupart pour toute leur vie, parmi des nations étrangères. Les enfants, les pauvres et les infirmes, les artisans et les paysans, les galériens et les condamnés à mort étaient surtout l'objet de sa charité et de son zèle. Rien ne le rebutait pour les gagner à Jésus-Christ. Il allait chercher les pécheurs les plus endurcis, jusqu'au fond des bois, à travers les rochers et les précipices, au prix de peines vraiment inouïes; et il parvint à convertir ainsi l'un des bandits les plus fameux du patrimoine de saint Pierre, depuis longtemps la terreur de tout le pays. Logé comme un pauvre pour l'amour de Dieu, par un pieux habitant de Viterbe, le P. Rollin, sans rien se réserver, appliquait toute la pension qui lui était faite chaque année, au soulagement des misérables; et quand il ne lui restait plus rien pour les secourir, il mendiait pour eux de porte en porte. Ce fut ainsi qu'il vint en aide à beaucoup d'exilés, et en particulier de prêtres français, jetés par la révolution au delà des Alpes. Quant à son corps, il le traitait avec toute la rigueur des saints, le flagellant jusqu'au sang chaque nuit et l'étreignant sans relâche d'un rude cilice. Il passait tous les jours plusieurs heures prosterné aux pieds de Notre-Seigneur, et y demeurait même souvent les nuits entières, sans un seul moment de repos. Plusieurs témoins, très-dignes de foi, déclarèrent l'avoir vu à plusieurs reprises, durant le temps de son oraison, soulevé de terre, en extase, privé de l'usage de ses sens. Il avait prédit longtemps à l'avance et la destruction de la Compagnie et le bienheureux moment de son propre départ pour le ciel. Enfin dès que le P. Rollin eut rendu le dernier soupir, on vit accourir en foule, d'abord près de son saint corps, puis à son tombeau, les infirmes de tout le pays d'alentour; et

d'éclatantes guérisons miraculeuses, subitement obtenues par l'intercession de l'homme de Dieu, firent bien voir de quelle puissance et de quelle gloire il jouissait dans le paradis.

BOERO, *Menolog.* 6 *Genn.*, *t.* 1, *p.* 116, 123.

VII JANVIER.

—

Le septième jour de janvier de l'an 1620 mourut très-saintement, dans l'affreuse prison d'Omura, le B. F. Ambroise Fernandès, coadjuteur temporel de la province du Japon, âgé de soixante-neuf ans, épuisé par treize mois d'un lent et si douloureux martyre, que « la nature, dit le B. P. Charles Spinola, eût préféré de beaucoup toutes les flammes d'un bûcher ». Né à Xisto en Portugal, Ambroise Fernandès avait partagé les plus belles années de sa jeunesse entre le commerce et la guerre, dans les colonies portugaises de l'Orient, mais sans jamais oublier les devoirs d'un vrai soldat et d'un vrai commerçant chrétien. Surpris par un typhon dans les mers de Chine, et jeté presque nu à la côte de l'île de Firando, il résolut de consacrer au seul service de la foi et de la sainte Eglise du Japon la vie que Dieu venait de lui conserver; et il fut reçu dans la Compagnie, en qualité de Frère coadjuteur, à l'âge de vingt-sept ans. « Il y vécut, selon les expressions des témoins de sa sainte vie, avec tant de dévotion et d'humilité, qu'on ne trouvait pas son semblable. Le travail était son repos; et c'est une chose assurée, dit la relation de sa mort, qu'il ne se reposait jamais, et s'endormait tout vêtu sur la terre, là où l'accablement du sommeil et de la fatigue l'avait fait tomber. » Jamais on ne le vit répondre une parole amère; et tel était son amour pour la pauvreté que, durant l'espace de plus de trente ans, il ne se couvrit que de vête-

ments déjà longtemps portés par ses frères, et abandonnés comme trop usés. Il remplissait depuis vingt ans, à Nagazaqui, le double emploi de sous-ministre et de compagnon des Pères Procureurs de Province, dont le dernier avait été le B. P. Charles Spinola, lorsqu'ils tombèrent tous deux ensemble entre les mains des plus furieux ennemis du nom chrétien. Bien rarement les cachots des martyrs ont surpassé ou même égalé les trop fameuses prisons d'Omura. L'infection, le froid et la faim y devinrent si excessifs que les confesseurs de Jésus-Christ s'évanouissaient souvent d'épuisement et d'excès de souffrance. Et cependant le saint Frère écrivait dans une de ses lettres : « Voilà six mois que nous sommes captifs; mais il me semble que c'est d'hier, tant ici le temps s'écoule dans la joie. » Bien que le plus infirme et le plus âgé de cette glorieuse troupe de martyrs, il s'épuisait encore à les servir et à les soulager, comme Jésus-Christ lui-même captif et souffrant. En vain le suppliait-on de se ménager : « Que Votre Révérence ne s'inquiète pas de tout cela, répondait-il alors en souriant; car je vous l'atteste en vérité, ce ne sont pour moi que des fleurs! » Quand on le vit près d'expirer, « je lui demandai à haute voix, dit le B. P. Spinola, s'il ne mourait pas volontiers de faim pour l'amour de Jésus-Christ; et il me répondit : « Mon Père, Dieu fasse de moi tout ce qui lui plaira! » Puis après lui avoir donné l'extrême-onction, à la faible lueur d'une mèche d'arquebuse, seule ressource de leur dénuement, « comme je chantais les psaumes et les litanies, ajoute le Bienheureux, avec tous ces bons Religieux enfermés dans la même prison que nous, il s'en alla, comme nous croyons, gardant une face angélique, au bienheureux séjour des anges. » Celui de ces saints captifs qui présidait cette semaine à la récitation de l'office divin, entonna aussitôt le psaume *Laudate Dominum, omnes gen-*

tes ! tandis que les autres pleuraient d'allégresse, et enviaient hautement le sort de leur bienheureux compagnon.

Decretum. Beatific. CCV. MM. *Jap. Romæ*, 1867. — *Acta Beatific.* CCV. MM. *Jap.* — Boero, *Relaz. della glor. morte di CCV. BB. MM. p.* 33 (Relation traduite par le R. P. Ch. Aubert. Paris, 1868). — Cardoso, *Agiolog. Lusit., Jan.* 6, *p.* 57, 64. — Cardim, *Fascicul. e Japp. Flor., p.* 65. — Nieremberg, *Vidas exemplares, t.* 4, *p.* 649 (*cf. t.* 3. *p.* 343). — Cordara, *Hist. Soc., Part.* 6, *t.* 1, *p.* 267. — Alegambe, *Mort. Illustr., p.* 316. — Bartoli, *Giappone, l.* 4, §§ 12-24. — Crasset, *Hist. de l'Égl. du Japon, t.* 2, *p.* 329. — Nadasi, *Ann. dier. Memor., p.* 13. — Drews, *Fast. Soc., p.* 9. — Patrignani, *Menolog.* 7 *Genn., p.* 76 (*Ed. Boero, t.* 1, *p.* 131). — Tanner, *Soc. Jesu usq. ad sang., p.* 284. — Guerreiro, *Glor. Coroa, Part* 4, *c.* 57. — *Stichtb. levens van een. relig. Broed. Coadj. Tw. d. p.* 39. — De plus la mort du B. Ambroise Fernandès est rappelée par tous les biographes du B. Charles Spinola.

Le même jour, mourut empoisonné, dans l'île de Manade, en 1583, le saint et apostolique Père Pierre Mascarenhas, le plus illustre successeur de saint François Xavier dans l'archipel des Moluques et dans le groupe des Célèbes qu'il évangélisa durant près de vingt-deux ans. On aurait peine à trouver rien de comparable, soit aux périls et aux souffrances de ce grand apôtre, soit au charme qu'offre le tableau de ces prémices de la foi et de la vie chrétienne dans l'Océanie. Presque toutes les îles où son nom avait pénétré lui envoyaient des ambassa-

deurs, le suppliant de venir au plus tôt faire de leurs familles et d'eux-mêmes des enfants de Dieu; et dans l'espoir de hâter sa venue, rien ne leur coûtait. Aux envoyés du roi de Sanguim, il avait demandé s'ils auraient, au besoin, le courage de sacrifier leur vie ou leurs biens pour le nom et l'amour de Jésus-Christ. Et, en apprenant cette demande, toutes les populations de l'île, comme à l'envi, s'empressèrent de couper et de lui envoyer leur longue chevelure, le plus bel ornement et le plus précieux gage de foi ou d'affection aux yeux de ces pauvres insulaires. Puis, dès son arrivée au milieu d'eux, et après lui avoir fait une réception triomphale, le roi de Calanga et l'un de ses alliés allèrent, avec les principaux chefs de l'île, choisir et abattre de leurs mains le plus bel arbre de la forêt voisine dont ils formèrent une croix, qu'ils apportèrent eux-mêmes sur leurs épaules et dressèrent, au son des instruments et des chants d'allégresse de leurs sujets couronnés de fleurs. Puis défrichant en quelques heures un vaste terrain tout couvert d'arbres et de broussailles, ils cédèrent à la reine et à sa cour l'honneur d'en arracher les herbes et de nettoyer toute la place où devait s'élever sans retard le premier temple du Dieu vivant. Une autre fois, tandis que le P. Mascarenhas recueillait une moisson semblable, dans l'île de Caüripan, il vit arriver soudain les députés des Batachinos qui lui offraient, s'il venait avec eux, le baptême de cent mille âmes; mais il ne put alors que les féliciter et leur promettre le secours des premiers compagnons que Notre-Seigneur lui enverrait. Cependant une cruelle persécution, de la part surtout de quelques princes mahométans, ou de tribus ennemies encore idolâtres, vinrent plus d'une fois mettre à l'épreuve la générosité des nouveaux enfants de l'Église. L'homme de Dieu avait le cœur déchiré en voyant de pauvres mères chrétiennes, fuyant dans les bois

et sur les montagnes, sans ressource et chargées de leurs nourrissons ; ou bien de jeunes enfants se jetant à la nage et cherchant un refuge sur les rochers des îles voisines ; mais demeurant si fermes dans leurs souffrances, que les infidèles eux-mêmes se répétaient avec admiration : « Jamais ennemi de nos dieux ou de Mahomet ne leur a enlevé tant d'âmes, et n'a fait pousser de si fortes et si profondes racines à la foi du Dieu des chrétiens. » Pour assouvir sur lui leur vengeance, ils le poursuivirent bien souvent, et publiaient que, sans une suite non interrompue de miracles, cent fois ils l'eussent atteint et massacré. Ne sachant plus un jour comme échapper à leur flèches, il se cacha au fond d'un hallier, où il lui fallut demeurer huit jours et huit nuits sans autre nourriture qu'un peu d'herbes, cerné par une troupe furieuse que Dieu parut avoir miraculeusement aveuglée ; et quand elle se fut retirée, ses néophytes le découvrirent du premier coup d'œil, mais si faible qu'il ne pouvait plus se tenir debout. Toutefois une seule âme ravie aux démons lui semblait un riche dédommagement de tant de souffrances ; et l'on apprit de sa propre bouche comment, dans une de ses courses apostoliques, parvenu au sommet d'une montagne, et jetant les yeux avec tristesse sur toute une vaste contrée encore esclave de l'enfer, il se sentit en un moment le cœur comblé d'une ineffable joie, en entendant la voix d'un petit enfant, qui chantait en sa langue le *Gloria Patri* au fond d'une vallée voisine, comme pour proclamer le prochain triomphe de la très-sainte Trinité.

Lettere dell' India Orient., 1553-1577, *p.* 88. — MAFFEIUS, *Opp.*, *t.* 2, *p.* 65. — *Epistolæ Indicæ et Japanicæ* (*Lovanii*, 1570,) *p.* 305, 311, 314.—*Briefe aus Ost-*

Indien. Zw. Th. Br. 26, 27, 28, 32, 33, 39. — *Lettere dell' India* (*Vinegia*, 1580), *p.* 88.—CARDOSO, *Agiolog. Lusit., Jan.* 7, *p.* 67, 73.—SOUSA, *Orient. Conquist., t.* 1, *p.* 176 *et t.* 2, *p.* 290-305, 324, 341, 350.—DU JARRIC, *Hist. des choses plus mémor. ez Indes Orientales, t.* 1, *p.* 683-689.—D'OULTREMAN, *Elog. des pers. plus sign. de la Comp., p.* 422.—ALEGAMBE, *Mort. Illustr., p.* 112.—GUERREIRO, *Glor. Coroa, Part.* 2, *c.* 17.—TANNER, *Soc. Jesu usq. ad sang., p.* 233.— SOTUELLUS, *Bibl. Script. Soc., p.* 681.—NIEREMBERG, *Ideas de virtud., t.* 1, *p.* 239.—SACCHINUS, *Hist. Soc., Part.* 3, *p.* 155. — BARTOLI, *Asia, l.* 6, §§ 23-27. —PATRIGNANI, *Menolog.* 7 *Genn., p.* 70 (*Ed. Boero, t.* 1, *p.* 125). — NADASI, *Ann. dier. memor., p.* 13. —DREWS, *Fasti Soc., p.* 9. — BARBOSA MACHADO, *Bibl. Lusit., t.* 3, *p.* 597.

VIII JANVIER.

—

Le huitième jour de janvier de l'an 1773, mourut en Italie, après treize ans d'exil, dans la petite ville d'Urbania, le P. Emmanuel de Aguiar, Portugais, l'un des derniers apôtres de Madère et des îles voisines avant la destruction de la Compagnie. Attiré doucement, à l'âge de quatorze ans et demi, au noviciat, par l'exemple et les pieuses conversations d'un de ses oncles, le jeune Emmanuel conçut bientôt un si vif amour de sa vocation, qu'ayant rencontré peu de temps après celui auquel il se jugeait redevable de son bonheur, il se jeta aussitôt à ses pieds et les baisa dans un saint transport de joie, pour lui témoigner sa reconnaissance. Dès lors il commença, malgré sa jeunesse, une vie de prière, d'abnégation et de pénitence, qu'avec le secours de la grâce, il soutint héroïquement jusqu'à son dernier jour, durant près de 36 ans. Professeur de grammaire au collége de Lisbonne, il se regardait comme également chargé par Notre-Seigneur d'enseigner à ses petits écoliers les éléments des lettres humaines et de la vertu. La crainte, le respect et l'amour de Dieu, une tendre et généreuse dévotion à la très-sainte Vierge, l'obéissance, la modestie et le travail faisaient comme le caractère distinctif de ses élèves, et provoquèrent à l'envi dans les autres classes une salutaire émulation. Après une si féconde préparation au sacerdoce, Emmanuel de Aguiar voyait enfin s'ouvrir pour lui, dans l'île de Madère, un plus vaste champ d'apostolat, lorsque les édits de Pombal

vinrent anéantir en un moment de si brillantes espérances. Jeté sur les côtes d'Italie, il n'en poursuivit pas moins l'œuvre du salut des âmes jusqu'à sa mort; et dès qu'il eut appris à balbutier la langue de sa nouvelle patrie, il se fit, au saint tribunal de la pénitence, durant les quatorze années qu'il vécut encore, comme une mission perpétuelle, où se pressait chaque jour autour de lui une foule de pauvres pécheurs et d'âmes qui aspiraient à la plus haute perfection. Le serviteur de Dieu les accueillait avec une charité incomparable et une surprenante habileté pour les conduire insensiblement à tout ce que Notre-Seigneur pouvait désirer de chacun d'eux. Il demeurait là presque tout le jour, immobile et le plus souvent à jeun, transi de froid pendant l'hiver, et continuellement revêtu d'un très-rude cilice tout hérissé de pointes de fer, dont il ne se dépouillait ni jour ni nuit, et qu'il ne voulut pas même quitter aux dernières approches de la mort. Le soir, après une longue flagellation, il s'étendait tout habillé sur une planche nue pour donner à son corps un peu de repos Mais plusieurs heures de chaque nuit étaient toujours consacrées à l'oraison, et quelquefois même la nuit tout entière, surtout quand il voulait obtenir une grâce particulière pour lui ou pour un de ses pénitents. Les vendredis, en l'honneur de la Passion, il jeûnait au pain et à l'eau; et à certaines époques de l'année consacrées aux mystères du Sauveur et de sa sainte Mère, il redoublait encore de prières, de veilles et et d'austérités, mais sans jamais dépasser néanmoins les bornes que lui prescrivait l'obéissance. Aussi expira-t-il plein de joie en baisant les plaies de Jésus crucifié, qu'il avait tant aimé et si fidèlement imité dans son amour des âmes et de la croix.

Boero, *Menolog. della Comp. di Gesù*, *t.* 1, *p.* 165.

IX JANVIER.

—

Le neuvième jour de janvier de l'an 1633, mourut à Cochin le P. Gabriel de Mattos, presque au moment où il arrivait de Chine pour gouverner la province du Malabar. Dès l'âge de vingt-quatre ans, n'aspirant qu'à donner sa vie sur une croix ou sur un bûcher, il avait quitté le Portugal, pour aller au Japon se joindre à la glorieuse troupe des successeurs de saint François Xavier. Puis après vingt années d'héroïques travaux, député à Rome au nom des apôtres de l'Orient, par ses récits des incomparables scènes de martyres dont il avait été si souvent témoin, où jusqu'aux plus petits enfants se laissaient déchirer et brûler en bénissant Dieu, il avait enflammé d'une telle ardeur les jeunes Religieux de la Compagnie, que du seul collége de Coïmbre plus de soixante-dix demandèrent à le suivre, et beaucoup d'entre eux lui offrirent leur généreuse requête écrite ou du moins signée de leur sang. De nouveau rappelé de Chine en 1632 par le P. Mutius Vitelleschi, et nommé Provincial du Malabar, Gabriel de Mattos débarqua au port de Cochin dans un tel état d'épuisement, qu'il semblait n'y avoir été amené par Dieu que pour donner à ses nouveaux enfants le beau spectacle de la mort d'un saint. L'histoire de la Compagnie nous en a gardé quelques traits dans la vie du vénérable Frère Pierre de Basto, l'Alphonse Rodriguez du Malabar. Un jour entre autres que le saint Frère priait instamment Notre-Seigneur pour le P. de Mattos, il fut soudain ravi en extase aussitôt après la consécration, et vit une

nombreuse troupe d'esprits célestes descendre du trône de Dieu vers l'apôtre mourant, pour lui prodiguer à l'envi les plus douces consolations, en retour du culte insigne d'amour et d'honneur qu'il leur avait assidûment rendu, au milieu de ses travaux et de ses voyages. Et peu de temps après, à l'heure même où le saint Provincial exhalait son dernier soupir, le royaume des bienheureux s'ouvrit une seconde fois aux yeux de Pierre, et lui laissa voir une brillante et nombreuse légion des Pères et Frères de la Compagnie triomphante, conduits par saint Ignace et saint François Xavier, qui venaient recevoir, pour la présenter eux-mêmes au Sauveur, l'âme victorieuse du nouvel élu.

QUEYROS, *Vida do V. Irm. Pedro de Basto, p.* 243. — SOTUELLUS, *Bibl. Script. Soc., p.* 271. — FRANCO, *Imag. de virt. em o novic. de Evora, p.* 865. — BARBOSA MACHADO, *Bibl. Lusit., t.* 2, *p.* 316.

Le même jour, l'an 1583, mourut au collége de Goa le P. Balthasar Gago proclamé par les historiens portugais « l'un des géants de la sainte mission des Indes et du Japon ». Le premier entre tous les hommes apostoliques de la Compagnie aux extrémités de l'Orient, il conçut l'admirable idée de la Sainte-Enfance ; et il obtint du roi de Bongo un édit solennel, qui défendait, sous peine de la vie, d'exposer désormais ou d'étouffer un seul nouveau-né, selon l'antique et détestable usage d'un grand nombre de mères païennes. Celles qui voudraient encore se débar-

rasser des fruits de leurs entrailles, devaient à partir de ce moment les porter ou les envoyer à l'orphelinat du P. Gago, pour y être nourris par la charité des néophytes, et peupler d'anges l'Église japonaise ou le paradis. Ce grand homme parvint à fonder aussi une maison de refuge pour les vieillards abandonnés; et beaucoup de ces malheureux lui durent également le salut de l'âme et du corps. Mais ces deux belles œuvres ne furent pour ainsi dire que le repos ou l'essai de son zèle. Un plus rude et plus douloureux apostolat lui était réservé, dans ses grandes luttes contre les bonzes. Poursuivi plusieurs fois à coup de pierres, cerné par les flammes, couvert d'immondices, captif et presque mourant de froid et de faim, sans autre vêtement qu'un lambeau de chemise durant plusieurs jours d'hiver, jeté au fond d'une basse fosse, d'où ses chrétiens ne le tirèrent enfin qu'à prix d'or, « je n'ai rien trouvé, mes chers frères, écrivait-il, de plus doux et de plus aimable en cette vie, que la fatigue et les souffrances pour Jésus-Christ! » Et il donna jusqu'à la fin d'héroïques preuves de son amour pour la croix du Sauveur, parmi les cruelles douleurs de goutte qui firent plus tard un long martyre des vingt dernières années de sa vie. Comme il revenait du Japon aux Indes en 1560, assailli durant sept jours entiers par un typhon dans le golfe d'Haynan, il anima tous les passagers à la prière et à la pénitence avec une si merveilleuse efficacité qu'après le naufrage, et jusqu'au terme de la traversée, pour éviter plus sûrement toute offense de Dieu, les hommes et les femmes, d'un commun accord, formèrent dans l'île et sur le vaisseau deux communautés à part. Au plus fort de cette affreuse tourmente, quelques robustes matelots s'étaient jetés dans une barque pour tenter leur dernière voie de salut, en gagnant la côte à force de rames. Mais comme ils s'efforçaient d'entraîner avec

eux le P. Gago. « Quoi donc, s'écria l'homme de Dieu, j'abandonnerais ici lâchement, pour sauver ma vie, deux cents âmes qui vont périr! A Dieu ne plaise que je paraisse un jour devant lui coupable d'une si honteuse infidélité! Il en sera de moi ce qu'il voudra. Mais je suis prêt à mourir pour lui et pour le troupeau qu'il m'a confié! »

Cartas do Japao (*Coll. de D. Theotonio*). *Part.* 1, f° 23, 38, 41, 44, 51, 54, 63, 77, 95, *etc.*—Maffeius, *Opp.*, *t.* 2, *p.* 133, 162, 210. — *Avvisi dell'India. Part.* 3, *p.* 200, *et Part.* 4, *p.* 10, 92.—*Briefe aus Ost-Indien. Erst. Th. Br.* 25.—*Briefe aus Japan Erst. Th. Br.* 9, 10, 19, 32. — *Litteræ Annuæ Soc.* A. 1583, *p.* 206. — Franco, *Imag. da virt. em o novic. de Coïmbra, t.* 1, *p.* 669-684.—Id., *Ann. Glor.*, *p.* 14. — Tellez, *Chron. da Comp.*, *t.* 1, *p.* 391. — Sousa, *Orient. Conquist.*, *t.* 1, *p.* 201; *t.* 2, *p.* 26, 181.—Barbosa Machado, *Bibl. Lusit.*, *t.* 1, *p.* 448.—Guzman, *Hist. de las Miss.*, *l.* 5, *c.* 20, *et l.* 6, *c.* 9. — Nieremberg, *Honor del gran Patr.*, *t.* 3, *p.* 697.— Sacchinus, *Hist. Soc.*, *Part.* 2, *p.* 109, *et Part.* 5, *t.* 1, *p.* 156. — Sotuellus, *Bibl. Script. Soc.*, *p.* 101. — Nadasi, *Ann. dier. memor.*, *p.* 18. — Ginnaro, *Saver. Orient.*, *Part.* 2, *p.* 252.—Crasset, *Hist de l'Egl. du Japon*, *t.* 1, *p.* 185, 199, 224. — Patrignani, *Menolog.* 9 *Genn.*, *p.* 91. — Bartoli, *Giappone*, *l.* 8, §§ 1, 3, 5, 15, 21. — Charlevoix, *Hist. et descr. du Japon*, *t.* 1, *p.* 233-263 [1].

1. Les PP. Bartoli et de Charlevoix, sans contester ou omettre aucun des faits que nous signalons, blâment néanmoins le retour aux Indes et les dernières années du P. Gago. Mais Charlevoix ne fait que suivre son devancier; et, pour parler franchement, les raisons alléguées par le P. Bartoli nous semblent futiles. Elles n'iraient d'ailleurs à rien moins qu'à faire déclarer vaine l'une des institutions les plus vitales de la Compagnie, l'envoi périodique des procureurs d'outre-mer jusqu'à Rome, surtout dans un temps où plusieurs d'entre eux risquaient fort de périr dans la traversée, et mettaient du moins deux ou trois ans à parvenir au terme de leur voyage. Du reste nous pouvons opposer plus d'un témoignage formel à des conjectures. Et quant à l'allégation du P. Gonzalez, elle ne saurait être acceptée sans discussion, en face des autorités contradictoires que nous indiquons et de l'histoire officielle de la Compagnie.

X JANVIER.

—

Le dixième jour de janvier de l'an 1676, mourut, au collége d'Evora, « en vrai fils de la Compagnie, selon l'expression de son biographe, le P. Antoine Ferreira, digne de confondre à jamais au tribunal de Dieu tous ceux qui n'auront pas su, comme ils le devaient, aimer et estimer la grâce de leur vocation. » Après vingt ans d'une vie exemplaire, et dans le temps même où, par ses travaux apostoliques, il faisait le plus grand honneur à la Compagnie dans le diocèse de Coïmbre, il se vit tout à coup jeté en prison, et sous le poids d'une telle calomnie « qu'il n'était question de rien moins, écrit-il dans son apologie, que de son honneur, de sa vie, de sa vocation et de son salut. » Enfermé durant deux années entières, sans autre lit qu'une planche nue, et condamné au jeûne le plus rigoureux, il s'animait et se consolait uniquement par la pensée journalière de son Sauveur lié, fouetté, abreuvé d'outrages et crucifié pour l'amour de lui. Mais ce qui l'affligeait presque inconsolablement, ajoute-t-il, c'était d'être comme l'opprobre des fils de saint Ignace en Portugal, et de se voir peut-être à ce titre exclu pour toujours de la Compagnie. Les juges qui examinèrent sa cause parurent même ouvertement incliner à une sentence plus prompte et plus indulgente, s'il demandait à quitter l'habit religieux et à rentrer dans la vie privée. Mais bien loin de là, durant une si longue et si dure épreuve, Antoine Ferreira, pour faire diversion à

sa tristesse, composa en vers latins un touchant poëme, dont le Père Franco nous a conservé quelques lignes. Le pauvre captif y rappelle tout ce qu'il doit à la Compagnie de Jésus sa mère, et combien le doux souvenir, les exemples et la charité de ses Frères sont impérissables dans son cœur. Dieu voulut enfin qu'au bout de deux ans l'innocence du P. Ferreira fût solennellement reconnue. Rendu à la liberté, il ne montra aucune amertume de cette douloureuse captivité, où Notre-Seigneur lui avait fait connaître par expérience et goûter les secrets de la plus haute sainteté. La prière et la plus entière conformité au bon plaisir de Dieu étaient devenues l'âme de sa vie. Instruit par révélation de sa mort prochaine, comme il allait prendre congé de quelques saints et fidèles amis, ceux-ci crurent d'abord que ces adieux étaient la vaine appréhension d'une tête affaiblie par l'âge et par la souffrance. Mais, dès le lendemain, en assistant à son dernier soupir, ils reconnurent la source plus haute d'où lui était venue cette assurance. Et, au moment où il rendit son âme très-pure à Notre-Seigneur, il apparut, loin d'Evora, à l'un de nos Pères, tenté depuis quelque temps d'infidélité à sa vocation, et dissipa toutes les peines qui l'affligeaient par cette douce invitation de la part de Dieu : « Mon cher Père, vivez et mourez dans la Compagnie de Jésus ! »

Franco, *Imag. da virt. em o novic. de Lisboa*, *p*. 551.—Id., *Ann. Glor.*, *p*. 17. — Id., *Synops. Annal.*, *p*. 361.—Barbosa Machado, *Bibl. Lusit.*, *t*. 1, *p*. 273. — Lopez de Arbizu ? *Catal. Script. Prov. Lusit.*, *p*. 10.

Le même jour, mourut à Porto, l'an 1616, à l'âge de quatre-vingts ans, le P. François Fernandès, également tenté contre sa vocation, mais par une tout autre cause, durant le temps de son noviciat. Abusant contre lui de la sainte haine qu'il portait à son corps, le démon parvint à lui suggérer que la vie commune de la Compagnie ne lui permettrait pas de se crucifier selon toute l'étendue de ses désirs; et François Fernandès, qui n'avait guère alors que dix-sept ans, s'enfuit un jour par-dessus les murs, pour aller chercher et embrasser un Ordre moins délicat. Mais pour se rendre Notre-Seigneur et sa sainte Mère propices, le jeune fugitif voulut commencer par un pèlerinage à Notre-Dame de Lapa; et, grâce à la pureté de ses désirs, il mérita de retrouver subitement la lumière de l'âme auprès de la sainte image miraculeuse où tant de malades trouvaient chaque jour la santé du corps. Dès que ses yeux se furent ouverts, il se leva comme l'enfant prodigue; et à peine avait-il repris le chemin du noviciat, que pour lui donner sans retard l'entière assurance de son pardon, la très-miséricordieuse Reine du ciel lui envoya, comme consolateur visible, et comme compagnon de retour jusque sur la place publique de Coïmbre, son Ange gardien. Peu de moments après, François Fernandès se jetait aux pieds du P. Natal, alors Visiteur de la Compagnie en Portugal, et obtenait, à force d'instances, la grâce de reprendre pour toujours cette *vie commune,* d'obéissance et de renoncement intérieur, où il persévéra jusqu'à la mort, avec la réputation d'un vrai saint, durant près de soixante-trois ans.

FRANCO, *Imag. da virt. em o novic. de Coimbra*, t. 2, p. 484.—ID., *Ann. Glor.*, p. 18. —ID., *Synops. Annal.*, p. 218. — NADASI, *Ann. dier. memorab.*, p. 19.

XI JANVIER.

—

Le onzième jour de janvier, mourut glorieusement au Brésil en 1608 le vénérable P. François Pinto, né dans l'île de Terceire, entré à l'âge de quinze ans dans la Compagnie, et martyrisé à coups de massue, quarante ans plus tard, par une des tribus les plus féroces de la Serra d'Ibiapaba. Digne compagnon et successeur des PP. de Nobréga et Anchiéta, ce saint apôtre avait usé sa vie à la poursuite des pauvres sauvages errant dans les immenses déserts du nouveau monde ; et il ne fallait rien moins que sa charité, à l'épreuve de toute privation et de toute crainte, pour atteindre et gagner à Jésus-Christ des milliers de barbares dont les plus doux repas étaient la chair palpitante de leurs semblables. Le P. Pinto les poursuivait, la croix à la main, au fond de leurs forêts presque impénétrables; souvent réduit à traverser pieds nus, même au cœur de l'hiver, des marais, des halliers, des rochers semés de pointes aiguës, avec tant de fatigues et de souffrances, que la délicatesse de sa santé en fut plus d'une fois réduite à une véritable agonie. Mais un jour qu'on semblait n'attendre plus que son dernier souffle, le vénérable P. Anchiéta, alors Provincial du Brésil, étant venu le visiter dans l'infirmerie de Bahia : « Ce n'est pas ainsi, mon cher Père, qu'il vous faudra partir pour le ciel,

lui dit-il en souriant dès qu'il l'aperçut. Je vais porter moi-même à votre mère et à vos frères l'heureuse nouvelle de votre parfaite guérison. Levez-vous donc et allez de suite remercier Notre-Seigneur de la santé qu'il vous a rendue pour travailler et souffrir encore longtemps à son service et à celui des âmes ! » A l'instant le P. Pinto se leva guéri, descendit à l'église pour remercier Notre-Seigneur, et ne tarda pas à reprendre avec une nouvelle ardeur le cours de ses travaux et de ses conquêtes. Vingt-cinq ans plus tard, en 1607, il couronnait son apostolat par une dernière entreprise qui avait fait reculer jusqu'alors les plus intrépides. Il s'agissait de planter la croix chez l'indomptable nation des Tapuyas; et telle était déjà la seule difficulté d'atteindre les défilés et les marécages où ils se cachaient, qu'après avoir remonté la côte de l'Océan jusqu'à l'embouchure du Jaguaribé, le P. Pinto dut lutter onze mois contre tous les obstacles de la nature et des éléments, pour s'ouvrir un étroit passage, le fer à la main, sur une longueur de cent lieues, avant d'arriver aux premières gorges des montagnes; et il n'aperçut enfin les sauvages que pour recevoir d'eux le coup de la mort. En vain, dans son désir de leur ouvrir le ciel, envoya-t-il, au bruit de leur approche, quelques indigènes baptisés, chargés de présents et de promesses. La troupe furieuse des barbares, courant droit à lui, le renversa et lui brisa la tête à coups de massue, tandis qu'il répétait à haute voix, comme l'attestèrent plus tard ses compagnons : « Venez, ô mon Seigneur Jésus, venez ! » Le chef du saint martyr, reconnaissable à sa mâchoire brisée et à l'horrible mutilation qui avait dû visiblement lui faire jaillir les yeux de leurs orbites, fut retrouvé peu d'années après et rapporté au collége de Bahia, où il était conservé précieusement, avant la destruction de la Compagnie, pour consoler et encou-

rager ceux de ses Frères qui, par une aussi sainte et aussi laborieuse vie, aspiraient à une pareille mort.

CARDOSO, *Agiol. Lusit.*, *Jan.* 11, *p.* 110, 115.—TELLEZ, *Chron. da Comp.*, *t.* 2, *p.* 298 —VASCONCELLOS, *Vida do V. P. Jos. de Anchieta*, *p.* 238, *et App. p.* 54.—BARROS, *Vida do apost. P. Ant. Vieyra*, *p.* 216.—JUVENCIUS, *Hist. Soc.*, *Part.* 5, *t.* 2, *p.* 757. —ALEGAMBE, *Mort. Illustr.*, *p.* 265.—DU JARRIC, *Hist. des choses plus mémor. ez Indes Orient.*, *t.* 3, *p.* 489. —TANNER, *Soc. Jesu usq. ad sang.*, *p.* 460. — D'OULTREMAN, *Tableaux des pers. plus sign. de la Comp.*, *p.* 491. — DAMIANUS, *Synops.*, *l.* 5, *c.* 30, § 2. — GUERREIRO, *Relaçam Annal de* 1606 *et* 1607, *p.* 201. — *Notic. para a hist. e geog. das naç. ultramar.*, *t.* 1, *Part.* 2, *p.* 4.—NADASI, *Ann. dier. memor.*, *p.* 20. — DREWS, *Fasti Soc.*, *p.* 15. — PATRIGNANI, *Menolog.* 3 *Genn.*, *p.* 104 (*Ed. Boero*, *t.* 1, *p.* 201).

XII JANVIER.

—

Le douzième jour de Janvier de l'an 1737, moururent, après neuf mois de la plus dure captivité, les trois Pères Portugais Emmanuel de Abreu, Barthélemi Alvrès et Vincent da Cunha, décapités pour le nom de Jésus, dans la capitale du Tonquin. Le plus âgé de ces trois saints martyrs, le P. Barthélemi Alvrès, n'avait que trente ans; le P. de Abreu vingt-huit; le P. da Cunha vingt-neuf; et déjà, deux ans auparavant, les deux premiers, arrêtés sur mer par des satellites chinois, avaient dû retourner à Macao, après sept mois de fers dans une forteresse du Kouang-Toung. Vers la fin de mars 1736, ils venaient enfin d'aborder au port de Lo-Féou; et leur seule vue ranimait déjà la joie et les espérances des néophytes, lorsque, avant d'avoir pu se séparer, ils tombèrent ensemble, dès le douze avril, entre les mains des persécuteurs. Liés d'abord à la même cangue de manière à ressentir tous, nuit et jour, le douloureux contre-coup du moindre mouvement de leurs compagnons; puis bientôt enfermés dans d'étroites cages, semblables à celles où les mandarins faisaient transporter des bêtes féroces, ils furent conduits à la cour, pour y attendre leur sentence définitive au fond d'un cachot si affreux que dans la langue des indigènes on l'appelait *l'enfer du Levant*. C'était une sorte de four où les malfaiteurs entassés les uns sur les autres expiraient souvent de pure misère, au milieu du cloaque de leurs immondices; et pour ren-

dre encore plus intolérable cette atmosphère infecte et embrasée, il n'était pas rare que les gardes attendissent deux ou trois jours avant d'enlever les cadavres; et la compagnie des vivants était plus odieuse encore et plus triste que celle des morts. Bientôt, disent les actes de nos trois martyrs, leurs corps épuisés par la faim, rongés par les insectes et par la vermine, liés plus étroitement encore chaque soir que durant le jour, ne furent, des pieds à la tête, qu'une seule plaie. Ils s'animaient néanmoins à souffrir cette horrible et lente agonie, aussi longtemps qu'il plairait à Notre-Seigneur, puisant dans le souvenir de ses douleurs toute leur force et leur espérance; lorsqu'ils apprirent enfin, trois jours avant l'exécution des condamnés à mort, que leur délivrance approchait. Dès lors ils ne cessèrent plus de faire retentir l'affreux cachot de leurs cantiques d'action de grâce; et pour mieux témoigner aux yeux des infidèles la joie que goûtent des chrétiens à mourir pour l'amour de Jésus-Christ, ils donnèrent, avec le secours de quelques généreux néophytes, un repas d'adieu aux autres captifs et au geôlier même de la prison. Enfin pendant qu'ils marchaient au dernier supplice, un grand mandarin, saisi de stupeur à la vue du sourire et de la douce sérénité des saints martyrs, ayant fait demander s'ils étaient instruits du lieu où on les conduisait : « Oui, répondirent-ils, nous marchons à la mort ; et nous espérons que la mort va être pour nous la porte du ciel ! »

Relazione della prez. morte de' PP. Barth. Alvarez, etc. Roma., 1739, in-4°. — *Lettres édifiantes*, 1re édit., *t.* 24, *p.* 92 ; 2e édit. (1781), *t.* 16, *p.* 69 ; éd. du *Panthéon litt.*, *t.* 4, *p.* 541. — Boero, *Menolog.* 12 *Genn.*, *t.* 1, *p.* 221. — De

Montézon, *Mission de la Cochinchine et du Tonkin*, p. 313. — *Der Neue-Veltbott*, xxv, n° 527.

N. B. La notice du P. Jean Gaspar Gratz, compagnon de ces trois saints martyrs, se trouvera dans le volume de l'Assistance d'Allemagne.

Le même jour, mourut en odeur de sainteté à Bahia, l'an 1586, le P. François Pirès, un des premiers apôtres du Brésil, qui lui doit en grande partie son sanctuaire et son pèlerinage si célèbre de Notre-Dame d'Ajuda. Pendant qu'il travaillait avec ses compagnons à en creuser les fondements et à en élever les murailles à la sueur de son front, sur un des sommets qui dominent Porto Séguro, il leur fallut d'abord affronter des fatigues et des privations vraiment excessives, que pouvait rendre à peine tolérables leur amour pour la très-sainte Mère de Dieu. Les intrépides serviteurs de Marie souffraient surtout du manque d'eau; car ils étaient réduits à la chercher au fond de la vallée, à plus d'un mille de distance, et la transportaient à force de bras jusque sur le faîte de la montagne, pour tous leurs travaux et tous leurs repas. De plus, à chaque descente et à chaque retour, un colon voisin les accablait d'insultes et de menaces, prétendant que leur entreprise finirait par nuire à ses plantations. Alors ils recoururent à la toute-puissante Mère de Dieu; et tandis que l'un d'eux célébrait en son honneur le saint Sacrifice, un vieux tronc d'arbre que la hache n'avait pas encore mis en pièces, près de l'autel, se fendit soudain, laissant jaillir une source abondante, semblable à celle de Moïse ou de saint Clément, et dont les eaux, à partir de ce jour, dit le vénérable

Père Joseph Anchiéta, devinrent le remède le plus assuré contre tous les genres de maladies.

Cardoso, *Agiolog. Lusit.*, *Jan.*, 12, *p.* 120, 125. — Vasconcellos, *Chron. da Comp.*, *p.* 223. — Franco, *Imag. da virt. em o novic. de Coïmbra, t.* 2, *p.* 215. — Id., *Ann. Glor.*, *p.* 21. — Tellez, *Chron. da Comp.*, *t.* 1, *p.* 492. — Barbosa Machado, *Bibl. Lusit.*, *t.* 2, *p.* 224. — Francisco de Santa Maria, *Ann. Hist. Diar. Portug. Jan.* 12.

XIII JANVIER.

—

Le treizième jour de janvier de l'an 1645, mourut dans la Maison Professe de Lisbonne, le P. Etienne Fagundès, célèbre en Portugal par ses savants écrits sur la théologie morale, les devoirs des chrétiens et les commandements de Dieu. Peu d'hommes ont fait plus d'honneur au noviciat d'Evora, où il avait puisé, à l'âge de dix-sept ans, l'amour de la perfection religieuse. Jamais l'étude ne dessécha son cœur et ne lui fit oublier ce soin des plus humbles pratiques d'humilité, d'obéissance et de pauvreté, où brille d'un si vif éclat le renoncement à soi-même et l'union habituelle d'une âme avec Jésus-Christ. Pour n'en citer qu'un seul mais touchant exemple, n'ayant pas à souffrir toutes les douloureuses privations de la vie des pauvres, il en recherchait du moins les petites incommodités; et il aimait mieux reporter vingt fois un livre dont il n'avait pas besoin dans le moment, que de s'éviter la peine ou l'ennui, même dans sa vieillesse, d'aller au bout de quelques jours le chercher de nouveau.

Franco, *Imag. da virt. em o novic. de Evora*, *p.* 860. — Id., *Ann. Glor.*, *p.* 23. — Id., *Synops. Annal.*, *p.* 288. — Sotuellus, *Bibl. Script. Soc.*, *p.* 749. — Barbosa Machado, *Bibl. Lusit.*, *t.* 1, *p.* 755. — Francisco de Santa Maria, *Ann. Hist. Diar. Portug.*, *Jan.* 13.

Vers le même jour, mourut à Evora, l'an 1704, le F. Emmanuel Vicente, vrai modèle de nos Frères coadjuteurs, dit le P. Franco, toujours content de travailler, d'obéir et d'être humilié. Aussi lorsque les supérieurs de la Compagnie interdirent à tous nos Frères l'usage du bonnet clérical, dont l'abus s'était glissé parmi eux, le F. Vicente, bien loin de prendre part aux murmures de quelques-uns, que leur entêtement entraîna même jusqu'à l'apostasie, s'empressa de donner le signal d'une prompte et religieuse obéissance. Les abaissements et la fatigue lui étaient si chers, qu'il s'adonnait toujours de préférence, quand il en avait le choix, aux travaux réservés d'ordinaire dans son pays aux plus pauvres gens de la campagne ou aux esclaves; ne songeant qu'à se renoncer lui-même, en la présence et pour l'amour de Dieu.

Franco, *Ann. Glor.*, *p.* 21. — Id., *Synops. Annal.*, *p.* 418.

XIV JANVIER.

—

Le quatorzieme jour de janvier de l'an 1617, mourut à l'âge de soixante-dix ans, au collége d'Evora, le P. Martin de Mello, l'un des supérieurs de sa Province, qui possédèrent dans un plus haut degré le véritable esprit de saint Ignace, au témoignage du P. Claude Aquaviva. Quand le texte définitif des Règles communes et de celles des différents Offices de la Compagnie eut été promulgué peu avant la mort du P. Everard Mercurian, son successeur, tenant à s'assurer de la perfection avec laquelle on les observait, choisit dans différents pays quelques-uns des Pères les plus graves, auquels il donna le titre de commissaires ou visiteurs des Règles; et il chargea le P. de Mello de parcourir les principales maisons du Portugal, pour y examiner à loisir ce que les supérieurs ou les inférieurs pouvaient laisser, en ce genre, à désirer ou à réformer. Ce saint homme était en effet l'image vivante de la perfection, selon l'esprit le plus pur de notre Institut; et son amour pour la Compagnie lui faisait douloureusement ressentir tout relâchement au service de Dieu. Mais avec cette délicatesse de cœur, le Saint-Esprit lui avait enseigné le grand art de gagner les âmes les plus indociles, par une douceur si aimable et si encourageante, que sa manière même de reprendre semblait augmenter encore la confiance et l'affection filiale de ceux dont il lui fallait punir les défauts : tant ses paroles et son visage respiraient alors uniquement le zèle et la charité du Sauveur! Il n'avait de rigueur que pour lui-même, dit son biographe,

à l'exemple des Saints qui se sont revêtus de Jésus-Christ. A l'autel, on croyait voir en lui, durant le saint Sacrifice, un ange descendu du ciel pour apprendre aux hommes à célébrer dignement les divins mystères. Dans les dernières années de sa vie, redevenu simple Religieux après avoir longtemps gouverné ses frères, le P. de Mello se fit une loi d'être aussi dépendant de ses supérieurs que le plus jeune et le plus obéissant novice, comme s'il n'eût jamais commandé. L'obéissance dans tous ses détails devint l'unique sujet de son examen particulier. Il ne s'accordait pas même la liberté de prendre une aiguille ou un bout de fil sans en avoir demandé la permission, sachant combien cette humble sujétion et les dérangements qui en sont toujours inséparables avaient de prix aux yeux de Notre-Seigneur. Nul aussi n'était plus pauvre que lui dans ses vêtements ou dans sa cellule, ni plus mort à tous les désirs et à toutes les répugnances de la nature. Mais par-dessus tout une parole qui eût attristé le dernier de ses frères lui faisait horreur; et le plus doux repos de sa vieillesse était au contraire d'entendre parler de leurs triomphes, de leurs vertus et de leur dévouement à la gloire de Dieu.

Franco, *Ann. Glor.*, *p.* 24. — Id., *Synops. Annal.*, *p.* 220. — Id., *Imag. da virt. em o novic. de Coïmbra*, *t.* 2, *p.* 572. — *Litt. Ann. Soc.*, *A.* 1599, *p.* 161. — Nadasi, *Ann. dier. memorab.*, *p.* 25. — Patrignani, *Menolog.* 14 *Genn.*, *p.* 134 (*Ed. Boero*, t. 1, *p.* 268). — Drews, *Fasti Soc.*, *p.* 18.

XV JANVIER.

—

Le quinzième jour de janvier de l'an 1687, mourut dans la Maison Professe de Lisbonne, le P. Emmanuel de Andrada, savant théologien Portugais, mais digne surtout de mémoire pour sa patience à toute épreuve, et pour son inébranlable amour de sa vocation. A l'exemple des Saints, il cherchait et trouvait aux pieds de son crucifix la solution des plus difficiles problèmes de la théologie, aussi bien que l'adoucissement des plus vives peines. Et cette union si intime d'esprit et de cœur avec Dieu lui mérita, dans une circonstance des plus délicates, la grâce de sauver sa vocation, sans blesser les stricts devoirs de la piété filiale, au prix d'héroïques humiliations. Sa pauvre vieille mère tomba en effet dans un abandon et une indigence si extrêmes, qu'elle semblait devoir mourir de misère, s'il ne venait lui-même à son secours. Mais plutôt que d'accepter, avec la dispense de ses vœux, les riches bénéfices qui lui étaient offerts à ce prix, Emmanuel de Andrada préféra se faire mendiant pour soutenir sa mère et demeurer fils de saint Ignace. Dieu permit néanmoins, durant quelque temps, que sa fidélité même et sa piété filiale devinssent le sujet d'étranges calomnies, portées jusqu'à Rome. Et comme pour épuiser la patience du serviteur de Dieu, il se vit de plus éprouvé par de longues et cruelles infirmités. Rien toutefois ne put ébranler le courage qu'il puisait, durant plusieurs heures chaque jour, dans la prière, n'adressant d'autre

demande à Notre-Seigneur, que celle de voir s'accomplir en lui jusqu'à la mort sa sainte et miséricordieuse volonté.

Franco, *Synops. Annal.*, *p.* 381.—Lopez de Arbizu ? *Catal Script. S. J. Prov. Lusit.*, *p.* 55.

Le même jour, mourut à Lisbonne en 1647, après soixante-quatre ans de vie religieuse, le P. Emmanuel da Veiga, illustre par son zèle et sa charité pour les pauvres, les veuves et les orphelins. Il leur avait dévoué sa vie; et rien ne lui paraissait plus doux que d'aller pour eux demander l'aumône de porte en porte. Nul Religieux n'était plus humble avec tous ses frères; et il s'estimait si heureux de vivre obscur et obéissant, que ses supérieurs, après l'avoir nommé au gouvernement du collége de Porto, durent lui faire grâce d'un pareil honneur, par la seule crainte de l'exposer à une trop vive affliction. Dans l'intervalle de ses humbles travaux, l'amour du P. da Veiga pour la Compagnie lui avait fait entreprendre un recueil des plus belles lettres de nos Missionnaires d'Orient pour leur susciter des imitateurs; et nous lui devons en particulier une relation des plus intéressantes sur les travaux et les conquêtes des intrépides apôtres de l'Ethiopie.

Franco, *Ann. Glor.*, *p.* 26. — Id. *Synops. Annal.*, *p.* 292. — Sotuellus, *Bibl. Script. Soc.*, *p.* 194.

XVI JANVIER.

—

Le seizième jour de janvier de l'an 1643, mourut à l'âge de soixante-dix ans, au collége d'Evora, pendant sa visite Provinciale, le saint Père Antoine de Sousa. Issu d'une des plus illustres familles du Portugal, il en avait, à dix-sept ans, sacrifié toutes les espérances, pour suivre le Sauveur dans la Compagnie; et l'un de ses plus ardents désirs était d'y vivre obscur et méprisé. Aussi jamais ne connut-il aucun sentiment de jalousie. Les seuls revers et les seules peines de ses frères avaient le pouvoir de l'attrister, comme leur honneur et leur succès faisaient sa plus vive joie. Élevé de bonne heure aux principales charges de sa Province, il étendit aussitôt sa vigilance à tout ce qui intéressait les œuvres de Dieu; et souvent il passait une grande partie de la nuit à consulter Notre-Seigneur sur ce que pouvait demander sa gloire. Mais rien ne lui tenait tant au cœur, disait-il, que la première formation des plus jeunes enfants de la Compagnie, d'où dépend tout son avenir, et une sollicitude plus que maternelle à secourir et consoler aux extrémités du monde tant d'héroïques missionnaires, presque oubliés trop souvent, et qui s'épuisaient jusqu'au martyre du sang ou du dénûment, pour planter la Croix. Saintement jaloux de leurs souffrances, qu'il ne lui était pas permis d'aller partager, ce saint homme y suppléait, du moins, par une extrême rigueur pour son corps, jusque dans l'âge le plus avancé, se flagellant deux fois chaque

jour, et continuellement armé d'un cilice. Pour porter à l'autel une âme plus pure, il s'approchait aussi tous les jours du saint tribunal de la pénitence, et dans les mêmes sentiments, comme il en fit l'aveu à son confesseur, que s'il eût dû paraître aussitôt après devant Dieu. Ses inférieurs l'aimaient tendrement, bien persuadés qu'il cherchait en tout la dilatation de leur cœur dans la charité et la sainteté. Aussi lui ouvraient-ils volontiers leur âme, sûrs d'ailleurs, ajoute l'auteur de sa vie, de le trouver accessible et comme les attendant, à toutes les heures, soit dans sa chambre, soit aux pieds du Saint-Sacrement. Notre-Seigneur lui révéla d'avance le bienheureux temps de sa mort, comme le prouva clairement une de ses lettres; et il expira, sans rien perdre, dans l'agonie, de sa douce sérénité, après avoir embrassé une dernière fois toute la communauté d'Evora; laissant pour adieu, à chacun de ses inférieurs, la paternelle invitation de vivre et de mourir en digne enfant de la Compagnie.

Franco, *Imag. da virt. em o novic. de Coïmbra, t. 2, p.* 752.—Id., *Ann. Glor., p.* 26. — Id., *Synops. Annal., p.* 285.

Le même jour, à Santarem, l'an 1672, mourut, après un demi-siècle de vie religieuse, le Père François Cabral, en grande réputation de sainteté. « Si l'homme obéissant, dit le P. Franco, est appelé par le Saint-Esprit un homme de victoires, bien peu auront, en ce genre, mérité autant de palmes que le P. Cabral » : tant Dieu parut lui ménager toujours les postes les plus pénibles à la nature,

et tant il les acceptait avec joie ! D'abord au collége de Bragance, où l'on avait alors tellement à souffrir que les supérieurs de la Province songèrent plus d'une fois à l'abandonner ; puis sur les plages brûlantes de Mazagan, dans les pénibles missions des îles de l'Océan, et dans celles bien plus insupportables encore des nègres d'Angola, on le vit, tour à tour, se dévouant avec la même promptitude et le même air de satisfaction, sur un simple signe de ses supérieurs ; tandis que l'on tenait alors pour preuve d'une obéissance héroïque, de vivre seulement quelques années dans l'un ou l'autre de ces climats, sans témoigner le désir d'être rappelé. Durant une de ses plus pénibles traversées, tombé en pleine mer dans les mains des pirates, le P. Cabral subit avec le même cœur les outrages et les douleurs d'une indigne captivité ; puis, jeté sans vivres et sans vêtements sur les sables embrasés des côtes d'Afrique, il arriva demi-mort au collége de Loanda. Le repos qu'il y prit fut de se faire, comme le B. P. Claver, l'esclave des nègres, les instruisant à grand'peine des vérités les plus élémentaires, et semblant mettre ses délices à soigner les malades les plus infects sous ce ciel de feu. Il n'avait ici-bas qu'une seule crainte, celle de ne pas se fatiguer assez pour Notre-Seigneur et pour les âmes rachetées de son sang. Il s'en plaignait quelquefois humblement à ses supérieurs, et plus habituellement encore au Sauveur lui-même, durant ses longs entretiens avec lui : car, malgré l'excès d'épuisement où le réduisaient de si lourds fardeaux, il trouvait le loisir, aux dépens de ses nuits, de consacrer au moins trois heures, après la fatigue de chaque jour, au saint exercice de l'oraison.

FRANCO, *Ann. Glor.*, *p.* 27. — ID., *Synops. Annal.*, *p.* 352.

XVII JANVIER.

—

Le dix-septième jour de janvier de l'an 1555, mourut saintement à Bahia le P. Jean de Azpilcueta, l'un des premiers Missionnaires du Brésil, issu du même sang que le grand apôtre des Indes, et jugé digne de lui être comparé par les témoins de ses gigantesques travaux. Reçu dans la Compagnie à Coïmbre, en 1545, par le P. Simon Rodriguès, il partit, au bout de trois années, pour le Nouveau-Monde, où il ne devait guère vivre plus de cinq ans; mais on peut dire que ces cinq années d'apostolat ne furent qu'un long et ineffable martyre, à la poursuite des pauvres sauvages qu'il enleva au démon par milliers. Il allait pieds nus les chercher à travers les forêts, les marais et les précipices, sans abri et souvent sans nourriture, tombant parfois à demi-mort de douleur et d'épuisement. Ceux mêmes pour lesquels il usait sa vie lui étaient encore plus redoutables que les bêtes féroces dont il bravait la dent presque à chaque pas. Et lorsqu'il parvenait à les atteindre, rien ne lui était plus ordinaire que de rencontrer au milieu de leur campement d'horribles chaudières, pleines de membres humains et ruisselantes de sang, autour desquelles dansait en attisant le feu toute la horde de ces barbares : image du sort qui d'un jour à l'autre, et sur le caprice du premier venu, pouvait devenir le sien ! Pour adoucir leur férocité et pour leur obtenir de Dieu miséricorde, ce saint homme parcourait alors tout le camp,

dépouillé jusqu'à la ceinture, et en arrosant le sol de son propre sang, dans l'espoir, souvent béni du ciel, que ce spectacle finirait par toucher peut-être les moins endurcis. Quand il découvrait un pauvre captif, vivant encore, mais engraissé pour la boucherie, ou voué aux plus affreuses tortures, il courait à lui, sans souci d'aucune menace, et parfois même jusqu'au milieu des flammes, pour l'instruire et le baptiser. Il eut ainsi le bonheur d'envoyer au ciel une multitude de petits enfants, pris dans les guerres de tribu à tribu, et dont il ne put obtenir la vie, mais dont il forma des légions d'anges. Quand une troupe de ces anthropophages semblait enfin mieux disposée à lui prêter l'oreille, mais prétendait n'en avoir pas le temps, le P. de Azpilcueta, bien qu'à bout de forces, passait volontiers les nuits entières à leur parler de Dieu. Mais entre toutes ses industries, nulle ne fut plus en honneur et n'opéra plus de fruits parmi les indigènes, que ses cantiques sur les fins dernières, la vie chrétienne et les principaux mystères de la foi. Il les enseignait aux petits sauvages qui ne se lassaient plus de les chanter, et devenaient ainsi, grâce à lui, les catéchistes de leurs pères et de leurs mères. Du reste, aucune peine, fussent les travaux des esclaves, ne lui coûtait pour racheter une seule âme de ces barbares ; et le saint missionnaire n'avait, à la lettre, ni un souffle de vie ni une goutte de sang qui ne fût à eux ! Aussi, longtemps encore après sa glorieuse mort, les Portugais, comparant à l'envi les travaux du P. Jean et les travaux de François Xavier, se répétaient en manière de proverbe : « Assurément, Dieu Notre-Seigneur, en créant et perpétuant cette race des Azpilcueta, l'a également prédestinée au salut éternel de l'Orient et de l'Occident. »

Vasconcellos, *Chron. da Comp.*, *p.* 48, 79, 107, 124, 160. — Franco, *Imag. da virt. em o novic. de Coimbra*, *t.* 2, *p.* 199. — Id., *Ann. Glor.*, *p.* 28. — Tellez, *Chron. da Comp.*, *t.* 1, *p.* 471. — Orlandinus, *Hist. Soc.*, *Part.* 1, *p.* 156, 279, 282, 330, 437, 529. — Nieremberg, *Honor del gran Patr.*, *t.* 3, *p.* 692. — Du Jarric, *Hist. des choses plus mémor. èz Indes*, *t.* 2, *p.* 259, 264, 274. — Nadasi, *Ann. dier. memor.*, *p.* 31. — Drews, *Fasti Soc.*, *p.* 41. — Patrignani, *Menolog.* 17 *Genn.*, *p.* 154 (*Ed. Boero*, *t.* 1, *p.* 306).

XVIII JANVIER.

—

Le dix-huitième jour de janvier de l'an 1663, mourut au collége de Lisbonne, après soixante-quatre ans de vie religieuse, le Frère Antoine Homem, dont la mémoire était encore en bénédiction plus d'un demi-siècle après sa mort, comme celle d'un des plus saints Frères coadjuteurs de la Compagnie. Son obéissance rappelait à la lettre celle de ces anciens serviteurs de Dieu, que saint Ignace nous offre pour modèles; et il ne lui venait pas même en pensée de faire changer ou adoucir un ordre qu'il croyait recevoir de la bouche même de Jésus-Christ. Un soir qu'il venait de frapper à la porte de son supérieur, celui-ci, alors occupé, répondit *d'attendre*, et peu après, oubliant sa réponse, se mit au lit. Mais bien persuadé que le bon plaisir de Notre-Seigneur était qu'il attendît, le F. Homem demeura là, sans bouger, sept heures entières, veillant et priant, jusqu'au moment où le Père Recteur sortît de sa chambre le lendemain. Le premier emploi du F. Homem après son noviciat fut d'enseigner à lire et à écrire aux petits enfants. Il les instruisait et les respectait comme des anges, à la grande édification de nos Pères et des étrangers. Mais comme les heures qu'il leur consacrait et celles qu'il donnait chaque jour à la Procure lui laissaient encore un peu de loisir, il ne manquait jamais, selon sa règle, d'aller s'offrir à ses supérieurs pour quelque autre travail; et il sollicitait de préférence ceux qui lui permettaient le

mieux, en soulageant ses frères, de s'humilier et de se fatiguer. Une des plus belles preuves de la perfection du F. Homem fut la manière dont il remplit, en pays étranger, l'emploi de compagnon des Pères Procureurs, pour toute l'Assistance de Portugal, à Madrid. Il y demeura vingt-trois ans, tour à tour au service de neuf Procureurs, sans qu'un seul d'entre eux pût trouver un reproche à lui adresser : tant il se montrait à leur égard humble, dévoué et obéissant ! Arrivé à l'âge de soixante ans, le F. Homem, rappelé à Lisbonne, devint portier du collége de Saint-Antoine ; et comme ses infirmités ne lui permettaient plus de marcher qu'avec une peine extrême, c'était un admirable et touchant spectacle de le voir, à chaque nouveau message, monter et descendre les escaliers, sans jamais se plaindre. Peu lui importait son épuisement, dès qu'il se regardait comme appelé ou comme envoyé quelque part, et en quelque temps que ce fût, par la voix de Dieu. Non content de marcher tout le jour en la présence de Notre-Seigneur, ce saint homme passait en oraison une grande partie des nuits ; et il y recevait des faveurs merveilleuses, telles que la connaissance du secret des cœurs et de l'avenir, la promesse de grâces insignes pour les pécheurs, les malades et les affligés. Plus d'une fois les démons l'attaquèrent et l'accablèrent de coups, dont il gardait longtemps les traces visibles; mais ni leurs violences ni leurs menaces effroyables ne faisaient sur lui plus d'effet que sur le bienheureux portier de Majorque, l'un de ses modèles de prédilection. Au moment de recevoir le saint Viatique, pour animer et consoler ses Frères, il dut leur avouer par obéissance une de ces grâces miraculeuses dont il n'avait fait part qu'à ses supérieurs; et tous apprirent ainsi, de sa propre bouche, comment, dans une de ses visites au Sauveur, le divin Enfant lui avait

apparu sortant du saint tabernacle, et bénissant avec le sourire le plus aimable cette nombreuse et fervente communauté.

FRANCO, *Imag. da virt. em o novic. de Evora*, p. 525. — ID., *Ann. Glor.*, p. 31. — ID., *Synops. Annal.*, p. 334. — CASSANI, *Glorias del seg. siglo de la Comp.*, t. 3, p. 454. — PATRIGNANI, *Menolog.* 18 *Genn.*, p. 170 (*Ed. Boero*, t. 1, p. 345).

Le même jour mourut en 1642, dans la Maison Professe de Lisbonne, le P. Pierre de Novaïs, âgé de quatre-vingt-neuf ans, dont il avait usé soixante-quatorze au service de la Compagnie. Durant cette longue et sainte carrière, son amour pour les Règles et sa fidélité aux plus petites observances de la vie commune ne se démentirent jamais. Tour à tour professeur de théologie, chancelier de l'Université d'Evora, qualificateur du Saint-Office, Recteur, Visiteur et Provincial, il n'accepta jamais aucune exemption, aucun privilége, et paraissait moins un supérieur qu'un simple novice par sa modestie, son recueillement et sa pauvreté. Uni par les liens du sang au V. P. Simon Rodriguès, l'un des premiers compagnons de saint Ignace, Pierre de Novaïs lui ressemblait surtout par l'éclat de sa charité. Il se fût de grand cœur vendu lui-même pour soulager les membres souffrants de Jésus-Christ. Quand les pauvres écoliers d'Evora le voyaient venir, ils chantaient à l'envi dans les rues et sur les places publiques : « *Venit pater pauperum! Venit dator munerum!* Voici le Père des pauvres! Voici celui qui nous comble de biens! » Mais, à

l'exemple de tous les Saints, cet homme d'une charité si tendre et si délicate, se traitait lui-même très-rudement, et n'était jamais plus heureux que lorsqu'on le laissait, sans y penser, manquer même du nécessaire. Son amour pour Notre-Seigneur l'engageait à redoubler encore ses austérités et ses prières, à l'approche des mystères de la naissance ou de la Passion du Sauveur ; et les historiens attribuent à la seule force de son exemple le pieux usage, si répandu depuis en Portugal, de jeûner tous les jours durant le saint temps de l'Avent. Enfin jusque dans sa vieillesse, la fatigue même des plus longs voyages, à pied ou sur une pauvre monture, ne le décidait pas à se dépouiller durant le trajet d'un rude cilice qui lui enveloppait tout le corps : tant il était insatiable de souffrances pour l'amour de Jésus crucifié !

FRANCO, *Imag. da virt. em o novic. de Coïmbra*, *t.* 1, *p.* 506.—ID., *Ann. Glor.*, *p.* 18. —ID., *Synops. Annal.*, *p.* 281.

XIX JANVIER.

—

Le dix-neuvième jour de janvier de l'an 1659, mourut, dans la forteresse de Jurumenha, le P. François Soarès, lancé en l'air par l'explosion d'une poudrière, avec ses deux compagnons, les PP. Jacques de Alfaya et François Cardozo. Issu d'une des plus nobles familles du royaume, François Soarès n'avait pas encore accompli sa quatorzième année, lorsqu'il embrassa la vie religieuse ; et sa générosité à se vaincre fit bien voir que ce n'était pas là une ferveur d'enfant. Peu après, don Martin Soarès de Alarcam, son frère aîné, mourut, et le majorat de sa famille revenait de droit au jeune novice. Mais quand il se vit sollicité, avec les plus vives instances, d'entrer en jouissance d'une si brillante fortune : « Me croyez-vous donc assez fou, répondit-il, pour préférer les richesses de mes ancêtres aux trésors de mon Père qui est dans le Ciel, et l'amour du monde à l'amour de Jésus-Christ ? » Parvenu au terme de ses études, le P. François Soarès parut d'abord destiné à faire revivre le glorieux docteur de Grenade dont il portait le nom, et auquel toute l'Université de Coïmbre le comparait. Rien en ce genre n'est plus curieux que la relation d'un acte public, où il défendit solennellement les doctrines de la Compagnie sur la grâce. « Non, jamais », écrivait un docteur étranger à la Compagnie et témoin désintéressé de ce spectacle, « jamais Coïmbre ne vit telle fête, ni les enfants

de saint Ignace ne reçurent pareil honneur ! Je n'aurais pas même imaginé tant de science et de modestie. On eût pu croire en vérité qu'un ange assistait François Soarès, et je n'hésite plus maintenant à dire : « Ce que je désirais voir, je l'ai vu ! » Néanmoins Dieu destinait à son serviteur une carrière bien différente, semée non pas de fleurs, mais de croix et d'épines ; et celui-là même de ses frères auquel il avait cédé son majorat fut la plus vive cause de ses disgrâces : car tandis que les Portugais, secouant le joug de l'Espagne, portaient au trône la dynastie nationale des ducs de Bragance, il prit parti pour les Espagnols, et, déclaré traître à sa patrie, entraîna une grande partie de ses proches dans sa ruine. Un misérable délateur, qui expia peu après ses calomnies sous la hache du bourreau, fit alors jeter en prison le P. Soarès. « Et quand mon innocence fut reconnue », lisons-nous dans une lettre du saint prisonnier, « je sortis de captivité au bout de sept mois, en cheveux blancs, épuisé de forces, pouvant à peine marcher et me soutenir à l'aide d'un bâton. Mais j'estime plus ce temps devant Dieu, ajoutait-il, et j'y ai plus appris que dans toute ma vie précédente. » On put après cela juger de sa vertu par ce seul mot qu'il dit en confidence à l'un de ses Frères, sachant si bien par expérience, ce que c'était que de souffrir : « En vérité je ne connais pas de douleurs qu'il ne me parût très-doux d'accepter de la main de Dieu pour obtenir de plus un seul degré de son amour ! » Nommé Recteur d'Evora en temps de guerre et de maladie contagieuse, le P. Soarès montra une largeur de cœur et une libéralité si étonnantes à l'égard des étrangers et de ses Frères, qu'à moins d'en lire tous les détails, on ne saurait s'en faire une juste idée. Sur ces entrefaites, un ordre royal appela tous les étudiants à la frontière, pour y repousser l'ennemi ; et pensant que sa charge lui faisait un devoir d'honneur de suivre au péril cette nom-

breuse et belliqueuse jeunesse, François Soarès partit avec elle, et la prépara tout entière à recevoir l'absolution et le corps de Notre-Seigneur avant d'aller affronter la mort. Campé dans la petite ville de Jurumenha, il veillait à tous les besoins de cette nouvelle milice, offrant pour elle d'ardentes prières à Notre-Seigneur, et y joignant toutes les nuits une abondante effusion de son sang pour les âmes de ceux qui allaient périr. Il assistait, dans ce terrible passage de la mort, un pauvre agonisant, juste au moment où une étincelle mit le feu à la poudrière de Jurumenha et jeta dans l'éternité plus de cent victimes. Des lambeaux de cilice et de discipline firent seuls retrouver, dit le P. Franco, les restes sanglants et informes du P. Soarès. Dieu montra bien toutefois que cette mort n'avait pas été imprévue. Déjà, par plusieurs prodiges insignes, il s'était plu à manifester longtemps auparavant l'héroïque vertu de son serviteur; et le saint Père Emmanuel Mascarenhas déclara l'avoir vu de ses propres yeux encensé par deux Anges. Mais à l'heure même du fatal accident de Jurumenha, une personne très-éloignée de cette ville, et pleinement digne de foi, le vit à son tour monter droit au ciel, avec ses deux compagnons, les PP. Jacques de Alfaya et François Cardozo. Ces deux derniers étaient en effet des religieux d'une vertu et surtout d'une charité peu ordinaires; comme le P. Soarès, ils venaient de se dévouer et de se préparer avec un redoublement de ferveur à la mort des champs de bataille et au martyre du zèle des âmes. Le premier passait même depuis longtemps pour avoir reçu de Notre-Seigneur un don prodigieux de raffermir dans leur vocation les religieux en danger de la perdre. Et quant au second, instruit par révélation de sa mort prochaine, il avait fait, à la veille du départ, une confession générale de toute sa vie, et en embrassant ses

Frères à Evora, il leur avait dit sans détour : « Vous ne me reverrez plus ici-bas ! »

Franco, *Imag. da virt. em o novic. de Lisboa, p.* 615-629. — Id., *Ann. Glor.*, *p.* 33, 35. — Id., *Synops. Annal.*, *p.* 322. — Sotuellus, *Bibl. Script. Soc.*, *p.* 254. — Barbosa Machado, *Bibl. Lusit.*, *t.* 2, *p.* 261. — Patrignani, *Menolog.* 19 *Genn.*, *p.* 185 (*Ed Boero.*, *t.* 1, *p.* 370). — Francisco de Santa Maria, *Ann. Hist. Diar. Port.*, *Jan.* 19.

Le même jour, à Bahia, l'an 1720, mourut en odeur de sainteté le P. François de Mattos, âgé de quatre-vingt-quatre ans, dont il avait passé soixante-huit dans la Compagnie. Pour triompher plus sûrement des obstacles qui s'opposaient à sa vocation, il avait fui la maison paternelle et s'était embarqué à Lisbonne pour le Brésil, à l'âge de seize ans. Persuadé dès lors, malgré sa jeunesse, qu'un véritable enfant de saint Ignace ne pouvait trouver ni leçons ni modèles de sainteté comparables aux maximes et à la vie de notre bienheureux Père, il en étudia si fidèlement tous les traits que la cour de Lisbonne le surnomma elle-même le nouvel Ignace, quand il y reparut comme Procureur de sa Province, au bout de quelques années ; et le Brésil dut plus tard à cette étude toute filiale la vie que publia le P. de Mattos, du saint fondateur de la Compagnie. Le roi de Portugal, Pierre II, ravi de son angélique modestie, ne l'appelait que son cher novice ; et l'on put dire de lui qu'après avoir traité pendant dix-huit ans avec les princes et les ministres,

il n'avait pas même emporté un grain de poussière de leur palais. Recteur de Rio-Janeiro, le P. de Mattos ne tarda pas à y trouver un vaste champ pour sa charité. La peste, bientôt suivie de la famine, éclata dans cette belle et riche colonie. Le saint Recteur devint alors, non-seulement l'apôtre et le consolateur des mourants, mais le pourvoyeur et le sauveur de tout un peuple de pauvres à l'agonie. Il parcourait la ville, suivi d'un chariot plein de provisions et de remèdes ; et quelquefois, ne trouvant plus un seul membre valide en une famille entière, il se faisait jusqu'au porteur d'eau de ces malheureux. Instruit des merveilles de son dévouement, le roi de Portugal voulut l'en remercier de sa propre main ; et dans un édit solennel, les magistrats de Rio-Janeiro le proclamèrent le Père des pauvres. Il semblait vraiment en effet consumé de l'amour du cœur même de Jésus pour tous ceux qui souffrent ; et il le puisait perpétuellement au pied de l'autel, où il passait d'ordinaire trois heures en contemplation chaque nuit. Ce saint homme mourut le même jour de la semaine et à la même heure que son divin Maître crucifié : ce qui fut regardé, non sans fondement, comme la récompense de sa dévotion à la sainte Croix et aux trois heures d'agonie du Sauveur, dont il célébrait la mémoire tous les vendredis par de surprenantes austérités. Il avait été averti, peu auparavant, de sa mort prochaine, par un concert angélique, et par ces mots répétés à plusieurs reprises, d'une voix distincte, pendant qu'il veillait et priait : « *Tempus est! tempus est! Il est temps! Il est temps!* » Enfin la vie et les vertus du P. de Mattos semblent se résumer admirablement dans une des maximes de perfection auxquelles il se montra le plus fidèle, « de souffrir, disait-il, n'importe quelle douleur, plutôt que de laisser échapper le moindre degré de perfection, ou de commettre volon-

tairement une infraction, fût-ce la plus légère, à tout ce que ses règles lui proposaient comme un moyen de mieux plaire à Dieu ! »

LOPEZ DE ARBIZU, *Catal. Script. S. J., Prov. Brasil.*, *p.* 27-32. — BARBOSA MACHADO, *Bibl. Lusit.*, *t.* 2, *p.* 195. — BOERO, *Menolog.* 21 *Genn.*, *t.* 1, *p.* 417.

N.-B. L'indication si précise du vendredi, comme jour de la mort du P. de Mattos, donnée par les trois auteurs auxquels nous empruntons cette Notice, nous a fait préférer avec les deux premiers la date du 19 janvier à celle du 21.

XX JANVIER.

—

Le vingtième jour de janvier de l'an 1630, mourut au Brésil, avec la réputation d'un des plus saints apôtres de son siècle, le V. P. Jean François Lobato, Portugais. « Sa vie, dont nous avons eu le bonheur d'être les témoins et qui a fait notre admiration, écrivait l'historien des plus grands hommes de la Compagnie au Brésil, jettera un jour dans la stupeur ceux qui l'entendront raconter, tant elle dépasse toute croyance. » Et le peu de détails que le P. de Vasconcellos ajoute en passant, semble justifier toutes les espérances qu'avait jadis conçues le Nouveau-Monde, de vénérer un jour sur les autels un pareil prodige de zèle et de sainteté. Sur les quatre-vingt-neuf ans de sa vie, le P. Lobato en consacra plus de soixante à la conversion des tribus sauvages, dans l'immense district de Rio-Janeiro, alors sans limites connues, dans la profondeur des forêts de l'Ouest. Il s'y fraya jusqu'à sept reprises différentes de nouvelles routes, les parcourant pieds nus durant des mois entiers, et si heureux de souffrir pour Dieu que toute sa joie, disait-il, eût été d'expirer sans aucun secours, tombé d'épuisement au pied de quelque arbre, avec la seule consolation d'être allé jusque-là par obéissance, tant qu'il aurait pu faire encore un seul pas. Pour sauver une âme en effet et pour obéir, rien ne lui coûtait ; et souvent on le vit sacrifier à l'obéissance sa santé, son crédit, et sa vie qui ne lui fut con-

servée que par miracle. Dans une de ses courses les plus périlleuses, où, sur un seul signe de son supérieur, il traversait les tribus anthropophages et les halliers de bêtes fauves des monts Orgaos, Notre-Seigneur voulut récompenser un oubli de lui-même aussi héroïque, en rendant docile à sa voix un tigre affamé, qui lui céda paisiblement sa chasse pour deux pauvres Indiens à demi morts d'inanition. Du reste les prodiges se multipliaient sous ses pas, presque avec la même profusion que sous les pas du V. P. Anchieta ; et l'on peut juger de sa renommée par l'indiscrétion même vraiment inouïe d'un riche colon Brésilien qui, sous le nom de saint Jean, son patron, éleva un autel et un sanctuaire à Jean Lobato. Pour lui, à l'exemple des plus grands Saints, il se regardait et se traitait comme la balayure du monde. Souffleté outrageusement sur une joue, on le vit présenter l'autre, comme si un ami l'eût embrassé. Dans une course à travers le désert où son compagnon tomba gravement malade, il ne voulut céder à aucun autre l'honneur et la consolation de le rapporter lui-même sur ses épaules. Ses abaissements au service du dernier de ses frères allèrent si loin que les indigènes, longtemps incapables de croire à un autre témoignage que celui des sens, le regardaient comme l'esclave et le plus méprisable des Portugais. Aussi ne se gênaient-ils guère pour l'outrager; et il fallut, en quelque sorte, que Dieu même se chargeât de le glorifier à leurs yeux, en lui donnant de marcher sur les eaux, de guérir les malades, et même de se trouver à la fois en différents lieux. Une si sainte et si belle vie ne devait finir que par la croix. Durant plus de trois mois entiers, l'héroïque vieillard se vit en proie à de si vives douleurs, « qu'en vérité jusqu'ici, disait-il, je n'avais imaginé rien de comparable », bien qu'il parût avoir épuisé

en ce genre, et tout ce que pouvait lui offrir son apostolat, et les plus sanglantes rigueurs de la pénitence. Dans les terribles assauts de son mal, il se contentait de répéter : « Patience, encore un peu de patience, Jean Lobato! » Et les yeux fixés sur son crucifix : « Toute amertume, ajoutait-il, se change pour moi en douceur, à la seule vue de ce Sauveur mourant! »

Cordara, *Hist. Soc.*, *Part.* 6, *t.* 1, *p.* 224, *et t.* 2, *p.* 442.—Vasconcellos, *Vida do P. Joam d'Almeida*, *p.* 43, 150, *et Catal. dos var. ins. da Comp. na prov. do Brazil, n°* 21.— Du Jarric, *Hist. des choses plus mémor. ez Indes.*, *t.* 3, *p.* 480

Le P. Cordara met au 20 janvier la mort du P. Lobato et lui donne partout le nom de François. Le P. de Vasconcellos le fait mourir le 12 du même mois et lui donne le nom de Jean. Nous n'avons pu constater quel est celui des deux qui se trompe de date; et comme il s'agit certainement du même personnage, nous avons cru pouvoir réunir les deux prénoms.

Le même jour encore, l'an 1708, mourut dans les flots, à l'embouchure de la petite rivière d'Ancora, près d'Arcos de Valdevès où il était né, le P. Antoine de Barros, qui eut le bonheur de rendre son âme à Dieu dans l'acte même d'absoudre et de sauver ses nombreux compagnons de naufrage et de mort. Son zèle pour le salut des âmes l'avait conduit, jeune encore, aux extrémités de l'Orient; et la florissante mission de Pékin le regardait comme un de ses plus fervents apôtres, lorsque l'empereur Cang-Hi le choisit pour un important message auprès du Souverain-Pontife, à l'occasion des mal-

heureuses disputes sur les cérémonies chinoises. Antoine de Barros obéit; et il allait enfin toucher au port, lorsque, dans la nuit du vingt janvier, le vaisseau, lancé à pleines voiles contre les côtes du Portugal, se fendit et sombra bientôt tout entier. Sept naufragés seuls parvinrent à terre; et l'on sut d'eux que le P. de Barros, sans s'inquiéter de sa propre vie, était resté jusqu'au dernier moment debout sur le pont, le crucifix à la main, exhortant d'une voix haute et ferme tous ses compagnons à une contrition véritable, et leur ouvrant le ciel par l'absolution de leurs péchés.

Ant. Franco, *Ann. Glor.*, *p.* 37. — Id., *Synops. Annal.*, *p.* 431.

XXI JANVIER.

—

Le vingt et unième jour de janvier de l'an 1685, mourut dans la Maison Professe de Lisbonne, à l'âge de quatre-vingts ans, le P. Pantaléon Carvalho, religieux d'une perfection consommée, et dont la seule vue respirait un profond sentiment de la présence de Dieu. Dès sa jeunesse, il avait ardemment désiré les missions des Indes; mais ne pouvant les obtenir, et destiné par l'obéissance aux missions de campagne du Portugal, il y trouva largement tous les trésors qu'il avait voulu conquérir parmi les sauvages ou les Indiens. Heureux d'évangéliser surtout les pauvres et les ignorants, il vivait en pauvre comme eux, et parcourait tout le pays à pied, mendiant son pain de chaque jour. La fatigue, poussée jusqu'à l'épuisement, avec les rebuts et parfois les outrages pour récompense, faisait sa plus douce joie. « Pourquoi donc, répétait-il souvent, ai-je embrassé la vie religieuse? N'était-ce point par le désir et avec l'espoir d'être méprisé et foulé aux pieds? » Ce vif et sincère mépris de lui-même ne fit que briller d'un nouvel éclat, et se communiquer à ses inférieurs, comme par une sainte contagion, lorsque le P. Carvalho fut rappelé de ses missions pour gouverner d'abord les novices, puis la Maison Professe de Lisbonne et enfin toute la Province, dont il soutenait encore le fardeau à l'âge de soixante-seize ans. Éprouvé par de longues et cruelles infirmités, durant les derniers mois de sa vie, il y brilla comme l'or dans la

fournaise; et quand vint l'heure de rendre son âme à Notre-Seigneur, le visage du saint agonisant rayonna d'une joie si vive, qu'on ne douta point qu'il ne vît s'entr'ouvrir, pour le recevoir, le royaume des bienheureux.

Franco, *Ann. Glor.*, *p.* 37. — Id., *Synops. Annal.*, *p.* 379.

Vers le même jour, à Evora, mourut en 1624 le P. Jérôme Alvrès, illustre par sa pureté angélique, son mépris de lui-même et sa puissance sur les démons. Dès avant son entrée dans la Compagnie, les esprits de l'enfer avaient obtenu de lui livrer des assauts terribles. Ils lui apparaissaient sous les formes les plus menaçantes, se jetaient sur lui avec fureur, et plus d'une fois le battirent cruellement. Toute la défense du saint jeune homme se bornait alors à l'invocation des noms sacrés de Jésus et de Marie, et au signe de la croix, qui ne tardaient pas à mettre en fuite tous ses ennemis. Par amour pour la pureté, il ne lut jamais une seule de ces pages où, sous les grâces d'un style enchanteur, se voilent à demi, et n'offrent que plus de danger, des sentiments et des pensées peu dignes d'un ange. S. Louis de Gonzague était, en toute vertu, son modèle de prédilection; et dès que la vie du nouveau Bienheureux lui fut venue de Rome, il la traduisit en portugais, pour inspirer à la jeunesse chrétienne, et surtout aux élèves de la Compagnie, la sainte émulation d'offrir à Dieu les prémices d'une vie sans tache. Les luttes dont nous avons parlé, contre les

démons, ne furent du reste ni les seules ni les plus violentes qu'eut à soutenir Jérôme Alvrès. Un caractère naturellement prompt à s'emporter et à prendre feu lui offrit longtemps la matière de plus difficiles victoires. Mais par la prière et le châtiment des moindres oublis en ce genre, il eut bientôt dompté la nature. Et jamais il ne lui échappa un seul mot capable d'attrister le dernier de ses frères, qu'il n'allât sans délai lui en demander pardon à genoux.

Franco, *Imag. da virt. em o Novic. de Evora*, *p.* 159. — Id., *Ann. Glor.*, *p.* 36. — Id., *Synops. Annal.*, *p.* 240. — Cordara, *Hist. Soc.*, *Part.* 6, *t.* 1, *p.* 520. — Nadasi, *Ann. dier. memor.*, *p.* 37. — Barbosa Machado., *Bibl. Lusit.*, *t.* 2, *p.* 480.

XXII JANVIER.

—

Le vingt-deuxième jour de janvier de l'an 1649, mourut, au collége de Rio-Janeiro, le P. André de Almeida, surnommé par le Vénérable Père Jean d'Almeida, ce grand thaumaturge du Nouveau-Monde, « l'unique pierre précieuse du Brésil. » Le P. André avait travaillé près de quarante ans à faire des hommes et des chrétiens de ces pauvres barbares, dont toute la férocité semblait s'éteindre devant sa douceur et sa charité. Ses supérieurs, le voyant épuisé de forces, voulaient lui adoucir les derniers jours d'une vie si laborieusement dépensée au service de Jésus-Christ. Mais le saint vieillard, en dépit de ses soixante-seize ans, demanda et obtint, pour suprême grâce, de ne pas s'éloigner de son cher troupeau avant de se voir réduit aux angoisses mêmes de l'agonie. En dehors du temps de ses courses à la poursuite des tribus errantes, jusqu'au plus profond du désert, ce saint homme passait au moins deux heures par jour ou par nuit, prosterné devant le Saint-Sacrement, pour suppléer, disait-il, selon son pouvoir, au petit nombre d'adorateurs, encore si clair-semés dans ces immenses solitudes. Et c'était là qu'il retrempait son zèle, en se rappelant surtout les douleurs du corps et du cœur de Jésus, mourant pour les âmes sur la croix. Plus d'une fois, dans son oraison, Dieu lui dévoila l'avenir. Trouvant un jour le Père Provincial dans une extrême perplexité de ne pas voir arriver quelques hommes apostoliques, peut-

être captifs des sauvages, ou même égorgés : « Mon Père, lui dit-il, laissez toute crainte : ceux que vous attendez seront, avant la fin de ce jour, près de vous ! » Et dans une autre circonstance, où ses Indiens allaient combattre un corps de Hollandais, qui avaient juré d'exterminer la foi au Brésil : « Allez, mes enfants, leur dit-il; vous reviendrez vainqueurs, et pas un de vous ne sera frappé à mort par l'ennemi ! » Promesses du serviteur de Dieu qui s'accomplirent l'une et l'autre à la lettre, et n'étonnèrent du reste aucun des témoins de sa sainte vie.

Vasconcellos, *Vida do P. Joam d'Almeida*, p. 36, et *Catal. dos varoens insignes do Brazil*, n° 61. — Nadasi, *Ann. dier. memor.*, p. 41. — Drews, *Fasti Soc.*, p. 30. — Patrignani, *Menolog.* 22 *Genn.*, p. 221 (*Ed. Boero, t.* 1, *p.* 424).

N.-B Nous avons rectifié, d'après les PP. de Vasconcellos et Boëro, le prénom du P. André d'Almeida, que ses autres historiens appellent Jean. Ceux-ci toutefois n'ont pas confondu le saint missionnaire dont il est ici question, avec le grand thaumaturge du Brésil, Jean d'Almeida, l'élève et le plus glorieux successeur du V. Père Anchieta (24 septembre).

Le même jour, au collége d'Evora, mourut, en 1696, le jeune Frère Scolastique Emmanuel da Ponte, durant sa seconde année de juvénat. La seule vue de son angélique modestie, jointe à la plus charmante amabilité, exhalait comme un indéfinissable parfum de présence de Dieu et de charité fraternelle dont tous les cœurs étaient doucement ravis. Déjà, plus d'une fois, de brillantes épreuves avaient

fait concevoir de ses talents les plus belles espérances pour la gloire de Notre-Seigneur, lorsque la mort le cueillit pour le ciel. Dieu permit, dans ses derniers jours, qu'il fût longuement en proie au délire. Mais, par un prodige bien consolant, dès qu'on lui parlait des choses de Dieu, il semblait retrouver soudain le plein usage de sa raison, et le reperdait à l'instant même où l'on recommençait à lui parler de quelque sujet indifférent ou de nouvelles purement humaines : ce qui fut regardé par tous les Pères et Frères du collége comme la récompense manifeste de ses saintes conversations.

FRANCO, *Ann. Glor.*, *p.* 38. — ID., *Synops. Annal.*, *p.* 401.

XXIII JANVIER.

—

Le vingt-troisième jour de janvier de l'an 1604, mourut à Coïmbre le jeune Frère Emmanuel Gonsalvès, étudiant en théologie, d'une perfection déjà consommée. Le P. Antoine Franco le compare au saint homme Job, pour ses douleurs et son invincible patience. Au plus fort de ses crises, les yeux fixés sur le crucifix, il se contentait de répéter : « Mon Dieu, que votre seule volonté soit faite! » La principale étude de sa vie avait été Jésus doux et humble de cœur. Aussi, nul ne se rappelait avoir entendu sortir de sa bouche une parole qui parût blesser la plus délicate charité. Ses deux intercesseurs et ses deux modèles dans cette imitation de Notre-Seigneur étaient la très-sainte Vierge sa Mère et saint Ignace son Père, avec lesquels on l'entendit souvent s'entretenir sur son lit de mort, comme s'ils étaient présents à ses yeux. Il expira saintement un vendredi, à trois heures après midi; et toute la communauté de Coïmbre crut voir dans cette coïncidence la récompense de son amour pour Jésus mourant sur la croix.

Franco, *Ann. Glor.*, *p.* 39. — Id., *Synops. Annal.*, *p.* 185.

La même année, mourut à Porto le P. Antoine Pirès, épuisé de force et de vie, à sa grande joie, par son assiduité incomparable à entendre les confessions. Il espérait bien en effet, disait-il, trouver miséricorde auprès de Notre-Seigneur, après avoir, durant tant d'années, réconcilié avec lui tant de milliers d'âmes! Car non content de les recevoir en foule au saint tribunal de la pénitence, il allait encore les chercher dans les prisons, dans les hôpitaux, dans les plus infects réduits, surtout en temps de famine ou de peste; et il avait demandé le beau privilége d'être toujours éveillé le premier, lorsqu'on venait la nuit chercher au collége un confesseur pour quelque malade. Mais, au moindre signe de l'obéissance, il n'hésitait pas à changer, à laisser, à reprendre n'importe quel ministère, montrant par là combien était pur et surnaturel le principe de sa charité. Se sentant déjà glacé par la mort, il désira entendre une dernière fois la Passion de Notre-Seigneur, pour mieux rendre avec lui et comme lui son dernier soupir. A la nouvelle qu'il venait d'expirer, tous les pauvres de la ville accoururent pour vénérer le corps de leur père, et pour obtenir ou enlever, comme un soulagement à leur douleur, quelques reliques de celui qui les avait si tendrement aimés.

FRANCO, *Ann. Glor.*, *p.* 14. — ID., *Synops. Annal.*, *p.* 187. —*Annuæ litt. Soc.*, *A.* 1604, *p.* 102.

XXIV JANVIER.

—

Le vingt-quatrième jour de janvier, moururent saintement, au collége de Coïmbre, le P. Antoine Cardozo, Procureur, en 1695, et le jeune Frère Coadjuteur Alphonse Gil, en 1582.

Le P. Antoine Cardozo avait travaillé longtemps avec zèle dans la pénible mission d'Angola, où les Portugais et les indigènes l'appelaient à l'envi le Saint. Ni les ardeurs d'un climat dévorant, ni de cruelles infirmités ne l'empêchaient de rester comme cloué, durant les journées entières, au saint tribunal de la pénitence; et sa douceur inaltérable était si puissante sur les âmes, qu'elles se remettaient d'elles-mêmes entre ses mains pour qu'il les fît avancer dans l'amour de Dieu. A cette fatigue incessante, il ajoutait de grandes austérités, s'immolant comme une victime pour les pécheurs; et il aimait tant à souffrir, sans en laisser rien paraître aux yeux de ses Frères, qu'on ne soupçonna jamais avant sa mort une vieille et large plaie au côté, dont il entretenait précieusement la douleur, comme un trait de ressemblance avec son Seigneur crucifié. Rappelé d'Afrique en Portugal, et Procureur du collége de Coïmbre dans ses dernières années, le P. Antoine Cardozo mérita l'éloge d'avoir administré les biens de la Compagnie de manière à ne jamais donner aucun sujet de plainte à qui que ce fût, soit au dedans soit au dehors; laissant la réputation d'un saint et très-charitable Pro-

cureur, comme il avait eu celle d'un saint et très-charitable confesseur dans sa chère mission d'Angola. Quand il mourut, ajoute le Père Antoine Franco, tous nos Pères et Frères de Coïmbre tinrent pour assuré que Notre-Seigneur lui avait révélé l'heure de son départ pour le ciel, en récompense de son amour pour les âmes et pour la Croix.

FRANCO, *Ann. Glor.*, *p.* 40. — ID., *Synops. Annal.*, *p.* 396.

Le F. Alphonse Gil, sacristain du même collége, n'avait pas encore vingt ans, lorsqu'il fut enlevé par la mort, après quatre ans et demi de vie religieuse; mais il semblait déjà parvenu, en si peu de temps, à une très-haute perfection. Employé, tout petit enfant, aux plus humbles travaux manuels, il avait appris d'un vertueux Frère Coadjuteur de la Compagnie, à s'en acquitter de son mieux pour l'amour de Notre-Seigneur et de Notre-Dame; et la prière lui était déjà devenue si douce, que bien souvent, les jours de fête, on le trouvait seul à l'écart, récitant durant des heures entières son chapelet, et versant des larmes de joie. A l'approche de sa dernière heure, il remerciait surtout le Sauveur de sa vocation, et de trois grâces contre lesquelles il ne croyait avoir commis aucune infidélité : la première, de n'avoir jamais laissé affaiblir en lui un profond sentiment d'amour et d'adoration pour le très-saint Sacrement de l'autel, dont son office de sacristain le rapprochait à toutes les heures; la seconde, de n'avoir jamais oublié le respect dû par lui

au caractère sacerdotal ; et la troisième de n'avoir jamais manqué à la modestie ni vu le visage d'aucune femme, ne reconnaissant qu'à la voix ou à la démarche celles qui s'adressaient à lui pour demander un confesseur ou pour subvenir aux besoins de la sacristie. Peu de moments avant d'expirer, il aperçut tout à coup près de son chevet le démon qui venait lui livrer un dernier assaut. Mais sans se troubler à ses menaces : « Que viens-tu faire ici, lui dit-il, en répétant les belles paroles de saint Martin; que viens-tu faire ici, bête sanguinaire ? Il n'y a rien qui t'appartienne parmi les serviteurs de Jésus-Christ ! » Et lui montrant du doigt une image de la très-sainte Vierge : « A l'ombre de cette Reine, ajouta-t-il, je ne te crains pas ! » Et il rendit peu après son âme, avec un doux sourire, entre les mains de la très-aimable Mère de Dieu.

Franco, *Imag. da virt. em o novic. de Coïmbra*, *t.* 2, *p.* 487.—Id., *Ann. Glor.*, *p.* 39. —Id., *Synops. Annal.*, *p.* 132.

XXV JANVIER.

—

Le vingt-cinquième jour de janvier, mourut au collége de Bahia, en 1700, à l'âge de soixante-dix-neuf ans, le P. Pierre Dias, Portugais, le plus illustre disciple du V. P. Jean d'Almeida, et son successeur immédiat, dans la série non interrompue des apôtres et des thaumaturges du Brésil, depuis le temps même de S. Ignace jusqu'au supplice du P. Gabriel Malagrida. Entré à vingt ans dans la Compagnie, Pierre Dias y fit de si rapides et si merveilleux progrès dans le renoncement à lui-même et dans l'oraison, que son intercession passa bientôt, à bon droit, pour toute-puissante auprès de Dieu. Quand la flotte et l'armée hollandaises furent chassées de Pernambuco, le V. P. Jean d'Almeida n'hésita pas à dire que ce triomphe était dû bien moins à la valeur des armes portugaises qu'à la prière victorieuse de l'humble et fervent Religieux. De son côté, le jeune Pierre Dias n'avait pas de plus douce joie que de laver les pieds du vieil apôtre, selon le pieux usage de ces temps, lorsqu'il le voyait revenir tout épuisé de ses longues et glorieuses chasses d'âmes. C'était là, disait-il plus tard humblement, ne pouvant cacher sa puissance miraculeuse sur les maladies, c'était là que ses mains avaient contracté la vertu qui s'échappait du serviteur de Dieu. Retenu par l'obéissance dans les principales villes de la colonie, et chargé même du gouvernement de plusieurs colléges, le P. Dias, au lieu

des sauvages, prit les pauvres esclaves nègres, transportés d'Afrique au Brésil, pour principal objet de son apostolat; et l'on peut dire qu'il fut pour eux un autre Claver. Ni la grossièreté de leur esprit, ni l'infection de leur corps ne rebutait sa patience et sa charité. Il pansait de ses mains et baisait leurs plaies les plus dégoûtantes. Pour diminuer du moins à leurs yeux sa renommée d'homme de miracles, sans les laisser néanmoins souffrir, il faisait usage pour les guérir des premiers remèdes venus qui se trouvaient alors sous sa main, pourvu qu'ils n'inspirassent aucune répugnance au malade. Dans son ardent désir de perpétuer, autant qu'il était en lui, son apostolat, il prit encore, à plus de soixante-dix ans, la peine de composer une grammaire de la principale langue africaine parlée par ces pauvres gens. Un long et très-douloureux martyre couronna la vie de ce saint vieillard, qui depuis plus d'un demi-siècle ne respirait que pour le salut des âmes et la gloire de Dieu. Couvert à son tour d'abcès et d'ulcères qui ne lui laissaient de repos ni jour ni nuit, il perdit bientôt, avec la lumière du jour, jusqu'à la dernière consolation de voir ses frères et de pouvoir réciter l'Office divin. En même temps et durant deux années entières, vint se joindre aux douleurs de cette cruelle maladie l'application fréquente et plus cruelle encore du fer et du feu. Malgré son héroïque amour pour la Croix, l'annonce ou le souvenir de chaque nouvelle opération le faisait involontairement frissonner des pieds à la tête, mais sans lui arracher une seule plainte; et il charmait alors son agonie par d'affectueux colloques de cœur et de bouche avec son Sauveur crucifié. On ne pouvait l'entendre, sans stupeur, remercier en cet état le Père éternel de le traiter comme son fils unique et bien-aimé, qui avait souffert pour l'amour de lui sur le Calvaire et bien plus que lui. Enfin les derniers mots qu'il prononça,

au moment de rendre à Dieu sa sainte âme, furent le premier verset du beau cantique d'action de grâces chanté par les trois saints enfants, dans la fournaise de Babylone, invitant toutes les œuvres du Seigneur à le bénir éternellement. Et à la nouvelle de sa mort, tandis que les pauvres nègres de Bahia, pour contempler une dernière fois les traits de leur Père, accouraient en foule à ses funérailles, le duc de Alencastre, gouverneur du Brésil, réclamait comme un droit et obtenait pour lui et pour son fils l'honneur de porter sur leurs épaules devant tout le peuple les précieux restes de l'homme de Dieu.

Patrignani, *Menolog.* 25 *Genn.*, *p.* 251 (*Ed. Boero*, *t.* 1, *p.* 473). — Lopez de Arbizu? *Catal. Script. S. J. Prov. Brasiliæ*, *p.* 40.

XXVI JANVIER.

—

Le vingt-sixième jour de janvier de l'an 1636, mourut à Lisbonne le F. Melchior de Sequeira, portier de la Maison Professe de Saint-Roch pendant plus de quarante ans. C'était comme une de sorte de proverbe, dans cette grande ville, que la gloire des Pères de la Compagnie était le petit saint qui gardait leur porte ; et ce petit saint n'était autre que le F. Melchior, également reconnaissable à sa petite taille et à sa vertu. La vénération qu'il inspirait alla même si loin que les plus grands seigneurs de la cour vinrent lui baiser les pieds sur son lit de mort ; et plusieurs d'entre eux réclamèrent et obtinrent l'honneur de porter le cercueil et de se partager les reliques du petit saint. Il semblait impossible en effet de le voir ou de lui parler sans éprouver ce sentiment indéfinissable d'un homme tout plein de Dieu et dont les moindres mouvements sont dirigés par le Saint-Esprit. Ce n'était pas là toutefois comme la pente naturelle d'un tempérament doux et facile. De rudes combats lui avaient été nécessaires pour réprimer et tenir sous le joug son caractère ardent et emporté. Quelques résolutions écrites de sa main, et qui sont comme le résumé de toute sa vie, font assez voir par quelle énergique fidélité il était demeuré vainqueur. « J'aurai grand soin, y disait-il, de ne jamais perdre la sainte présence de Dieu, pour ne rien faire ou dire qui lui déplaise ! Si difficile ou pénible que soit un ordre, je ne m'excuserai jamais.

Je porterai ma croix sans relâche, et sans faire quoi que ce puisse être pour m'y dérober. Je garderai ponctuellement le silence, et je nourrirai dans mon cœur un désir sincère de me voir traité sans aucun égard, comme le dernier de tous mes frères. Tous les services que je pourrai rendre à quelqu'un, je les rendrai purement pour l'amour de Notre-Seigneur, et sans mélange d'aucune inclination ou attachement humain. » L'unique peine qui lui arrachait des larmes était d'aimer si peu, ajoutait-il, et de si mal payer de retour la divine bonté. Il serait mort, et il en courut en effet le risque, plutôt que de manquer à une de ses règles. Rien ne lui paraissait plus inconcevable que l'audace et la folie de ceux qui offensent Dieu. Peu de temps avant sa sainte mort, il dit à l'un de ses compagnons : « Mon cher frère, la semaine qui commence ne finira point que nous ne soyons avec le Seigneur ! » Depuis bien des années tout le repos que lui accordaient ses supérieurs se passait au pied du tabernacle, surtout durant les heures de la matinée où l'on célébrait le Saint-Sacrifice; et le matin même de son dernier jour, l'épuisement auquel il était réduit ne l'empêcha pas de servir encore une fois à l'autel, peu d'heures avant de s'endormir du sommeil des justes, sans être à charge à ses frères par la maladie, comme sa charité le lui avait fait demander à Dieu.

Franco, *Imag. da virt. em o novic. de Coimbra*, t. 1, p. 604. — Id., *Ann. Glor.*, p. 41. — Id., *Synops. Annal.*, p. 268. — Cardoso, *Agiol. Lusit.*, *Jan.* 26, p. 259, 263. — Nadasi, *Ann. dier. memor.*, p. 47. — Patrignani, *Menolog.* 26 *Genn.*, p. 258 (*Ed. Boero*, t. 1, p. 485). — *Stichtb. levens van een. Broed. Coadj. Tw. D.*, p. 65.

Le même jour, l'année suivante, entra dans la Compagnie, à Lisbonne, le P. Jean de Soutomayor, aumônier militaire des troupes du Brésil, mort dix-neuf ans plus tard, en odeur de sainteté, parmi les tribus du désert, à l'âge de trente-trois ans. Né à Lisbonne, d'un sang illustre, il avait fait dès sa jeunesse, pour devenir un plus digne fils de la Reine des Anges, le vœu de chasteté perpétuelle; et vainqueur des efforts presque inouïs de sa famille, qui parvint une première fois cependant à l'arracher malgré lui du noviciat, il ne retira de cette lutte qu'un plus ardent désir de devenir un saint. Il en eut bientôt en effet la réputation; et elle lui donna un si grand empire sur les soldats portugais du Brésil et sur les sauvages, qu'il fut nommé, presque à ses débuts, aumônier militaire des expéditions les plus périlleuses, pour y refréner tout à la fois les désordres et l'avarice des conquérants, trop habitués à traiter les indigènes comme un vil bétail, et pour faire connaître le nom de Jésus à ces malheureux. Au milieu même du feu de la guerre, les Indiens, embusqués à chaque pas et si habiles à percer de flèches leurs ennemis, n'épargnaient et ne laissaient approcher impunément que l'homme de Dieu. « Nous savons bien, lui disaient-ils, que toi, tu ne viens pas nous enchaîner! » Il eut ainsi plusieurs fois le bonheur de baptiser des tribus entières, puis se hâtait de regagner la colonne expéditionnaire; volant des deux côtés, dit l'historien du P. Antoine Vieyra, et pareillement accueilli par les vaincus et par les vainqueurs, « comme l'ange de Dieu ». Un jour que le temps lui manquait pour faire connaître Jésus-Christ à une troupe de ces pauvres barbares, il remit au chef infidèle son crucifix, et lui recommanda de le garder comme un gage de salut, jusqu'à l'arrivée d'une nouvelle robe noire. « Car c'est là, lui dit-il, l'image d'un Dieu mort pour vous, et que bientôt, comme nous, vous connaîtrez et vous

aimerez » : promesse qui ne tarda pas à se vérifier avec éclat. Dans le désastre qui couronna une expédition insensée au pays de l'or, le P. de Soutomayor, plutôt que d'abandonner tant d'âmes dont le salut n'était pas moins en péril que la vie, parcourut pieds nus le désert, avec des fatigues indicibles, et finit par trouver la mort dans une chute affreuse sur les roches aiguës d'un précipice. Porté tout sanglant à une peuplade voisine toute composée de ses nouveaux enfants dans la foi, il eut encore la force et la consolation de les exhorter à le rejoindre un jour auprès de Dieu, en demeurant fidèles à sa sainte loi jusqu'à leur dernier soupir; et il expira dans leurs bras. Mais jaloux d'un si précieux trésor, les compagnons d'apostolat de l'homme de Dieu revinrent peu après chercher ses reliques. On les jugea même dignes d'être partagées entre son ancienne et sa nouvelle patrie. Sa tête fut portée à Lisbonne, où on la conservait avec respect avant la destruction de la Compagnie; et le P. de Barros atteste qu'après être restée environ vingt ans dans une caisse remplie de chaux vive, elle en fut retirée aussi fraîche et reparut aussi victorieuse de la mort, que si elle n'eût été que très-doucement endormie.

Barros, *Vida do apost. P. Ant. Vieyra*, *p.* 197, 208.

XXVII JANVIER.

Le vingt-septième jour de janvier de l'an 1657, mourut, au collége de Coïmbre, après dix années de vie religieuse, le P. Michel Martins, entré à l'âge de seize ans dans la Compagnie. Les annales de sa Province nous le représentent comme un ange, dévoré de l'amour de Dieu et des âmes, et promettant déjà, par ses rares talents pour la chaire, un homme apostolique selon le cœur de saint Ignace, lorsqu'il fut atteint, dans la fleur de l'âge, d'une maladie scrofuleuse, rebelle à tous les efforts des médecins. Pour sauver une santé si précieuse, les supérieurs du P. Martins eurent alors l'heureuse pensée de l'envoyer en France, d'où il revint parfaitement guéri, dit le P. Antoine Franco, par les mains du roi très-chrétien. Mais attaqué peu après et consumé par une fièvre lente, il comprit que Notre-Seigneur lui demandait le sacrifice de sa vie, et il le lui fit sans réserve, laissant à ses jeunes frères d'admirables exemples d'indifférence religieuse et d'abandon à la sainte volonté de Dieu.

Franco, *Ann. Glor.*, *p.* 43. — Id., *Synops. Annal.*, *p.* 319.

La même année, mourut au collége de Lisbonne, où il étudiait les mathématiques, le jeune Frère Jean Alvrès, un des plus purs et des plus chers enfants de la très-sainte Mère de Dieu. Il avait mis tout le travail de sa perfection et la fleur sans tache de sa pureté sous la protection spéciale de cette aimable Reine des Anges; et pour l'amour d'elle, rien ne lui coûtait. Il récitait chaque jour, en son honneur, l'Office de l'Immaculée Conception, et s'appliquait avec une merveilleuse vigilance à l'imiter dans ses regards, dans ses paroles, dans sa démarche, persuadé que la modestie, si chère à notre Bienheureux Père saint Ignace, était pour un enfant de la Conpagnie la plus sûre garde de sa chasteté. En même temps avec la permission de son confesseur, qui trouvait dans l'obéissance du saint jeune homme un gage assuré de l'Esprit de Dieu, il affligeait rigoureusement son corps par le fréquent usage de la discipline et du cilice. Jamais il n'approchait de la sainte table sans s'être purifié de nouveau par le sacrement de pénitence, bien que ses aveux les plus détaillés, et toujours accompagnés de larmes amères, ne parussent offrir, durant des mois entiers, aucune matière suffisante d'absolution. Sa dernière maladie, au témoignage du P. Nuno da Cunha, fut de tout point, et d'un bout à l'autre, celle des âmes les plus angéliques; et peu d'heures avant qu'il expirât, son confesseur lui ayant rappelé que ce jour était un samedi : « Oh ! mon Père, s'écria-t-il, c'est le jour de ma Mère, le jour où la mort comblera mes vœux ! »

Franco, *Ann. Glor.*, *p.* 430. — Id., *Synops. Annal.*, *p.* 318.

XXVIII JANVIER.

—

Le vingt-huitième jour de janvier de l'an 1613, mourut saintement, dans la Maison Professe de Lisbonne, le Frère Coadjuteur Nicolas Pereira. Dans sa jeunesse, il avait étudié avec succès la langue latine, et les supérieurs de la Compagnie le jugeaient digne du sacerdoce; mais il les supplia de le recevoir pour le degré de Coadjuteur temporel; et nul ne s'appliqua plus énergiquement, dans un genre de vie si différent, cette parole de l'Esprit-Saint : « L'homme est né pour le travail comme l'oiseau est né pour voler ! » Il traitait son corps, dit un historien de la Compagnie, comme une vraie bête de somme au service de tous ses Frères; et la plus douce récompense de ses fatigues, ainsi qu'il en fit l'aveu à son Supérieur, était de partager le dénûment de Notre-Seigneur, et de se voir oublié ou traité, par les étrangers, et quelquefois même par des Religieux, comme le rebut des serviteurs et des ouvriers de la maison.

Franco, *Ann. Glor.*, *p.* 44. — Id., *Synops. Annal.*, *p.* 206.

Vers le même jour, l'an 1706, mourut, dans la même Maison Professe, où il travaillait depuis vingt-sept ans au salut des âmes, le P. François da Cruz, confesseur de la Reine, et chargé de l'édu-

cation des trois Infants, fils du roi Pierre II. Il s'acquitta de ces importantes fonctions avec autant de succès que de zèle; mais tout le temps qu'elles lui laissaient semblait appartenir aux pauvres et aux ignorants, dont plusieurs parvinrent sous sa conduite à un très-rare degré de perfection. Un des plus graves Pères d'Evora fut ainsi merveilleusement étonné de trouver un jour, dans une cuisine, un pauvre petit marmiton, très-avancé dans les exercices de la vie intérieure, et qui lui dit avec simplicité : « Mon Père, c'est le saint Père François da Cruz qui m'a enseigné à faire oraison. » Il était si aimé des indigents et du plus bas peuple, que bien souvent, les jours de fête, ces pauvres gens aimaient mieux demeurer plusieurs heures attendant leur tour près de son confessionnal, que de s'adresser à quelque autre Père prêt à les entendre sur-le-champ. Sa charité lui suggérait pour le bien des âmes les plus touchantes industries. Ayant rencontré un bon prêtre, d'une pureté de vie toute sacerdotale, mais que sa timidité excessive avait empêché jusqu'alors de monter en chaire, le P. da Cruz lui offrit de corriger, durant un long temps, toutes ses ébauches de sermons, et fit un véritable apôtre de ce tremblant mais docile disciple, qui devint plus tard évêque d'Angra. Toutefois au premier rang des plus belles œuvres de ce grand serviteur de Dieu, doit figurer la fondation et les Constitutions des ferventes Clarisses de Louriçal, qui offraient toutes leurs prières et leurs austérités pour les âmes du purgatoire, et parmi lesquelles sa propre sœur, Marie do Lado, mourut en odeur de sainteté. A toute heure du jour et de la nuit, une d'entre elles était en prière, comme pour ne laisser aucun répit à la divine miséricorde; et peu de communautés portugaises jouirent d'une pareille renommée de ferveur et d'amour de la croix. Après soixante-deux ans de vie religieuse, et comme on a lieu de le croire,

instruit surnaturellement de sa délivrance prochaine, le P. da Cruz, montant à l'autel, le vingt-sept janvier 1706, prit en viatique le Corps et le Sang de Notre-Seigneur, ainsi qu'il en fit l'aveu à l'un de ses frères, après son action de grâce; mais il n'en continua pas moins à travailler comme d'ordinaire, jusqu'au moment où une défaillance subite le fit tomber dans une rapide mais calme et sereine agonie.

FRANCO, *Imag. da virt. em o novic. de Coimbra*, *t.* 2, *p.* 679. — ID., *Ann. Glor.*, *p.* 47. — ID., *Synops. Annal.*, *p.* 425. — BARBOSA MACHADO, *Bibl. Lusit.*, *t.* 2, *p.* 139. — PATRIGNANI, *Menolog.* 29 *Genn.*, *p.* 296 (*Ed. Boero*, *t.* 1, *p.* 539). — CARDOSO, *Agiolog. Lusit.*, *Abr.* 28, *t.* 2, *p.* 744 *et* 750, *Fº Maria do Lado.*

XXIX JANVIER.

—

Le vingt-neuvième jour de janvier de l'an 1678, mourut très-saintement, dans la Maison Professe de Lisbonne, à l'âge de quatre-vingt-trois ans, le célèbre Père Jérôme Lobo, l'émule et l'historien des derniers apôtres de l'ancienne Compagnie en Ethiopie. Jamais peut-être homme apostolique n'affronta autant de fatigues sur terre et sur mer pour procurer la gloire de Dieu. On évalue à plus de trente-huit mille lieues, et dans des conditions dont les voyages de nos jours ne peuvent plus nous donner l'idée, les seules courses de cet intrépide missionnaire, sans autre but que de prévenir ou de réparer la ruine des belles missions du Haut-Nil, si chères au cœur de saint Ignace, et si florissantes tant qu'il fut possible d'y pénétrer. Quand toutes les côtes de la Mer Rouge, tombées tour à tour au pouvoir des Turcs, n'offrirent plus qu'une barrière bientôt infranchissable aux prédicateurs de la foi, Jérôme Lobo, à l'âge de vingt-neuf ans, et sous un déguisement arabe, se fit jeter au port de Patti, sur la côte de Zanguebar, dans le dessein d'ouvrir, à travers les tribus sauvages de l'Afrique équatoriale, un rude mais libre chemin aux enfants de la Compagnie. Bientôt réduit à marcher pieds nus sur des rochers ou des sables brûlants, consumé par la fièvre et sans autre abri, nuit et jour, qu'un ciel toujours formidable aux Européens, il avait néanmoins franchi sans accident quelques peuplades nègres; quand,

parvenu sous l'Équateur, il vit une armée de Gallas lui fermer tout passage, et dut retourner aux Indes, presque mourant, mais non découragé. Plus heureux à la suite du Patriarche Alphonse Mendès, en 1625, par la voie du royaume de Dankali, il cultiva pendant sept ans les catholiques du Tigré, et les populations voisines des sources du Nil-Bleu. Mais traîné en captivité par les schismatiques, dévoué par eux durant son sommeil au feu qu'ils mirent à sa pauvre case, menacé de périr par la faim et la soif, par le fer et par le poison, mordu à la main par un serpent dont le venin ne cessa plus de lui causer jusqu'à sa mort de vives douleurs, il fut enfin livré aux Turcs de Suakem, ennemis jurés des catholiques et des Portugais. La charité du Père Lobo le fit alors supplier ces barbares de ne garder que lui dans les fers, pendant que ses compagnons iraient à Goa chercher le prix de leur commune rançon. Mais ni les autres prisonniers ni les sectateurs de Mahomet n'y consentirent, bien persuadés que nul n'était plus sûr d'obtenir un heureux et prompt résultat. Dès qu'il eut réussi au gré de leurs désirs, il se hâta, pour sauver l'Église Éthiopienne, de proposer au Vice-Roi des Indes la conquête de Massaouah; mais ne pouvant vaincre les hésitations de ce seigneur, il s'embarqua aussitôt pour Lisbonne, et ce voyage seul eût suffi pour faire éclater sa grandeur d'âme. Poussé contre les écueils de la Cafrerie où la tempête brisa son vaisseau et le retint sept mois entiers dans un continuel martyre de la part des hommes et des éléments; parvenu après des efforts et des périls inouïs au port d'Angola; pris par des corsaires hérétiques et abandonné presque nu dans une petite île déserte, où l'arrivée de quelques pêcheurs l'empêcha seule de mourir de faim; entraîné

par son zèle, à Lisbonne, à Madrid et à Rome, d'où il repartit pour l'Orient, et de nouveau chargé de fers, non plus par les ennemis de l'Église, mais par un Vice-Roi des Indes; épuisé enfin par quarante années d'une pareille lutte, et franchissant encore une fois la mer à plus de soixante ans, il ne songeait pas encore à se reposer, lorsque l'obéissance lui confia le soin des jeunes Religieux de Coïmbre, pour les embraser à leur tour du feu des apôtres. La nuit même où il rendit à Lisbonne le dernier soupir, un malade, voisin de la Maison Professe, entendant sonner la mort de ce grand et saint Religieux, se sentit pressé de recourir à son intercession auprès de Notre-Seigneur, et vint lui-même dès le lendemain, à l'heure des obsèques de l'homme de Dieu, lui faire publiquement hommage de sa parfaite et subite guérison.

Relation hist. d'Abyssinie du R. P. Jérome Lobo, *traduit du portugais par* M. le Grand *(Paris,* 1728, *in-4°).*—Franco, *Imag. da virt. em o novic. de Coimbra, t.* 1, *p.* 803-853. — Id., *Ann. Glor., p.* 44. — Id., *Synops. Annal., p.* 365. — Tellez, *Hist. Ger. de Ethiopia, p. X*, 374, 528, 558, 578. — Barbosa Machado, *Bibl. Lusit.*, *t.* 2, *p.* 501. — Cassani, *Glorias del seg. siglo, t.* 1, *p.* 515-563. — Becke, *Mém. justif. en réhabilit. des PP. Paëz et Lobo.* — Jobus Ludolfus, *Hist. Æthiop, l.* 3, *c.* 11, *sqq.* — De Backer, *Bibl. des écr. de la Comp., t.* 2. On peut consulter en outre sur le P. Lobo la plupart des dictionnaires biographiques et les principaux recueils de voyages où il est question de l'Éthiopie.

Le même jour mourut au Brésil en 1561, consumé de travaux et de pénitences, le saint Frère Coadjuteur Matthieu Nogueira, Portugais, Marié d'abord dans sa patrie, à la fleur de l'âge, et bientôt enrôlé

dans une expédition contre les Maures, il courut en Afrique les plus grands périls. « Mais Dieu notre Seigneur, disait-il dans la suite, m'a délivré tour à tour de la servitude et des plus cruelles tortures, auxquelles je n'eusse pu échapper sans lui parmi ces infidèles, ainsi que des lions qui plus d'une fois, dans le désert, se sont élancés sur moi pour me déchirer : comme s'il eût voulu seulement nourrir en mon cœur la vive et salutaire pensée de la mort éternelle, pour me garantir de tout péché. » Débarrassé du service militaire et de retour dans son pays, Matthieu Nogueira eut la douleur de retrouver sa femme infidèle. Mais résistant, pour l'amour de Dieu, à toute pensée de vengeance, il se contenta de reprendre la liberté que lui accordait l'Évangile; et s'éloignant pour toujours, il prit passage sur les vaisseaux qui emportaient au Brésil une nouvelle troupe de colons et de soldats. Ses premières années dans le Nouveau-Monde se partagèrent entre le métier des armes en temps de guerre, et le travail de forgeron dans les intervalles de paix. « Le feu de ma forge, disait-il encore, me remettait devant les yeux le feu de l'enfer, et ne laissait pas s'affaiblir en moi la bienheureuse crainte de Dieu. » Sur ces entrefaites, l'apostolique Père Léonard Nunès vint à passer par la ville d'Espirito-Santo; et Matthieu Nogueira, témoin durant quelques jours de sa sainte vie, se sentit pressé de le suivre. Fidèle à la voix de Notre-Seigneur, il s'offrit donc à l'homme de Dieu pour les plus durs et les plus humbles emplois de la Compagnie, et fut reçu parmi les premiers novices du Brésil. Après avoir prononcé ses vœux, du consentement formel de saint Ignace, bien que sa femme fût encore vivante au delà des mers, le F. Nogueira devint bientôt, dit le Père de Vasconcellos, la providence visible de la Mission et l'un des plus utiles instruments du salut des âmes. Seul forgeron de tout le pays,

sur la limite du désert, il voyait sans cesse accourir vers lui les Portugais et les indigènes, qui en échange de ses services lui apportaient de quoi subvenir aux plus urgents besoins de ses frères. Il profitait de ce concours pour leur parler de Dieu et les initier à la vie chrétienne. Si quelque événement soudain réclamait son intervention, il envoyait aux tribus voisines des messages toujours reçus avec un profond respect et toujours obéis Enfin plusieurs de ces pauvres sauvages, gagnés par son autorité et sa charité, en vinrent jusqu'à lui confier leurs propres enfants, pour être élevés dans la foi, et devenir plus tard, dans tout le pays d'alentour et sous la conduite des missionnaires, les plus utiles auxiliaires du triomphe de Jésus-Christ. A tant de services, Matthieu Nogueira joignait, dans un degré vraiment héroïque, l'exercice de l'humilité, de la pénitence et de la prière. Selon l'expression de son biographe, il frappait son corps comme son enclume; et tel était le respect du saint Frère pour la divine majesté que, la dernière année de la vie, trop épuisé par ses austérités et son travail pour demeurer à genoux sans soutien, il employait le secours de deux béquilles ou d'une corde suspendue au mur et rattachée autour de sa poitrine, plutôt que de se tenir assis en priant.

VASCONCELLOS, *Chron. da Comp.*, *p.* 262.

XXX JANVIER.

—

Le trentième jour de janvier de l'an 1606, mourut dans les flots, à l'embouchure du Tage, le P. François Rodriguès, député à Rome au nom de la Province du Japon. Déjà il touchait au port, après trois années de voyage et plus de sept mille lieues sur toutes les mers, quand son vaisseau, poussé irrésistiblement contre les rochers par la tempête, se fendit et sombra en quelques instants. Pressé par le capitaine et les matelots de mettre sa vie en sûreté, et d'accepter une place dans la chaloupe, François Rodriguès s'y refusa héroïquement, et préféra mourir en ouvrant le ciel à ses compagnons de naufrage, qu'il ne cessa d'animer et d'absoudre que lorsqu'il fut englouti lui-même par l'océan.

Franco, *Ann. Glor.*, *p.* 49. — Id., *Synops. Annal.*, *p.* 189. — Juvencius, *Hist. Soc.*, *Part.* 5, *t.* 2, *p.* 619. — Bartoli, *Giappone*, *l.* 3, § 19.

Vers le même jour, au Brésil, mourut en 1568, après quinze années de vie religieuse et apostolique, le P. Antoine Rodriguès, Portugais. Jusqu'à l'âge de trente-sept ans il avait porté les armes,

dans différentes provinces du Nouveau-Monde ; et il passait parmi ses compagnons pour un véritable soldat chrétien, consacrant même ses nuits, quand il était de garde, à prier Dieu. Durant une expédition militaire sur les rives de la Plata, il se sentit consumé d'un extrême désir de revoir Lisbonne sa patrie ; et, renonçant tout d'un coup à la vie des camps, par un trait d'audace presque inouï, malgré les conseils et les craintes de ses amis même les plus braves, il traversa deux cents lieues de déserts, infestés par des bêtes fauves de toute espèce et par des peuplades anthropophages, afin de gagner sans délai le port de Saint-Vincent, où il espérait trouver un vaisseau. Mais à son arrivée dans cette colonie, Dieu lui imprima soudainement, en un si haut degré, le dégoût des choses humaines et le désir de la seule patrie du ciel, qu'il demanda la grâce de se joindre aux premiers apôtres du Brésil, et fut envoyé, pour commencer ses nouvelles armes, au noviciat naissant de Piratininga. Il traversa non plus seulement à pied, cette fois, mais pieds nus, la chaîne de montagnes et le désert qui séparait cette petite ville du port de Saint-Vincent ; et ce fut dès lors sa constante manière de voyager en toute saison à la poursuite des pauvres sauvages. Grâce à son habileté dans leur langue, à son zèle des âmes, et à son intrépide amour de la Croix, il eut sans contredit la plus grande part, dit le V. P. Joseph Anchiéta, dans la conquête de cinquante mille barbares soumis en peu de temps à Jésus-Christ, et dans la création des nouveaux villages chrétiens, fondés sur un rayon de soixante lieues autour de Bahia, depuis les rives du Rio Réal jusqu'à celles du Camamù. Puis au bout de quatre ans, vers les derniers mois de sa vie, il soumit de même à l'Évangile l'indomptable tribu des Tamoyos, au prix de périls et de

privations, qui le faisaient mourir lentement chaque jour, à l'exemple du grand apôtre ; mais d'un cœur si ferme qu'aux approches de l'agonie, le jour même où il expira, il se traînait encore tout défaillant aux pieds du saint tabernacle, pour y adorer Jésus-Christ et lui confier son troupeau.

VASCONCELLOS, *Chron. de la Comp.*, *p.* 377. — SACCHINUS, *Hist. Soc.*, *Part.* 3, *p.* 200.

XXXI JANVIER.

—

Le trente et unième jour de janvier de l'an 1664, mourut à Lisbonne le P. François de Tavora, supérieur de la Maison Professe de cette ville, après avoir rempli à Rome, sous le P. Goswin Nickel, la charge d'Assistant de Portugal pendant huit ans. Les cinquante-neuf années de sa vie religieuse ne furent en grande partie, et jusqu'à la fin, qu'un long martyre intérieur de désolations et de scrupules qui ne lui laissaient aucun repos. Mais il n'en travaillait pas moins pour le service de Notre-Seigneur, et même avec tant d'empire sur lui-même, qu'il fut jugé très-apte au gouvernement de ses frères. Car bien loin d'attrister les âmes par un air de trouble et d'angoisse, il les consolait et les ravissait au contraire par son affabilité et sa charité. La crainte, dont il était si cruellement tourmenté, de déplaire à Dieu, le ramenait chaque jour aux pieds de son confesseur, versant des larmes amères sur l'ombre même d'une infidélité. A cette incomparable pureté de cœur, le P. de Tavora joignait une tendresse extrême pour la très-sainte Reine des anges, et un amour de sa vocation qui lui faisait chercher uniquement dans l'institut de la Compagnie sa perfection propre et celle de ses inférieurs, ainsi que le secret de propager par eux et par lui-même la plus grande gloire de Dieu.

Franco, *Ann. Glor.*, *p.* 50. — Id., *Synops. Annal.*, *p.* 336.

Dans le courant du même mois moururent encore saintement, à Coïmbre, les deux Pères Christophe Gil en 1608, et Antoine de Castellobranco en 1643.

Le P. Christophe Gil, vingt ans professeur de théologie dans les Universités de Coïmbre et d'Evora, fut une des plus brillantes lumières de la Compagnie en Portugal ; et quand le P. François Suarez l'eut entendu expliquer en chaire les plus profonds mystères de la foi : « Je ne puis comprendre, s'écria-t-il, ce qu'on m'envoie faire en un pays qui possède de tels docteurs ! » Mais la haute réputation de science du P. Gil était effacée pour ainsi dire par sa merveilleuse sainteté. L'étude incessante de Dieu semblait avoir fait de lui un homme divin ; et il ne prononçait pas quatre paroles, dit son biographe, sans qu'on y vît rayonner cette empreinte. Son cœur aussi bien que son esprit était perpétuellement abîmé dans la contemplation des secrets de la sagesse et de la bonté divines. Il eût voulu en parler à toute la terre, et les communiquait aux âmes les plus simples avec un charme qui les ravissait. C'était là ce qui lui faisait surtout rechercher, aux heures de récréation, l'entretien des Frères Coadjuteurs ou des plus jeunes Religieux, dont beaucoup recueillirent de ses conversations des fruits signalés. L'humilité du P. Gil avait longtemps reculé devant l'honneur d'attacher son nom à quelque grand ouvrage de science sacrée ; et il eût mieux aimé faire le catéchisme au pauvre peuple. Mais ses supérieurs lui répondirent qu'ils ne manquaient pas de catéchistes, tandis que lui seul était capable d'écrire pour l'honneur de l'Église et de la Compagnie sur des sujets aussi relevés. Il écrivit alors par obéissance ; mais toutes les louanges que lui attirèrent ses ouvrages ne lui ôtèrent jamais l'humble persuasion qu'il n'était bon à rien. « J'ai beau chercher dans toute ma vie,

disait-il quelquefois : je n'y puis trouver une action ni une parole vraiment digne des regards de Dieu ! Je ne suis que l'ombre d'un Religieux, ajoutait-il ; et si l'on pouvait percer sous cette ombre, nul ne songerait plus à me louer ! » Une santé toujours chancelante ne lui permettant pas de traiter son corps avec autant de rigueur qu'il le désirait, il y suppléait par de plus fréquentes pratiques d'humilité, soit au réfectoire, soit à la porte du collége au milieu des pauvres, soit au service des malades les plus rebutants. Mais près de deux ans avant sa mort, il demanda si instamment au Sauveur la grâce des souffrances, qu'il fut exaucé ; et durant les quinze derniers mois de sa vie, il ne goûta sur cette croix ni un seul jour ni une seule nuit de repos, sans jamais cesser de bénir la main paternelle de Dieu.

Cardoso, *Agiolog. Lusit.*, *Jan.* 7, *t.* 1, *p.* 69, 73.—Franco, *Imag. da virt. em o novic. de Coimbra*, *t.* 1, *p.* 459. — Id., *Ann. Glor.*, *p.* 9. — Id., *Synops. Annal.*, *p.* 194. — *Litteræ Ann. Soc.*, *A.* 1608, *p.* 6. — Juvencius, *Hist. Soc.*, *Part*, 5, *t.* 2, *p.* 856. — Sotuellus, *Bibl. Script. Soc.*, *p.* 140. — Barbosa Machado, *Bibl. Lusit.*, *t.* 1, *p.* 577. — Fonseca, *Evora Gloriosa*, *p.* 428. — Patrignani, *Menolog.* 7 *Genn.*, *p.* 75 (*Ed. Boero*, *t.* 1, *p.* 130).

Le P. Antoine de Castellobranco, âgé de quatre-vingt-sept ans, en avait passé soixante-douze dans la Compagnie, toujours avec la même fidélité aux observances de la vie commune que dans la première ferveur de son noviciat. Dès qu'il s'agissait d'une règle ou d'une prescription de ses supérieurs, la fatigue ou les répugnances de la nature ne

semblaient plus rien à ses yeux ; et tout se résumait pour lui en cette maxime : « Je dois m'acquitter parfaitement de ce que Dieu désire de moi, n'importe à quel prix ! » Ainsi, à plus de quatre-vingts ans, il se traînait encore à tous les exercices de la communauté, en s'appuyant sur un bâton, et faisait lui-même son lit et sa chambre, bien plus heureux de se fatiguer jusqu'au bout en accomplissant une de ses règles, que d'en accepter la dispense ; et il ne cessa même de se flageller chaque jour, que lorsque ses bras épuisés n'eurent plus la force de le frapper.

FRANCO, *Imag. da virt. em o novic. de Lisboa*, *p.* 306. — ID., *Ann. Glor.*, *p.* 13. — ID., *Synops. Annal.*, *p.* 286.

MÉNOLOGE

DE

LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

ASSISTANCE DE PORTUGAL.

I FÉVRIER.

—

Le premier jour de février de l'an 1632, mourut glorieusement au Mexique, dans les missions de Cinaloa, le P. Emmanuel Martins, né à Tavira en Portugal, et massacré à l'âge de trente-deux ans par les féroces tribus des Varohios et des Guazaparis, auxquels il annonçait depuis douze jours à peine le nom de Jésus. Entré à vingt ans dans la Compagnie, jamais il n'avait cessé depuis lors de se préparer et de préluder pour ainsi dire aux plus durs travaux de l'apostolat et même au martyre. Car dès les premiers temps, au témoignage du Père André Ribas, son Maître des Novices, le saint jeune homme avait obtenu de se flageller presque tous les jours, souvent même avec des chaînes de fer, recouvrant ensuite ses plaies d'un cilice, et ne pre-

nant d'ordinaire son repos que tout habillé sur la terre nue. Telle était, dans tout le Mexique, sa réputation de sainteté, et l'opinion qu'elle avait fait concevoir de sa prédestination singulière à la grâce d'une mort sanglante pour Jésus-Christ, qu'à son passage au collége de Cinaloa, quand il partit pour les missions sauvages, plusieurs missionnaires des plus vénérables voulurent baiser ses pieds et ses vêtements, comme les premiers chrétiens baisaient jadis les pieds et les chaînes des saints martyrs marchant au dernier supplice. L'amour du P. Emmanuel Martins pour Jésus voilé dans l'Eucharistie était si vif, que bien avant son élévation au sacerdoce, chaque fois qu'il avait le bonheur de communier, il demeurait, avec la permission de son supérieur, deux heures entières en action de grâces. Il avait mis dès sa jeunesse la pureté de son corps et de son âme sous la protection de la très-sainte Vierge, et il lui dut d'échapper aux piéges que l'enfer tendit plus d'une fois à son innocence. Aussi ne manquait-il jamais depuis lors d'ajouter chaque jour, en son honneur, à la récitation du saint Rosaire, l'Office de l'Immaculée Conception ; et bien que les plus rudes inventions de la pénitence fussent, comme nous l'avons dit, pour le saint jeune homme, des pratiques de chaque jour, le samedi était cependant par excellence, en l'honneur de la Reine des anges, son jour de douleurs et d'humiliations. Quand une troupe d'infidèles, conduits par un apostat, vint livrer aux flammes sa pauvre cabane, le P. Martins se tournant aussitôt vers ses compagnons : « N'attendons pas ici la mort, leur dit-il, comme des lâches qui sembleraient ne donner qu'à regret leur âme pour Jésus-Christ » ; et s'entourant le cou de son chapelet, il sortit, d'un visage riant, au-devant de ses meurtriers, se mit tranquillement à genoux à peu de distance des flammes, et fut en un moment percé de flèches,

en invoquant une dernière fois les saints noms de Jésus et de Marie.

Cardoso, *Agiolog. Lusit., Fev.* 1, *t.* 1, *p.* 315. — Ribas, *Hist. de la Prov. de Nueva España, p.* 279. — Alegre, *Hist. de la Comp. en Nueva-España, t.* 2, *p.* 191. — Oviedo, *Menolog. de la Prov. de Nueva-España.* 1 *Febr.* — Alegambe, *Mort. Illustr., p.* 405, 412. — Nieremberg, *Vidas exempl., t.* 4, *p.* 86. — Tanner, *Soc. Jesu usq. ad sang., p.* 489. — Cordara, *Hist. Soc., Part.* 6, *t.* 2, *p.* 701. — Nadasi, *Ann. dier. memor., p.* 60. — Drews, *Fasti Soc., p.* 43. — Patrignani, *Menolog.* 1 *Febb., p.* 4 (*Ed. Boero, t.* 2, *p.* 10).

Le même jour, tomba blessé à mort, entre les mains des hérétiques, l'an 1585, le P. Laurent Cardim, qui trouva au sortir du port, presque en vue de Lisbonne, le martyre qu'il allait chercher sur les traces du Bienheureux Ignace d'Azévédo. Il venait de s'embarquer pour le Brésil, avec une troupe d'élite destinée à la conversion des peuplades sauvages du Nouveau-Monde, lorsque le vaisseau qui les emportait se vit, en franchissant la barre du Tage, surpris et bientôt enlevé d'assaut par deux corsaires calvinistes, ennemis jurés des Portugais, et surtout des enfants de la Compagnie. Pendant tout le combat, Laurent Cardim, sans pâlir au milieu du feu, et son crucifix à la main, n'avait cessé d'exhorter l'équipage à se défendre vaillamment. Frappé d'une balle à la tête, et recueilli mourant dans les bras de ses Frères, il ne trouva d'autre soulagement de la part des vainqueurs, durant les six jours de son agonie, que des outrages et des coups; et quelques-uns même de ces farouches sectaires

eurent l'insolence et la cruauté de le meurtrir avec la poignée de leurs épées, et, après l'avoir dépouillé de ses vêtements, de le traîner çà et là tout sanglant sur le pont du vaisseau, comme pour s'en faire un jouet.

Franco, *Imag. da virt. em o novic. de Coimbra*, *t.* 2, *p.* 555.—Id., *Ann. Glor.*, *p.* 71. — Id., *Synops. Annal.*, *p.* 140.—Cassani, *Glor. del seg. siglo*, *t.* 3, *p.* 227. — Patrignani, *Menolog.*, 7 *Febb.*, *p.* 76 (*Ed. Boero*, *t.* 2, *p.* 128).

II FÉVRIER.

—

Le deuxième jour de février de l'an 1705, mourut, au collége d'Evora, le P. Jean Ribeiro, entré dans la Compagnie, plus d'un demi-siècle auparavant, sous les auspices de la très-sainte Mère de Dieu, la veille de sa Conception Immaculée, et parti de même pour le ciel, comme il l'avait annoncé en termes exprès, le soir de la Purification. Notre-Seigneur l'avait fait passer par toutes les épreuves des saints. Dès ses premières années de vie religieuse, envoyé par l'obéissance aux îes Açores, il tomba, dans la traversée, entre les mains d'un chef de pirates qui lui fit endurer toutes les injures et les souffrances d'une impitoyable captivité. Plus tard, au début même de ses travaux apostoliques, tandis que les habitants de Béja, ravis de son zèle, demandaient instamment un collége de la Compagnie, de hauts et puissants personnages mirent tout en œuvre pour anéantir l'œuvre de Dieu, jusqu'à faire chasser l'humble Religieux de l'hôpital où il partageait l'abri et la nourriture des pauvres. Mais plus l'homme de Dieu rencontrait d'épines et de croix, plus il se regardait comme béni par Notre-Seigneur ; et la dévorante mission d'Angola passant alors pour la plus dénuée de toute consolation humaine, Jean Ribeiro obtint, à force de prières, d'aller y remplir

le pénible office de père et de catéchiste des pauvres noirs. Nommé, en attendant le départ des vaisseaux à Lisbonne, compagnon du Maître des Novices, il demanda humblement, comme souvenir de cette fervente communauté, le roseau qui servait d'insigne aux catéchistes du noviciat, avec promesse de le leur rendre à son retour; et il s'en servit toujours depuis lors, quand il expliquait la doctrine chrétienne aux nègres ou aux petits enfants des Portugais. Recteur du collége d'Angola, dans un temps où la peste fit de si cruels ravages, que de toute la colonie à peine six ou sept habitants ou esclaves restèrent debout, Jean Ribeiro n'hésita pas à prendre sur lui le soin des âmes et des corps, avec des fatigues inouïes; car il fallait se charger de tout, jusqu'à porter même chez les malades l'eau nécessaire aux besoins de chaque jour. Et le gouverneur d'Angola, dans ses dépêches au roi de Portugal, ne crut pouvoir trouver de termes assez forts pour louer dignement la libéralité sans bornes et le dévouement héroïque de la Compagnie. Les dernières années du P. Ribeiro ne furent, dit l'historien de sa vie, qu'un long martyre. Réduit souvent, par l'excès du mal, à se lever au milieu de la nuit, la délicatesse de sa charité lui faisait chercher et prendre, toujours à ses dépens, les plus sûrs moyens de ne troubler par aucun bruit le sommeil de ses Frères. En cet état, il passait encore la plus grande partie de la journée au confessionnal, et le reste aux pieds du Saint-Sacrement. L'image de Jésus crucifié, qu'il serrait sans cesse dans ses mains et contre son cœur, semblait lui ôter jusqu'au souvenir de ses propres douleurs. Un plus violent assaut, qui lui enleva l'usage de ses sens, fit croire, la veille de sa mort, qu'il expirait. Mais bientôt revenant à lui : « O le beau jour que celui de demain pour quitter la vie ! » dit-il doucement; et comme on sonnait son agonie dès

les premières heures de la fête : « Il n'est pas encore temps, reprit-il ; ce soir je rendrai mon âme à mon Dieu ! »

Ant. Franco, *Ann. Glor.*, *p.* 52. — Id. *Synops. Annal.*, *p.* 422. (*Cf. p.* 349, 378). — Barbosa Machado, *Bibl. Lusit.*, *t.* 2, *p.* 734.

III FÉVRIER.

—

Le troisième jour de février de l'an 1692, mourut à Rio-Janeiro le P. Thomas de Souza, l'apôtre et le père des nègres de cette grande ville où, depuis plus de cinquante ans, il se montrait le parfait imitateur du Bienheureux Pierre Claver, par ses travaux et ses héroïques vertus. Comme son admirable modèle, il avait de bonne heure réduit son corps en servitude, afin que nulle répugnance de la nature ne fût capable de l'arrêter dans une si rude carrière. Le jeûne, le cilice, les flagellations jusqu'au sang n'étaient pour ainsi dire qu'un jeu au gré de son insatiable désir de souffrances; et les plus répugnantes ordures de ses chers nègres faisaient les délices de l'homme de Dieu, dès qu'il y trouvait un moyen de gagner leurs âmes à Jésus-Christ. Sans se laisser jamais arrêter par de longues et très-douloureuses maladies, s'il ne pouvait plus alors parcourir la ville et les campagnes voisines, il se faisait du moins porter à son confessionnal, où l'attendaient en foule ces pauvres gens; et il demeurait ensuite en prière, presque tout le reste du jour, devant le Saint-Sacrement; on assure même que souvent, durant les dernières années de sa vie, il prolongeait son adoration, non plus à genoux, mais prosterné de tout son long, la face contre terre, lorsque les douleurs de la

pierre le faisaient si cruellement souffrir qu'il ne pouvait plus se tenir à genoux.

Boero, *Menolog.*, *t.* 2, *p.* 65.

La même année, mourut, à la Côte de la Pêcherie, après un apostolat de trente-six ans, le P. André Freyre, Portugais, le supérieur, l'ami et pour ainsi dire l'initiateur du Bienheureux Père Jean de Britto dans la rude mission du Maduré. Les lettres où ces grands serviteurs de Dieu se rendent mutuellement témoignage nous font merveilleusement entrevoir tout ce qu'ils firent ensemble et souffrirent pour Jésus-Christ. Racontant au Général de la Compagnie Jean-Paul Oliva la première course apostolique du Bienheureux, André Freyre semble oublier qu'elle leur a été commune, lorsqu'il dépeint leur longue marche durant tout un jour, sous une pluie torrentielle, qui leur donnait, dit-il, l'air de deux hommes venus à la nage, et pour délassement, une soirée sans feu et sans nourriture, avec la terre nue pour se coucher et se réchauffer. Mais si c'était là, dit le P. Franco, la première épreuve du P. Jean, il y avait longues années déjà que le P. André ne connaissait pas de plus douce vie. Et longtemps après, le Bienheureux rendant compte à son tour des travaux d'André Freyre au Père général : « Il ne m'appartient pas, écrit-il, de vous parler dignement des rares vertus et des glorieuses fatigues de cet homme apostolique, ni des milliers d'âmes qu'il a converties à la foi, pendant les vingt-sept années qu'il a déjà passées dans cette

mission. Braver le soleil, la pluie et les vents, et les rosées pernicieuses, et le tourment de la faim et de la soif ; sans cesse en voyage, toujours à pied, souvent pieds nus, à travers les montagnes, les déserts, les bois épineux ; se dévouer jour et nuit, avec une charité incomparable, et, comme récompense de tant de fatigues, accepter avec joie et action de grâces d'être persécuté pour le nom de Jésus ; avoir été torturé jusqu'au sang, chargé de fers à plusieurs reprises, plus souvent encore abreuvé d'outrages ; et tout cela à l'âge de soixante ans, et avec une complexion qui n'est en vérité rien moins que robuste : voilà, mon Père, en peu de mots la vie du Père André au milieu de nous ! » Appelé dans la suite au gouvernement de toute la Province du Malabar, André Freyre venait encore d'être nommé par le roi de Portugal et le souverain Pontife Archevêque de Cranganor, lorsque sonna pour lui l'heure de la récompense due à ses héroïques travaux. En apprenant la mort de son bien-aimé Père et ami, le B. Jean de Britto, comme pour lui donner une dernière marque de vénération, demanda et obtint l'un de ses instruments de pénitence, unique trésor de ce grand serviteur de Dieu ; et il le garda précieusement comme la relique d'un saint, en souvenir de ce qu'André Freyre, non content des souffrances qui lui revenaient du climat, de l'apostolat ou des hommes, y avait encore ajouté de douleurs volontaires, pour l'amour des âmes et de Jésus-Christ.

Franco, *Imag. da virt. em o novic. de Evora*, p. 679-725. — Id., *Ann. Glor.*, p. 498. — Prat, *Hist. du B. Jean de Britto*, p. 75, 132. — Bertrand, *La Mission du Maduré*, t. 3, p. 201, 246, 268, 301, 370.— *Lettres édifiantes* (1re Ed.), R. xv, p. 320. — Stocklein, *Neue Welt-Bott*, *Sieb. Th. Br.* 178.

IV FÉVRIER.

—

Le quatrième jour de février de l'an 1693, mourut glorieusement pour la foi, près de la petite ville d'Oreiour dans le Marava, le Bienheureux Père Jean de Britto, placé sur les autels, par le souverain Pontife Pie IX, au rang des martyrs de Jésus-Christ. Sa pieuse mère l'avait mis à l'âge de onze ans, durant une maladie mortelle, sous la protection spéciale de saint François Xavier, avec promesse de lui faire porter une année entière l'habit de la Compagnie; et le Saint, en rendant la santé du corps à son jeune client, parut lui avoir obtenu son double esprit de compagnon de Jésus et d'apôtre, en dépit de tous les obstacles mis tour à tour et jusqu'à trois fois à une si haute vocation, par le monde, la cour de Lisbonne, et l'intervention même du roi. Pendant plus de seize ans, sans autre interruption qu'un retour passager en Europe dans l'intérêt de ses néophytes, Jean de Britto arrosa de ses sueurs et de son sang le sol, si fertile en fruits de salut et en croix, de toutes les églises du Maduré. La glorieuse mort dont Dieu couronna ses immenses travaux apostoliques, ne fut, on peut le dire, que la moindre partie des souffrances qu'il était venu recueillir aux Indes; et le petit nombre de ses lettres, publiées jusqu'à ce moment, nous montre néanmoins merveilleusement que tous ses désirs en ce genre furent exaucés. « Je ne crois pas vraiment, écrivait-il après plusieurs années d'expérience, qu'en aucun autre lieu du monde

on procure à Dieu plus de gloire, ni qu'on trouve plus à souffrir pour son amour ! » Sans parler en effet de ce martyre de chaque jour, tel que nous le représentent toutes les relations, même celles des protestants, mais qui lui était commun avec ses vaillants compagnons, on peut voir en détail dans sa vie, tout ce qu'il endura « comme un saint Paul », dit un historien anglais, de fouets, de liens et de prisons. Pour n'en rappeler ici qu'une scène, près de sept années avant sa mort, à Mangalam, on le frappe au visage; on le couvre de plaies; on l'abandonne une nuit entière aux outrages de la populace et d'une soldatesque effrénée; on le traîne à un étang, où il est plongé et replongé en tournoyant la tête la première, suspendu par les pieds à une poulie, jusqu'à ce que sa vie en soit presque éteinte; et pour comble de douleurs, on le rend témoin des tortures de ses fidèles catéchistes, que l'on veut contraindre à l'apostasie. Mais ramené avec eux dans son cachot, il les soutient et se soutient lui-même, en passant la nuit à leur parler des souffrances de Jésus-Christ. Quelques jours après on le dépouille et on le couche sur une rocher brûlant, tout hérissé d'aspérités qui se gravent dans sa chair, pendant que les bourreaux, après l'avoir flagellé des pieds à la tête, marchent sur sa poitrine et la pressent de tout leur poids. Et toutefois tant de douleurs ne lui arrachent que ces mots, écrits de sa prison à son supérieur, le lendemain de ces affreux supplices : « Nous sommes heureux et nous bénissons la bonté divine qui daigne nous accorder la grâce de verser notre sang pour sa sainte loi ! » Le roi de Portugal Pierre II et la mère du saint martyr, aussi bien que la famille royale et la cour alors si catholique de Lisbonne, accueillirent la nouvelle du dernier triomphe de Jean de Britto avec la vieille et vaillante foi portugaise. Sortant de la retraite où elle ne voulait vivre

que pour Dieu, Dona Béatrix Pereira, sur l'invitation de son souverain, reparut quelques jours au palais de Lisbonne, non en habits de deuil, mais en habits de fête ; et le roi voulut que durant ce temps, au milieu de la joie publique et des félicitations solennelles de la plus haute noblesse, elle reçût tous les honneurs que l'on ne rendait qu'à une reine, en retour de la gloire qu'avait fait rejaillir jusque sur le trône le sang de son fils.

Decretum Beatificationis V. servi Dei Joannis de Britto. Romæ, 1853. — * *Acta Beatificationis V. S. D.* — *Carta do P.* Fr. Laynez *superior da missao do Madure sobre a morte do V. P. Joao de Britto.* (Ce précieux document, dont l'original était demeuré inédit, n'a été publié qu'en 1852, avec plusieurs autres pièces semblables et fort intéressantes, dans la seconde édition de l'ouvrage suivant.) — Fern. Pereira de Britto, *Hist. do nasc., vida e mart. do P. João de Britto* (*seu irmão*). — Franco, *Imag. da virt. em o novic. de Lisboa*, *p.* 755. — Id., *Ann. Glor.*, *p.* 55. — Bertrand, *La Mission du Maduré*, *t.* 3, *p.* 316, 337, 381, 405. — *Lettres édifiantes* (1re Ed.), R. ii, *p.* 1. — Stocklein, *Welt-Bott. Zw. Th. Br.* 57. — Marshall, *Christian Missions*, *t.* 1, *p.* 359 (*Trad. franç.*, *t.* 1, *p.* 213-218). — Barbosa Machado, *Bibl. Lusit.*, *t.* 2, *p.* 613. — Patrignani, *Menolog.* 4 *Feb.*, *p.* 49 (*Ed. Boero*, *t.* 1, *p.* 187). — Prat, *Hist. du B. Jean de Britto.*

N. B. On peut voir la liste des autres biographes du Bienheureux dans la Bibliographie historique de la Compagnie, par le P. A. Carayon.

Le même jour, deux ans auparavant, en 1691, et dans la même mission, était mort, à l'âge de trente-quatre ans, le P. Louis de Mello, qui le premier de la Compagnie avait arrosé de son sang le royaume de Maduré. « Faible de corps, mais vaillant de cœur », dit l'historien de sa sainte vie, il était parti de Lisbonne pour les

Indes à vingt-trois ans. Or telles furent déjà les privations et les souffrances de la traversée, que sur cinq cents passagers, plus de quatre cent quatre-vingt-dix tombèrent malades; et quand la flotte entra dans le port de Goa, plus de quarante, parmi lesquels on comptait cinq jeunes missionnaires, avaient succombé. Dès sa première année de vie apostolique, Louis de Mello eut le bonheur de gagner à Jésus-Christ plus de six cents esclaves des idoles; et parmi les horreurs de la guerre, de la sécheresse et de la famine qui désolèrent peu après toute la contrée, son zèle et sa charité peuplèrent le ciel d'une multitude presque infinie d'enfants et d'adultes. Bientôt poursuivi et pris une première fois, quatre ans avant sa mort, il fut d'abord lié si cruellement que ses bras tout sanglants en gardèrent de profondes traces durant plusieurs mois. Puis traîné au prétoire d'un gouverneur voisin, ennemi déclaré de la foi chrétienne, et frappé au visage par un soldat, pendant qu'il répondait avec douceur aux questions qu'on lui adressait, comme autrefois Jésus devant le grand-prêtre, il se vit condamné, comme ennemi des dieux, à être fouetté publiquement dans les différents quartiers de la ville, et à périr ensuite empalé. Mais cette cruelle sentence ne l'aurait comblé que de joie, s'il n'eût vu dans le même temps plusieurs de ses disciples mis en lambeaux avec des chaînes de fer et des épines, et l'un d'eux même, après avoir été brûlé à la bouche avec un fer rouge, pendu quatre heures de suite la tête en bas. Cependant comme le serviteur de Dieu croyait tenir déjà la palme du martyre et profitait de son interrogatoire pour annoncer une dernière fois le nom de Jésus, la douce et sainte gravité de ses paroles produisit une si vive impression sur le gouverneur, que bientôt ce barbare le fit délier, puis le pria de s'asseoir à côté de lui, et ne mit fin à cette étrange scène

que pour congédier le missionnaire et ses disciples avec des témoignages réitérés d'estime et d'honneur. Mais vers la fin de 1690, les nouveaux triomphes du P. de Mello sur l'idolâtrie excitèrent à un tel degré la rage des infidèles, qu'un autre gouverneur, à la tête de quatre cents hommes armés, se mit en campagne contre lui. A la nouvelle de son approche, le saint missionnaire, bien résolu de n'exposer au péril aucun de ceux qui lui avaient offert un abri, s'avança seul au-devant de ses ennemis; et s'adressant d'un air calme à leur chef : « Qui cherchez-vous donc ? lui dit-il. Si c'est à moi que vous en vouliez, un simple message eût suffi. Vous m'auriez vu, fort de mon innocence, me rendre sans crainte près de vous. » Ce peu de mots suffit encore une fois pour que le barbare interdit se retirât sans ouvrir la bouche. Mais peu après ce nouveau Pilate, épouvanté des menaces d'un brame, lui permit de faire du P. Louis de Mello ce qu'il voudrait; et durant seize jours, au fond d'un cachot obscur et infect, l'héroïque apôtre endura tout ce que la rage des démons put inspirer à ses persécuteurs, d'outrages et de cruautés. Toutefois un ordre venu de la cour les contraignit de lâcher leur proie, avant qu'elle eût exhalé le dernier soupir; et le P. de Mello, rendu à ses frères, vécut encore quelques jours au milieu d'eux, les consolant et baisant avec joie les plaies du Sauveur qui lui avait accordé une si large part de ses tourments.

Franco, *Imag. da virt. em o novic. de Lisboa*, *p.* 654. — Id., *Ann. Glor.*, *p.* 59. — Patrignani, *Menolog. 4 Febbr.*, *p.* 48 (*Ed. Boero*, *t.* 2, *p.* 77). — Prat, *Hist. du B. Jean de Britto*, *p.* 288. — Bertrand, *la Mission du Maduré*, *t.* 3, *p.* 327, 354, 376.

V FÉVRIER.

—

Le cinquième jour de février de l'an 1595, furent crucifiés à Nagasaki nos trois saints et glorieux frères Paul Miki, Jean de Goto et Jacques Kisaï, prémices de plus de cent martyrs présentés au trône de Dieu par la bienheureuse Province du Japon.

Jean de Goto, à peine âgé de dix-neuf ans, était encore novice, et venait de prononcer ses vœux de dévotion au pied de la sainte montagne qu'il allait arroser de son sang. C'était, disent les historiens de la Compagnie, une âme admirable de générosité et d'innocence, et il semblait être né pour le martyre. A la vue de sa croix, il courut la baiser et la tint longtemps serrée dans ses bras, au grand étonnement de la multitude infidèle présente à un pareil spectacle. Puis apercevant son père, homme d'une héroïque vertu, venu pour affermir, s'il en était besoin, le courage de son fils : « Adieu, ô mon cher père, lui dit-il; souvenez-vous de préférer toujours le salut éternel de votre âme à tous les biens du monde; et n'estimez rien de grand que la possession de Dieu ! »

—

Jacques Kisaï, portier du collége d'Ozaca, était âgé de soixante-quatre ans, et s'était consacré depuis longtemps au service des missionnaires, lorsqu'il reçut dans les fers et sur la croix la récom-

pense de son dévouement et de sa sainte vie. Sa dévotion la plus chère était de méditer jour et nuit la Passion de Notre-Seigneur ; et dès qu'il se vit jugé digne d'y participer à son tour, il semblait ne plus se posséder de reconnaissance et de joie.

—

Paul Miki, élevé dans les séminaires d'Anzuquiama et d'Arima, passait depuis longtemps pour un des plus habiles et des plus fervents prédicateurs de la foi ; mais quand il se vit captif pour Jésus-Christ, durant cette course également douloureuse et triomphale à travers les royaumes du Japon, que l'on fit faire à toute la troupe des saints martyrs, sa parole sembla plus libre et plus victorieuse que jamais. Plusieurs même de ses gardes ou de ses amis, venus pour le visiter dans les fers, abandonnant le culte des idoles, reçurent le baptême de ses mains. Et du haut de sa croix, jusqu'à son dernier soupir, il ne cessa d'exhorter les infidèles à embrasser la foi chrétienne, et à sauver leurs âmes, en adorant le seul Dieu véritable pour lequel il allait donner tout son sang [1].

1. Que l'on nous permette d'ajouter ici que la Bulle de canonisation des trois saints martyrs par le Souverain Pontife Pie IX renferme un des plus beaux et des plus solennels éloges de la Compagnie tout entière. Voici en effet le début de ce glorieux document : « Societas Jesu qualis labentibus sæculis futura esset, vel a prima « sua institutione apertissime demonstravit. Majorem enim Dei gloriam, quam Igna- « tius tanquam ordinis sui tesseram esse jusserat, non modo ipse totis viribus, sed « omnes ejus filii semper et ubique terrarum enixe quæsierunt. »

Pii IX *Bulla canonizationis trium martyrum Japonensium*... M. DCCC. LXII (Le texte latin de cette Bulle a été reproduit dans le recueil suivant, publié en 1864,

par la Province d'Angleterre : *Examen generale et Bullarum delectus in usum novitiorum Societatis Jesu.—AA. SS.*, *t.* 1. *Febr.*, *p.* 723. — MARTINS (PIERRE, ÉV. DU JAPON). *Carta em que narra a mort. dos relig. Francisc. e Jesuitas crucific.* (*Cf.* L. PAGÈS, *Bibliogr. Japon.*)

N. B. Nous pourrions ajouter à ces documents officiels et à la relation du P. Froès publiée par le P. Bollandus, toutes les Histoires générales de la Compagnie et de ses Martyrs, ainsi que les histoires du Japon, depuis les PP. de Guzman et du Sollier jusqu'à M. Léon Pagès, et les nombreuses biographies des trois saints martyrs. On en trouve la liste à peu près complète, dans la Bibliographie historique de la Compagnie, par le P. Carayon, deuxième et troisième partie.

Le même jour, mourut l'an 1700, au collége de Coïmbre, le P. Jean Furtado, âgé de soixante-douze ans dont il avait passé près de cinquante-six dans la Compagnie, en perpétuelle réputation de sainteté. Fidèle à la recommandation expresse de Notre Bienheureux Père saint Ignace, il avait jeté de si profonds et si inébranlables fondements d'abnégation et d'humilité dès les premiers jours de son noviciat, bien qu'il n'eût pas alors dix-sept ans, que jamais aucune vicissitude n'affaiblit plus tard en son cœur l'amour et le travail de sa perfection. Cette même ardeur, qu'il porta tour à tour et dans les études littéraires ou philosophiques, et dans l'enseignement de la jeunesse, sans y rien perdre de son union de cœur avec Dieu, l'avait fait regarder comme un des plus brillants aussi bien que des plus saints Scolastiques du Portugal. Une amabilité pleine de charme doublait encore la valeur d'un ensemble déjà si rare, et lui rendit facile, parmi ses frères, longtemps avant son élévation au sacerdoce, le plus salutaire apostolat. Nul

n'était en effet ni plus dévoué ni plus prompt au service des jeunes religieux qui habitaient la même maison. A leur arrivée, il les accueillait avec une ravissante délicatesse, sans regarder à la peine ou à l'amour-propre, dès qu'il s'agissait de charité et d'humilité. Le but des sacrifices du saint jeune homme était toutefois bien au-dessus d'une affection purement humaine. Avant tout, il visait à gagner le cœur de ses frères, pour les aider à ne pas déchoir de leur première ferveur. Mais ce qui doit sembler merveilleux, c'est qu'il était lui-même, dès ces premiers temps, et demeura presque jusqu'à sa mort, en proie à une tempête incessante de scrupules, sans en laisser toutefois rien paraître qui altérât son amabilité. Nommé, après son élévation au sacerdoce, professeur de philosophie et de théologie dans l'université d'Evora, puis réviseur général à Rome, le P. Furtado conserva intacte, partout et toujours, sa fidélité aux moindres observances de la Compagnie. « Je puis, sous la foi du serment, disait un Père qui avait vécu trois ans avec lui, attester que jamais je ne l'ai vu violer une seule règle. » Et plusieurs autres religieux fort graves attestèrent n'avoir pu rien découvrir en lui qui leur parût offrir une matière suffisante d'absolution. Devenu père spirituel des juvénistes de Coïmbre, vers les dernières années de sa vie, le Père Furtado s'appliqua surtout à leur enseigner le grand art d'unir la vie intérieure à l'étude, selon les désirs de saint Ignace. La devise et pour ainsi dire le mot d'ordre qu'il leur suggérait le plus fréquemment, était cette parole d'une ancienne version des Livres saints, dont il faisait lui-même l'objet de ses méditations assidues : « *Deliciabar in mandatis tuis !* Vos ordres, Seigneur, faisaient mes délices. » Mais aucune leçon n'était plus puissante pour animer ces jeunes cœurs à la perfection que le vivant spectacle de sa ferveur au pied des

autels, de son obéissance dès que la cloche ou la parole d'un de nos Frères lui annonçait la volonté de Dieu, de son angélique modestie et de la sainte pauvreté de sa cellule, enfin de son respect même pour les plus humbles religieux, dont il s'efforçait de prévenir toujours les salutations, « pour obéir, disait-il, à la règle qui nous ordonne de regarder comme nous étant supérieurs tous les enfants de la Compagnie ».

Franco, *Imag. da virt. em o novic. de Lisboa*, p. 883. — Id., *Ann. Glor.*, p. 63. — Id, *Synops. Annal.*, p. 409.

VI FÉVRIER.

—

Le sixième jour de février de l'an 1600, mourut à la Côte de la Pêcherie qu'il évangélisait depuis cinquante-quatre ans, le saint et apostolique Père Henri Henriquès, Portugais. Avant même d'entrer au noviciat, voulant s'interdire désormais tout regard en arrière, il avait commencé par vendre ses biens et en distribuer tout le prix aux pauvres. Puis parti pour les Indes avant ses premiers vœux, il méritait au début même de son apostolat que saint François Xavier écrivît à son Bienheureux Père saint Ignace : « Nous avons au cap Comorin le P. Henri Henriquès, religieux d'une vie exemplaire et d'une très-éminente vertu. Déjà il possède en perfection la langue malabare, et rend à lui seul les services de plusieurs vaillants ouvriers. Les chrétiens ont pour lui une vénération et une affection merveilleuses. Je vous en prie, ô mon Père, consolez par une de vos lettres un si bon et si dévoué serviteur de Dieu, qui porte le poids du jour et de la chaleur, et travaille avec tant de fruit dans la vigne de Jésus-Christ. » Telles avaient été les prémices du Père Henriquès; et pendant près d'un demi-siècle après la mort du grand Xavier, il ne cessa pas un moment de mériter les mêmes éloges; regardé à l'envi par les fidèles et les infidèles comme le plus digne héritier du saint apôtre de l'Orient. Il mettait surtout en pratique et aimait à répéter cette maxime qu'il avait reçue de Xavier :

« N'épargnez rien pour vous faire aimer de tous les hommes, autant que vous le pourrez, même des Mahométans et des idolâtres les plus obstinés ! » Ceux dont il ne pouvait par là gagner le cœur, s'enfuyaient d'ordinaire à son approche, pour n'être pas obligés de l'entendre exposer en public les mystères de la foi : car il le faisait avec tant de force, que les plus habiles des Brames, après avoir osé le provoquer dans les commencements, s'étaient vus bien vite réduits au silence et à la dernière confusion. Non content d'ailleurs de se borner contre eux à une simple discussion, on le savait de plus toujours prêt à confirmer sa foi, soit par l'épreuve des tourments, soit par l'expulsion des démons, soit par des miracles dont il déléguait même le pouvoir à de simples néophytes; et l'offre qu'il fit un jour à ses adversaires d'entrer avec eux dans une fournaise où l'on verrait quel était le vrai Dieu, capable de protéger ses serviteurs, suffit, comme on le pense bien, pour les décider à la retraite. Armé de la prière et de la pénitence, il triomphait lui-même et enseignait aux futurs apôtres à triompher de tous les obstacles. « Mais c'était là, leur disait-il, deux armes indispensables à tout religieux et à tout apôtre : car en vérité, ajoutait-il, celui qui passe un jour sans souffrir ne mérite pas ces glorieux noms ; et ne pas être un homme de prières serait vouloir ressembler à une lampe qui n'éclaire qu'en se consumant. » — « Que ceux qui aspirent à nous rejoindre, écrivait-il encore aux jeunes Religieux du Portugal, ne viennent pas ici dans l'espérance des consolations sensibles et de la moisson, mais avec le pur amour de la Croix, comme tant d'anges que j'ai connus dans ce saint collége de Coïmbre : car je ne saurais appeler des hommes tous ceux que j'ai vus parmi vous mener une vie angélique dans un corps humain ! » Tombé entre les mains des Badages, Henri Henriquès souffrit durant plusieurs mois

une rude captivité. Ces barbares lui avaient lié le cou, les mains et les pieds, avec une seule chaîne si courte qu'elle le tenait replié sur lui-même en forme de cercle, et lui faisait endurer nuit et jour sans interruption d'inexprimables douleurs. Il avait même été condamné à mourir empalé, comme les plus grands scélérats, lorsque les Portugais le rachetèrent à prix d'or, mais non sans lui laisser un extrême regret de ne pas verser pour Dieu tout son sang. Après tant d'épreuves et de travaux, ce saint homme ne trouvait rien cependant en lui qui fût digne d'être présenté à Notre-Seigneur ; et sur son lit de mort, il priait ses Frères de lui parler beaucoup de la divine miséricorde. Quand il eut rendu le dernier soupir, la douleur des chrétiens parut ne pas connaître de bornes. Beaucoup d'entre eux, en signe de deuil, demeurèrent jusqu'à trois jours entiers sans prendre aucune nourriture. Les païens même et les Mahométans fermèrent durant le même espace de temps leurs bazars ; et la multitude ne concevait pas comment les compagnons du P. Henriquès refusaient de placer à l'instant ses reliques sur les autels et de célébrer sa fête comme celle des plus glorieux saints.

S. Franc. Xaverius, *Epist.*, *L.* 3, *E.* 1.—Cardoso, *Agiolog. Lusit.*, *Fev.* 6, *t.* 1, *p.* 363, 366. — Sousa, *Orient. Conquist.*, *t.* 1, *p.* 294, 301, 309. — *Avvisi dall'-India*, *Part.*, 1, *p.* 75, 212, *et Part.* 3, *p.* 39. — Tellez, *Chron. da Comp.*, *t.* 1, *p.* 251. — Franco, *Imag. da virt. em o novic. de Coimbra*, *t.* 1, *p.* 523. — Id., *Ann. Glor.*, *p.* 65. — *Copia d'una del* P. Pimenta, *p.* 96. — Du Jarric, *Hist. des choses plus mémor. èz Indes. Orient.*, *t.* 1, *p.* 384, 543. — Guzman, *Hist. de las Miss.*, *t.* 1, *p.* 106. — Bartoli, *Asia*, *l.* 3, § 50, *et l.* 7, §§ 26, 27, 28, 34. — Nieremberg, *Firmam. Relig.*, *t.* 2, *p.* 183. — Orlandinus, *Hist. Soc.*,

Part. 1, *p.* 156, 189, 258, 287, 416, 440, 534, 558. — SACCHINUS, *Hist. Soc., Part.* 3, *p.* 308. —JUVENCIUS, *Hist. Soc., Part.* 5, *t.* 2, *p.* 487, 837. — ID., *Epit. Hist. Soc., t.* 1, *p.* 226, *et t.* 3, *p.* 248.—SOTUELLUS, *Bibl. Script. Soc., p.* 326. — BARBOSA MACHADO, *Bibl. Lusit., t.* 2, *p.* 449. — NADASI, *Ann. dier. memor., p.* 72. — DREWS, *Fasti Soc., p.* 49. — PATRIGNANI, *Menolog.* 6 *Febb., p.* 70 (*Ed. Boero, t.* 2, *p.* 114). — *Briefe aus Ost-Indien. Erst. Th. Br.* 2, 7, 13, 17, 26, 51, 52, 53. *Zw. Th. Br.* 5, 11, 22, 38.

VII FÉVRIER.

—

Le septième jour de février de l'an 1582, mourut à Coïmbre, le P. Michel de Sousa, l'un des quarante jeunes enfants de la première noblesse élevés à la cour et dans le palais de Jean III, lorsque arrivèrent à Lisbonne Simon Rodriguès et François Xavier. La sainteté de leur vie et de leurs discours lui inspira en peu de temps un si vif dégoût des plaisirs du monde, qu'à l'âge de quinze ans, il résolut de se donner tout entier comme eux à Jésus-Christ, et s'enfuit en secret de la maison paternelle au premier noviciat de la Compagnie. A cette nouvelle, un de ses plus proches parents accourut pour l'arracher à tout prix de son asile et le ramener à sa famille. Mais, comme après lui avoir débité mille impertinences, il lui demandait par raillerie s'il n'avait pas eu quelque vision : « Oui, répondit Michel de Sousa, je me suis vu aux portes de la mort, étendu sur le lit d'où je passerai au tribunal de Dieu, en proie aux plus cruelles douleurs, et attendant avec effroi mon arrêt pour l'éternité. Puis j'ai entendu mon Seigneur qui me déclarait digne de l'enfer, et m'accordait pourtant quelques jours de répit, mais à la condition de n'en user que pour le servir mieux et travailler au salut de mon âme. » Il parcourut ainsi rapidement les principales méditations du *Livre des Exercices* avec tant de force que tout à coup son interlocuteur, fondant en larmes, se déclara vaincu. Il disait même que si le lien qui l'enchaî-

nait à sa femme et à ses enfants ne l'eût contraint de vivre dans le monde, il aurait suivi sur-le-champ les traces de cet enfant qu'il était venu attaquer. Une filiale et perpétuelle familiarité avec Notre-Seigneur fut pour Michel de Sousa, dès son entrée dans la Compagnie, le canal de toute vertu et de toute grâce. La prière faisait ses délices; et il ne se sentait pas de joie lorsqu'on lui permettait d'interrompre pour une ou deux heures son sommeil, afin de les consacrer à l'oraison, comme il l'avait essayé avec tant de fruit durant sa première retraite. Une de ses pieuses pratiques, approuvée par l'obéissance, fut même de partager avec les plus fervents de ses frères toutes les heures de la nuit qui précédait certaines fêtes plus chères à leur cœur, afin que, durant cette sainte veille, il y eût toujours aux pieds de Notre-Seigneur et de sa divine Mère, l'un ou l'autre d'entre eux en oraison. Elevé au sacerdoce, il lui arriva parfois de rester, sans s'en apercevoir, à jeun et prosterné en action de grâces, depuis la fin du Saint-Sacrifice jusqu'à la nuit. Plusieurs religieux avouaient que la seule vue du serviteur de Dieu à l'autel avait été l'origine et le mobile de leur vocation. Mais nonobstant cette ferveur qui ne se démentit jamais, on l'entendit répéter plus d'une fois dans les derniers temps de sa vie : « O misérable que je suis! Lorsque j'avais encore toute la vigueur de ma jeunesse et qu'il m'eût été si facile d'apprendre à prier, ma tiédeur m'en a empêché; et maintenant, vieux et infirme, j'en sens trop tard le désir et le besoin! » Appelé au gouvernement du collége de Coïmbre, de la Maison Professe de Lisbonne et de la Province tout entière, le P. de Sousa fit éclater une charité qui rappelait celle de saint Ignace. Et pour nous borner à un ou deux traits de cette sollicitude paternelle qui s'étendait aux moindres besoins de ses inférieurs, voyant rentrer un jour, accablé

de fatigue, un de nos Frères Coadjuteurs, non content de lui ordonner d'aller avant tout se reposer et se rafraîchir, il appela aussitôt un autre religieux pour veiller à l'accomplissement de cet ordre à sa place et en son nom. Mais également attentif aux besoins de l'âme, il imposa une autre fois à l'un d'eux plusieurs jours de retraite, pour le corriger de quelque défaut ; et celui-ci conçut d'abord une si vive affliction de cette mesure inattendue qu'il en tomba malade. Le saint Recteur voulut alors le soigner de ses propres mains, avec la plus tendre charité, sans se repentir toutefois, disait-il, de l'ordre qu'il lui avait donné, puisque le malade y devait trouver la santé de l'âme, bien digne d'être achetée, s'il le fallait, au prix des souffrances du corps. Les derniers jours d'une vie si belle et si sainte offrirent, au témoignage des Pères Tellez et Franco, des scènes vraiment comparables aux plus belles morts des saints patriarches. Tantôt le serviteur de Dieu s'entretenait avec Notre-Seigneur, la très-sainte Vierge et les Bienheureux, avec une tendresse et une ardeur si vives, que l'on accourait à la porte de sa cellule pour avoir le bonheur d'en recueillir au moins quelques mots ; tantôt il réunissait autour de son lit ses frères qu'il avait pour la plupart reçus lui-même dans la Compagnie ou formés à la perfection. Puis il adressait à chacun d'eux, comme Jacob, une parole de louange et d'encouragement, priait le Père, le Fils et le Saint-Esprit de les bénir, et les embrassait tendrement. Un peu avant sa mort, au milieu de sa dernière nuit, on l'entendit tout à coup gémir à plusieurs reprises profondément. Quelques religieux étant accourus aussitôt, et lui demandant ce qu'il avait : « Mes enfants, leur répondit-il en levant les yeux au ciel et en versant d'abondantes larmes, j'ai vu autrefois la Compagnie naître et grandir dans cette province ; j'ai connu ces hommes admirables, parvenus au comble de

la sainteté, et qui avaient tant fait pour la gloire de Dieu. Et voilà que je m'en vais, sans que vous m'ayez demandé de vous laisser ce trésor de souvenirs, comme votre plus précieux héritage, pour que vous fassiez à votre tour ce qu'ont fait vos pères, et que vous deveniez comme eux des saints. Il ne vous restait plus guère que moi des heureux témoins de ces anciens jours : et voilà pourquoi vous m'avez entendu gémir, parce que leur mémoire va descendre avec moi dans le tombeau. » Puis se faisant environner des reliques de quelques serviteurs de Dieu, dont il attendait un secours particulier pour ce dernier passage, il expira doucement en mêlant leurs noms vénérés aux très-saints noms de Jésus et de Marie.

Franco, *Imag. da virt. em o novic. de Coimbra*, *t.* 1, *p.* 761. — Id., *Ann. Glor.*, *p.* 67. — Id., *Synops. Annal.*, *p.* 132. — Tellez, *Chron. da Comp.*, *t.* 2, *p.* 272. — Sacchinus, *Hist. Soc.*, *Part.* 5, *t.* 1, *p.* 93. — Cardoso, *Agiolog. Lusit. Abr.* 7, *t.* 2, *p.* 458. — Patrignani, *Menolog.* 7 *Febb.*, *p.* 75 (*Ed. Boero*, *t.* 2, *p.* 126)

VIII FÉVRIER.

—

Le huitième jour de février de l'an 1598, mourut à Coïmbre le F. Antoine de Mello, jeune homme de la plus belle espérance, issu du sang des rois de Portugal, mais bien moins illustre par sa naissance que par ses talents et ses vertus. Il semblait être l'enfant de prédilection de la très-sainte Vierge, et ne négligeait rien pour que ses moindres actions fussent dignes d'être offertes par lui chaque jour au cœur de cette divine mère. Dans sa petite classe de grammaire, ou parmi les enfants et les ignorants auxquels il faisait le catéchisme, son bonheur était de faire connaître, aimer et imiter la Reine des anges ; et il fit même représenter sur un théâtre une pièce latine de sa composition, où il avait réuni les plus belles prérogatives de Notre-Dame et ses plus admirables vertus. Arrivé au terme de sa trop courte vie, on l'entendit éclater en de véritables transports de joie ; et s'adressant surtout aux jeunes Scolastiques de Coïmbre, ses condisciples, qui environnaient son lit de mort : « O mes frères, leur dit-il, que c'est donc une grande et douce chose que de mourir dans la Compagnie de Jésus ! » Demeuré seul auprès du mourant, un religieux le supplia de lui obtenir son amour pour la Reine du ciel, dès qu'il se trouverait en sa présence. Antoine de Mello le lui promit ; et à peine eut-il rendu le dernier soupir que le jour même, les merveil-

leux effets de cette promesse rendirent témoignage de sa gloire et de son crédit près de la très-sainte Mère de Dieu.

Franco, *Imag. da virt. em o novic. de Coimbra*, t. 2, p. 570. — Id., *Ann. Glor.*, p. 72. — Id., *Synops. Annal.*, p. 167. — Nadasi, *Ann. dier. memor.*, *p.* 79.

Vers le même temps, mais on ne sait au juste quel jour, mourut dans l'île de Terceire un pauvre et obscur Frère Coadjuteur nommé Jean Gonçalvès, qui depuis bien des années usait ses forces pour l'amour de Dieu dans le plus humble et le plus rude travail, menant une vie de nègre, selon l'expression du P. Franco. Le saint F. Antoine Pereyra le vit, dans son célèbre ravissement de plus de trois jours, occupant au ciel une place d'honneur, et exerçant une sorte d'autorité sur plusieurs grands et saints docteurs de la Compagnie, qui le vénéraient. Se tournant aussitôt vers l'un d'eux : « Comment se peut-il faire, lui dit-il, qu'un homme ignorant et qui ne savait pas même lire, obtienne de vous un pareil honneur? » — « C'est, lui répondit alors un des bienheureux, que Jean Gonçalvès, sur la terre, a toujours obéi de grand cœur, même en ce qui pouvait sembler déraisonnable aux yeux de la chair ; et comme il s'est fait là-bas esclave d'obéissance, il a ici tous les honneurs et toute l'autorité d'un souverain. »

Franco, *Imag. da virt. em o novic. de Coimbra*, t. 2, p. 658 (*Cf.* 1 *août*.)

IX FÉVRIER.

—

Le neuvième jour de février de l'an 1691, mourut, en odeur de sainteté, à Coïmbre, le P. Joseph de Seixas, âgé de soixante-dix-huit ans dont il avait passé près de soixante-quatre dans la Compagnie. Il s'était acquis de bonne heure une si haute réputation dans l'enseignement, dans la prédication et plus tard dans le gouvernement des deux Provinces du Brésil et du Portugal, qu'il n'avait pas, disait-on, son pareil, et ne s'inspirait auprès de ses frères ou des étrangers que des maximes et des exemples de saint Ignace, ou plutôt du cœur même de Jésus-Christ. Quand il avait dans sa communauté quelques malades, il se levait la nuit, à l'exemple de Notre Bienheureux Père, pour s'assurer qu'il ne leur manquait rien. Il apportait un soin extrême à choisir, à former et à sanctifier ses inférieurs. Mais c'était en leur dilatant le cœur et en leur témoignant toute la tendresse d'une mère, qu'il les animait à l'amour des humiliations, de la pauvreté, de l'obéissance et de la prière, dont il leur donnait du reste les plus beaux exemples. Sa dévotion pour la sainte enfance de Notre-Seigneur lui avait inspiré la pieuse pratique de se préparer à la fête de Noël par un jeûne rigoureux, durant tous les jours de l'Avent; et afin d'obtenir de Dieu que ses fautes ne fussent pas un

obstacle à la grâce du Saint-Esprit dans les âmes de ses auditeurs, il ne montait jamais en chaire que revêtu d'un rude cilice. Il lui arriva même, durant un carême entier, de ne pas quitter une seule nuit ses vêtements pour prendre son repos, mais uniquement pour se flageller. Le seul scrupule du P. de Seixas, aux approches de la mort, était de la désirer trop vivement, tant il se réjouissait d'aller voir son Dieu. Avant de recevoir les derniers sacrements, il eût voulu faire à haute voix, devant toute la communauté de Coïmbre, une confession générale de sa vie entière; mais l'obéissance lui imposa sans peine le sacrifice de cet acte d'humilité; car comme il l'avait autrefois écrit au Père Général, qui sondait ses dispositions avant de l'envoyer au Brésil : « Mon Père, dès qu'il s'agit pour moi d'obéir, je ne me sens plus d'autre volonté! »

Franco, *Imag. da virt. em o novic. de Coimbra*, *t.* 2, *p.* 707. — Id., *Ann. Glor.*, *p.* 73. — Id., *Synops. Annal.*, *p.* 387. — Barbosa Machado, *Bibl. Lusit.*, *t.* 2, *p.* 899. — Patrignani, *Menolog.* 9 *Febb.*, *p.* 101 (*Ed. Boero*, *t.* 2, *p.* 171).

Le même jour, à Evora, mourut en 1719 le P. Antoine de Païva, qui avait passé plus de trente années dans les Indes à cultiver la mission du Maïssour, au milieu des plus cruelles persécutions. Jeté en prison, chargé de coups et d'outrages sans nombre, avec les Pères Luc de Menesès et Antoine Ribeiro, il ne lui manqua, aux yeux des hommes, que la dernière palme du martyre. Mais Dieu montra hau-

tement combien les souffrances de ses serviteurs lui étaient agréables ; car les idoles d'une pagode où ils avaient été renfermés furent rendues à jamais muettes par la seule présence des trois confesseurs de Jésus-Christ.

FRANCO, *Synops. Annal.*, *p.* 460.

X FÉVRIER.

—

Le dixième jour de février de l'an 1689, mourut au collége de Coïmbre le Frère Coadjuteur Etienne Fernandès, né d'une pauvre famille de paysans dans le voisinage de Braga. Le souvenir toujours présent de l'indigence et des rudes travaux de sa jeunesse fut, pendant ses quarante années de vie religieuse, comme un perpétuel aiguillon, qui ne lui permit jamais de se ménager. « Ce que j'aurais souffert tous les jours, disait-il, de misères et de fatigues, par la seule nécessité de ma condition, pour trouver le soir un morceau de pain et dormir sur la paille, comment ne pas l'embrasser de bon cœur pour gagner le ciel et avoir part au salut des âmes, et par-dessus tout pour plaire à mon Dieu? » — « Se peut-il faire, disait-il encore, que des hommes placés infiniment au-dessus de moi par la naissance, la richesse, la science, et qui n'auraient pas sans doute, dans le monde, voulu de moi pour serviteur, me donnent aujourd'hui le nom de Frère, et s'abaissent jusqu'à me servir de leurs mains ou à se prosterner même à mes pieds! » Ainsi le bon Frère Etienne Fernandez trouvait-il, dans tout ce qui l'environnait, de nouveaux motifs, non de se livrer à la nonchalance, mais de mener une vie plus fatigante, plus humble, plus pauvre et plus crucifiée. On remarqua même, avec joie, que son exemple et ses discours exerçaient la plus salutaire influence sur quelques Frères Coadjuteurs animés jusqu'alors d'un autre

esprit, et leur inspirèrent surtout une plus haute estime et un plus filial amour de leur vocation.

Franco, *Ann. Glor.*, *p.* 76. — Id., *Synops. Annal.*, *p.* 384.

Vers le même jour, à Evora, mourut en 1698, après cinq années de vie religieuse, le jeune Frère Scolastique Paul Ferreira. Il s'était fait remarquer par son amour pour la très-sainte Vierge, et partit pour le ciel le jour de la semaine consacré par l'Église à la Reine des Anges. La veille, un peu avant de perdre l'usage de la parole, on le vit entrer tout à coup dans un véritable transport de joie; et s'adressant à quelques religieux qui l'assistaient : « Mes Frères », leur dit-il comme autrefois saint Stanislas à son gouverneur, dans une circonstance à peu près semblable, « Mes Frères, mettez-vous à genoux pour vénérer la très-aimable Mère de Dieu qui daigne venir me consoler, et me promettre une place auprès d'elle, malgré mon indignité. »

Franco, *Ann. Glor.*, *p.* 74. — Id., *Synops. Annal.*, *p.* 404.

XI FÉVRIER.

—

Le onzième jour de février de l'an 1772, mourut près de Lisbonne, au fond des cachots du fort Saint-Julien, après une captivité de près de treize ans, le P. Jean Alexandre, ancien missionnaire du Malabar, choisi par Pombal pour une des trois premières victimes de sa haine contre les enfants de la Compagnie. Parti, trente ans auparavant, sur la flotte des Indes, Jean Alexandre s'était distingué entre ses compagnons d'apostolat qui arrachaient alors, en moyenne, chacun mille âmes au moins par année, à l'idolâtrie; et il avait souffert pour Jésus-Christ, non-seulement les privations, les fatigues et les naufrages, mais aussi les fers et jusqu'aux apprêts du dernier supplice. Dieu toutefois lui réservait la gloire de ce martyre plus raffiné qui torture à loisir et ne tue jamais. Député à Rome par la Province du Malabar, il fut saisi, au moment de son retour, par de si vives douleurs de goutte, qu'elles l'enchaînèrent à Lisbonne et ne lui permirent plus de bouger. En ce triste état néanmoins, Pombal, qui semblait se faire un jeu d'unir la dérision à la cruauté, déclara hautement, sans l'ombre même d'un interrogatoire, Jean Alexandre convaincu de conspiration contre la vie du roi, avec les PP. Jean de Mattos et Gabriel Malagrida. Le pauvre malade se vit donc enlevé tout à coup de sa cellule, au milieu de la nuit, par une troupe de soldats armés, et jeté dans une de ces humides et infectes basses fosses, où devaient

bientôt être ensevelis aussi tout vivants les plus glorieux débris des missions du Brésil, de la Guinée, des Indes, de la Chine et de la Malaisie; et il vécut plus de douze ans dans cet horrible asile, où, selon l'expression énergique des geôliers eux-mêmes, « tout pourrissait excepté ces hommes de Dieu ». Quand on lui apporta le saint Viatique, il protesta, d'une voix mourante, en présence de Jésus-Christ, qu'il ignorait encore la cause de sa captivité, mais qu'il pardonnait de bon cœur et sans exception à tous les auteurs de ses souffrances.

A la même heure et à quelques pas de distance, expirait sur la paille d'un cachot semblable le P. Eusèbe de Mattos, âgé de soixante-douze ans. Il était né au Brésil, mais s'était consacré au salut des Indiens près du tombeau de saint François Xavier; et Dieu avait couronné ses travaux apostoliques par le double martyre d'une déportation si douloureuse qu'il vit en deux mois vingt de ses compagnons mourir de misère, et d'une captivité plus dure encore dans les souterrains de Pombal, où la mort ne brisa ses fers qu'au bout de dix ans.

Boero, *Menolog.*, *t.* 2, *p.* 205. — Murr, *Journal. Zur Kunstgeschichte* (*Hist. Persecut. Soc. Jesu in Lusit.*), *t.* 9, *p.* 130, 232. — Carayon, *Les Prisons du marquis de Pombal* (*Doc. inéd. sur la Comp. de Jésus, IX*), *p.* 178, 248.

Le même jour, l'an 1713, mourut à Cambarju, dans l'île de Salsette, le P. Emmanuel Saraïva, Portugais, alors Provincial de Goa. Dès qu'il s'était vu appliqué au gouvernement de ses Frères, pour attirer une plus grande abondance de bénédictions célestes sur eux et sur lui,

il avait commencé chaque nuit à retrancher une heure de son sommeil, pour la passer, au nom de sa maison ou de sa province, prosterné aux pieds du Saint-Sacrement. Il avait une dévotion insigne aux trois personnes de la sainte Famille, et recourait à elles dans les circonstances les plus difficiles, avec une confiance qui fut parfois miraculeusement exaucée. Un jour entre autres qu'il se trouvait comme réduit à l'agonie, par les plus déchirantes douleurs de la pierre, saint Joseph qu'il venait d'appeler à son secours lui procura instantanément un paisible sommeil; et le lendemain, à son réveil, Emmanuel Saraïva, pleinement guéri, trouva près de lui cette même pierre dont nul remède humain ne l'avait délivré, et qu'il conserva précieusement jusqu'à sa mort, en souvenir d'une si merveilleuse protection.

FRANCO, *Ann. Glor.*, *p.* 78. — PATRIGNANI, *Menolog.* 11 *Febb.*, *p.* 110 (*Ed. Boero*, *t.* 2, *p.* 202).

XII FÉVRIER.

—

Le douzième jour de février de l'an 1557, mourut, au collége de Lisbonne, le P. Alphonse Barreto, déjà nommé trois ans auparavant Recteur d'Evora, du vivant même de Notre Bienheureux Père saint Ignace, quoiqu'il eût alors à peine vingt-quatre ans. L'exemple de ses deux frères aînés, les PP. Jean et Melchior Nunès Barreto, si célèbres tous deux par leurs travaux apostoliques en Orient, l'avait dès l'âge de quinze ans arraché à toutes les séductions du monde; et ne craignant d'être arrêté que par les larmes de sa mère, il s'était enfui, sans lui dire adieu, de Porto à Coïmbre, où le P. Martin de Santa Cruz le reçut dans la Compagnie. On sait quelle était, dans ces premiers temps, l'ardeur des jeunes novices de Coïmbre pour les saintes folies de la croix. Alphonse Barreto, malgré sa jeunesse, ne fut surpassé en ce genre par aucun de ces héroïques enfants de la Compagnie. Voulant imiter un jour quelqu'un de ces traits qu'il venait de lire dans la légende de saint François par saint Bonaventure, il obtint d'être conduit, pieds nus, la corde au cou et les mains liées comme un malfaiteur, sur la place publique de Coïmbre où l'on exposait les condamnés; et il y demeura longtemps, plein de joie, exposé aux regards et à toutes les moqueries des passants, dont les plus charitables le traitaient de fou. Envoyé à Lisbonne, il sollicita une grâce plus étrange encore peut-être, et qui lui fut pareillement accordée: c'était de prendre les vêtements des jeunes portefaix qui passaient tout le jour sur le bord du Tage, et de partager durant plus d'un

mois leur vie, leurs fardeaux, leurs aliments, leur conversation, pour leur enseigner insensiblement les premiers éléments de la doctrine chrétienne, et leur inspirer peu à peu l'amour des vertus propres à leur condition. Notre-Seigneur couronna cet apostolat si extraordinaire de l'humble et fervent jeune homme, des fruits les plus merveilleux, parmi cet auditoire d'un genre si nouveau. En semant çà et là, sans ombre d'affectation, les paroles que lui inspirait le Saint-Esprit, Alphonse vint à bout, en fort peu de temps, de persuader à la plupart d'entre eux la confession et la communion de chaque semaine; et il arrivait lui-même à leur tête, pour se présenter au tribunal de la pénitence et à la table sainte, dans l'église de la Compagnie, sans que l'on pût soupçonner qui il était. On juge bien, d'après ces deux traits, que rien, durant les douze années de vie religieuse du P. Barreto, ne fut capable d'effrayer ou de décourager son zèle; et les plus indignes traitements (ceux par exemple qu'il eut à subir de la part d'un malheureux prêtre, dont il s'efforçait, à un prix semblable, d'arracher le cœur au démon) lui paraissaient une douce récompense de toutes ses peines, comme lui faisant partager la croix et les humiliations de Jésus-Christ.

Cardoso, *Agiolog. Lusit.*, *Fev.* 22, *t.* 1, *p.* 494, 500. — Tellez, *Chron. da Comp.*, *t.* 1, *p.* 213, *et t.* 2, *p.* 330. — Franco, *Imag. da virt. em o Novic. de Lisboa*, *p.* 169. — Id., *Ann. Glor.*, *p.* 79. — Id., *Synops. Annal.*, *p.* 52. — Godignus, *De Abassin. rebus*, *p.* 234. — Nadasi, *Ann. dier. memor.*, *p.* 85. — Drews, *Fasti Soc.*, *p.* 58. — Patrignani, *Menolog.* 12 *Febb.*, *p.* 110 (*Ed. Boero*, *t.* 2, *p.* 210).

Le même jour, mourut en 1583, dans la mission de Négapatam, le P. François Pérès, l'un des premiers et des plus illustres compagnons de saint François Xavier, dont il devait continuer l'apostolat pendant plus de trente années. Or voici le magnifique témoignage que déjà rendait le grand apôtre à cet héroïque ouvrier, presque au début de sa longue et sainte carrière, dans une lettre adressée aux Pères de Goa : « Dès mon arrivée à Malaca, je fus saisi d'une admiration que je puis à peine exprimer, quand je vis la moisson presque infinie que rassemblait dans les greniers de Jésus-Christ Notre-Seigneur, au prix de ses sueurs et de ses saintes industries, un seul ouvrier, le P. François Pérès. Tous les jours de dimanches et de fêtes, dès le matin, il prêche aux Portugais dans la principale église ; et le soir il explique le symbole aux ignorants et aux esclaves des deux sexes. Chaque semaine il réunit dans l'église de Notre-Dame un grand nombre de Portugaises et de femmes chrétiennes du pays, pour leur faire une instruction en rapport avec leur intelligence et leurs besoins. De plus, il ne laisse passer absolument aucun jour sans enseigner le catéchisme à une multitude immense d'enfants, chez les confrères de la Miséricorde ; et il ajoute encore à ce travail qui suffirait déjà largement à toutes les forces d'un seul homme, les confessions d'une foule presque innombrable de pénitents. Ce n'est certes pas là, mes frères, un ouvrier paresseux et inutile de la vigne du Seigneur. Son application au travail, dont j'ai pu m'assurer par mes propres yeux, est si continue, si infatigable, qu'elle ne lui accorde pas même le temps nécessaire pour prendre un peu de nourriture et de repos. J'espère en vérité qu'il n'entendra pas le Seigneur lui adresser ce reproche de la parabole évangélique : *Pourquoi êtes-vous demeurés ainsi dans l'oisiveté?* Car il n'y a, pour ainsi dire,

aucune heure du jour ni de la nuit, où l'on ne le trouve occupé à retirer les âmes de la fange du péché, et à les animer au service du Seigneur qui les a créées. Lorsqu'il monte en chaire, les plus vastes églises ne peuvent contenir la multitude accourue pour l'entendre. Dans ses entretiens familiers, il gagne le cœur, dès les premiers mots, par la douceur et l'affabilité de sa parole. Également cher à tous, grands et petits, il fait les délices du gouverneur et de la ville tout entière. Son insatiable ardeur à gagner des cœurs à Jésus-Christ le fait regarder universellement comme un homme tout apostolique et singulièrement aimé de Dieu. Je vous l'avoue, mes Frères, j'ai honte de moi-même à cette vue; et quand je considère les dépouilles opimes dont un seul homme, sans force de corps et d'une santé toujours languissante, enrichit à toute heure les trésors de l'Église, avec le secours de son Seigneur, je suis couvert de confusion et pénétré jusqu'au fond de l'âme du sentiment de ma propre lâcheté. Tenez pour certain que six prêtres d'une expérience consommée dans le ministère de la confession, et qui n'auraient pas d'autre occupation du matin au soir, suffiraient à peine à entendre cette foule d'hommes que François Pérès, à lui seul, ramène à un amendement sincère de leur vie, par ses sermons et ses entretiens particuliers. Il remplit encore néanmoins les fonctions de chapelain, pour les confrères de la Miséricorde; et vous savez combien ce ministère est laborieux et varié. Que me reste-t-il donc, sinon de répéter que, moi et ceux qui me ressemblent, nous tous qui pleins de santé et de vigueur, faisons si peu de chose, nous ne pourrons nous dérober à un profond sentiment de honte, en voyant des hommes qui n'ont en partage ni santé ni force, chargés d'une aussi riche proie d'âmes arrachées au démon! » Et après cet incomparable éloge, le saint apôtre ajoutait

pour couronnement que ce qu'il enviait néanmoins le plus au Père Pérès, ce n'était pas son zèle des âmes, mais son inconcevable humilité. Aussi ne craignait-il pas d'aller jusqu'à dire : « Pour moi, je regarde François Pérès comme un des plus grands saints que possède aujourd'hui l'Église de Dieu ! »

S. Franc. Xaverius, *Epist.*, *L.* 3, *E.* 14 — *Avvisi dell'India*, *Part*, 1, *p.* 211. — Cardoso, *Agiolog. Lusit.*, *Fev.* 23, *t.* 1, *p.* 502, 506. — *Litteræ Annuæ Soc.*, *A.* 1583, *p.* 212. — Sousa, *Orient. Conquist.*, *t.* 1, *p.* 401, *et t.* 2, *p.* 236, 251, 259, 371. — Franco, *Imag. da virt. em o novic. de Coimbra*, *t.* 2, *p.* 395. — Id., *Ann. Glor.*, *p.* 109. — Tellez, *Chron. da Comp.*, *t.* 1, *p.* 255. — Lucena, *Hist. do P. Franc. Xavier*, *l.* 6, *c.* 3. — Du Jarric, *Hist. des choses plus mémor. ez Indes Orient.*, *t.* 1, *p.* 547, *et t.* 3, *p.* 803. — Orlandinus, *Hist. Soc.*, *Part.* 1, *p.* 259. — Sacchinus, *Hist. Soc.*, *Part.* 5, *t.* 1, *p.* 156. — Nieremberg, *Firman. Relig*, *t.* 2, *p.* 407. — Bartoli, *Asia*, *l.* 2, § 36, *l.* 3, § 42, *l.* 4, § 14, *l.* 7, §§ 25, 28. — Nadasi, *Ann. dier. memor.*, *p.* 86 — Patrignani, *Menolog.*, 23 *Febb.*, *p.* 209 (*Ed. Boero*, *t.* 2, *p.* 416).

N. B. La divergence entre les historiens de la Compagnie, sur le jour de la mort du P. François Pérès, tient uniquement à la réforme introduite à Rome l'année précédente dans le calendrier Grégorien, qui ne fut promulgué que peu à peu dans les parties les plus éloignées du monde chrétien. La lettre même où cette mort fut annoncée aux Pères de Goa précise la date en ces termes : « Hontem dia de entrudo passou desta vida para a gloria a bemdita alma do Padre Francisco etc. » Et le P. Sacchini donne avec raison comme équivalent dans son histoire : « Pridie Idus Februarii. »

XIII FÉVRIER.

—

Le treizième jour de février de l'an 1598, mourut en mer, près de Malaca, le P. Pierre Martins, évêque du Japon. Avant de partir pour les missions des Indes, il avait fait en Afrique un premier essai des souffrances de l'apostolat, en accompagnant le roi Don Sébastien à la fatale journée d'Alcazar-Kébir, dont l'ancienne gloire du Portugal ne s'est pas encore relevée. Le P. Martins y tomba entre les mains des infidèles; et la voie douloureuse qu'il parcourut avec ses compagnons d'esclavage, depuis le champ de bataille jusqu'à Fez, tous ensemble les mains étroitement liées derrière le dos durant plus d'une semaine jour et nuit, presque nus et mourants de faim et de soif, forcés de courir au pas des chevaux de leurs maîtres, et stimulés par la pointe des lances, rappelle à la lettre l'affreuse course des anciens martyrs traînés à travers le désert par les Vandales. Aussi quels que fussent les tourments qui leur étaient réservés à Fez, ils n'en récitèrent pas moins le *Te Deum*, en entrant dans cette ville au milieu des outrages de la populace, bénissant Dieu de leur avoir fait atteindre le terme de pareilles souffrances, vraiment inouïes. On peut voir dans les lettres de Pierre Martins, que nous a conservées le P. Franco, quelques traits des épreuves et des héroïques scènes de leur dure captivité. Plongé dans un cachot avec quatre-vingts gentilshommes portugais, il les anima d'un tel courage pour confesser leur foi que tous demeu-

rèrent inébranlables aux promesses comme aux menaces, et se déclarèrent prêts à sacrifier leur vie, et mille vies dans les tortures, plutôt que d'abandonner Jésus-Christ. Quand la semaine sainte fut venue, Pierre Martins parvint à célébrer au milieu d'eux tous les offices de la Passion; et le corps de Notre-Seigneur, écrit-il, demeura exposé à leurs adorations durant le temps en usage dans la sainte église. Quelques Juifs cependant le surent, et excitèrent les sectateurs de Mahomet à saisir et fouler aux pieds le Dieu des chrétiens. Mais ils trouvèrent les quatre-vingts captifs faisant à Jésus-Christ un rempart de leurs corps, et Pierre Martins à l'autel, prêt, s'ils avançaient d'un seul pas, à consommer sur-le-champ la sainte Hostie. Rendu à la liberté, et parti en 1585, pour l'Orient, le P. Martins, jeté par la tempête sur les rochers de la Cafrerie, vit ses nouveaux compagnons périr pour la plupart au sein de ces dévorantes solitudes, et ne parvint lui-même à Mozambique, en suivant la côte, qu'après des fatigues et des souffrances dont on peut à peine se faire une idée. Sept ans plus tard, après avoir converti un grand nombre d'âmes, puis gouverné toutes les missions des Indes et relevé celle de Lahore, le P. Martins recevait de Rome, en vertu de la sainte obéissance et sous peine d'excommunication, l'ordre de se laisser sacrer évêque du Japon; et quand il entra dans ce vaste empire, telle était sa réputation d'apôtre et de saint répandue dans tout l'Orient, que l'on ne craignit pas d'attribuer à la haine et à la terreur des démons les prodigieux tremblements de terre dont toutes les îles du Japon furent en ce temps-là le théâtre, et qui faisaient dire aux infidèles : « Il faut qu'une terrible guerre ait agité ou menace nos dieux! »

Franco, *Imag. da virt. em o novic. de Coimbra*, t. 1, p. 275. — Id., *Ann. Glor.*, p. 82. — *Ragguaglio d'un notabilissimo naufragio... Roma*. 1588. — Hayus, *De rebus Japonicis*, p. 289, 385, 493, 656. — Gomès de Britto, *Hist. Tragico-Maritima*, t. 2, p. 63-152. *Relac. do naufr. da Nao Santiago* — Du Jarric, *Hist. des choses plus mémor. ez Indes Orient.*, t. 2, p. 126. — Ginnaro, *Saver. Orient.*, *Part.* 2, p. 107. — Guzman, *Hist. de las Miss.*, l. 9, c. 32, *et* l. 13, c. 2. — Nieremberg, *Vidas exempl.*, t. 4, p. 426. — Bartoli, *Giappone*, l. 2, § 44. — Juvencius, *Hist. Soc.*, *Part.* 5, t. 2, p. 592, 605. — Id., *Epit. Hist. Soc.*, t. 3, p. 162, 229. — Crasset, *Hist. de l'Egl. du Japon*, t. 2, p. 3, 69. — Nadasi, *Ann. dier. memor.*, p. 97. — Drews, *Fasti Soc.*, p. 66. — Patrignani, *Menolog.*, 13 *Febb.*, p. 123 (*Ed. Boero*, t. 2, p. 234). — *Briefe aus Ost-Indien. Dr. Th. Br.* 3, 6, 9. — Barbosa Machado, *Bibl. Lusit.*, t. 3, p. 596.

Le même jour mourut à Lisbonne, en 1663, le P. Ruy de Mello, fils unique du comte d'Olivença, page de Marguerite d'Autriche à Madrid jusqu'à l'âge de quatorze ans, brillant officier des guerres d'Afrique et bientôt commandeur de Sainte-Marie de Azevo, gouverneur de l'île de Ceylan avec l'espoir fondé de succéder un jour à son oncle, Antoine de Noronha, vice-roi des Indes, et tout à coup, à l'âge de trente-quatre ans, novice de la Compagnie de Jésus. La vue et la conversation d'un des saints apôtres du Japon fut le principal instrument d'une transformation si merveilleuse. Ruy de Mello avait eu le bonheur, dès ses premières années, grâce aux leçons de son père et de sa mère, de regarder toujours le vice comme le souverain déshonneur de la noblesse; et il avait ainsi traversé la licence du monde et des camps sans en être même effleuré. Cette pureté de cœur le rendit docile à la grâce, malgré tous les obstacles qui semblaient devoir l'arrêter. Non-seulement il lui fallait redevenir enfant parmi les novices; mais il ne

savait pas un mot de latin. Il résolut alors de se donner à la Compagnie en qualité de Frère Coadjuteur, et supplia le Père Provincial de lui accorder cette grâce. Mais sa prière ne fut pas exaucée ; et il entra au noviciat, avec la perspective de s'appliquer après ses vœux, à l'âge de trente-six ans, aux premiers éléments de la grammaire : tant sa décision était ferme de ne rien refuser à Dieu. La vie religieuse du P. de Mello fut digne d'un pareil début. Tout ce qui coûte le plus à la nature ne semblait qu'un jeu pour son héroïque générosité. L'apostolat le plus cher à son cœur était celui des pauvres et des ignorants ; et l'on disait hautement dans Lisbonne qu'il se plaisait bien moins à la conversation de ses nobles parents qu'à la compagnie de leurs esclaves. A plus de soixante-dix ans, il ne laissait encore passer aucun jour sans réduire son corps en servitude par un jeûne sévère et une longue flagellation. Enfin pour ne point ravir aux âmes un temps qu'il lui eût été cependant si doux de passer à s'entretenir avec Dieu, après les travaux de la journée, il ne donnait jamais plus de quatre heures au sommeil, et consacrait les trois autres au saint exercice de l'oraison.

Franco, *Imag. da virt. em o novic. de Lisboa, p.* 751. — Id., *Ann. Glor.*, *p.* 84. — Id., *Synops. Annal.*, *p.* 334. — Patrignani, *Menolog.* 13 *Febb.*, *p.* 125 (*Ed. Boero*, *t.* 2, *p.* 234).

XIV FÉVRIER.

—

Le quatorzième jour de février de l'an 1634, mourut au collége d'Evora le P. Emmanuel Duarte, célèbre dans les annales de sa Province par son héroïque amour pour l'abjection et pour la Croix. Ses talents l'avaient fait proclamer d'avance l'une des gloires les plus certaines de l'Université d'Evora; et comme il était question de l'envoyer achever ses études dans la capitale du monde chrétien, le Recteur du collége obtint, à force de prières, que sa communauté ne fût privée, disait-il, ni des lumières d'une si belle intelligence, ni de la salutaire influence d'une si douce et si éclatante vertu. Mais peu d'années après l'élévation d'Emmanuel Duarte au sacerdoce, lorsque déjà son enseignement jetait un très-vif éclat, de cruelles et irremédiables douleurs de tête vinrent tout à coup l'arrêter, presque au début d'une carrière qui promettait d'être si brillante. Ne pouvant plus alors glorifier Dieu par l'étude, et ne voulant pas rester inutile tant que Notre-Seigneur lui conserverait les forces du corps, il supplia humblement ses supérieurs de lui laisser remplir l'office de portier du collége; et il demeura si longtemps dans cet humble degré, qu'au dehors beaucoup d'étrangers en vinrent à oublier qu'il était prêtre; tandis qu'au dedans son exemple était une prédication très-efficace du mépris de soi-même pour l'amour de Dieu. Cependant au milieu de ces obscures fonctions, si éloignées de celles qu'il avait pu naguère

espérer, et malgré ces douleurs de tête dont l'aiguillon ne lui laissait pas de repos, le fervent religieux se trouvait encore trop peu semblable à Jésus crucifié, et se livrait à toutes les saintes rigueurs de la pénitence. Chaque nuit il se flagellait sans pitié, et ceux qui le transportèrent à l'infirmerie peu avant sa mort le trouvèrent étroitement ceint d'un rude cilice. Mais dès cette vie le Sauveur récompensa très-libéralement son fidèle serviteur par l'abondance des consolations divines, et voulut même, pour rendre témoignage à sa sainteté, qu'on le vît un jour élevé de terre, en extase dans la ferveur de son oraison.

Ant. Franco, *Imag. da virt. em o novic. de Evora*, *p.* 411.—Id., *Ann. Glor.*, *p.* 88. —Id., *Synops. Annal.*, *p.* 264. —Patrignani, *Menolog.*, 14 *Febb.*, *p.* 127 (*Ed. Boero, t.* 2, *p.* 247).

Vers le même jour, mourut en 1622, à l'âge de quatre-vingts ans, dans la maison professe de Lisbonne, le P. Christophe de Gouvea, recteur, maître des novices, provincial ou visiteur, en Portugal et au Brésil, pendant environ cinquante ans. Son père, Henri Nunès de Gouvea, mort en odeur de sainteté après s'être lui-même consacré à Dieu dans la Compagnie, l'avait élevé dans la pratique de toutes les vertus, particulièrement de la prière, de l'humilité, de la charité envers les pauvres; le menant avec lui dans les hôpitaux dès l'âge de dix ou douze ans, pour servir et panser les membres souffrants de Jésus-Christ. A quatorze ans, Christophe de Gouvea quittait la maison paternelle pour embrasser la vie religieuse. Il y fit de si rapides et si merveilleux progrès qu'à vingt-huit ans

ses supérieurs lui avaient déjà confié le soin des novices d'Evora ; et par un privilége qu'il n'a partagé avec aucun autre, parmi les novices formés de ses mains, il put bientôt en invoquer et honorer quinze avec le titre de martyrs et de bienheureux, lorsqu'on rendit peu après un culte public à la glorieuse troupe du B. Ignace d'Azévédo. A l'esprit intérieur et à l'héroïque dévouement des plus admirables serviteurs de Dieu, Christophe de Gouvea joignait toutes les grandes qualités de cœur et d'intelligence que saint Ignace désire dans un supérieur, et surtout un rare talent d'organisation et d'exécution. « Il faisait grandement les œuvres de Dieu », selon l'expression de son biographe, et ne savait pas ce que c'était que d'y renoncer faute de ressources. Nul ne posséda au même degré le talent d'inspirer aux dames portugaises une libéralité portée jusqu'à la magnificence, aux dépens de leur luxe et de leur délicatesse, pour l'amour des âmes et de Jésus-Christ. Depuis plus de trente ans, rien, en fait d'apostolat ou de sainteté, n'était au-dessus de la glorieuse mission du Brésil, cultivée par les Nobrega, les Azévédo, les Anchiéta, et tant d'autres fils de saint Ignace dignes de leur être associés. Mais en fait d'organisation temporelle, rien n'était peut-être plus en souffrance; et il avait fallu une vraie génération de géants pour y résister. Nommé visiteur du Brésil en 1582, Christophe de Gouvea reçut bientôt le nom de second fondateur de cette mission. Il réunit d'habiles artisans, et en reçut même quelques-uns dans la Compagnie, pour diriger tous les travaux de nos autres frères et des indigènes. Les bâtiments du collége de Bahia et du noviciat, l'aménagement des eaux qu'il avait fallu jusqu'alors aller chercher à une grande distance, l'achat et les plantations d'une villa pour renouveler les forces et la santé des professeurs, des étudiants, ou des vieux apôtres épuisés par le

climat et par le travail; la formation des jeunes Indiens, auxquels il fit enseigner le chant et les différentes fonctions liturgiques pour relever l'éclat du culte divin; l'ordonnance et les règlements des cérémonies religieuses, ne peuvent donner encore qu'une faible idée de tous les services qu'il rendit à cette Province naissante; et le P. Claude Aquaviva fut si satisfait de cette visite, qu'il défendit de rien détruire ni changer de ce qu'avait établi le P. de Gouvea. Fait prisonnier par les hérétiques, lorsqu'il revenait en Portugal, l'homme de Dieu put espérer un moment le sort de ses bienheureux novices d'Evora. Mais après l'avoir outragé, dépouillé, accablé de coups, les vainqueurs le jetèrent avec ses compagnons dans une vieille barque, sans autres provisions qu'un peu de biscuit gâté par les vers, et le livrèrent ainsi à tous les caprices de l'Océan, à près de quatre-vingts lieues des côtes du Portugal. Dieu toutefois ne laissa point périr ses serviteurs, et les conduisit au port de Santander, où ils furent accueillis avec la plus fraternelle charité. Après l'organisation du Brésil, et comme pour couronner une si laborieuse vie, Claude Aquaviva songeait encore à confier l'Église du Japon au P. Christophe de Gouvea; et ce grand homme allait être contraint par le souverain Pontife d'accepter les honneurs de l'épiscopat. Mais ses infirmités ne permettaient plus de l'exposer à une traversée si périlleuse; et à la grande joie des religieux de sa Province, il continua jusqu'à sa mort de les gouverner, avec la même réputation de charité, de sagesse et de sainteté.

Franco, *Imag. da virt. em o novic. de Evora*, *p.* 170. — Id., *Ann. Glor.*, *p.* 87. — Id., *Synops. Annal.*, *p.* 234. — Barbosa Machado, *Bibl. Lusit.*, *t.* 1, *p.* 578. — Cordara, *Hist. Soc.*, *Part.* 6, *t.* 1, *p.* 385.

XV FÉVRIER.

—

Le quinzième jour de février de l'an 1781, mourut à Rome, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans, le P. Jean de Gusmaô, dernier assistant de Portugal avant la destruction de la Compagnie par Clément XIV, sous le généralat des Pères Visconti, Centurione et Ricci. Entré au noviciat dès l'âge de quinze ans, Jean de Gusmaô puisa de bonne heure cet amour de la vie intérieure et de la prière, cette inaltérable conformité à la volonté de Dieu, qui seuls plus tard le soutinrent parmi tant d'épreuves, surtout quand il vit tomber successivement, sous les coups de Pombal, toutes les missions, toutes les provinces de son Assistance, et que sa charité dut subvenir aux plus pressants besoins de quinze cents religieux sans ressource, jetés sur les côtes de l'Italie; tandis que leurs plus illustres Pères, ensevelis au fond des cachots, y souffraient ce lent et cruel martyre, qui pour plusieurs dura dix-sept ans, et fut assurément l'un des plus affreux dont l'histoire de l'Église fasse mention. Grâce à cette union de cœur avec Dieu, le caractère propre du P. Jean fut d'accomplir toujours l'œuvre qui lui était assignée pour chaque moment avec toute la perfection possible. Au témoignage des jeunes compagnons de ses études, la première partie de sa vie religieuse se résumait en ces trois mots : « Mon Dieu, mon livre et ma cellule ! » c'était là pour lui le secret de la science et de la sainteté. Chargé bientôt de fonctions plus impor-

tantes, quand il n'avait pu, durant tout le jour, trouver le temps de réciter son chapelet, il aimait mieux retarder son sommeil que de remettre au lendemain ce pieux tribut d'amour à Notre-Dame; et il ne cessa jusqu'à la mort de jeûner en son honneur tous les samedis. Quand on prétextait, pour l'en détourner, les défaillances de son corps usé par le travail et par la vieillesse, il répondait en souriant par le texte de l'Évangile : *Facite vobis sacculos qui non veterascunt*, et s'assurait ainsi, disait-il, une jeunesse qui ne vieillirait plus. Emprisonné avec les autres Assistants de la Compagnie et avec le P. Laurent Ricci au château Saint-Ange, le P. de Gusmaô n'eut plus d'autre occupation que de prier Dieu. Il se trouvait si bien de sa captivité, qu'il n'acceptait pas même l'invitation de quitter quelquefois sa cellule pour se promener un moment en plein air; et si l'on eût voulu accéder à ses instantes prières, il serait demeuré jusqu'au dernier soupir dans sa prison. Le souverain Pontife Pie VI, après avoir pourvu libéralement à tous ses besoins, demandait souvent des nouvelles du saint vieillard, comme on l'appelait; car toutes ses pensées étaient au ciel. Mais en 1777, lorsque la reine Dona Maria monta sur le trône de Portugal, le P. de Gusmaô crut qu'en dépit de ses quatre-vingt-deux ans, il lui restait un dernier devoir à remplir envers la Compagnie, avant de paraître devant Dieu. Au nom des six cents Jésuites portugais qui survivaient encore à dix-huit ans d'exil et aux horreurs des cachots de Pombal, il en appela solennellement à la justice de sa nouvelle Souveraine, pour obtenir que l'on jugeât enfin, à la face du monde, la cause de tant de religieux, vivants ou morts, « tous condamnés sans avoir été jamais entendus, sans qu'on eût permis à un seul d'entre eux de rien alléguer pour sa défense, sans qu'ils eussent jamais cessé de se montrer tous, comme leurs pères,

prêts à verser jusqu'à la dernière goutte leur sang pour la cause de Dieu, et le salut de leurs princes et de leur patrie. »

Boero, *Menolog.*, *t.* 2, *p.* 284. — Murr, *Journal zur Kunstgesch*, *t.* 6, *p.* 225 (*Cf. t.* 9 *et* 10).

Le même jour, l'an 1610, mourut saintement à Madrid, le P. François Antonio, né à Lisbonne, l'un des trois premiers missionnaires de la Compagnie envoyés en Sardaigne par le P. Lainez, pour y ranimer la foi presque éteinte. Il consacra sept années entières du plus laborieux apostolat, à cette terre inculte et sauvage, sans autre récompense, du moins dans les premiers temps, que la fatigue, les mépris et le plus complet dénuement. On peut lire dans la vie du P. Balthasar de Pinas tout ce qu'eurent à endurer ces héroïques serviteurs de Dieu, et comment l'éclat de leur sainteté finit par triompher des âmes les plus rebelles. Mais au bout de sept ans, la renommée du P. Antonio le fit choisir et appeler à Rome par saint François de Borgia, pour former les novices de la Compagnie à toutes les vertus religieuses, dans la capitale du monde chrétien. Ce fut là que l'impératrice Marie, sœur du roi d'Espagne Philippe II, le connut et le demanda au saint Général avec de si vives instances, en qualité de prédicateur et de conseiller, que François Antonio dut vivre désormais à la suite de cette princesse, d'abord à Vienne, puis à Madrid, durant environ trente-six ans. Il en profita uniquement pour la défense de l'Église contre l'hérésie et pour le salut d'un grand nombre

d'âmes. Dans les courts moments de loisir que lui laissait le saint ministère, il travaillait à quelques ouvrages de piété, tels que ses avis aux soldats chrétiens, ses traductions de quelques anciens Pères du désert ; et il fit pour le catéchisme du P. Emond Auger ce qu'avait fait le P. Busée pour celui du Bienheureux Pierre Canisius, donnant en entier les témoignages des Docteurs et des Pères qui ne s'y trouvaient qu'indiqués. Mais l'un de ses plus beaux titres de gloire, dont le souvenir le comblait, à la fin de sa vie, d'une très-douce consolation, fut d'avoir travaillé à former deux âmes incomparables, en les dirigeant dans les voies de la sainteté : l'ange de la Pologne et de la Compagnie, saint Stanislas, alors jeune écolier au collége de Vienne, et l'illustre martyr de l'Angleterre, Edmond Campian.

FRANCO, *Imag. da virt. em o novic. de Coimbra, t. 2, p.* 616. — ID., *Ann. Glor., p.* 88.—*Litteræ Annuæ Soc., A.* 1610, *p.* 121. — ALCAZAR, *Chrono-Historia de la Comp. de Jesus en la prov. de Toledo, t.* 1, *p.* 370, *et t.* 2, *p.* 185. — BARBOSA MACHADO, *Bibl. Lusit., t.* 2, *p.* 106. — SOTUELLUS, *Bibl. Script Soc., p.* 212. — NADASI, *Ann. dier. memor., p.* 91. — FRANCISCO DE SANTA MARIA, *Ann. Hist. Diar. Port. Fev.* 15.

Le même jour moururent encore, à Coïmbre, trois de nos Frères dont le souvenir demeura longtemps en odeur de bénédiction :

Emmanuel Resende, jeune étudiant, saintement avide de souffrances, et qui, à l'exemple de saint Louis de Gonzague, tâchait de se tenir toujours dans une posture incommode, pour ne pas laisser son corps en repos ; Jean Rodriguès d'abord admis parmi

les Scolastiques, mais arrêté au début de ses études par un mal incurable : il obtint à force d'instances le degré de Frère Coadjuteur, et parvint à une haute perfection par son insigne amour du travail, du silence et du recueillement; enfin Gaspar Nunès, très-adonné à la vie intérieure, et qui éprouvait une consolation très-douce à offrir ses fatigues et ses prières pour le succès des Scolastiques dans leurs études : il goûtait tant de joie au pied des autels, surtout durant le temps du saint Sacrifice, qu'on le vit, un jour de fête, entendre jusqu'à quatorze messes de suite, sans se lasser.

Franco, *Ann. Glor.*, *p.* 89, 90. — Id., *Synops. Annal.*, *p.* 264, 388.

XVI FÉVRIER.

—

Le seizième jour de février de l'an 1569, mourut, au collége de Coïmbre, à l'âge de dix-sept ans, le Frère François de Andrade, Scolastique, l'ange et le Stanislas de la Province de Portugal, où sa mémoire au bout d'un siècle et demi était encore en bénédiction. Les plus graves témoins de cette première génération, que l'on peut appeler l'âge héroïque de la Compagnie, assurèrent, après sa mort, n'avoir jamais rien vu de comparable à la perfection de ce saint enfant. « Et je ne crois pas même, écrivait son maître des novices, avoir lu dans la vie des plus grands serviteurs de Jésus-Christ quelque chose d'aussi étonnant que la paix de son âme dans les circonstances les plus difficiles, où il ne considérait que le bon plaisir de Dieu. » Du reste, bien avant son entrée au noviciat, dès l'âge de dix ou douze ans, le jeune François de Andrade avait fait preuve d'un zèle et d'une ferveur qui ne se ressentaient en rien des faiblesses de l'enfance. Apprenait-il qu'un pauvre malade était à l'agonie : il se rendait aussitôt à sa demeure avec un crucifix et deux cierges qu'il plaçait près du moribond, demeurant là souvent plusieurs heures, pour l'exhorter et prier avec lui. C'était un si charmant et si édifiant spectacle, disent les auteurs de sa vie, que de tout le voisinage, les malades en danger demandaient à l'envi le saint enfant, comme le surnommaient les prêtres eux-mêmes, qui engageaient leurs pénitents à le faire appeler. Novice

à l'âge de quatorze ans, François de Andrade, en moins de trois années de vie religieuse, acheva d'élever sur de si solides fondements l'édifice d'une incomparable sainteté. Partout et toujours il se considérait comme ayant près de lui, à droite et à gauche, Notre-Seigneur et sa très-sainte Mère; et il s'attachait à régler sur ces deux uniques modèles, sa tenue, ses paroles, sa démarche, toutes ses pensées et les plus fugitifs mouvements de son cœur. Ne voyant dans ses supérieurs et dans ses frères, que l'image de Dieu qui daignait le conduire et s'entretenir avec lui, il leur témoignait une affection et un respect si tendres et si humbles tout à la fois, qu'ils en étaient dans le ravissement. Grâce à cette sollicitude incessante de plaire à Dieu, jamais on n'eut à l'avertir deux fois d'un défaut, même matériel. N'était-ce pas assez, répétait-il, que le Seigneur lui eût fait dire de s'en corriger? A toutes les heures du jour, il offrait au Père éternel un des mystères douloureux de son divin Fils; et il invitait aussi toutes les créatures, à l'exemple des trois saints enfants dans la fournaise de Babylone, à bénir le Seigneur des grâces dont il avait comblé la très-sainte Vierge, pour en faire la Reine du ciel. De ces pieuses pratiques et de plusieurs autres semblables, découlait comme de leur source, dans l'âme du Frère de Andrade, la plénitude de toutes les vertus : une ardeur vraiment insatiable à crucifier son corps et à lui imprimer les stigmates de la Passion; une ouverture de cœur telle que son maître des novices avait coutume de dire : « L'âme du Frère François est aussi transparente à mes yeux que le plus pur cristal exposé aux rayons du soleil »; une conformité si prodigieuse à la volonté de Dieu, qu'il ne se souvenait pas d'avoir, durant une année entière, passé un seul quart d'heure par jour sans la renouveler. Et néanmoins, sur son lit de mort, comme on lui demandait à

plusieurs reprises, quel souvenir de sa vie religieuse lui donnait plus de joie et de confiance en la miséricorde de Dieu : « Après les mérites de mon Sauveur, ma plus douce consolation, répondit-il, est d'avoir aimé par-dessus tout l'obéissance ! » Et le plus ancien récit de sa mort ajoute : « Quand un de nous désire maintenant s'animer plus efficacement à obéir, il n'a en effet qu'à se remettre devant les yeux François de Andrade obéissant. »

Franco, *Imag. da virt. em o novic. de Coimbra*, *t.* 1, *p.* 684. — Id., *Ann. Glor.*, *p.* 92.— Sacchinus, *Hist. Soc.*, *Part.* 3, *p.* 249. — Nadasi, *Ann. dier. memor.*, *p.* 90 — Patrignani, *Menolog.*, 15 *Febb.*, *p.* 130 (*Ed. Boero*, *t.* 2, *p.* 272).

Le même jour à Nangazaqui, mourut en 1614 le P. Louis de Cerqueyra, sacré en 1594 coadjuteur du P. Pierre Martins, et devenu, quatre ans plus tard, cinquième évêque titulaire du Japon. Il enseignait la théologie dans l'université d'Evora, lorsque lui vint de Rome, en vertu de la sainte obéissance, l'ordre de recevoir sans délai l'onction épiscopale; et le grand archevêque d'Evora, Don Theotonio de Bragance, pour témoigner sa joie de cette élection, convoqua tous les évêques de sa province à une magnifique solennité, dont il voulut seul supporter les frais, avec une libéralité digne d'un roi. Louis de Cerqueyra gouverna seize ans, parmi des difficultés sans cesse renaissantes, l'Église confiée à ses soins. Tour à tour accueilli presque en triomphe par les rois du Japon ou condamné au dernier supplice, il visita le premier les plus lointaines chrétientés de ce vaste em-

pire, organisant avec une rare prudence tout ce que le malheur des temps n'avait pas permis jusqu'alors à ses prédécesseurs de ramener à l'unité. « En ce bon prélat, dit la vieille relation française de sa « mort, plusieurs belles et singulières vertus se retrouvaient : et premiè- « rement il craignait surtout d'offenser Dieu, voire aux plus petites « choses. D'où naissait qu'il ne déterminait jamais aucune affaire qu'a- « près une grande considération et longue maturité. Il aima grande- « ment la vertu de chasteté, ayant toujours abominé et abhorré plus « que la peste le vice contraire. Il ne parlait jamais témérairement et « sans avoir bien pourpensé son dire. S'il devait traiter avec quel- « qu'un, il le faisait honorablement, sans offenser aucune personne, « si abjecte fût-elle. Pour consoler les affligés, il se servait d'une « affabilité paternelle, interrompant volontiers pour cela toute autre « occupation quoique sérieuse et d'importance. Il était merveilleu- « sement aimé, non-seulement des nôtres, mais de tous les religieux « des autres ordres qui se trouvent au Japon. » (Bien qu'il se fût opposé à leur entrée dans ces royaumes, jusqu'à ce que la défense expresse des souverains Pontifes eût été révoquée. Mais il leur exprima son opposition avec tant de modération et d'humilité, qu'en cela même il leur paraissait encore très-aimable.) Sa charité allait si loin que lorsqu'il visitait les chrétientés répandues le long de la côte, chaque soir, il se retirait dans une barque où il passait la nuit, pour n'être autant que possible à charge à personne. Étant indisposé, ajoute le P. de Mattos, de la longue maladie dont il mourut, on ne parvint jamais à lui persuader de se coucher dans un lit, avant le jour de la Purification auquel il célébra sa dernière messe. Toute son ambition était de mourir et reposer avec Jésus-Christ; et lorsqu'on l'avertit que sa dernière heure approchait, levant les mains au ciel,

« Béni soit, dit-il, notre bon Dieu et Seigneur! et que sa seule volonté soit faite, comme il lui plaît ! »

Lettera Annua del Giappone del 1614, *p.* 179. — *Lettres annales du Japon des années* 1613 *et* 1614, *p.* 237. *Le trespas du Révérend Père en Dieu, Louys Cerqueira, évesque du Japon.* (Les relations des années précédentes contiennent aussi bien des détails sur son administration.) — FRANCO, *Imag. da virt. em o novic. de Evora*, *p.* 461. — ID., *Ann. Glor.*, *p.* 92. — JUVENCIUS, *Hist. Soc.*, *Part.* 5, *t.* 2, *p.* 653. — ID., *Epit. Hist. Soc.*, *t.* 4, *p.* 218. — SOTUELLUS, *Bibl. Script. Soc.*, *p.* 560. — GUZMAN, *Hist. de las Miss.*, *l.* 9, *c.* 32, *et l.* 13, *c.* 20. — NIEREMBERG, *Honor del gran Patr.*, *t.* 3, *p.* 694. — BARTOLI, *Giappone*, *l.* 2, § 41, 67, *et l.* 3, §§ 26, 71. — CRASSET, *Hist. de l'Egl. du Japon*, *t.* 2, *p.* 67, 149, 169, 198, 274. — CHARLEVOIX, *Hist. et descr. du Japon*, *t.* 2, *p.* 5, 79, 108, 124, 165, 170. — NADASI, *Ann. dier. memor.*, *p.* 102. — DREWS, *Fasti Soc.*, *p.* 69. — PATRIGNANI, *Menolog.* 15 *Febb.*, *p.* 132 (*Ed. Boero. t.* 2, *p.* 274). — BARBOSA MACHADO, *Bibl. Lusit.*, *t.* 3, *p.* 81.

N. B. La *Lettera Annua* de 1614, suivie par les PP. Nadasi et Drews, dit, il est vrai : « E morto quest'anno, la prima domenica di quaresima, la mattina, li venti di febbraro. » Mais cette assertion même renferme une contradiction évidente; car le premier dimanche de carême tomba en 1614 le 16 février. — La phrase citée par nous entre parenthèse et traduite mot à mot du texte italien, avait été omise (nous ne savons trop pourquoi) par le traducteur français.

XVII FÉVRIER.

—

Le dix-septième jour de février de l'an 1615, mourut à Manille, le F. Paul Rioïn, Japonais, âgé de soixante-quatre ans, et couronnant trente-neuf années de vie religieuse par des souffrances qui l'ont fait inscrire au catalogue des martyrs de la Compagnie. Il unissait à tous les travaux de nos Frères Coadjuteurs les fonctions de catéchiste; et tout porte à croire que c'est lui qui fut cet intrépide et zélé compagnon des missionnaires, désigné sous le seul nom de F. Paul, et dont le dévouement est signalé à diverses reprises dans plusieurs lettres annuelles du Japon; deux empereurs lui avaient même donné des marques de leur estime pour sa vertu et pour sa prédication. Enveloppé dans l'édit de Daïfusama qui fit saisir et déporter plus de quatre-vingts religieux de la Compagnie, Paul Rioïn fut embarqué dans un vaisseau qui faisait voile pour les Philippines. Mais l'entassement des exilés dans l'étroit espace qui leur servait moins d'asile que de prison, fit des trente jours de la traversée un si cruel martyre, que dans le seul mois de février 1615, trois de nos Frères japonais moururent d'épuisement à Manille, ainsi que le glorieux exilé Juste Ucondono, le héros chrétien du Japon. Les deux autres fils de saint Ignace qui partagèrent ainsi les douleurs et la couronne du F. Paul Rioïn, furent les Frères André Saïto et Mathias Sanga, Scolastiques, égale-

ment dignes, par leur ardeur à travailler et à souffrir pour Dieu, de mourir dans l'exil, en vrais confesseurs de Jésus-Christ.

CARDIM, *Fascicul. e Japp. Flor.*, *p.* 49, 51, 53. — ALEGAMBE, *Mort. Illustr.*, *p.* 279.— TANNER, *Soc. Jesu usque ad sang.*, *p.* 276. — TRIGAUTIUS, *De Christ. apud Japon. triumphis*, *p.* 278. — JUVENCIUS, *Hist. Soc.*, *Part.* 5, *t.* 2, *p.* 655.—CARDOSO, *Agiolog. Lusit.*, *Fev.* 17, 24, 28, *t.* 1, *p.* 457, 460, 513, 515, 546, 550.— NADASI, *Ann. dier. memor.*, *p.* 96, 109, 114.—DREWS, *Fasti Soc.*, *p.* 65, 74, 79. —PATRIGNANI, *Menolog.* 17, 24 *Febb.*, *p.* 149, 219 (*Ed. Boero*, *t.* 2, *p.* 303, 432).— COLIN, *Labor. evangel.*, *p.* 710.— NIEREMBERG, *Honor del gran Patr.*, *t.* 3, *p.* 362.

N. B. D'après le texte du P. Colin, mais contrairement aux autres historiens des martyrs et des confesseurs du Japon, le F. Rioïn serait mort le 17 septembre et non le 17 février.

Le même jour moururent en Portugal deux autres Frères Coadjuteurs : Sébastien Fernandès, l'an 1627 au collége de Coïmbre, après soixante et un ans de vie religieuse, et l'an 1694 à Lisbonne, Gaspar de Reys, aveugle depuis sept ans.

Sébastien Fernandès avait consacré la plus grande partie de sa vie au service des malades; et trois fois il s'était héroïquement dévoué à la mort en temps de peste. Son esprit de foi et sa charité étaient admirables; et l'on disait de lui, qu'il traitait les membres souffrants de Jésus-Christ comme il eût voulu traiter le Sauveur lui-même. Aussi en fut-il récompensé libéralement par Notre-Seigneur, et reçut-il dans l'oraison, entre autres faveurs, la connaissance précise du jour où il irait enfin jouir de Dieu.

Gaspar de Reys avait uni si étroitement l'esprit intérieur et la

présence habituelle de Dieu à tous les travaux de ses offices, durant quarante-trois années de vie religieuse, que la privation complète de la vue, en le réduisant à l'inaction, ne lui arracha aucun murmure. On l'entendait même souvent remercier Notre-Seigneur de lui avoir fermé les yeux du corps à tous les spectacles de la terre. Il n'en contemplait que plus facilement, disait-il, et avec plus de goût les choses du ciel; demeurant le matin auprès de l'autel, jusqu'après la dernière messe qui se célébrait dans l'église du noviciat, et n'interrompant sa prière, le reste du jour, que par quelque sainte et aimable conversation avec ceux qui le visitaient, ou par de pieuses lectures que venaient lui faire les novices, surtout dans le livre de *l'Imitation*.

FRANCO, *Ann. Glor.*, *p.* 94. — ID., *Synops. Annal.*, *p.* 248, 394.

XVIII FÉVRIER.

—

Le dix-huitième jour de février de l'an 1615, mourut au collége de Braga, après quatre années seulement de vie religieuse, le Vénérable P. Jean Cardim, parvenu malgré sa jeunesse à la plus héroïque sainteté, comme le prouve avec éclat son procès de béatification. Dieu lui accorda pour première grâce de naître d'une vraie famille de saints, et d'être le fruit de leurs vœux et de leurs prières. De ses trois oncles paternels, deux moururent dans la Compagnie, en odeur de bénédiction; et le troisième, martyr de la charité, au service des pestiférés. Des dix enfants de son père et de sa mère, neuf se consacrèrent pleinement à Dieu par la profession religieuse; mais Jean, leur frère aîné, devait tellement les surpasser par l'éclat de sa vertu que peut-être le Portugal l'aurait vu élevé sur les autels, si cette cause, comme tant d'autres, avait été arrêtée par les malheurs de la Compagnie. Dès sa plus tendre enfance, Jean Cardim n'eut point dans la maison paternelle de plus agréable passe-temps que d'entendre d'abord, et bientôt de lire les plus beaux traits de la vie des saints. Puis il les racontait en famille, avec une ingénuité charmante, conseillant à chacun de les imiter. Sa mère, attentive à découvrir et à favoriser en lui les premiers mouvements de l'Esprit-Saint, se gardait bien d'y mettre obstacle par une tendresse trop humaine; et elle put répondre plus tard au P. Antoine de

Vasconcellos, qui refusait d'admettre Jean parmi les novices, sans son autorisation : « Mon Père, je n'ai jamais élevé mes enfants que pour Dieu seul ; et je les remets entre ses mains. » A l'âge de treize ans, Jean Cardim ne laissait déjà passer aucun jour sans réciter l'office de Notre-Dame et le chapelet ; plusieurs fois par semaine il expliquait le catéchisme aux serviteurs et aux esclaves de sa famille, comme il l'entendait lui-même expliquer par son professeur au collége de Lisbonne ; et il faisait même dès lors un fréquent usage des plus rudes instruments de pénitence, cherchant à n'avoir que Dieu pour témoin ; mais sans s'arrêter par respect humain, lorsque la rigueur avec laquelle il traitait son corps fut découverte aux traces de son sang. Il était cependant d'une complexion très-délicate : à tel point que les supérieurs de la Compagnie n'osèrent le recevoir lorsqu'il se présenta une première fois à l'âge de quinze ans. Ils l'exhortèrent donc à parcourir d'abord en entier le cercle des hautes études ; et il y consacra dix années, dans l'Université de Coïmbre, où il s'acquit le renom d'un des plus brillants jeunes canonistes de son temps. Il ne pouvait toutefois se résoudre à demeurer au milieu du monde ; et comme il priait un jour avec ferveur devant la statue vénérée de Notre-Dame-da-Luz, suppliant Notre-Seigneur et sa sainte Mère de l'éclairer, il en reçut, comme autrefois saint Stanislas et saint Louis de Gonzague, l'invitation formelle d'entrer dans la Compagnie de Jésus. Il obéit aussitôt, plein de joie, et comme on lui objectait de nouveau la faiblesse visible de sa santé : « Soyez sans crainte, répondit-il : Dieu m'a donné un corps assez robuste pour soutenir les rigueurs de la pénitence. » Et il put alléguer en preuve la rude expérience qu'il avait faite depuis plusieurs années. La vie religieuse en effet ne fit que modérer ses austérités;

car il dut par obéissance ne plus se flageller qu'une fois le jour, ni porter au delà d'un certain nombre d'heures le cilice qu'auparavant il ne quittait pas même la nuit. Un des plus vifs désirs de Jean Cardim avait été de se voir admis parmi les enfants de saint Ignace, en qualité de Frère Coadjuteur; mais sa demande ne fut pas exaucée; et il reçut même l'ordre formel de prendre les ordres sacrés avant d'entrer au noviciat. Il s'en dédommagea le mieux qu'il put, par toutes les humiliations en usage dans les communautés les plus ferventes; et nul n'était plus ingénieux à s'en procurer. Ainsi plusieurs fois chaque semaine, il prenait ses repas au milieu des pauvres les plus rebutants, après leur avoir expliqué un point de la doctrine chrétienne, et quelque pieuse industrie pour sanctifier leur pauvreté. Cet humble ministère de catéchiste, avec la dernière classe de grammaire dans un collége, tant qu'il ne lui serait pas permis d'aller évangéliser les infidèles, faisait l'unique objet, disait-il, de toute son ambition. Envoyé au collége de Braga, pour y préparer son examen de philosophie, il y obtint à force d'instances que le caractère sacerdotal ne fût pour lui la cause d'aucun privilége entre ses jeunes condisciples, et regarda comme une faveur insigne de partager la chambre de l'un d'entre eux. Ses jours de congé se passaient à visiter les hôpitaux et les prisons, et à parcourir les villages autour de Braga, pour attirer les âmes les plus grossières à la connaissance de leur Créateur. On aurait peine à croire jusqu'où allait l'amour et la vénération de ces pauvres gens pour le Père Cardim. Le plus souvent, quand il traversait les rues de la ville, une foule nombreuse ne tardait pas à l'environner et à le suivre avec une si naïve importunité qu'il lui fallait s'arrêter bientôt, pour parler en plein air, devant cet auditoire improvisé, des choses du ciel. Et il le priait ensuite hum-

blement de le laisser en paix poursuivre sa route. Beaucoup de personnages distingués se rendaient chaque jour dans notre église, rien que pour le contempler célébrant le saint Sacrifice, ou prosterné en action de grâce au pied de l'autel; et plusieurs témoins attestèrent l'avoir vu alors en extase, élevé de terre, privé de l'usage de ses sens. Il ne songeait pour ainsi dire d'un bout de l'année à l'autre, qu'à imiter les exemples du Sauveur dans ses différents mystères; et comme un de ses supérieurs lui reprochait un jour d'avoir à peine un vêtement d'été contre les rigueurs d'un froid de décembre: « Pardonnez-moi, mon Père, lui répondit-il; mais en songeant à ce Sauveur transi de froid dans sa crèche pour l'amour de nous, je n'ai pu me défendre d'en désirer autant pour l'amour de lui. » A l'instant où il rendit le dernier soupir, sa mère, bien éloignée alors du collége de Braga, le vit près d'elle tout brillant de gloire; et il lui dit en montant vers le ciel: « Réjouissez-vous, ma chère mère, car je vais jouir de la vue de Dieu; et je dois une grande part de mon bonheur aux saintes leçons que j'ai reçues de vous! »

Seb. de Abreu, *Vida e virt. do admir. P. Jo. Cardim.*—Alegambe, *De vita et mor. P. Jo. Cardim.*—Cardoso, *Agiol. Lusit.*, *Fev.* 18, *t.* 1, *p.* 465, 469.—Franco, *Imag. da virt. em o novic. de Coimbra*, *t.* 2, *p.* 407-456. — Id., *Ann. Glor.*, *p.* 95.— Id., *Synops. Annal.*, *p.* 213. — Andrade, *Varones Ilustres*, *t.* 6, *p.* 86. — Juvencius, *Hist. Soc.*, *Part.* 5, *t.* 2, *p.* 901.—Nadasi, *Ann. dier. memor.*, *p.* 98. —Drews, *Fasti Soc.*, *p.* 66.—Patrignani, *Menolog.* 18 *Febb.*, *p.* 156 (*Ed. Boero*, *t.* 2, *p.* 321).—Francisco de Santa Maria, *Ann. Hist. Diar. Portug. Fev.* 18.

XIX FÉVRIER.

—

Le dix-neuvième jour de février de l'an 1687, mourut dans la maison Professe de Lisbonne le P. Emmanuel Luis, l'un des plus insignes prédicateurs du Portugal au dix-septième siècle, et l'objet de la vénération universelle par sa sainteté. Nul n'était plus sincèrement humble au milieu de ses triomphes apostoliques, ni ne réduisait plus énergiquement en servitude son corps et tous les désirs de son cœur. Les douleurs de la goutte lui firent endurer dans sa vieillesse un cruel martyre. Souvent elles lui enchaînaient à la fois les pieds et les mains. Mais dès le premier instant de relâche, il remontait en chaire ou se traînait à son confessionnal, ne voulant pas d'autre repos que celui de la tombe et du paradis. Il avait gouverné le collége de Santarem; et le Père général voulait lui confier la maison professe de Lisbonne; mais l'homme de Dieu, à force d'instances, obtint de se soustraire à la menace d'un pareil honneur, ne demandant que la seule grâce de vivre et de mourir sous l'obéissance, pour prix de ses longs travaux au service de la Compagnie.

FRANCO, *Ann. Glor.*, *p.* 103. — ID., *Synops. Annal. p.* 381.

Le même jour fut enterré solennellement dans la cathédrale d'Evora le premier martyr de la Compagnie en Europe, le P. Emmanuel Fernandès, mort la veille, par suite des tourments que lui avait fait souffrir un prêtre scandaleux, auquel il venait d'arracher sa proie. Né dans la colonie portugaise de Tanger, mais cédant au désir d'achever ses études et de travailler au salut des âmes, Emmanuel Fernandès eut le bonheur d'arriver à Lisbonne, juste au moment où Simon Rodriguès et François Xavier remplissaient la cour de Jean III de l'éclat et du parfum de leur sainteté. Dès ses premiers entretiens avec eux, il reconnut que Dieu l'appelait à les suivre, et commença aussitôt à partager leur vie humble, pauvre et crucifiée. Une de ses premières épreuves fut, suivant les exemples des compagnons mêmes de saint Ignace, d'aller en pèlerin et en mendiant jusqu'à Saint-Jacques de Compostelle; et pour nous laisser entrevoir à quel dénuement se trouvaient parfois réduits les novices durant un semblable pèlerinage, l'auteur de sa vie raconte qu'il y passa jusqu'à trois jours entiers sans autre nourriture que les mûres sauvages des buissons. Choisi en 1550 par le P. Simon Rodriguès pour aller faire refleurir la vie chrétienne dans l'important diocèse d'Evora, Emmanuel Fernandès ne devait pas étendre son apostolat au delà des bornes étroites de cinq années; mais c'en fut assez pour lui assurer le glorieux nom d'un des plus grands apôtres du Portugal. Le Vénérable Louis de Grenade et le saint archevêque de Braga, Don Barthélemi des Martyrs, l'appelaient hautement l'organe et la trompette de l'Esprit-Saint, et bénissaient Dieu de l'avoir prédestiné à faire descendre, disaient-ils, le feu de cet Esprit divin sur la terre. A peine peut-on se figurer l'ébranlement des villes entières où il prêchait les exercices de saint Ignace. Il faut lire en détail dans la vie du serviteur de Dieu ce

qu'étaient avant lui et ce que devinrent à sa parole les prêtres, qui voulaient à peine confesser pour Pâques le peuple livré à tous les vices, et les hommes du monde enchaînés par le respect humain ou les femmes esclaves d'un luxe sans frein. La confession et la communion générale de chaque mois, la sanctification des monastères, les cantiques des petits enfants pour rappeler tous les souvenirs de ses missions, l'usage des lectures de piété qu'il introduisit en commençant par faire chaque dimanche la lecture publique d'une vie de saint à quelques-uns de ses pénitents, les confréries de charité ou de piété, furent autant de fruits de son zèle; et pour n'insister que sur un exemple, quand il eut fondé à Elvas comme une sainte ligue contre le blasphème, l'impression produite par sa parole demeura si vive, qu'au moindre oubli en ce genre les petits enfants eux-mêmes disaient à leurs mères : « Mère, votre bouche vient d'offenser Dieu : baisez la terre, comme le saint Père Fernandès l'a recommandé ! » Cependant un prêtre endurci, n'ayant pu retenir dans le péché la victime publique de son libertinage, arrachée au désordre par les exhortations de Fernandès, jura de s'en venger dans le sang de l'homme de Dieu. Le jour où le saint missionnaire revenait d'Elvas à Evora, quelques assassins masqués le surprirent dans un lieu désert; et par un raffinement de barbarie, écrasèrent comme à coups de massue, avec de petits sacs remplis de sable, tout son corps et jusqu'à cette bouche qui avait été l'instrument de tant de retours à Dieu. Instruit par eux, avant d'être frappé, du motif qui lui valait un pareil martyre, Emmanuel Fernandès en avait béni le saint nom de Jésus; et quand ses bourreaux s'enfuirent, le tenant pour mort, il trouva encore assez de force pour les rappeler en leur pardonnant, et en leur offrant avant d'expirer l'absolution de leur crime et des censures qu'ils avaient encourues. Vaincu par cette charité vraiment inouïe,

l'un d'eux revint alors en pleurant, se jeta aux pieds de l'apôtre dont il venait de faire un martyr, reçut avec le plus vif repentir cette absolution si héroïquement offerte, et réconcilié avec Dieu, ramena non sans peine jusqu'à Evora le saint mourant. Trente-cinq ans plus tard, don Theotonio de Bragance faisait rouvrir la tombe où avaient été déposés comme en triomphe les restes vénérés du Père Fernandès, afin de les transporter solennellement de la cathédrale dans la nouvelle église de la Compagnie. On vit reparaître alors ce corps meurtri mais toujours intact, sans que la corruption eût même touché à ses vêtements sacerdotaux; et toute la ville d'Evora s'ébranla de nouveau pour accourir lui rendre un dernier hommage, en répétant d'une voix unanime : « Allons encore une fois voir le saint! »

CARDOSO, *Agiolog. Lusit., Fev.* 18, *t.* 1, *p.* 463, 467. — TELLEZ, *Chron. da Comp., t.* 1, *p.* 527-539. — FRANCO, *Imag. da virt. em o novic. de Lisboa, p.* 145. — ID., *Ann. Glor., p.* 99. — ID., *Synops. Annal., p.* 29, 41, 42, 48. — ALEGAMBE, *Mort. Illustr., p.* 15. — TANNER, *Soc. Jesu usq. ad sang., p.* 1. — NADASI, *Ann. dier. memor., p.* 97. — DREWS, *Fasti Soc., p.* 66. — PATRIGNANI, *Menolog.* 18 *Febb., p.* 151 (*Ed. Boero, t.* 2, *p.* 315). — FRANCISCO DE SANTA MARIA, *Ann. Hist. Diar. Portug. Fev.* 18.

XX FÉVRIER.

—

Le vingtième jour de février de l'an 1671, mourut saintement à Madère, le F. Pierre Carvalho, Coadjuteur temporel, âgé de plus de quatre-vingts ans, dont il avait passé la plus grande partie dans les deux charges de portier et de sacristain. Or tel était le soin qu'il apportait à l'embellissement et à la propreté de la maison de Dieu, que les habitants de Madère, provoqués en quelque sorte par son exemple à une sainte émulation, se firent dès lors un honneur de contribuer magnifiquement à l'éclat des fêtes de l'Église; et pour lui en témoigner leur reconnaissance, comme au restaurateur pour ainsi dire du culte divin, les chanoines de la principale église de Funchal firent à l'humble religieux de solennelles funérailles. De leur côté, tous les mendiants, nourris ou secourus chaque jour à la porte du collége de la Compagnie, n'appelaient Pierre Carvalho que leur providence visible et leur père. Quand il ne lui restait plus rien à donner, il les consolait du moins de son mieux et priait instamment Notre-Seigneur de leur venir en aide. On assure même que plus d'une fois, pour lui épargner la douleur de renvoyer ses chers pauvres les mains vides, Dieu renouvela en sa faveur la multiplication miraculeuse des pains ou de l'argent qu'il était chargé de distribuer; et sa sainte vie, dont la prière, la charité, le travail et la pénitence se partageaient toutes les heures,

donna lieu de croire sans peine à ce témoignage de la complaisance de Dieu pour le saint portier.

FRANCO, *Ann. Glor.*, *p.* 103. — ID., *Synops. Annal.*, *p.* 352.

Le même jour mourut à Lisbonne, en 1722, le P. Antoine Cordeyro, célèbre par ses travaux apostoliques, et par son zèle pour la gloire de Dieu et de Notre-Dame de Lapa. Né aux Açores dans l'île de Terceira, il puisa dans les classes de la Compagnie, avec les premiers éléments de la grammaire, une dévotion toute filiale pour la Reine du ciel et de la terre. Durant une maladie contagieuse qui, de la seule classe du jeune Antoine, avait mis en péril la vie de trente écoliers, il allait tous les jours en pèlerinage avec un de ses frères à une chapelle de la très-sainte Mère de Dieu, appelée Notre-Dame-de-la-Santé, pour obtenir leur guérison, et elle lui fut accordée. Parvenu à l'adolescence, il s'embarqua pour le Portugal, afin d'y parcourir en entier le cercle des hautes études; mais par malheur le vaisseau qu'il montait fut attaqué en pleine mer et pris par les Espagnols qui le conduisirent à Cadix. Jeté en arrivant au fond d'un cachot, le jeune étudiant faillit devenir victime des passions allumées par la guerre et se vit condamné à être pendu. Peu après cependant, on lui fit grâce de la vie et même de la liberté. Il se hâta de partir alors pour Lisbonne, mais à pied et en temps de peste, au prix de bien des peines et des dangers. Toutefois il eut le bonheur, parmi tant d'épreuves, de comprendre la différence de ce qu'il lui avait

fallu souffrir par contrainte au milieu du monde, sans adoucissement et sans fruit, et de ce que les saints souffrent volontairement pour Dieu, avec tant de joie. Cette pensée le décida à rompre sans plus de délai avec toutes les espérances humaines, et à supporter plus tard, avec une patience héroïque, les vives et longues douleurs qui furent le prix de ses travaux apostoliques dans la Compagnie. Au milieu d'une de ses missions, le salut d'une âme faillit lui coûter la vie. Un libertin, furieux de se voir enlevé sa proie, fit donner au Père Cordeyro un poison si actif que toutes ses dents en tombèrent; et peu s'en fallut qu'il n'expirât dans les plus atroces convulsions. Revenu néanmoins des portes de la mort, l'homme de Dieu se remit au travail avec la même ardeur et la même intrépidité qu'auparavant. Mais la plus glorieuse couronne du Père Cordeyro semble avoir été l'œuvre du pèlerinage de Lapa, confié à la Compagnie et vénéré par les Portugais presque à l'égal de la sainte maison de Lorette. Il fallut toute sa force d'âme pour vaincre les obstacles que mirent à son entreprise ceux qui devaient le plus la favoriser. Qu'il suffise de dire ici que durant de longues années l'évêque de Lamego interdit le saint tribunal de la pénitence à tous les Pères de la Compagnie qui travaillaient en ce saint lieu au salut des âmes; et que pour absoudre de leurs péchés les innombrables pèlerins, les Pères de Lapa n'eurent longtemps d'autre ressource que d'entendre les confessions en plein air, dans la saison même la plus rigoureuse, assis à peu de distance de la chapelle, sur des rochers qui appartenaient à un diocèse voisin.

Lopez de Arbizu ? *Catalog. Script. S. J. Prov. Lusitaniæ*, *p.* 14. — Barbosa Machado, *Bibl. Lusit.*, *t.* 1, *p.* 246. — Franco, *Synops. Annal.*, *p.* 356, 462. — Cordeyro, *Hist. Insul.*, *p.* 356. — Id., *Loreto Lusitano Virgem senhora da Lapa*, *Part.* 3, 4, 5, passim *et Part.* 6, *c.* 14.— (Dans ce dernier ouvrage le P. Cordeyro raconte en détail l'histoire du pèlerinage de Lapa sans jamais se nommer lui-même ; mais il est certain cependant que le principal rôle de la fondation n'appartient qu'à lui.)

N. B. Le P. Lopez de Arbizu fixe la mort du P. Cordeyro au vingt février, Barbosa au deux du même mois. Si le pieux historien de Notre-Dame de Lapa était mort le jour de la Purification, il nous semble que cette circonstance eût été relevée par les deux auteurs, et que le second ne se fût pas contenté d'un simple chiffre pour la rappeler.

XXI FÉVRIER.

—

Le vingt et unième jour de février de l'an 1761, mourut à Rome en odeur de sainteté le P. Emmanuel Correa, l'un des exilés du Brésil traînés d'abord captifs à Lisbonne, et déportés de là, par ordre de Pombal, sur les côtes des Etats-Romains. Né à Santarem, le jeune Emmanuel suça pour ainsi dire avec le lait de sa pieuse mère une dévotion toute filiale envers la très-sainte Vierge et envers son ange gardien. Il y joignit un peu plus tard, dès qu'il fut admis comme externe au collége de la Compagnie à Santarem, un amour suprenant pour le saint patron de la jeunesse, et un si ferme désir d'imiter en tout Louis de Gonzague qu'il dépassa presque en ce genre toute croyance. Aussi l'un de ses condisciples, devenu dans la suite religieux de la Compagnie, n'hésitait pas à dire en parlant de lui : « Ce que j'ai vu dès lors tient du miracle. » Tous le regardaient comme un ange dans un corps mortel ; et bien avant la fin de ses études littéraires, il ne laissait passer aucun jour de la semaine sans porter le cilice et se flageller. Il poussa même si loin cet amour de la pénitence, qu'un grand nombre de fois, dit l'auteur de sa vie, il trouva le moyen de se joindre en secret à quelques écoliers remis entre les mains du correcteur, et d'être ainsi châtié avec eux. Plus tard, après son élévation au sacerdoce, on peut dire que ses austérités n'eurent plus de bornes ; et surtout à certaines

époques de l'année, il ne laissait pas, dit encore le même auteur, une seule partie de son corps sans quelque instrument de pénitence, et pouvait à peine faire un mouvement. A dix-sept ans, Emmanuel Correa fut reçu parmi les novices destinés à la Province du Brésil ; et l'année suivante, il quittait Lisbonne avec onze jeunes compagnons, dont il était nommé le supérieur, tant le P. Henri Carvalho, qui gouvernait alors la province du Portugal, avait de confiance dans sa maturité et dans sa vertu. Appliqué après ses premiers vœux et son juvénat à l'enseignement de la jeunesse, Emmanuel Correa s'acquitta de cet humble emploi, comme eût voulu s'en acquitter jadis Louis de Gonzague, selon le récit du P. Cépari. Deux traits suffiront pour faire entrevoir quels furent les fruits de cet enseignement. Comme le P. Michel da Costa, visiteur du Brésil, passait par la ville de Tous-les-Saints, où se trouvait alors le jeune professeur : « Mon Révérend Père, lui dit un jour le commandant de la garnison, quand vous nous enlèverez ce jeune homme, je ne suis pas sans crainte que, pour s'opposer à son départ, les parents de ses écoliers n'aillent jusqu'à exciter une sédition ». Et comme il faisait en public le catéchisme aux enfants, aux esclaves et au plus bas peuple d'Olinde, un prêtre zélé de cette ville s'engagea solennellement à donner chaque année, comme à titre de fondation, une somme considérable aux Pères du collége, tant que les supérieurs laisseraient chargé de ce ministère apostolique Emmanuel Correa. Quand la Province du Brésil tomba sous les coups de Pombal, le Père Correa fut surtout le consolateur et le soutien des plus jeunes exilés. Sur le vaisseau qui les transportait, il choisit la place la plus incommode, où sa vie fut même en danger. La longue durée du voyage menaçant d'épuiser bien avant le terme toute la provision d'eau, chacun des prisonniers fut réduit à n'en avoir plus chaque

jour qu'une quantité trop insuffisante; et néanmoins plusieurs fois chaque semaine Pierre Correa se privait de sa ration en faveur des plus épuisés. A Lisbonne, beaucoup de jeunes religieux, soumis à de longs interrogatoires, et tour à tour attaqués par la séduction et par les menaces, lui durent leur inébranlable fermeté. Quand il les voyait remonter vainqueurs sur le vaisseau, leur appliquant avec une légère altération l'éloge adressé par le Saint-Esprit aux hommes apostoliques : « Qu'ils sont beaux, disait-il, les pieds de ceux qui suivent le Sauveur chargé de sa croix ! » et il se prosternait aussitôt pour les leur baiser. Enfin peu de mois après son entrée à Rome, voyant un grand nombre de ses compagnons attaqués d'une maladie mortelle, il offrit à Notre-Seigneur sa propre vie pour obtenir leur guérison, et fut pleinement exaucé : car pas un seul d'entre eux ne succomba plus au fléau. Pour lui, véritable martyr de sa charité, instruit par son bien-aimé modèle et patron Louis de Gonzague, du jour où il verrait ses liens brisés, et s'envolerait au ciel sans passer par les flammes du purgatoire, il expira peu après, le visage rayonnant de joie. Il venait d'achever la veille sa trente-deuxième année de vie religieuse et avait à peine quarante-neuf ans.

Vita venerabilis Patris Emmanuelis Correæ... In Fano S. Martini. 1789. — Boero, *Menolog. 22 Febb., t. 2, p.* 410.

N. B. Le texte de la vie latine dont le P. Boero se borne à donner l'abrégé dit expressément que le P. Correa mourut : « Nono kalendas Martii » : ce qui fixe sa mort non au vingt-deux février, mais au vingt-et-un, qui était en effet un samedi, conformément à la demande expresse du serviteur de Dieu.

XXII FÉVRIER.

—

Le vingt-deuxième jour de février de l'an 1624, mourut glorieusement à Xendaï dans le royaume d'Oxu, le Bienheureux P. Jacques Carvalho, l'un des plus grands apôtres et des plus héroïques martyrs de l'orient. Né à Coïmbre en 1578, il avait quitté le Portugal à l'âge de vingt-deux ans; et après avoir reçu les ordres sacrés à Macao, il pénétrait au Japon en 1609, et cultivait tour à tour les chrétientés d'Amacusa, de Méaco et de Nangazaqui. Saisi cinq ans plus tard avec presque tous les missionnaires, et déporté au delà des mers, par l'ordre de Daïfusama, Jacques Carvalho fonda en 1615 l'Église de la Cochinchine avec le célèbre P. François Busomi; mais dès l'année suivante il parvenait à rentrer au Japon, et choisissait pour centre de ses travaux le royaume d'Omura, changé alors en une véritable arène de martyrs soumis aux supplices les plus raffinés. De là, quand sa présence n'y parut plus aussi nécessaire, il parcourait les provinces environnantes, et quelquefois même allait consoler les confesseurs de Jésus-Christ ou sauver de nouvelles âmes dans les royaumes les plus éloignés. C'est ainsi qu'il célébra le premier le saint Sacrifice chez les Aïnos, dans la terre de Yezo, la plus septentrionale du Japon; et nous avons encore de lui une lettre où il raconte les dangers et les résultats de ce voyage. Trois fois aussi, au péril de sa tête, il visita les saints exilés, relégués aux derniers confins de l'empire

dans l'affreux désert de Tsougarou. Revenu en 1621 au secours des chrétiens d'Oxu, alors en proie à la plus furieuse tempête, le Bienheureux Jacques Carvalho, pour être toujours à portée de les secourir sans compromettre leur sûreté, refusa l'asile que lui offraient les plus dévoués, et fixa sa demeure à peu de distance, au fond d'une vallée solitaire, au milieu des bois et des rochers. Mais une troupe d'espions et de satellites ne tarda pas à l'y découvrir, avec un petit troupeau de fidèles qui l'avaient suivi dans sa retraite et partagèrent tous le triomphe de son interrogatoire et de sa mort. On était alors au fort de l'hiver; et le gouverneur de Xendaï trouva dans cette circonstance l'idée d'un nouveau supplice. La voie qu'ils avaient parcourue avant d'entrer dans cette ville avait été déjà si douloureuse, que deux d'entre eux expirèrent, encore loin du terme. Les autres, dépouillés de tout vêtement, furent liés à des poteaux dans des fosses d'eau glacée, contraints de s'y tenir tour à tour assis ou debout, plongés dans l'eau tantôt jusqu'aux genoux, tantôt jusqu'à la ceinture ou à la poitrine, pour mieux varier leurs tourments. Après une première épreuve qui dura trois heures, leurs bourreaux les délièrent; et aussitôt deux d'entre eux tombèrent morts, glacés jusque dans la moelle des os. Tous les autres, sans mouvement, étaient à côté d'eux, gisants sur la terre. Seul, le P. Carvalho, bien qu'ayant encore à peine un souffle de vie, s'assit tranquillement sur le bord de sa fosse, et continua doucement à prier, avec une si merveilleuse sérénité que les païens accourus à ce spectacle en étaient saisis de stupeur. Ramenés en prison, ces généreux martyrs y demeurèrent quatre jours entiers, sans pouvoir faire un mouvement qui n'ajoutât encore à leurs souffrances. Mais pas un ne se laissa vaincre; et le gouverneur de Xendaï ne sachant comment inventer une plus cruelle

torture, les fit ramener et lier dans leurs fosses glacées, avec ordre de les y laisser mourir. Ce fut pour l'homme de Dieu une grande joie que de voir tous ses compagnons remporter alors sous ses yeux la palme du martyre, chantant jusqu'à la mort les louanges de Dieu. A peine la douleur avait-elle pu arracher à l'un d'eux, lié près de lui, un seul gémissement involontaire. Mais à ce cri, le saint apôtre regardant son cher compagnon avec une tendresse ineffable : « Encore un instant, mon fils, lui dit-il, encore un instant de souffrance, et vous jouirez du bonheur qui ne finira jamais. » Enfin quand tous l'eurent précédé dans le sein de Dieu, un peut avant minuit, il remit lui-même son âme à Notre-Seigneur, après quinze heures de cette affreuse et lente torture, pendant laquelle ses bourreaux ne pouvaient comprendre comment ils ne l'avaient pas vu un seul moment même involontairement trembler.

Decretum Beatific. CCV. MM. Jap., Romæ. 1867. — * *Acta Beatific. CCV. MM. Jap.* — Boero, *Relaz. della glor. morte di CCV. BB. MM.*, *p* 107. — *Lettera Annua del Giapp. A.* 1624, *p.* 24 (*Cf. A.* 1622, *p.* 135). — *Hist. de ce qui s'est passé au Japon l'an* 1624, *p.* 74. — Cardim, *Fascic. e Japp. Flor.*, *p.* 107. — Cardoso, *Agiolog. Lusit.*, *Fev.* 22, *t.* 1, *p.* 497, 500. — Alegambe, *Mort. Illustr.*, *p.* 355. — Guerreiro, *Glor. Coroa*, *Part.* 4, *c.* 50. — Tanner, *Soc. Jesu usq. ad sang.*, *p.* 343. — Franco, *Imag. da virt. em o novic. de Coimbra*, *t.* 1, *p.* 122. — Nieremberg, *Vidas exempl.*, *t.* 4, *p.* 332. — Bartoli, *Giappone*, *l.* 4, §§ 28, 73, 74, 75 — Crasset, *Hist. de l'Egl. du Japon*, *t.* 2, *p.* 434. — Charlevoix, *Hist. et descr. du Japon*, *t.* 2, *p.* 227, 243, 298. — Cordara, *Hist. Soc.*, *Part.* 6, *t.* 1, *p.* 270, 539. — Nadasi, *Ann. dier. memor.*, *p.* 106. — Drews, *Fasti Soc.*, *p.* 71. — Patrignani, *Menolog.*, 22 *Febb.*, *p.* 201 (*Ed. Boero*, *t.* 2, *p.* 400). — *Notic. Summ. das Perseguiç. de Cochinchina*, *p.* 34.

XXIII FÉVRIER.

—

Le vingt-troisième jour de février de l'an 1709, mourut à Rome, dans sa soixante-dixième année de vie religieuse le P. Antoine do Rego, choisi pour assistant de Portugal en 1683, par le P. Charles de Noyelle, après la mort du P. François Almada. La maison professe du Gesù et les missions portugaises de la Compagnie comptèrent Antoine do Rego parmi leurs plus insignes bienfaiteurs; car il leur appliqua en grande partie les aumônes immenses qu'il recevait du roi et des évêques de Portugal. La ville de Rome lui dut elle-même plusieurs fondations perpétuelles, à l'honneur de Notre-Dame et de saint Ignace, telle que la brillante neuvaine préparatoire à la fête de Notre Bienheureux Père, et les litanies de Lorette chantées en musique au Gesù, tous les samedis, à l'autel de Notre-Dame della Strada, et précédées ou suivies de quelques pieux récits à la louange de la très-sainte Mère de Dieu. Mais en dépit des offres et des instances du roi Pierre II, le P. do Rego ne consentit jamais à rien accepter pour son propre usage, même avec la permission de ses supérieurs; et à plus de quatre-vingts ans, il faisait encore à pied ses plus longues courses, toutes inspirées par le zèle ou la charité. Les jours de dimanche ou de fête et les vendredis, il demeurait toute la matinée immobile au saint tribunal de la pénitence; et les plus nobles dames de Rome lui avaient confié le soin de leurs âmes, bien moins touchées par le charme de la

parole que par les saints exemples de l'humble et pauvre étranger qui leur apprenait à suivre Jésus crucifié.

FRANCO, *Imag. da virt. em o novic. de Coimbra*, t. 2, p. 740.—ID., *Ann. Glor.*, p. 111. — ID., *Synops. Annal.*, p. 434.

Vers le même jour, l'an 1634, mourut dans le royaume de Dambea, le saint et savant Père Louis de Azévédo, Portugais, l'apôtre des Agaüs et l'un des plus insignes docteurs de l'Église d'Ethiopie, durant vingt-neuf ans. Parti de Lisbonne pour l'Orient, avant d'avoir reçu les ordres sacrés, il acheva ses études à Goa, puis devint, peu après, recteur des novices. Mais tout ce qu'il avait entendu raconter, dès son arrivée, du vénérable Père André Oviedo et de ses premiers compagnons, lui ravit tellement le cœur, qu'il ne cessait plus de soupirer nuit et jour après le bonheur de suivre leurs traces. Pour l'obtenir plus sûrement et plus promptement, il supplia un jour le Vénérable Père Abraham Georges, auquel il servait la messe, d'être son intercesseur auprès de Dieu; et ce glorieux martyr, si favorisé de Notre-Seigneur, assura au jeune Azévédo, en redescendant de l'autel, que la grâce demandée était obtenue. Tour à tour à Frémone, chez les Agaüs, et dans la belle résidence de Ganété-Jésus ou « le Paradis de Jésus », tout en gagnant par ses prédications une multitude innombrable de schismatiques, le Père Louis de Azévédo traduisait en langue vulgaire ou corrigeait en langue sacrée du pays le petit catéchisme portugais du Père Ignace Martins, l'office de

Notre-Dame et une grande partie du bréviaire et du missel romain, un manuel des exorcismes, un livre d'instructions sur le symbole à l'usage des prêtres, le livre des méditations et des images du P. Natal, le Nouveau Testament, et une si belle exposition de l'Apocalypse, qu'elle fut appelée solennellement par l'empereur « le livre d'or ». — « Dieu Notre-Seigneur, écrit le pieux auteur lui-même dans une de ses lettres, me fit à l'occasion de ce travail une grâce insigne que je crois devoir ne pas taire pour la gloire de son saint nom. Depuis plus de vingt-quatre ans, je souffrais un cruel martyre de peines intérieures, dont je n'avais pu obtenir d'être délivré, ni par mon recours assidu et mes supplications de chaque jour à la très-sainte Vierge Marie, ni par les prières et par les mérites de mes frères. Mais au moment de commencer ce nouveau travail, je résolus de l'offrir à Notre-Seigneur, pour obtenir trois grâces, par les mérites de sa sainte Mère et de son disciple bien-aimé. Ces trois grâces étaient la délivrance de mes peines, la conversion et l'abjuration du schismatique indigène qui écrivait sous ma dictée, et une pleine victoire pour l'empereur sur les voluptés de la chair, le plus grand obstacle à sa profession de la vraie foi. Or, à la fin de mon travail, le Seigneur avait exaucé ma triple demande. Béni soit à jamais l'auteur de tels dons! »

TELLEZ, *Hist. Ger. da Ethiopia Alta*, p. 266, 515, 527. — FRANCO, *Imag. da virt. emo novic. de Coimbra*, t. 1, p. 359. — ID., *Ann. Glor.*, p. 107. — CASSANI, *Glor. del seg. siglo*, t. 1, p. 445. — DU JARRIC, *Hist. des choses plus mémor. ez Indes Orient*, t. 3, p. 273. — SOTUELLUS, *Bibl. Script. Soc.*, p. 558. — VEYGA, *Relaçam Geral*, p. 46. — PATRIGNANI, *Menolog.* 17 *Febb.*, p. 150 (*Ed. Boero*, t. 2, p. 305).

XXIV FÉVRIER.

—

Le vingt-quatrième jour de février de l'an 1590 mourut à Bandora, dans l'île de Salsette, le P. Emmanuel Gomès, Portugais, âgé de soixante-trois ans, mais moins usé par la vieillesse que par trente années de travaux pour gagner des âmes à Jésus-Christ. Avant d'être élevé au sacerdoce, il avait porté l'Évangile aux pauvres insulaires des Moluques; et se trouvant déjà trop honoré des humbles fonctions de catéchiste, il n'avait jamais réclamé contre l'oubli de ses supérieurs, qui ne le rappelèrent à Goa pour être promu aux ordres sacrés qu'à l'âge de cinquante-six ans. L'archipel des Moluques était alors au nombre des missions les plus périlleuses et les plus fécondes en croix. A côté de chaque village chrétien vivaient des populations mahométanes, qui sans cesse fondaient en armes sur les néophytes, pour les réduire en esclavage ou les massacrer, ne consentant à leur donner la paix qu'au prix de l'apostasie. Seul gardien des fidèles de l'île d'Oma, Emmanuel Gomès sut leur inspirer un si généreux courage qu'ils s'engagèrent tous par serment à répandre, s'il le fallait, pour l'amour de Jésus-Christ, jusqu'à la dernière goutte de leur sang. Tous leur discours, disent les anciennes relations, étaient du bonheur et de la gloire d'une telle mort ; et pour entretenir leur sainte émulation, par une nouvelle industrie empruntée à la vieille foi des croisades, le zélé catéchiste attachait lui-même, au pied de l'autel, sur la poitrine des plus intrépides, le signe sacré de la

croix. Cette ardeur du martyre se communiqua bientôt à l'âge même le plus tendre; et dès qu'on signalait l'approche des infidèles, les petits garçons d'un côté, les petites filles de l'autre, se plaçaient à droite et à gauche de la croix et de l'église, près desquelles ils avaient formé de vastes monceaux de pierres, pour frapper l'ennemi et mourir à leur tour, si leurs pères étaient vaincus. Ordonné prêtre sept ans avant sa mort, le P. Gomès consacra ce qui lui restait de force et de vie à évangéliser l'île de Salsette. Plus de la moitié des habitants étaient demeurés jusqu'alors dans l'idolâtrie; mais à sa voix plusieurs milliers de ces pauvres gens devinrent bientôt des enfants de Dieu. A l'héroïque dévouement des apôtres, le P. Gomès joignait encore toutes les vertus qui gagnent les cœurs; et si parmi ses compagnons, selon l'expression d'un vieil auteur, on en eût trouvé difficilement « qui fissent plus et parlassent si peu », dès qu'il s'agissait des splendeurs du culte divin ou des délicatesses de la charité fraternelle, « il était magnifique et libéral, bien que pour son particulier il vécut fort à l'étroit ». Bref, ajoute le même écrivain, il était fort candide et ouvert; et c'est avec de telles âmes que Dieu converse volontiers. Aussi jusque dans le délire de son agonie, pas un mot ne lui échappait qui n'eût trait aux choses du ciel, faisant bien voir ce qu'il portait gravé au plus intime de l'âme, et son désir d'aller régner éternellement avec Jésus-Christ.

CARDOSO, *Agiolog. Lusit., Fev.* 24, *t.* 1, *p.* 512, 515.—SOUSA, *Orient. Conquist., t.* 2, *p.* 277. — DU JARRIC, *Hist. des choses plus mémor. ez Indes Orient., t.* 1, *p.* 481. — *Litteræ Annuæ Soc., A.* 1591, *p.* 875. — *Briefe aus Ost-Indien, Dr. Th. Br.* 8.

Vers le même jour à Lisbonne, mourut en 1580, le Frère coadjuteur Alexandre Coëlho victime de sa charité au service des pestiférés. Il avait combattu vaillamment à la bataille de Lépante, et ne songeait qu'à s'élever par la gloire militaire, lorsque à la fin de cette mémorable journée, voyant une jeune femme captive devenue la proie de quelques soldats qui se préparaient à lui faire subir les derniers outrages, il la racheta au prix de ses armes, qui faisaient alors toute sa richesse, uniquement pour empêcher l'offense de Dieu. Mais Notre-Seigneur ne tarda pas à récompenser tant de charité et de zèle pour sa gloire, par la grâce de la vocation religieuse, et par la glorieuse couronne promise à ceux qui se dévouent généreusement pour le salut du corps et de l'âme de leur prochain

---

Franco, *Imag. da virt. em o novic. de Evora*, *p.* 342.—Id., *Ann. Glor.*, *p.* 118. —Alegambe, *Vict. Charit.*, *p.* 68.—Nadasi, *Ann dier. memor.*, *p.* 112.—Drews, *Fasti Soc.*, *p.* 77.

XXV FÉVRIER.

—

Le vingt-cinquième jour de février de l'an 1714, mourut à Coïmbre le P. Ignace Pimentel, âgé de trente-deux ans, dont il avait passé près de dix-neuf dans la Compagnie. Une erreur de date, constatée seulement après son entrée, l'avait fait admettre en effet parmi les novices avant le commencement de sa quinzième année; mais dans une si grande jeunesse, bien que depuis l'âge de raison il n'eût pas même à se reprocher une faute vénielle tant soit peu grave, il ne se traitait pas moins comme un pécheur digne des plus rigoureux châtiments. Ce n'était pas assez pour lui, dit son biographe, des pratiques ordinaires de la pénitence; il alla jusqu'à essayer du tourment de l'huile bouillante que l'on avait fait endurer aux martyrs; et l'obéissance put seule arrêter ses pieux excès. Il portait du reste la même ferveur dans tout ce qui lui semblait devoir plaire à Dieu. Aussi après avoir étudié les langues anciennes, il sortit de son juvénat parlant le grec et le latin comme sa langue maternelle; et lorsqu'on l'engageait à modérer son ardeur au travail : « Dieu ne veut-il donc pas, répondait-il, que je travaille autant que je le peux ? »

Franco, *Imag. da virt. em o novic. de Coimbra*, *t.* 2, *p.* 685. — Id., *Ann. Glor.*, *p.* 114.—Id., *Synops. Annal.*, *p.* 447. — Patrignani, *Menolog.*, 25 *Febb.*, *p.* 222 (*Ed. Boero, t.* 2, *p.* 453.)

Vers le même jour mourut au Brésil en 1605, le Frère Coadjuteur Edouard Fernandès, Portugais. Il avait passé quarante-deux ans dans la Compagnie, en grande réputation de vertu ; et l'éclat de sa modestie, de sa pénitence et de son amour des abaissements, le faisait vénérer de tous comme un vrai saint. Le Frère infirmier qui le soignait à ses derniers moments le trouva tout enveloppé d'un rude instrument de pénitence qui se repliait cinq fois autour de son corps. Mais Édouard Fernandès demanda comme dernière grâce à demeurer en cet état jusqu'au moment où il paraîtrait devant Dieu ; et quand il eut rendu le dernier soupir, on trouva qu'il avait de plus gravé sur sa chair avec un fer rouge une large croix, pour porter les insignes et se rappeler sans cesse le souvenir de Jésus crucifié.

Cardoso, *Agiolog. Lusit.*, *Fev.* 21, *t.* 1, *p.* 489, 493.

La même année que le F. Edouard Fernandez, mourut, au collége de Coïmbre, le jeune Frère Scolastique Laurent da Costa, vénéré déjà comme un enfant de bénédiction, bien avant son entrée dans la Compagnie, à l'âge de dix-sept ans. Dès lors en effet, non content de recevoir au moins une fois par semaine le corps de Notre-Seigneur, il jeûnait rigoureusement les quarante jours du carême, malgré la faiblesse de son âge, et même les vendredis au pain et à l'eau, en l'honneur de la Passion. Il allait aussi tous les jours visiter la chapelle de Notre-Dame-du-Sauveur, et réciter à ses pieds le chapelet, pour obtenir par elle de connaître et de suivre sa vocation. Les cinq pre-

mières années religieuses du F. da Costa furent dignes d'un tel prélude; mais elles disparurent pour ainsi dire dans l'éclat des cinq dernières, qui lui méritèrent une place insigne entre les plus parfaits enfants de la Compagnie. Son inaltérable fidélité devint cependant alors d'autant plus méritoire et plus difficile, que cette dernière période ne fut pour lui qu'une perpétuelle alternative d'épuisement de forces et de demi-convalescence : état où la nature se sent toujours chancelante et laisse entrevoir d'ordinaire un plus capricieux désir de soulagement. Néanmoins, durant ces cinq ans, le jeune infirme n'omit jamais, dit son biographe, ni une oraison, ni un examen, ni la récitation journalière du chapelet ou de l'office de Notre-Dame; et sa plus douce comme sa plus habituelle étude était de se conformer en toute chose à la très-sainte volonté de Dieu. Un de ses frères l'engageait-il à demander sa guérison : « Que Dieu me garde, répondait-il, de désirer un seul moment de vie! Qui sait si je n'en userais pas comme ce malheureux apostat de la Compagnie qui, près de rendre le dernier soupir, supplia Notre-Seigneur de lui accorder encore une année, et revenu des portes de la mort, perdit peu de mois après sa vocation? » Le F. de Costa eût bien plus volontiers demandé la grâce d'une prompte mort; et loin de s'affliger, lorsque le médecin se trompait dans l'application de quelque remède : « Voilà, disait-il avec joie, que l'on me rapproche encore de mon Dieu. » Il préférait néanmoins, et avec raison, s'abandonner, sans un signe de répugnance, au bon plaisir de son Seigneur, fallût-il rester indéfiniment en un si triste état, mais en répétant toutefois avec une ardeur extrême : « O bienheureux qui vous voit, Seigneur! et qui se repose à vos pieds, ô Vierge Marie! et qui est admis à baiser vos plaies, ô Jésus! » Les crises de son mal étaient quelquefois si douloureuses,

que le Frère chargé du soin des malades disait n'avoir rien vu de comparable depuis vingt ans; et cependant, les yeux fixés sur son crucifix, le pauvre malade, tout en avouant qu'il n'en pouvait plus, ne perdait pas même son sourire. « Dieu, disait-il encore, est mon vrai père; et s'il me traite ainsi, n'est-ce point par amour ? » Puis, comme pour témoigner qu'il ne souffrait pas selon ses mérites, il eût voulu faire en public, devant tous ses frères réunis, une confession générale de ses dix années de vie religieuse; n'attribuant qu'aux mérites de Jésus en croix sa persévérance dans la Compagnie, gage le plus consolant, disait-il, et le plus assuré de son salut. Enfin la charité du jeune mourant fut jusqu'au bout si délicate et si attentive, qu'un de ses frères s'étant approché pour l'embrasser une dernière fois : « Non, lui répondit-il doucement, n'approchez pas de moi; car ma seule haleine pourrait vous communiquer le mal dont je vais mourir. »

Franco, *Imag. da virt. em o novic. de Coimbra*, *t.* 2, *p.* 376. — Id., *Ann. Glor.*, *p.* 494. — Id., *Synops. Annal.*, *p.* 188.

XXVI FÉVRIER.

—

Le vingt-sixième jour de février de l'an 1646, moururent dans les flots, près de l'île de Sancian, les trois Pères Portugais, Valentin Nogueyra, Gaspar de Amaral et Pierre Albert, qui allaient porter l'Évangile, le premier dans l'île d'Haynan, et les deux derniers au Tonquin. Durant de longues années Gaspar de Amaral avait été la principale colonne de cette Église annamite fondée par l'admirable Père Alexandre de Rhodes; et il avait même préparé les voies à l'Évangile dans le royaume de Laos, en députant au roi deux catéchistes chargés de présents. « Rappelé à Macao, dit le P. de Rhodes, pour s'y remettre des langueurs qui le flétrissaient », il se hâtait, après un court repos, de retourner vers ses chers néophytes, lorsqu'il fut englouti par la tempête, à peu de distance du rivage où était mort saint François Xavier. Tandis que les plus robustes matelots se jetaient dans une barque pour gagner la terre à force de rames, et invitaient les missionnaires à partager leur dernier espoir de salut, ceux-ci refusèrent héroïquement; et réunissant autour d'eux toute la foule des passagers, presque uniquement composée d'infidèles, ils instruisirent sommairement et baptisèrent ces pauvres naufragés qui trouvèrent ainsi dans leur malheur même la vie éternelle et entrèrent avec leurs généreux apôtres dans le royaume des bienheureux

---

DE RHODES, *Hist. du roy. de Tunquin*, p. 312.

Vers le même jour moururent saintement et dans de véritables transports de joie, le P. Pierre Zuzarte, à Lisbonne, en 1688, et le P. Paul de Azévédo, en 1596, à Evora.

Le P. Pierre Zuzarte était parti depuis quarante-trois ans pour l'Asie, et avait ainsi consumé presque toute sa vie religieuse dans les missions de Goa, d'Agra et de Macao. Député à Rome, dans sa vieillesse, il ne put obtenir, malgré ses instances, de se rembarquer pour l'Orient : car le roi de Portugal, qui avait pour lui la plus haute estime, ordonna de le retenir à Lisbonne, jugeant que le laisser partir à son âge et avec ses infirmités c'était l'envoyer à la mort. Peu de temps après, le P. Zuzarte perdit complétement la vue; et quand il n'eut plus même assez de forces pour travailler au salut des âmes par ses entretiens apostoliques ou au saint tribunal de la pénitence, il se retira au noviciat, où il ne fit plus que prier jusqu'à sa mort, et rendit très-doucement à Dieu sa sainte âme, après avoir répété l'alleluia, au moment où l'on achevait de lui donner l'extrême-onction.

Le P. Paul de Azévédo était encore à la fleur de l'âge; mais durant ses treize années de vie religieuse, il n'avait cessé de marcher sur les traces de son saint oncle, le Bienheureux Ignace. Cloué deux mois entiers sur un lit de douleurs, il tenait tout le jour les yeux fixés sur son crucifix, comme absorbé dans une profonde contemplation, baisant, pour ainsi dire à chaque minute, les plaies sacrées et le cœur de Jésus. Un peu avant sa mort, il pria quelques-uns de ses frères qui se trouvaient alors près de lui, de réciter le *Te Deum*; et comme ceux-ci lui en demandaient la raison : « O mes chers frères, voyez donc, leur dit-il, la main de mon Seigneur qui daigne effacer mes péchés ! »

FRANCO, *Ann. Glor.*, *p.* 125. — ID., *Synops. Annal.*, *p.* 164, 382.

XXVII FÉVRIER.

—

Le vingt-septième jour de février de l'an 1765, mourut dans les souterrains du fort Saint-Julien, près de Lisbonne, le Frère François da Cunha, Scolastique chinois, né dans la province du Kiang-Nan. Après avoir servi tour à tour de guide aux missionnaires de la Compagnie en temps de persécution, d'interprète à un ambassadeur du roi de Portugal à Pékin, et de catéchiste au saint évêque de Nankin, le Père Godefroid Laimbeckhoven, il se trouvait à Macao, lorsque, dans la nuit du 5 juillet 1762, tous les religieux du collége, Français, Italiens et Chinois, aussi bien que Portugais, furent arrêtés. François da Cunha parvint cependant d'abord à tromper la vigilance des gardes, sous un vêtement emprunté à l'un de ses compatriotes. Mais ressaisi bientôt, il accepta pleinement le calice qui lui était offert, et partagea de grand cœur toutes les souffrances d'une captivité de deux ans sur mer, suivie d'un autre encore plus cruelle dans les trop fameux cachots de Pombal. Voici en quels termes l'un de ses compagnons, le P. Jean Koffler, qui reçut son dernier soupir, traça, peu d'heures après, le récit de sa sainte mort : « Aujourd'hui est passé à une vie meilleure, comme nous avons droit de le croire pieusement, notre très-cher Frère François da Cunha, éprouvé à l'école de la patience depuis dix mois, par des infirmités devenues enfin d'autant plus fatales, que l'inclémence de ce séjour et le défaut de remè-

des humains conspiraient encore à les aggraver. Il se prépara à sortir de cette vallée de larmes, par tous les actes qu'on peut désirer d'un véritable enfant de la Compagnie, et surtout par une résignation absolue à la volonté de Celui qui tient notre sort dans ses mains. Quoique je l'eusse pressé à diverses reprises de ne pas se laisser saigner, sachant trop bien qu'un pareil traitement lui serait funeste et même mortel, il se soumit néanmoins avec une docilité aveugle à la décision du chirurgien, uniquement pour ne pas enfreindre une des règles de Notre Bienheureux Père Ignace : plus joyeux de mourir victime d'obéissance que de vivre longtemps par le libre effet de sa volonté. Son agonie a été courte et si douce qu'il s'est comme endormi au bout d'un demi-quart d'heure, juste au moment où j'achevais de prononcer cette dernière prière : « Seigneur, délivrez l'âme de votre serviteur, comme vous avez délivré Pierre et Paul de leur cachot. »

Murr, *Journal zur Kunstgeschichte*, *t.* 8, *p.* 247-249.— Carayon, *Les Prisons de Pombal* (*Doc. inéd. sur la Comp. de Jésus, IX*), *p.* 128.

Le même jour, au collége d'Evora, mourut en 1658 le P. Barthélemy de Britto, proposé pour modèle, par son biographe, à tous les supérieurs et à tous les prédicateurs de la Compagnie. Recteur du collége de Bragance et de l'université d'Evora, il inspirait à ses inférieurs l'amour du dénuement et de l'obéissance, bien plus encore par son exemple que par ses paroles. Nul religieux dans son collége n'était aussi pauvre que lui. On ne pouvait rien lui faire accepter,

même sous prétexte de dévotion ; et sans condamner certains usages moins sévères qu'on lui alléguait : « Un supérieur, répondait-il, doit être plus rigoureux pour lui-même, qu'un simple particulier ». L'avis unanime de ses consulteurs avait fait différer un jour, au P. de Britto, l'accomplissement d'un ordre que venait de lui envoyer son Provincial. Celui-ci, mécontent d'un pareil délai, lui récrivit d'en faire une pénitence publique : il obéit aussitôt, sans dire un mot pour s'excuser, et à la grande édification de toute sa communauté. Ce qu'il regardait comme la peste, pour une âme appelée à la perfection, ou même simplement à la vie chrétienne, c'était la recherche du bien-être et un esprit de dissimulation : comme si l'on pouvait espérer une vertu solide, ou les lumières dont le cœur a besoin, sans la franchise et l'amour de la croix. Mais dans le ministère apostolique, le P. Barthélemy de Britto rendit encore de plus grands services à sa Province ; car l'auteur de son éloge lui attribue d'avoir fait disparaître un genre de prédications vaines et affectées, très-applaudies par les amateurs d'une parole ingénieuse, mais très-stériles en fruits de salut. Il avait adopté la sainte pratique d'offrir chacun de ses sermons à la Reine des apôtres, à saint Joseph et à saint Antoine de Padoue, en les priant de lui faire sentir au fond du cœur ce qu'ils en pensaient. Enfin l'un de ses plus ardents désirs était de mourir dans l'acte même de l'apostolat, et il eut la consolation de voir sa prière exaucée : car le premier assaut du mal qui devait l'emporter l'arrêta subitement au milieu d'une exhortation spirituelle qu'il adressait aux Pères et aux Frères d'Evora.

Patrignani, *Menolog.* 27 *Febb.*, *p.* 235 (*Ed. Boero*, *t.* 2, *p* 490).

XXVIII FÉVRIER.

—

Le vingt-huitième jour de février de l'an 1598, mourut à Coïmbre le P. Ignace Martins, l'illustre et saint catéchiste du Portugal, et l'un des plus grands hommes dont puisse se glorifier la Compagnie. Ses talents le faisaient regarder comme l'égal des théologiens et des orateurs sacrés les plus fameux de son temps. Aucun prédicateur n'était plus cher à la cour de Lisbonne; et lorsqu'il reçut, avec le P. Pierre de Fonseca, le degré de docteur en théologie dans l'université d'Evora, le Vénérable Louis de Grenade voulut lui servir de parrain; et le roi Dom Sébastien honora cet acte solennel de sa présence, accompagné du Cardinal Infant qui lui succéda sur le trône, et de tout ce que le royaume comptait alors de plus illustre et de plus savant. Par malheur cette gloire humaine flattait encore trop agréablement le cœur du P. Martins, et lui faisait plutôt rechercher l'éclat et le charme de la parole, que l'onction et la force de l'esprit de Dieu. Aussi recueillait-il de toutes parts bien plus d'applaudissements que de fruits réels de salut. Ignace n'était pas toutefois un religieux infidèle à sa règle; il put remercier Notre-Seigneur sur son lit de mort, de ne s'être jamais soustrait à l'obéissance et de n'avoir jamais usé de dissimulation à l'égard de ses supérieurs en leur rendant compte de son âme; mais il ne semblait point aspirer à une plus haute perfection. Dieu qui voulait faire de lui un vase d'élection,

et l'un des plus humbles aussi bien que des plus actifs instruments de sa propre gloire, le retira enfin victorieusement de cette voie riante et trompeuse, qu'il avait déjà parcourue pendant plus de vingt ans. « Père Ignace, lui avait dit l'humble et saint artisan Simon Gomès, vénéré aussitôt après sa mort dans tout le Portugal, sous le nom du saint Cordonnier, Père Ignace, la main du Très-Haut vous changera en un nouvel homme, pendant les dix-sept dernières années de votre vie. » Une autre fois, tandis que le P. Martins travaillait vainement, par un secret dessein de la Providence, à retenir un de ses plus beaux sermons, une image du Sauveur attaché à la croix lui avait adressé ces paroles : « Ignace, prêche donc Jésus crucifié ! » Mais enfin les desseins de Dieu lui furent manifestés plus clairement encore devant la miraculeuse image de Notre-Dame-del-Pilar : car pendant qu'il y célébrait le Saint Sacrifice, lors de son passage par Sarragosse, à peine eut-il prononcé les paroles du *Sanctus*, que soudain la sainte chapelle retentit du concert des Anges; et parmi les cantiques de ces bienheureux esprits, ces mots revenaient sans cesse comme un refrain : « Ignace, prends donc le roseau ! Ignace, prends donc le roseau ! » Or le roseau était en Portugal l'attribut de ceux qui enseignaient le catéchisme aux petits enfants. Ignace obéit; mais ce ne fut pas toutefois sans de longs et rudes combats, ou, pour nous servir de ses propres termes, sans une véritable agonie, qu'à l'âge de plus de cinquante ans, ce grand et illustre orateur se mit en 1581, juste dix-sept ans avant sa mort, à parcourir les rues et les places publiques de Lisbonne, réunissant au son d'une clochette quelques enfants, d'abord peu nombreux, pour leur faire réciter les principales prières du chrétien, et leur expliquer les premiers éléments de la foi. Mais bientôt il en vit accourir une si grande multitude, et il trouva en

eux tant de zèle pour s'instruire et mettre en pratique tous les enseignements de l'Evangile, qu'il n'avait plus besoin que de paraître pendant quelques semaines, avec sa petite armée, dans les quartiers de la capitale, où régnaient de temps immémorial l'ignorance la plus grossière et les vices les plus éhontés, pour les renouveler infailliblement. D'abord bien des hommes longtemps étrangers aux choses de Dieu accouraient du fond de leurs repaires, attirés uniquement par la nouveauté de ce spectacle. Bientôt le charme surnaturel de la parole du saint homme, puis le chant des cantiques où il avait réuni sous la forme la plus populaire toutes les grandes vérités de la religion, avec les traits les plus capables de percer le cœur des pécheurs, et que la voix de ces milliers d'enfants (plus d'une fois même, assure-t-on, la voix des anges), faisait arriver bon gré mal gré aux oreilles des plus obstinés qui se renfermaient chez eux; enfin les miracles éclatants que Dieu opérait par les mains de son serviteur dans l'exercice de ce ministère apostolique, triomphaient de toutes les résistances; et les histrions, fauteurs de tant de désordres, n'osaient plus paraître en public, de peur de se voir bientôt assiégés et chassés par les enfants de la doctrine chrétienne du Père Martins. Cette œuvre admirable avait porté trop de fruits, pendant dix-sept ans, pour être abandonnée après la mort de son fondateur; et durant près de deux siècles, elle a été la sauvegarde la plus puissante de la foi si profonde et si vive des Portugais. En devenant un humble catéchiste, le P. Martins était aussi devenu un apôtre de premier ordre et un véritable saint. Après avoir travaillé tout le jour, il consacrait à la prière la plus grande partie de ses nuits, demeurant d'ordinaire jusqu'à cinq heures de suite, en oraison, et donnant à peine à son corps deux ou trois heures de repos. Les outrages des hom-

mes, et des démons eux-mêmes qui l'attaquèrent visiblement, n'étaient rien auprès de ce qu'il désirait et recherchait sans cesse d'abaissements pour l'amour de Jésus-Christ. Enfin il se crucifiait lui-même avec tant de sainte cruauté, que ceux qui le virent après sa mort, crurent pouvoir comparer son corps sanglant et livide à celui du Sauveur après sa flagellation, lorsque Pilate le présenta aux Juifs en leur disant : « *Ecce Homo!* »

Cardoso, *Agiolog. Lusit.*, *Fev.* 28, *t.* 1, *p.* 378, 382. — Tellez, *Chron. da Comp.*, *t.* 1, *p.* 322, *et t.* 2, *p.* 216-248. — Franco, *Imag. da virt. em o Novic. de Coimbra*, *t.* 1, *p.* 401-447. — Id., *Ann. Glor.*, *p.* 119. — Id., *Synops. Annal.*, *p.* 94, 128, 166. — *Litteræ Annuæ Soc.*, *A.* 1591, *p.* 777, *et A.* 1598, *p.* 151, 154. — Nieremberg, *Honor del gran Patr.*, *t.*3, *p.*773. — Andrade, *Varones Ilustres*, *t.* 5, *p.* 116. — Tanner, *Soc. Jesu Apost. Imit.*, *p.* 298. — Barbosa Machado, *Bibl. Lusit.*, *t.* 2, *p.* 542 — Sacchinus, *Hist. Soc.*, *Part.* 5, *t.* 1, *p.* 344. — Juvencius, *Hist. Soc.*, *Part.* 5, *t.* 2, *p.* 818. — Sotuellus, *Bibl. Script. Soc.*, *p.* 395. — Nadasi, *Ann. dier memor.*, *p.* 113. — Drews, *Fasti Soc.*, *p.* 79. — D'Oultreman, *Eloges des pers. plus sign. de la Comp.*, *p.* 245. — Patrignani, *Menolog.*, 28 *Febb.*, *p.* 245 (*Ed. Boero*, *t.* 2, *p.* 516). — Francisco de S. Maria, *Ann. Hist. Diar. Port. Fev.* 28.

XXIX FÉVRIER.

—

Dans le courant du mois de février, mais on ne sait au juste quel jour, mourut en 1636, à Ozaca, par le supplice de la fosse, le P. Jacques Yuki, l'un des derniers apôtres et des plus intrépides martyrs de la Compagnie au Japon. Le genre de vie auquel il s'était condamné, pour travailler plus efficacement au salut des âmes lui mérita d'être appelé un autre Jean-Baptiste : car selon l'expression d'un vieil auteur, « ce grand et charitable serviteur de Dieu, pour ne pas mettre en peine l'hôte qui le retirerait dans sa maison, fut vingt ans entiers sans loger dans aucune ville ni village. Les bois étaient sa demeure; et il y vivait d'herbes et des fruits sauvages qu'il y trouvait ». Quand, au plus fort de la persécution, la nouvelle du Jubilé accordé par Paul V à l'Église du Japon parvint aux oreilles des missionnaires, déjà nul ne pouvait plus paraître en public sans dévouer sa vie à une croix, ou aux flammes d'un bûcher. Et néanmoins le P. Yuki, ne voulant pas laisser les chrétiens privés d'une pareille grâce, dans le temps où ils semblaient en avoir le plus grand besoin, alla sans crainte la promulguer jusque dans les villes impériales de Méaco, d'Ozaca et de Yedo; et nous le trouvons en une seule année, dit Bartoli, parcourant ainsi les chrétientés de douze royaumes différents, partout pour ainsi dire au milieu des flammes. Il triompha d'obstacles peut-être plus grands encore pour visiter et soutenir les saints exilés des affreux

déserts de Tsougarou, « où le Japon, dit Charlevoix, a vu ce que l'Egypte et la Palestine ont montré à l'univers de plus héroïque, soit pour la pénitence, soit pour le détachement des biens de la terre : avec le relief que la qualité de confesseurs de Jésus-Christ donnait aux solitaires Japonais. » Surpris enfin près d'Ozaca par une troupe de satellites, il fut conduit au tribunal du gouverneur; et condamné, pour prix de sa foi, au cruel tourment de la fosse, il y demeura suspendu trois jours entiers, sans le plus léger signe de faiblesse, et couronnant son apostolat par le plus glorieux martyre, à l'âge de soixante-deux ans.

CARDOSO, *Agiolog. Lusit.*, *Fev.* 25, *p.* 519, 523.—CARDIM, *Fascic. e. Japp. Flor.*, *p.* 221. — ALEGAMBE, *Mort. Illustr.*, *p.* 460. — TANNER, *Soc. Jesu usq. ad sang.*, *p.* 381. — CORDARA, *Hist. Soc.*, *Part.* 6, *t.* 1, *p.* 123, 214. — ANDRADE, *Varones Ilustres*, *t.* 2, *p.* 66. — BARTOLI, *Giappone*, *l.* 5, § 15.—CRASSET, *Hist. de l'Egl. du Japon*, *t.* 2, *p.* 623.—CHARLEVOIX, *Hist. et descr. du Japon*, *t.* 2, *p.* 179, 227, 262-390. — NADASI, *Ann. dier. memor.*, *p.* 78. — PATRIGNANI, *Menolog.*, 25 *Febb.*, *p.* 219 (*Ed. Boero*, *t.* 2, *p.* 450). — *Lett. Ann. del Giappone*, *A.* 1615, *p.* 314; *A.* 1622, *p.* 134, *et A.* 1625-1627, *p.* 56.

MÉNOLOGE

DE

LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

ASSISTANCE DE PORTUGAL.

Ier MARS

—

Le premier jour de mars de l'an 1645 mourut à Cochin le saint Frère Coadjuteur Pierre de Basto, l'Alphonse Rodriguez du Malabar, « dont le nom est aussi fameux dans les Indes, écrivait quarante ans plus tard Louis de Queyros, patriarche nommé d'Ethiopie, que le nom de nos plus grands hommes de guerre de l'Orient ». Pierre de Basto était né en Portugal, de l'illustre famille de Machado, unie par le sang à tout ce que la province d'Entre-Douro-et-Minho comptait alors de plus nobles races! Les ducs de Pastrana et de Hixar étaient au nombre de ses alliés; et le monde offrait à son cœur une carrière toute semée des plus séduisantes espérances. Mais Dieu se l'était réservé et l'avait prévenu de ses dons les plus merveilleux. Tout petit enfant, quand Pierre Machado, conduit à l'église, priait

avec la ferveur d'un ange devant le Saint-Sacrement, il croyait que le peuple entier voyait comme lui, des yeux du corps, des légions d'esprits célestes en adoration, près de l'autel et du tabernacle; et dès lors aussi le Sauveur, caché sous les voiles eucharistiques, devint par excellence le centre de toutes ses affections et des innombrables merveilles qui remplirent sa longue et sainte vie. Ce fut là que plus tard, comme dans un divin soleil, il découvrit sans voiles l'avenir et ses détails les plus imprévus. Ce fut là encore que Dieu lui montra les mystérieux symboles d'une échelle d'or qui unissait le ciel à la terre, s'appuyant au saint tabernacle, et du lis de la pureté plongeant ses racines et puisant sa vie dans la fleur du divin froment des élus et dans le vin qui seul fait germer les vierges. Vers dix-sept ans, grâce à cette pureté de cœur et à cette force dont le sacrement de l'Eucharistie était pour lui la source inépuisable, Pierre fit, à Lisbonne, le vœu de chasteté perpétuelle, aux pieds de Notre-Dame-de-la-Victoire. Il ne songeait pas encore cependant à quitter le monde, et s'embarqua, peu de jours après, pour les Indes, où il porta les armes pendant deux ans. Mais au bout de ce temps, près de périr dans un naufrage, où il fut cinq jours entiers le jouet des flots, soutenu et sauvé par la reine du ciel et par son divin fils qui lui apparurent, il leur promit de consacrer uniquement à leur service, dans l'état religieux, tout ce qui lui resterait de vie; et dès qu'il fut de retour à Goa, n'ayant encore que dix-neuf ans, il alla s'offrir en qualité de Coadjuteur temporel aux supérieurs de la Compagnie. Mais dans la crainte que son nom ne lui attirât quelque honneur ou quelque louange des hommes, il emprunta dès lors celui de l'humble village où il avait reçu le baptême, et ne fut plus appelé que Pierre de Basto. C'est à lui qu'arriva peu de temps après, durant une des épreuves du noviciat,

ce trait, célèbre dans nos annales et bien consolant pour tous les enfants de saint Ignace. Le maître des novices du F. Pierre l'avait envoyé en pèlerinage, avec deux jeunes compagnons, dans l'île de Salsette, en leur ordonnant de n'accepter nulle part l'hospitalité chez les missionnaires, mais de mendier dans les villages leur pain de chaque jour et leur asile de chaque nuit. Or un jour, fatigué d'une longue course, ils rencontrèrent une humble famille, composée d'un vieillard, d'une femme et d'un petit enfant, qui les accueillirent avec une charité incomparable, et s'empressèrent de leur servir un modeste repas. Mais au moment de les quitter, après leur avoir rendu mille actions de grâce, comme Pierre de Basto priait ses hôtes de lui dire leurs noms, voulant sans doute les recommander à Dieu : « Nous sommes, lui répondit la mère, les trois fondateurs de la Compagnie de Jésus » ; et tous trois disparurent au même instant. Une autre fois, la nuit de Noël, le supérieur de Pierre, justement persuadé qu'un jeune homme si favorisé de Dieu avait besoin surtout de la vertu d'humilité, lui défendit de rester auprès de la crèche, comme ne s'en étant pas rendu assez digne. Revenu tout triste dans sa cellule, mais reconnaissant son indignité : « N'êtes-vous pas cependant, s'écria l'humble religieux, venu sur la terre pour les pécheurs, ô divin enfant ? » Et à l'instant même il vit près de lui l'enfant nouveau-né, qui récompensa par les plus douces caresses l'obéissance, l'amour et l'humilité de son serviteur. Toute la vie religieuse de ce saint homme, jusqu'à sa mort, c'est-à-dire pendant près de cinquante-six ans, n'est qu'un tissu de semblables merveilles. Mais il faut ajouter qu'en même temps, chargé tour à tour de la lingerie, de la cuisine ou de la porte, dans les colléges de Goa, de Tutucurin, de Coulao et de Cochin, jamais Pierre de Basto ne chercha ni à se

soustraire aux plus durs travaux, ni à se réserver un peu de loisir aux dépens de ses différents offices, pour goûter les délices de l'oraison. De graves infirmités, dont la seule cause avait été l'excès du travail, et d'énormes callus qui lui couvrait les mains, étaient, disait-il en riant, ses plus précieux joyaux. En outre, abandonné pour ainsi dire à toute la rage des démons, le serviteur de Dieu ne jouissait presque d'aucun repos. Ces esprits de ténèbres lui apparaissaient sous les formes les plus hideuses, et le flagellaient bien souvent, surtout à l'heure où chaque nuit il avait coutume d'interrompre son sommeil et d'aller prier devant le Saint-Sacrement. Un jour qu'il était en voyage, ses compagnons s'enfuirent au bruit d'une troupe formidable d'hommes, de chevaux et d'éléphants qui semblait s'approcher avec furie; lui seul demeura calme; et quand ses compagnons parurent s'étonner qu'il n'eût pas même manifesté le plus léger signe de trouble : « Si Dieu, répondit-il, ne permet pas aux démons d'exercer sur nous leur fureur, que pourrions-nous craindre? et s'il leur en donne la permission, pourquoi donc tenterais-je de me dérober à leurs coups? » Il n'avait du reste qu'à invoquer la reine du ciel, pour qu'elle se montrât soudain près de lui, et mît en fuite l'enfer saisi d'effroi. Mais il faut lire la vie du serviteur de Dieu, pour savoir en détail au prix de quels sacrifices vraiment héroïques il méritait de si rares faveurs et achetait pour ainsi dire chaque nouveau degré de vertu. Souvent il se sentait bouleversé jusqu'au fond de l'âme, et ne retrouvait le calme avec la victoire qu'auprès de son refuge ordinaire, Jésus présent dans la sainte Eucharistie. Abreuvé une fois d'indignes outrages, qui l'avaient ému plus qu'à l'ordinaire, il était allé se prosterner au pied de l'autel et demandait instamment au Sauveur le don de la patience. Alors Notre-Seigneur

lui apparut tout couvert de plaies, un lambeau de pourpre sur les épaules, une corde au cou, un roseau à la main, une couronne d'épines sur la tête, et s'adressant à Pierre de Basto : « Pierre, lui dit-il, contemple donc ce qu'a souffert le vrai fils de Dieu, pour apprendre aux hommes à souffrir ! »

Queyros, *Hist. do admir. Irm. Pedro de Basto.*—Cardoso, *Agiolog. Lusit., Abr.* 6, *t.* 2, *p.* 447, 453. —Francisco de Santa Maria, *Ann. Hist. Diar. Portug. Març.* 1. — Nadasi, *Ann. dier. memor., p.* 116. — Drews, *Fasti Soc., p.* 81. — Patrignani, *Menolog.* 1 *Marz.*, *p.* 3. —*Lev. van een. Relig. Broed. Coadj. Tw. D. p.* 138.

II MARS.

—

Le deuxième jour de mars de l'an 1679, mourut à Angra, capitale des Açores, le P. Laurent Rebello, l'un des plus saints et des plus célèbres missionnaires des îles portugaises de l'Océan. Dieu se servit de la faiblesse même de sa santé pour le faire envoyer d'abord à Madère, puis aux populations de Fayal et d'Angra, dont il le destinait à être l'apôtre. Les fatigues qu'il y soutint jusqu'à sa mort, pour le service de Dieu, surpassent presque toute croyance. Quelquefois ses infirmités ne lui permettaient plus de faire un seul pas : et il priait alors qu'on le portât jusque dans sa chaire ou à son confessionnal, sans que toutes ses douleurs parussent lui rien ôter de sa liberté de cœur ou d'esprit. Sa présence était regardée comme une si grande bénédiction, qu'à la première nouvelle de son prochain départ, sur l'ordre qu'il en avait reçu de Lisbonne, le peuple de Madère, avec l'approbation et le concours même des magistrats, s'opposa de force à sa sortie du port de Funchal; et le saint homme se vit contraint de dissimuler quelque temps, avant de pouvoir obéir et s'embarquer en secret pour les Açores. Des traits éclatants et publics de la justice divine confirmèrent plus d'une fois les enseignements ou les menaces du serviteur de Dieu; et partout on le regardait comme visiblement envoyé du ciel pour arracher les pécheurs à leurs passions les plus invétérées. Mais sans se fier jamais à la puissance et à la facilité de sa parole,

il se préparait avec un soin extrême, par l'étude et par la prière, à ses moindres exhortations, dont on découvrit, après sa mort, plus de mille, écrites de sa main. La mort du P. Laurent Rebello fut signalée, comme l'avait été sa vie et son apostolat, par des merveilles, dont la dernière surtout parut vraiment inouïe. Un mois avant son départ pour le ciel, prêchant, le jour de la Purification, à une pieuse confrérie du collége d'Angra, qui célébrait sa fête patronale : « Vous n'entendrez plus ici ma parole », dit-il en terminant sa prédication, au milieu des larmes de ses auditeurs. Puis il commença peu après et fit à loisir une confession générale de toute sa vie, pour se préparer à recevoir les derniers sacrements; et quand on lui eut donné l'extrême-onction, demeurant immobile durant douze jours et douze nuits, sans prononcer une parole, sans prendre aucun aliment, aucune potion, ni paraître même s'apercevoir de tout ce qui se passait autour de lui, le saint mourant tint les yeux constamment ouverts et fixés sur son crucifix avec une expression ineffable; et il ne sortit enfin de cette longue et mystérieuse extase que pour embrasser tendrement les pieds de son Sauveur expirant sur la croix, et lui remettre à l'instant son âme, comme en s'endormant du plus doux sommeil.

Franco, *Imag. da virt. em o novic. de Lisboa, p.* 605.—Id., *Ann. Glor., p.* 133. — Id., *Synops. Annal.*, *p.* 366.—Cordeyro, *Hist. Insul.*, *p.* 413. — Patrignani, *Menolog.* 2 *Marz.*, *p.* 9.

III MARS.

—

Le troisième jour de mars de l'an 1709 mourut dans la province du Brésil le P. Antoine Coëlho, recteur du collége de San-Luis et supérieur général des missions sauvages du Maragnon. Lorsqu'il était parti de Coïmbre vingt-deux ans auparavant, pour le Nouveau-Monde, il lui avait fallu triompher des plus redoutables oppositions; et le principal motif que firent valoir plusieurs de ses supérieurs eux-mêmes pour le retenir, fut qu'on ne pouvait à aucun prix dépouiller la Province de celui qui en était déjà la bénédiction et le modèle vivant, malgré sa jeunesse. Nul en effet ne semblait exercer, par la sainte influence de ses exemples, un plus salutaire apostolat sur tous les jeunes religieux de la Compagnie, qui étudiaient alors au collége de Coïmbre; et il les entraînait doucement à sa suite, toujours le premier aux exercices de mortification, d'humilité, d'obéissance et de dévotion. Aussi tous les témoins de sa sainte vie lui rendirent plus tard ce magnifique hommage, que pas un d'entre eux ne se rappelait avoir aperçu dans les paroles ou les actions d'Antoine Coëlho l'imperfection la plus légère. Comme de violentes douleurs de tête mirent longtemps le serviteur de Dieu dans une impossilité absolue de s'appliquer au saint ministère, il en profita pour remplir alors les plus humbles fonctions de nos Frères Coadjuteurs, et même celles que l'on réservait d'ordinaire aux nègres esclaves, avec autant d'empressement et de sérénité que s'il n'eût jamais dû remplir d'autre

office. Le démon lui fit souvent éprouver les effets de sa rage, par les plus cruelles angoisses de l'âme et du corps; mais il n'en remporta que de la honte. Le saint homme s'estimait bienheureux d'être flagellé avec fureur par une semblable main; et il ajoutait lui-même à ces indignes traitements tant d'autres rigueurs volontaires, que ses supérieurs furent obligés d'y mettre des bornes, de peur qu'il ne hâtât sa mort par ses excessives austérités. Recteur du collége de San-Luis-do-Maranhao, et supérieur des missions sauvages répandues dans cette partie du Brésil, Antoine Coëlho se fit une loi de pourvoir, avec la plus vigilante sollicitude, à tous les besoins spirituels et corporels de ses inférieurs. « Les privations excessives et prolongées engendrent souvent, disait-il, la défaillance et le relâchement du cœur; et celui-là n'est pas un vrai père, qui ne fait pas sentir à ses inférieurs combien il les aime ». Or ce fut juste au retour d'une de ces visites si paternelles, que, pour prix de sa charité, le P. Coëlho fut averti par Notre-Seigneur de sa mort prochaine. A peine rentré au collége de San-Luis, il voulut donc recevoir l'extrême-onction et le saint viatique; puis se faisant apporter de l'eau chaude pour laver lui-même son corps, afin d'en épargner la peine à ceux qui l'auraient enseveli, il reprit ensuite ses vêtements comme s'il eût été en pleine santé, pria l'infirmier de le déposer dans son cercueil tel qu'il était en ce moment, dès qu'il aurait cessé de vivre, peut-être de peur qu'on ne vît les traces trop certaines de sa pénitence; et se plaçant aussitôt sur son lit, il s'endormit au bout de quelques minutes du dernier sommeil des prédestinés.

Franco, *Imag. da virt. em o novic. de Coimbra*, *t.* 2, *p.* 681. — Id., *Ann. Glor.*, *p.* 134.

IV MARS.

—

Le quatrième jour de mars de l'an 1552, mourut, glorieusement à la fleur de l'âge, parmi les néophytes de Punicaël, le P. Paul do Valle, parvenu en cinq années de vie religieuse, d'après le témoignage du grand apôtre de l'Orient, à une perfection consommée. Il était parti pour les Indes avec un extrême désir de travailler et de donner son sang pour Jésus-Christ. Mais ce n'était là encore qu'une étincelle, auprès du feu qu'alluma dans son cœur la vue de Xavier. « Qui pourrait, mes chers Frères, écrivait-il aux jeunes Scolastiques du Portugal, vous exprimer *la gloire* que j'ai ressentie dans la compagnie du P. François! En vérité, je n'ai jamais vu d'homme pareil. Non-seulement sa parole, mais son seul aspect, enflamme d'un désir de servir Dieu, dont le parfum ne saurait se rendre. La ferveur avec laquelle il répète sans cesse : *Loué soit Jésus-Christ !* enivre les âmes. Il ne se lasse pas de nous demander des nouvelles de nos Pères et Frères, surtout de notre Père Ignace. Tout en lui déborde d'amour de Dieu! » Ainsi électrisé, le jeune missionnaire parut bientôt, sur la côte de la Pêcherie, une vive image de Xavier, et s'acquit parmi les païens le renom d'ennemi et de destructeur acharné des idoles. Tombé dans les mains des Badages, qui mettaient toute la contrée à feu et à sang, Paul do Valle fut chargé de fers et traîné captif vers les montagnes, où il demeura en butte, durant plus d'un mois, à tout ce qu'on peut ima-

giner d'outrages, de privations et de coups. La mort seule lui était encore épargnée, comme pour prolonger son martyre; lorsqu'il se vit délivré par ses néophytes, revenus en armes sans autre but que de le sauver. Mais ni leur tendresse filiale ni leurs prières ne parvinrent à lui sauver la vie; et après quelques semaines de douleurs, endurées avec une conformité incomparable à la volonté de Dieu, le saint confesseur de Jésus-Christ alla recevoir la récompense de son apostolat et de ses tourments.

CARDOSO, *Agiolog. Lusit. Jan.* 3, *t.* 1, *p.* 21, 29.—SOUSA, *Orient. Conquist.*, *t.* 1, *p.* 285.—*Avvisi dall'India*, *t.* 1, *p.* 212.—GUERREIRO, *Glor. Coroa*, *Part.* 2, *c.* 12. —TELLEZ, *Chron. da Comp.*, *t.* 1, *p.* 392.—FRANCO, *Imag. da virt. em o novic. de Coimbra*, *t.* 1, *p.* 536. — ID., *Ann. Glor.*, *p.* 135. — BARTOLI, *Asia*, *l.* 5, § 35. — DU JARRIC, *Hist. des choses plus mémor.*, *t.* 1, *p.* 387. — ALEGAMBE, *Mort. Illustr.*, *p.* 11. — D'OULTREMAN, *Eloges des pers. plus sign. de la Comp.*, *p.* 92. — ORLANDINUS, *Hist. Soc. Part.* 1, *p.* 417. — NADASI, *Ann. dier. memor.*, *p.* 19, 69. — PATRIGNANI, *Menolog.* 4 *Marz.*, *p.* 28. — DREWS, *Fasti Soc.*, *p.* 48. — LUCENA, *Hist. do P. Franc. Xavier*, *l.* 5, *c.* 1.

La même année et sur la même côte, mourut sous le cimeterre des infidèles le jeune F. Louis Mendès, venu aux Indes quatre ans auparavant pour y chercher fortune, et gagné à la Compagnie durant le voyage par l'apostolique Père Gaspar Barzée. Saint François Xavier le reçut parmi les novices de Goa, et le retint trois ans au service des malades, pour éprouver son abnégation, son humilité et sa charité. Le futur martyr en donna de si beaux exemples, qu'on put regarder sa

mort sanglante comme la juste récompense d'une si héroïque préparation. Tout ce qui répugne à la nature, disent les relations de l'Orient, n'excitait plus en lui même un premier mouvement de dégoût, mais au contraire un attrait instinctif de complaisance et de sainte joie. Depuis vingt-cinq jours seulement, il venait d'être envoyé par ses supérieurs à la côte de la Pêcherie, lorsque l'armée du roi de Travancor fondit au milieu de la nuit sur les villages des Paravers. Aux premiers cris d'alarme, les néophytes surpris coururent en foule à l'église, voulant du moins mourir au pied des autels; et ils y trouvèrent le F. Mendès, qui veillait et priait, selon sa coutume, pour le salut de son troupeau. S'étant alors avancé vers la porte, et voyant déjà l'ennemi former comme un bûcher autour de l'édifice pour y consumer tous les fugitifs, le jeune catéchiste essaya d'adoucir ces barbares et de leur arracher la grâce au moins des mères et de leurs petits enfants. Mais à l'instant même, frappé à la gorge, il tomba baigné dans son sang; et les infidèles, lui ayant coupé la tête, la portèrent en triomphe au roi de Travancor, poussant à la gloire de leurs dieux mille cris de joie.

Sousa, *Orient. Conquist.*; *t.* 1, *p.* 286. —Cardoso, *Agiolog. Lusit.*, *Jan.* 3, *t.* 1, *p.* 21, 29. — Guerreiro, *Glor. Coroa*, *Part.* 2, *c.* 11. — *Avvisi dall'Oriente*, *t.* 3, *p.* 39. —Du Jarric, *Hist. des choses plus mémor. ez Indes Orient.*, *t.* 1, *p.* 387. —Bartoli, *Asia*, *l.* 5, § 36.—Andrade, *Varones Ilustres*, *t.* 5, *p.* 57.—Alegambe, *Mort. Illustr.*, *p.* 10. — Tanner, *Soc. Jesu usq. ad sang.*, *p.* 219. — Orlandinus, *Hist. Soc.*, *Part.* 1, *p.* 416. —Patrignani, *Menolog.* 25 *Ott.*, *p.* 184.

Le même jour, mourut à Rome, en 1567, le P. Emmanuel Miona

que saint Ignace n'appelait que son père : car c'est à lui qu'il avait confié autrefois le soin de son âme, dès qu'il l'eut rencontré à l'université d'Alcala. Plein de respect et d'affection pour son saint pénitent, Miona travailla dès lors avec une ardeur incroyable à lui gagner des amis et des disciples; mais il ne se sentait pas encore appelé de Dieu à les suivre, lorsque Ignace, pressé par ce sentiment de reconnaissance, qui fait un des plus beaux traits de son caractère, lui écrivit une lettre admirable, citée par tous les historiens de la Compagnie, où il l'invitait à faire durant un mois les Saints Exercices : « Je ne connais vraiment, ajoutait-il, aucun plus sûr moyen de vous rendre aujourd'hui quelque faible part, ne fût-ce qu'une étincelle, de ce que je vous dois; et si vous n'en avez pas besoin pour vous-même, vous verrez par expérience combien ils vous seront d'un puissant secours pour conduire les âmes à Dieu. » Ce ne fut toutefois qu'après l'approbation du nouvel institut par le Souverain Pontife Paul III, que Miona se rendit à Rome et voulut devenir à son tour disciple d'Ignace. Mais les grands exemples d'humilité, d'obéissance et de mortification, qu'il donna dès les premiers jours, eurent parmi ses anciens amis un si merveilleux retentissement, qu'ils suffirent pour décider au loin et d'un seul coup bien des vocations encore incertaines ou chancelantes. Rome et la Sicile se partagèrent ensuite durant vingt ans la sainte et laborieuse vieillesse du P. Miona, jusqu'au jour où l'épuisement complet de ses forces ne lui permit plus de s'entretenir qu'avec Dieu. Mais telle était l'énergie de son âme, qu'alors même il se levait encore chaque nuit trois heures avant la communauté, et demeurait en contemplation ou à l'autel jusqu'à midi. Le soir il consacrait plusieurs heures à chanter les louanges de la Très-Sainte Vierge, et à la remercier des grâces sans nombre dont elle n'avait cessé, disait-il, de le combler

pendant tout le cours de sa vie. Cette miséricordieuse Reine du Ciel ne fut pas moins libérale envers lui, aux approches de la mort : car elle daigna le visiter et lui donner l'heureuse assurance qu'il jouirait bientôt de la gloire des saints. L'histoire de la Compagnie ajoute même que, pour mettre le bon vieillard dans l'impuissance de cacher par humilité une apparition si consolante, Marie laissa, en s'éloignant, la petite cellule de son serviteur tout embaumée d'un parfum céleste, que respirèrent à l'envi tous ceux qui venaient le visiter. Puis quand il fut sur le point de rendre le dernier soupir, il la vit de nouveau descendre vers lui pour chercher son âme, et la porter elle-même au milieu des anges jusqu'au trône de son divin Fils.

S. Ignatius, *Epistolæ* (*Ed. Menchaca*), *L.* 1, *E.* 5. (*Cf. Comment. Præv.*, *p.* 6, 141.) — Orlandinus, *Hist. Soc.*, *Part.* 1, *p.* 34. — Sacchini, *Hist. Soc.*, *Part.* 3, *p.* 107. — Aguilera, *Hist. Prov. Sic.*, *t.* 1, *p.* 172. — Alberti, *La Sicilia*, *p.* 223. — Alcazar, *Chrono-Historia de la Comp*, *t.* 1, *p.* XXXIII, *et c.* — Nadasi, *Ann. dier. memorab.*, *p.* 121. — Patrignani, *Menolog.* 4 *Marz*, *p.* 29.

V MARS.

—

Le cinquième jour de mars de l'an 1611, mourut saintement à Lisbonne le P. Gaspar Ferraz, victime de son héroïque dévouement au salut des âmes. Ses quarante-cinq années de vie religieuse sont résumées par un historien de la Compagnie dans ce peu de mots, qui suffisent néanmoins à son éloge : Gaspar Ferraz avait tellement le cœur au travail, que les infirmités les plus douloureuses ne pouvaient le contraindre à se reposer; et il mourut, après un long martyre, du poison que lui avait fait prendre quelques libertins, enragés contre lui de ce qu'il était venu à bout d'arracher de pauvres pécheresses à l'infâme joug de leurs passions.

FRANCO, *Ann. Glor.*, *p.* 137. — ID., *Synops. Annal.*, *p.* 202.

Vers le même jour, à Goa, mourut, en 1564, le P. Gonsalve Rodriguez, le premier de tous les religieux de la Compagnie qui pénétra en Ethiopie. Il avait fait partie, en 1545, de cette brillante et nombreuse troupe de novices, tous pris pour ainsi dire d'un coup de filet par l'apostolique P. François Strada, lors de son passage à Coïmbre, et dont la ferveur faisait dire à l'évêque même de Coïmbre, Don Jean Soarès, que la maison des Pères de la Compagnie devait

être appelée véritablement *le camp de Dieu*. Parti pour l'Orient, après cinq ans de vie religieuse, Gonsalve Rodriguès aborda en 1550 au port de Goa, et fut envoyé bientôt à Ormuz pour y remplacer le célèbre P. Gaspar Barzée : car celui-ci, sur un ordre exprès de François Xavier, devait au plus tôt revenir prendre en main, durant l'absence du saint apôtre, le gouvernement de toutes les missions des Indes. Saintement jaloux de préluder à son tour à l'apostolat, en imitant les grands exemples d'Ignace et de ses premiers compagnons, Gonsalve Rodriguès s'embarqua pour Ormuz, sans accepter aucun viatique; et durant plus de cinquante jours, qu'il partagea principalement entre la prière, le soin des malades, et le catéchisme fait aux esclaves, il regarda comme une très-libérale récompense de ses fatigues, d'être nourri uniquement pour l'amour de Jésus-Christ. Cependant les merveilles opérées par le P. Barzée à Ormuz rendaient sa mémoire ineffaçable. Nul ne semblait pouvoir le remplacer. Rodriguès, à peine descendu à terre, dans les premiers jours de l'Avent, monta néanmoins aussitôt dans la chaire que lui assignait l'obéissance, ne songeant qu'au salut des âmes, et nullement à la comparaison qu'on allait faire de son prédécesseur et de lui. Mais comme il sortait de l'église après sa première prédication, ses auditeurs, empruntant les paroles mêmes de l'évangile qu'il venait de leur expliquer, lui crièrent, pleins d'admiration et de joie : « *Tu es qui venturus eras et non alium expectamus ! C'est bien vous qui deviez venir, et nous n'attendons aucun autre !* » Durant environ deux années, on peut dire que rien n'égala l'immensité des travaux de Rodriguès auprès des Chrétiens, des Mahométans, des Juifs et des Gentils d'Ormuz, si ce n'est l'excès même et la continuité de ses souffrances. Mais, en proie aux plus vives douleurs du corps, il ne cessait pas de travailler : « Car je me sens prêt,

écrivait-il, à tout embrasser en ce genre avec une extrême joie, pour que le très-saint nom de Dieu soit sanctifié, connu, honoré de tous! » Son unique et intolérable martyre de cœur était la perte éternelle des âmes : « O mes chers frères, écrivait-il encore, que de larmes vous verseriez en parcourant les rues de cette immense ville, pleines d'une si grande variété de peuples, tous ennemis du nom de Jésus, et qui dans leur aveuglement courent à l'enfer! Armez-vous de courage et de charité. Ne perdez rien de votre ferveur; vous aurez ici de quoi l'exercer; et le travail ne vous manquera pas. » Cependant l'empereur d'Ethiopie venait de faire solliciter auprès du roi de Portugal et du pape l'envoi d'un patriarche, qui pût de nouveau unir son Église à la sainte église Romaine. Gonsalve Rodriguès fut alors choisi pour frayer la voie et s'assurer des dispositions de l'empereur. Son voyage, dont il nous à lui-même laissé le récit, ne fut qu'une perpétuelle mission, dans toutes les stations portugaises qu'il rencontra, et qui depuis bien des années n'avaient été visitées par aucun prêtre. Quant à ce qu'il eut ensuite à souffrir, sur les côtes de la Mer Rouge, de la faim, de la soif, de l'épuisement : « Nul, je crois, ne peut le comprendre, écrivait-il, à moins de l'avoir expérimenté. » Il lui fallut marcher jusqu'à trois jours au travers d'un désert embrasé, presque sans aucun aliment. « Mais comment me plaindrais-je ? ajoutait-il : les soldats qui nous accompagnent ne souffrent-ils donc pas aussi bien que moi ? » Pour comble d'épreuves, quand il arriva, le trône venait de changer de maître, et le schisme avait repris le dessus. Loin de respecter la demande et les promesses sacrées de son père, le nouvel empereur n'accorda pas même au Père Gonsalve une conférence avec ses docteurs schismatiques. Le serviteur de Dieu, à peu près captif dans sa tente, écrivit alors, en

attendant l'époque du départ, une apologie de la foi romaine contre les erreurs de Dioscore ; et après l'avoir traduite à grand'peine, grâce au secours d'un zélé marchand portugais qui savait la langue du pays, il pria l'empereur d'en prendre connaissance, et de voir ce que ses évêques ou ses moines y répondraient. Bientôt répandu dans les monastères, cet exposé de la foi catholique y provoqua un ébranlement universel. Beaucoup de religieux accoururent pour voir de leurs propres yeux l'auteur du saint livre, comme le prince lui-même l'appelait : et ce pénible travail de Rodrigues eut une grande part à l'accueil moins hostile que rencontrèrent plus tard ses successeurs. Les huit années qu'il vécut encore ne furent ni moins laborieuses ni moins fécondes, à Baçaïm, à Salsette, à Tana, et auprès du roi de Bedjapour. Son catéchuménat des femmes indiennes, qui n'eussent pu embrasser la foi sans un asile contre les poursuites des infidèles, ses hôpitaux pour les pauvres et les malades, et surtout son orphelinat de Salsette, montrèrent également la sagesse et l'activité de son zèle. Voyant, dit une vieille relation, beaucoup de parents idolâtres vendre leurs enfants à fort vil prix : « car ils ne coûtaient pas plus de dix-huit sous chacun ; et quelquefois on les avait pour dix ou douze ; » et sachant que la plupart étaient achetés par des marchands arabes, qui « les faisaient après circoncire, pour être serfs et esclaves de Mahomet et du diable ; marri de la perte de tant d'âmes, et désirant les retirer de la puissance de Satan, pour les rendre à celui qui les avait créés et rachetés au prix de son sang », Gonsalve Rodrigues fonda le premier, parmi les chrétiens des Indes, l'œuvre du rachat des petits enfants, et se fit mendiant pour eux auprès des marchands portugais. Or, ajoute le P. du Jarric, presque aussitôt après avoir été remis entre les mains du serviteur de Dieu,

plusieurs « rendaient l'âme à Notre-Seigneur, rachetés (pour si peu) de la puissance du diable et faits héritiers du ciel ». Ceux qui survivaient étaient élevés en enfants de Dieu, avec une sollicitude tout apostolique, dont on peut voir les détails dans le même auteur ; et durant leur séjour dans l'orphelinat, le prix de leur travail devait servir à leur acheter de nouveaux frères, sans que la mort même du P. Rodriguès pût exposer une œuvre si belle à périr avec lui. Ce fut par de semblables créations que ce grand homme, dont l'apostolat n'avait guère duré plus de douze ans, mérita le magnifique éloge que lui donne un des historiens de la Compagnie : « La vie de Gonsalve Rodriguès ne fut en vérité qu'une perpétuelle recherche des moyens les plus efficaces de gagner des âmes à Dieu. »

Franco, *Imag. da virt. em o novic. de Coimbra*, *t.* 1, *p.* 624-640. — Id., *Ann. Glor.*, *p.* 136. — Cardoso, *Agiolog. Lusit. Març.* 4, *p.* 35. — *Orient. Conquist.*, *t.* 1, *p.* 138, 140, 797, 802, 821; *t.* 2, *p.* 6. — Tellez, *Hist. Ger. de Ethiopia*, *p.* 161 (*Carta do P. Mestre Gonçalo Rodrigues em que da conta de como foy recebido do emperador de Ethiopia*).— Id., *Chron. da Comp.*, *t.* 1, *p.* 545-554, *t.* 2, *p.* 536-542. — Barbosa Machado, *Bibl. Lusit.*, *t.* 2, *p.* 401. — Du Jarric, *Hist. des choses plus mémor.*, *t.* 1, *p.* 477, 482, 484, *et t.* 2, *p.* 196. — Bartoli, *Asia*, *l.* 5, § 24, *l.* 6, § 20. — Nieremberg, *Honor del gran Patr.*, *t.* 3, *p.* 531. — Orlandinus, *Hist. Soc.*, *Part.* 1, *p.* 415, 529. — Sotuellus, *Bibl. Script. Soc.*, *p.* 303. — *Relaçam Annal de* 1607-1608, *p.* 281. — Lucena, *Hist. do P. Franc. de Xavier*, *t.* 4, *p.* 152, 154.

N. B. Plusieurs des traits contenus dans cette notice se trouvent cités par quelques auteurs, les uns sous le nom de Gonsalve Roïs, les autres sous celui de Rodriguès. Mais il s'agit bien certainement du même personnage et du même nom sous deux formes différentes, comme on peut s'en convaincre par le récit plus complet du P. de Sousa.

VI MARS.

—

Le sixième jour de mars de l'an 1648, mourut au collége de Coïmbre, dans sa soixantième année de vie religieuse, le F. Alphonse do Valle, l'un des plus dévoués et des plus saints Coadjuteurs temporels de la Compagnie. Le récit des bienfaits qu'il avait reçus de Notre-Seigneur, tracé de sa propre main, suivant le conseil de saint Ignace, pour n'en perdre jamais le souvenir, fut retrouvé après sa mort; et il mériterait assurément d'être traduit en entier dans toutes les langues pour la consolation de nos Frères Coadjuteurs. Mais tout en se rappelant tant de faveurs insignes et toutes les ferveurs de sa jeunesse, l'humble religieux se reprochait avec une confusion extrême d'en avoir, disait-il, si peu et si mal profité. Né d'une très-pauvre famille, Alphonse sentit dès son enfance un grand désir d'être à Dieu seul, et de le servir toute sa vie dans quelque maison religieuse. Un des enfants de saint François, auquel il ouvrit alors son cœur, lui répondit que, pour être reçu, il lui fallait d'abord savoir un métier, tel qu'on pouvait en exercer dans les monastères; et Alphonse do Valle, âgé de quinze ans, se mit aussitôt comme apprenti chez un des meilleurs barbiers de Lisbonne. « Je résolus alors, écrit-il, de commencer ce nouveau genre de vie, avec le Seigneur dans mon âme; et le matin du jour où je devais entrer chez mon patron, j'allai à l'église de Saint-Dominique me confesser et com-

munier; demandant à Notre-Seigneur la grâce de devenir très-promptement un habile ouvrier, pour aller aussitôt que je le pourrais me mettre au service de ses serviteurs. » Tous les matins, avant son travail, il assistait au saint Sacrifice; et comme pour préluder aux austérités des cloîtres les plus sévères, il se revêtit dès lors d'un cilice qui lui fit bientôt de profondes plaies, et qu'il ne quitta néanmoins, durant plusieurs mois de suite, ni jour ni nuit. « Je ne pouvais cependant, ajoute-t-il, faire en cet état les mouvements qu'exigeait mon métier, sans de vives douleurs; et quand mon confesseur le sut, il me défendit de prolonger cette pénitence au delà de trois jours par semaine, du matin au soir. » Alphonse jeûnait, en même temps, au pain et à l'eau, tous les samedis et toutes les veilles de fêtes; mais la nourriture dont il se privait alors devenait comme de droit la part des pauvres : car il les aimait tendrement. S'étant dépouillé un jour d'une partie de ses vêtements, en faveur d'un petit mendiant presque nu, son âme fut inondée en un moment d'une si douce consolation, qu'il se mit à genoux pour revêtir ce membre souffrant de Jésus-Christ : « et Notre-Seigneur, ajoute-t-il, me fit la grâce d'agir ainsi en toute simplicité, devant mes compagnons, sans même penser à eux, mais à lui seul. Béni soit-il de consoler si divinement ceux qui veulent souffrir quelque chose pour son amour! » Durant cet apprentissage, Alphonse do Valle eut le bonheur de se rencontrer quelquefois et de converser avec plusieurs fervents religieux, mais surtout avec un Frère Coadjuteur de la Compagnie, nommé Dominique Fernandès, et vénéré dans Lisbonne comme un vrai saint. « Celui-là, écrit-il encore, ne me paraissait pas un homme, mais un ange, quand il me parlait de Notre-Seigneur, de Notre-Dame, ou des bienheureux habitants du paradis ». Ces pieux entretiens ne furent pas sans influence pour

décider la vocation d'Alphonse, qui s'était senti jusqu'alors attiré plutôt vers la vie pauvre et crucifiée des religieux de saint François. Admis peu de temps après parmi les novices de Coïmbre, le F. do Valle conçut, dès les premières méditations du *Livre des Exercices*, une douleur si vive des légères fautes de sa jeunesse, et en fit sur-le-champ une pénitence si rigoureuse, qu'il ne pouvait plus, de son propre aveu, ni faire un mouvement, ni se reposer même sans douleur, tout son corps n'étant qu'une plaie. Et comme il méditait un peu plus tard sur les souffrances de Notre-Seigneur, devant une image de l'*Ecce Homo*, son désir de ressembler à Jésus-Christ sortant du prétoire, lui fit dépasser toute mesure : car il ne s'arrêta cette fois qu'après avoir déchiré son corps de cinq mille coups. Il est vrai que l'obéissance ne lui avait pas encore fixé de bornes pour ces saintes rigueurs, dont son amour était comme insatiable. Mais dès qu'elle eut parlé, il reconnut en elle la voix de Dieu même, et ne se laissa plus jamais entraîner à aucun élan de ferveur qu'elle n'approuvât. Une parole du livre de l'*Imitation* qui l'avait vivement frappé, devint alors la règle de toute sa vie : « Mon fils, le cœur m'agrée bien plus que le don »; et il comprit, dit-il, combien plaît à la divine bonté le religieux qui remplit son office avec élan et dévouement de cœur. Mais l'un des principaux secrets, et l'aliment peut-être le plus actif de la ferveur d'Alphonse, fut de voir toujours et partout la personne sacrée de Jésus, soit comme vivant et s'entretenant avec lui dans chacun des membres de son corps mystique, soit comme s'offrant à lui pour modèle dans chacune de ses actions. « Ainsi, écrit-il, dans chacun de mes exercices, je demanderai à Dieu le Père l'esprit de son divin Fils. Ainsi encore, au lieu de m'excuser, lorsqu'on m'adressera quelque reproche, je me remettrai devant les yeux Jésus accusé, gardant le silence. Quand je

rendrai compte de ma conscience, je ne verrai dans la personne de mon supérieur ou de mon confesseur que Jésus daignant m'écouter. » Et dans tous ses frères, dans tous les ouvriers de la Compagnie, dans les étrangers même, prêtres ou laïques, c'était Jésus-Christ seul qu'il respectait et voulait servir. S'entretenant un jour avec le Frère chargé de distribuer les aumônes : « Mon cher Frère, lui dit-il, quand il vous vient un petit mendiant, figurez-vous donc que vous allez faire l'aumône à l'enfant Jésus ! » Aussi lisons-nous sans surprise, parmi les faveurs dont il fut comblé, qu'une nuit, sans doute durant les deux heures qu'il avait coutume de prendre alors sur son repos pour les consacrer à l'oraison, le Sauveur daigna lui apparaître et lui donner cette douce assurance : « Alphonse, pour prix de ton amour, tu seras avec moi pendant toute l'éternité ! »

Franco, *Imag. da virt. em o novic. de Coimbra*, *t.* 1, *p.* 688-706. — Id., *Ann. Glor.*, *p.* 138.—Id., *Synops. Annal.*, *p.* 294.—Cassani, *Glor. del seg. siglo*, *t.* 2, *p.* 86. — Barbosa, *Bibl. Lusit.*, *t.* 1, *p.* 53.—Patrignani, *Menolog.* 6 *Marz.*, *p.* 46.

VII MARS.

—

Le septième jour de mars de l'an 1690, mourut dans la maison professe de Lisbonne le P. François de Almeyda, qui avait renoncé, dans la fleur de l'âge, à la plus brillante fortune pour embrasser le dénûment et l'humilité de Jésus-Christ. Son père et sa mère occupaient un des premiers rangs à la Cour de Jean IV ; et son frère devint vice-roi des Indes. François fut élevé avec le jeune infant Don Théodose, l'amour et l'espérance des Portugais, mais qui aspirait lui-même bien moins à la couronne du roi son père, qu'au bonheur de porter l'humble vêtement des fils de saint Ignace, si la Compagnie eût jamais cru pouvoir exaucer ses vœux. Les deux enfants grandirent ainsi comme deux anges, au milieu de tous les attraits du monde, sans ouvrir leur cœur à un autre amour que celui de Dieu ; et quand François de Almeyda fit part au jeune prince de sa prochaine entrée au noviciat : « Dieu sait combien je vous porte envie », lui répondit Don Théodose, qui n'espérait plus entrer désormais que dans la compagnie triomphante, et fut peu de temps après moissonné par la mort à l'âge de dix-neuf ans. Quant au nouveau fils de saint Ignace, il ne s'était pas arraché au monde pour chercher dans le cloître une vie commode ou honorée. Les plus obscurs et les plus pénibles ministères semblaient au contraire avoir pour lui des charmes incomparables ; et ce fut, jusqu'à son dernier jour, un grand sujet d'édification pour Lisbonne,

de le voir, non-seulement toujours prêt à entendre et à consoler tous les misérables au saint tribunal de la pénitence, mais faisant ses délices de l'infection même des cachots, et du laborieux ministère de préparer, d'accompagner et de soutenir jusque dans l'horreur des supplices les plus infâmes scélérats.

Franco, *Ann. Glor.*, *p.* 142.—Id., *Synops. Annal.*, *p.* 385.

VIII MARS.

—

Le huitième jour de mars de l'an 1666, mourut au collége d'Evora le P. Sébastien Mendès, âgé seulement de trente et un ans, mais déjà parvenu à une perfection consommée. On montrait encore à Evora, plus de cinquante ans après sa mort, une image de la très-sainte Vierge montant au ciel, qu'une tradition constante signalait comme ayant adressé la parole à l'humble et fervent religieux, en récompense de sa tendre piété et de sa merveilleuse pureté de cœur. Pour ne laisser jamais s'affaiblir en lui ses premiers élans de ferveur, il conserva précieusement dans les colléges, durant ses années d'étude et d'enseignement, les plus petites pratiques de dévotion, de dépendance et de renoncement à soi-même, en usage au noviciat : et l'on disait de lui, au bout de quinze ans, qu'à voir le détail de ses actions on l'eût toujours pris pour un novice; mais qu'à l'éclat toujours croissant de sa fidélité à la grâce, on ne pouvait méconnaître un vétéran au service de Dieu. Professeur de grammaire au collége de Lisbonne, et déjà prêtre, le P. Mendès trouva dans cette maison un pauvre vieux Frère Coadjuteur aveugle, et couvert de plaies si dégoûtantes, que nul médecin ni infirmier ne pouvait les voir sans horreur. Mais dès que le serviteur de Dieu eut découvert une si belle occasion de se vaincre, il alla se jeter aux pieds de son supérieur, et obtint à force d'instances, d'être seul chargé du pauvre malade, même pour les services les plus rebutants. Dès lors, non-seulement il ne laissa plus à aucun autre le soin de faire la chambre ou le lit du F. de Sylva; mais

deux fois par jour, il pansait de ses propres mains avec une délicatesse infinie les affreuses plaies du bon Frère, et ne les bandait ensuite qu'après y avoir appliqué ses lèvres : renouvelant ainsi matin et soir, durant une année entière, cet héroïque trait de victoire sur la nature, dont nous admirons à si juste titre un exemple dans la vie de François Xavier. Consumé à son tour d'une maladie de poitrine, bientôt reconnue pour mortelle, Sébastien Mendès ne songea plus qu'à profiter du peu de vie qui lui restait encore, en se rendant de plus en plus semblable à Jésus crucifié. Il était d'une vigilance incomparable à ne laisser paraître ni répugnances ni désirs, auxquels la charité de ses frères pût avoir égard. « Tout ce que me donne le Frère infirmier, disait-il, et la manière dont il me le donne, est ce qu'il y a de mieux pour moi. » Plus d'une fois, dans les derniers mois de sa vie, comme la nature de son mal ne le contraignait pas de s'aliter, et ne le faisait pas encore assez vivement souffrir à son gré, il passa la nuit couché sur un banc, et donna pour excuse, quand on s'en aperçut, que la trop grande chaleur du lit ne lui était pas favorable. Le soir même du jour de sa mort, il était debout et venait de s'entretenir encore du bonheur de mourir sur la croix, et de n'avoir d'autre bon plaisir que celui de Notre-Seigneur; lorsque se tournant vers le Père qui était venu lui rendre visite : « Mon Père, lui dit-il, donnez-moi une dernière absolution » ; et dès qu'il l'eut reçue, il rendit sans effort et sans agonie sa sainte âme à Dieu.

FRANCO, *Imag. da virt. em o novic. de Coimbra*, *t.* 2, *p.* 753. — ID., *Ann. Glor.*, *p.* 143. — ID., *Synops. Annal.*, *p.* 339.

IX MARS.

—

Le neuvième jour de mars de l'an 1671, mourut à Lisbonne, dans sa soixantième année de vie religieuse, le P. François Manso, célèbre surtout par son héroïque force d'âme et sa charité. On disait de lui que nulle considération purement humaine, et bien moins encore personnelle, ne pouvait le faire fléchir, dès qu'il s'agissait de ses règles et du plus grand service de Dieu. Notre-Seigneur voulut que sa patience fût éprouvée plus d'une fois, comme l'or dans la fournaise. Mais ceux qui l'avaient fait le plus souffrir semblaient s'être acquis, disait-on, des droits exceptionnels à son affection et à ses bienfaits. Chargé des intérêts de sa Province à la cour de Madrid, il avait repris en toute hâte le chemin de Lisbonne, à la première nouvelle que le Portugal venait d'appeler au trône la dynastie nationale de Bragance. Mais les égards mêmes et le respect dont sa vertu l'avait fait juger digne par les Espagnols, le rendirent d'abord suspect à ses compatriotes; et jeté en prison comme un criminel, il y adora humblement les mystérieuses voies de Dieu pour la sanctification de ses élus; jusqu'au moment où, par une sentence juridique, il fut proclamé innocent. Nommé, peu de temps après, recteur de Santarem, puis supérieur de la maison professe et provincial, le P. Manso mérita encore ce bel éloge : que les changements de fortune n'avaient amené aucun changement dans sa conduite, et qu'il n'avait

cessé jusqu'à son dernier jour d'être pour tous, bien plus par ses œuvres que par ses discours, une leçon vivante et très-efficace de vie commune, d'obéissance, de travail et de pauvreté.

Franco, *Ann. Glor.*, *p.* 144. — Id., *Synops. Annal.*, *p.* 351.

La même année, mourut, au collége de Coïmbre, le P. Jean Lopès, l'un des plus habiles docteurs de cette grande université, et qui semblait avoir consacré sa vie et ses écrits à honorer la reine du ciel, en défendant le glorieux privilége de sa conception immaculée. Il ne pouvait, selon l'expression de son biographe, parler de ce mystère si cher à son cœur, même dans les entretiens les plus familiers, sans que soudain le feu de son visage et l'ardeur de sa voix parussent vouloir embraser ses auditeurs de l'amour qui le consumait; et nul sujet ne revenait aussi souvent ni avec plus de charme dans tous ses discours. Ceux qui le visitaient dans sa cellule savaient ne pouvoir lui faire de plus grand plaisir que de vénérer une pieuse image de Marie conçue sans péché, placée près de lui; et il passait, dans une chapelle de l'Immaculée-Conception, la plus grande partie du temps qu'il consacrait chaque jour à la prière. Ce grand serviteur de Notre-Dame avait obtenu d'elle, comme en récompense de ses hommages, une merveilleuse pureté de cœur et une charité si vigilante, que nul ne se rappelait avoir jamais entendu de sa bouche un seul mot de blâme contre le prochain. Les dernières années

du P. Lopès lui amenèrent de si cruelles infirmités, que dans le collége de Coïmbre beaucoup l'appelaient le nouveau Job : mais, en proie aux douleurs du saint patriarche, il semblait avoir aussi hérité de sa patience, ne cessant de bénir Notre-Seigneur et sa sainte mère du bonheur qu'ils lui accordaient de consommer sa vie sur la croix.

Franco, *Ann. Glor.*, *p.* 179. — Id., *Synops. Annal.*, *p.* 351.

X MARS.

—

Le dixième jour de mars de l'an 1623, mourut au collége de Coïmbre, après soixante et un ans de vie religieuse, le P. Jean Alvrès, imitateur si fidèle de saint Ignace dans le grand art de gouverner ses frères, qu'un siècle après sa mort, on doutait encore que le Portugal eût jamais donné son pareil à la Compagnie. Mais Dieu, avant de l'élever aux yeux des hommes, l'y avait préparé lentement et d'une façon bien extraordinaire, par de longues années de souffrance, de recueillement et d'humiliation. Parvenu au terme de ses études, Jean Alvrès, après son élévation au sacerdoce, passait à la vérité pour un exellent religieux, également pieux et instruit, mais d'une santé si faible et si délabrée qu'on ne le crut de force à exercer aucun ministère. La surveillance fort légère d'une métairie, appartenant au collége de Coïmbre, lui avait donc été confiée, comme l'unique emploi dont il ne fût pas incapable; et il demeura comme relégué loin de ses Frères, dans la plus profonde obscurité, s'abandonnant avec une résignation toute filiale au bon plaisir de Dieu, sans un regret ni une plainte, jusqu'à la dix-neuvième année après son entrée dans la Compagnie. Mais en 1580, le P Sébastien de Moraès, alors provincial, et peu après évêque du Japon, le découvrit pour ainsi dire durant sa visite, au fond de cette solitude, et lui trouva un sens et un cœur si droits et si merveilleusement unis à Dieu, qu'il le désigna sur-le-champ pour

gouverner le collége de Porto. A partir de ce moment jusqu'à la dernière année de sa vie, Jean Alvrès ne cessa plus d'être tour à tour recteur, provincial, assistant, visiteur, préposé de la maison professe; et il eut même, ajoute le P. Franco, un grand nombre de voix pour la charge de général, après la mort du P. Claude Aquaviva. Parmi les services que, durant son séjour à Rome, il rendit à l'Église, à la Compagnie, et tout particulièrement à la France, nous ne saurions oublier la part insigne qu'il eut, avec le cardinal Tolet, à la sentence d'absolution et de réhabilitation d'Henri IV par le Saint-Siége. Aussi lorsqu'il retourna par terre à Lisbonne en 1607, le roi voulut le voir à Paris et le combla publiquement des témoignages les plus vifs de reconnaissance. Puis, au départ du P. Alvrès, Henri lui fit présent d'un magnifique reliquaire de cristal, en forme de croix, qui renfermait entre autres pieuses richesses une des épines du Sauveur, détachée de la sainte couronne en faveur de l'humble religieux, et qui fut conservée précieusement dans le trésor du collége d'Evora jusqu'à la destruction de la Compagnie.

FRANCO, *Imag. da virt. em o novic. de Lisboa*, *p.* 321.—ID., *Ann. Glor.*, *p.* 145. — ID., *Synops. Annal.*, *p.* 238. — CORDARA, *Hist. Soc.*, *Part.* 6, *t.* 1, *p.* 446.

XI MARS.

—

Le onzième jour de mars de l'an 1620, mourut saintement, au Japon, le P. Emmanuel Barreto, qui désirait uniquement, dit Niéremberg, rendre son âme à Dieu au milieu des flammes, et obtint la faveur peut-être non moins glorieuse d'expirer de pure misère, pour le salut des âmes et le service de Jésus-Christ. On le regardait avec raison comme un des grands apôtres de ce vaste empire, qu'il évangélisait depuis près de trente ans. Enlevé de force à son église et déporté à Macao, l'an 1614, par ordre de Daïfusama, le P. Barreto n'avait pas tardé à rejoindre ses néophytes, en se faisant jeter, sous un déguisement japonais, vers quelque point de la côte moins activement surveillé par les infidèles. Depuis lors, presque toujours errant, sans aucune ressource humaine, il ne cessait de parcourir les chrétientés les plus en péril; exposé nuit et jour à se voir découvert, traîné au prétoire comme un malfaiteur, et voué aux tortures les plus raffinées. L'amour de ses néophytes, qui n'avaient que lui pour les consoler et les disposer au martyre en leur distribuant le pain des Anges, le forçait alors à prendre des précautions infinies, dont il se fût de grand cœur affranchi pour s'offrir lui-même aux bûchers. Il en vint ainsi à un tel excès de dénûment et de fatigue, qu'épuisé bientôt de force et de vie, il fut jugé digne d'être

inscrit par ses compagnons au nombre des plus glorieux martyrs de la foi.

CARDIM, *Fascic. e. Japp. Flor.*, *p.* 67. — CARDOSO, *Agiolog. Lusit.*, *Març.* 11, *p.* 136, 141. — ALEGAMBE, *Mort. Illustr.*, *p.* 317. — CORDARA, *Hist. Soc.*, *Part.* 6, *t.* 1, *p.* 269. — NADASI, *Ann. dier. memor.*, *p.* 134. — PATRIGNANI, *Menolog.* 11 *Marz.*, *p.* 74.

La même année, près du cap Corrientès dans la Cafrerie, mourut le P. François Ribeiro, l'un des apôtres et des martyrs de l'Afrique Australe, massacré en haine de la foi par des marchands arabes, à l'âge de trente-six ans. Il venait de fonder une mission nouvelle parmi les tribus sauvages, presque à égale distance de Mozambique et du Cap de Bonne-Espérance; et Dieu avait béni visiblement ses premiers travaux. Mais les sectateurs de Mahomet, ne pouvant souffrir que le nom de Jésus fût adoré par ces pauvres peuplades infidèles, résolurent la mort du P. Ribeiro; et pendant qu'il célébrait le saint Sacrifice, ils l'attaquèrent à l'autel, et le tuèrent à coups de lances, mêlant en quelque sorte le sang du martyr au sang même de Jésus-Christ.

ALEGAMBE, *Mort. Illustr.*, *p.* 316. — CORDARA, *Hist. Soc.*, *Part.* 6, *t.* 1, *p.* 257. — TANNER, *Soc. Jesu usq. ad sang.*, *p.* 188. — *Lettere Annue d'Etiopia, etc.* (1620-1624), *p.* 160. — PATRIGNANI, *Menolog.*, 24 *Nov.*, *p.* 169.

Parmi les autres missions de la Cafrerie, dépendantes de Mozam-

bique, les tribus semées le long du Zambèze, comptaient, vers le même temps, un grand nombre de néophytes, et peuplaient le ciel d'une véritable légion d'Anges, grâce surtout au zèle de trois héroïques missionnaires, les PP. Emmanuel de Mendonza, Michel Rodriguès et Louis Mariana. « Là, dit le P. Sébastien Barreto dans la relation qu'il adressa au Père Général, il n'y avait que dégoût pour la nature ; mais cette race insipide, ajoute-il, n'en avait pas moins de prix pour ces hommes apostoliques dont le seul désir était de gagner des âmes à Jésus-Christ. » Tous trois accompagnaient tour à tour, ou vers les montagnes de l'or, ou dans les expéditions militaires les plus lointaines, une poignée de vaillants soldats portugais, que suivaient des milliers de Cafres auxiliaires; et comme ceux-ci, après la victoire, se faisaient un affreux plaisir d'égorger, de rôtir, ou de noyer tous les petits enfants tombés entre leurs mains, les missionnaires couraient de toute part pour en baptiser du moins quelques-uns. Mais ne pouvant suffire à une pareille tâche, surtout au milieu de barbares qui s'enfuyaient loin d'eux avec leur proie, ils s'associèrent les plus fervents des catholiques portugais ou indigènes, pour baptiser du moins, et racheter quand ils le pourraient, ou même pour repêcher souvent dans les eaux du Zambèze tous ceux qui respiraient encore, et qui ne tardaient guère pour la plupart à s'envoler vers le trône de Dieu. Dans une de ces expéditions, le P. Louis Mariana qui avait deux fois pénétré dans l'île de Madagascar, et, depuis son retour au milieu des Cafres, s'était acquis par son zèle et sa charité un grand empire sur leurs esprits, eut pour la première fois connaissance du grand lac intérieur, situé près de Maravi, au delà de nombreuses tribus sauvages, et à quatre-vingt-dix-sept jours de marche de son église. Mais ni la distance ni le péril n'avait de quoi l'arrêter; et soutenu, lisons-nous dans ses lettres, par la vertu de

la sainte obéissance, il partit pour planter la croix sur ces bords, où les explorateurs de la science, aidés de tous les secours des sociétés modernes, pénètrent à peine aujourd'hui.

Lettere Annue d'Etiopia, Malabar, Brazil e Goa, dall' A. 1620 *fin'al* 1624, *p.* 160, 204, *et* 321-335. — CORDARA, *Hist. Soc., Part.* 6, *t.* 1, *p.* 529.

N. B. On peut suivre, au moins en partie, sur les cartes de Petermann et dans les voyages de Livingston, la trace des intrépides apôtres donnés à l'Afrique par le Portugal, dès le premier siècle de la Compagnie. Le voyageur anglican, par une loyauté bien rare, et que l'on aimerait à trouver chez plus d'un catholique, avoue qu'il a rencontré de nombreux vestiges d'églises fondées par les enfants de saint Ignace, en des lieux où l'on pouvait croire que nul européen n'avait pénétré jusqu'à ce jour, et où leur souvenir est encore vivant.

XII MARS.

—

Le douzième jour de mars de l'an 1599, mourut au collége de Bragance le P. Garcia Gonsalvès, martyr de sa charité au service des pestiférés. Avant d'entrer dans la Compagnie à l'âge de vingt et un ans, il s'était déjà signalé par un trait de piété filiale vraiment héroïque. Son père, établi à Mazagan, tomba dans les mains des Barbaresques; et, pour le tirer d'esclavage, le jeune Garcia n'hésita point à s'offrir lui-même en échange : offre que sa jeunesse et sa vigueur eurent bientôt fait accepter. Il fut donc mis à la chaîne des esclaves, et soumis aux travaux et aux traitements les plus durs. Mais il comprenait dès lors le bonheur de ceux qui offrent toutes leurs douleurs à Dieu. Or un jour qu'avec tous ses compagnons il venait d'être condamné à une cruelle bastonnade, en attendant que son tour fût venu, il récitait pour s'y préparer l'office de Notre-Dame; et la très-sainte mère de Dieu parut vouloir l'en récompenser. Car soudain la sanglante exécution fut interrompue, juste au moment où les bourreaux allaient commencer à le flageller. A peine rendu à la liberté, Garcia Gonsalvès se consacra au service de Dieu dans la Compagnie; et tel fut constamment son amour de la croix, qu'appliqué au salut des âmes, il demanda humblement au Père Provincial d'aller commencer son apostolat dans le pauvre et insalubre collége de Bragance, celui de tout le royaume où l'on avait alors le plus à souffrir. En même temps il adressait à

Notre-Seigneur cette touchante prière : « Seigneur, accordez-moi de vous servir sept ans à Bragance, en mémoire des sept années que vous avez passées en Egypte; et daignez ensuite m'appeler à vous ». Ce double vœu du P. Gonsalvès fut exaucé. Quand il vit la peste et la famine désoler Bragance en 1599, il accueillit, comme de la main du Sauveur, l'occasion qui lui était offerte, de sacrifier sa vie pour le troupeau confié à ses soins. Non content même de s'exposer pour sauver des âmes, il allait encore de porte en porte, mendiant des remèdes et des aliments pour les pauvres. Mais son ministère de prédilection était de recueillir et de soigner les petits enfants, privés de tout secours par l'abandon ou la mort de leurs proches : et ce fut auprès d'eux qu'il trouva la mort; honoré à ses funérailles par la reconnaissance publique du beau titre de père et de sauveur des orphelins.

Cardoso, *Agiolog. Lusit.*, *Març.* 24, *t.* 2, *p.* 290, 295. — Franco, *Imag. da virt. em o novic. de Coimbra*, *t.* 2, *p.* 487. — Id., *Ann. Glor.*, *p.* 147. — Id., *Synops. Annal.*, *p.* 171.—*Litt. Ann. Soc.*, *t.* 1599, *p.* 192.

Le même jour moururent en grande réputation de zèle apostolique et de renoncement à eux-mêmes, le F. Antoine Fernandès dans le voisinage d'Amboyne, en 1554, et aux Philippines, en 1615, le P. Antoine Alvrès, l'un des exilés du Japon déportés à Manille par l'ordre de Daïfusama.

Le F. Antoine Fernandès avait été reçu par saint François Xavier en qualité de Coadjuteur temporel; mais la pénurie excessive de missionnaires contraignit ses supérieurs à lui confier l'emploi de caté-

chiste : et Dieu bénit si merveilleusement son zèle, qu'en un seul jour, dit le P. de Sousa dans ses conquêtes de la Compagnie en Orient, l'humble et dévoué religieux baptisa sept cents âmes, sans avoir pu un moment réparer ses forces depuis le lever du soleil jusqu'à la nuit. Les chrétiens de l'île d'Amboyne, privés de tout secours depuis la glorieuse mort du P. Nuno Ribeiro, demandaient instamment un nouvel apôtre pour les soutenir dans la foi; et ils en avaient d'autant plus besoin, que les petits princes Mahométans du voisinage ne leur laissaient aucune trêve, et vendaient à vil prix des cargaisons entières de ceux qu'ils pouvaient réduire en esclavage, ou jetaient à la mer, une pierre au cou, ceux qu'on refusait de leur acheter. La vertu du F. Fernandès fut jugée assez ferme pour qu'on osât lui confier une mission si périlleuse. Mais il y était à peine arrivé, qu'il trouva la mort dans un naufrage, en allant visiter les néophytes d'une île voisine, préparés pour ainsi dire par le Saint-Esprit à embrasser la foi, et baptisés sur leurs instances par quelques marchands portugais. Ces pauvres gens étaient si peu instruits, qu'à peu près toute leur science se bornait au mystère d'un Dieu en trois personnes, et leur vie chrétienne à la vénération d'une croix, devant laquelle ils se prosternaient en répétant : « Seigneur, faites-nous miséricorde. » La barque fragile qui portait Fernandès, surprise et brisée par la tempête, fut malheureusement engloutie presque en vue du port; sans que tous les efforts d'un fervent laïque portugais, compagnon et témoin de la vie apostolique du F. Antoine, et qui, avant de se sauver lui-même, le chercha longtemps à la nage, pussent l'arracher du milieu des flots.

Sousa, *Orient. Conquist.*, *t.* 1, *p.* 424.

Le P. Antoine Alvrès, âgé de soixante-trois ans, joignait encore aux fatigues de l'apostolat des austérités qui eussent accablé la vigueur de ses plus jeunes compagnons. Non content de faire toujours à pied, n'importe en quelle saison, ses courses de missionnaire, il jeûnait rigoureusement au moins trois jours chaque semaine, et semblait préparer son corps au martyre par les plus sanglantes macérations. Arraché à ses néophytes, il n'eut d'autre refuge ni d'autre lit, durant presque toute la traversée de Nagazaqui à Manille, que le pont du vaisseau exposé à toutes les injures de l'air, et quelque pièce de bois ou des cordages. Parfois seulement, quand l'un ou l'autre des passagers le priait d'accepter un moment sa cabine durant le jour, il y consentait par le seul motif de ne pas les attrister : car il savait allier merveilleusement l'amabilité qui gagne les cœurs à la sainte passion de la croix. A peine débarqué à Manille, le P. Alvrès s'improvisa l'apôtre de tous les Japonais chrétiens ou infidèles que le commerce attirait dans cette ville : et il eut bientôt formé un troupeau de mille néophytes. Mais au bout de trois mois ses forces épuisées ne purent plus suffire à son zèle; et il expira, parmi ses nouveaux enfants, sans autre regret que celui de n'avoir pas donné au Japon sa vie et son sang pour l'amour de Jésus-Christ.

Colin, *Labor evang.*, *p.* 707.

XIII MARS.

—

Le treizième jour de mars de l'an 1641, mourut à Coïmbre, en odeur de sainteté, le jeune Frère Scolastique Emmanuel de Almeyda, deux mois et demi après ses premiers vœux. Dès qu'il eut l'âge de discrétion, l'on admira surtout son recueillement aux pieds des autels, où il avait l'air d'un ange en adoration durant le temps du saint Sacrifice, sa tendre dévotion pour la très-sainte Vierge, et son inaltérable amour de la vérité. Il eût dès lors préféré sans hésitation les plus rudes châtiments à la dissimulation la plus légère : et ceux mêmes de ses compagnons qui pouvaient redouter parfois les suites de sa franchise, n'en admiraient pas moins cette crainte toute filiale de déplaire à Dieu, jointe d'ailleurs aux plus sûrs témoignages de sa fraternelle amitié pour eux. Tous les samedis, pendant ses premières études au collége de Braga, il se rendait en pèlerinage à un pieux sanctuaire de Notre-Dame; et ce fut là qu'avec un de ses condisciples, il promit un jour à la très-sainte mère de Dieu d'embrasser la croix de son divin fils. Ils accomplirent tous deux leur promesse, en entrant peu de jours après, l'un et l'autre, dans la Compagnie. La joie d'Emmanuel fut même si grande, quand il reçut la permission de se rendre au noviciat, qu'il en fit part à tous ses amis. « Et je crois vraiment, ajoutait-t-il, que je serais mort de tristesse, si ce bonheur m'eût été refusé. » Dès son entrée, pour mieux tenir parole à la

reine du ciel, Emmanuel de Almeyda se fit une règle constante d'embrasser, et même de choisir, autant qu'il dépendrait de lui, tout ce qui offrirait le plus de répugnance à la nature. Plus il avait à se vaincre, plus on le voyait se porter avec promptitude à un acte de renoncement, d'obéissance ou de charité. On eût pu croire que rien ne lui coûtait : tant son empressement semblait croître en raison même du sacrifice qu'il espérait offrir à Jésus crucifié. Son obéissance ne connaissait ni interprétation en sa faveur, ni distinction de temps ou de personne; et rien ne lui était plus ordinaire que de laisser, au premier signal, un mot, ou même une lettre inachevée. Un jour qu'il était allé demandé quelque permission à son supérieur, comme un autre novice lui demandait pourquoi il avait tant tardé à revenir : « C'est, mon cher frère, répondit-il, qu'avant d'exposer ma demande, j'ai cru devoir quelques instants consulter Dieu dans la prière, comme Notre Bienheureux Père Ignace nous l'a prescrit. » Pour mieux observer la modestie, il mettait tous les matins chacun de ses sens sous la protection de quelque saint, qui lui servît en ce point de modèle. Il consacrait aussi chaque heure de la journée à différents saints, qu'il priait de le conserver durant ce temps dans la présence et l'amour de Notre-Seigneur. Enfin il ne laissait passer aucun jour sans réciter le petit office de saint Joseph et celui de l'Immaculée Conception; et il aimait surtout à se représenter alors la reine des anges daignant réciter avec lui les psaumes et les cantiques de la sainte Écriture, et lui apprenant ainsi à prier. Dès qu'approchait une fête de Notre-Dame, il s'ingéniait à trouver quelque nouvelle pratique en son honneur et quelque nouveau sacrifice qui pût lui plaire. C'était surtout alors qu'il demandait la permission de retrancher une heure de son sommeil, pour la consacrer à la prière,

et de garder du matin au soir le cilice qu'il n'avait obtenu de porter les jours ordinaires que jusqu'à midi. De plus, la veille de chaque fête, il prenait son repos tout habillé, sans autre lit qu'une planche nue. Envoyé de Lisbonne à Coïmbre, après son noviciat, le F. de Almeyda obtint de faire ce voyage à pied, en forme de pèlerinage; et même durant ce temps, il se garda bien d'interrompre sa pieuse coutume de se flageller toutes les nuits. Rien du reste dans son état ne pouvait faire prévoir alors sa mort prochaine; mais un abcès, dont nul n'avait soupçonné la gravité, ne tarda pas à l'enlever, presque au début de son juvénat et à la fleur de l'âge, déjà mûr pour le ciel par ses héroïques vertus.

Franco, *Imag. da virt. em o novic. de Lisboa, p.* 942.

Le même jour, l'an 1611, mourut dans la maison professe de Villavissosa, le P. Antoine Alvrès, également cher à la royale famille de Bragance et aux plus pauvres habitants des campagnes, qu'il évangélisait durant une grande partie de l'année, parcourant leurs villages toujours à pied et en mendiant. On disait de lui qu'en dehors du saint ministère il semblait muet; mais dès qu'il s'agissait du salut ou de la sanctification d'une âme, nulle parole n'était plus intarissable et ne savait si bien faire aimer Dieu. Cet homme apostolique avait une tendresse incomparable pour la Compagnie. « Si elle me chassait de son sein, disait-il, je passerais tout le reste de

ma vie assis nuit et jour près du seuil où tant de pauvres mendiants viennent recevoir leur nourriture, plutôt que de perdre de vue ces murs où il ne me serait plus permis de rentrer. » A la première nouvelle qu'il était en danger de mort, la ville de Villavissosa et tout le pays d'alentour s'émurent du malheur qui les menaçait. Les princes de Bragance envoyèrent leurs propres médecins, avec ordre de n'épargner aucune dépense pour sa guérison. De toute part des troupes de pèlerins se rendaient aux sanctuaires les plus vénérés, pour faire une sainte violence au ciel. Seul, en ce trouble universel, Antoine Alvrès avait conservé tout son calme ; et il s'abandonnait si pleinement au bon plaisir de Notre-Seigneur, qu'interrogé, peu avant son dernier soupir, s'il n'éprouvait pas quelque peine : « Pas l'ombre d'une peine », répondit-il, ne voyant rien qui pût l'attrister dans la pensée de s'envoler vers Dieu.

Franco, *Ann. Glor.*, *p.* 148. — Id., *Synops. Annal.*, *p.* 202.

XIV MARS.

—

Vers le milieu du mois de mars de l'an 1624, moururent, en grande réputation de vertu dans la province de Goa, les deux Frères Coadjuteurs François Pereira et Jacques Ferram, le premier sur les côtes de la Cafrerie à Mozambique, et le second à Goa même, dans la maison professe du Bon-Jésus.

Le F. Jacques Ferram avait eu, dès son adolescence, l'honneur de partager les chaînes et les tortures de plusieurs Portugais, réduits en esclavage par les idolâtres. Quelques-uns de ses compagnons y avaient même cueilli la palme du martyre; « et je ne puis comprendre en vérité, disait-il plus tard, comment j'ai pu sortir vivant des mains qui nous traitaient si cruellement. Mais, ajoutait-il, Dieu me faisait goûter alors une joie incroyable de souffrir pour lui. » A peine rendu à la liberté, il demanda la grâce d'être reçu parmi les novices; et durant plus d'un demi-siècle de vie religieuse, cette première ferveur et cette héroïque joie de donner à Dieu son sang et sa vie, brillèrent constamment du même éclat, au milieu des plus durs travaux, des privations les plus excessives, et de la haine sans cesse en éveil des plus furieux ennemis du nom chrétien. Le Frère Ferram savait même les infidèles d'autant plus ardents contre lui, qu'il avait travaillé de ses propres mains à renverser bon nombre de leurs temples. Mais loin de redouter leurs coups, il faisait de toute sa vie comme un apprentissage du martyre, bravant avec une égale satisfaction les pluies torrentielles ou les ardeurs des Indes, et malgré la fatigue

de ses travaux ou de ses voyages, ne prenant qu'une fois par jour, pour tout aliment, un peu de riz et de poisson salé.

Le F. François Pereira poussa peut-être encore plus loin la sainte haine de lui-même : car trouvant qu'il ne souffrait pas encore assez sous le soleil des Indes, il s'offrit à ses supérieurs pour la station de Mozambique, où la terre et le ciel semblaient également intolérables à des étrangers. D'héroïques missionnaires pouvaient à peine supporter un pareil martyre au delà de deux ou trois ans. Mais le bon F. Pereira y résista jusqu'à un âge fort avancé, puisqu'il atteignit sa cinquantième année de vie religieuse. Il ajoutait néanmoins encore de si cruelles macérations à la rude épreuve du climat, que le sol et les murs de sa cellule étaient tout rouges de son sang; et quand il eut rendu le dernier soupir, on ne put voir sans larmes gravé sur son corps tout le réseau du cilice de fer dont il avait coutume de s'envelopper. Chargé en même temps de la cuisine et de la porte des aumônes, l'humble religieux veillait avec la plus délicate charité aux besoins des pauvres et de ses frères. Tout en surveillant ses fourneaux, il récitait jusqu'à seize chapelets par jour, et goûtait une joie si douce à s'entretenir avec Dieu, qu'il commençait chaque nuit son oraison trois heures avant le réveil de la communauté. Le démon tenta néanmoins d'inquiéter ce fidèle serviteur de Dieu à ses derniers moments; mais le saint mourant n'en fut point ému, et se contenta de lui répondre : « Toutes les fautes dont tu m'accuses, je m'en suis déjà moi-même accusé, sans en rien cacher à mon confesseur; et j'ai contre toi, pour garants de mon espérance, le sang et les plaies de Jésus-Christ! »

Lettere Annue d'Etiopia, Malabar, Brazil e Goa dall' A. 1620 *fin al* 1624, *p.* 304-306.

XV MARS.

—

Le quinzième jour de l'an 1575, mourut à Lisbonne le P. Louis Gonsalvès da Camara, confesseur du roi de Portugal Jean III, et après la mort de ce prince, chargé de présider à l'éducation de son successeur le jeune roi Don Sébastien. Il appartenait à la plus haute noblesse du royaume; et il avait connu saint Ignace à l'université de Paris, où beaucoup de jeunes Portugais venaient alors faire leurs études. Mais il ne renonça aux espérances du monde qu'après son retour en Portugal, et lorsqu'il connut plus intimement à Coïmbre le Vénérable Père Pierre Lefèvre, si habile à gagner les âmes à Dieu. Nommé trois ans plus tard recteur de Coïmbre, Louis Gonsalvès de Camara donna les plus rares exemples de perfection. Mais rien n'édifia tant ses inférieurs que la promptitude et la joie de son obéissance, lorsque le Père Simon Rodriguès, voulant éprouver tout à la fois et montrer la vertu du jeune recteur, lui nomma subitement un successeur et le donna lui-même pour aide au Frère cuisinier. De la cuisine de Coïmbre, le P. Louis passa bientôt en Afrique, pour consoler et soutenir dans les cachots de Tétuan les pauvres esclaves des Barbaresques; et il s'acquit une si haute réputation dans ce pénible ministère de zèle et de charité, qu'à son retour Jean III l'appela près de lui, et le choisit pour son confesseur. Toutefois comme ce prince, que saint Ignace appelait le père de la Compagnie, avait un ardent

désir de connaître en détail la vie et les vertus du saint fondateur, il profita l'année suivante d'une occasion favorable pour confier ce soin au P. Gonsalvès, qui s'acquitta avec une sollicitude toute filiale de cette importante mission. Ignace reçut Gonsalvès avec joie; mais il voulut voir par lui-même à quelles épreuves sa vertu serait capable de résister, et ne l'épargna point durant plusieurs mois. L'humble serviteur de Dieu se soumit à tout : et notre bienheureux Père fut si satisfait, qu'il ne craignit pas de lui appliquer cette parole de la sainte Écriture : « *Inveni virum secundum cor meum* ; j'ai trouvé un homme selon mon cœur. » Dès lors il l'admit à sa plus intime familiarité, le choisit pour ministre de la maison professe de Rome, et consentit même, après avoir longtemps consulté Notre-Seigneur dans la prière, à lui raconter les premières années de sa conversion, lorsque ses plus saints compagnons eurent déclaré que la gloire de Dieu exigeait un pareil récit. La première Congrégation générale qui choisit le P. Laynez pour succéder à saint Ignace, nomma aussi le P. Louis premier Assistant de Portugal; mais bientôt la reine Catherine, aïeule du jeune roi Don Sébastien qui avait à peine cinq ans, réclama Gonsalvès, au nom et par l'ordre de Jean III, pour lui confier l'âme et toute l'éducation de son petit-fils. Il fallut obéir; et nous avons encore les règles de conduite tracées par Laynez, pour aider Gonsalvès à s'acquitter d'une charge si délicate : règles qui firent de sa vie à la cour une vraie merveille de sainteté. L'honneur de sa nouvelle charge éblouit du reste si peu ce grand homme, qu'elle ne l'empêcha pas même de s'adonner aux plus humbles pratiques des novices. Toutes les fois que le jeune prince quittait son palais de Lisbonne, pour aller passer quelques jours dans une de ses résidences royales autour de la capitale, le P. Gonsalvès en profitait pour par-

courir à pied les villages voisins, faisant le catéchisme aux pauvres paysans, partageant leur pain à titre d'aumône, et passant la nuit au milieu d'eux, l'hiver sur la paille, dans leurs misérables réduits, l'été souvent en plein air sur la terre nue. On peut croire que s'il eût vécu plus longtemps, son royal élève, dont la fougue chevaleresque était le plus grand défaut, n'aurait pas été ensevelir l'espoir de sa race et de ses sujets à la fatale journée d'Alcazar Kébir. Une première fois en effet Don Sébastien, devenu majeur, et séduit par l'élan de quelques jeunes seigneurs de son âge, était subitement passé en Afrique pour y combattre les Mahométans. Mais à une si triste nouvelle, Gonsalvès lui écrivit en toute hâte : « Sire, pour peu que vous tardiez à revenir, je serai mort de douleur. » Sébastien, repassant aussitôt la mer, se rendit droit de son vaisseau à la pauvre cellule où son cher maître était en effet malade ; et tenant à la main les lettres de Gonsalvès : « Me voici revenu, lui dit-il, pour l'amour de vous. » Mais par malheur la mort de Gonsalvès laissa trop tôt sans frein cette ardeur généreuse, qui faisait déjà les délices du Portugal, et n'avait besoin que d'être mûrie par quelques années de plus, en compagnie d'un sage conseiller. Pour couronner dignement l'éloge du serviteur de Dieu, il nous faudrait le montrer encore à ses derniers moments, tour à tour invitant à venir recevoir son âme, les plus saints religieux de la Compagnie naissante qu'il avait eu le bonheur de connaître et qui l'avaient précédé au ciel; ou rappelant les bénédictions dont Dieu n'avait cessé depuis trente ans de combler la Province du Portugal, en proportion de sa libéralité toujours croissante à donner de plus grands apôtres et en plus grand nombre, à l'orient et à l'occident. Mais la vie et la mort de cet homme admirable réclameraient de bien autres développements. Quand on

apporta au jeune roi la nouvelle d'une perte si douloureuse, il fit fermer en signe de deuil toutes les fenêtres de son palais, et se retirant dans un monastère voisin, pour pleurer seul et en liberté, il y demeura tout un jour et toute une nuit sans sommeil et sans nourriture. Quelques membres de sa cour s'étant enfin permis de lui dire qu'une pareille douleur était excessive en un roi, pour la mort d'un de ses sujets : « Ne savez-vous donc pas, leur répondit-il, que Louis Gonsalvès m'a servi de père et de mère : car Dieu n'a pas voulu que j'en connusse d'autres ici-bas. »

Franco, *Imag. da virt. em o Novic. de Coimbra*, *t.* 1, *p.* 21-58. — Id., *Ann. Glor.*, *p.* 153.—Id., *Synops. Annal.*, 106. — Tellez, *Chron. da Comp.*, *t.* 1, *p.* 196, 372, 503, 540; *et t.* 2, *p.* 7, 54, 699. — Barbosa Machado, *Bibl. Lusit.*, *t.* 3, *p.* 103 — Andrade, *Varones Ilustres, t.* 1, *p.* 139. — Orlandinus, *Hist. Soc.*, *Part.* 1, *p.* 181. — Sacchinus, *Hist. Soc.*, *Part.* 2, *p.* 81, 136; *Part.* 3, *p.* 189, 359; *et Part.* 4, *p.* 54, 89, 195.—Nadasi, *Ann. dier. memor.*, *p.* 142. — Drews, *Fasti Soc.*, *p.* 101.— Patrignani, *Menolog.*, 15 *Marz.*, *p.* 109. —Crétineau-Joly, *Hist. de la Comp.*, *t.* 1, *p.* 307; *et t.* 2, *p.* 57-70 — *AA. SS.*, *t.* 7 *Julii*, *p.* 591, 634.—Francisco de Santa Maria, *Ann. Hist. Diar. Port.*, *Marc.* 15.—Guerreiro, *Glor. Coroa*, *Part.* 1, *c.* 15. — Tanner, *Soc. Jesu Apost. Imit.*, *p.* 151.

XVI MARS.

—

Dans la nuit du quinzième au seizième jour de mars de l'an 1561, mourut glorieusement à Zimbaoé, par la main des Cafres, le premier des apôtres et des martyrs de l'Afrique Australe au seizième siècle, le vénérable Père Gonsalve de Silveyra. La vie entière de ce grand homme, l'un des plus illustres de la Compagnie, ne dépassa pas trente-cinq ans ; mais ce fut assez pour laisser une trace ineffaçable dans les trois parties de l'ancien monde, et le faire saluer comme la gloire du Portugal même par le prince des poëtes de sa patrie. Fils du comte de Sortelha, et destiné par sa naissance à se voir honoré dans la cour des rois, Gonsalve achevait ses premières études à Coïmbre, et n'avait pas encore dix-sept ans, lorsqu'arrivèrent dans cette ville les premiers compagnons de Simon Rodriguès : tous étrangers, tous à peine sachant balbutier quelques mots de la langue portugaise, et faisant rire à leurs dépens les habiles et les délicats; mais d'une vertu si merveilleuse et si entraînante, qu'au bout d'un an, la fleur de la jeunesse et de la noblesse du royaume était avec eux. Jamais âme peut-être ne parut éprise des joies du monde, comme le jeune Silveyra des folies, des douleurs et des ignominies de la croix. Il faut en lire les détails dans sa vie, pour se convaincre qu'en ce genre, il ne le cède ni au B. Pierre Claver, ni à saint François de Borgia. Mais cet homme, d'une si excessive rigueur pour lui-même, était pour toutes les âmes

faibles ou souffrantes, d'une tendresse incomparable. Une seule fois, le désir de s'arracher au respect de la cour qui avait voulu l'entendre, lui inspira l'idée de se rendre à charge à ses auditeurs, en tonnant avec plus de sévérité contre tout ce qu'aime le monde. Mais le fruit fut bien différent : et l'on vit aussitôt les plus grandes dames renoncer, sans le plus léger murmure, à tout ce qu'avait blâmé l'homme de Dieu. Nommé par saint Ignace premier supérieur de la maison professe de Lisbonne, à l'âge de vingt-sept ans, Gonsalve de Silveyra semblait prédestiné par Notre-Seigneur au renouvellement de cette grande ville, et par là, pour ainsi dire, au salut du royaume entier. Mais cet apostolat ne suffisait pas à ses désirs. Il lui fallait annoncer Jésus-Christ aux sauvages les plus grossiers, et recevoir la mort pour récompense : mais la mort des martyrs, sans la gloire de leurs autels. Voilà ce qu'il demandait sans cesse à Notre-Seigneur, et ce dont il reçut enfin la promesse. Aussi avant même que saint Ignace l'eût nommé à trente ans Provincial des Indes, il ne craignit pas de dire un jour à l'un de ses plus intimes confidents : « Je porterai l'Évangile au delà des mers; j'y verserai mon sang pour Jésus-Christ; et jamais mon nom ne sera inscrit par l'Église sur la glorieuse liste des Bienheureux. » L'histoire des conquêtes de la Compagnie en Orient renferme de précieux détails sur les services rendus aux missions et à la Province naissante de Goa par le P. Gonsalve. Il fit les plus sages règlements pour assurer à tous les missionnaires un temps destiné chaque année au renouvellement des forces du corps et de l'âme. Il ne craignait pas même d'animer par des récompenses l'ardeur des jeunes religieux pour la science et pour la vertu : bien sûr, en dilatant ainsi tous les cœurs, d'obtenir des prodiges de dévouement. Ce fut aussi durant ce temps que la Compagnie dut à la mortification du saint Pro-

vincial la belle église de Damao. Car le jour où cette importante place fut emportée d'assaut par les portugais, Silveyra, selon sa coutume, était demeuré à jeun, malgré les fatigues de la marche et des soins à donner aux blessés durant le combat. Le vice-roi, Constantin de Bragance, l'invita donc après la victoire à purifier aussitôt la grande mosquée, puis à y célébrer le saint Sacrifice; et s'approchant ensuite du P. Gonsalve : « Puisqu'il ne s'est trouvé, lui dit-il, que Votre Révérence pour prendre aujourd'hui possession de cet édifice, je veux qu'il appartienne, au nom et par l'autorité du roi mon maître, à la Compagnie de Jésus ». Dès que cet admirable serviteur de Dieu eut obtenu de résigner sa charge entre les mains du P. de Quadros, il s'embarqua pour la Cafrerie; et nous pouvons à peine indiquer ici les bénédictions que Notre-Seigneur répandit sur sa dernière année d'apostolat : à Mozambique, à Inhambame, près du cap Corrientès, et dans le royaume d'Otongue dont il instruisit et baptisa les principaux chefs en moins de sept semaines; et sur les rives du Zambèze, à Quilimane et à Séna; enfin durant les deux derniers mois de sa vie, dans la ville de Zimbaoé, la capitale du Monomotapa. Mais le roi faible et versatile de ce vaste pays, après avoir rendu les plus grands honneurs au P. Gonsalve, et voulu même recevoir le baptême, se laissa séduire par quelques sectateurs de Mahomet, qui lui montrèrent les armes portugaises déjà prêtes à le renverser de son trône; et il donna l'ordre de tuer le serviteur de Dieu. Celui-ci, averti par révélation de sa mort prochaine, mit à profit son dernier jour pour baptiser encore cinquante néophytes, et animer à la persévérance ses nouveaux enfants dans la foi. Puis quand les ténèbres furent venues, prosterné devant l'image de Jésus crucifié, il appela avec une sainte impatience l'heureux moment de son sacrifice, et avait prolongé sa veille jusqu'après minuit,

lorsque huit bourreaux en embuscade, le voyant prendre un moment de repos, se précipitèrent sur lui, l'étranglèrent, et jetèrent son cadavre dans un lac voisin. D'après le récit des indigènes, le corps du saint martyr, porté à peu de distance par le courant, se serait arrêté sur le bord d'une petite île, où les animaux sauvages l'auraient déposé et gardé, comme autrefois celui de saint Vincent. Quand les huit bourreaux qui l'étranglèrent voulurent le dépouiller, avant de l'ensevelir dans les flots, ils le trouvèrent encore armé d'une cuirasse à pointes de fer qui lui enveloppait tout le corps; et, comme pour justifier sa cruauté, le roi fit publier que c'était là le vêtement magique dont le P. Gonsalve se revêtait, quand il prétendait charmer les âmes par ses plus redoutables enchantements.

Vita P. Gonzali Silveriæ S. J. Sacerd. in urbe Monomotapa martyrium passi. Lugduni, 1612. — Sousa, *Orient. Conquist.*, *t.* 1, *p.* 117, 145, 849-877. — *Avvisi dall'India*, *t.* 1, *p.* 283; *t.* 3, *p.* 72, 205, 267, 279; *t.* 4, *p.* 107-117, 125, 159. — Guerreiro, *Glor. Coroa*, *Part.* 2, *c.* 3. — Cardoso, *Agiolog. Lusit.*, *Marc.* 16, *t.* 2, *p.* 190, 197. — Franco, *Imag. da virt. em o novic. de Coimbra*, *t.* 2, *p.* 1-63. — Id., *Ann. Glor.*, *p.* 149. — Tellez, *Chron. da Comp.*, *t.* 1, *p.* 112, 140, 236, 499, 560, 618; *et t.* 2, *p.* 5, 103, 126-170, 178. — Orlandinus, *Hist. Soc.*, *Part.* 1, *p.* 118, 357, 557. — Sacchinus, *Hist. Soc.*, *Part.* 2, *p.* 9, 35, 61, 101, 107, 151, 210-215. — Juvencius, *Epit. Hist. Soc.*, *t.* 2, *p.* 83. — Alegambe, *Mort. Illustr.*, *p.* 22-41. — Tanner, *Soc. Jesu usq. ad sang.*, *p.* 156. — Nieremberg, *Ideas de virtud*, *t.* 1, *p.* 122-174. — Du Jarric, *Hist. des choses plus mémor. ez Indes Orient.*, *t.* 1, *p.* 487, *et t.* 2, *p.* 112-126 — Guzman, *Hist. de las Miss.*, *t.* 1, *l.* 3, *c.* 11-15. — Bartoli, *Asia*, *l.* 4, § 30; *et l.* 7, § 17. — Id., *Uom. e fatti*, *t.* 3, *p.* 187. — D'Oultreman, *Eloges des pers. plus sign. de la Comp.*, *p.* 411. — Damianus, *Synops. primi sæc.*, *p.* 150. — Nadasi, *Ann. dier memor.*, *p.* 141. — Drews, *Fasti Soc*, *p.* 100. — Patrignani, *Menolog.* 15 *Marz.*, *p.* 102. — Barbosa, *Bibl. Lusit.*, *t.* 2, *p.* 403. — *Briefe aus Ost-Indien*, *Zw. Th. Br.* 2,

9, 18, *Dr. Th. Br.* 8. — FRANCISCO DE SANTA MARIA, *Ann. Hist. Diar. Portug. Marc.* 16. — CAMOENS, *Obras completas (Edd. Barreto Feio e Monteiro)*, *t.* 1, *p.* 353; *et t.* 2, *p.* 19 [1].

N. B. Quelques auteurs placent au jour précédent la mort du P. Gonsalve de Silveyra; et nous lisons par exemple dans le P. Sacchini cette phrase, que lui emprunte mot à mot le P. Alegambe : *Hunc habuit gloriosum Consalvus finem nocte quæ illucescebat eo anno in quartam jejunii magni dominicam, eamdemque quintam decimam martii lucem.* Mais cette phrase même renferme une légère contradiction facile à vérifier : car le quatrième dimanche de carême tombait en 1561 le 16 mars.

1. Voici les vers consacrés à la mémoire du P. Gonsalve par le grand poëte portugais, au dixième chant de sa belle épopée nationale, et dans son trente-septième sonnet :

Ve do Benomotapa o grande imperio
De selvatica gente negra e nua,
Onde Gonçalo morte, e vituperio
Padecera pela fé santa sua.

(*Lusiadas*, x, 93.)

—

Não passes, caminhante. Quem me chama ?
Hũa memoria nova e nunca ouvida,
De hum que trocou finita e humana vida,
Por divina, infinita e clara fama.
Quem he que tão gentil louvar derrama ?
Quem derramar seu sangue não duvida,
Por seguir a bandeira esclarecida
De hum capitão de Christo que mais ama.
Ditozo fim, ditozo sacrificio,
Que a Deos se fez e ao mundo juntamente !
Pregoando direi tão alta sorte.
Mais poderas contar a toda a gente
Que sempre deo na vida claro indicio
De vir a merecer tão santa morte.

(*Rimas*, *Son.* XXXVII.)

XVII MARS.

—

Le dix-septième jour de mars de l'an 1610, mourut à Mexico, en odeur de sainteté, le P. Ferdinand Gomès, portugais, insigne missionnaire des tribus indigènes du Nouveau-Monde. Il était entré dans la Compagnie, déjà prêtre; et la position brillante qu'il occupait dès lors à Mexico, lui permettait de mener dans cette grande ville une vie commode et honorée. Mais il lui préféra, dans la force de l'âge, la pauvreté apostolique et la grossièreté des Indiens. Pour mieux travailler au salut de ces pauvres gens, il apprit avec une fatigue extrême les idiomes de quatre nations, et composa même, en faveur de ses compagnons, une grammaire de la plus difficile des langues indiennes, la langue otomi. Parmi tant d'œuvres de zèle et de charité, le P. Gomès trouvait encore, aux dépens de son propre soulagement, plusieurs heures chaque jour, pour les consacrer à la prière; et l'une de ses plus chères dévotions était alors de prier seul, aux pieds de son crucifix, les bras en croix. Un célèbre religieux de saint Dominique, très-vénéré lui-même à Mexico lorsque le P. Gomès y mourut, déclara hautement qu'il avait vu, pendant les funérailles du saint missionnaire, comme l'échelle de Jacob partant de l'église des Jésuites et s'élevant vers le ciel, toute resplendissante de lumière : symbole sous lequel il ne doutait pas que Dieu n'eût voulu lui faire entrevoir

les mérites et la gloire de son serviteur déjà dans la compagnie des bienheureux.

Nadasi, *Ann. dier. memor.*, *p.* 148. — Drews, *Fasti Soc.*, *p.* 104. — Oviedo, *Menolog. Mexic.*, 1 *set.*

Le même jour, l'an 1806, fut enseveli comme en triomphe, par les habitants de Sellano, le P. Emmanuel Marquès, Portugais, mort dans le diocèse de Spolète après quarante-sept ans d'exil, et l'un des derniers survivants de la Province du Maragnon. Né dans le voisinage de Lamégo, et reçu du ciel comme un ange par sa pieuse mère, Emmanuel Marquès ne fut élevé que pour Dieu. Remis de bonne heure entre les mains de la Compagnie, il fit une partie de ses études au collége de Lapa, à l'ombre de la sainte image de Notre-Dame, si chère à la dévotion des Portugais, et près de laquelle il reçut la grâce de sa vocation. A seize ans il entrait au noviciat, et dès l'année suivante il obtenait de s'embarquer pour le Nouveau-Monde : tant sa vertu semblait déjà mûre, et tant son maître des novices l'avait trouvé constamment fidèle à cette maxime, qu'il se rappelait chaque jour aux pieds de son crucifix : « Je ne suis entré dans la Compagnie que pour servir Dieu; et rien au service de Dieu ne doit être fait négligemment ». Pour donner une juste idée de la vie et de la vertu du P. Marquès, à partir de ces premiers temps, il faudrait, ce semble, retracer ici la physionomie si douce et si forte du glorieux saint François de Sales. C'était la même vie commune aux yeux des hom-

XIX MARS.

—

Le dix-neuvième jour de mars de l'an 1634, mourut à Goa le P. Antoine de Andrade, le premier apôtre du Thibet au dix-septième siècle, et dont les fatigues gigantesques sembleraient presque inventées à plaisir, si ses propres récits et ceux de la science moderne n'en démontraient l'authenticité. Antoine de Andrade avait quitté l'Europe en 1600, après quatre années seulement de vie religieuse; et il se trouvait à la tête des missionnaires du Grand-Mogol, lorsqu'il forma le projet de porter la foi au delà des plus hautes chaînes de l'Hymalaya. Il partit donc d'Agra, en 1624; et pour la première moitié du voyage, il se joignit à une troupe de pauvres idolâtres qui allaient porter leurs offrandes à la célèbre pagode de Badrinath, où affluent les pèlerins de tous les royaumes des Indes et de l'île même de Ceylan. « Cette partie était la moins difficile; et cependant au delà des premières pentes, en remontant la vallée du Gange, il nous fallait souvent, écrit l'intrépide apôtre, suivre lentement un sentier taillé dans le roc à pic, et de la largeur parfois d'une palme, suspendu au-dessus des eaux bouillonnantes, où il n'était pas rare de voir tomber quelques voyageurs. Çà et là nous passions le fleuve sans autre pont ni autre appui que des cordes tendues d'une rive à l'autre, ou bien encore sur des arches de neige formées par quelque avalanche, et minées sans cesse par les flots; où pouvait s'engloutir à chaque ins-

tant une bande entière. Toutefois à la vue de mes compagnons, dont plusieurs étaient des vieillards, et qui s'animaient en répétant sans cesse le nom de Badrinath, j'avais honte de ne pas faire plus pour le nom adorable de Jésus-Christ, que ces malheureux pour l'honneur de leurs dieux et de leurs pagodes. » Mais quand il les eut quittés, et surtout à partir du bourg de Manah, dernière limite habitée par les montagnards du côté de l'Inde; commençant à gravir un vaste désert de neige, inaccessible à toute âme vivante durant environ dix mois de l'année, et dont le passage exigeait une marche de vingt journées, toujours en plein air, sans un morceau de bois pour allumer du feu; accompagné de deux Indiens et d'un guide : « Je partis, ajoute-t-il, me confiant en Dieu, pour qui seul je m'étais résolu à une pareille entreprise ». Chaque pas exigeait d'incroyables efforts. C'était tous les matins une nouvelle couche de neige qu'il fallait fendre, en s'y enfonçant au moins jusqu'aux genoux, souvent jusqu'à la ceinture ou jusqu'aux épaules. Telle en était même la profondeur en certains passages que, pour occuper une surface plus large et plus résistante, il fallait prendre fréquemment la position d'un nageur au milieu des eaux; et le seul moyen de n'être pas enseveli durant son sommeil, tel qu'on pouvait le prendre en pareil lieu, était de se débarrasser d'heure en heure du vaste linceul formé par la neige qui tombait sans interruption toute la nuit. Mais il faudrait transcrire en entier la première relation du P. de Andrade, pour se faire une juste idée de ce que l'amour des âmes et de Jésus-Christ peut faire entreprendre à un apôtre. Parvenu au terme de son voyage, et se voyant accueilli favorablement par le premier roi du Thibet, le P. de Andrade repartit bientôt pour aller chercher à Agra d'intrépides collaborateurs; et dès l'année suivante, il établissait un centre de missions thibétaines à Cha-

XVIII MARS.

—

Le dix-huitième jour de mars de l'an 1609 mourut au collége d'Evora le Frère Coadjuteur Antoine Mendès, chargé durant trente années de la culture des terres et de la surveillance des fermes de la Compagnie. Ce genre de vie, qui semblait offrir plus de liberté pour s'affranchir du joug de la vie commune, ne fut au contraire pour le F. Antoine que l'occasion de se traiter avec encore plus de rigueur. Ainsi rien ne lui était plus ordinaire que de se contenter pour toute nourriture d'un morceau de pain et d'un verre d'eau. De plus il jeûnait rigoureusement, au moins deux jours par semaine, sans rien diminuer de son travail; et quand la charité de ses supérieurs ou de ses frères l'invitait à se traiter moins sévèrement : « Vous ne savez donc pas, répondait-il, combien l'abstinence est utile pour conserver les forces et la santé ! » Son plus doux repos, les jours de fêtes, était de s'entretenir avec Notre-Seigneur, à peu près du matin au soir. Et cette sainte habitude de l'oraison devint pour lui la source d'une joie et d'une paix inaltérables, quand, accablé de vieillesse et privé de la vue, il fut devenu incapable de tout travail, trois ans avant sa sainte mort. Car s'entretenant alors avec son confesseur : « Mon Père, lui dit-il un jour, je ne m'ennuie jamais avec Dieu ! »

Franco, *Ann. Glor.*, *p.* 160 — Id., *Synops. Annal.*, *p.* 199.—*Litt. Ann. Soc.*, *A.* 1609, *p.* 76.

Vers le même jour, dans la ville de Maduré, mourut en 1655 le P. Simon Morato, procureur général de toute la mission portugaise, durant les neuf dernières années de sa vie. Longtemps il avait évangélisé lui-même les chrétiens et les infidèles de Cochin, de Travancor, de Ceylan, de Tutucurin et de Maduré, avec la réputation d'un apôtre, qui ne respirait que le mépris de lui-même, et la joie d'épuiser ses forces pour le service et l'amour de Jésus-Christ. Une de ses plus touchantes pratiques de dévotion était de mettre chaque jour son travail et sa perfection religieuse sous la puissante protection des bienheureux enfants et des adultes auxquels il avait ouvert le paradis. Mais ce fut surtout comme procureur du Maduré, qu'il devint, au témoignage du P. Hyacinthe de Magistris, une des colonnes de la foi ; et selon la belle expression des anciennes lettres du Maduré, « on pouvait dire de lui qu'il travaillait vraiment en la personne de chacun de ses frères, baptisant par leurs mains et prêchant par leurs voix » : tant il avait de zèle et se donnait de peine pour les soulager dans leur dénûment, pour les garantir de tout péril, et même pour les consoler en leur envoyant les moindres nouvelles, qui lui semblaient propres à dilater le cœur des enfants de la Compagnie.

De Magistris, *Relat. della christian. di Maduré, p.* 319.

mes, le même air d'inaltérable amabilité, la même égalité d'âme dans les rencontres les plus imprévues et les plus diverses, la même union de cœur avec Dieu, sans autre souci que de lui plaire en acceptant tout de sa main. Aucune surprise, aucune secousse, aucun assaut donné au corps ou à l'âme du P. Marquès, ne paraissait même le surprendre, ni couvrir du plus léger nuage sa sérénité. Il n'y voyait que le bon plaisir de son Seigneur. Captif et déporté, épuisé par la maladie, en péril de mort au milieu des flots, on lui trouvait toujours le regard aussi calme et aussi content. Jeté avec soixante-deux de ses frères dans un entre-pont, dont l'atmosphère brûlante les consumait comme une fournaise, et sans autre soulagement que de s'approcher d'une espèce de soupirail, six à la fois serrés l'un contre l'autre, durant l'espace d'un demi-quart d'heure; lui seul était resté immobile à sa place, gardant et cachant avec soin la douleur d'un pareil martyre comme le plus précieux trésor; jusqu'au moment où la vigilance de son supérieur l'ayant découvert, lui ordonna d'avancer à son tour : ce qu'il fit sur-le-champ avec la plus aimable simplicité. Durant une tempête de sept jours et de sept nuits où l'équipage se crut vingt fois au moment de sombrer, il n'avait pas même demandé une seule fois ce que l'on pouvait craindre ou espérer : tant il s'abandonnait sans réserve à ce que la bonté divine ferait de lui; et jamais, au dire de ses compagnons, il ne s'endormait plus paisiblement ni plus promptement, que lorsqu'il pensait pouvoir à chaque minute se réveiller dans les bras de Dieu. A peine cependant avait-il alors vingt ans accomplis; et dans tout le reste de sa vie, on ne se rappelait l'avoir vu qu'une fois lever subitement les yeux et les mains au ciel, puis baisser la tête en silence pour adorer Dieu : ce fut le jour où tomba sur lui comme un coup de foudre l'annonce écrasante que la Compagnie cessait d'exis-

ter. Beaucoup de ses amis le pressèrent alors de quitter la petite ville de Sellano, où l'obéissance l'avait envoyé après son élévation au sacerdoce, pour instruire les prêtres et les enfants. Mais durant les trente-trois années qu'il vécut encore, les plus fraternelles invitations ne purent lui arracher que cette belle et sainte réponse : « Je suis venu ici sur l'ordre de Dieu; et je craindrais aujourd'hui, par un changement, de faire ma propre volonté, ou celle de mes amis, plutôt que la sienne ! » Emmanuel Marquès demeura donc jusqu'à sa mort l'humble maître d'école et le catéchiste de Sellano; et le jour même où il expira, peu d'heures avant de s'endormir du sommeil des justes, il avait encore expliqué aux petits enfants quelques articles de la foi et de la vie chrétienne; mais non sans laisser échapper comme à son insu l'aveu qu'il partait pour l'éternité. L'incomparable beauté de cette vie, presque toute cachée en Dieu, eût cependant échappé peut-être, du moins en grande partie, aux yeux des hommes, sans l'éclat des grâces miraculeuses, recueillies aussitôt sous la foi du serment, et qui firent un triomphe de ses obsèques. Et dès lors commença près de son tombeau une prodigieuse affluence de pèlerins, qui accouraient de toute part, moins encore, dit l'auteur de son éloge, dans l'espoir souvent exaucé de la guérison de leur corps, que pour vénérer le saint, comme on l'appelait, et recevoir le pain des anges près de cet autel, d'où il avait fait descendre une si abondante bénédiction sur tout le pays.

Ferreira, *Vita del gran servo di Dio D. Emm. Marquès... Senigallia* 1807.

parangue. Mais sur ces entrefaites, nommé Provincial des Indes, à son vif regret, il dut quitter ses compagnons et rentrer à Goa. Ce fut là que Notre-Seigneur, pour couronner un si glorieux apostolat, avait résolu d'accorder à son serviteur la palme du martyre. Car l'énergie et l'ardeur de son zèle pour la défense de la foi ayant irrité les Juifs, qui n'avaient pas alors, disaient-ils, de plus redoutable ennemi dans l'Inde, l'un d'entre eux parvint à l'empoisonner; et le saint missionnaire expira peu après, doublement consolé à sa dernière heure, et de périr par la main des ennemis acharnés de Jésus-Christ, et de se voir appelé au ciel par la patronne de son apostolat, la très-sainte mère de Dieu, qui vint recevoir son dernier soupir.

Andrade, *Relat. del novo scoprim. del gran. Cat. ov. Regno di Tibet.* — Id., *Lettera del Tibet, dell' A.* 1626. — *Lettere Annue d'Etiopia, Malabar, Brazil e Goa*, 1620-1624, *p.* 342. — Cardoso, *Agiolog. Lusit., Març.* 19, *t.* 2, *p.* 232, 238. — Franco, *Imag. da virt. em o novic. de Lisboa*, *p.* 365-418. — Id., *Ann. Glor.*, *p.* 160. — Alegambe, *Mort. Illustr.*, *p.* 438. — Tanner, *Soc. Jesu usq. ad sang.*, *p.* 371. — Sotuellus, *Bibl. Script. Soc.*, *p.* 64. — Barbosa Machado, *Bibl. Lusit.*, *t.* 1, *p.* 202. — Nieremberg, *Honor del gran Patr.*, *t.* 3, *p.* 411. — Nadasi, *Ann. dier. memor.*, *p.* 153. — Drews, *Fasti Soc.*, *p.* 107. — Cordara, *Hist. Soc.*, *Part.* 6, *t.* 1, *p.* 524.

N. B. Il est devenu facile aujourd'hui de retrouver sur les cartes de l'Inde anglaise et des contrées voisines les traces du P. de Andrade, en tenant compte toutefois de l'orthographe et de la prononciation portugaises. Ainsi la ville de Chaparangue où s'établirent les missionnaires, devient tour à tour Tchoprong ou Tsoprong sous la plume des voyageurs modernes. Mais pour n'indiquer ici qu'un ouvrage à la portée de tous nos lecteurs, ils peuvent suivre, à peu près en entier, dans la géographie de Maltebrun, la route d'Agra à Badrinath et de Badrinath à Manah, ainsi qu'au grand lac d'où s'échappent les deux fleuves qui arrosent l'Inde et le Thibet. Cf. Maltebrun (*Ed. Tirès* 1857, *p.* 87, 88, 255.

XX MARS.

—

Le vingtième jour de mars de l'an 1615 mourut à Nagazaqui, après vingt années de vie religieuse, le P. Mancio Firabayaxi, Japonais. Il fut un des vingt-neuf religieux de la Compagnie qui parvinrent à rester au Japon, se vouant à tous les supplices pour le salut des âmes, tandis que la plupart de leurs compagnons étaient déportés à Manille et à Macao. Rien n'est plus touchant que la relation annuelle de 1615, où la plupart de ces hommes apostoliques, rendant compte de leurs travaux, nous laissent voir comment il leur fallait mourir chaque jour, selon l'expression du grand apôtre. Mancio Firabayaxi eut en particulier tant à souffrir, que ses forces épuisées le trahirent au bout de cinq mois. Mais plein de la joie des martyrs, il répétait fréquemment au milieu de ses dernières douleurs l'héroïque parole du saint homme Job : « C'est pour moi une douce consolation, que mon Seigneur ne m'ait point épargné ».

Peu auparavant, mais on ignore au juste quel jour et en quelle partie du Japon, avait succombé aux mêmes fatigues le saint Frère Mancio Mizogucci, né dans le royaume de Bungo. Il avait été reçu dans la Compagnie pour les emplois de Coadjuteur temporel et s'en acquittait en vrai religieux; mais son rare talent pour enseigner le catéchisme et pour exhorter les fidèles aux pratiques de la perfection

chrétienne, joint à une vertu que l'on pouvait sans crainte exposer au martyre, lui mérita la grâce de travailler encore au péril de ses jours, et d'expirer bientôt d'épuisement, parmi les néophytes qu'il préparait à mourir pour la foi.

CARDIM, *Fascicul. e Japp. Flor.*, *p.* 55, 57.—CARDOSO, *Agiolog. Lusit.*, *Fev.* 15, *t.* 1, *p.* 441, 444; *et Març.* 31, *t.* 2, *p.* 372, 378.— JUVENCIUS, *Hist. Soc.*, *Part.* 5, *t.* 2, *p.* 660. — *Lettere Annue del Giappone*, 1615, *p.* 28. — NADASI, *Ann. dier. memor.*, *p.* 156.—ALEGAMBE, *Mort. Illustr.*, *p.* 278, 280.—TRIGAUTIUS, *De Christ. ap. Jap. triumph.*, *l.* 5, *c.* 3.— TANNER, *Soc. Jesu usq. ad sang.*, *p.* 275. — NIEREMBERG, *Honor del gran Patr.*, *t.* 3, *p.* 361, 362. — PATRIGNANI, *Menolog.* 8 *Febb.*, *p.* 93; *et* 20 *Marz.*, *p.* 139.

XXI MARS.

—

Le vingt et unième jour de mars de l'an 1570 mourut à Porto, en odeur de sainteté, le F. Henri Nunès de Gouvea, deux heures à peine après avoir prononcé ses vœux. Maître d'une brillante fortune à l'âge de dix-huit ans, Henri Nunès ne s'était pas livré au désordre; mais il n'avait pas su se défendre contre l'amour du monde et de ses vanités. Nul gentilhomme ne se piquait d'étaler plus de magnificence; nul n'avait de plus beaux chevaux, ni un plus nombreux cortége d'esclaves; et jusqu'à l'âge d'environ trente ans, il fut comme l'âme de toutes les fêtes, entraînant à sa suite tous ceux qui aimaient le faste et la joie. Mais la parole apostolique du P. François Strada, si justement appelée en Espagne et en Portugal la trompette du Saint-Esprit, suffit pour faire, en peu de jours, de ce brillant jeune homme, un vrai saint. Après les premiers sermons de Strada, Nunès alla le chercher à l'hôpital, et le força d'accepter un asile dans sa maison, pour lui apprendre et l'aider à en faire une véritable maison de Dieu. A partir de ce moment, sa fortune n'appartint plus au monde, mais aux pauvres et à toutes les œuvres de zèle et de charité. Le fréquent usage des sacrements, l'oraison, la pénitence, toutes les saintes industries pour mieux faire connaître et aimer Notre-Seigneur par ses enfants, ses serviteurs, ses parents et ses amis, devinrent son unique préoccupation. Quand Strada eut quitté la ville de Porto, tous

ceux qu'il avait engagés à la pratique des vertus chrétiennes crurent, selon l'expression d'un de nos historiens, ne pouvoir trouver un guide plus sûr dans les voies de Dieu, que ce jeune père de famille; et peu de monastères eussent offert de plus beaux exemples d'humilité, de mortification et de piété. Pour ne citer ici qu'une de ses conquêtes, c'est à lui que la Compagnie dut l'un de ses plus glorieux enfants, le bienheureux Ignace de Azévédo. Chaque soir, Nunès faisait lui-même le catéchisme à ses serviteurs, ou s'entretenait avec sa famille de quelque sujet pieux et intéressant, qui pût doucement inspirer l'amour de la vertu. Son délassement le plus ordinaire était d'aller soigner les pauvres de l'hôpital, faire leur lit et panser leurs plaies, ou de visiter les prisonniers; et il prenait alors pour compagnon l'un ou l'autre de ses enfants, que son exemple animait ainsi sans violence à se vaincre eux-mêmes. Aussi vit-il les trois aînés entrer avant sa mort dans la Compagnie de Jésus; tandis que ses deux filles embrassèrent la règle de sainte Claire, et le dernier de ses fils, la règle de saint François. Mais la charité d'Henri Nunès ne brilla jamais d'un plus vif éclat que durant une horrible famine peu avant sa mort; et des milliers de pauvres affamés lui durent alors leur salut. Il alla aussitôt trouver ses amis et les magistrats pour organiser en grand la distribution des aumônes. Dans sa maison seule, durant deux mois, il servit tous les jours à table de deux à trois cents malheureux; sans compter les pauvres honteux, auxquels il faisait porter en secret leur nourriture. Un pareil service était écrasant, même pour ses esclaves. Mais nul d'entre eux ne songeait à se plaindre : « Car notre maître, disaient-ils, se charge lui-même encore plus que nous ». Cependant Henri Nunès de Gouvéa préparait en silence deux projets dignes de couronner une vie si sainte : le premier de fonder à Porto un collége de la Compagnie;

le second, d'embrasser la vie religieuse avec sa vertueuse femme Béatrix de Madureira : elle parmi les pauvres Clarisses, et lui parmi les enfants d'Ignace. Son double vœu fut exaucé; mais Dieu ne lui laissa pas le temps de se rendre à Rome, où saint François de Borgia l'invitait à venir faire son noviciat. Car au moment où il achevait les préparatifs de son départ, Notre-Seigneur lui révéla que l'heure de sa récompense était arrivée. Le matin du jour de sa mort, il demanda donc en viatique le corps de Notre-Seigneur, et après son action de grâce, fit avec un calme et une joie incomparables ses derniers adieux à sa famille et à ses amis. Il annonça ensuite secrètement à Béatrix de Madureira que dix ans plus tard, jour pour jour, elle viendrait le rejoindre au ciel. Puis ayant reçu l'Extrême-Onction, et réuni près de son lit de mort tous les membres de la Compagnie, présents à Porto, il prononça, en leur présence, les trois vœux simples des Scolastiques, suivant la permission qui lui en avait été accordée de Rome; et quelques instants après, il rendit doucement son âme à Dieu, en baisant une dernière fois son crucifix. Dix ans après, le même jour voyait s'accomplir à la lettre la prophétie du serviteur de Dieu; et Notre-Seigneur voulut en outre que sa dépouille, retrouvée intacte et exhalant un parfum délicieux, fût comme un nouveau témoignage de sa sainteté et de sa gloire dans le paradis.

Franco, *Imag. da virt. em o novic. de Coimbra*, *t.* 2, *p.* 300. — Id., *Ann. Glor.*, *p.* 163.—Id., *Synops. Annal.*, *p.* 60, 92.—Tellez, *Chron. da Comp.*, *t.* 1, *p.* 268; *t.* 2, *p.* 89. — Sacchinus, *Hist. Soc.*, *Part.* 2, *p.* 142.

XXII MARS.

—

Le vingt-deuxième jour de mars, mourut à Porto, l'an 1704, le P. Antoine de Moraïs, fidèle imitateur de saint Ignace dans son zèle à empêcher l'offense de Dieu. Une de ses plus belles œuvres en ce genre fut la fondation d'une maison de refuge à Porto. Mais elle lui coûta bien des peines et des outrages, qui ne purent cependant jamais le décourager. De pauvres pécheresses, qu'il avait arrachées au vice par ses sermons ou dans le saint tribunal de la pénitence, mais dont le repentir était en péril, parmi toutes les tentations de la misère et du libertinage, formèrent sous sa direction une humble et fervente communauté, sans autre fonds que ceux de la Providence. Il lui fallut mendier assidûment pour leur procurer un abri et pour les nourrir, tant qu'elles n'eurent pas trouvé assez d'ouvrage, pour vivre seules du travail de leurs mains. Or dans les premières années, la ville de Porto presque tout entière sembla liguée contre une pareille entreprise. Les personnes pieuses ne la soutenaient même de leurs aumônes que comme à regret, et répétaient au P. de Moraïs qu'il y perdrait sans fruit beaucoup de temps, de peine et d'argent. De leur côté, les pauvres s'étaient ameutés contre lui, et le poursuivaient en criant : « Voilà celui qui nous ôte le pain de la bouche, pour le donner à des prostituées ! » Mais cet admirable serviteur de Jésus-Christ sacrifiait sans peine son honneur et son repos à la gloire de

son divin Maître; et il en fut récompensé selon toute l'étendue de son dévouement et de sa foi. Les pénitentes dont était il devenu le père, parvinrent pour la plupart à une telle haine de leurs péchés, que pour les expier, elles se livrèrent à des rigueurs qui eussent compromis la vie d'un grand nombre, sans sa vigilance à les modérer. Et quand il mourut, peu de monastères exhalaient un plus doux parfum, que cet asile ouvert au repentir par l'homme de Dieu.

Franco, *Imag. da virt. em o novic. de Coimbra, t.* 2, *p.* 599.— Id., *Ann. Glor.*, *p.* 166. —Id., *Synops. Annal., p.* 418.

La même année, mourut dans la maison professe de Lisbonne le P. Dominique Leytam, regardé de son vivant même, dans tout le Portugal, comme la gloire de la Compagnie de Jésus, par sa science et sa sainteté. « Le royaume entier n'a pas son pareil », disait un jour au roi Pierre II sa sœur la reine d'Angleterre. « Vous pourriez dire sans crainte l'Europe entière », répondit le roi. Toutefois les témoignages d'honneur que rendaient au P. Leytam les plus hauts personnages de l'Église ou de l'État ne l'inclinèrent jamais, non-seulement à rechercher aucune exemption des assujettissements de la vie commune, mais à se dispenser des pratiques les plus menues de pauvreté, d'humiliation ou de pénitence, en usage au noviciat. « Mes frères », osa dire un jour en public, dans un panégyrique de saint Ignace, un vénérable religieux de l'ordre de la Sainte-Trinité, « Mes frères, pour vous donner une juste idée de l'amour du saint fondateur pour la plus

extrême pauvreté, qu'il me suffise de vous signaler le R. P. Leytam, tel que la ville de Lisbonne le voit et l'admire ! » Ce saint homme, parvenu à l'âge de soixante-dix ans, et désormais trop épuisé pour monter en chaire, faisait du moins encore le catéchisme à un petit nombre de pauvres catéchumènes, arrachés au mahométisme, au fétichisme ou à l'hérésie, et passait le reste de ses journées au saint tribunal de la pénitence. Il ne lui était pas rare cependant, surtout durant les rigueurs de l'hiver, d'y tomber en faiblesse, de fatigue et de froid. Enfin jusque dans son extrême vieillesse, il ne consentit à diminuer ni ses longues et fréquentes flagellations, ni ses pénitences au réfectoire, où il aimait surtout à s'agenouiller péniblement pour baiser les pieds de ses frères; et dans son extrême désir de porter au tribunal de Dieu une âme sans tache, il ne passait plus un seul jour sans se confesser.

Franco, *Ann. Glor.*, *p.* 215. — Id., *Synops. Annal.*, *p.* 417.

XXIII MARS.

—

Le vingt-troisième jour de mars de l'an 1547, mourut à Porto le F. Vasco Ferraz, âgé de vingt ans, et depuis dix mois à peine novice de la Compagnie de Jésus. Avant que la grâce du Saint-Esprit eût victorieusement transformé son cœur, on le regardait dans sa patrie comme un des jeunes hommes les plus nobles, mais les plus vains, et les plus follement attachés au monde. Dès lors cependant il se destinait au sacerdoce; mais bien plus pour en obtenir les honneurs que pour en remplir les devoirs. Ses parents avaient déjà même obtenu pour lui, presque au sortir de sa première enfance, un très-riche canonicat, dont les revenus ne servaient qu'à défrayer sa vie molle et dissipée. Sur ces entrefaites, le P. François Strada vint prêcher à Porto ; et Vasco Ferraz, curieux d'entendre un prédicateur dont on racontait tant de merveilles, alla un jour, à l'heure du sermon, s'installer en un lieu commode, à l'extrémité du vaste auditoire que la grande place de Porto pouvait à peine contenir. Mais pour satisfaire tout à la fois sa curiosité et ses frivoles habitudes, il se fit apporter par ses serviteurs, et au grand scandale de ses voisins, une collation délicate, qui l'aiderait à se distraire agréablement tout en écoutant le prédicateur. Bientôt cependant la parole tout apostolique de Strada, qui excellait surtout à inspirer la haine du péché, fit couler les larmes de tout ce peuple et lui arracha des cris de douleur. Vasco

Ferraz, d'abord insouciant, ne tarda pas à se sentir ému, et finit par éclater lui-même en sanglots. Le sermon à peine achevé, il court à l'hôpital où Strada faisait sa demeure, se jette en pleurant à ses pieds, lui révèle toutes les plaies de son âme, et le supplie de l'aider à rompre les liens qui l'enchaînent, en le recevant sans délai dans la Compagnie de Jésus. Après quelques jours d'épreuve sérieuse et de prière, Strada, voyant sa résolution inébranlable, l'autorise à se rendre au noviciat. Mais Vasco, poursuivi par ses amis et par ses proches, est atteint à peu de distance et ramené de force à Porto. Toutefois en repassant devant l'hôpital, il échappe aux mains de ses gardes, se réfugie près de Strada comme dans un asile inviolable, y reste nuit et jour, épié sans relâche par les serviteurs de sa famille qui assiégent toutes les issues; et trompant enfin leur vigilance, parvient à Coïmbre, où il obtient de se mettre à l'abri de toute violence, sous l'habit des novices de la Compagnie. Dès les premiers moments de cette nouvelle vie, la rigueur des austérités de Vasco Ferraz, la continuité de sa prière, et son désir d'être méprisé, rappelèrent la pénitence de notre Bienheureux Père Ignace à Manrèse. La sainte folie de la croix et le désir de venger sur lui-même les injures qu'il avait faites à Dieu, l'eurent bientôt rendu méconnaissable : à tel point que, l'année suivante, il put reparaître dans sa patrie et y demeurer assez longtemps sans que personne le reconnût. Atteint en effet de la maladie qui devait si rapidement lui ouvrir le ciel, le F. Vasco Ferraz reçut de ses supérieurs l'ordre de se rendre à Porto, pour essayer si l'air natal lui apporterait quelque soulagement : car tel était le dernier espoir et le conseil des médecins. En y arrivant, il alla de nouveau frapper à la porte de l'hôpital, se donna simplement pour un pauvre religieux malade, et

sollicita à titre d'aumône un lit de mendiant. Nul ne soupçonna le jeune et brillant chanoine, à la vue de ses traits amaigris et décolorés. Mais le bruit ne tarda guère à se répandre dans Porto, qu'il y avait un saint parmi les malades de l'hôpital. Beaucoup de personnes pieuses et charitables voulurent alors lui prodiguer leurs soins et l'entendre parler de Dieu. Enfin quelques indices, recueillis avec soin, trahirent son secret; et l'on accourut pour revoir celui qui, si peu de mois auparavant, avait rempli toute la ville du bruit et des folies de sa vanité. Son père et sa mère furent des premiers, et le conjurèrent longtemps en vain de se laisser transporter chez eux. Il n'y voulut jamais consentir, que sur l'ordre formel du vénérable Père Gonsalve de Silveyra, et n'en profita que pour donner plus librement à l'oraison le peu qui lui restait de force et de vie. Mais au défaut des consolations humaines qu'il refusait, la très-sainte Vierge, les anges et les saints, le visitèrent plus d'une fois pendant ses derniers jours de souffrance, et lui annoncèrent le moment de son bienheureux départ pour le ciel. Aussi expira-t-il plein de confiance et de joie, à l'heure même qu'il avait prédite, en invitant son père et sa mère à partager sa sainte allégresse, et après avoir obtenu, comme dernière grâce, l'assurance d'être inhumé au pied d'un autel où reposait le Saint-Sacrement.

Cardoso, *Agiolog. Lusit.*, *Març.* 23, *t.* 2, *p.* 278, 286.— Franco, *Imag. da virt. em o novic. de Coimbra*, *t.* 1, *p.* 744. — Id., *Ann. Glor.*, *p.* 169. — Id., *Synops. Annal.*, *p.* 24. —Tellez, *Chron. da Comp.*, *t.* 1, *p.* 264.—Orlandinus, *Hist. Soc.*, *Part.* 1, *p.* 140. — Nadasi, *Ann. dier. memor.*, *p.* 164. — Drews, *Fasti Soc.*, *p.* 112. — Patrignani, *Menolog.*, 23 *Marz.*, *p.* 165.

XXIV MARS.

—

Le vingt-quatrième jour de mars de l'an 1624, mourut à Lisbonne le F. Jacques de Moura, coadjuteur temporel, âgé de quatre-vingt-un ans dont il avait passé près de soixante-trois dans la Compagnie. Par amour pour l'obéissance, il avait fait le vœu de ne jamais proposer aucune excuse qui pût le soustraire à une corvée ou à un ordre de ses supérieurs; et ce vœu fut pour lui la source d'une merveilleuse sainteté. Ceux qui eurent le bonheur de vivre avec lui attestèrent qu'en soixante-deux ans on ne l'avait pas vu donner un seul sujet de plainte : tant il était prompt à se sacrifier toujours et pour tous. Sa modestie était angélique ; et plusieurs séculiers avouèrent qu'elle avait suffi pour les engager à secourir de leurs aumônes la maison où vivaient de tels serviteurs de Dieu. Fidèle aux moindres prescriptions de saint Ignace, il priait souvent avec ferveur pour les bienfaiteurs de la Compagnie, et recueillait les noms de ceux dont il connaissait les aumônes, pour les recommander plus particulièrement à Notre-Seigneur. Enfin la charité du bon Frère de Moura lui fit solliciter la grâce de soigner les pestiférés; et quand on lui recommandait de ne pas épuiser ses forces dans un si dur et si périlleux service : « Comment pourrais-je m'épargner, répondait-il, et laisser souffrir devant moi les images de Jésus-Christ ! »

Franco, *Imag. da virt. em o novic. de Evora*, *p.* 395. — Id., *Ann. Glor.*, *p.* 171. — Id., *Synops. Annal.*, *p.* 240.

Vers le même jour, au Brésil, mourut, en 1724, le P. Alexandre du Gusmaô, né à Lisbonne, mais parti à l'âge de dix ans pour le Nouveau-Monde, où il entra dans la Compagnie. Nous n'avons pu retrouver malheureusement que peu de détails sur la longue et sainte carrière de ce grand serviteur de Dieu. La courte légende tracée au bas de son image ne fait que nous indiquer sa tendre dévotion au divin enfant Jésus, sa puissance sur les démons et l'épouvante qu'il leur inspirait, ses merveilleuses communications avec les bienheureux habitants du ciel, et tous les dons miraculeux dont Notre-Seigneur l'honora pendant sa vie et après sa mort. Dans ses dernières années, le saint vieillard s'occupait encore de l'instruction et de la sanctification des petits enfants, au séminaire de Bélem, qu'il avait fondé en l'honneur de Jésus naissant, et dont il avait fait, selon le titre même d'un de ses écrits, comme l'école des vertus de Bethléem. Enfin parvenu à l'âge d'environ quatre-vingt-quinze ans, dont il avait passé près de soixante-dix-huit dans la Compagnie, et consacré au moins quarante-huit au gouvernement de ses frères, le P. de Gusmão connut par révélation le jour où il devait partir pour le ciel; et il rendit paisiblement son âme au Sauveur, laissant la réputation d'un des plus saints personnages de son temps.

Vera effigies servi Dei P. Alexandri de Gusmao. — LOPEZ DE ARBIZU ? *Catal. Script. Prov. Brasiliensis, p.* 1. — BARBOSA MACHADO, *Bibl. Lusit., t.* 1, *p.* 95.

XXV MARS.

—

Le vingt-cinquième jour de mars de l'an 1643, mourut glorieusement à Nagazaqui le P. François Marquès, torturé durant près de sept mois avec une rage diabolique par les Japonais, avant de consommer enfin son sacrifice, à l'âge de trente-deux ans. Le P. Alexandre de Rhodes, qui l'avait eu pour élève et pour pénitent au collége de Macao, nous a tracé le délicieux tableau des vertus du jeune martyr, et nous regrettons de ne pouvoir le donner ici en entier. Du moins pouvons-nous assurer que non-seulement les quelques traits, mais souvent même les expressions de cette notice ont été empruntés au récit d'un si fidèle témoin. Né au Japon, d'un riche Portugais et d'une petite-fille du premier roi chrétien de Bungo, François Marquès demeura orphelin dès sa plus tendre enfance; mais un de ses oncles prit soin de lui, et de bonne heure lui inspira le plus filial amour de Dieu. Externe au collége de Macao, le saint enfant n'avait en son esprit et en son cœur que les exercices de la dévotion et de l'étude. La moindre offense de Dieu lui était en horreur. Aussi « dans cette cire si blanche et si pure », Notre-Seigneur imprima-t-il bientôt l'image des plus belles et des plus aimables vertus. Vers l'âge de seize ans, François demanda la grâce d'être reçu dans la Compagnie de Jésus. Mais durant plus de trois années, Dieu, pour enflammer encore ses désirs, permit qu'il rencontrât toujours de nouveaux obsta-

cles. Ne sachant plus comment en triompher, il résolut donc d'aller pendant neuf jours réclamer avec une nouvelle ferveur le secours de la très-miséricordieuse reine du ciel, et de communier le neuvième jour dans un de ses sanctuaires les plus vénérés, à quelque distance de Macao. Ce jour-là le temps fut affreux; mais François n'en sortit pas moins, à pied et couvert des haillons d'un pauvre mendiant : « dévotion que la Mère de Dieu agréa tant, qu'elle lui octroya ce qu'il désirait. » Admis sans plus de retard au noviciat, François Marquès y ravit bientôt le cœur de ses supérieurs et de ses frères. « De vrai, dit encore son cher maître, c'était une colombe; et il n'y avait rien de si candide, de si humble, de si dévot. Son bel esprit, qui le faisait admirer de tous, ne lui donnait du mépris que pour soi-même, et de l'estime que pour tous les autres. » Dès lors aussi on pouvait le croire prédestiné à donner son sang pour Jésus-Christ. « Il avait une si grande tendresse pour les saints martyrs, que tous ses discours étaient de leurs victoires. Quand on lisait leurs tourments à table, on voyait ses yeux tout baignés de larmes », que lui faisait verser l'ardeur de ses désirs. Et même durant ses études, il avait obtenu de se flageller deux fois chaque jour, en attendant le bonheur de se voir entre les mains des plus cruels bourreaux du Japon. Mais s'il avait jusqu'alors vécu comme un ange, une fois élevé au sacerdoce, il parut « un vrai séraphin ». Toutes ses pensées étaient pour l'autel. Quand il y montait, son visage, son maintien, ses paroles ravissaient tous les assistants; et il semblait « se fondre en amour ». Quand il supplia le P. Rubino de l'accepter pour compagnon d'apostolat et de martyre, l'inspiration du Saint-Esprit brilla si visiblement dans ses paroles, que malgré sa jeunesse il fut accepté. Déguisés en matelots, et débarqués de nuit dans une petite

île du royaume de Saxuma, les cinq derniers apôtres de la Compagnie entrés au Japon, se virent découverts et enchaînés dès le lendemain. Puis commença presque aussitôt pour eux toute une série de tortures, sans exemple peut-être par leur rigueur et par leur durée. Pendant sept mois, on les soumit, au moins tous les deux jours, au supplice de l'eau, que les bourreaux leur faisait avaler de force, et rendre ensuite violemment par tous les pores, en les foulant comme sous un pressoir : supplice affreux, et dans lequel il n'était pas rare de voir expirer des patients. Mais les médecins du tribunal mirent une si cruelle vigilance à conserver la vie de leurs victimes, que cette horrible scène put se renouveler jusqu'à cent cinq fois. Une autre tentation était réservée au P. Marquès. On le sépara de ses compagnons, pour le livrer à quelques parents de sa mère, qui mirent toutes leurs séductions en œuvre pour le fléchir. Rien toutefois ne l'ébranla ; et quand il put revenir victorieux vers ses compagnons, « leurs embrassements, leurs conjouissances, et surtout la louange qu'ils commencèrent à donner à Dieu, firent dans cette prison, dit le Père de Rhodes, une vraie image du paradis. » Enfin le gouverneur, au désespoir d'être toujours vaincu, les condamna au martyre de la fosse. Alors ces invincibles soldats de Jésus-Christ, tombant à genoux, les yeux et les mains levés vers le ciel, rendirent à haute voix mille actions de grâces au Seigneur, pour l'amour duquel ils allaient mourir; et conduits aussitôt à la *Montagne des Saints*, ils préludèrent à leur dernière victoire en embrassant avec tendresse le poteau qui devait servir à la consommation de leur sacrifice. Suspendu dans sa fosse, la tête en bas, François Marquès vécut en cet état, priant et bénissant Dieu, sans le plus léger signe de faiblesse, durant neuf jours entiers. Et comme il ne semblait pas encore près d'expirer, ses bour-

reaux, las d'attendre, se décidèrent à couper son corps en mille pièces, qu'ils consumèrent ensuite dans les flammes, et dont ils jetèrent les cendres à la mer, pour les dérober plus sûrement aux pieuses recherches et à la vénération des chrétiens.

De Rhodes, *Hist. de la vie et de la glor. mort de cinq Pères de la Comp. de Jésus.* — * Rangel, *Relaç. da morte do P. Ant. Rubino etc.* — Alegambe, *Mort. Illustr., p.* 570, 591. — Tanner, *Soc. Jesu usq. ad sang., p.* 412.— Cardoso, *Agiolog. Lusit., Març.* 12, *t.* 2, *p.* 148, 152. — Andrade, *Varones Ilustres, t.* 2, *p.* 121.—Crasset, *Hist. de l'Egl. du Japon, t.* 2, *p.* 654. — Charlevoix, *Hist. et descr. du Japon, t.* 2, *p.* 426. — Nadasi, *Ann. dier. memor., p.* 168. — Drews, *Fasti Soc., p.* 115. —Patrignani, *Menolog.* 25 *Marz., p.* 184.

XXVI MARS.

Le vingt-sixième jour de mars de l'an 1566, mourut à Lisbonne le Frère Coadjuteur Pierre Anès, premier sacristain de la maison professe, et vénéré comme un saint par les étrangers aussi bien que par ses frères. Avant que l'antique monastère de saint Antoine, alors inhabité, fût donné à nos premiers pères, Anès était seul chargé de garder l'église, et y menait la vie érémitique; recevant les aumônes des pèlerins, et vivant dans l'unique familiarité de Notre-Seigneur et des bienheureux. Lorsque la Compagnie entra en possession de ce vénérable sanctuaire, il demanda pour unique salaire de tous ses services passés, la grâce de pouvoir les continuer jusqu'à la mort. Mais au bout de quelques années, le P. Simon Rodriguès, ravi de ses vertus, et surtout de son humilité, qui l'empêchait seule d'aspirer au degré de Frère Coadjuteur, l'admit à sa grande joie parmi les novices. Pierre ne vit, dans cette faveur, qu'un titre de plus à se dépenser au service de Dieu et au soulagement de ses serviteurs. Il semblait, disait-on, avoir plusieurs corps, tant il portait avec allégresse le poids d'un travail, auquel pas un de ses compagnons ne pouvait suffire; et selon la belle expression d'un de nos historiens, « sa mémoire demeura longtemps en bénédiction dans la maison professe de Lisbonne, comme celle d'un des plus intimes et des plus dévoués amis de Dieu ».

TELLEZ, *Chron. da Comp.*, *t.* 1, *p.* 86. — FRANCO, *Ann. Glor.*, *p.* 173. — ID., *Synops. Annal.*, *p.* 76.

Vers le même jour, à Lisbonne, mourut, en 1639, le P. Valère Frias, véritable martyr d'obéissance et de mortification. Il avait longtemps évangélisé les pauvres habitants de la campagne; et jusqu'à sa mort, on le vénéra comme le père de tous les misérables, surtout dans les hôpitaux et dans les prisons. Souvent en l'honneur de la Passion du Sauveur, ou de quelque mystère de Notre-Dame, il jeûnait rigoureusement au pain et à l'eau; et par respect pour la majesté divine, il ne récitait jamais son office qu'à genoux. Avant d'entrer dans la Compagnie, il avait contracté l'habitude de prendre du tabac, par raison de santé. Un supérieur de la Compagnie ayant jugé à propos d'en interdire l'usage, le P. Frias se soumit sans balancer. Mais ce généreux sacrifice fut bientôt suivi de si violentes douleurs de tête qu'il ne put longtemps y résister; et l'on peut dire à la lettre que son obéissance lui coûta la vie.

FRANCO, *Ann. Glor.*, *p.* 177. — ID., *Synops. Annal.*, *p.* 276.

XXVII MARS.

—

Le vingt-septième jour de mars de l'an 1572, mourut au collége de Bahia le P. Antoine Pirès, Portugais, supérieur de tout le Brésil après la mort du P. de Nobrega. Dès la seconde année de son noviciat, le P. Simon Rodriguès l'avait choisi pour un des fondateurs de cette glorieuse mission ; et ce qu'il eut à y souffrir du climat, de la pauvreté, des sauvages et des européens, sans en excepter même les prêtres, semble dépasser toute croyance. Mais Dieu répandit une si abondante bénédiction sur ses travaux que l'on avait coutume de dire à Bahia : « Sur dix offenses de Dieu qui se commettaient ici, avant l'arrivée du P. Pirès, huit au moins ont été exterminées par sa seule prédication. » Il partageait alors ses journées entre l'apostolat du catéchisme et du confessionnal, le soin des malades à l'hôpital, et l'humble métier de manœuvre pour élever de ses mains un refuge à ses chers compagnons. Or ces premiers abris étaient si étroits et si incommodes, que le vénérable P. Joseph Anchiéta, décrivant l'un d'entre eux à Notre bienheureux Père saint Ignace, termine sa description par ces mots : « Toutefois, ô mon Père, nous ne désirons rien de plus commode ; car nous nous rappelons que Jésus Notre-Seigneur était encore plus à l'étroit que nous dans sa pauvre crèche et sur sa croix ! » La seule instruction des esclaves avait coûté au P. Pirès des peines infinies. Il en réunissait plus de mille, les jours

de fêtes, sans se laisser jamais dégoûter par la grossièreté ou l'infection de ces pauvres gens. Or cette infection était si rebutante que l'homme de Dieu avait peine à se procurer des interprètes qui eussent le courage de l'affronter; et dans une lettre où il fait l'éloge d'une vertueuse femme de Bahia qui consentit à l'aider auprès des négresses : « Ne vous en étonnez pas, ajoute-t-il, elle est enivrée de l'amour de Dieu ». Mais il s'était de bonne heure exercé à dompter ses sens; et le poids des plus durs travaux ne l'empêchait pas même de flageller encore tous les jours son corps épuisé.

Orlandinus, *Hist. Soc.*, *Part.* 1, *p.* 330. — Sacchinus, *Hist. Soc.*, *Part.* 3, *p.* 424. — Tellez, *Chron. da Comp.*, *t.* 1, *p.* 476. — Franco, *Ann. Glor.*, *p.* 699. — Vasconcellos, *Chron. da Comp.*, *p.* 103. — Barbosa Machado, *Bibl. Lusit.*, *t.* 1, *p.* 358.

Le même jour, le P. André Carvalho, retournant à Lisbonne par l'ordre exprès de saint François Xavier, reçut de lui ce beau témoignage, dans une lettre au P. Simon Rodriguès : « Il m'a semblé bon de vous envoyer André Carvalho, qui a contracté de cruelles infirmités sous le ciel des Indes : car j'espère que, sur le sol natal, il retrouvera la santé. Il est tel que l'on peut attendre beaucoup des grâces dont Notre-Seigneur a orné son âme, et l'ornera sans doute de plus en plus dans sa miséricorde. Je ne puis écrire de lui autre chose, sinon que c'est un homme de grande vertu ; et je vous en prie, mon frère Simon, pour l'amour du service de Dieu Notre-Sei-

gneur, recevez-le et consolez-le avec cette charité que nous espérons de vous l'un et l'autre! » En embrassant, au moment du départ, André Carvalho, le glorieux apôtre lui prédit qu'il rendrait son âme au Sauveur, sur une terre illustrée par les exploits et par la mort de ses ancêtres; et dix ans plus tard, au fond des cachots de quelques pirates barbaresques, la prophétie du saint se réalisa. Envoyé à Mazagan pour y réconcilier deux de ses frères, qui après avoir vaincu ensemble héroïquement une armée musulmane, venaient de se diviser, le P. Carvalho se rendait par mer à Tanger, lorsque son vaisseau fut enlevé par seize galères africaines. A la nouvelle de sa captivité la reine Catherine s'empressa de faire porter aux corsaires la rançon de l'homme de Dieu. Mais le saint captif, ne respirant que la charité de Jésus-Christ, employa le prix de sa liberté à briser les fers d'un jeune homme, dont l'âme eût pu être en péril devant les séductions et les menaces de ses maîtres. Et durant les nouveaux délais nécessaires à la conclusion de son rachat, il expira de misère et d'épuisement dans son esclavage volontaire, parmi ces mêmes infidèles, contre lesquels ses frères venaient de faire triompher la croix.

S. Franc. Xaverius, *Epist.*, *l.* 4, *e.* 7. — Franco, *Ann. Glor.*, *p.* 53. — Id., *Synops. Annal.*, *p.* 67.—Patrignani, *Menolog.*, 27 *Marz.*, *p.* 191.

XXVIII MARS.

—

Le vingt-huitième jour de mars de l'an 1658, mourut au collége de Braga le Frère Coadjuteur Jean Henriquès, qui durant quarante-sept années de vie religieuse semblait n'avoir jamais cherché ni son honneur ni son repos. Il avait reçu de la nature un air si noble et si distingué, relevé encore par sa modestie et par le sentiment de la présence de Dieu, que beaucoup d'étrangers le prenaient au premier abord pour un des plus graves Pères du collége. Mais non content de les détromper : « Je ne suis ici, ajoutait-il, que le dernier de leurs serviteurs » ; et il se traitait en effet comme le dernier de tous; prompt à choisir de préférence, dès que l'obéissance le lui permettait, le travail destiné ailleurs aux esclaves, comme plus rude ou plus répugnant Il témoignait aussi un profond respect à tous ses frères, surtout à ceux qui devaient être un jour honorés du caractère sacerdotal, et que sa foi lui montrait déjà pour ainsi dire montant à l'autel. Vers la fin de sa vie, cruellement tourmenté par la goutte, le F. Henriquès parut non moins heureux de souffrir qu'il avait paru jusqu'alors heureux de servir et de travailler; et l'on vit mieux encore à son inaltérable patience, qu'il n'aimait véritablement et n'avait en tout recherché que la très-sainte volonté de Dieu.

Franco, *Ann. Glor.*, *p.* 175.—Id., *Synops. Annal.*, *p.* 321.

Vers le même jour, à Santarem, mourut, en 1695, le P. Augustin Lourenso, longtemps prédicateur de la reine d'Angleterre Catherine de Portugal, femme de Charles II. Durant les treize années qu'il avait passées à la cour de Londres, son confesseur attesta hautement après sa mort, n'avoir jamais trouvé matière suffisante d'absolution : tant il était fidèle à n'aimer que Dieu ! Deux fois néanmoins, malgré une si haute vertu, et sans aucune faute de sa part, il fut soumis, dit son biographe, à des épreuves qui eussent fait chanceler une âme moins généreuse dans sa vocation. Mais l'homme de Dieu se laissa traiter et humilier par ses supérieurs comme un novice, sans faire entendre un seul mot de plainte, ni chercher même à se justifier. Ce fut là un des plus beaux fruits de son amour pour les humiliations et pour les douleurs du corps et de l'âme : car il se traitait lui-même sans ménagement. A l'approche surtout de certaines fêtes, comme celles de Notre-Dame et des saints de la Compagnie, il redoublait encore ses austérités, et jeûnait même la veille au pain et à l'eau. Recteur de Santarem, après son retour de Londres, le P. Lourenso mérita, disent les annales de sa province, d'être signalé entre tous pour sa charité. Qu'on fût du nombre de ses inférieurs, ou même simplement de ses hôtes, c'était assez qu'on appartînt à la Compagnie et qu'on fût, comme lui, fils de saint Ignace, pour avoir droit aux soins les plus délicats, parfois même les plus dispendieux. « Car en vérité, disait-il à ceux qui n'avaient pas le même cœur, pouvons-nous mieux employer les biens de la Compagnie qu'à soulager pour l'amour de Dieu des enfants de la Compagnie ? » Le noviciat d'Evora en particulier compta le P. Lourenso parmi ses plus insignes bienfaiteurs; et plus de vingt ans après sa mort, on l'y rappelait encore chaque semaine à la reconnaissance et aux prières de tous les novices. La dernière maladie

et la mort de ce grand homme furent de tout point dignes de sa vie. Et pour résumer d'un seul mot le spectacle admirable de son agonie, « il nous a semblé, disaient à l'envi les Pères et Frères de Santarem, voir un nouveau saint Paul expirant au milieu de nous. »

FRANCO, *Imag. da virt. em o novic. de Evora, p.* 732. — ID., *Ann. Glor., p.* 172. — ID., *Synops. Annal., p.* 397. — BARBOSA MACHADO, *Bibl. Lusit., t.* 1, *p.* 67.

XXIX MARS.

—

Le vingt-neuvième jour de mars de l'an 1603, mourut à Angola le P. Balthasar Affonso, l'un des plus intrépides apôtres de la race nègre sur les rives du Coanza. Il évangélisait depuis près de trente ans les tribus de l'Afrique équatoriale, et avait pénétré dans l'intérieur jusque chez les Cassanges, pour leur annoncer le nom de Jésus : sans autre soulagement ni remède à toutes les douleurs du corps et de l'âme, dit le grand apôtre de ces contrées, le P. Balthasar Barreira, que la vue de son crucifix, dont le seul amour rendait tolérable une si dure et si lourde croix. Il était parfois si épuisé, qu'il lui fallait, malgré tout son courage, prier quelques-uns de ses néophytes de le porter jusqu'auprès des mourants, qui semblaient n'attendre plus que son arrivée pour rendre le dernier soupir ; ou bien chez des ennemis irréconciliables, que finissait par vaincre la vue de tant de souffrance et de charité. Nous avons encore le récit de quelques expéditions du P. Affonso, soit aux mines d'argent de Cambambe, à la suite d'une troupe de Portugais, dont beaucoup ne revinrent que grâce à son dévouement ; soit au travers de régions pleines d'éléphants et d'hippopotames, sur un sol transformé par les pluies en un lac immense, où il lui fallait marcher tout le jour, sans pouvoir se reposer. « Mais j'ai goûté là, écrivait-il, toute la joie qui accompagne des travaux entrepris pour l'amour de Jésus-Christ. »

D'après le témoignage de ses compagnons, Dieu semblait avoir choisi entre tous le P. Affonso, pour faire aux démons et à leur culte une vraie guerre d'extermination. On ne saurait compter, disent-ils, les milliers de fétiches qu'il livra aux flammes, en présence de ces multitudes grossières, qui s'attendaient à voir la foudre tomber sur lui. Il leur apprit ainsi à rire de leurs folles terreurs; et les féticheurs avaient beau s'enfuir à son approche pour cacher leurs dieux, il avait comme une sorte d'instinct merveilleux, qui les lui faisait découvrir au fond des bois ou des cavernes; et c'était là pour l'homme de Dieu, avec le baptême des petits enfants, une des plus douces récompenses d'une vie si apostolique et si crucifiée.

Franco, *Imag. da virt. em o novic. de Evora*, *p.* 631-648. — Id., *Ann. Glor. p.* 175. — Id., *Synops. Annal.*, *p.* 183. — Possinus, *Hist. Soc.*, *Part.* 5, *t.* 1, *p.* 144.— Patrignani, *Menolog.* 28 *Marz.*, *p.* 207.

Le même jour, en 1635, mourut très-saintement, le P. Alphonse de Castilho, maître des novices d'Evora. Pendant qu'il enseignait la philosophie dans l'université de Coïmbre, son zèle des âmes lui suggéra l'idée d'une pieuse congrégation, sous le titre de la conversion ou de la pénitence de saint Ignace, dans le but d'imiter tous les exercices de Notre Bienheureux Père à Manrèse. En peu de temps, sous la conduite du P. Alphonse de Castilho, cette fervente réunion devint une pépinière de jeunes étudiants vraiment exemplaires, et de candidats qui peuplèrent les cloîtres les plus réguliers Cette

œuvre tout apostolique ne tarda pas à se répandre hors de Coïmbre, et produisit partout des fruits abondants. Comme elle avait mis en relief le rare talent du P. de Castilho pour la sanctification des âmes, ses supérieurs en profitèrent pour lui confier le soin des novices; et durant les dernières années de sa vie, il eut le bonheur de former pour la Compagnie d'admirables religieux. Ses instructions, dit son biographe, pénétraient jusqu'au fond de l'âme. On y sentait le fruit de l'oraison aussi bien que de la science, et comme le souffle vivant et l'inspiration constante du Saint-Esprit. Avant de donner une réponse, il ne manquait jamais de lever un moment les yeux vers son crucifix, comme pour interroger le Sauveur lui-même : car c'était là, disait-il, un conseil qu'il avait autrefois reçu de son Père Maître lorsqu'il était au noviciat. On admirait surtout sa charité, qui lui fit porter un jour, sur ses épaules, à travers les rues de la ville, un pauvre mendiant couvert de plaies; et la manière également douce et ferme dont il corrigeait ses inférieurs, les amenant à embrasser sans peine les humiliations et les pénitences dues à leurs négligences; sachant toujours attendre le jour et l'heure les plus favorables; et témoignant alors une si paternelle tendresse au coupable, que celui-ci, après avoir expié sa faute, pouvait se croire, pour ainsi dire, encore plus aimé de son supérieur, qu'il ne l'avait été jusque-là. Du reste les novices du P. Alphonse n'avaient à subir aucune épreuve que cet homme de Dieu ne s'imposât presque tous les jours sous leurs yeux; et il était ingénieux à trouver au moins quelques moments, ou pour balayer la maison ou pour servir à la cuisine. C'était alors en Portugal un pieux usage que les novices fussent, de temps en temps, servis comme de vrais pauvres; et ces jours-là, le P. de Castilho n'acceptait pas d'être mieux traité. Enfin il appelait souvent l'un ou l'autre de ses infé-

rieurs, les obligeant à lui dire par obéissance tout ce qu'ils auraient cru remarquer de défectueux, dans ses paroles ou dans ses actions; et rien ne leur inspirait plus efficacement le désir d'être eux-mêmes repris et corrigés de leurs défauts. Ce saint homme n'était pas moins sévère pour son corps. Il le châtiait rudement tous les jours, et ne déposait le cilice que durant le temps de ses maladies. Mais quand l'obéissance lui ordonnait de se ménager, il n'opposait aucune résistance; rejetant bien loin les plus saints désirs, dès qu'ils n'étaient plus approuvés par ceux qui lui tenaient la place de Dieu. Aussi dans les derniers jours de sa vie, comme plusieurs de ses novices partaient pour un pieux pèlerinage : « Mes chers frères, leur dit-il, souvenez-vous de demander à Notre-Seigneur, non qu'il me guérisse, mais qu'il dispose de moi selon sa très-sainte volonté ! »

Franco, *Imag. da vir. em o novic. de Evora, p.* 162.—Id., *Ann. Glor., p.* 176. — Id., *Synops. Annal.*, *p.* 323.

XXX MARS.

—

Le trentième jour de mars de l'an 1694, mourut saintement à Macao le P. Balthasar da Rocha, né en Portugal et parti à l'âge de vingt-quatre ans pour les missions de l'Orient. Un trait de son apostolat nous montre combien son zèle pour la gloire de Dieu était pur de toute recherche humaine, même des plus légitimes consolations du saint ministère. Tous les ouvriers de la Compagnie avaient été bannis du Tonquin et déportés en 1660 à Batavia. Pour ouvrir de nouveau à deux de ses compagnons déguisés l'accès de cette chrétienté sans pasteur, le P. Balthasar monta sur le même vaisseau, avec l'habit de la Compagnie, certain d'être arrêté, comme il le fut, en arrivant au port, avant d'avoir pu convertir un seul infidèle; mais ôtant par là tout soupçon aux mandarins et à leurs satellites que deux prêtres descendissent à côté de lui sous un costume d'emprunt. Retenu en prison durant plusieurs mois, mais ignorant la langue du pays, il ne pouvait parler de Dieu que par signes à quelques néophytes qui le visitaient, et n'eut pas même la consolation de célébrer le saint Sacrifice. Car il s'était vu enlever dès le premier jour ses ornements sacrés qui furent sous ses yeux livrés aux flammes; et pour en obtenir d'autres, il s'adressa vainement à un prêtre séculier récemment arrivé au même port, mais qui détestait les religieux. Sur les instances de l'évêque de Macao, le P. da Rocha consacra les dernières

années de sa vie à l'instruction et à la direction du clergé de cette importante colonie. Et son zèle à faire fleurir la science et la sainteté sacerdotale fut si visiblement béni de Dieu, qu'à sa mort tous les prêtres se réunirent pour lui faire célébrer à leurs frais les obsèques les plus solennelles, et le pleurèrent comme s'ils eussent été ses enfants.

Franco, *Imag. da virt. em o novic. de Evora, p.* 725.—Id., *Ann. Glor., p.* 178.

Le même jour, au collége d'Evora, mourut en 1666, après cinquante-trois ans de vie religieuse, le Frère Coadjuteur Jean Pereyra. Uniquement occupé de Dieu et de son office, il s'acquittait des moindres emplois avec une perfection qui pût lui permettre de présenter son travail de chaque jour à la divine Majesté. Chargé de la cuisine, durant une grande partie de sa vie, il y faisait régner un ordre et une propreté dignes, disait-on, du regard des anges; et en préparant la nourriture de la communauté, il y apportait le même soin et le même esprit de foi, que s'il avait dû offrir chaque mets à quelqu'un des bienheureux habitants du ciel. Sa charité lui suggérait les plus délicates attentions pour qu'il ne manquât rien à aucun de ses frères. Et il leur avait tellement gagné le cœur, que plusieurs d'entre eux durent en grande partie à son exemple et à ses conseils leur avancement dans la perfection. Quelques années avant sa mort, une chute terrible le réduisit à ne pouvoir plus se servir d'un bras sans

de violentes douleurs; mais alors même, il ne consentit pas à mener une vie moins laborieuse; comptant comme une double grâce de travailler et de souffrir pour Dieu.

FRANCO, *Ann. Glor.*, *p.* 179. — ID., *Synops.*, *p.* 339.

XXXI MARS.

—

Le trente et unième jour de mars de l'an 1606, mourut dans les fers, à Canton, le Frère Scolastique François Miz ou Martinez, Chinois, victime de la haine contre le christianisme et de la barbarie des mandarins. Il se préparait à célébrer la Semaine-Sainte avec les néophytes de cette ville, et n'avait pas voulu les abandonner malgré les dangers qui le menaçaient, lorsque, un soir, trahi par un apostat, il vit fondre sur lui tout à coup une nombreuse troupe de gens armés, et fut traîné sur l'heure même, à la lueur des torches, jusqu'au tribunal, comme Notre-Seigneur trahi par Judas. Soumis d'abord à une affreuse torture qui consistait à lui écraser les pieds à coups de marteaux ; puis flagellé à plusieurs reprises, avec un tel excès d'inhumanité que toute sa chair ne semblait plus qu'une masse informe ; enfin presque réduit à mourir de soif dans sa prison, où, durant plusieurs jours, malgré les ardeurs de la fièvre qui le consumait, ses geôliers lui refusèrent jusqu'à une goutte d'eau ; le F. Martinez brisé de douleurs, mais exhortant jusqu'à la fin ses chers néophytes à conserver toujours la fidélité qu'ils avaient promise à Dieu, rendit, plein de joie, son âme à Notre-Seigneur, au moment où il sortait encore tout sanglant d'une dernière flagellation. Il était âgé de trente-trois ans, et en avait passé quinze

dans la Compagnie, avec la réputation d'un fervent religieux, très-étroitement uni à Notre-Seigneur par l'oraison et la mortification.

TRIGAUTIUS, *De Christ. expedit. ap. Sinas.*, *p.* 530. — FARIA Y SOUSA, *Imper. de la China*, *p.* 177. — GUERREIRO, *Relaçam Annal de* 1606, *p.* 84. — SEMEDO, *Hist. Relat.*, *p.* 219. — ALEGAMBE, *Mort. Illustr.*, *p.* 249. — TANNER, *Soc. Jesu usq. ad sang.*, *p.* 269. — DU JARRIC, *Hist. des choses plus mémor. ez Indes Orient.*, *t.* 3, *p.* 1052. — JUVENCIUS, *Hist. Soc.*, *Part.* 5, *t.* 2, *p.* 644 — BARTOLI, *Cina*, *l.* 2, § 223-226. — PATRIGNANI, *Menolog.*, 31 *Marz.*, *p.* 220. — NADASI, *Ann. dier. memor.*, *p.* 177. — DREWS, *Fasti Soc.*, *p.* 123. — CARDOSO, *Agiol. Lusit.*, *Abr.* 5, *t.* 2, *p.* 432, 439. — D'OULTREMAN, *Eloges des pers. sign. de la Comp.*, *p.* 485.

Dans la ville de Han-Tchéou, cinq ans plus tard, fut soumis à d'aussi cruelles tortures et à une plus longue captivité, de huit mois entiers, le saint Frère Coadjuteur Dominique Mendès, Portugais. La cruauté des bourreaux qui le flagellèrent dans le prétoire des mandarins le mit en un si pitoyable état, que du tribunal à la prison, les rues par lesquelles on le ramena pouvaient se reconnaître à une longue traînée de sang; et pour comble de douleurs, sous prétexte de guérir ses plaies, on le remit entre les mains de quelques chirurgiens infidèles qui, après lui avoir coupé de nombreux lambeaux de chair à demi-gangrenée, semblaient se faire un jeu d'arroser ces plaies toutes vives d'un fiel aussi dévorant que le feu : or cette affreuse cure se prolongea durant plus d'un mois. Dans son cachot, dont les seules incommodités eussent été déjà un rude martyre, le F. Mendès avait pour compagnons trois scélérats, véritables furies, dont les plus gais passe-temps étaient de lui enlever

sa nourriture, de le souffleter à outrance et de le fouler aux pieds. Mais le serviteur de Dieu, qui avait souvent demandé à Notre-Seigneur la grâce d'être captif et torturé pour son saint nom, employait tout le jour et la plus grande partie des nuits en cantiques de bénédiction et en prières. Et pour ne rien laisser perdre d'un si grand bienfait, il trouva même le moyen d'écrire à son supérieur une lettre admirable, où, en lui rendant compte de sa conscience, il le suppliait de lui enseigner comment il pouvait, dans ses chaînes, garder parfaitement toutes les règles de la Compagnie : « Car j'aimerais mieux mourir, ajoutait-il, que d'en violer une seule ! » Aussi l'un des historiens de la Chine dit, en terminant l'éloge du Frère Mendès : « Jamais vraiment cette prison n'avait vu pareil prisonnier ! »

Litteræ Sinenses, A. 1610-1611, *p.* 215. — Bartoli, *Cina, l.* 3, §§ 21 *; et l.* 4, § 157, 257. — Juvencius, *Hist. Soc.*, *Part.* 5, *t.* 2, *p.* 557.—Id., *Epit. Hist. Soc.*, *t.* 4, *p.* 172.

MÉNOLOGE

DE

LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

ASSISTANCE DE PORTUGAL.

1er AVRIL.

—

Le premier jour d'avril de l'an 1580, mourut à Lisbonne le Père Louis Henriquès, victime de sa charité au service des pestiférés. Il était proche parent de saint François de Borgia; et les grands exemples du saint l'avaient aidé puissamment à fouler aux pieds toutes les espérances du monde. On l'appelait, à Lisbonne, le père des pauvres : tant il aimait à se trouver au milieu d'eux, à les soulager dans leurs misères, et à leur enseigner, avec la doctrine chrétienne, l'amour de Dieu et le bonheur de la pauvreté quand on l'accepte de sa main. La peste ayant éclaté à Lisbonne, Louis Henriquès obtint d'exposer sa vie au chevet des mourants, et persévéra six mois entiers dans cet héroïque apostolat. Ses seules armes défensives contre le fléau étaient un peu d'eau bénite, et le signe de la croix au seuil de chaque mai-

son infectée. Le plus ardent désir d'ouvrir le ciel à tant d'âmes qui paraissaient chaque jour devant Dieu, et le désir non moins pressant de consommer lui-même son sacrifice dans une si glorieuse arène, semblaient se partager son cœur. Dieu les exauça l'un et l'autre. Car au moment où ses supérieurs avaient décidé de le rappeler, pour qu'il prît un peu de repos, il se trouva subitement atteint de la peste, et rendit peu après sa sainte âme à Notre-Seigneur, en serrant et baisant avec amour son crucifix, le jour même du vendredi saint.

Franco, *Imag. da virt. em o novic. de Evora*, p. 342. — Id., *Ann. Glor.*, p. 180. — Id., *Synops. Annal.*, p. 123. — Alegambe, *Vict. Charit.*, p. 69.

Vers le même jour, l'an 1610, mourut sur les côtes de la Cafrerie, en sauvant la vie d'un pauvre indigène, le jeune Père Jean Paul Alexis. Fils unique d'une famille riche et honorée, il n'avait pu encore obtenir de ses parents la permission d'entrer dans la Compagnie de Jésus; lorsqu'un jour, ayant rencontré un pauvre petit orphelin tout couvert de haillons, et qui mendiait son pain dans les rues, il lui dit de le suivre; et à peine rentré à la maison paternelle, se mettant à genoux devant son père et sa mère : « Jésus mon Sauveur, leur dit-il, m'appelle dans sa Compagnie. Recevez donc en son nom et à ma place ce pauvre petit enfant; et que désormais il soit votre fils. » Profondément attendris à ces paroles, le père et la mère du jeune Alexis n'eurent pas la force de rejeter une si sainte demande, et adoptèrent le pauvre orphelin à la place

du fils unique dont ils offrirent à Dieu le sacrifice. L'ardeur du nouvel enfant de saint Ignace à embrasser la perfection fut digne d'un si généreux début. La vie intérieure et toutes les pratiques de la pénitence semblaient surtout faire ses délices. Avec la permission de son supérieur, il retranchait souvent une ou deux heures de son sommeil pour les consacrer à l'oraison; et plus d'une fois, il y passa la nuit tout entière, à la veille de quelques fêtes de Notre-Seigneur, de la très-sainte Vierge, ou des saints pour lesquels il sentait plus de dévotion. Après de longues et vives instances, il venait enfin d'obtenir les pénibles missions de la Cafrerie, lorsqu'un acte héroïque de charité lui coûta la vie. Le vaisseau sur lequel il s'était embarqué, se brisa sur des bas-fonds, à une assez grande distance du rivage. Il fallait parcourir à pied, tantôt dans la vase, tantôt sur un banc de corail, où l'on ne pouvait faire un pas qu'en se déchirant les pieds, et avec de l'eau jusqu'à la ceinture, une distance d'environ dix-huit milles. Or un pauvre esclave, brisé par la maladie, allait périr sans secours, abandonné parmi les débris du vaisseau. Le P. Jean Paul Alexis le prit alors sur ses épaules; et chargé de ce lourd fardeau, il atteignit vaillamment le rivage, mais tout en sang, et tellement épuisé de forces, qu'au bout de quelques jours il expira de pure fatigue, plein de joie de donner son âme pour sauver celle de ce pauvre Africain.

Juvencius, *Hist. Soc.*, *Part.* 5, *t.* 2, *p.* 699. — Id., *Epit. Hist. Soc.*, *t.* 4, *p.* 141. — Patrignani, *Menolog.*, 31 *Marz.*, *p.* 223.

II AVRIL.

—

Le second jour d'avril de l'an 1641, mourut à Lisbonne le P. Alvare Pirès Pachéco, l'héritier des catéchismes du P. Ignace Martins, et, comme lui l'apôtre, du plus bas peuple, des esclaves et des enfants. Nous lisons dans sa vie un trait de cette perfection d'obéissance si chère à saint Ignace, et que Dieu s'est plu tant de fois à récompenser par des miracles. Alvare Pirès avait à peine effleuré les premiers rudiments de la grammaire, lorsqu'il entra dans la Compagnie; et sa science ne s'élevait pas au-dessus de la classe élémentaire. Or un jour, peut-être pour éprouver son humilité, le maître des novices lui mit en main une traduction latine de saint Jean Chrysostôme, et lui ordonna d'en improviser l'explication devant tous ses frères. Alvare Pirès obéit aussitôt, sans songer même à examiner si l'accomplissement d'un ordre pareil lui était possible; et à la surprise extrême de tous ses auditeurs, il rendit en entier le texte du saint docteur avec autant d'aisance que si on lui eût mis une traduction portugaise sous les yeux. Les congrégations de la sainte Vierge et les catéchismes furent deux des armes les plus puissantes entre les mains du P. Pirès pour la sanctification des âmes. C'est à lui que les villes de Braga et de Coïmbre durent en particulier leurs belles congrégations d'artisans, et que la maison professe de Lisbonne dut celle de la Doctrine chrétienne, l'une des plus célèbres de tout le royaume,

et des plus fécondes en fruit de salut. Pas un orateur sacré n'obtenait, disait-on, de plus merveilleux résultats que l'humble catéchiste des rues et des places publiques de Lisbonne. Un célèbre chef de brigands, qui après avoir rempli du bruit de ses crimes l'Italie et l'Espagne, venait depuis peu de choisir Lisbonne pour nouveau théâtre de ses exploits, et faisait si bon marché de la vie humaine qu'il s'était déjà rendu coupable de plus de cent trente meurtres, fut transformé soudainement en un prodige de pénitence, pour avoir assisté une seule fois, comme par hasard, au catéchisme du P. Pirès. Le serviteur de Dieu n'exerçait pas du reste une influence moins puissante sur la jeunesse portugaise, pour la soutenir contre les entraînements de l'âge et des passions. Mais son œuvre par excellence fut d'introduire en Portugal l'œuvre si salutaire de la communion générale, le quatrième dimanche de chaque mois. Aucun moyen peut-être n'a été plus efficace, dans les différentes provinces de la Compagnie, pour remettre en honneur la fréquentation de la table sainte. Dans la seule ville de Lisbonne, le P. Pirès eut plus d'une fois la consolation de voir vingt mille personnes et au delà se succéder en un jour au pied de l'autel où il distribuait le corps de Notre-Seigneur; et le clergé de la capitale, joint aux religieux des différents ordres, pouvait à peine suffire les jours précédents à la multitude des confessions.

Franco, *Imag. da virt. em o novic. de Coimbra*, *t.* 1, *p.* 792. — Id., *Ann. Glor.*, *p.* 181. — Id., *Synops. Annal.*, *p.* 280. — Tellez, *Chron. da Comp.*, *t.* 2, *p.* 116, 214.

Vers le même jour, mourut en odeur de sainteté, à la côte de la Pêcherie, l'an 1621, le P. Gonsalve Fernandès, Portugais. Sa vie renferme de grandes leçons pour les ouvriers de la Compagnie, car elle nous montre tout à la fois et ce que l'amour de Jésus-Christ peut faire endurer pour les âmes, et combien le défaut de science, même dans les saints, peut nuire aux œuvres et à la gloire de Dieu. Gonsalve Fernandès avait porté les armes jusqu'à trente-cinq ans, lorsqu'il rencontra le célèbre apôtre des Paravers, Henri Henriquès, qui lui apprit à ne plus servir que Dieu seul. Entré peu de temps après dans la Compagnie et promu au sacerdoce après des études trop incomplètes, il fut envoyé à la côte de la Pêcherie où il gagna le cœur des néophytes par un dévouement à toute épreuve. Puis pour soutenir leurs intérêts auprès du roi de Maduré, il alla s'établir à la cour de ce prince, dans l'espoir d'y annoncer en même temps le nom de Jésus. Un hôpital pour les malades, une école pour les petits enfants, furent les premiers gages de son zèle et de sa charité. Mais durant plus de quinze années, tous ses efforts pour gagner des âmes parurent frappés de stérilité. C'était un saint, disaient les infidèles; et ils avouaient que dans leur pays, jamais on n'avait vu un pareil miracle de chasteté. Mais, ajoutaient-ils, c'était un Prangui; un homme qui traitait avec les Parias, et dont un membre de haute caste ne pouvait devenir le disciple, sans se condamner à la dégradation et à l'infâmie. Ce fut alors que le P. Robert de Nobili conçut son magnifique plan de l'apostolat des Brames; on sait au prix de quelles traverses : et par malheur le P. Fernandès, prêt à se sacrifier lui-même sans réserve, n'avait pas assez de science théologique, pour comprendre qu'un pareil projet pût s'accorder avec les lois de Dieu et de l'Église. Son opposition créa pour longtemps au P. de Nobili de cruels embarras. Dieu

toutefois voulut montrer que si cette ignorance involontaire nuisait à sa gloire, elle n'avait pas du moins été coupable de la part de son serviteur; et il couronna de gloire aux yeux des hommes la mort du vieil apôtre des Paravers. Depuis bien longtemps le P. Gonsalve avait annoncé qu'il rendrait le dernier soupir parmi ses anciens néophytes, et serait enseveli dans le tombeau même de son cher maître Henri Henriquès. Cette prophétie semblait néanmoins d'autant plus étrange que tous les missionnaires de la Compagnie avaient été chassés des églises de la côte; et le P. Fernandès, âgé de quatre-vingt-six ans, n'avait plus qu'un souffle de vie : lorsque arriva aux Indes le décret royal qui ordonnait de rendre aux Paravers les successeurs de saint François Xavier. Fernandès déclara aussitôt que sa dernière heure était venue; et il obtint du Père Provincial de s'embarquer avec les Pères qui se rendaient à Tutucurin, non pour aller prêcher avec eux, mais pour aller mourir. Puis parvenu enfin près du tombeau du P. Henriquès, au bout de quatre jours de prière et d'actions de grâce, il y exhala son dernier soupir, en si merveilleuse odeur de sainteté, qu'on le plaça, comme s'il eût été plein de vie, sur une sorte de trône élevé auprès de l'autel, revêtu de ses ornements sacerdotaux, pour le laisser voir et vénérer par la multitude accourue de toutes les parties de la côte, et qui implorait son intercession auprès de Dieu.

Du Jarric, *Hist. des choses plus mémor. ez Indes Orient.*, *t.* 3, *p.* 750. — *Lettere Annue d'Etiopia*, *Malabar*, *Brazil e Goa* (1620-1624), *p.* 70.

III AVRIL.

—

Le troisième jour d'avril de l'an 1580, mourut à Lisbonne le Frère Coadjuteur André Anès, victime de son dévouement au service des pestiférés. Il était parvenu à l'âge de vingt-neuf ans et ne songeait pas le moins du monde à embrasser la vie religieuse, lorsqu'il en mérita pour ainsi dire l'aumône, d'une manière fort extraordinaire, par sa patience et sa charité. André Anès était un jeune laboureur, fort à son aise, et que sa force herculéenne avait rendu célèbre dans tout le pays. Il arrêtait en se jouant des taureaux furieux, les saisissant par la queue ou par les cornes; et enlevait sans peine, à bras tendu, un homme debout sur chaque main, ou un sac de blé avec les dents. Un jour de pluie et de bise glaciale, deux de nos Pères traversaient son village, et avaient en vain frappé à presque toutes les portes, sans pouvoir trouver un abri. Ils allaient s'éloigner, transis de froid, quand Anès les apercevant leur offrit l'hospitalité. Ils acceptèrent avec joie, et le jeune homme entra pour avertir sa mère. Mais celle-ci, voulant lui apprendre à se montrer moins charitable, ne lui répondit que par un rude soufflet. Or tel était le respect filial d'Anès qu'il ne fit pas entendre un murmure, et revint servir les deux missionnaires avec une sérénité de visage et une humilité qui les ravirent. Ils eurent bientôt découvert en lui une âme d'élite, qui semblait n'attendre rien autre chose que de connaître le don de Dieu pour le désirer. Et ce qu'ils lui apprirent

doucement du bonheur de servir Notre-Seigneur dans la vie religieuse, le décida bientôt à les suivre. Le démon toutefois n'épargna rien pour le décourager. Mais toutes ses ruses furent déjouées par la simplicité du jeune candidat, à ne rien cacher de tout ce qui se passait en son âme. La première tentation d'Anès fut celle de la faim : car jusqu'alors son appétit avait répondu à sa force. Mais dès que le saint Père Léon Henriquès, alors recteur du noviciat, en fut averti, il lui fit servir ce qui eût suffi à trois ou quatre de nos frères; et peu à peu, sans autre influence que celle de la grâce, Anès en vint non-seulement à se modérer, mais à garder souvent dans la suite une rigoureuse abstinence. Vaincu pareillement dans les autres luttes invisibles, le démon entreprit alors d'attaquer visiblement et d'effrayer le serviteur de Dieu. Tantôt, disent les Pères Tellez et Franco, comme pour le railler de sa force, il l'enlevait de terre et le laissait retomber lourdement; tantôt il le frappait et le souffletait, au milieu même de la communauté, de manière à être entendu de tous. Mais en dépit d'une obsession aussi importune, il fut toujours confondu par l'obéissance du bon Frère, qui se contentait de le combattre et demeurait vainqueur par les seules armes que son supérieur lui indiquait.

Cardoso, *Agiolog. Lusit.*, *Abr.* 3, *t.* 2, *p.* 403, 412. — Tellez, *Chron. da Comp.*, *t.* 2, *p.* 424. — Franco, *Imag. da virt. em o novic. de Evora*, *p.* 338. — Id., *Ann. Glor.*, *p.* 183. — Alegambe, *Vict. Charit.*, *p.* 68. — Nadasi, *Ann. dier. memor.*, *p.* 182. — Patrignani, *Menolog.*, 3 *Apr.*, *p.* 25.

IV AVRIL.

—

Le quatrième jour d'avril de l'an 1552 mourut à Lisbonne le Père Gonsalve de Medeiros, premier novice reçu en Portugal par Simon Rodriguès et François Xavier. Il les avait connus l'un et l'autre durant ses études, à l'Université de Paris; et l'exemple de leurs vertus lui inspira dès lors le plus ardent désir de devenir un saint. Il commença donc aussitôt une vie de prière et de pénitence vraiment héroïque. Mais il s'en fallut peu que, faute de directeur, le démon ne profitât de sa ferveur même pour le perdre. Plus le jeune Gonsalve priait, jeûnait et se flagellait, plus il reconnaissait aussi qu'il était loin de la sainteté; et se sentant déjà presque à bout de force, il tomba dans un cruel état de désolation, où le tentateur lui suggéra que sans aucun doute il ne parviendrait jamais à la perfection, ni même au salut. Dieu toutefois eut pitié de lui; et dans un de ces terribles assauts, où le pauvre étudiant ne savait plus comment se défendre du désespoir, son ange gardien lui apparut et le ranima par ces paroles : « *Confide, fili, tu salvus eris !* Confiance, mon fils, tu seras sauvé! » Du reste cette épreuve lui servit plus tard à demeurer également ferme et à ne se régler que sur la seule volonté de Dieu, sans aucun égard personnel à toutes les alternatives de désolations intérieures ou de consolations. Le premier noviciat ouvert à Lisbonne par Rodriguès et François Xavier fut l'hôpital qu'ils avaient choisi pour demeu-

re; et Gonsalve de Medeiros y puisa, dans le service assidu des malades, cet amour des emplois les plus vils et les plus pénibles, qu'il ne cessa de remplir dans la suite, jusqu'au dernier jour de sa vie. Il reconnut aussi bientôt par expérience que l'obéissance religieuse était la plus sûre voie de cette haute sainteté, à laquelle il avait désespéré de jamais atteindre; et il y fit de si merveilleux progrès, que Simon Rodriguès le choisit plus tard pour donner à toute sa province un des plus beaux exemples de cette vertu. Appelé de Lisbonne à Coïmbre par son supérieur, le P. de Médeiros arrivait à la porte du collége, après un pénible voyage de plusieurs jours, à pied et en mendiant, lorsque le portier lui déclara, au nom de Rodriguès, que l'on n'avait plus besoin de lui et qu'il pouvait regagner la capitale. Cette parole était pour le pauvre voyageur la parole même de Dieu; et sans franchir le seuil, ni donner le plus léger signe d'impatience, sans demander même la consolation d'embrasser ses frères, il reprit à l'instant la route qu'il venait de parcourir, bien persuadé que pas une minute consacrée à obéir n'était perdue. Presque toute la vie apostolique du P. de Medeiros se cacha dans l'ombre d'un confessionnal; et le bien qu'il y opéra pour le salut et la sanctification des âmes fut véritablement incalculable. Après avoir passé chaque nuit plusieurs heures aux pieds de son crucifix, il allait s'asseoir au saint tribunal de la pénitence, dès que les portes de l'église étaient ouvertes. Il y demeurait immobile, confessant, priant ou lisant, sans que jamais on eût le besoin de le faire appeler; et il n'en sortait qu'à onze heures, pour célébrer le saint sacrifice, jeûnant ainsi tous les jours de l'année. Cependant l'assiduité du saint confesseur ne tarda guère à lui causer d'excessives douleurs de tête, et menaça même sa vie. Mais quand on le pressait de se ménager,

« Plaise à Notre-Seigneur, répondait-il, que ma mort ait une cause si sainte et si consolante ! car quel plus grand sujet d'allégresse que d'expirer d'épuisement dans ce tribunal de miséricorde, pour paraître à mon tour devant Dieu ! » Le seul désir de prolonger un si salutaire apostolat put le contraindre, dans les derniers temps, à s'accorder parfois un peu de répit. Mais il l'employait uniquement à balayer, à laver la vaisselle, ou à quelque autre office semblable, utile à lui faire pratiquer au moins la charité envers ses frères et l'humilité. « Car un religieux, disait-il encore, ne doit pas demeurer oisif; et m'est-il permis de ne pas faire pour l'amour de Dieu le peu que je puis ? » Enfin l'humilité du P. de Medeiros ne lui laissait accepter qu'à regret des soins et des honneurs dont il se jugeait trop indigne ; et dans sa dernière maladie, quand il voyait un de ses frères se fatiguer pour lui rendre quelque service : « Ah ! pourquoi tant de peine, lui disait-il, à soigner ce vieux tronc qui désormais ne reverdira plus ? »

Cardoso, *Agiolog. Lusit.*, *Abr.* 4, *t.* 2, *p.* 418, 424. — Tellez, *Chron. da Comp.*, *t.* 1, *p.* 45 ; *et t.* 2, *p.* 564-572.— Franco, *Imag. da virt. em o novic. de Lisboa*, *p.* 130. — Id., *Ann. Glor.*, *p.* 185. — Id., *Synops. Annal.*, *p.* 4, 6, 36.— Orlandinus, *Hist. Soc.*, *Part.* 1, *p.* 49, 295. — Nadasi, *Ann. dier. memor.*, *p.* 184. — Drews, *Fasti Soc*, *p.* 128.— Patrignani, *Menolog.*, 4 *Apr.*, *p.* 31.

Le même jour, mourut à Macao, en 1635, le P. André Palmeyro, désigné à l'âge de cinquante ans par le P. Mutius Vittelleschi pour les missions des Indes et du Japon. « Le Portugal n'a pas de plus grand

homme, et il le cède à l'Orient », écrivait à cette nouvelle François Suarez; mais les habitants de Braga, qui possédaient alors le P. André Palmeyro, ne se résignèrent pas aussi facilement à le perdre. Une ordonnance des magistrats défendit aux gardes des portes de le laisser sortir; et il eut bien de la peine à calmer cette effervescence populaire, qui se révoltait à la pensée de le voir partir pour les plus lointaines contrées de l'Asie. Le P. Palmeyro employa sept années entières à parcourir ces nombreux et vastes royaumes, cultivés alors par la Compagnie au prix de tant de fatigues et de sang. Marchant sur les glorieuses traces du P. Alexandre Valignani, il compléta l'organisation des conquêtes de l'évangile; et le Tonquin, la Cochinchine, le Camboge, l'île d'Haynam, lui durent la connaissance du nom de Jésus. Pour visiter les seules missions et franchir les seules barrières du Céleste Empire, il lui fallut se condamner à demeurer immobile deux mois entiers au plus fort de l'hiver, dans l'humidité d'un fond de cale, sur la rivière de Canton. Il y pensa mourir de froid, et en sortit tellement perclus qu'il ne pouvait plus faire un seul mouvement. Mais c'était peu au gré de ses désirs; et l'admirable lettre qu'il écrivit à l'un de nos bienheureux prisonniers du Japon, Antoine Iscida, fait assez voir avec quels transports il eût accueilli la grâce du martyre. Quand il mourut au collége de Macao, tous nos Pères et Frères furent appelés à une conférence publique, où chacun rendrait compte de ce qu'il saurait de ses vertus; et il ne s'en trouva pas une dont on ne citât des traits héroïques. Le Frère infirmier déclara entre autres que, dans l'espace de vingt-quatre ans, il n'avait pas vu un seul malade aussi obéissant aux ordres des médecins, et aussi indifférent à tous les remèdes; un autre vint raconter comment le P. André s'était dépouillé de ses vêtements pour garantir

du froid l'un de ses compagnons; et l'on sut comment, à son agonie, il n'avait rien tant recommandé à son successeur que la charité pour tous ses frères. Beaucoup rendirent témoignage à la puissance vraiment irrésistible de sa douceur, qui avait su leur persuader de se punir eux-mêmes de leurs fautes et de n'y plus jamais retomber. Epuisé de force et sentant approcher la mort, ce saint homme consacra, sans scrupule, mais avec une vigilance incomparable, vingt jours entiers à sonder son âme et à faire une confession générale de toute sa vie. Puis un peu avant d'expirer, un Père lui ayant demandé s'il éprouvait alors quelque peine : « Je n'en ai qu'une, répondit-il. C'est de ne pas mourir dans une fournaise, pour l'amour de Jésus-Christ. »

Franco, *Imag. da virt. em o novic. de Coimbra*, *t.* 2, *p.* 575. — Id., *Ann. Glor.*, *p.* 187. — Barbosa Machado, *Bibl. Lusit.*, *t.* 1, *p.* 158 — Patrignani, *Menolog.*, 4 *Apr.*, *p.* 38.

V AVRIL.

—

Le cinquième jour d'avril de l'an 1708, mourut à Braga le Frère Coadjuteur Gonsalve Coëlho, sacristain. On admirait surtout son recueillement, sa modestie et son exactitude à tous les devoirs de son office. Il devint par là si agréable à Notre-Seigneur, qu'il mérita de connaître le temps de sa mort et de s'y préparer saintement, bien qu'elle dût être subite. Car dans la soirée du jeudi saint, on le vit donner à plusieurs reprises des signes d'une joie inaccoutumée; et on l'entendit répéter à demi-voix, sans en comprendre encore le motif, surtout à pareil jour et à pareille heure : « Mes Pères, venez tous avec moi; partons ensemble pour le ciel ! » Or quelques instants après il tombait à terre, et rendait le dernier soupir.

Franco, *Ann. Glor.*, *p.* 193. — Id., *Synops. Annal.*, *p.* 432.

Le même jour (ou le jour précédent), mourut en 1599, à Coïmbre, le P. Georges de Tavora, le plus illustre des martyrs de la charité qui donnèrent alors leur vie pour le salut des pestiférés. Depuis bien des années, il était vénéré comme le père des pauvres et des mou-

rants de cette ville; et l'on citait, de lui, en ce genre, des traits vraiment inouïs. Il ne lui était pas rare de porter sur ses épaules, à travers les rues de Coïmbre, jusqu'à l'hôpital, quelque malade abandonné, qu'il avait découvert dans ses visites ordinaires aux plus misérables masures. Rencontrant un jour, sur la place publique, un pauvre petit enfant, couvert d'ulcères et dans l'état le plus triste et le plus infect, il mendia aussitôt chez les plus proches voisins un peu d'eau chaude pour le laver, quelques haillons pour couvrir sa nudité, quelques aliments pour le soutenir; et après lui avoir rendu sur-le-champ ces humbles services, il le prit dans ses bras et l'emporta comme en triomphe pour lui assurer dès lors un abri. « Voilà, disait en le voyant passer un des plus fameux docteurs de Coïmbre, voilà celui qui nous apprend, tout autrement que les prédicateurs ou les professeurs du haut de leurs chaires, ce que c'est que la charité de Jésus-Christ. » Mais quand la peste et la famine s'abattirent sur ce malheureux pays, le dévouement du P. Georges de Tavora dépassa de bien loin tout ce que l'on avait vu jusqu'alors. Et cependant il fit l'humble aveu à son supérieur, qu'à la seule pensée des pestiférés, il avait eu à soutenir une lutte effroyable contre toutes les répugnances de la nature, et n'était demeuré victorieux qu'après le vœu exprès de se dévouer au salut des mourants. Il se retira donc à peu de distance de la ville, dans un bois d'oliviers, où gisaient pêle-mêle, sans abri, sans aliment, au plus fort de l'hiver, des centaines de pauvres malades, exclus ou chassés de la ville par la frayeur des habitants. De ses propres mains, il allait couper, jusqu'à trois milles de distance, et rapportait au campement des pestiférés, des roseaux et des branches d'arbres pour en faire de misérables huttes, et défendre au moins les plus faibles de la rigueur et des injures

de l'air. Il passait tous les jours plusieurs heures à mendier de toute part de quoi soutenir cette multitude affamée; mais surtout il ranimait leur courage, en célébrant au milieu d'eux le Saint-Sacrifice, en leur montrant le ciel ouvert pour prix de leurs souffrances et de leur retour à Dieu, en parcourant sans cesse toutes les cabanes des moribonds pour les assister à leur dernière heure; et suivant le beau témoignage, que lui rendit un saint religieux d'un autre ordre, pas un seul de ses chers pestiférés n'avait à craindre de mourir sans sacrement, tant qu'il resterait au P. de Tavora la force de se traîner jusqu'à lui.

Cardoso, *Agiolog. Lusit.*, *Abr.* 4, *p.* 419, 426. — Alegambe, *Vict. Charit.*, *p.* 110. — Franco, *Imag. da virt. em o novic. de Coimbra*, *t.* 1, *p.* 229. — Id., *Ann. Glor.*, *p.* 186. — Id., *Synops. Annal.*, *p.* 170. — Tanner, *Soc. Jesu Apost. Imit.*, *p.* 314. — *Litt. Ann. Soc.*, *A.* 1599, *p.* 155. — Juvencius, *Hist. Soc.*, *Part.* 5, *t.* 2, *p.* 368. — Nadasi, *Ann. dier. memor.*, *p.* 185. — Drews, *Fasti Soc.*, *p.* 129. — Patrignani, *Menolog.*, 5 *Apr.*, *p.* 39.

VI AVRIL.

—

Le sixième jour d'avril de l'an 1604, mourut à Lisbonne le P. Jean Soeiro, procureur du Brésil, des Indes et du Japon. Le P. Franco résume son éloge en peu de mots, qui donnent cependant une très-haute idée de sa vertu. On ne l'appelait, dit-il, que le saint procureur; et il méritait ce beau nom dans toute son étendue, par son dévouement au service des missionnaires et son union de cœur avec Dieu. Ne voulant sacrifier ni les devoirs de la charité fraternelle qui bien souvent ne lui laissaient pas une heure de répit, ni le saint exercice de l'oraison, il se levait toujours une heure au moins avant la communauté, et souvent même dès minuit, pour traiter plus à loisir des intérêts de son âme ou de son office avec Notre-Seigneur; et la sainte joie qu'il fit éclater, à la nouvelle de sa mort prochaine, n'étonna aucune des nombreux témoins de ses incessantes démarches pour multiplier et pour consoler les apôtres de Jésus-Christ.

Franco, *Ann. Glor.*, *p.* 193. — Id., *Synops. Annal.*, *p.* 187.

La même année, mourut à Goa le P. Nuno Rodriguès, l'un des trente-huit missionnaires partis ensemble de Lisbonne en 1574, sous la

conduite du P. Valignani, pour aller peupler les Indes et le Japon. Avant d'entrer dans la Compagnie, il occupait une charge honorable dans le palais de Don Sébastien; mais il n'était pas moins fidèle à son Dieu qu'à son roi, et passait à la cour pour le modèle d'un officier chrétien. Tous les jours, il assistait au Saint-Sacrifice de la messe, et s'appliquait avec tant d'ardeur aux pieux exercices de l'oraison et de la mortification, que lorsqu'on s'étonnait plus tard du temps qu'il consacrait à la prière : « Hélas ! répondait-il, si vous saviez combien je suis loin de donner seulement à Dieu ce que je lui donnais avant de quitter le monde ! » Son valet de chambre, auquel il avait offert de si beaux exemples, le suivit au noviciat; et Nuno Rodriguès, voulant alors changer de rôle avec lui, demandait fréquemment au Père maître des novices la permission de rendre les plus bas services à son ancien et fidèle serviteur : permission qui lui était souvent accordée, et faisait briller également l'humilité de l'un et de l'autre. L'espoir d'une vie plus humiliée encore et plus crucifiée, dans les royaumes infidèles de l'Orient, le poussa peu d'années après au delà des mers; mais son rare talent d'organisation le fit retenir à Goa pendant au moins dix-sept ans, en qualité de recteur ou de provincial. Le grand archevêque de Goa, Don Alexis de Menezès, témoin de tout ce qu'il avait réalisé pour la gloire de Dieu, l'appelait hautement une des deux colonnes de l'Inde; tandis que le P. Valignani le proposait à Rome pour gouverner l'église du Japon. A peine appliqué au gouvernement, Nuno Rodriguès fit l'étude la plus sérieuse des qualités d'un supérieur selon l'esprit de saint Ignace; et pour n'en jamais perdre le souvenir, il voulut transcrire de sa main et perpétuellement porter sur son cœur celles qui l'avaient le plus frappé : entre autres ces belles paroles : « *Imitentur mansuetudinem*

Christi ! Que les supérieurs imitent la douceur de Jésus-Christ ! » Un jour, dit l'auteur de sa vie, il arriva qu'un jeune religieux, las de sa vocation et ne pouvant souffrir les plus paternels avis, entra dans la chambre du P. Rodriguès et vomit contre lui un torrent d'injures. « Mon cher frère, se contenta de lui répondre l'humble et charitable supérieur, je vous supplie, pour l'amour de Notre-Seigneur, de ne jamais parler ainsi à aucun autre. Quant à moi, je vous promets que nul au monde ne saura ce que vous m'avez dit ». Cette douceur fut d'un effet si prompt et si puissant sur le cœur du coupable, qu'à l'instant il tomba aux genoux du P. Nuno, commença une vie nouvelle, et publia lui-même sa faute, son repentir et la douceur du serviteur de Dieu.

Franco, *Imag. da virt. em o novic. de Lisboa*, *p.* 332.—Id., *Ann. Glor.*, *p.* 131. — Patrignani, *Menolog.*, 1 *Marz.*, *p.* 2.

VII AVRIL.

Le septième jour d'avril de l'an 1588, mourut en odeur de sainteté, au collége de Coïmbre, l'humble et laborieux Frère Coadjuteur Dominique Joam, dont on osa dire à l'heure de sa mort : « Nul habitant de cette maison ne lui a fait jusqu'ici plus d'honneur. » Il aidait les maçons à bâtir le premier collége de la Compagnie en Portugal, lorsque plusieurs novices que l'on employait au même travail, pour les exercer de bonne heure à fouler aux pieds tout respect humain, furent frappés de la modestie et de la candeur du jeune manœuvre. Ils lui parlèrent de Dieu, et lui apprirent à sanctifier sa fatigue et son indigence, en les offrant chaque jour à Notre-Seigneur. Dominique écoutait avidement et s'efforçait de mettre en pratique leurs moindres conseils. Mais il ne lui venait pas même en pensée qu'on daignât jamais l'admettre dans leur Compagnie, quoiqu'il en ressentît un extrême désir : aussi sa joie ne connut plus de bornes, le jour où l'un d'eux lui laissa entendre qu'un pareil vœu pourrait être exaucé. Les deux grandes maximes du F. Joam, dès ses premiers jours de vie religieuse, furent de ne jamais perdre volontairement la sainte présence de Dieu, et de ne rien négliger dans son office. Le sentiment de la divine présence lui devint bientôt si vif et si familier, que

même durant son sommeil on le trouvait les mains levées vers le ciel. Chargé de la cuisine, où il demeura vingt ans, Dominique Joam regarda aussitôt comme le premier devoir de son office de bien servir tous ses frères, et toujours à temps, suivant le besoin de chacun d'entre eux, et de manière à ne leur donner jamais un sujet de plainte. Ce n'était pas sans bien des fatigues; « mais, disait-il ingénument, comment ne pas aimer à se fatiguer et à souffrir, lorsqu'on a tout le jour un crucifix devant les yeux ? » — « Ce feu, disait-il encore quelquefois en montrant ses fourneaux, ce feu me semble un grand maître de vie religieuse ». Et il avait coutume d'appeler la cuisine sa « *casa santa* » : car c'était bien pour lui la sainte demeure de Nazareth; et chaque fois qu'il y revenait, il se mettait à genoux par respect et bénissait Dieu. Un de ses plus doux délassements, durant le repas de ses frères, était de s'appuyer contre un guichet qui s'ouvrait sur le réfectoire, et de promener ses regards sur cette nombreuse communauté du collége de Coïmbre, en songeant au bonheur de servir et de nourrir tant d'enfants de Dieu, dont plusieurs deviendraient un jour des apôtres ou des martyrs. Les larmes lui en venaient aux yeux; et il était alors lui-même, pour tous ceux qui l'apercevaient, un grand sujet de joie et d'édification. Quand un novice ou un scolastique avait reçu pour pénitence d'aller passer quelques heures ou quelques jours à la cuisine, ils en sortaient, disait-on, avec bien plus de peine qu'ils n'y étaient entrés : tant les paroles et la vue du F. Joam leur faisaient de bien. Comme il ne savait pas même lire, il priait d'ordinaire ceux qui l'aidaient, de lui lire de temps en temps quelques versets de l'*Imitation*; et il en tirait toujours d'admirables leçons pour eux et pour lui. Du reste on disait dans Coïmbre qu'il avait reçu de l'Esprit-Saint la science infuse. De très-habiles docteurs venaient le consulter

sur des questions qui semblaient insolubles. Le bon Frère répondait par obéissance, bien convaincu que ses réponses n'étaient qu'un sujet de risée; et toutefois elles jetaient les plus savants dans l'admiration. Le célèbre P. Ignace Martins venait souvent lui-même servir le F. Joam à la cuisine; puis il le contraignait ensuite avec une sainte importunité à entendre la lecture de ses sermons et à lui déclarer franchement ce qu'il en pensait. « Or je me serais bien gardé, disait-il, de ne pas suivre ses moindres conseils; et je puis assurer que mon auditoire en retirait des fruits étonnants ». C'est encore à l'humble obéissance du F. Joam que remonte la formule d'accusation en usage depuis trois siècles dans toutes les provinces de la Compagnie. Le sous-ministre de Coïmbre lui avait transmis, par une distraction fort singulière, un ordre destiné à un scolastique du même nom, et qui ne pouvait prêter qu'à rire dans la bouche du cuisinier. Mais peu importait au serviteur de Dieu d'être ridicule; et pour obéir, sans toutefois blesser la vérité : « Mes Révérends Pères et mes chers Frères, dit-il au commencement du repas suivant, de la part de la sainte obéissance, je m'accuse de n'avoir point porté en classe le volume d'Aristote que l'on expliquait ». Du reste, il poussa cette vertu au plus haut degré d'héroïsme, jusqu'à lui sacrifier même sa vie. Car un jour, qu'il était gravement malade, le Frère infirmier se trompa de remède; et comme le bon F. Joam, après lui en avoir fait doucement la remarque, vit qu'il persistait dans son avis, il se soumit aussitôt et s'écria d'un ton plein de joie : « Mourons donc de bon cœur en obéissant! » Enfin lorsqu'il fut près de rendre le dernier soupir, s'adressant à toute la communauté de Coïmbre réunie auprès de son lit de mort : « Mes Pères et mes Frères, croyez-moi, dit-il, le soleil ne voit pas de bonheur comparable à la grâce de vivre dans la Compagnie et a

la douceur d'y mourir. Et quand vous serez à votre tour où j'en suis maintenant, vous le comprendrez ! »

CARDOSO, *Agiolog. Lusit.*, *Abr.* 7, *t.* 2, *p.* 459, 466.—FRANCO, *Imag. da virt. em o novic. de Coimbra*, *t.* 1, 538-550. — ID., *Ann. Glor.*, *p.* 194. — NADASI, *Ann. dier. memor.*, *Part.* 2, *p.* 139. — DREWS, *Fasti Soc.*, *p.* 340. — PATRIGNANI, *Menolog.*, 7 *Apr.*, *p.* 56. — *Stichtb. lev. van een. Relig. Broed. Coadj. Tw. D.*, *p.* 468.

VIII AVRIL.

—

Le huitième jour d'avril de l'an 1589, mourut à Lisbonne, le P. Léon Henriquès, né à Madère, bien moins illustre par le sang des rois qu'il avait reçu de ses ancêtres, que par son mépris du monde et ses travaux pour la plus grande gloire de Dieu. Il s'était rencontré à Paris, dès l'âge de treize ans, avec notre bienheureux Père Ignace, et fut un de ces jeunes écoliers qui contractèrent dès lors, grâce aux conseils du saint, la salutaire habitude de communier tous les huit jours. Mais de retour en Portugal, à la première nouvelle que son cousin germain Louis Gonsalvès de Camara venait d'entrer dans la Compagnie, il en conçut un si extrême dépit que, durant une année entière, il ne cessa d'exhaler son indignation contre ce nouvel ordre, qui accaparait à son profit la fleur de la noblesse, et la déshonorait. Parvenu à l'âge de vingt ans, et faisant à Coïmbre, le jeudi saint, la visite des églises, pressé soudainement de se donner tout à Jésus-Christ mort pour son salut : « Seigneur, lui dit-il, me voici prêt, pour l'amour de vous, à embrasser la vie religieuse, n'importe dans quel ordre, à la seule exception de la Compagnie ». Mais le trouble intérieur qui suivit cette offrande, lui fit sentir au plus intime de l'âme qu'elle n'était pas agréée de Dieu ; et après une longue et douloureuse lutte : « Eh bien, ô mon Sauveur, s'écria-t-il enfin, oui, si vous le voulez, même dans la Compagnie de Jésus ». Au bout de quelques

jours en effet, Notre-Seigneur daigna l'inviter miraculeusement à suivre la bannière d'Ignace; et il obéit sur-le-champ, bien résolu de ne plus jamais refuser aucun sacrifice, dès qu'il s'agirait de plaire à Dieu. Pour s'humilier plus profondément, il demanda et obtint la grâce de faire son pèlerinage de novice, vêtu non en religieux, mais comme un mendiant et couvert de haillons : se dérobant ainsi au respect des populations chrétiennes, et recueillant selon ses désirs bien des outrages et d'indignes traitements. Un peu plus tard, quand il fut question d'aller fonder la mission du Congo, Léon supplia encore le P. Rodriguès de le laisser partir en qualité de Frère Coadjuteur, pour servir les premiers apôtres des nègres; et avec la permission de son supérieur, il se rendit de Coïmbre à Lisbonne, dans le seul espoir d'obtenir cette grâce. Mais Rodriguès comprit que Dieu avait sur cet héroïque novice bien d'autres desseins, et lui ordonna de se préparer au sacerdoce, qu'il reçut en effet presque aussitôt après son noviciat. Recteur du collége de Coïmbre, à l'âge de vingt-huit ans, puis des colléges d'Evora et de Braga, successeur du P. Jacques Miron dans la charge de provincial, confesseur du cardinal Infant Don Henri, qui après la mort de Don Sébastien monta sur le trône de Portugal, le P. Henriquès exerça, pendant environ trente-cinq ans, une influence que l'on peut comparer sans crainte à celle des plus grands hommes et des plus grands saints de la Compagnie. Aucune vie ne nous semblerait plus digne d'être connue dans tous ses détails. Nous n'en signalerons qu'un seul point, « la splendeur de sa charité », pour employer ici une expression même de saint Ignace. Déjà vieux, se rendant avec un pauvre infirme d'Evora à Lisbonne, et surpris par la nuit dans un lieu désert, il fit un lit à son cher compagnon avec ses propres vêtements; et pour l'aider à s'endormir, en lui réchauffant les

pieds, il les déchaussa et les tint appliqués, à travers l'ouverture de sa soutane, contre sa poitrine nue, pendant une partie de la nuit. Sa libéralité avec les hôtes n'était guère moins étonnante. « La charité n'appauvrit jamais », disait-il; et après en avoir cité de touchants détails, le P. Tellez ajoute « qu'il ne demanda jamais à aucun de ses hôtes quand il partirait ». Ce serait toutefois s'effrayer bien mal à propos pour la mémoire d'un si grand homme, que de vouloir dissimuler l'erreur où il tomba dans une des circonstances les plus mémorables de notre histoire. Ce fut lui qui, après la mort de saint François de Borgia, député à Rome par sa Province, obtint de Grégoire XIII, pour l'élection du nouveau général, cette intervention momentanée, qui jeta tant de trouble parmi les Pères de la Congrégation. Mais la promptitude d'Henriquès à reconnaître et à publier cette erreur, la réparation qu'il en fit, et ses instances pour être puni, comme il croyait très-sincèrement l'avoir mérité, en passant au moins quelques années parmi nos Frères Coadjuteurs, montrèrent combien son zèle et ses désirs avaient été purs. Dieu avait permis seulement qu'il se trompât, et fit bien voir dans le même temps combien son serviteur lui était cher. Car ce fut précisément alors qu'il lui accorda le don miraculeux et si rare de bilocation, pour qu'il pût assister sa vieille et pieuse mère mourante à Madère : faveur dont on trouve au moins deux autres exemples dans la vie du P. Léon. Enfin nous pouvons à peine indiquer ses luttes contre le démon, qui le firent comparer au grand patriarche saint Antoine. Et pour en citer au moins un trait, avant de finir cette notice, un jour que le P. Henriquès travaillait à la conversion d'une malheureuse pécheresse, qui avait mérité le nom d'hameçon d'enfer, tant elle avait pris et fait périr d'âmes, le démon lui ayant fait entendre les plus effrayantes menaces s'il ne renonçait

à son entreprise : « Dieu soit loué, s'écria le saint homme, de t'avoir forcé à me dire combien tu tenais à garder cette âme ! Je ne reculerai devant aucune peine ou aucun péril pour la sauver ! »

Cardoso, *Agiolog. Lusit.*, *Abr.* 8, *t.* 2, *p.* 471, 480. — Tellez, *Chron. da Comp.*, *t.* 1, *p.* 276, 355; *et t.* 2, *p.* 254, 339, 416-453. — Franco, *Imag. da virt. em o novic. de Coimbra*, *t.* 1, *p.* 61-89. — Id., *Ann. Glor.*, *p.* 198. — Id., *Synops. Annal.*, *p.* 22, 37, 80, 91, 98, 149. — Orlandinus, *Hist. Soc.*, *Part.* 1, *p.* 141. — Sacchinus, *Hist. Soc.*, *Part.* 3, *p.* 246, 303, 362; *Part.* 4, *p.* 5; *et Part.* 5, *t.* 1, *p.* 465-471. — Andrade, *Varones Ilustres*, *t.* 5, *p.* 208. — Nadasi, *Ann. dier. memor.*, *p.* 190. — Drews, *Fasti Soc.*, *p.* 134. — Patrignani, *Menolog.* 8 *Apr.*, *p.* 72. — Francisco de Santa Maria, *Ann. Hist. Diar. Part.*, *Abr.* 8. — Bartoli, *Uom. e fatti*, *t.* 5, *p.* 353.

N.-B. Qu'on nous pardonne de signaler ici une regrettable omission des PP. Tellez et Franco dans leur belle vie du P. Henriquès. Sans doute par quelque motif de charité ou de respect, mais d'un respect, ce semble, exagéré, nous croyons qu'ils ont trop laissé dans l'ombre le rôle et l'erreur momentanée d'Henriquès au début de la troisième congrégation générale. Comme si les erreurs et les fautes mêmes des saints ne renfermaient pas toujours d'admirables leçons, pour nous aussi bien que pour eux : ne fût-ce qu'en nous faisant voir comment ils savent les reconnaître et les réparer ! Rien ne saurait être d'ailleurs plus dangereux, à notre avis, qu'un pareil système, beaucoup trop commun, d'appréciations historiques, tendant à envelopper dans la même admiration ou le même blâme tous les actes d'une même vie.

IX AVRIL.

—

Le neuvième jour d'avril de l'an 1562, mourut parmi les novices d'Evora le jeune Frère Antoine Machado, Scolastique, dont la vie et la mort furent un égal sujet de consolation pour cette fervente communauté. Il était naturellement très-timide; mais la présence et l'amour de Dieu le faisaient merveilleusement triompher de toute crainte. Les espérances que l'on avait conçues de sa vertu et de ses talents devaient rendre sa perte plus douloureuse; et nulle pieuse pratique de dévotion ou de pénitence ne fut épargnée pour obtenir sa guérison. Mais cette appréhension universelle parut changée en une sainte allégresse, quand on le vit, sur son lit de mort, après les prières des agonisants, entonner d'une voix angélique le *Nunc dimittis servum tuum, Domine!* pour témoigner sa joie d'expirer au milieu de ses frères, après s'être donné tout entier à Notre-Seigneur dans la Compagnie de Jésus.

FRANCO, *Ann. Glor., p.* 202.

Vers le même jour, mourut à Lisbonne, en 1696, le P. Alphonse de Silveyra, laissant d'admirables exemples de vie apostolique et d'humilité, après avoir donné dans sa jeunesse de graves sujets de crainte pour sa vocation. Il n'avait pas d'abord assez veillé dans les colléges, à con-

server sa première ferveur du noviciat. Peu à peu l'amour-propre et la recherche de son bien-être affaiblirent tellement en lui l'amour de ses règles, qu'il ne se faisait aucun scrupule de les violer. Et la mollesse ou le peu de vigilance de quelques supérieurs avait rendu le mal presque incurable ; lorsque le P. Louis Lopès fut appelé au gouvernement du collége de Coïmbre, où se trouvait alors Alphonse de Silveyra. L'amour de la Compagnie était trop vif dans le cœur de Lopès, pour le laisser négliger un seul des deux cents religieux que Dieu venait de lui confier. Il prodigua d'abord au jeune étudiant les encouragements et les conseils les plus paternels. Mais ne voyant en lui aucun effort pour se corriger, il l'avertit de se préparer à une réprimande publique et à une pénitence humiliante. Silveyra mit tout en œuvre pour s'y soustraire ; mais ce fut en vain ; et elle lui fut si salutaire, qu'il ne cessa plus jusqu'à la mort d'aimer et de vénérer le P. Lopès comme l'instrument de sa conversion dans les desseins de Dieu. Car durant les trente dernières années de sa vie, la perfection de son obéissance, son abnégation et sa pauvreté, la préférence qu'il témoignait pour les ministères les plus laborieux et les plus obscurs, son assiduité au confessionnal, au chevet des mourants, dans les hôpitaux et dans les prisons, sans égard pour la délicatesse et la faiblesse même de sa complexion, semblèrent lui être si naturelles, que ceux-là seuls qui l'avaient vu jadis, pouvaient comprendre au prix de quelles victoires avait dû s'accomplir une si étonnante transformation.

Franco, *Ann. Glor.*, *p.* 129, 190. — Id., *Imag. da virt. em o novic. de Evora*, *p.* 184. — Id., *Synops. Annal.*, *p.* 399.

X AVRIL.

—

Le dixième jour d'avril de l'an 1617, mourut saintement à Bahia le F. Coadjuteur Vincent Alvrès, de la Province du Brésil, le frère et le fidèle imitateur d'un des bienheureux martyrs massacrés avec le P. Ignace d'Azévédo. L'espérance de répandre aussi son sang pour la foi, lui fit demander la même mission; et le martyre d'une continuelle et très-rude mortification, durant plus de quarante années, lui tint lieu de cette mort violente que Notre-Seigneur n'avait pas accordée à ses désirs. Sa charité pour les pauvres lui suggéra, entre autres industries, pendant qu'il était portier au collége de Bahia, d'apprendre le métier de tourneur; et avec la permission de ses supérieurs, il travaillait à toute espèce de petits ouvrages en bois, qu'il distribuait ensuite aux mendiants, et dont ceux-ci retiraient ensuite l'argent nécessaire pour se soutenir eux et leur famille.

Franco, *Imag. da vir. em o novic. de Evora, p.* 651.—Id., *Ann. Glor., p.* 203.

Parmi les compagnons du Frère Vincent Alvrès, le P. Simon de Vasconcellos, dans son histoire de la Compagnie au Brésil, cite plu-

sieurs autres Frères Coadjuteurs qui vécurent et moururent comme lui en odeur de sainteté. Malheureusement il n'entre dans aucun détail et ne donne pas même la date de leur mort. Tels furent entre autres, dit-il, les Frères Antoine Dias et Antoine Fernandès, doués de toutes les vertus de leur vocation et vénérés de leur vivant même comme des saints; Jean Fernandès, d'une simplicité religieuse et d'une obéissance dignes des plus grands serviteurs de Dieu; Emmanuel Martins et Jean Martins, d'une perfection intérieure et extérieure vraiment consommée, et le premier même favorisé des grâces les plus merveilleuses; enfin le Frère François d'Escalante, disciple du vénérable P. Anchiéta, et dont le P. de Vasconcellos promettait la vie comme digne d'être comparée à celle de son glorieux maître. Mais il n'en reste aujourd'hui, à notre connaissance, d'autre vestige que deux lettres admirables d'Anchiéta, pleines des plus belles maximes de la vie intérieure, adressées à l'humble religieux.

Vasconcellos, *Breve Catal. dos var. insig. da Comp. na Prov. do Brazil.* — Id., *Vita do P. Joz. de Anchieta, p.* 271, 299.

XI AVRIL.

—

Le onzième jour d'avril de l'an 1607, mourut après cinq ans du plus périlleux et du plus gigantesque voyage pour la gloire de Dieu, le Frère Coadjuteur Benoît Goès, presque au moment où il achevait d'explorer le chemin des Indes à la Chine du côté de la Tartarie. Né dans l'île de Saint-Michel, une des Açores, Benoît Goès avait suivi jusqu'à vingt-six ans la carrière des armes; et il faisait partie de l'armée portugaise des Indes, sans trop songer au salut de son âme; lorsque, dans un village du royaume de Travancor, il fut saisi tout à coup, aux pieds d'une image de Notre-Dame, d'un extrême regret de la licence de sa vie passée. Il conjura aussitôt la très-miséricordieuse Reine du ciel d'intercéder en sa faveur auprès du divin enfant qu'elle portait entre ses bras; et dans l'instant même, il vit la statue de l'enfant Jésus verser un torrent de larmes : prodige qui eut pour témoins tous les compagnons de Benoît. Ce spectacle inspira une si vive contrition au jeune soldat, qu'il commença dès le jour même une confession générale, et se dépouillant de ses armes, fit vœu d'embrasser la vie religieuse dans la Compagnie de Jésus. Sa merveilleuse intelligence et la générosité de son caractère permirent bientôt de fonder sur lui les plus sûres et les plus brillantes espérances, pour la propagation de l'évangile; et à plusieurs reprises ses supérieurs voulurent l'élever au sacerdoce; mais il les supplia toujours et leur persuada de le laisser

servir Notre-Seigneur et ses apôtres dans le degré de Frère Coadjuteur, qu'il se croyait trop heureux et trop honoré d'avoir obtenu. Après son noviciat, le F. Goès passa quelques années, en qualité de serviteur et de catéchiste, auprès du Père Jérôme Xavier, à la cour du Grand-Mogol ; et sans jamais sortir de son degré, il sut néanmoins gagner tellement les bonnes grâces de ce prince, en faveur des chrétiens, qu'à sa prière l'empereur renonça au projet d'attaquer avec toutes ses forces le vice-roi des Indes. Il voulut même que le Frère Benoît accompagnât son ambassadeur ; et pour lui donner un témoignage plus solennel encore de son affection, il lui fit présent, avant son départ, de tous les petits enfants portugais, emmenés en captivité pendant les guerres des années précédentes, et dont plusieurs avaient été arrachés des bras de leurs parents avant même d'être baptisés. Le Frère Goès instruisit lui-même durant le voyage tous ceux qui étaient déjà parvenus à l'âge de raison, et peu de jours après son arrivée, il eut la joie d'être témoin de leur baptême solennel à Goa. Cependant depuis près d'un demi-siècle, les successeurs de saint François Xavier brûlaient de porter l'évangile dans le vaste empire du Catai, si célèbre dans les récits des voyageurs du moyen-âge, et dont les caravanes de l'Asie centrale racontaient encore d'étranges merveilles. Pour une si difficile exploration, parmi tant de royaumes, tant de hordes indépendantes, toutes mahométanes ou idolâtres, et chez la plupart desquelles jamais voyageur ni missionnaire européen n'avait pénétré, il fallait un homme d'un cœur, d'une prudence et d'une vertu à toute épreuve. Le visiteur des Indes Nicolas Pimenta ne crut pas toutefois cette dangereuse et délicate expédition au-dessus des forces de Benoît Goès ; et elle couronna dignement sa vie, comme le chef-d'œuvre de son courage et de son obéissance, selon l'expression du

P. d'Oultreman. Possédant plusieurs des langues de l'Asie centrale, et déguisé en Arménien, mais sans jamais cesser de faire ouvertement profession de la foi chrétienne (car s'il devait périr avant le terme de son voyage, il désirait que ce fût du moins en confessant le nom de Jésus); maltraité par des chefs de brigands ou par des rois barbares dont un voulut même le faire écraser sous les pieds de ses éléphants, parce qu'il refusait d'invoquer le nom de Mahomet; si ferme qu'un musulman, après l'avoir entendu soutenir sa foi, ne put retenir en public ce cri d'admiration : « Voilà un vrai fidèle, et tous nos docteurs auprès de lui ne sont que des lâches »; Benoît Goès avançait toujours, décidé à mourir plutôt que de reculer d'un seul pas, puisqu'il s'agissait d'ouvrir un nouveau chemin aux apôtres de l'évangile; lorsqu'il fut arrêté par la mort, mais en touchant au terme de ses désirs. Notre-Seigneur qui l'avait soutenu seul, si merveilleusement, depuis cinq années, lui révéla qu'avant d'expirer, il aurait le bonheur d'embrasser un de ses frères; et dès le jour suivant, il vit arriver en effet le F. Jean Fernandès, Chinois, que lui envoyait de Pékin, le P. Mathieu Ricci, instruit de son arrivée à Sou-Tcheou. Près de rendre son âme à Dieu, Goès eût bien désiré la consolation de voir un prêtre et de recevoir les derniers secours de l'église. Il se soumit néanmoins sans murmure et avec un calme héroïque aux ordres toujours aimables de son Seigneur; et peu de moments avant de rendre le dernier soupir : « Mon cher frère, dit-il à Jean Fernandès, voilà cinq ans que je n'ai eu le bonheur de me confesser; et je meurs sans pouvoir encore l'obtenir. Mais béni soit Notre-Seigneur ! car je ne me rappelle, par sa grâce, aucune faute, depuis mon départ, qui puisse m'attrister en ce moment. »

TRIGAUTIUS, *De Christ. Exped. ap. Sinas*, p. 544-569. — GUERREIRO, *Relaç. Annal de* 1603, f° 62. — ID., *Relaç. Annal de* 1606-1607, f° 162. — DU JARRIC, *Hist. des choses plus mémor. ez Indes Orient.*, t. 2, p. 464, 482, 498; et t. 3, p. 41, 62, 145-162 — CARDOSO, *Agiolog. Lusit.*, *Abr.* 11, t. 2, p. 511, 519. — FARIA Y SOUSA, *Imper. de la China*, p. 179. —JUVENCIUS, *Hist. Soc.*, *Part* 5, t. 2, p. 462. — ID., *Epit. Hist. Soc.*, t. 4, p. 9. — SOTUELLUS, *Bibl. Script. Soc.*, p. 109. — NIEREMBERG, *Firmam. Relig.*, t. 2, p. 341-361. — BARTOLI, *Cina*, *l.* 2 — NADASI, *Ann. dier. memor.*, p. 195.—BARBOSA MACHADO, *Bibl. Lusit.*, t. 1, p. 504. — LE BLANC, *Le Saint Travail des mains* (*Avignon*, 1846), t. 5, p. 288. — D'OULTREMAN, *Eloges des pers. sign. de la Comp.*, p. 279. — KIRCHER, *China Illustr.*, p. 63. — PRÉVOST, *Hist. génér. des voyages*, t. 7, p. 143, 221, 227, 234, 248, 410-422. — STICHTB., *Lev. van. een. Broed. Coadj.*, t. 1, p. 403. — ERSCH UND GRUBER, *Allgemeine Encyclopadie*, *Erst. Sect.*, t. 72, p. 203. — PURCHAS, *His Pilgrimes*, t. 3.— MICHAUD, *Biographie universelle*, t. 17, p. 588.

XII AVRIL.

—

Le douzième jour d'avril de l'an 1640, mourut glorieusement, en Ethiopie, le P. Louis Cardeyra, pris par les schismatiques, le jour même du vendredi saint, et pendu le jeudi de Pâques, en présence d'une multitude innombrable, à la grande foire de Temben dans le royaume de Tigré. Il travaillait depuis près de vingt-trois ans au salut de ce vaste empire, au prix de fatigues vraiment incroyables. Rien que pour y pénétrer, sans être arrêté sur mer ou sur terre par les Hollandais, les Arabes et les Turcs, il eut tant à souffrir à fond de cale, durant huit mois, que l'historien de sa traversée, des Indes à Dofar et à Massaouah, le compare au prophète Jonas implorant le Seigneur du fond des entrailles de la baleine; mais non sans ajouter que son cœur, brûlant de la charité de Jésus-Christ, tressaillait de joie, là où tout autre eût trouvé un enfer. Avant de partir pour l'Ethiopie, le P. Cardeyra, non content d'étudier à fond toutes les sciences sacrées, voulut exceller aussi dans les arts qui pouvaient être les plus utiles à son ministère apostolique. Ce fut à sa rare connaissance du chant et des principaux instruments, que l'Église d'Ethiopie dut l'organisation de ses maîtrises, dont le concours donna en peu de temps un nouvel éclat à la célébration du culte divin. Il possédait aussi dans un si haut degré de perfection la langue liturgique et la langue vulgaire, que plusieurs lui attribuaient non sans vraisem-

blance le don miraculeux de ces deux langues ; et la grammaire qu'il composa en faveur de ses compagnons, passait même aux yeux des indigènes pour un chef-d'œuvre. Dieu bénissait visiblement son apostolat, et lui rendait douces les épreuves inséparables d'une vie de missionnaire, quand éclata la grande persécution qui fit périr jusqu'à l'oncle de l'empereur. Mais tandis que le patriarche était pris et livré aux Turcs, Louis Cardeyra parvint à se dérober aux plus actives poursuites des schismatiques, et se retira sans accident, sous la protection de Za-Mariam le défenseur dévoué de la foi romaine, dans la montagne presque inaccessible d'Amba Salama, ou *la montagne de la paix*. Là s'étaient aussi réfugiés bon nombre des plus fervents catholiques ; et ils offraient, dit le P. Bruno de Sainte-Croix, la fidèle et touchante image de ces premiers chrétiens réunis à Jérusalem autour des apôtres : ne songeant tous qu'à servir Dieu, et se succédant tout le jour, quelquefois même toute la nuit, non-seulement pour visiter Notre-Seigneur dans son tabernacle, mais aussi pour se flageller sans respect humain au pied de son autel, et pour appeler sa miséricorde sur leur patrie. Privés de leur généreux protecteur qui fut tué par les schismatiques, Louis Cardeyra et son compagnon se virent bientôt cernés dans la montagne par les satellites de l'empereur, et presque réduits à mourir de soif, par un blocus et une sécheresse intolérables. Trois fidèles néophytes demeurèrent même une fois trois jours entiers sans boire une goutte d'eau, pour réserver aux serviteurs de Dieu le peu qui leur restait, et les empêcher ainsi d'expirer. Ils persévéraient pourtant l'un et l'autre à soutenir depuis huit ans cette Église souffrante, sans cesse en danger de mort, lorsqu'ils tombèrent enfin dans un dernier piége, que leur avait tendu la plus infâme trahison. Dans le temps même où ils célébraient les douloureux mystères

du Sauveur vendu et crucifié, on les chargea de chaînes et on les conduisit comme en triomphe à la grande foire de Temben, pour y donner à un peuple immense le spectacle de leur supplice. Heureux en un pareil moment de pouvoir confesser encore la foi catholique, le P. Cardeyra, d'un air radieux, après avoir baisé le bois de son gibet, déclara hautement qu'il mourait avec joie, pour avoir prêché, durant vingt-deux ans, à l'Ethiopie, Jésus-Christ vrai Dieu et vrai homme, Marie Mère de Dieu, Pierre prince des apôtres et ses successeurs seuls chefs visibles de la sainte Église. Puis il ajouta d'une voix ferme : « Que Dieu Notre-Seigneur daigne maintenant bénir cette corde ! qu'il bénisse ce lieu, et tout ce royaume de Tigré, et tout cet empire d'Ethiopie arrosé du sang de tant de martyrs ! » Et poursuivant, en langue éthiopienne, toutes les bénédictions du psaume « *Te decet hymnus, Deus, in Sion; et tibi reddetur votum in Jerusalem* », il se livra ensuite à ses bourreaux, laissant les catholiques et les schismatiques également saisis de stupeur, à la vue d'un si grand amour de leurs âmes et d'une si étonnante sérénité.

Alegambe, *Mort. Illustr.*, *p.* 551. — Tellez, *Hist. Ger. da Ethiopia Alta*, *p.* 361, 528, 587, 623-640, 704. —Cardoso, *Agiolog. Lusit.*, *Fev.* 20, *t.* 1, *p.* 483, 485. — Franco, *Imag. da virt. em o novic. de Evora*, *p.* 268. — Id., *Ann. Glor.*, *p.* 204. — Andrade, *Varones Ilustres*, *t.* 6, *p.* 205. — Tanner, *Soc. Jesu usq. ad sang.*, *p.* 200. — Sotuellus, *Bibl. Script. Soc.*, *p.* 560 — Nadasi, *Ann. dier. memor.*, *p.* 203. — Drews, *Fasti Soc.*, *p.* 139. — Patrignani, *Menolog.*, 12 *Apr.*, *p.* 111.

N. B. Tous les auteurs que nous citons ne s'accordent pas complétement sur les dates de la prise et de la mort du P. Cardeyra. Mais quelques-uns se contredisent

eux-mêmes. Le récit du P. Alegambe nous a paru mériter la préférence : d'autant plus qu'il s'appuie sur des pièces officielles adressées aux congrégations romaines, peut-être pour la béatification du serviteur de Dieu.

Treize ans après la mort du P. Cardeyra, mais on ne sait au juste quel jour, la mission portugaise de la Compagnie, sur les bords du Nil, acheva de s'éteindre par le supplice de son dernier apôtre et de son dernier martyr, le P. Bernard Nogueyra. Il appartenait par sa naissance à la petite colonie européenne fixée en Ethiopie depuis la mort de Christophe de Gama, et put échapper ainsi à l'édit de proscription lancé contre les compagnons du patriarche Alphonse Mendès. Mais il lui fallait rester seul, et sans avoir encore obtenu la grâce de faire son noviciat. Toutefois le Père Général François Piccolomini, instruit par Mendès de tout ce que Nogueyra faisait et souffrait si héroïquement, pour le salut des âmes et l'amour de Dieu, lui écrivit avant son martyre qu'il le recevait dans la Compagnie. La plus cruelle douleur de cet homme apostolique était de voir diminuer de jour en jour, par la cruauté des persécuteurs ou l'excès des privations et de la misère, ce petit reste de fidèles, avec lesquels allait disparaître la foi romaine. « Mes compagnons, écrivait Nogueyra quatre ans avant sa mort, ne sont plus que des squelettes animés. Ils ont été traînés en prison et flagellés. Leur chair tombe en lambeaux; et s'ils ne sont pas encore morts, ils souffrent ce qu'a de plus rude la détresse la plus extrême ». Le serviteur de Dieu n'était guère mieux traité lui-même que ces vaillants confesseurs de Jésus-Christ. Enfin las d'attendre qu'il succombât sous le poids de tant de souffrances, et

surtout indigné de la fermeté invincible qu'il inspirait à ses compagnons, l'empereur le fit arrêter et suspendre ignominieusement à un gibet. Mais la relation de son martyre, transmise à Goa, constatait qu'au témoignage même des bourreaux schismatiques, Notre-Seigneur avait honoré le sacrifice du Père Bernard par des prodiges, dont l'éclat remplit ses amis d'une sainte joie, et ses ennemis d'épouvante et de confusion.

TELLEZ, *Hist. Ger. da Ethiopia Alta*, *p.* 659, 706. — ALEGAMBE, *Mort. Illustr.*, *p.* 704. —TANNER, *Soc. Jesu usq. ad sang.*, *p.* 205. — ANDRADE, *Varones Ilustres*, *t.* 6, *p.* 380. — PATRIGNANI, *Menolog.* 10 *Marz.*, *p.* 73.

XIII AVRIL.

—

Le treizième jour d'avril de l'an 1674, mourut à Londres, en grande vénération même auprès des hérétiques, le P. Antoine Fernandès, confesseur de la jeune reine d'Angleterre, Catherine de Bragance, femme de Charles II. La science, la vertu et la prudence du P. Fernandès, connues déjà depuis bien des années à la cour de Lisbonne, l'avaient fait choisir par la reine-mère pour cet important ministère; et les dépêches de l'ambassadeur portugais à Londres rendirent le plus éclatant témoignage à la manière dont il s'en acquitta. Contraint de vivre dans un palais, pour y veiller aux intérêts de Dieu et de sa royale pénitente, il n'y mena une vie ni moins crucifiée ni moins pauvre que dans le cloître. Tout ce qui n'était pas strictement nécessaire à sa subsistance, était consacré par lui au soulagement des catholiques ruinés et persécutés pour la foi. Les fatigues mêmes de ses voyages ne lui faisaient rien retrancher des rigueurs de sa pénitence ni de ses longs entretiens avec Dieu. Le roi avait une si haute idée de sa vertu et de son mérite, qu'il l'entretenait souvent en secret, avec une surprenante familiarité; et l'on assure qu'il honora de sa présence les funérailles du saint confesseur. Vers la fin de sa vie, le P. Fernandès fut éprouvé par de cruelles infirmités; mais au milieu des plus vives souffrances, il se contentait de répéter,

« *Domine, fiat voluntas tua!* Seigneur, que votre volonté soit faite! » sans y joindre non-seulement un murmure ou une plainte, mais un désir même de soulagement.

FRANCO, *Imag. da virt. em o novic. de Lisboa*, *p.* 590. — ID., *Ann. Glor.*, *p.* 206.—ID., *Synops. Annal.*, *p.* 357.

XIV AVRIL.

—

Le quatorzième jour d'avril de l'an 1615, mourut à Coïmbre le saint et illustre Père Sébastien Barradas, surnommé par les Portugais l'apôtre, le prophète, le nouveau Paul, et dont les plus illustres docteurs de son temps disaient que, s'il était mort dans les premiers siècles de l'Église, la voix unanime du peuple chrétien l'aurait élevé sur les autels, avant même qu'on eût le temps de le déposer dans son tombeau. Il n'avait pas encore atteint l'âge de seize ans, lorsque la très-sainte Vierge, qu'il aimait et priait avec une tendresse toute filiale, lui ordonna d'entrer dans la Compagnie de Jésus. Et il en fit plus tard l'aveu formel à l'un de ses frères, dont il voyait la persévérance en péril, pour l'affermir dans l'estime et l'amour d'une vocation si chère à la très-aimable Mère de Dieu. Avant d'être appliqué au ministère apostolique, le P. Barradas enseigna longtemps l'Écriture sainte dans les deux grandes universités de Coïmbre et d'Evora; et son glorieux collègue François Suarez ne pouvait assez exprimer son admiration de voir réuni dans un seul homme tant de science et tant de sainteté. Ce fut alors que le serviteur de Dieu composa son admirable commentaire des saints évangiles, l'un des plus beaux livres que l'on ait écrits sur les mystères de Notre-Seigneur et de sa très-sainte mère. Mais quand on en louait devant lui l'érudition et la piété : « Plût à Notre-Seigneur, répondait-il, que tout

ce travail le fît aimer du moins par une seule âme ! J'estimerais alors mon temps et ma peine trop bien payés. » Il se regardait en effet comme le dernier des pécheurs, digne du mépris de tous ceux qui eussent pu le voir tel qu'il était. Souvent il recommençait jusqu'à trois fois par nuit à se flageller, en se gourmandant et en s'abreuvant lui-même des opprobres qu'il ne pouvait obtenir de la part des autres. Et ce n'était là qu'une faible partie de ses pénitences. Car il en poussait la rigueur jusqu'à prendre parfois le peu de repos qu'il s'accordait sur un lit tout semé d'orties ou d'épines. Quand ses immenses travaux le lui permettaient, il donnait aussi en un jour jusqu'à douze heures entières à la prière; et il aimait surtout à réciter alors très-lentement, avec le plus profond sentiment du respect, l'office divin. Dès que l'obéissance lui eut confié le soin de prêcher au peuple la parole de Dieu, il se fit partout à sa voix un ébranlement, dont le Portugal n'avait peut-être jamais vu d'exemple. La haine du péché, la salutaire crainte des jugements de Dieu, le pardon promis à un repentir sincère, faisaient le sujet ordinaire de ses prédications; et les pécheurs les plus endurcis ne pouvaient, disait-on, contenir leur effroi, rien qu'en entendant sortir de sa bouche les mots terribles d'enfer et d'éternité : tant il en était pénétré lui-même. Dans l'espace d'un seul carême, à l'université de Coïmbre, soixante de ses auditeurs se présentèrent à un seul monastère, celui des capucins, pour y obtenir l'habit de saint François; et le gardien finit par venir en personne dire au recteur du collége de la Compagnie : « Mon Père, que le Père Barradas cesse de m'envoyer des novices, ou qu'il me donne de quoi les nourrir! » Durant la dernière maladie de l'homme de Dieu, comme les médecins parlaient de lui interdire la récitation du bréviaire, à cause de son extrême affaiblissement : « Quoi donc, leur

répondit-il, c'est à vos yeux un délassement pour les malade de s'entretenir avec leurs amis; et ce serait pour moi une fatigue de m'entretenir avec Dieu! » Et lorsqu'il ne pouvait plus pour ainsi dire faire un seul pas, il priait encore humblement ses frères de le porter entre leurs bras jusqu'auprès de l'autel, pour qu'il pût célébrer le saint sacrifice. Un de ses plus intimes amis, l'admirable Père Georges Rijo, qui le précéda de huit mois auprès de Dieu, lui ayant demandé ses commissions pour le paradis : « Mon Père, répondit l'humble vieillard, obtenez-moi, je vous en conjure, la grâce de persévérer jusqu'à la mort dans la Compagnie de Jésus. » Enfin parvenu à son tour au terme de sa longue et sainte carrière, et pressé par son supérieur d'adresser une dernière fois à toute la communauté de Coïmbre quelques mots d'édification : « Mes chers frères, dit-il d'une voix mourante, tenez-vous bien humbles, je vous en prie, sous la puissante main de Dieu, pour qu'il daigne vous glorifier au jour de sa visite! Soyez humbles, comme le Sauveur Jésus dont toute la vie n'a été qu'une leçon d'humilité, et qui est mort humblement sur la croix en baissant la tête. » Et imitant aussitôt ce dernier mouvement du Sauveur, il rendit peu d'instants après sa sainte âme à Dieu.

R. P. Sebastiani Barradii e Soc. Jesu Vita. Collegium Conimbricense S. J. in suavissimam defuncti memoriam Patribus ac Fratribus ejusd. Soc. dedicat et consecrat. — CARDOSO, *Agiolog. Lusit., Abr.* 14, *t.* 2, *p.* 560, 567. — FRANCO, *Imag. da virt. em o novic. de Lisboa*, *p.* 255. — ID., *Ann. Glor.*, *p.* 207. — ID., *Synops. Annal.*, *p.* 214. — BARBOSA MACHADO, *Bibl. Lusit.*, *t.* 3, *p.* 680. — NIEREMBERG, *Firmam. Relig.*, *t.* 2, *p.* 589. — TANNER, *Soc. Jesu Apost. Imit.*, *p.* 464.

— JUVENCIUS, *Hist. Soc.*, *Part.* 5, *t.* 2, *p.* 899. — SOTUELLUS, *Bibl. Script. Soc.*, *p.* 733. — NADASI, *Ann. dier. memor.*, *p.* 216. — DREWS, *Fasti Soc.*, *p.* 142. — D'OULTREMAN, *Eloges des pers. sign. de la Comp.*, *p.* 344. — PATRIGNANI, *Menolog.*, 14 *Apr.*, *p.* 124. — FRANCISCO DE SANTA MARIA, *Ann. Hist. Diar. Port.*, *Abr.* 14.

XV AVRIL.

—

Le quinzième jour d'avril de l'an 1683, mourut, au collége d'Evora, le P. Louis Duarte, peu après son élévation au sacerdoce, à l'âge de trente-deux ans. Tout ce qu'il avait étudié par obéissance, dit le P. Franco, il le savait parfaitement : car durant ses dix-sept années de vie religieuse, il mit toujours sa sainteté dans le parfait accomplissement des règles de son office; et selon l'expression de son biographe, il était bien de la race des saints. « Aussi, ajoute le même auteur, dois-je en grande partie le bonheur de ma vocation à tout ce que je lui ai vu faire, ou entendu dire, lorsqu'il m'enseignait ainsi qu'à mes condisciples les premiers éléments de la grammaire ». Un ardent amour pour la prière et pour la sainte présence de Dieu servait comme d'aliment perpétuel à cette ferveur et à cette fidélité, si au-dessus de toutes les impressions de la nature. De plus, pour entretenir en lui la vie intérieure, sans que ses études ou son enseignement pussent en souffrir, il demandait de temps en temps à retrancher une heure de son sommeil et la passait en adoration près du saint tabernacle. Plusieurs grâces fort extraordinaires firent bien voir à ses supérieurs que Notre-Seigneur agréait une si pieuse pratique. Ce fut là, par exemple, qu'un religieux vint le prier de hâter sa délivrance du purgatoire, en réparant les suites de quelques négligences dont il s'était rendu coupable. Sa charité pour les mourants lui mérita aussi, une

autre nuit, d'être appelé d'une manière non moins merveilleuse et guidé invisiblement jusqu'au lit d'un religieux, frappé d'un accident subit, et qui expira peu de moments après, entre ses mains. Cette charité du P. Duarte brillait au reste d'un si vif éclat, qu'elle parut digne à l'un de ses supérieurs d'être proclamée un jour, au lieu d'une accusation de ses défauts, en plein réfectoire, la veille d'une rénovation des vœux.

FRANCO, *Imag. da virt. em o novic. de Evora, p.* 211.—ID., *Ann. Glor., p* 213. —PATRIGNANI, *Menolog.* 15 *Apr., p.* 140.

Le même jour, l'an 1565, mourut en odeur de sainteté, parmi les sauvages du Brésil, l'humble et laborieux Père Jacques Jacome, martyr d'obéissance et de charité, au témoignage formel du P. Joseph Anchieta. Loin de reculer devant des périls et des privations presque au-dessus des forces humaines, il semblait au contraire ne jamais trouver autant à souffrir qu'il l'eût désiré; et il s'offrait encore à Dieu, jour et nuit, pour ses chers Indiens, comme une victime de la plus sévère pénitence, n'aspirant qu'au bonheur de mourir sur la croix. Pour devenir plus utile à ses frères et à ses nouveaux enfants en Jésus-Christ, dans un pays où l'on manquait de tout, il ajoutait encore la fatigue d'un travail manuel à l'apostolat et à la prière : donnant ses courts moments de repos au métier de tourneur : exemple d'humilité si saint et si salutaire, même pour la propagation de la foi, que ses plus illustres compagnons s'empressèrent de l'imiter. Après

avoir parcouru tour à tour les vastes territoires de Bahia et de San-Vicente, il évangélisait les tribus sauvages, voisines d'Espirito Santo, lorsqu'une effroyable mortalité se déclara parmi ses néophytes; et la terreur qu'inspirait aux plus braves la seule approche des malades, le réduisit bientôt à prendre sur lui la charge écrasante, non-seulement de soigner les corps et les âmes des moribonds, mais d'ensevelir les cadavres presque en putréfaction, de les porter en terre sur ses épaules, de creuser et combler leurs fosses, tant qu'il put se tenir debout. Réduit enfin à l'épuisement le plus absolu, et transporté mourant à la colonie portugaise, il y retrouva un reste de force; et l'on crut un moment qu'il était sauvé. Mais Dieu permit que son supérieur, consumé lui-même du zèle des âmes, le regardât trop tôt comme hors de péril, et lui conseillât de retourner vers les pauvres sauvages qui ne pouvaient se consoler de l'avoir perdu. Heureux d'obéir au premier mot de celui qui tenait à ses yeux la place de Dieu, le P. Jacome partit donc sur-le-champ malgré son excessive faiblesse. Mais cet héroïque effort épuisa sa vie; et il rendit le dernir soupir, à peine de retour dans sa chère mission.

VASCONCELLOS, *Chron. da Comp.*, *p.* 334. — FRANCO, *Imag. da virt. em o novic. de Coimbra*, *t.* 2, *p.* 203. — ID., *Ann. Glor.*, *p.* 216. — SACCHINUS, *Hist. Soc.*, *Part.* 1, *p.* 207; *et Part.* 3, *p.* 48. — TELLEZ, *Chron. da Comp.*, *t.* 1, *p.* 479. — BARBOSA MACHADO, *Bibl. Lusit.*, *t.* 1, *p.* 660.

XVI AVRIL.

—

Le seizième jour d'avril de l'an 1609, mourut à Goa le P. François Cabral, âgé de quatre-vingt-un ans dont il avait consacré plus de cinquante au salut des âmes, et quarante au gouvernement de ses frères, dans la plupart des missions de l'Orient. Les douze années qu'il passa au Japon, et que font connaître en détail les nombreuses relations des successeurs de saint François Xavier, nous donnent la plus haute idée des travaux et des héroïques vertus de cet homme apostolique. Choisi de Dieu pour recevoir, dès son entrée dans ce vaste empire, le dernier soupir et l'héritage du saint Père Côme de Torrès, François Cabral commença par réunir les onze Pères et Frères qui travaillaient alors au salut du Japon, pour organiser avec eux la propagation de l'évangile. Comprenant bientôt par expérience combien la seule œuvre des catéchismes, la plus importante de toutes, était au-dessus des forces d'un si petit nombre de missionnaires (car ce n'était pas chose rare de voir, en un même lieu et en un seul jour, l'auditoire se renouveler jusqu'à six fois), il conçut la première idée des belles congrégations de la doctrine chrétienne, où jusqu'à de pauvres aveugles furent transformés en catéchistes, et où se formèrent tant d'apôtres et de martyrs, dont plusieurs ont été inscrits au catalogue des Bienheureux. Aussi les triomphes de la foi devinrent-ils si merveilleux, sous le gouvernement et par les travaux mêmes

du P. Cabral, que seul avec le Frère Louis d'Almeïda, il eut la joie de baptiser, dans l'espace de deux mois, jusqu'à quinze mille catéchumènes; et par un prodige encore plus surprenant, il extermina l'idolâtrie dans soixante monastères de bonzes, en deux ans. Ce fut pareillement à son zèle, aidé auprès de Dieu par les prières publiques et les pénitences des néophytes, que l'Église japonaise dut la conversion et le baptême du roi du Bungo, le protecteur et l'ami de François Xavier, mais longtemps esclave de ses passions, et pendant vingt-sept ans rebelle à la grâce. De si brillantes conquêtes ne purent toutefois s'achever sans les fatigues, les périls et les croix, que le Sauveur a promis pour salaire ici-bas à ses plus chers apôtres. Dans ses courses apostoliques, il arriva au P. Cabral de tomber à terre, les pieds en sang, et mourant de froid, de faim, d'épuisement, au milieu de montagnes à peu près désertes, qui lui auraient servi de tombeau si Dieu n'eût envoyé deux charitables voyageurs pour le rappeler à la vie. Plus souvent c'était la rage des hommes qui le menaçait de toutes les tortures du fer et du feu. Mais aux redoutables messages d'un puissant et furieux ennemi de la foi chrétienne : « Sachez, répondit-il un jour, que pour un ministre de Jésus-Christ, les tourments et la mort sont le plus désirable de tous les biens. Vos bourreaux peuvent donc venir : ils nous trouveront sans armes et sans défense, prêts à leur livrer volontiers nos corps pour le service et l'amour de notre Dieu. »

Cartas do Japao (*coll. de D. Theotonio*), f° 309, 338, 350, 355 *; et t.* 2, *p.* 5. — *Lettere dell' India... Vinegia* 1580, *p.* 176, 205, 224, 256, 332. Ginnaro, *Saver. Orient.*, *t.* 2, *p.* 216-226. — Guzman, *Hist. de las Missiones*, *t.* 2, *l.* 7, *c.* 25. — Sousa, *Orient. Conquist.*, *t.* 2, *p.* 434, 446, 587. — Cardoso, *Agiol. Lusit.*, *Abr.*

16, *t.* 2, *p.* 598, 608. — NIEREMBERG, *Vidas exempl.*, *t.* 4, *p.* 537. — SOTUELLUS, *Bibl. Script. Soc.*, *p.* 129. — BARBOSA MACHADO, *Bibl. Lusit.*, *t.* 2, *p.* 127. — DU JARRIC, *Hist. des choses plus mémor. ez Indes Orient.*, *t.* 2, *p.* 648. — SACCHINUS, *Hist. Soc.*, *Part.* 3, *p.* 197, 210, 367; *Part.* 4, *p.* 26; *et Part.* 5, *t.* 1, *p.* 223. —JUVENCIUS, *Hist. Soc.*, *Part.* 5, *t.* 2, *p.* 632.— CRASSET, *Hist. de l'Égl. du Japon*, *t.* 1, *p.* 339, 351, 382, 396, 402. — BARTOLI, *Giappone*, *l.* 1, *passim.* — CHARLEVOIX, *Hist. et descr. du Japon*, *t.* 1, *p.* 352, 357, 366, 383-405, 431. — PATRIGNANI, *Menolog.*, 7 *Apr.*, *p.* 147. — *Lettere dell'India Orientale*, 1553-1577, *p.* 180, 205, 256, 302. — *Lettere del Giappone*, *A.* 1574-1576 *et A.* 1577, *passim.* — *Briefe aus Japan*, *Zw. Th.*, *Br.* 6, 10, 11, 12, 16; *Dr. Th.*, *Br.* 4.

N. B. Parmi les historiens du P. Cabral, il en est deux, les PP. Bartoli et de Charlevoix, qui ne nous semblent pas lui rendre justice. Tous deux le blâment sévèrement d'avoir pensé et soutenu qu'il ne fallait admettre les jeunes Japonais à l'étude complète de la théologie et par conséquent aux ordres sacrés qu'avec les plus grandes précautions. En admettant qu'il se soit trompé, nous ne saurions voir là rien de plus qu'une simple erreur de jugement, ou même une divergence d'opinion très-permise, sur une question fort compliquée. Aussi le P. Valignani et les autres supérieurs du P. Cabral n'y trouvèrent-ils rien moins que l'entêtement dont parlent ces deux auteurs : car Valignani, si ferme et si habile à connaître les hommes, n'en jugea aucun autre plus digne de prendre en main sans retard le gouvernement des missions naissantes de la Chine ; et rappelé aux Indes, vers les dernières années de sa vie, Cabral y fut nommé successivement recteur, maître des novices, visiteur, provincial, représentant de l'Église du Japon au concile de tous les évêques d'Orient en 1606, et en dernier lieu supérieur de la maison professe de Goa.

XVII AVRIL.

—

Le dix-septième jour d'avril de l'an 1635, mourut en Galice, au collége de Monterey, le P. Emmanuel Teyxeyra, né à Estremos dans le diocèse d'Evora. Son père et sa mère, qui tenaient un rang honorable dans cette ville, frappés l'un et l'autre de la peste, l'avaient laissé seul, sans ressources, et presque mourant lui-même, orphelin à l'âge de douze ans. Mais dans ce délaissement universel, Dieu prit soin de lui, non sans le faire passer toutefois par bien des épreuves. Une pieuse femme le recueillit chez elle par charité; mais elle mourut bientôt à son tour; et un vertueux prêtre qui lui succéda dans cette œuvre de miséricorde, ne tarda pas à la suivre dans le tombeau. Le jeune Emmanuel se trouva donc de nouveau sans asile, réduit à mendier sa vie, s'il n'eût rencontré hors de la ville un vieux serviteur de son père, dont la richesse n'égalait pas le cœur, mais qui lui offrit volontiers un abri dans sa misérable cabane. Le soin d'un troupeau de chèvres devint alors la principale occupation de ce pauvre orphelin, né dans une condition si différente. Mais déjà l'Esprit-Saint, son unique maître, lui avait enseigné les plus merveilleux secrets de la vie intérieure et de l'union avec Dieu. L'histoire des saints nous en signale bien peu qui aient mené, dans un âge si tendre, une pareille vie d'oraison et de pénitence. Toutes ses journées se passaient à contempler Dieu dans ses œuvres et à s'entretenir filia-

lement avec lui. Il semble même que Notre-Seigneur voulut faire éclater dès lors combien le cœur de ce petit berger était grand et pur à ses yeux. Car une personne de piété s'étant rendue d'Estremos à Lisbonne, pour se recommander aux prières d'une grande servante de Dieu, célèbre alors dans tout le royaume : « Pourquoi, lui répondit celle-ci, venez-vous à moi, quand vous avez près de vous un petit enfant, très-puissant auprès du Seigneur, et dont l'intercession vous obtiendrait bien plus sûrement ce que vous désirez ? » Cependant le jeune Teyxeyra, joyeux dans son humble condition, se sentit pressé peu à peu d'un ardent désir d'étudier au moins les premiers éléments des lettres humaines, pour connaître la vie et les enseignements des saints. Il passa donc au service d'un tailleur, chez lequel il trouva la facilité d'apprendre à lire et à écrire, tout en gagnant son pain de chaque jour; et il y demeura trois ans, sans se relâcher en rien de ses exercices de pénitence et de dévotion. Puis sollicité de nouveau par une inspiration secrète, qui avait tous les caractères de l'esprit de Dieu, il se rendit, pour continuer ses études, à l'université de Salamanque, dont il suivit les cours pendant onze années entières, avec la réputation d'un vrai saint. Durant ce temps, tous les vendredis au moins et toutes les veilles de fêtes, il jeûna rigoureusement au pain et à l'eau. La moitié de ses nuits se passait en veilles et en prières, toujours suivies d'une longue flagellation; et malgré la fatigue des études, il portait assidûment un rude cilice. Les jours de congé, ses délassements étaient de servir et de consoler les malades à l'hôpital; et pendant les vacances, il visitait en pèlerin les principaux sanctuaires de la sainte Vierge, avec de pieux compagnons qu'il avait gagnés à l'amour de la perfection. Sa vie en un mot pouvait rappeler celle de notre Bienheureux Père Ignace, durant ses années de préparation au sacer-

doce et à l'apostolat. Parvenu ainsi à l'âge de trente ans, Emmanuel Teyxeyra sentit alors plus distinctement que Notre-Seigneur l'appelait à sa Compagnie. Et bientôt même un ardent désir d'aller partager les travaux des successeurs de saint François Xavier au Japon, à la Chine ou aux Indes, lui fit solliciter la grâce de franchir les mers, pour consacrer les restes de sa vie au salut des pauvres infidèles. Mais Dieu l'avait prédestiné à évangéliser les rudes montagnards de la Galice. Après cinq années passées sans murmure, par obéissance, dans l'humble enseignement de la grammaire, il ne cessa plus jusqu'à sa mort d'exercer le pénible apostolat des pauvres, durant environ trente ans. Et le détail de ses missions, de ses privations, de ses victoires sur l'enfer, et de ses miracles, nous offre le tableau d'une des plus belles vies de ces humbles et intrépides ouvriers qui, au fond des campagnes d'un bout de l'Europe à l'autre, ont sauvé tant de millions d'âmes depuis trois cents ans.

CARDOSO, *Agiolog. Lusit.*, *Maio* 6, *t.* 3, *p.* 94, 105. — TANNER, *Soc. Jesu Apost. Imit.*, *p.* 645. — ANDRADE, *Varones Ilustres*, *t.* 5, *p.* 290. — NADASI, *Ann. dier. memor.*, *p.* 214. — DREWS, *Fasti Soc.*, *p.* 145. — PATRIGNANI, *Menolog.*, 17 *Apr.*, *p.* 163.

XVIII AVRIL.

—

Le dix-huitième jour d'avril de l'an 1649, mourut après trente-quatre ans d'apostolat au milieu des Nègres, le P. Michel Affonso, l'un des plus laborieux ouvriers de la rude mission d'Angola. Durant un si long espace de temps, la mobilité de ces peuples et de leurs chefs, que le moindre souffle faisait passer en un moment d'un extrême à l'autre, mit sa vertu à bien d'autres épreuves que les ardeurs d'un ciel et d'une terre de feu. Au lendemain du jour où il achevait à peine de sauver la couronne et la vie de quelque roi barbare, la captivité, les outrages, et des menaces même de mort étaient son unique salaire. Peu à peu cependant, il en vint à gagner si complétement le cœur des tribus les plus sauvages, qu'une fois, au moment de se livrer bataille, deux chefs ennemis firent publier à son de trompe, dans tout leur camp, la promesse de cinq esclaves et d'une riche part de butin, à celui des vainqueurs qui aurait sauvé la vie du P. Affonso. Dans une autre guerre sanglante, une petite armée de ses néophytes, cernée entre le Zaïre et la mer par une multitude presque innombrable, éleva une croix dans la forêt voisine; et tous les chefs, après l'avoir adorée, se flagellèrent ensemble à ses pieds, pour obtenir de Dieu la victoire. Puis marchant au combat, avec le nom de saint Ignace pour cri de guerre, ils remportèrent en peu de moments le plus éclatant triomphe, comme le roi lui-même l'écrivit au supérieur du

P. Affonso. L'héroïqne vertu de cet homme apostolique lui avait du reste obtenu du ciel une puissance miraculeuse, qui contraignait les plus rebelles à reconnaître et à respecter en lui l'envoyé de Dieu. Il fit tomber un jour le feu du ciel aux pieds d'un chef de tribu, qui se riait des menaces de l'enfer. Les tigres qui envahissaient chaque nuit une ville nègre, cessèrent leurs visites et leurs ravages, dès que les petits enfants des catéchismes du P. Affonso eurent commencé à parcourir chaque jour les rues, en chantant la doctrine chrétienne mise en cantiques et traduite en leur langue. Pour embellir la couronne de son serviteur, Notre-Seigneur permit qu'à ses derniers moments le saint apôtre fût privé de tout secours et de toute consolation humaine. Mais il puisait dans la vue perpétuelle de son crucifix, et dans les plus affectueux colloques avec Jésus-Christ souffrant et mourant, une merveilleuse joie de souffrir; et l'on assure qu'au moment où il rendit le dernier soupir, l'éclat et la beauté miraculeuse de son visage offrirent aux témoins de sa mort comme un reflet de la glorieuse transfiguration des élus.

FRANCO, *Ann. Glor.*, *p.* 218. — ID., *Synops. Annal.*, *p.* 245, 247, 263, 269, 272, 280, 297.

XIX AVRIL.

—

Le dix-neuvième jour d'avril de l'an 1603, mourut glorieusement à Lisbonne le P. Gonsalve Leyte, martyr de son zèle héroïque pour le salut des âmes et la gloire de Dieu. Déjà les années précédentes, il avait recherché, au prix d'incroyables fatigues, le martyre de la charité, durant les ravages de la peste et de la famine. Mais Dieu l'avait conservé sain et sauf, au milieu des plus grands périls. Le P. Leyte poursuivait depuis lors, avec autant de succès que d'oubli de lui-même, le cours de ses missions, dans les villes et les campagnes; lorsque la rage diabolique de se voir enlever les victimes de leurs passions, poussa quelques libertins sacriléges à l'empoisonner; et il eut la consolation d'expirer peu de jours après, en consommant ainsi pour les pécheurs le sacrifice de sa vie.

Franco, *Ann. Glor.*, *p.* 219. — Id., *Synops. Annal.*, *p.* 182. — Patrignani, *Menolog.* 19 *Apr.*, *p.* 174.

Vers le même jour à Evora, mourut, en 1618, le Frère Coadjuteur Balthasar Dias, infirmier. Il s'était dévoué, dès l'âge de vingt-

quatre ans, au service des pestiférés; et tandis que tout le peuple de la capitale s'abandonnait à la plus extrême consternation, nous lisons dans une lettre du F. Dias que les Pères et Frères de la Compagnie, sous la direction de leur supérieur, s'étaient interdit toute parole qui pût trahir les frayeurs de la mort, et ne se préoccupaient que du bonheur d'aimer et d'accomplir ce qui serait le plus agréable à Dieu. Dans cette périlleuse arène, où le fléau l'atteignit à son tour et le réduisit à l'extrémité, le F. Balthasar s'acquit une si haute réputation de dévouement et d'habileté au service des malades, que peu d'années après, le jeune roi don Sébastien voulut l'emmener avec lui dans sa funeste expédition d'Afrique, pour le soigner au besoin, lui et ses soldats. Blessé durant la bataille, et prisonnier des infidèles, après la sanglante défaite des Portugais, Balthasar Dias fut conduit à Fez. Là, sans pitié pour l'état de ses plaies qui lui ôtaient l'usage du bras droit, son maître ne l'en contraignit pas moins à tourner tout le jour une meule avec la main gauche. Mais les souffrances de cette captivité, comme il l'écrivit plus tard à ses frères, lui étaient moins cruelles que d'entendre à toute heure les blasphèmes des infidèles contre Jésus-Christ. Et le récit même de ses épreuves provoque tour à tour le sourire et les larmes, tant il semble faire bon marché ou de son sommeil sur la terre nue avec deux briques pour oreiller, ou des haillons ridicules dont on l'affublait. Rendu à la liberté au bout de deux ans, le F. Dias se vit choisi, de la part de Philippe II, pour entreprendre avec le P. Jérôme Rodriguès le pèlerinage de Jérusalem, au nom et pour le salut des deux derniers rois de Portugal don Sébastien et le cardinal don Henri. Puis à son retour, et en récompense de ses épreuves et de ses services, les premiers supérieurs de la Compagnie voulurent l'élever au sacerdoce; mais

l'humble religieux les supplia de le laisser vivre et mourir dans le degré où il s'était trouvé si heureux de travailler et de souffrir pour Notre-Seigneur. Il continua donc à remplir, pendant environ trente-cinq ans, l'office d'infirmier, au collége d'Evora, sanctifiant sa laborieuse vieillesse par l'exercice assidu de la charité la plus dévouée, ainsi que par la méditation des divins mystères, dont il avait parcouru et vénéré le théâtre avec tant d'amour, et dont la pensée ne le quittait plus.

Tellez, *Chron. da Comp.*, *t.* 2, *p.* 202, 400. — Cardoso, *Agiolog. Lusit.*, *Abr.* 15, *t.* 2, *p.* 577, 586. — Franco, *Imag. da virt. em o novic. de Evora*, *p.* 373. — Id., *Ann. Glor.*, *p.* 212. — Id., *Synops. Annal.*, *p.* 114, 129, 224. — Barbosa Machado., *t.* 1, *p.* 445. — Nadasi, *Ann. dier. memor.*, *p.* 209. — Patrignani, *Menolog.*, 14 *Apr.*, *p.* 127.

XX AVRIL.

—

Le vingtième jour d'avril de l'an 1659, mourut au Maduré, le P. Etienne d'Arese, supérieur de cette mission pendant les trois dernières années de sa vie. Il y était en si grande vénération, que deux fois, après s'être emparés de sa personne et avoir partagé ses pauvres dépouilles, les idolâtres vinrent d'eux-mêmes déposer à ses pieds ce qu'ils venaient de lui enlever. Bien qu'il fût à peine depuis dix ans appliqué au salut des Indiens, on le regardait déjà comme une des plus fermes colonnes de la foi, et le digne successeur des PP. Robert de Nobili, Antoine de Vico et Emmanuel Martins; lorsque à l'âge de quarante ans, un acte héroïque d'obéissance lui coûta la vie. Au plus fort des chaleurs de l'Inde, le serviteur de Dieu reçut de son Provincial l'ordre de se rendre à la ville de Maduré. Pour augmenter le mérite de son sacrifice, Notre-Seigneur permit que cet ordre, en un pareil moment, lui inspirât une extrême répugnance. Il n'hésita pas cependant; et sans se permettre aucune réclamation, il partit aussitôt; mais avec un pressentiment si distinct et si fort de sa mort prochaine, qu'au moment de se mettre en route : « Mon Père, dit-il à l'un de ses compagnons, Dieu soit béni de vouloir que je meure par obéissance et dans l'exercice de cette vertu. » Le voyage du P. de Arese fut en effet si douloureux, que les trois Indiens qui l'accompagnaient tombèrent malades eux-mê-

mes, aussi bien que lui; et il y survécut peu de jours. Mais quand il fut près d'expirer, quelques missionnaires, accourus pour recueillir son dernier soupir et ses derniers avis, l'ayant prié de leur laisser comme son testament spirituel : « Mes Pères et mes Frères, leur dit-il avec un profond sentiment de joie, aimez toujours et de tout votre cœur l'obéissance. Car nulle autre vertu, je vous assure, ne donne à l'heure de la mort une plus douce consolation. »

De Magistris, *Relat. della Christian. di Maduré, p.* 362. — Bertrand, *La Mission du Maduré, t.* 3, *p.* 103.

XXI AVRIL.

—

Le vingt et unième jour d'avril de l'an 1673, mourut sur mer, en face des côtes de la Guinée, le P. Balthasar da Costa, procureur du Malabar, qu'il regagnait à la tête de vingt-sept nouveaux ouvriers évangéliques, dont treize succombèrent dans la traversée. Entré dans la Compagnie, à l'âge de quatorze ans, Balthasar da Costa demanda bientôt avec les plus vives instances la grâce de se consacrer au salut des peuples infidèles; mais dans le temps où il croyait toucher au terme de ses vœux, une rapide maladie de poitrine fit craindre que s'il s'embarquait, il ne pût même arriver vivant à Goa. Saisi de douleur à cette annonce, et pressé par une inspiration presque irrésistible, au moment où le Père Provincial proclamait publiquement les noms des heureux compagnons du P. Mastrilli, le jeune candidat, se jetant tout à coup aux pieds de son supérieur, le conjura de lui accorder la même grâce, et affirma résolûment que Dieu se chargerait de sa santé, pour faire éclater la gloire de son nom par la faiblesse même d'un si misérable instrument. Sa prière fut exaucée; et peu d'hommes apostoliques, après le grand apôtre de l'orient, travaillèrent et souffrirent plus, pour la conversion des âmes, que le P. da Costa. Trois fois jeté dans les fers par les infidèles, dépouillé, battu, mis à la torture et condamné au dernier supplice; ou bien errant à l'aventure à travers les jongles, au milieu des éléphants, des tigres et des serpents; et menant même en temps de paix, parmi ses

néophytes, la vie la plus crucifiante pour la nature, il put soutenir durant vingt-sept ans ce martyre de chaque jour. Lui-même nous offre quelques traits de cette partie la moins périlleuse de sa vie d'apôtre, dans une lettre où il invite les cœurs généreux à venir partager ses travaux pour l'amour des âmes et de Jésus-Christ. Il se garde bien de leur cacher tout ce qu'ils y trouveront de croix. « D'abord, mes chers frères, leur dit-il, c'est le climat de la zône torride, atmosphère embrasée dont vous ne pouvez sortir, où les feux du soleil réfléchis par la terre semblent vous envelopper de toute part. En temps de calme, vous étouffez sans pouvoir presque respirer; si le vent s'élève, chargé de toutes les ardeurs des sables qu'il a traversés, il vous brûle comme la vapeur qu'exhalerait la bouche d'un four. Un seul voyage à travers ce souffle embrasé suffit pour transformer un homme des pieds à la tête. Un missionnaire que vous connaissez, a déjà si souvent changé de peau qu'il n'y fait plus même attention. L'air qui vient des montagnes est moins chaud sans doute; mais sa violence vous cause un nouveau genre de supplice, en vous enveloppant d'un tourbillon de poussière, qui vous poursuit partout, pénétrant et dans les maisons et jusque dans les coffres les mieux fermés. Puis comment marche-t-on ? Avec des sandales indiennes; mais elles sont si incommodes que vous avez bientôt les pieds tout en sang. Vous irez donc souvent pieds nus ? mais, sans compter les épines dont toutes les terres de ces contrées sont couvertes, les sables brûlants vous préparent une autre torture. Le missionnaire dont je vous parle, a couru un grave danger, pour avoir seulement entrepris de franchir pieds nus la distance d'une simple portée de fusil; il n'était pas encore à moitié chemin, qu'il semblait déjà trépigner sur des charbons ardents; et il atteignit à grande peine le terme de sa

course, les pieds couverts d'énormes ampoules, le visage baigné de larmes que lui arrachait la douleur, tout le corps inondé de sueur, et n'en pouvant plus. Dans la saison des pluies, qui est l'hiver de ces contrées, les chaleurs sont plus tolérables, mais les voyages n'en sont pas moins pénibles. Il faut alors des efforts continuels pour retirer ses pieds de la boue; et bien souvent on les retire meurtris et blessés. Pour mon compte, j'ai tel doigt de pied qui a déjà perdu son ongle cinq ou six fois. Passons sous silence les rivières, les canaux, les torrents qu'il faut traverser, tantôt à gué, dans l'eau jusqu'à la ceinture ou jusqu'aux aisselles, tantôt à la nage ou sur quelques fagots de bois léger. Mais tout cela est encore peu de chose ». Et après avoir poursuivi jusqu'au bout cette effrayante énumération des croix qui attendent un cœur d'apôtre : « Telles sont, mes révérends Pères et mes bien chers Frères, ajoute-t-il, oui, telles sont ici nos souffrances; mais aussi la joie de faire aimer et glorifier Dieu par des milliers de créatures qui l'outrageaient sans le connaître; le bonheur de peupler le ciel, d'arracher à l'enfer tant de victimes, et de voir fleurir tant de chrétientés ferventes, dans des royaumes restés, jusqu'à ce jour, sous l'empire le plus absolu des démons : voilà nos consolations et nos jouissances, que ne pourrait vous exprimer aucune parole humaine, mais dont le cœur d'un missionnaire sait par expérience la suavité ! »

Franco, *Imag. da virt. em o novic. de Lisboa*, *p.* 637. — Id., *Ann. Glor.*, *p.* 221. — Id., *Synops. Annal.*, *p.* 354. — Bertrand, *La Mission du Maduré*, *t.* 2, *p.* 298, 317; *et t.* 3, *p.* 1, 247. — Prat, *Hist. du B. Jean de Britto*, *p.* 33, 45. — Patrignani, *Menolog.*, 21 *Apr.*, *p.* 204.

XXII AVRIL.

—

Le vingt-deuxième jour d'avril de l'an 1616, mourut dans la maison professe de Lisbonne le P. Antoine Carvalho, surnommé le père des pauvres, des esclaves et des pendus. Il dépensait en effet toute sa vie au service de ces misérables, et de tout ce qu'il y avait, dans les rangs infimes de la populace, de plus repoussant et de plus abandonné. Pendant la peste de 1599 qui fit tant de ravages dans la capitale, il était nuit et jour au milieu des mourants pour les consoler, les soigner, les nourrir, et leur ouvrir le ciel, sans qu'il y eût, dit son historien, plaie si affreuse ou si infecte qui le fît jamais reculer. Et quand on s'étonnait de voir l'empressement de ce saint homme, dès qu'il était appelé pour le dernier des nègres ou des mendiants : « Que voulez-vous? répondait-il en souriant, ce sont là les princes et les grands qui m'ont donné leur confiance. Comment oserais-je les faire attendre? N'est-il pas juste que je sois tout à eux? »

Cardoso, *Agiolog. Lusit.*, *Abr.* 22, *t.* 2, *p.* 674, 682. — Franco, *Ann. Glor.*, *p.* 224. — Patrignani, *Menolog.*, 22 *Apr.*, *p.* 214.

La même année, mourut en esclavage, parmi les infidèles de la Birmanie, le P. Jacques Nunès, tombé au pouvoir des vainqueurs à la prise de Syriam, avec le P. Emmanuel de Fonseca. Traîné avec les autres captifs vers la capitale du roi d'Ava, Nunès ne put achever une course si douloureuse, et succomba, épuisé de forces, sans autre soulagement à sa dernière heure que la présence de son cher compagnon, et la joie de n'avoir tant souffert que pour l'amour des âmes et de Jésus-Christ. Quant à Emmanuel de Fonseca, demeuré seul pour consoler et soutenir près de quatre mille chrétiens, prisonniers comme lui, il n'éprouvait dans les fers qu'un seul regret, celui de ne pouvoir célébrer le saint sacrifice; et dans une lettre aux Pères de Goa, l'unique prière qu'il leur adressa, au bout d'une année d'esclavage, fut de lui envoyer ce qui était indispensable pour les divins mystères. « Mais gardez-vous bien, ajoutait-il, de travailler à me racheter, tant qu'il restera dans ce pays un si grand nombre de chrétiens esclaves, qui n'ont pas d'autre père et d'autre consolateur que moi. » Il y demeura en effet, et mérita le glorieux titre de captif et d'apôtre des Birmans. Mais au bout de trente-huit ans, le roi, plein de respect pour ses vertus, et le voyant épuisé de forces, lui permit d'aller enfin jouir d'un peu de liberté et de repos, auprès de ses frères; et peu de temps après le serviteur de Dieu rendit paisiblement à Dieu sa sainte âme, riche des mérites et des souffrances d'un si héroïque dévouement.

Cordara, *Hist. Soc.*, *Part.* 6, *t.* 1, *p.* 62. — Queyros, *Vida do admir. Irm. Pedro de Basto*, *p.* 207.

XXIII AVRIL.

—

Le vingt-troisième jour d'avril de l'an 1571, mourut sur un des vaisseaux qui se rendaient de Lisbonne à Goa, le saint Frère Coadjuteur Fulgence Freire, célèbre par son dévouement et ses souffrances pour Jésus-Christ. Il avait pénétré une première fois en Ethiopie, avec le P. Gonsalve Rodriguès, dont il partagea toutes les épreuves. Mais, quand les deux ports d'Arkiko et de Massaouah tombèrent en 1557 au pouvoir des Turcs, une barrière presque infranchissable à tous les efforts des missionnaires et des Portugais, s'éleva soudain entre les Indes et la mission naissante des bords du Nil; sans qu'un seul message pût être transmis de part ou d'autre, durant plusieurs années. Dans un si cruel embarras, les supérieurs de la Compagnie jetèrent les yeux sur Fulgence Freire pour aller seul tenter le passage. Il obéit; mais à l'entrée de la Mer Rouge, le vaisseau sur lequel il s'était embarqué fut enlevé par les sectateurs de Mahomet; et pendant que l'intrépide serviteur de Dieu, monté sur le pont et son crucifix à la main, exhortait l'équipage à combattre et à mourir généreusement pour la défense de la foi, couvert de huit blessures et chargé de fers par les ennemis du nom chrétien, il fut enchaîné d'abord à la rame sur une galère musulmane, puis conduit en Egypte et vendu comme esclave, sur le marché du Caire, à un maître qui le soumit aux plus durs et aux plus vils traitements. Le bon Frère passa deux années dans un si triste état, non-seulement sans se relâcher dans l'observation la plus exacte de ses règles, surtout de ses exercices de

piété, mais soutenant le courage et la foi de ses compagnons; et si zélé pour la gloire de Dieu qu'il convertit même plusieurs infidèles, dont trois rendirent le dernier soupir presque au moment où il achevait de les baptiser. Ce fut là que deux Pères de la Compagnie le découvrirent enfin et s'occupèrent de son rachat. Toutefois le F. Fulgence, vieilli par la souffrance bien plus que par l'âge, les suppliait de le laisser mourir dans les fers, « qu'il porterait avec joie, leur disait-il, jusqu'à ce qu'il plût à Notre-Seigneur de lui accorder enfin la bienheureuse liberté des élus. » Racheté néanmoins à prix d'or, aux frais du roi de Portugal, Fulgence Freire se rendit à Rome, où le Général de la Compagnie, instruit de tout ce qu'il avait fait et souffert, lui offrit l'honneur du sacerdoce. Mais l'humble religieux le supplia d'agréer son refus; et partant pour le Portugal, il y trouva bientôt un nouveau théâtre pour son héroïque charité. Durant les ravages de la peste de 1569, il ne cessa en effet de se dévouer au salut des corps et des âmes, sans souci ni ménagement pour sa propre vie; et dans l'espoir de partager encore les croix et les mérites des apôtres, il venait de se rembarquer à Lisbonne pour les missions de l'Orient, lorsque épuisé de force, mais le cœur toujours aussi ferme, presque au début de la traversée, il fut appelé par Notre-Seigneur à la récompense de sa sainte vie.

CARDOSO, *Agiolog. Lusit.*, *Abr.* 23, *t.* 2, *p.* 686, 695. — *Avvisi dall'India*, *Part.* 3, *p.* 201, 277; *et Part.* 4, *p.* 93, 160. — TELLEZ, *Hist. Ger. da Ethiopia*, *p.* 161, 181. — DU JARRIC, *Hist. des choses plus mémor. ez Indes Orient.*, *t.* 2, *p.* 206. — SACCHINUS, *Hist. Soc.*, *Part.* 2, *p.* 154, 252. — *Briefe aus Ost-Indien*, *Zw. Th.*, *Br.* 18. — BARBOSA MACHADO, *Bibl. Lusit.*, *t.* 2, *p.* 306.

XXIV AVRIL.

—

Le vingt-quatrième jour d'avril de l'an 1715, mourut à Evora, le P. Dominique Fernandès, vénéré déjà comme un saint par les vieillards eux-mêmes, plus de quarante ans avant sa mort, lorsqu'il ne faisait encore qu'enseigner les premiers éléments de la grammaire aux petits enfants. Dès lors en effet son obéissance et son dévouement ne semblaient trouver rien de trop difficile pour le bien d'une âme et l'amour de Dieu. Envoyé de Lisbonne à la résidence de Mazagan, peu après son élévation au sacerdoce, et ballotté par les flots durant cinq semaines, sans pouvoir accomplir enfin une traversée qui demandait d'ordinaire à peine deux jours, il n'en fut pas moins prompt à repartir au premier signal : car jamais on ne le vit chercher à se décharger d'une croix. Dès son arrivée dans la colonie avec le P. Augustin de Souza, les infirmités de son compagnon firent bientôt retomber sur lui seul les plus pénibles ministères : la prédication, le catéchisme en plein air dans les rues, selon l'usage universel introduit par le P. Ignace Martins, la confrérie des Portugais en l'honneur de notre bienheureux Père Ignace à Manrèze, enfin l'école où il lui fallut instruire la jeunesse de Mazagan. S'inspirant surtout du livre des *Exercices*, Fernandès commença son apostolat par enseigner à ses auditeurs

l'importance et les fruits d'une confession générale; et l'on n'aurait pas trouvé sans peine au bout de quelques mois, dit son biographe, un seul colon, marchand ou soldat, qui n'eût embrassé, à sa voix, une pratique si salutaire. Mais tandis que le peuple lui montrait tant de docilité, le payeur public et le gouverneur, enrichis l'un et l'autre par la plus flagrante concussion, mirent le serviteur de Dieu à de bien cruelles épreuves. « Vous êtes sans doute venu à Mazagan, pour y prêcher sur mes vertus », lui dit un jour le gouverneur, jugeant sa personne insultée dès qu'on osait parler contre le vice. « Non, lui répondit Fernandès; je ne suis venu prêcher à ce peuple que la divine parole de Jésus-Christ ». Mais craignant d'être dénoncé par lui, le gouverneur se hâta de le prévenir; et il fit si bien par ses calomnies, que Dominique, à peine de retour à Lisbonne, se vit interdire le ministère de la prédication. « Et cependant, disait dans la suite le P. Fernandès, si je puis trouver en toute ma vie quelque sujet de confiance, pour le moment où il me faudra paraître au tribunal de Dieu, c'est à coup sûr ce que j'ai fait durant mon séjour à Mazagan ». Du reste les juges les plus prévenus ne tardèrent pas à rendre hommage à la prudence autant qu'à l'ardeur de son zèle pour la gloire de Dieu; et cette prudence brilla même alors d'un si vif éclat, qu'elle lui fit déférer tour à tour le gouvernement des colléges d'Elvas, de Faro, d'Evora, de Coïmbre, et de la maison professe de Lisbonne, jusqu'au dernier jour de sa vie. Le soin principal de Fernandès, dans cette nouvelle carrière, fut d'inspirer d'abord à ses inférieurs l'amour de toutes les vertus religieuses. Pour se tenir lui-même plus étroitement uni à Dieu, il donnait, chaque nuit, environ trois heures à l'oraison; et lorsqu'il voulait apporter remède à quelque désordre, il commençait invariablement par en faire une rigou-

reuse pénitence, afin d'en obtenir de Notre-Seigneur une plus facile et complète correction. Jamais, au témoignage de son biographe, il ne se plaignait à ses supérieurs des sujets qu'on lui avait donnés pour le seconder, et dont plusieurs lui manquèrent gravement. Mais il n'épargnait aucune peine pour les instruire, les former, les faire avancer dans la perfection : car c'était, à ses yeux, son premier devoir. Quand tous les moyens de douceur restaient inutiles, il en employait avec fermeté de plus rigoureux, et ne se laissait fléchir alors par aucune intervention. Il eut à lutter en effet, dans les premiers temps, contre plus d'un intercesseur ; mais il se contentait de répondre alors : « Mon Père, si pour consoler le coupable et lui adoucir sa pénitence, Votre Révérence veut la partager, je vous en donne très-volontiers l'autorisation. Mais ne réclamez pas une impunité qui blesserait ce que je dois à Dieu. » Nul n'était aussi plus soigneux à recueillir les saints exemples des religieux qu'il avait connus, pour les proposer à l'imitation de leurs successeurs. Il ne pouvait lui-même entendre chaque jour, dit le P. Franco, l'éloge des grands hommes de la Compagnie, sans bénir Dieu de leur sainteté, et sans former à son tour le ferme propos d'imiter quelqu'une de leurs vertus. Brisé par les infirmités et parvenu à l'âge de soixante-dix ans, le P. Fernandès venait cependant d'être nommé recteur de Coïmbre, et se préparait à quitter le collége d'Evora. Un des infants de Portugal qui se trouvait alors dans cette maison, et aimait tendrement le serviteur de Dieu, voulut lui persuader de suspendre au moins un pareil voyage, vu l'état de faiblesse où il était réduit ; et se jetant au cou du saint vieillard : « Mon Père, lui dit-il, si vous partez, vous allez à la mort ». — « Monseigneur, lui répondit alors Fernandès, c'est l'obéissance qui m'envoie ; et si je meurs, je mourrai pour elle ». Mais

déjà tel était son épuisement, qu'avant de pouvoir même se mettre en route, il tomba en défaillance et rendit saintement son âme à Dieu.

Franco, *Imag. da virt. em o novic. de Coimbra*, *t.* 2, *p.* 770. — Id., *Ann. Glor.*, *p.* 227. — Id., *Synops. Annal.*, *p.* 452.—Patrignani, *Menolog.*, 24 *Apr.*, *p.* 226.

XXV AVRIL.

—

Le vingt-cinquième jour d'avril de l'an 1635, mourut dans le désert d'Assa en Ethiopie, le P. Gaspar Paès, massacré par les schismatiques, après neuf années d'un laborieux apostolat. Il nous a laissé le récit des travaux de ses compagnons, n'oubliant que la part glorieuse qu'il y avait prise; et nous sommes ainsi privés de presque tout détail sur son compte. Nous savons seulement qu'il lui arriva de gagner à la foi romaine jusqu'à plus de quatre cents schismatiques en un mois; et qu'envoyé aux frontières de l'empire chez les Agaüs, il eut parfois à baptiser un si grand nombre de catéchumènes, que le soir les bras lui tombaient de lassitude et d'épuisement. Après la prise et l'exil du patriarche, en 1634, il était parvenu à tromper toutes les recherches des persécuteurs, en se retirant dans des gorges presque inaccessibles du royaume de Tigré. Mais surpris, le jour de saint Marc, par une troupe de cent vingt soldats, et s'avançant vers eux d'un pas ferme pour leur montrer qu'il ne craignait pas la mort, il fut frappé au cœur d'un coup de lance, à l'âge de quarante-deux ans.

Tellez, *Hist. Ger. da Ethiopia*, *p.* 373, 499, 528, 587, 592. — Cardoso, *Agiolog. Lusit.*, *Abr.* 25, *t.* 2, *p.* 710, 716. —Nieremberg, *Honor del gran Patr.*, *t.* 3, *p.* 783. — Cassani, *Glor. del seg. sigl.*, *t.* 1, *p.* 469. — Alegambe, *Mort. Illustr.*,

p. 456. — Tanner, *Soc. Jesu usq. ad sang.*, *p.* 193. — Barbosa Machado, *Bibl. Lusit.*, *t.* 2, *p.* 364. — Nadasi, *Ann. dier. memor.*, *p.* 228. — Drews, *Fasti Soc.*, *p.* 157. — Patrignani, *Menolog.*, 25 *Apr.*, *p.* 232. — Sotuellus, *Bibl. Script. Soc.*, *p.* 279.

Vers le même jour, à Lisbonne, mourut en 1642, après soixante-quatre ans de vie religieuse, le P. Barthélemy Guerreiro, célèbre par son zèle pour la gloire de Notre-Seigneur, son amour pour la Compagnie, et les fruits merveilleux de ses travaux pour la réforme du peuple et du clergé. La vie de ce grand serviteur de Dieu nous montre une fois de plus, ce qu'étaient alors devenues la foi et la morale chrétiennes dans une grande partie de l'Europe, avant son renouvellement par les catéchismes et les missions. Nous n'en citerons ici que deux traits. Parmi les populations qu'évangélisa le P. Guerreiro, il en trouva où les jeunes filles paraissaient à l'église une ou deux fois au plus chaque année; et beaucoup de prêtres ne se faisaient plus aucun scrupule, quand ils entendaient les confessions au saint temps de Pâques, de tirer plus d'argent du confessionnal que de leurs meilleurs bénéfices. Pour apporter remède à tant de maux, il fallait des apôtres qui fussent en même temps des saints; et tel se montra le P. Guerreiro. Pendant dix-sept ans, il parcourut de vastes diocèses, toujours à pied et en mendiant son pain, pour n'être jamais à charge à ses hôtes. Sa patience et sa charité ne se fatiguaient ni des importunités ni des rebuts. Jusque dans ses marches d'un village à l'autre, il instruisait et confessait les pauvres paysans, ravis de le trouver toujours prêt à les accueillir. Quand il trouvait une église trop désolée, il la nettoyait lui-même; et ses exemples d'humilité, de dévouement,

de zèle pour l'honneur et l'amour de Dieu, donnaient à sa parole une puissance vraiment irrésistible. Ce fut ainsi qu'en suivant d'abord seul avec son compagnon, une torche à la main, le Saint-Sacrement, il popularisa peu à peu une si pieuse pratique; et il obtint le même succès pour les œuvres publiques de pénitence et de charité. Parvenu à la plus extrême vieillesse, le P. Guerreiro consacrait encore le peu qui lui restait de forces à la gloire de Dieu, sans se reposer encore à plus de quatre-vingts ans; et pour animer ses frères à travailler, à souffrir, et à mourir même pour Jésus-Christ, il achevait, peu avant sa mort, le beau livre qu'il nous a laissé sous ce titre : *La glorieuse couronne des vaillants religieux de la Compagnie de Jésus qui dans toutes les terres dépendantes du Portugal ont donné leur vie pour la foi.*

Franco, *Imag. da virt. em o novic. de Evora*, *p.* 396. — Id., *Ann. Glor.*, *p.* 225. — Id., *Synops. Annal.*, *p.* 281. — Sotuellus, *Bibl. Script. Soc.*, *p.* 116. — Barbosa Machado, *Bibl. Lusit.*, *t.* 1, *p.* 463.

XXVI AVRIL.

—

Le vingt-sixième jour d'avril nous rappelle à la fois la chute, le repentir et la glorieuse mort du P. Christophe Ferreira, le dernier des martyrs de la Compagnie au Japon. La date de son triomphe est inconnue. Mais comme à cette époque, nul ne songeait à révoquer en doute la chute et le repentir du pape saint Marcellin, le jour consacré par l'Église à la mémoire de ce saint pontife fut assigné dans nos ménologes à celui que l'Asie et l'Europe surnommèrent le Marcellin de la Compagnie de Jésus. Christophe Ferreira travaillait avec zèle depuis environ vingt-trois ans à la conversion des Japonais. Il avait même rempli, non sans honneur, la charge de Provincial, et partagé vaillamment, avec ses frères, toutes les privations et les périls de quinze ou vingt ans de persécution, lorsqu'il tomba en 1633 au pouvoir des persécuteurs et fut aussitôt condamné au cruel supplice de la fosse. Dans cette horrible position, Dieu permit qu'au bout de trois heures le cœur lui manquât. De la main qui lui restait libre, il agita la petite cloche suspendue près des confesseurs de la foi, pour leur donner la facilité et le désir de se délivrer des tortures par un signe d'apostasie. La chute d'un si ancien et si glorieux missionnaire combla bientôt de honte et de douleur toutes les provinces de la Compagnie. Rien n'est plus touchant que le détail des jeûnes, des

prières, des flagellations que s'imposèrent en particulier les saints exilés du Japon, et qui se renouvelaient chaque semaine à Macao. De plus la Province entière fit pour lui les suffrages ordinaires, comme pour un mort. Marcel Mastrilli, Pierre Cassui, Antoine Rubino et leurs compagnons, n'eurent d'autre but pour ainsi dire, en marchant aux tortures et à la mort, que de relever le courage de Ferreira. Enfin leurs vœux furent exaucés. Accablé sous le poids de ses remords et de ses soixante-quatorze ans, le pauvre vieillard gémissait en secret sur sa faiblesse, et suppliait la très-sainte Vierge de lui obtenir, avec son pardon, l'inébranlable force des martyrs, pour confesser le nom de Jésus. Plein d'une juste et humble défiance de son courage, il pleurait sa faute nuit et jour, mais n'osait encore de lui-même s'offrir au combat. Dénoncé par quelques témoins de ses larmes, il fut bientôt cité au tribunal du gouverneur; et comme, en ce moment-là, ses infirmités ne lui permettaient pas même de marcher, les satellites l'arrachèrent de son lit, le lièrent étroitement et le traînèrent ainsi à travers les rues de la ville, sans que, cette fois, la douleur pût lui arracher d'autres cris que d'ardentes prières à Notre-Seigneur et à sa sainte Mère, pour qu'ils daignassent bénir son sacrifice. Puis suspendu, non plus trois heures, mais trois jours entiers, dans la fosse, il y rendit victorieusement le dernier soupir, en invoquant le nom de Jésus. Ce glorieux triomphe, attesté par les hérétiques eux-mêmes, avait depuis longtemps été annoncé par les plus saints personnages de la Compagnie; et le F. Pierre de Basto, en particulier, assistant à l'autel le P. Mastrilli, qui offrait le Saint-Sacrifice pour la conversion du pauvre apostat, vit près de lui, au moment de l'élévation, Ferreira vêtu en religieux, mais les vêtements d'abord tout souillés; puis au bout de quelques instants, purifié de

ses tâches les plus affreuses ; puis enfin transparent comme le plus pur cristal et resplendissant de lumière, triple symbole de son péché, de sa contrition et de la gloire de son dernier combat.

Franco, *Imag. da virt. em o novic. de Lisboa, p.* 366.—Id., *Ann. Glor., p.* 230. — Alegambe, *Mort. Illustr., p.* 701. — Sotuellus, *Bibl. Script. Soc., p.* 140. — Barbosa Machado, *Bibl. Lusit., t.* 1, *p.* 574. — Tanner, *Soc. Jesu usq. ad sang.*, *p.* 427. — Bartoli, *Giappone, l.* 5, §§ 7, 11, 12. — Crasset, *Hist. de l'Egl. du Japon, t.* 2, *p.* 668.—Charlevoix, *Hist. et descr. du Japon, t.* 2, *p.* 231, 261, 385, 391, 443.—Nadasi, *Ann. dier. memor., p.* 229.—Patrignani, *Menolog.*, 26 *Apr.*, *p.* 242.

XXVII AVRIL.

—

Le vingt-septième jour d'avril de l'an 1602, mourut, à Coïmbre, le P. Gonsalve Diniz, dont la vie perpétuellement souffrante et obscure aux yeux des hommes, n'en fut que plus précieuse devant Dieu. Ses infirmités lui interdirent les ministères les plus éclatants; et il passa une grande partie de sa vie, presque uniquement chargé de la surveillance d'une métairie et des terres qui en dépendaient. Mais dans ses conversations les plus familières, il parlait admirablement de Dieu; et les pauvres gens de la campagne ne se lassaient pas de l'entendre. Les intempéries du climat où l'obéissance l'avait placé, lui causaient de vives douleurs; mais en vain lui conseillait-on de solliciter son changement. « Dieu me garde, répondait-il, d'amener jamais un seul de mes supérieurs à disposer de moi selon mon désir! » Et il s'animait à porter sa croix par la méditation journalière des souffrances de Notre-Seigneur, dont il avait sans cesse le divin sacrifice devant les yeux. Cette union de cœur incessante avec Jésus-Christ souffrant et mourant, fit acquérir au P. Diniz une perfection intérieure vraiment admirable; et elle brilla au dehors non-seulement par son invincible patience, mais aussi par sa charité fraternelle, qui semblait rechercher toutes les occasions de consoler et de soulager ceux qui souffraient cependant bien moins que lui.

Franco, *Ann. Glor.*, *p.* 238. Id., *Synops. Annal.*, *p.* 180.

Vers le même jour, à Lima, l'an 1627, mourut en odeur de sainteté le Frère Coadjuteur Gaspar Pereyra, portugais. A l'âge de quinze ans, il s'était fait disciple du vénérable serviteur de Dieu Jean d'Avila, qui ne l'appelait que son Benjamin ; et sous la conduite d'un pareil guide, il avait mené, pendant près de douze ans, la vie d'un ange. Son plus grand bonheur était de servir à l'autel, où son saint maître lui apprit de bonne heure à contempler des yeux de la foi les légions des esprits bienheureux, prosternés en adoration autour du fils de Dieu ; et il semblait rivaliser avec eux d'amour et de respect pour son Seigneur. Un peu avant de rendre le dernier soupir, Jean d'Avila voyant agenouillé près de son lit de mort Gaspar qui demandait sa bénédiction : « Mon fils, lui dit-il, si vous voulez être béni de Dieu, entrez dans la Compagnie de Jésus, et demandez à y remplir les offices de Coadjuteur temporel, tout le reste de votre vie ». Né d'une des meilleures familles d'Evora, Gaspar Pereyra était loin de s'attendre à une pareille invitation. Il ne douta pas néanmoins que ce ne fût pour lui l'ordre de Dieu même, et il obéit, avec une si généreuse humilité, que jamais, en cinquante années, aucun travail ne lui parut trop bas ou trop dur. Il put même avouer, peu avant sa mort, qu'il ne croyait avoir eu à se reprocher, durant un si long espace de temps, ni la valeur d'un simple quart d'heure de négligence à remplir son office ou à partager celui de ses frères, ni l'infraction volontaire d'une seule règle. Pour embrasser avec joie toute souffrance et tout sacrifice, il lui suffisait de penser au bonheur qu'il avait eu naguère, ou qu'il aurait bientôt, de recevoir le corps de Notre-Seigneur. Rien ne semblait alors lui coûter ; et la seule crainte de perdre une communion lui donnait encore la

force de se lever et de se traîner à la chapelle, déjà presque aux prises avec l'agonie. Enfin même au milieu de son travail il avait le cœur si étroitement uni à Dieu, que les jours de fête, ou lorsque de cruelles infirmités le réduisaient à l'immobilité, il ne lui était pas rare de consacrer jusqu'à sept heures entières, sans ennui et sans fatigue, au saint exercice de l'oraison.

Cardoso, *Agiolog. Lusit.*, *Abr.* 21, *t.* 2, *p.* 661, 667. — Cordara, *Hist. Soc.*, *Part.* 6, *t.* 2, *p.* 135. — Nieremberg, *Vidas exempl.*, *t.* 4, *p.* 699. — Patrignani, *Menolog.*, 21 *Apr.*, *p.* 201.

XXVIII AVRIL.

—

Le vingt-huitième jour d'avril de l'an 1606, mourut près de Dabul, dans le Bedjapour, le F. Vincent Alvrès, Scolastique, immolé, à l'âge de vingt-sept ans, sur la proue d'un vaisseau, par des corsaires malabares, en l'honneur de leur faux prophète Mahomet. Né dans le diocèse d'Evora, Vincent Alvrès achevait ses études au collége de cette ville, sous la direction des Pères de la Compagnie; mais il ne songeait point à embrasser la vie religieuse, lorsque la salutaire pensée de la mort et de l'enfer le fit renoncer subitement à toutes les folles joies du monde, pour assurer le salut de son âme à la suite de Jésus-Christ. Un soir qu'il était à sa fenêtre, un coup de feu parti par accident d'une maison voisine vint tout à coup frapper la pierre sur laquelle il s'appuyait. — « Où me trouverais-je maintenant, ô mon Dieu, s'écria-t-il soudain saisi de terreur, si j'eusse été en péché mortel et que cette balle m'eût frappé ! » Durant tout le reste de la nuit, la pensée d'une mort pareille ne le quitta plus; et il ne cessa de se voir plongé dans les flammes de l'enfer, ayant devant lui, disait-il, la perspective infinie de l'éternité ! Aussi dès le lendemain matin, alla-t-il trouver son confesseur, sollicitant avec les plus vives instances la grâce d'être reçu dans la Compagnie. A partir de ce jour, Vincent Alvrès fut tout à Dieu; et la relation de son martyre nous le montre dès lors comme « désirant surtout endurer beaucoup pour l'amour de Notre-Seigneur » : ce qui, ajoute-t-elle, ne lui manqua pas. Deux ans plus tard, envoyé par l'obéissance de Coïm-

bre à Lisbonne pour y commencer son juvénat, il obtint de faire ce voyage à pied et en demandant l'aumône. Or, comme il mendiait, en arrivant à la petite ville de Tancos, une pauvre vieille femme lui adressa ces paroles prophétiques : « Courage, mon fils ! Marchez toujours de même dans la voie sainte où vous êtes entré ! Viendra le temps où vous partirez pour les Indes, et où vous verserez votre sang pour l'amour de Jésus-Christ ! » Il partit bientôt en effet pour la mission des Indes; et dès qu'il eut achevé sa philosophie au collége de Goa, ses supérieurs l'envoyèrent à Baçaïm pour y enseigner la grammaire. Les petits écoliers qu'il instruisit dans cette ville, conservèrent toute leur vie la plus haute opinion de sa sainteté. Mais rappelé bientôt à Goa, le F. Vincent venait de se rembarquer, lorsque le vaisseau sur lequel il était monté avec le P. Antoine Vellès, tomba en pleine mer au pouvoir de deux corsaires musulmans, ennemis jurés des chrétiens, mais surtout des religieux de la Compagnie. Alvrès et son compagnon se virent donc traités de la manière la plus insolente et la plus barbare. Toutefois arrivés près du port de Dabul, les infidèles résolurent d'envoyer deux de leurs captifs traiter du prix de la rançon commune; et l'un des deux qu'ils choisirent fut le Frère Alvrès. Mais il s'excusa près du capitaine, sous prétexte que le P. Vellès étant prêtre aurait plus de crédit auprès des Portugais. En réalité son unique but, comme il dut en faire l'aveu, pour obtenir l'assentiment des autres captifs, était d'épargner au P. Vellès, moins jeune et moins robuste que lui, de nouveaux tourments. « Trait notable de sa charité », ajoute le P. du Jarric, auquel nous emprunterons à peu près mot à mot, les derniers traits de la mort d'Alvrès. Sur ces entrefaites, dit-il, survint un vendredi, auquel les habitants solennisaient une grande fête, à l'honneur de leur faux prophète Mahomet. Or

pour la rendre plus célèbre par le sacrifice de quelque chrétien, ils vinrent visiter le capitaine, lui offrirent un présent, et lui demandèrent que, puisqu'il tenait tant de chrétiens en son pouvoir, il lui plût d'en immoler un. Ayant obtenu le choix, ils jetèrent les yeux sur Vincent Alvrès, qui de vrai pouvait bien être regardé comme la victime la plus sacrée de cette troupe; et l'heure du sacrifice étant venue, ils le garrottèrent et le menèrent à la proue du navire, où il devait être décapité. Comme il se vit si proche de sa fin et de la couronne de gloire, une si grande joie et consolation lui saisit le cœur, qu'il fit émerveiller tous les assistants. Marchant donc aussitôt vers le lieu où on le devait immoler, il se prit à chanter le Psaume *Miserere mei, Deus*; et quand il fut arrivé à la proue, il se mit à genoux, pria les autres captifs de le vouloir assister de leurs prières, puis baissa la tête, en disant : « Jésus, ayez pitié de mon âme ! » Et soudain l'un de ces infidèles lui trancha la tête, pendant que les autres jetaient de grands cris d'allégresse, et se prosternaient tous la face contre terre, invoquant le nom maudit de leur faux prophète et lui offrant le sang du glorieux martyr de Jésus-Christ.

Du Jarric, *Hist. des choses plus mémor. ez Indes Orient.*, *t.* 3, *p.* 20. — Cardoso, *Agiolog. Lusit.*, *Abr.* 18, *t.* 2, *p.* 624, 631. — Franco, *Imag. da virt. em o novic. de Coimbra*, *t.* 1, *p.* 142. — Id., *Ann. Glor.*, *p.* 238. — Andrade, *Varones Ilustres*, *t.* 6, *p.* 62. — Guerreiro, *Glor. Coroa d'esforç. relig.*, *Part.* 2, *c.* 8. — Alegambe, *Mort. Illustr.*, *p.* 248. — Tanner, *Soc. Jesu usq. ad sang.*, *p.* 267. — D'Oultreman, *Eloges des pers. sign. de la Comp.*, *p.* 494. — Juvencius, *Hist. Soc.*, *Part.* 5, *t.* 2, *p.* 486. — Id., *Epit. Hist. Soc.*, *t.* 4, *p.* 59. — Guerreiro, *Relaç. Annal de* 1606, *p.* 137. — Nadasi, *Ann. dier. memor.*, *p.* 33. — Drews, *Fasti Soc.*, *p.* 24. — Patrignani, *Menolog.*, 18 *Genn.*, *p.* 364.

XXIX AVRIL.

—

Le vingt-neuvième jour d'avril de l'an 1660, mourut parmi les novices de Coïmbre, après neuf mois seulement de vie religieuse, le jeune Frère Scolastique Louis Machado, laissant toute la province de Portugal embaumée du parfum de ses vertus. Il semblait avoir puisé dans sa filiale dévotion pour la très-sainte Vierge et pour saint Joseph les dons les plus précieux de la vie spirituelle et de l'union la plus intime avec Dieu, par la prière et par le cœur. Notre-Seigneur lui avait communiqué le don des larmes en un tel degré, que l'on craignit qu'il n'en perdît la vue; et son supérieur dut lui ordonner de les retenir, autant qu'il serait en son pouvoir. Ce saint jeune homme était sans pitié pour son corps; il le châtiait avec une extrême rigueur autant que le lui permettait l'obéissance. Mais à l'amour de la pénitence il joignait un désir bien plus ardent encore des humiliations, ne concevant de plus grand bonheur sur la terre pour un religieux que de reproduire en sa personne l'image fidèle de son Sauveur souffrant et humilié.

Franco, *Ann. Glor.*, *p.* 241.— Id., *Synops. Annal.*, *p.* 327.

La même année 1660, mourut aussi en odeur de sainteté au collége de Braga, le P. Augustin de Lima, ministre des colléges de Braga, de Lisbonne et de Coïmbre pendant la plus grande partie de sa vie. La perfection presque incomparable avec laquelle il s'acquitta des règles de son office, lui mérita partout la reconnaissance de ses supérieurs et de ses inférieurs, dans un égal degré : tant il sut trouver le secret de dilater les cœurs, de veiller et de pourvoir aux besoins de tous avec la plus délicate charité, et de mettre en honneur la régularité religieuse la plus parfaite dans de si importantes et si nombreuses communautés. Quand il se présentait quelque faute à punir, chacun savait que le saint ministre prenait pour lui la plus grande part de la pénitence, n'ayant recours vis-à-vis des coupables, qu'à la plus douce et à la plus paternelle persuasion. Durant l'espace de trente-cinq ans, il ne dormit jamais que tout habillé, sur la terre nue ou sur une planche; deux fois au moins chaque semaine et toutes les veilles des fêtes qui lui inspiraient plus de dévotion, il jeûnait rigoureusement au pain et à l'eau; deux fois par jour, matin et soir, il se flagellait sans pitié. Rien ne lui était plus à charge que le moindre signe d'honneur; et il se réjouissait très-sincèrement au fond de son cœur, lorsqu'on lui témoignait peu d'égards, ou qu'il recevait de ses supérieurs (ce qui lui arriva plus d'une fois) des ordres imprévus et très-mortifiants. Envoyé tout à coup, à l'âge de soixante ans, dans une ville dont le climat semblait devoir le faire beaucoup souffrir, comme on lui conseillait de s'excuser auprès du Père Provincial sur son âge et l'état déplorable de sa santé : « Quoi donc, répondit-il, aurons-nous si souvent médité sur la perfection de l'obéissance, et mis tant de chaleur à la recommander aux autres, pour ne plus l'aimer, quand elle nous offre une si belle occasion de la prati-

quer? » Lorsqu'il n'était pas occupé, en sa qualité de ministre, à la visite des différents offices du collége, on était sûr de le trouver toujours dans sa chambre, à la disposition de tout le monde, ou dans une tribune voisine, en adoration devant le Saint-Sacrement; et il consacrait ainsi jusqu'à sept heures par jour à la prière. Enfin son humilité et sa charité ne lui avaient permis de céder à aucun autre le soin de distribuer aux pauvres les restes de chaque repas. Mais il invitait seulement quelques-uns des jeunes religieux les plus dévoués à se joindre à lui, pour expliquer le catéchisme à ces pauvres gens, dont il entendait ensuite les confessions avec une patience inaltérable, leur apprenant à vivre et à mourir en vrais pauvres de Jésus-Christ.

FRANCO, *Imag. da virt. em o novic. de Lisboa, p.* 939.—ID., *Ann. Glor., p.* 9. —ID., *Synops. Annal., p.* 327.

XXX AVRIL.

—

Le trentième jour d'avril de l'an 1659, mourut à Macao le P. Antoine François Cardim, l'un des plus infatigables apôtres des royaumes infidèles de l'Orient. Dès sa plus tendre enfance, il avait eu le bonheur de vivre dans une véritable atmosphère de sainteté, comme on peut le voir dans la vie de son frère aîné, le Vénérable Père Jean Cardim, qui ne se lassait pas dès lors de lui répéter : « Mon frère, nous sommes les enfants des saints ! » Rien ne les animait plus puissamment, l'un et l'autre, à se vaincre pour l'amour de Dieu, que le désir de ne pas perdre un si précieux héritage. Antoine Cardim eut même la joie de précéder son frère dans la Compagnie, à l'âge de quinze ans ; et presque aussitôt, malgré sa jeunesse, il sollicita instamment la grâce de partir pour les Indes ou le Japon. Toutefois la faiblesse de sa complexion semblait ne pouvoir même résister aux seules fatigues d'un pareil voyage ; et six années de suite, son humble et fervente prière fut rejetée. Mais les raisons qu'il fit valoir offraient si bien tous les caractères d'une vocation inspirée par l'esprit de Dieu, qu'enfin la septième année, son nom fut inscrit sur la liste des trente-quatre missionnaires, qui partirent ensemble de Lisbonne en 1618 pour les missions portugaises de l'Asie. Trois d'entre eux moururent dans la traversée ; et sur les trente et un autres, Antoine Cardim échappa seul à toutes les atteintes des maladies qui désolèrent la

flotte : comme si Notre-Seigneur eût voulu montrer, dit une des relations de cette douloureuse traversée, qu'il avait pris sous sa protection la frêle santé du jeune apôtre. Elle résista en effet pendant plus de quarante années à toutes les fatigues et les souffrances des climats, des voyages, de l'apostolat, de l'étude opiniâtre des langues, pour porter tour à tour l'évangile à Canton, à Siam, au Tonquin, et dans les montagnes du Laos, où nul apôtre de Jésus-Christ n'avait encore tenté de pénétrer. Rappelé à Macao par ses supérieurs, pour y prendre un peu de repos, Antoine Cardim se vit chargé du soin de former les novices qui devaient un jour soutenir le faix de presque toutes les missions de l'Orient ; et ce fut alors que, pour exciter en eux une sainte émulation, par la vue de leurs héroïques devanciers, il réunit les éléments de ses *Fleurs du Japon toutes ruisselantes du sang des martyrs*, qu'il vint déposer lui-même, peu d'années après, entre les mains du Souverain-Pontife et du Général de la Compagnie. La province du Japon le députa en effet à Rome, où il demeura quelques années, pour y faire valoir et les intérêts de la foi et les causes des saints martyrs que nous avons vus enfin de nos jours inscrits par la main de Pie IX sur la glorieuse liste des Bienheureux. Il eut en même temps la joie d'activer les premières démarches tentées à Rome par le Portugal, pour la béatification de son saint frère, le Vénérable Père Jean Cardim. Mais son cœur ne cessait de le rappeler vers sa chère mission; et malgré de cruelles infirmités, aucune prière ne put le retenir, dès qu'il ne fut plus enchaîné par l'obéissance. Ce dernier voyage devait lui offrir une part nouvelle et plus abondante des douleurs qu'il enviait si ardemment à nos saints martyrs. Jeté par les vents et par le plus triste naufrage sur les côtes de la Cafrerie, puis, quelques mois plus tard, pris et chargé de fers par des

corsaires hollandais, qui le traitèrent comme les calvinistes traitaient alors partout les enfants de la Compagnie tombés dans leurs mains, le P. Cardim ne sortit de captivité qu'après plus de deux ans et demi, et ne revit enfin Macao que pour y rendre peu après le dernier soupir, à l'âge de soixante-trois ans, dont il avait consacré plus de quarante au salut de l'Orient.

Franco, *Imag. da virt. em o novic. de Evora*, *p.* 484. — Id., *Ann. Glor.*, *p.* 242. — Cardim, *Fascicul. e Japp.*, *Flor.* (*Præfatio*). — Cassani, *Glor. del seg. siglo*, *t.* 3, *p.* 227. — Sotuellus, *Bibl. Script. Soc.*, *p.* 72. — Barbosa Machado, *Bibl. Lusit.*, *t.* 1, *p.* 278. — Cordara, *Hist. Soc.*, *Part.* 6, *t.* 2, *p.* 432. — Patrignani, *Menolog.*, 30 *Apr.*, *p.* 289.

MÉNOLOGE

DE

LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

ASSISTANCE DE PORTUGAL.

Ier MAI.

—

Le premier jour de mai de l'an 1597, mourut dans le royaume de Tigré en Ethiopie, après quarante années de travaux apostoliques, le P. François Lopès, portugais, le dernier survivant des compagnons d'André Oviédo, et vénéré lui-même par les schismatiques, presque à l'égal du saint patriarche, comme un prodige de pénitence, d'union à Dieu et de charité. Cette dernière vertu en particulier faisait comme le caractère distinctif de François Lopès; et le peu de détails que nous en ont conservé ses biographes peut être mis sans crainte en parallèle avec les plus beaux traits de la vie des saints. Un jour entre autres qu'il venait, à l'exemple de saint Martin, de déchirer en deux son manteau pour couvrir un pauvre, ayant rencontré peu d'instants

après, un autre misérable, dans le même état de nudité, il lui en abandonna le reste sans hésiter, ne conservant autour des reins qu'une peau de bête. Pressé une autre jour de fuir avec ses néophytes, devant l'invasion des Gallas, il courut aussitôt vers un pauvre malade presque à l'agonie, et le chargeant sur ses épaules, il l'emporta bien loin dans les montagnes pour l'arracher à la lance des barbares. En un mot, rien ne lui coûtait pour consoler ou gagner une âme ; et bien des schismatiques, longtemps rebelles à toutes les lumières de la foi, mais vaincus enfin par la seule charité du P. Lopès, devinrent de fervents catholiques. Pour lui, quand on cherchait à le soulager : « Ne me privez pas, disait-il, du bonheur de souffrir pour Dieu ». Car la vie d'un apôtre ne lui semblait avoir de prix qu'en raison du travaïl et de la souffrance. Aussi durant les nombreuses persécutions qu'il eut à subir, et sous les coups mêmes des bourreaux ou des assassins, dans l'exil, dans la captivité, au fond des déserts, près d'expirer de faim, de soif et de dénuement, on ne le trouvait sensible qu'aux épreuves de ses néophytes ou de ses frères, et aux intérêts de la gloire de Dieu. Pendant les vingt premières années de son apostolat, François Lopès avait constamment partagé le sort d'André Oviédo; puis après la mort du grand patriarche, dont il reçut le dernier soupir, il avait vu succomber tour à tour, par la misère ou par le martyre, ses autres intrépides compagnons; demeurant seul à consoler et à soutenir cette Église souffrante, que toute la rage des schismatiques tentait vainement de contraindre à l'apostasie. Mais les confesseurs de Jésus-Christ, relégués au bourg de Frémone, dans le voisinage d'Axoum, allaient bientôt perdre en lui leur dernier apôtre : car tous les efforts tentés par eux ou par les Portugais depuis plus de trente ans, pour faire arriver sur les bords du Nil de nou-

veaux enfants de saint Ignace, s'étaient brisés contre la barrière infranchissable élevée par les Turcs d'une extrémité à l'autre de la Mer Rouge; et parvenu à l'âge de soixante-dix-huit ans, François Lopès, toujours aussi ferme de cœur, mais épuisé de corps et n'ayant plus qu'un souffle de vie, se préparait à partir pour le ciel, lorsque les prières et les larmes de ses néophytes suspendirent encore pour quelque temps l'heure de sa mort. Au moment en effet où il semblait près d'expirer, Dieu lui rendit soudain son ancienne vigueur; et remontant aussitôt à ce même autel, où plus d'une fois on l'avait vu, pendant qu'il célébrait le Saint-Sacrifice, la face resplendissante comme le soleil; après y avoir puisé à longs traits une nouvelle jeunesse, dans le sacrement adorable du corps et du sang de Jésus-Christ, l'héroïque vieillard déclara hautement à ses chers enfants dans la foi, que le Seigneur lui accordait encore deux années de vie, et que pour l'amour d'eux, il acceptait volontiers ce délai de sa propre béatitude. Puis, comme affranchi désormais des défaillances de la vieillesse, il se remit au travail de l'apostolat, ne cessant plus de les confirmer dans l'amour de toute vérité et de toute vertu chrétienne, durant ces deux ans. Mais parvenu enfin au huitième jour avant le terme suprême qu'il leur avait ainsi fixé de la part de Dieu, d'une manière si solennelle : « Mes enfants, leur dit-il, cette semaine est la dernière que je dois passer au milieu de vous. Profitez-en pour recevoir une fois encore la rémission de vos péchés et le corps de Notre-Seigneur, avant mon départ. Soyez du reste sans inquiétude sur l'avenir : car l'année même qui va suivre ma mort vous amènera un autre envoyé de Dieu et de la sainte Église romaine, pour veiller à ma place au salut de vos âmes ». Et après cette consolante promesse, qui s'accomplit en effet à la lettre, l'année suivante, quand le hui-

tième jour fut venu, consolé au milieu de son agonie par l'assistance visible de Notre-Dame : « O très-sainte mère de Dieu, s'écria-t-il, ô très-sainte reine du ciel, quel bonheur de vous voir enfin dans une pareille lumière ! » Et il lui remit aussitôt son âme, dans un ineffable transport de joie.

TELLEZ, *Hist. Ger. da Ethiopia*, *p.* 180, 205. — ID., *Chron. da Comp.*, *t.* 2, *p.* 690. — CARDOSO, *Agiolog. Lusit.*, *Mai.* 15, *t.* 3, *p.* 260, 279. — GODIGNUS, *De Abassinorum rebus*, *l.* 3, *c.* 17, *p.* 411. — FRANCO, *Imag. da virt. em o novic. de Lisboa*, *p.* 159. — ID., *Ann. Glor.*, *p.* 245. — NIEREMBERG, *Firmam. Relig.*, *t.* 2, *p.* 1. — DU JARRIC, *Hist. des choses plus mémor. ez Indes Orient.*, *t.* 2, *p.* 226. — JUVENCIUS, *Hist. Soc.*, *Part.* 5, *t.* 2, *p.* 704. — NADASI, *Ann. dier. memor.*, *p.* 266. — DREWS, *Fasti Soc.*, *p.* 185. — PATRIGNANI, *Menolog.*, 1 *Magg.*, *p.* 3. — D'OULTREMAN, *Eloges des pers. sign. de la Comp.*, *p.* 232.

II MAI.

—

Le deuxième jour de mai de l'an 1635, mourut dans une caverne des montagnes voisines d'Assa en Ethiopie, le P. Jean Pereyra, frappé de deux coups de lance par les schismatiques, et dont la sanglante agonie se prolongea sept jours entiers. Il avait été laissé pour mort, le vingt-cinq avril, à côté du P. Gaspar Paès; et il allait périr sous un véritable linceul d'herbes et de feuilles sèches que le feu commençait à dévorer, lorsque ses néophytes le découvrirent, conservant encore un souffle de vie, et le reportèrent dans une grotte qui lui avait longtemps servi d'asile. Mais toute leur tendresse et tous leurs efforts ne réussirent pas à le sauver. Parmi eux se trouvait une pieuse femme, qui comptait elle-même dans sa famille plusieurs confesseurs de la foi et plusieurs martyrs; et ce fut une grande consolation pour Pereyra de l'entendre répéter à ses compagnons, tout en les aidant à lui prodiguer leurs soins les plus dévoués : « Ne nous attristons pas, mes frères, ce sang ne coule que pour l'amour de Dieu ! » Près de vingt-quatre heures avant d'expirer, sentant que ses derniers restes de force et de vie s'épuisaient, le serviteur de Dieu se fit porter et déposer à l'entrée de la caverne, au lieu même où il avait coutume d'offrir auparavant le Saint-Sacrifice. Il y passa son dernier jour et sa dernière nuit, ne cessant de bénir Notre-Seigneur et de le prier d'accepter son sang pour le salut d'un grand nombre d'âmes, puis

s'endormit enfin plein de joie du sommeil des justes. Il n'était âgé que de trente-quatre ans, et en avait consacré près de sept à la conversion de l'Ethiopie.

TELLEZ, *Hist. Ger. da Ethiopia*, *p.* 436, 478, 528, 562, 587, 592. — CARDOSO, *Agiolog. Lusit.*, *Mai.* 2, *t.* 3, *p.* 35, 41. — FRANCO, *Imag. da virt. em o novic. de Coimbra*, *t.* 1, *p.* 193. — ID., *Ann. Glor.*, *p.* 247. — ALEGAMBE, *Mort. Illustr.*, *p.* 459. — TANNER, *Soc. Jesu usq. ad sang.*, *p.* 193. — NIEREMBERG, *Hon. del gran Patr.*, *t.* 3, *p.* 783. — CASSANI, *Glor. del seg. sigl.*, *t.* 1, *p.* 467, 475. — NADASI, *Ann. dier. memor.*, *p.* 241. — DREWS, *Fasti Soc.*, *p.* 167. — PATRIGNANI, *Menolog.*, 25 *Apr.*, *p.* 232. — LOBO, *Relat. Hist. d'Abyssinie*, *p.* 138.

Le même jour, au collége d'Evora, mourut en 1705, à l'âge de trente-trois ans, et après seize années de vie religieuse, le P. Maure Fernandès, vénéré de ses frères et des séculiers comme un vrai saint. Il ne semblait vivre que pour Dieu, et ne pouvait s'arracher sans effort au sentiment de la présence divine, comme il était facile de s'en apercevoir à la secousse involontaire que lui imprimait toute rencontre et toute demande subite sur quelque sujet étranger. Les petits écoliers eux-mêmes étaient pénétrés de respect pour leur jeune et saint professeur, qui remplissait si bien auprès d'eux l'office visible d'ange gardien, et ne se laissait jamais entraîner à un mouvement d'humeur ou d'inclination purement humaine. Dès ses premières années de vie religieuse, Maure Fernandès avait contracté la sainte habitude de s'offrir d'avance à ses supérieurs pour toute fonction et toute

corvée dont les autres ne voudraient pas; et toujours en effet on le trouvait prêt à les accepter, sans le plus léger signe de répugnance. Il fallait même bien plutôt que la vigilance de ses supérieurs modérât son ardeur à crucifier son corps et à rechercher les humiliations. Comme on annonçait un jour devant lui la triste défection d'un religieux qui avait mieux aimé sortir de la Compagnie que d'y subir quelque désagrément : « En vérité, répondit-il, quand on me relèguerait dans une cuisine, pour y remplir jusqu'à ma mort l'emploi de marmiton, sans me laisser l'espoir de monter jamais à l'autel, ni la consolation de garder même ma soutane, j'achèterais de grand cœur à ce prix le bonheur de persévérer et de mourir dans une si sainte vocation ! »

Franco, *Imag. da virt. em o novic. de Lisboa*, *p*. 956. — Id., *Ann. Glor.*, *p*. 248. — Id., *Synops. Annal.*, *p*. 423.

III MAI.

—

Le troisième jour de mai de l'an 1732, mourut au collége d'Evora le P. Antoine Franco, dont la piété filiale nous a seule conservé le souvenir de tant de grands hommes, dignes d'une éternelle vénération par leurs travaux pour la gloire de Dieu et leur sainteté. Chargé lui-même de former tour à tour à la science et à la vertu les jeunes religieux de sa Province, il aimait à leur proposer surtout pour modèles leurs plus admirables prédécesseurs ; et ce fut ainsi qu'il composa ses inappréciables annales des trois noviciats portugais de Lisbonne, de Coïmbre et d'Evora : monument unique en son genre, où brillent d'un si merveilleux éclat tous les degrés de la Compagnie. Dieu sembla, comme il le raconte lui-même, ne l'avoir préservé de la mort, dans une circonstance mémorable, que pour achever ce travail : car peu s'en fallut qu'il ne pérît par la vengeance d'un libertin. Recteur de Sétubal, et réclamé au milieu d'une nuit profonde, sous prétexte d'aller recevoir la confession d'un pauvre mourant, il avait à peine franchi le seuil du collége, lorsqu'il tomba frappé de deux coups de poignard en plein visage et à la gorge. « Malheureusement je n'étais pas digne, ajoute-t-il, de partager la mort du saint précurseur ; et je ne pus offrir à Dieu qu'une trop faible part de mon sang. »

Barbosa Machado, *Bibl. Lusit.*, *t.* 1, *p.* 280.— Fonseca, *Evora Gloriosa*, *p.* 426. — Lopez de Arbizu ? *Catal. Script. Prov. Lusit.*, *p.* 18. — Franco, *Ann. Glor.* (*Præfatio*) ; *et Synops. Annal.*, *p.* 426.

Vers le même jour, au Japon, mourut en 1564, consumé de travaux et d'austérités, le Frère Coadjuteur Edouard da Silva, portugais. Il se dépensait sans réserve, depuis environ douze ans, au service de cette Église naissante, dans le double emploi de catéchiste et d'infirmier. Peu de jours en effet après son entrée au Japon, le P. Côme de Torrès lui avait confié le soin d'un hôpital, où étaient admis sans distinction tous les malades, fidèles et infidèles : jugeant avec raison que le soin des corps serait un des plus sûrs moyens de gagner les cœurs à Jésus-Christ. Aussi, deux ans plus tard, le F. da Silva écrivait-il : « Béni soit Dieu Notre-Seigneur ! Tous nos malades se font chrétiens; et dans cette dernière année plus de trois cents ont reçu le baptême. Puis, une fois guéris, souvent un seul d'entre eux nous amène bientôt jusqu'à dix et quinze catéchumènes; et nous voyons déjà la plus grande partie des pauvres aimer et confesser ici le saint nom de Jésus. » Or le bon Frère était seul d'ordinaire pour instruire et conserver dans la foi cette multitude qui se renouvelait sans cesse; et il lui consacrait parfois ses jours et ses nuits sans interruption, dans l'oubli le plus absolu de sommeil et de nourriture. En même temps, son inépuisable charité lui faisait encore trouver le loisir de rédiger, en faveur de ses compagnons, un recueil des mots les plus usuels et une grammaire de la langue japonaise qu'il possédait dans la perfection. Tant de fatigues et d'oubli de lui-même eut par malheur bientôt consumé sa vie. « Quand j'arrivai près de lui, son épuisement était sans remède, écrivait le F. Louis d'Almeyda envoyé pour le secourir; et je le trouvai aussi dépourvu de ressources et de soulagements humains, que riche des trésors et des joies du ciel. Il s'éteignait de pure fatigue à parler de Dieu et à faire connaître sa

sainte loi ; ne reculant devant aucun travail, aucune douleur, malgré la faiblesse de son corps, trop épuisé déjà cependant par la rigueur de ses pénitences : car je n'oserais ni ne saurais dire tout ce qu'il faisait en ce genre, et inventait pour se crucifier. Mais je puis affirmer sans crainte qu'entre tous les Frères Coadjuteurs de la Compagnie, je n'en ai jamais vu de plus laborieux et de plus fervent. »

Cartas do Japao (*Coll. de D. Theotonio*), *Part.* 1, *p.* 42, 46, 156.—Sousa, *Orient. Conquist.*, *t.* 2, *p.* 362.—Sacchinus, *Hist. Soc.*, *Part.* 2, *p.* 335.—Ginnaro, *Saver. Orient.*, *Part.* 2, *p.* 335. — Nieremberg, *Vidas exempl.*, *t.* 4, *p.* 669. — Bartoli, *Asia*, l. 8, § 1, 31. — Crasset, *Hist. de l'Égl. du Japon*, *t.* 1, *p.* 266, 323. — Charlevoix, *Hist. et descr. du Japon*, *t.* 1, *p.* 233, 319. — Sotuellus, *Bibl. Script. Soc.*, *p.* 186. — Barbosa, *Bibl. Lusit.*, *t.* 1, *p.* 744. — Patrignani, *Menolog.*, 2 *Magg.*, *p.* 6. — *Briefe aus Japam*, *Erst. Th.*, *Br.* 9, 40. — *Stichtb. lev. van een. Broed. Coadj. Tw. Dr.*, *p.* 31.

IV MAI.

Vers le commencement du mois de mai de l'an 1595, mais on ne sait au juste quel jour, mourut glorieusement dans l'île de Massaouah, sur les côtes de la Mer Rouge, le P. Abraham Georges, massacré à l'âge de trente-deux ans par les sectateurs de Mahomet, au moment où il tentait de pénétrer en Ethiopie. Né dans la ville d'Alep en Syrie, mais élevé à Rome au collége des Maronites, Abraham Georges était entré à dix-neuf ans dans la Compagnie; et dès qu'il eut reçu les ordres sacrés, son zèle et sa parfaite connaissance des coutumes et de plusieurs langues de l'Orient lui firent obtenir du P. Claude Aquaviva d'aller s'embarquer à Lisbonne pour les missions de l'Asie. Il avait dès lors la réputation d'un homme de prière et de pénitence, qui n'aspirait qu'au bonheur de souffrir et de verser jusqu'à la dernière goutte de son sang pour l'amour de Jésus-Christ. Or durant son séjour en Portugal, dans un pieux pèlerinage qu'il fit à la sainte Hostie miraculeuse de Santarem, Notre-Seigneur daigna se montrer à lui, et pour prix de son héroïque fidélité lui promit la grâce du martyre. Appliqué d'abord aux missions du Malabar et du Grand-Mogol, Abraham Georges y trouva des épreuves et des privations, auxquelles il ne manquait guère, disent les relations contemporaines, que le coup d'une mort sanglante pour combler ses désirs. Mais il en était si joyeux qu'il ne cessait de répéter, et dans ses conversations et dans ses lettres : « Oh ! si l'on savait toutes les richesses de ce bienheureux dénuement ! » Dans l'espoir qu'il pourrait avec moins de péril, grâce au privilége de sa naissance, de sa langue maternelle et de sa physionomie tout orientale, triompher des obstacles qui fer-

maient depuis quarante ans l'accès des côtes de la Mer Rouge à tous les missionnaires européens, Abraham Georges venait enfin d'être choisi par ses supérieurs pour une tentative si redoutable; et déguisé en Arménien, il allait franchir heureusement, vers les derniers jours d'avril de l'an 1595, la petite île de Massaouah, lorsque, au moment de quitter le rivage, l'imprudence d'un jeune Abyssin qui devait lui servir de guide éveilla les soupçons des Mahométans. Ramené en présence du gouverneur, l'homme de Dieu se vit alors offrir de nouveau le passage libre, mais à la condition qu'il invoquerait hautement avant de partir le nom du Prophète. A cette sacrilége proposition, il n'hésita plus à se trahir et ne répondit que par la confession solennelle du nom de Jésus. Ce fut son arrêt de mort; et, se livrant de grand cœur au bourreau, il fut aussitôt abattu à coups de cimeterre. On sut toutefois dans la suite, et de la bouche même de ces barbares, que Dieu avait fait éclater la gloire de son serviteur. Pendant quarante nuits, de leur propre aveu, ils avaient vu au-dessus des précieux restes du saint martyr, comme une couronne de flammes. Mais leurs faux docteurs proclamèrent que c'était là un reflet des feux éternels, auxquels son âme avait été livrée.

Tellez, *Hist. Ger. da Ethiopia*, p. 229. — Guerreiro, *Glor. Coroa d'Esforç. Relig.*, *Part.* 2, c. 4. — Cardoso, *Agiolog. Lusit.*, *Abr.* 17, t. 3, p. 614, 621. — Du Jarric, *Hist. des choses plus mémor. ez Indes Orient.*, t. 2, p. 239; et t. 3, p. 275. — D'Oultreman, *Eloges des pers. sign. de la Comp.*, p. 470. — Alegambe, *Mort. Illustr.*, p. 192. — Tanner, *Soc. Jesu usq. ad sang.*, p. 184. — Nieremberg, *Ideas de virtud.*, t. 1, p. 497. — Juvencius, *Hist. Soc.*, *Part.* 5, t. 2, p. 702. — Id., *Epit. Hist. Soc.*, t. 4, p. 199. — Nadasi, *Ann. dier. memor.*, p. 234. — Drews, *Fasti Soc.*, p. 164. — Patrignani, *Menolog.*, 30 *Apr.*, p. 286.

V MAI.

—

Le cinquième jour de mai de l'an 1702, mourut sur mer, en se rendant aux Indes, le jeune Père Ignace Rodriguès, victime de son héroïque dévouement au service d'un pauvre passager malade dont il s'était fait le serviteur et l'infirmier. A peine âgé de vingt-six ans, il n'avait pas encore achevé sa septième année de vie religieuse, lorsqu'il obtint de partir pour l'Orient; mais déjà on le vénérait universellement comme un saint. Son biographe nous a conservé un trait charmant de sa première enfance, qui montre bien tout à la fois et quelles leçons de charité dut lui offrir la maison paternelle, et de quel cœur il en profita. Ayant rencontré un jour dans la rue, au plus fort de l'hiver, un pauvre petit mendiant, demi-nu, presque mourant de faim et de froid, il le ramena chez ses parents, le mit dans son propre lit pour le réchauffer, et le servit lui-même à table, ne voulant céder à aucun autre un pareil honneur. Ce n'étaient là toutefois que des fleurs et les premiers essais d'une vertu naissante. Mais Dieu avait prédestiné ce jeune écolier à devenir le Louis de Gonzague du Portugal : et dès qu'Ignace connut en effet la vie du saint patron de la jeunesse, il résolut de l'imiter jusque dans les moindres détails et dans les plus difficiles victoires sur la nature. Il sut bientôt par cœur tous les traits de vertu et les maximes les plus relevées de son incomparable modèle, et s'appliquait à les reproduire en toute rencontre,

avec une ferveur bien au-dessus des faiblesses de son âge. Toutes ses semaines étaient partagées, comme celles de son cher patron, en jours de préparation ou d'action de grâces pour chaque nouvelle communion. Il n'avait pas de plus doux passe-temps, les jours de congé, que d'aller, à l'exemple de Louis, consoler les malades, panser leurs plaies et s'abaisser aux plus humbles services dans les hôpitaux. Un égal désir d'être méprisé lui fit demander aussi, plus d'une fois, à ses supérieurs, l'autorisation de rester muet et comme interdit, aux difficultés qui lui seraient faites dans quelque exercice public, sans laisser jamais soupçonner que son embarras fût volontaire. Tel était son amour pour l'oraison que, bien souvent, surtout à l'approche des fêtes de Notre-Seigneur ou de Notre-Dame, il sollicitait la grâce de se lever à minuit pour prier ; et il n'y manquait pas en particulier une seule nuit, durant le saint temps de l'Avent. Enfin la rigueur de sa pénitence allait si loin, malgré sa jeunesse, qu'il semble encore avoir égalé et surpassé peut-être en ce point Louis de Gonzague : tant il montra de persévérance et d'ingénieuse cruauté à crucifier son corps, autant que l'obéissance le lui permit. Pour résoudre en effet le difficile problème de satisfaire son insatiable désir de douleurs sans compromettre sa santé, il martyrisait tour à tour chacun de ses membres, et variait tous les jours des pratiques dont la continuité l'eût trop affaibli. Ainsi, pour n'en citer que peu de détails, et des plus ordinaires, les vendredis il ne buvait pas même une goutte d'eau, en mémoire de la soif de Notre-Seigneur ; les samedis, il ne quittait pas le cilice, et jeûnait rigoureusement en l'honneur de la sainte Vierge ; un autre jour, quelle que pût être l'excès de sa fatigue, il ne s'asseyait pas un seul moment du matin au soir, en dehors des exigences de communauté. Un autre jour encore, il se serrait étroitement

les cuisses avec de petites cordes, comme jadis saint François Xavier, ou bien semait son lit d'orties et d'épines. En un mot, ceux qui le connaissaient plus intimement pouvaient deviner, dit son biographe, à je ne sais quel air de joie qui brillait sur tout son visage, que de plus libérales autorisations en ce genre venaient de lui être accordées. Quand, à l'âge de vingt-cinq ans, avant d'avoir terminé ses études, Ignace Rodriguès, voyant son maître des novices, le P. Michel Dias, élevé à la charge de Provincial, alla lui demander la grâce de partir sans délai pour les missions des Indes, celui-ci hésita longtemps. Il ne pouvait, disait-il, se résoudre à priver sa Province d'un pareil trésor. Mais sur de nouvelles instances, il promit enfin à son cher novice de s'en rapporter à la sagesse de ses consulteurs. Or, ajoute le P. Franco, après une longue et sérieuse délibération, leur avis unanime fut qu'on ne pouvait refuser Ignace Rodriguès à saint François Xavier, en possession depuis près de deux siècles, assuraient-ils, du droit de prélever, pour les Églises de l'Orient, ce que le Portugal avait de plus précieux.

Franco, *Imag. da virt. em o novic. de Lisboa*, *p.* 891. — Id., *Ann. Glor.*, *p.* 252. — Id., *Synops. Annal.*, *p.* 412. — Patrignani, *Menolog.*, 5 *Magg.*, *p.* 24.

VI MAI.

—

Le sixième jour de mai de l'an 1677, mourut saintement à Pékin le P. Gabriel de Magalhaens, cruellement éprouvé, surtout dans les dernières années de sa vie, par les suites des longues tortures qu'il avait, à plusieurs reprises, subies pour la foi. Les trente-sept années de son apostolat en Chine ne furent en effet qu'une perpétuelle alternative de triomphes sur l'idolâtrie et d'atroces persécutions, où il se vit au moins cinq fois prisonnier, et trois fois dévoué au dernier supplice. Dès la seconde année de son séjour dans le Sutchuen en 1642, les bonzes, tremblant pour leurs dieux, avaient ameuté contre lui la populace; et le serviteur de Jésus-Christ s'était vu condamné une première fois par les mandarins au supplice de la flagellation. Bientôt après, les affreux ravages d'une armée de rebelles le contraignaient à fuir dans les montagnes, où il ne put toutefois demeurer longtemps en sûreté. Mais traîné au tribunal du chef des brigands, contre toute espérance humaine, il fut reçu avec honneur par ce barbare, et put, durant une année entière, prêcher librement le nom de Jésus; jusqu'au jour où, sur un caprice de son nouveau maître, une troupe de satellites s'empara de lui subitement et le conduisit au lieu des exécutions, pour y avoir tout le corps lentement taillé en mille pièces par la main du bourreau : supplice réservé en Chine aux plus insignes scélérats. Cependant, cette fois encore, un nouvel ordre du vainqueur le fit reconduire en prison. Puis au bout d'un mois de captivité, on le ra-

mena au prétoire ; et il se croyait une seconde fois au moment de cueillir la palme du martyre, lorsqu'une attaque subite des impériaux et la mort du chef des rebelles, frappé d'une flèche au cœur durant le combat, l'arrachèrent encore au dernier supplice. Il courut toutefois ce jour-là les plus grands périls : car, au milieu même du combat, le fer d'une flèche lui perça le bras ; et un cavalier tartare se préparait à lui fendre la tête, lorsqu'un autre soldat, le reconnaissant pour européen, voulut savoir s'il n'était pas un des compagnons du P. Adam Schall, en grand crédit alors près de l'empereur, et sur sa réponse lui sauva la vie. Les vingt-neuf années suivantes, que le P. de Magalhaens passa dans la mission de Pékin, ne furent ni moins étranges, ni moins éprouvées. Signalé bientôt à l'empereur pour son rare talent d'artiste, il dut travailler, au gré des caprices de ce prince, à toute espèce d'objets curieux ; sachant combien la faveur impériale, achetée au prix de pareils ouvrages, si stériles en apparence et si ingrats pour des hommes apostoliques, pouvait néanmoins aider au salut des âmes. Mais, à la mort de l'empereur, les ennemis acharnés de la foi reprirent le dessus ; et Gabriel de Magalhaens fut avec le P. Adam Schall la principale victime de leur fureur. Soumis deux fois à une affreuse torture et condamné par ses juges à mourir étranglé ; remis en liberté, puis ramené bientôt en prison, où il demeura près de quatre mois, courbé sous le poids de neuf chaînes, trois aux mains, trois aux pieds, trois à la ceinture ; presque épuisé de coups et de privations, mais tressaillant de joie parmi les plus vives souffrances, l'héroïque apôtre vit enfin revenir à lui les faveurs et les distinctions humaines qu'il n'avait jamais recherchées et n'acceptait qu'en vue du service de Dieu. Sa mort et ses funérailles furent en effet l'un des plus solennels triomphes de l'Evangile. Par une faveur

jusqu'alors sans exemple, l'empereur Cang-Hi écrivit de sa main, sur un voile de soie aux couleurs impériales, l'éloge du vaillant confesseur de Jésus-Christ, et le fit porter au bruit des trompettes, à travers les rues de Pékin, en tête d'une immense procession funèbre, longue de plus d'un mille, où figuraient, au milieu des bannières, des encensoirs et des lumières, la croix et l'image de Notre-Dame, devant le corps du serviteur de Dieu, porté lui-même sur les épaules de soixante hommes; et bien des infidèles qui ne connaissaient que leurs idoles, puisèrent dans cette glorieuse manifestation de la foi chrétienne les premiers germes de leur conversion.

BUGLIO, *Vie et funérailles du P. Gabriel de Magaillans.* — BARBOSA MACHADO, *Bibl. Lusit., t. 2, p.* 314. — COUPLET, *Catalog. Patr., p.* 32.

VII MAI.

—

Le septième jour de mai de l'an 1626, mourut de misère et d'épuisement, au milieu des bois, le P. Gaspard de Castro, que ses souffrances pour le salut des âmes ont fait inscrire au catalogue des plus héroïques martyrs du Japon. Il était entré dans la Compagnie à l'âge de dix-sept ans, en qualité de Frère Coadjuteur, et remplit quelque temps à Coïmbre l'emploi d'infirmier, avec la réputation d'un vrai saint, dont tout le cœur était au travail et à la prière. Mais dix ans plus tard, le P. Sébastien de Moraïs, premier évêque du Japon, demandait pour compagnon Gaspard de Castro ; et le bon Frère partait avec joie, pour aller prodiguer ses soins aux missionnaires et aux néophytes de l'Orient. Dès les premiers jours de la traversée, sa charité trouva, sur le vaisseau même qui l'emportait aux Indes, un vaste hôpital, dont tout le poids bientôt retomba sur lui. Car en se dévouant au salut des malades et des mourants, l'intrépide évêque et le seul Père qui l'accompagnait avaient été frappés du même mal. Gaspard de Castro dut alors se charger du soin des âmes aussi bien que des corps, préparant seul les moribonds à leur dernier passage et leur inspirant, avec la ferveur d'un apôtre, le plus vif repentir de leurs péchés. De plus, il réunissait chaque soir l'équipage et les passagers pour réciter publiquement les litanies de la sainte Vierge, faisait tous les jours le catéchisme aux pauvres esclaves, et le dimanche à tous les matelots. « Mais, écrivait-il peu de temps après, quand je n'aurais eu d'autre récompense de tous mes travaux, durant ce voyage, que la seule joie d'avoir baptisé une pauvre petite négresse esclave,

âgée de huit ans, jetée comme au rebut dans un coin du vaisseau, par un maître avare et sans entrailles, et partie dès le lendemain pour le ciel, je tiendrais mes veilles et mes fatigues pour magnifiquement payées. » Instruits et bientôt témoins, à leur tour, du zèle, du dévouement et de l'humilité du F. de Castro, ses supérieurs le retinrent à Macao, lui ordonnant d'étudier la langue latine et la théologie morale, pour recevoir ensuite les ordres sacrés. Cet honneur, que l'obéissance put seule lui faire accepter, ne fut à ses yeux qu'une obligation plus impérieuse de se dépenser au service de Dieu et des âmes ; et parmi ces grands ouvriers du Japon, la gloire de la Compagnie et de l'Église, pas un, disent à l'envi ses historiens, ne mérita d'être mis au-dessus de lui. Ni la fatigue des voyages de jour et de nuit (ce sont leurs propres expressions), ni le manque absolu de sommeil et de nourriture, ni l'excès des chaleurs ou les rigueurs du froid, ne lui semblaient dignes de la plus légère attention, dès qu'il s'agissait du salut d'une âme; et quelque grands que fussent ses travaux, ajoute un des témoins de sa sainte vie, « il y joignait encore les rigueurs d'un homme qui n'eût eu d'autre vocation que la pénitence, jeûnant et se flagellant chaque jour, ne quittant jamais le cilice, ne s'alitant jamais dans ses maladies, voulant mourir debout, les armes à la main, comme un généreux capitaine, et estimant que toutes ces souffrances volontaires l'aidaient à porter les nécessaires avec plus d'ardeur et de joie ». Exilé du Japon en 1614, après dix-huit ans d'apostolat, Gaspard de Castro n'avait pas tardé à rejoindre ses néophytes ; et quand il redescendit sur ce rivage qu'il espérait arroser de son sang, il en baisa le sable, en pleurant de joie. L'amour et le soin de son troupeau le contraignirent toutefois à des précautions qui le dérobèrent durant six années à la rage des persécuteurs. Mais il y trouva largement

tous les charmes et toutes les douleurs du martyre. Il lui fallut vivre, des mois entiers, au fond d'une véritable fosse, « si étroite et si incommode », écrivait-il, « que mon cadavre, ne sera guère plus resserré entre les planches de son cercueil ». Et il ne put trouver d'autre asile durant un long hiver, presque réduit à l'agonie, sans feu, sans remèdes, sans mouvement. Enfin comme il n'était plus même en sûreté dans de pareils refuges, il lui fallut un jour se laisser emporter dans un vrai cercueil, sur les épaules de ses néophytes; et déposé par eux au milieu des bois, il y expira de pure misère, peu de jours après, à l'âge de soixante-six ans. En recevant la nouvelle de cette mort, le Bienheureux Père François Pacheco, Provincial du Japon, et qui n'attendait plus que l'heure de son martyre, dans les cachots de Nagazaqui, écrivit aux chrétiens du P. de Castro de veiller sur ses précieux restes avec la même sollicitude que sur les reliques d'un saint. « Car nul, ajoutait-il, ne nous semble plus digne d'être honoré quelque jour sur les autels, si des temps plus heureux permettent de recueillir les témoignages de ses héroïques vertus. »

Histoire de ce qui s'est passé au royaume du Japon ès années 1625, 1626 et 1627, *p.* 208. — Cardoso, *Agiolog. Lusit.*, *Mai.* 7, *t.* 3, *p.* 111, 116. — Cardim, *Fascicul. e Japp.*, *Flor.*, *p.* 117. — Franco, *Imag. da virt. em o novic. de Coimbra*, *t.* 2, *p.* 145.—Id., *Ann. Glor.*, *p.* 259.—Guerreiro, *Glor. Coroa d'Esforç. Relig.*, *Part.* 4, *c.* 24. — Alegambe, *Mort. Illustr.*, *p.* 367. — Tanner, *Soc. Jesu usq. ad sang.*, *p.* 319. — Nieremberg, *Hon. del gran Patr.*, *t.* 3, *p.* 349. — Bartoli, *Giappone*, *l.* 4, § 87. — Crasset, *Hist. de l'Egl. du Japon*, *t.* 2, *p.* 505. — Charlevoix, *Hist. et descr. du Japon*, *t.* 2, *p.* 320. — Cordara, *Hist. Soc.*, *Part.* 6, *t.* 2, *p.* 84. — Patrignani, *Menolog.*, 7 *Magg.*, *p.* 39. — Nadasi, *Ann. dier. memor.*, *p.* 252.

VIII MAI.

—

Le huitième jour de mai de l'an 1553, mourut en pleine mer, vis-à-vis des côtes de la Guinée, le P. Urbain Fernandès, victime de sa charité au service des malades et des pauvres de son vaisseau. Dès avant l'arrivée de nos premiers Pères à Coïmbre, Fernandès jouissait d'une brillante réputation de vertu et de science dans cette florissante université. Mais pour échapper plus sûrement à tout témoignage d'estime et d'honneur, il obtint du P. Simon Rodriguès la permission d'être uniquement inscrit sous le prénom d'Urbain, lors de son entrée au noviciat; et cent ans plus tard, le P. Tellez déclarait avoir épuisé sans succès toutes les recherches, pour transmettre à la prospérité son vrai nom, retrouvé enfin par le P. Franco. Urbain Fernandès ne put cependant échapper, selon ses désirs, à la vénération universelle. A peine sorti du noviciat, il lui fallut accepter par obéissance le soin des novices : tant on le regardait déjà, non-seulement comme un admirable religieux, mais comme un admirable maître des vertus les plus éminentes. Nommé, trois ans après, Recteur de Coïmbre, ce saint homme, qui n'aspirait qu'aux ignominies de la croix, parut si sincèrement affligé d'un pareil honneur, que devant lui ses inférieurs eux-mêmes n'osaient en laisser paraître leur joie. Mais enfin, dans l'espoir de trouver moins d'égards et plus de souffrances, il venait d'obtenir, comme de vive force, au bout de huit ans, la permission de partir pour les Indes; et dès les premiers jours de la traversée, il s'était fait, sur le vaisseau, l'humble serviteur de tous les mala-

des; lorsqu'après une courte navigation, ce rebutant et pénible exercice de charité, joint aux souffrances de la traversée, le réduisit à un épuisement irréparable. Mais il vit approcher la mort avec une extrême joie, « parce qu'il mourait, disait-il, dans l'exercice de l'obéissance et du zèle des âmes, qui lui avaient seuls fait entreprendre un pareil voyage ». L'histoire de Portugal nous a conservé un témoignage qui fera peut-être encore mieux sentir quel parfum de vertu exhalait la personne et la conversation du P. Fernandès. Avant que la nouvelle de sa mort fût connue en Europe, l'ancien ambassadeur de Jean III, Don Pierre Mascarenhas, celui-là même qui avait eu la consolation d'amener autrefois de Rome à Lisbonne le glorieux apôtre de l'Orient, venait d'être nommé, en 1554, vice-roi des Indes; et après avoir hésité longtemps s'il accepterait, à son âge, un pareil honneur : « En vérité, dit-il au moment du départ, puisque je ne retrouverai plus vivant le P. Xavier, l'un des motifs les plus puissants qui me décident à partir, c'est l'espérance de voir du moins à Goa ce grand serviteur de Dieu, le P. Urbain. »

Tellez, *Chron. da Comp.*, *t.* 1, *p.* 563; *et t.* 2, *p.* 268. — Franco, *Imag. da virt. em o novic. de Coimbra*, *t.* 2, *p.* 573. — Id., *Ann. Glor.*, *p.* 261. — Id., *Synops. Annal.*, *p.* 37.

Trois mois après le P. Fernandès, était entré à Coïmbre dans la Compagnie le Frère Coadjuteur Ambroise Ferreira, non moins célèbre par son héroïque amour des humiliations de Jésus-Christ. Bril-

lant organiste au service de Don Georges d'Almeida, évêque de Coïmbre, et retenu déjà pour aller remplir la même charge à la cour de Jean III, Ambroise Ferreira, dans toute la force de l'âge et l'éclat du talent, résolut de ne plus vivre que pour Dieu seul, et de solliciter l'entrée de quelque ordre où son art ne lui attirerait aucun honneur. Il vint donc trouver à Coïmbre le P. Simon Rodriguès, et s'offrit à lui pour remplir les plus humbles offices de nos Frères Coadjuteurs. Mais Rodriguès ne crut pas d'abord devoir l'exaucer, et lui conseilla de choisir plutôt quelque monastère, où l'office du chœur permettrait d'employer avec plus de fruit ses talents à l'honneur de l'Église et à l'éclat du culte divin. Cependant comme une pareille invitation ne répondait guère aux désirs qu'exprimait Ambroise Ferreira, de vivre inconnu et méprisé : « Si vous aspirez si réellement aux ignominies de la croix, lui dit Rodriguès, vous allez de suite, en plein jour, dans l'état où vous êtes et à découvert, parcourir lentement les rues de la ville, une tête de mort à la main, vous arrêtant, pour faire oraison, à chaque église que vous rencontrerez. A cette condition, si vous l'acceptez, je vous admets au nombre des novices ». Ambroise accepta sur-le-champ ; et s'armant de courage par une fervente prière, sans se dépouiller même, dit le P. Tellez, de son manteau ni de son épée, il prit une tête de mort, et commença cette lente marche de plusieurs heures à travers les rues de Coïmbre, où nul n'était plus connu que lui. A ce spectacle, on le crut fou. Les premiers enfants qui l'aperçurent appelèrent leurs camarades ; et tous le suivirent à grands cris, en se moquant de lui sans pitié. Leurs clameurs attirèrent bientôt une foule considérable ; et sur le passage de Ferreira, l'on accourait aux portes et aux fenêtres, les uns riant, les autres pleurant, à une si étrange scène. Plusieurs de ses amis, ne

doutant pas qu'il n'eût perdu la tête, essayaient ou de l'attirer chez eux, ou de le défendre du moins contre la troupe impitoyable qui le poursuivait. Mais lui, sans seulement se détourner ni répondre un mot, les yeux fixés sur sa tête de mort, et méditant, durant tout ce trajet, sur les divins exemples de Jésus-Christ, traîné dans un bien autre état au travers des rues de Jérusalem, ne croyait pas acheter trop cher la grâce de sa vocation; et jusqu'à sa mort, dont l'histoire de ces temps héroïques ne nous a conservé ni les détails ni même la date, l'humble et saint religieux, dit le P. Tellez, ne cessa pas de se maintenir à la hauteur d'un pareil début.

Tellez, *Chron. da Comp.*, *t.* 1, *p.* 232. — Franco, *Ann. Glor.*, *p.* 774. — Id., *Synops. Annal.*, *p.* 14.

IX MAI.

—

Le neuvième jour de mai de l'an 1604, mourut en Chine, à l'âge de trente-six ans, le P. Félicien de Sylva, Portugais. Il était entré à quinze ans dans la Compagnie; et le P. François Suarez, aussi bon juge en fait de vertu que de science, avait coutume de lui appliquer ces belles paroles de la sainte Écriture : « *Filius accrescens Joseph, filius accrescens et decorus aspectu.* » Cette admiration du grand docteur pour son jeune élève fut partagée du reste par tous ceux qui avaient connu le Père de Sylva; et dans la mission de Nankin, où il vécut à peine neuf ans, ses néophytes l'aimaient si tendrement, qu'après avoir vainement épuisé tous les remèdes humains et toutes les pratiques de piété ou de pénitence, pour le conserver : « Quand nous donnerions, ajoutaient-ils, tout notre sang et le sang de nos enfants, pour faire au Père de Sylva un bain qui pût lui rendre la vie, que serait-ce au prix de ce qu'il a fait pour notre salut ? » Les payens eux-mêmes racontaient d'éclatants prodiges, que Dieu avait opérés sous leurs yeux, à la gloire de son serviteur; et trois ans après la mort du jeune missionnaire, on retrouva son corps sans aucune trace de corruption, exhalant un parfum délicieux, et comme endormi doucement du sommeil des saints.

Franco, *Ann. Glor.*, *p.* 263. — Juvencius, *Hist. Soc.*, *Part.* 5, *t.* 2, *p.* 561. — Bartoli, *Cina*, *l.* 3, §§ 39, 93. —Patrignani, *Menolog.*, 9 *Magg.*, *p.* 53.

La même année, mourut au collége de Coïmbre, avec la réputation d'un des plus saints personnages de son siècle, le P. Georges Rijo, parvenu à l'âge de quatre-vingt-cinq ans, sans avoir exercé d'autre emploi dans la Compagnie que celui de ministre, pendant plus de cinquante années. Dès ses premiers essais de vie religieuse, le célèbre Père Jacques Miron, son Provincial, ne l'appelait que le saint obéissant; et quarante ans plus tard, l'admirable Père Ignace Martins disait aux scolastiques de Coïmbre : « Ayez bien soin, mes très-chers Frères, de vénérer votre saint Père ministre, comme il le mérite! Pour moi, je m'estimerais trop heureux de baiser la trace de ses pas! » Enfin dans les dernières années de sa vie, le grand docteur François Suarez n'hésitait pas à dire : « Je crois que la sainte Eglise tout entière possède bien peu d'âmes comparables au P. Rijo; et je pourrais citer plus, d'un point, où il l'emporte à mon avis sur plusieurs des saints que nous honorons! » Or c'était uniquement dans l'observation de toutes ses règles et l'accomplissement ponctuel de son office, que se développa et se consomma la merveilleuse sainteté de cet incomparable serviteur de Dieu. Tout dans son air et ses moindres actions semblait marqué d'un caractère véritablement divin. Dès son entrée en charge, il s'était profondément pénétré de cette maxime : « Je me considérerai comme l'esclave de tous mes frères dans cette maison : et comme tel je les servirai en tout, autant que je le pourrai. Que si je n'y réussis pas toujours, par manque de force, j'aurai grand soin que ce ne soit jamais par manque de volonté. » A tous ceux de ses inférieurs qui étaient chargés eux-mêmes de quelque office : « N'oubliez jamais, disait-il, que votre premier devoir est de faire sentir à vos frères la tendresse maternelle de la Compagnie! » L'un de ses plus ardents désirs était qu'on lui envoyât tous les malades et les infirmes de la Province, pour en prendre soin; et sa

charité en ce genre peut se comparer sans crainte à celle de saint François Xavier ou de saint Ignace. Un jour que le Frère infirmier n'avait pas sous la main l'instrument nécessaire pour nettoyer l'abcès infect et purulent d'un pauvre malade, le Père Georges y appliqua sur-le-champ ses lèvres et le guérit au même instant par cet héroïque remède. Enfin dans un emploi, dit son biographe, où l'on regarde à bon droit comme inévitable d'attrister bien souvent ceux au moins qui tombent en quelque faute, les coupables sentaient si vivement l'amour qu'il leur portait et sa tendresse filiale pour la Compagnie, jusque dans les réprimandes et les pénitences les plus pénibles à la nature, que chacun d'entre eux conservait comme des reliques les billets écrits de sa main et lus au réfectoire du haut de la chaire, où leurs défauts étaient signalés. Mais on ne remarquait pas moins, ajoute le P. Franco, l'empressement et la délicatesse du saint ministre, à saisir ou à faire naître, au plus tôt, l'occasion de donner quelque signe de satisfaction et de bienveillance, de faire et de dire quelque chose d'agréable et de gracieux à tous ceux qu'il lui avait fallu reprendre ou punir. Aussi beaucoup d'entre eux proclamèrent-ils, après sa mort, qu'ils lui devaient, après Dieu, le bonheur de leur persévérance, et leur désir de devenir des saints. Le dévouement sans bornes du P. Rijo s'étendait du reste à tous ceux qui souffraient et à toutes leurs peines, comme on peut le voir dans sa vie, pleine des détails les plus émouvants; et l'on répétait hautement dans Coïmbre, le jour de ses funérailles, cette énergique parole, à sa louange : « Aujourd'hui la plus ardente charité de toute l'Église va être ensevelie dans le caveau des Pères de la Compagnie. » Il n'était pas toutefois parvenu à cette perfection surhumaine sans d'héroïques luttes contre la nature; mais quand on voulait savoir le secret de ses perpétuelles victoires sur lui-même : « Appliquez-vous

sans relâche, répondait-il, à conserver la sainte présence de Dieu, et à le voir, à l'aimer, à le glorifier dans toutes les créatures, surtout dans vos supérieurs et dans vos frères. » Et ce fut encore là son dernier avis, lorque le Père Maître des novices lui amena toute sa communauté, pour la bénir, peu avant d'expirer : « Oui, mes chers Frères, leur dit-il, vivez toujours en présence de Notre-Seigneur, ne faisant rien lâchement ni à demi, pour son saint amour, de ce qu'il vous demandera ! »

Cardoso, *Agiolog. Lusit.*, *Jul.* 15, *t.* 4, *p.* 171. — *Litt. Ann. Soc.*, *A.* 1613-1614, *p.* 743. — Tellez, *Chron. da Comp.*, *t.* 1, *p.* 376. — Franco, *Imag. da virt. em o novic. de Coimbra*, *t.* 1, *p.* 550. — Id., *Ann. Glor.*, *p.* 399. — Id., *Synops. Annal.*, *p.* 210. — Nadasi, *Ann. dier. memor.*, *Part.* 2, *p.* 30. — Patrignani, *Menolog.* 15 *Lugl.*, *p.* 132.

X MAI.

—

Le dixième jour de mai de l'an 1646, fête de l'Ascension de Notre-Seigneur, mourut saintement à Goa l'un des plus illustres missionnaires et des plus grands supérieurs de la Compagnie en Orient, le P. Emmanuel de Almeyda. Parti pour les Indes, à dix-huit ans, il fut destiné, après son élévation au sacerdoce, à fonder d'abord la mission de Madagascar. Mais Dieu la réservait à des temps plus propices; et le nouvel apôtre obtint, en échange, d'aller exercer son zèle et son dévouement sur les bords du Nil, où il travailla près de quatorze ans au salut de l'Ethiopie. Ce qu'il y réalisa pour la gloire de Dieu, parmi les plus surprenantes alternatives de victoires sur l'enfer et de souffrances souvent excessives, lui mérita, au témoignage du saint patriarche Alphonse Mendès, une véritable place d'honneur parmi les derniers soutiens de la foi dans ce vaste empire. Pour nous borner à un épisode unique de son apostolat, nous ne rappellerons ici que l'une de ses premières expéditions, et ce que devint par ses soins, dans le royaume de Damote, le camp du vice-roi et toute une armée éthiopienne en marche contre les Gallas. A l'imitation de François Xavier, l'une de ses premières industries avait été d'introduire parmi les nouveaux catholiques le chant quotidien du catéchisme; et le vice-roi lui-même en avait donné le premier l'exemple avec sa famille. Or durant le temps de la guerre, cette salutaire coutume ne fut pas suspendue un seul jour au milieu du camp; et tous les soirs, cinq

jeunes enfants, choisis par le P. de Almeyda, allaient se placer à l'avant-garde, au corps de bataille, aux ailes et à l'arrière-garde, entonnant, au milieu d'un vaste cercle de chefs et de soldats, le chant de la doctrine chrétienne, qu'ils terminaient toujours par l'acte de contrition récité en chœur et à genoux par toute l'armée. Le signe adorable de la croix s'élevait aussi de toute part au milieu des tentes, et brillait sur tous les drapeaux; et à ces pieuses pratiques répondait une vie chrétienne et une ferveur si admirable, que le serviteur de Dieu, réunissant un jour tous ses néophytes, leur témoigna sa joie, en développant cette parole des livres saints : « *Castra Dei hæc sunt! Voici véritablement le camp de Dieu!* » Ramené captif à Massaouah par les tristes événements qui provoquèrent l'exil ou le martyre des derniers missionnaires de l'Ethiopie, le P. de Almeyda, à peine de retour aux Indes, se vit contraint d'accepter par obéissance la charge de Recteur, et bientôt même de Provincial de Goa. On put voir alors de plus près le genre de vie qu'il avait adopté, dès les débuts de sa vie apostolique, et qu'il ne voulut jamais adoucir jusqu'à sa dernière maladie : comme de ne faire par jour qu'un seul repas, de se flageller au moins une fois chaque nuit, de passer en prière et à genoux presque toutes les heures que le gouvernement de ses frères lui laissait libres, et celles qu'il dérobait souvent au sommeil. Il s'occupait en même temps, avec une sollicitude toute paternelle, des intérêts, de la dilatation de cœur, des travaux et des succès de ses inférieurs, mais sans jamais perdre de vue le soin de leur perfection religieuse; et les historiens de la Compagnie ajoutent à sa louange qu'il ne consentit jamais ni à recevoir ni à conserver des sujets qui ne pourraient, disait-il, offrir que des feuilles ou des fleurs, et non les fruits que devait parter toute branche de l'arbre de la Compagnie.

Parvenu ainsi à l'âge de soixante-sept ans, le P. de Almeyda, malgré son ardent désir et sa demande réitérée d'aller finir sa vie dans quelque mission obscure, était retenu à Goa comme l'oracle et la lumière des Indes, lorsqu'il tomba dans une défaillance soudaine et sans remède, un peu après les fêtes de Pâques de l'an 1646, vers le milieu du mois d'avril. C'était alors un pieux usage à Goa de célébrer solennellement, dans l'église de la maison professe, le jour et l'heure où Notre-Seigneur monta triomphant au ciel. Or le patriarche Alphonse Mendès présidait à cette brillante solennité, quand on vint l'avertir que le P. de Almeyda allait expirer. Il sortit alors en toute hâte, pour recevoir le dernier soupir de son saint ami. Mais de retour au bout de quelques minutes, et faisant signe au chœur des musiciens d'interrompre un moment le chant de leurs hymnes : « Mes frères, leur dit-il, l'Esprit-Saint nous enseigne que des cantiques de joie doivent accueillir la mémoire des justes. *Memoria justi cum laudibus.* Poursuivez donc vos pieux concerts, mais en associant au triomphe du Sauveur, entré dans la gloire de son Père avec ses élus, le bienheureux et fidèle serviteur qu'il vient de faire monter au ciel avec lui ! »

Cardoso, *Agiolog. Lusit., Mai.* 10, *t.* 3, *p.* 153, 161. — Tellez, *Hist. Ger. da Ethiopia*, *p.* ix, xxviii, 361, 499, 528, 546, 578, 669-677. — *Lett. Ann. di Ethiopia* (1624-1626), *p.* 225. — Veiga, *Relaç. Ger. de Ethiopia.* — Franco, *Imag. da virt. em o novic. de Coimbra*, *t.* 1, *p.* 349. — Id., *Ann. Glor.*, *p.* 263. — Andrade, *Varones Ilustres*, *t.* 1, *p.* 444. — Cassani, *Glor. del seg. sigl.*, *t.* 1, *p.* 504. — Sotuellus, *Bibl. Script.*, *p.* 188. — Barbosa Machado, *Bibl. Lusit.*, *t.* 3, *p.* 168. — Patrignani, *Menolog.*, 10 *Magg.*, *p.* 56.

Le même jour à Frémone, l'an 1593, mourut aussi, en odeur de sainteté, un autre héroïque apôtre de l'Ethiopie, le P. Antoine Fernandès, couronnant par le martyre de la charité, pour le salut d'une seule âme, près de trente-six ans du plus laborieux apostolat. C'était un de ces quatre vaillants compagnons du Vénérable Père André Oviédo, que pas un autre religieux de la Compagnie ne put rejoindre, durant tout le reste du seizième siècle : car cinq jours seulement après leur descente sur les côtes de la Mer Rouge, les Turcs s'établirent dans l'île de Massaouah, qui devint ainsi pour longtemps une barrière infranchissable, où toutes les tentatives des Pères de Goa vinrent se briser. Cet abandon forcé fut une des plus cruelles épreuves du P. Fernandès, auquel Oviédo mourant avait confié son église, et qui, demeuré seul avec le P. François Lopès, voyait approcher le moment où son troupeau se retrouverait sans pasteur. Quant aux persécutions et aux injures des schismatiques, aussi bien qu'à toutes les douleurs du corps, elles semblaient à peine effleurer son âme; et l'on eût pu l'y croire insensible, tant il avait mis de vigueur à dompter de bonne heure les moindres mouvements de la nature. Apprenant qu'à cent lieues de sa résidence un pauvre Portugais était en danger de mort, il partit aussitôt pour l'assister dans ce dernier passage; bien qu'il lui fallût franchir des obstacles et braver des intempéries, dont les voyageurs les plus graves, d'accord avec les récits du P. Tellez, déclarent qu'il faut les voir pour s'en faire une juste idée. En vain les néophytes de Fernandès s'effrayèrent-ils de lui voir affronter un si rude et si périlleux voyage. Après avoir écouté leurs supplications : « Ce ne sont là, répondit-il, que des raisons et des objections humaines. Comment pourraient-elles contre-balancer le salut d'une âme ? » Mais son héroïque charité lui coûta la vie. Car après

avoir consolé jusqu'à son dernier soupir le pauvre moribond, il revint dans un tel état de souffrance et d'épuisement, qu'à peine rentré à Frémone il expira lui-même, entre les bras du P. François Lopès, et en bénissant Dieu.

Tellez, *Hist. Ger. da Ethiopia*, *p.* 204. — Id., *Chron. da Comp.*, *t.* 2, *p.* 687. — Cassani, *Glor. del seg. sigl.*, *t.* 1, *p.* 337. — Du Jarric, *Hist. des choses plus mémor. ez Indes Orient.*, *t.* 2, *p.* 223.

XI MAI.

—

Le onzième jour de mai de l'an 1644, mourut en odeur de sainteté, à Lisbonne, le Frère Coadjuteur Dominique da Cunha, revenu à Dieu douze ans seulement avant sa mort, à l'âge de trente-quatre ans, après une folle vie d'artiste et d'homme de plaisir, où il ne s'était soucié de rien moins que de son salut. Peintre fort distingué, et même sans rival à cette époque parmi ses compatriotes, il abaissait par malheur son talent à des scènes profanes et voluptueuses, que les riches et trop nombreux amateurs de pareils sujets lui enlevaient bien vite à prix d'or : tristes œuvres dont le souvenir lui arracha plus tard des regrets amers, et qu'il eût voulu pouvoir effacer de ses larmes et de son sang. Sa pieuse mère n'avait rien épargné pour l'élever dans la crainte de Dieu; et comme autrefois sainte Monique, elle priait et pleurait sur lui nuit et jour, mais n'eut pas le bonheur, avant de mourir, de le voir s'arracher à son libertinage; et rien ne pouvait encore faire espérer un pareil retour, lorsque soudain une maladie mortelle mit Dominique da Cunha au seuil de l'éternité. Les terreurs de l'enfer le décidèrent alors à demander un prêtre. Mais celui-ci ne vint que pour reprocher au pauvre mourant sa vie de désordres, et se retira sans vouloir l'absoudre. Dieu, par bonheur, lui rendit la santé; mais il n'en profita que pour retomber dans ses habitudes licencieuses, jusqu'au jour où, frappé de nouveau par la maladie et la

salutaire crainte de la mort, il se traîna en toute hâte à un monastère de Saint-François, ne voulant plus s'aliter cette fois sans être rentré en grâce avec Dieu. Cependant le bon religieux auquel il ouvrit son âme n'osa l'absoudre ; et Dominique revenait tristement chez lui, lorsqu'en passant devant l'église de la maison professe de Lisbonne, il y entra comme par hasard, et sans se rendre compte de l'inspiration secrète qui le poussait. Or un Père descendu pour entendre les confessions fut frappé de l'altération de ses traits, et s'approchant avec bonté, lui demanda pour quel motif il semblait si triste. « C'est, ô mon Père, que je ne sais, répondit le pauvre pécheur, où trouver quelqu'un qui veuille m'absoudre et me réconcilier avec Dieu ! » Peu de moments après, Dominique obtenait enfin le pardon de tous ses désordres, et allait puiser dans le saint sacrement de l'Eucharistie la force de commencer une vie nouvelle. A cette première grâce, vint même se joindre bientôt celle de la vocation religieuse, accompagnée de plusieurs autres fort extraordinaires. Néanmoins comme il différait de jour en jour sa sortie du monde, sous quelques prétextes spécieux, Notre-Seigneur permit, pour l'humilier et lui apprendre à suivre plus fidèlement les inspirations de l'Esprit-Saint, qu'il retombât dans plusieurs fautes graves; mais il se releva toutefois sur-le-champ. Après son entrée dans la Compagnie, Dominique da Cunha, pensant à la pénitence des saints, se demanda si elle serait possible pour lui au même degré; et il entendit aussitôt cette réponse intérieure de Notre-Seigneur : « Oui, avec le secours de ma grâce, si tu me la demandes ! » Il se dévoua donc aussitôt à un véritable martyre, qui lui paraissait encore trop doux, auprès des peines éternelles dues à ses péchés ; et jamais ce ne fut sa volonté propre, mais uniquement celle de ses supérieurs, qui modéra la rigueur inouïe avec laquelle il traitait son corps. C'était peu, à ses

yeux, de se flageller deux fois chaque jour, de recouvrir ses plaies d'un rude cilice, de coucher à terre ou sur une planche. Durant des années entières, tout en travaillant du matin au soir, il prenait tout au plus quatre onces de nourriture par jour; bien que parfois l'excès de la faim le consumât d'un feu dévorant. Toutefois, de son propre aveu, les souffrances du corps n'étaient rien auprès des angoisses intérieures, par lesquelles Dieu voulut achever de purifier son âme et l'élever en peu de temps à la plus haute sainteté. En cet état, le sujet le plus ordinaire des méditations du Frère Dominique était l'excès même des douleurs du corps et de l'âme de Jésus en croix; et cette dévotion devint plus tard pour lui la source de grâces vraiment ineffables. Ainsi son amour l'entraînait souvent au pied d'une grande croix de bois, élevée dans la partie la plus retirée des jardins du noviciat; et là, dans l'ardeur de sa prière, il se sentait tout à coup élevé et comme cloué à ce bois divin, les mains percées de pointes aiguës, jusqu'à ce que la force miraculeuse qui l'y retenait l'en détachât de même et lui permît de se retirer. Bien souvent aussi le Sauveur se présentait à lui, dans les différentes scènes de sa Passion, tantôt lié à la colonne du prétoire, tantôt montant au calvaire, chargé de sa croix, couronné d'épines, le visage sanglant et défiguré, mais d'une douceur et d'une amabilité incomparables. D'autres fois, pendant que Dominique était prosterné au pied des autels, le Sauveur sortait visiblement du saint tabernacle, le bénissait, l'embrassait tendrement, et renouvelant même en lui les merveilles qu'il avait opérées en sainte Gertrude, unissait son cœur adorable au cœur de son bienheureux serviteur. Un jour encore, tandis qu'il priait devant une image de la sainte Vierge, le bon Frère reçut la douce assurance qu'il était au nombre des prédestinés; et comme il offrait à son Dieu l'hommage de toutes les créatures,

désirant avec une ferveur extrême qu'elles fussent toutes divinement unies à leur Créateur, il s'entendit inviter sur-le-champ à entrer, par une ineffable union avec elles, dans la joie et la gloire de son Seigneur. Enfin toutes les merveilles qui remplirent les dernières années du Frère da Cunha, sans ébranler jamais son humilité ni sa sainte haine de lui-même, le firent à bon droit regarder comme un des plus étonnants et des plus héroïques fils de saint Ignace. Néanmoins on peut dire que l'obéissance était sa vertu de prédilection ; et il lui eût sacrifié sans peine toutes les faveurs miraculeuses dont il était comblé par Notre-Seigneur. Aussi, pour le récompenser sans doute de cet esprit de foi avec lequel il obéissait, nous lisons encore dans sa vie qu'un jour, au moment où il s'approchait de la sainte table, Dieu lui accorda la consolation de voir le visage de son supérieur transfiguré subitement en celui même de Jésus-Christ.

Cardoso, *Agiolog. Lusit.*, *Mai* 11, *t.* 3, *p.* 182, 197. — Franco, *Imag. da virt. em o novic. de Lisboa*, *p.* 485-551. — Id., *Ann. Glor.*, *p.* 265. — Id., *Synops. Annal.*, *p.* 287. — Barbosa Machado, *Bibl. Lusit.*, *t.* 1, *p.* 710. — Cassani, *Glor. del seg. sigl.*, *t.* 1, *p.* 201. — Nadasi, *Ann. dier. memor.*, *p.* 261. — Drews, *Fasti Soc.*, *p.* 180. — Patrignani, *Menolog.* 11 *Magg.*, *p.* 71. — *Stichtb. Lev. van een. Broed. Coadj.*, *t.* 2, *p.* 230.

XII MAI.

—

Le douzième jour de mai de l'an 1578, mourut, à Saint-Paul-de-Loanda, le P. Garcia Simoens, le premier apôtre des Nègres dans cette importante colonie, qui devait être, durant deux siècles, le centre des missions africaines d'Angola. A l'arrivée du P. Simoens, le plus grand obstacle au salut des peuplades indigènes semblait être l'exemple des Européens. Car, selon l'expression d'un auteur portugais, ils vivaient tous à Loanda « sans loi, sans roi, sans crainte de Dieu, et ne connaissaient, ajoute-t-il, ni jeûne ou abstinence, ni repos ou messe du dimanche, ni communion annuelle, ni confession ». La première œuvre de Simoens, tout en apprenant la langue des noirs, fut donc la conversion de ses propres compatriotes. Or elle était d'autant plus difficile, que les mieux disposés déclaraient hautement l'observance des lois de l'Église incompatible avec les intempéries d'un si dévorant climat; et la rigoureuse abstinence à laquelle se condamnèrent sans ménagement les serviteurs de Dieu, malgré toutes les fatigues de l'apostolat, fut seule capable de déraciner peu à peu une persuasion si invétérée. L'enseignement du catéchisme et l'influence des œuvres de charité achevèrent ce que les saints exemples des missionnaires avaient commencé. Voyant beaucoup depauvres malades mourir dans le plus complet dénuement, faute de soin, d'asile, et des remèdes les plus élémentaires, Garcia Simoens entreprit vaillamment de les sauver; et dès le premier jour

où il alla frapper à toutes les portes, pour demander l'aumône en faveur de ces malheureux, il recueillit trente mille reïs, qui formèrent le premier fonds d'une Maison de la Miséricorde. Puis quand il eut vu les Portugais reconnaître le prix et assurer le salut de leurs âmes, il entreprit d'annoncer aux noirs le nom de Jésus; ne reculant devant aucune peine pour triompher de l'ignorance, des superstitions et de la grossièreté de ces pauvres gens. Telle était sur leurs cœurs la puissance de sa parole et de sa tendresse toute paternelle, qu'on lui apportait chaque jour des monceaux de fétiches, pour y mettre le feu. Pendant qu'il catéchisait un village de trois cents âmes, « Dieu est venu nous visiter, se mit à crier tout à coup une pauvre négresse. Dieu est venu nous visiter; oui, je veux être de ses enfants! » Et la foule des noirs s'empressa de la suivre. Aussi l'homme de Dieu eut-il, avant sa mort, la joie de baptiser solennellement un grand nombre de catéchumènes; et le gouverneur de Loanda, le pieux et vaillant capitaine Paul Dias de Novaïs, écrivit, peu de temps après, dans son testament : « Je supplie le roi mon seigneur de ne jamais souffrir que la Compagnie de Jésus soit éloignée de cette conquête, qui est véritablement l'œuvre de son zèle; et je supplie les Pères de la Compagnie, ou plutôt je les adjure au nom de Jésus, pour l'amour duquel ils ont commencé cet apostolat, de continuer par leur travaux, les exemples de leur sainte vie et leur doctrine, à multiplier les enfants de Dieu et à propager la foi dont ils ont les premiers jeté la semence, dans toute cette grande gentilité. »

Franco, *Imag. da virt. em o novic. de Coimbra, t. 2. p* 465. Id, *Ann. Glor.*, *p* 268. — Id., *Synops. Annal.*, *p.* 104, 117. — Sacchinus, *Hist. Soc.*, *Part.* 4, *p.* 90, 198.

XIII MAI.

—

Le treizième jour de mai de l'an 1696, mourut à Lisbonne, après soixante années de vie religieuse, le P. Etienne Coelho, qui dans sa longue et sainte carrière d'apôtre, ne cessa de porter l'oubli de lui-même jusqu'à l'héroïsme, pour ne chercher que le salut des âmes, le soulagement de ses frères et la plus grande gloire de Dieu. Il s'était exercé de bonne heure à dompter et à faire mourir en lui l'amour de son bien-être et de son honneur, qu'il regardait avec raison comme l'ennemi capital de la perfection religieuse et du dévouement. Il se laissait manquer, avec joie, des objets les plus nécessaires, et ne semblait trouver rien de trop délabré pour l'ameublement de sa chambre : aussi ses compagnons eux-mêmes ne l'appelaient-ils d'ordinaire que le vrai pauvre de Jésus-Christ. Nul ministère n'avait pour lui plus d'attraits, en raison de son obscurité même et de sa fatigue, que celui d'être, à toutes les heures, au service des pénitents qui venaient demander un confesseur; et la nuit même, dès qu'il s'agissait de courir au chevet de quelque mourant, il suppliait le Frère Portier de ne jamais troubler le repos d'aucun autre Père : doublement heureux d'unir alors à l'exercice de la mortification et du zèle celui de la charité. Parvenu à plus de soixante-dix ans, enchaîné par une sorte de paralysie, et ne pouvant désormais descendre à l'église, le P. Etienne Coelho ne trouva pas néanmoins, dans ce triste état, le

droit de ne plus travailler au salut des âmes; et du matin au soir, couché sur son lit, il ne cessa, jusqu'à sa sainte mort, d'accueillir avec la même bonté, sans s'inquiéter de ses douleurs, tous les hommes qui se présentaient pour lui dévoiler les secrets de leur conscience, et l'entendre parler de Dieu.

Franco, *Ann. Glor.*, *p.* 269. — Id., *Synops. Annal.*, *p.* 400.

XIV MAI.

—

Le quatorzième jour de mai de l'an 1563, mourut en odeur de sainteté, à Lisbonne, le P. Gonsalve Vaz de Mello, surnommé, dès ses premiers pas dans la carrière apostolique, le Jean-Baptiste des bords du Minho et bientôt après des Algarves, où il prêcha la pénitence et fit refleurir toutes les vertus chrétiennes avec un succès prodigieux. La faiblesse extrême de sa santé l'avait fait juger d'abord incapable d'un si laborieux ministère; et son supérieur à Coïmbre, le P. Louis Gonçalvès da Camara, venait même de l'envoyer dans la solitude de San-Fins pour y chercher un peu de repos, lorsqu'il obtint à force d'instances, comme pour se distraire et se délasser, d'aller faire quelques instructions familières aux pauvres habitants des campagnes environnantes. Nulle description ne saurait peindre, au témoignage unanime de ses compagnons, l'ébranlement que provoqua aussitôt dans tout le pays la parole apostolique du jeune malade. Le Saint-Esprit semblait visiblement s'exprimer par sa bouche; et après avoir entendu l'une de ses premières exhortations sur ce texte : « *A morte perpetua libera nos, Domine! Seigneur, délivrez-nous de la mort éternelle!* il n'était, disait-on, pécheur si endurci qui n'accourût au saint tribunal de la pénitence, pour se réconcilier avec Dieu. L'intervention divine en faveur du zèle

et de la santé du P. Gonsalve devint bientôt si manifeste, que ses supérieurs n'osèrent lui interdire un genre de vie, dont la fatigue eût rapidement usé les tempéraments même les plus robustes. Aussi son bonheur eût été de vivre et de mourir au milieu des pauvres. Mais au bout de quelques années, il dut passer, bien à regret, sur un plus vaste et plus brillant théâtre, où l'attendait le titre non moins glorieux d'apôtre de la capitale et de la royale famille de Jean III. Nommé d'abord prédicateur, et, peu de temps après, supérieur de la Maison Professe de Lisbonne, il s'y réserva l'humble ministère de catéchiser les petits enfants. Mais bientôt la cour et le roi voulurent l'entendre. La reine se mit sous sa direction ; et elle apprit de lui les différentes méthodes de saint Ignace, particulièrement *La première manière de prier*, à laquelle dès lors elle consacra une heure chaque jour. En même temps et par ses conseils, la princesse Dona Isabelle contractait la sainte habitude de méditer tous les matins, avec ses jeunes enfants, quelqu'un des mystères de Notre-Seigneur; et Dieu régnait vraiment en souverain maître dans le palais et dans la famille de ce roi que Notre Bienheureux Père saint Ignace aimait à nommer le père de la Compagnie. Enfin le P. de Mello sembla prédestiné à répandre de plus en plus, parmi ses frères eux-mêmes, cet esprit divin qui l'animait; et il venait de succéder au Bienheureux Ignace d'Azévédo dans le gouvernement de sa Province, lorsqu'il fut appelé par Dieu à la récompense d'une si sainte et laborieuse vie. La douleur de tous ceux qui l'avaient eu pour guide et pour père dans les voies de la perfection fut inexprimable. Ceux de ses enfants qui lui rendaient les derniers devoirs ne purent achever l'office des morts, interrompu à plusieurs reprises ; et il fallut que le Vénérable Louis de Grenade, et le célèbre Provincial de l'ordre de Saint-Augustin, Louis de Montoya, venus pour rendre au Père de Mello ce dernier témoignage de véné-

ration et de tendresse, prissent la place des lecteurs et des chantres dont les sanglots étouffaient la voix.

CARDOSO, *Agiolog. Lusit.*, *Mai.* 14, *t.* 3, *p.* 246, 254. — TELLEZ, *Chron. da Comp.*, *t.* 1, *p.* 166, 338, 558, 588; *et t.* 2, *p.* 178, 200. — FRANCO, *Imag. da virt. em o novic. de Coimbra*, *t.* 1, *p.* 664. — ID., *Ann. Glor.*, *p.* 270. — ID., *Synops. Annal.*, *p.* 69. — SACCHINUS, *Hist. Soc.*, *Part.* 2, *p.* 288. — NADASI, *Ann. dier. memor.*, *p.* 265. — DREWS, *Fasti Soc.*, *p.* 183. — PATRIGNANI, *Menolog.*, 14 *Magg.*, *p.* 91.

XV MAI.

—

Le quinzième jour de mai de l'an 1621, mourut au collége de Bahia le P. Paul Carvalho, vénéré comme un saint par les colons et les indigènes du Brésil, pour l'amour desquels il avait quitté, à l'âge de quarante-trois ans, l'une des plus brillantes chaires d'Evora. Dans les premiers temps qui suivirent son élévation au sacerdoce, la faiblesse extrême de sa santé ne permit de lui confier aucune autre charge que celle de Père spirituel des jeunes étudiants de la Compagnie, à peine sortis du noviciat. Mais il s'acquitta de ce ministère avec tant de zèle et de fruit, qu'au témoignage irrécusable du Vénérable Père Jean Cardim, tous les jeunes religieux dont il avait dirigé la conscience passaient pour de véritables saints. Appliqué dans la suite à l'enseignement de la théologie, Paul Carvalho se livra tout entier aux nouveaux devoirs que lui imposait l'obéissance. Mais pour se dédommager, en quelque sorte, de l'honneur que les plus habiles docteurs lui témoignaient en toute rencontre, il se reposait de ses fatigues, les jours de congé ou de vacances, en allant faire le catéchisme aux petits enfants, ou évangéliser et confesser les populations les plus ignorantes, dans les villages semés autour d'Evora. « Et jamais, dans toute ma vie, disait-il, je n'ai goûté une plus douce joie! » Arrivé au Brésil en 1619, le serviteur de Dieu comprit que son premier devoir était d'apprendre la langue des indigènes; et malgré son ardent désir de tra-

vailler immédiatement au salut des âmes : « Je repousserai comme une tentation, disait-il, toute pensée de m'offrir pour prêcher ou pour confesser en portugais, aux dépens de l'étude que Dieu et mes supérieurs attendent de moi! » Un jour qu'il n'avait pu préparer à la mort, que par signes, une pauvre Indienne agonisante, sa douleur de ne l'avoir pas comprise ni consolée plus efficacement fut si vive, qu'il en demeura vingt-quatre heures sans nourriture, pleurant et priant Notre-Seigneur de l'aider à entendre et à parler au plus tôt cet idiome barbare. Aussi, et grâce surtout, croyait-il, à l'intervention miraculeuse du saint auteur de la grammaire brésilienne, Joseph Anchiéta, réussit-il à se faire comprendre, avec une rapidité qui parut en effet tenir du prodige. La promptitude à braver tout péril et toute souffrance, dès qu'il s'agissait d'obéir et de glorifier Dieu, était encore un des caractères distinctifs du P. Carvalho. Et plus d'une fois Notre-Seigneur la récompensa par des miracles. La relation de sa sainte mort nous rappelle, entre autres, une de ses courses apostoliques, où il s'était exposé de bon cœur, par obéissance, à des intempéries qui pouvaient lui être mortelles. Il en revint, dit-elle, sans avoir même été, sous un orage torrentiel, atteint, non plus que son compagnon, de la plus légère goutte d'eau; et comme ceux qui le virent en cet état lui en témoignaient leur surprise : « Que voulez-vous! répondit-il. Dieu a coutume d'éprouver la patience de ses braves et bons serviteurs; mais il épargne les cœurs trop faibles, et n'a pas jugé digne de ses souffrances un lâche tel que moi! »

Lettere Annue d'Etiopia, Malabar, Brazil e Goa (1620-1624), *p.* 119. — Franco, *Imag. da virt. em o novic. de Evora*, *p.* 400. — Id., *Ann. Glor.*, *p.* 271.

Le même jour mourut sur mer, en 1760, à l'âge de quatre-vingt-dix ans, le Père François de Lyra, consumé par le long et cruel martyre de la soif, qui venait d'emporter en moins d'une semaine trois autres de ses compagnons, comme lui victimes de Pombal, le P. Vincent Gomès, le P. Jean Paul et le F. Corneille Pacheco. Ils appartenaient tous les quatre à la Province du Brésil, et languissaient depuis un mois, à fond de cale d'un petit bâtiment qui les emportait vers Lisbonne, entassés les uns sur les autres, et sans le plus léger soulagement, sous les ardeurs mêmes de la Ligne. Ni les plus âgés ni les plus infirmes n'avaient pu obtenir, de leurs impitoyables geôliers, le faible adoucissement de quitter, pour quelques instants, l'atmosphère étouffée de cette fournaise, et de monter sur le tillac afin d'y respirer moins douloureusement. Bien moins encore leur était-il permis d'étancher leur soif; et la plupart en étaient réduits à la plus brûlante agonie. Enfin le dimanche onze mai, comme on leur avait permis d'assister avec l'équipage au saint sacrifice de la messe, l'un de ces pauvres prisonniers, dit la relation authentique de leur martyre, le P. Vincent Rodriguès, vénérable vieillard de soixante-dix ans, vint publiquement se jeter aux pieds du capitaine, le suppliant, par le saint nom et la soif dévorante de Jésus-Christ lui-même sur la croix, de leur faire donner quelques gouttes d'eau. Il ne les obtint pas; et avant la fin de ce jour, deux de nos quatre martyrs étaient morts de soif, sans qu'il leur fût accordé, non plus qu'aux deux autres, de recevoir au moins, pour consolation suprême, le corps de Notre-Seigneur et l'extrême-onction.

Mémoires de Pombal, t. 2, p. 130. — Murr, *Hist. Persec. Soc. Jesu in Lusitania.* — Carayon, *Prisons de Pombal, p.* 92, 247.

XVI MAI.

—

Le seizième jour de mai de l'an 1699, mourut saintement au Brésil le P. Joseph Soarès, l'ami et le compagnon inséparable du célèbre Père Antoine Vieyra, en Portugal, à Rome, parmi les sauvages du Nouveau Monde, et digne de la reconnaissance immortelle de sa patrie, pour un dévouement presque sans exemple, dont elle recueille encore les fruits, après deux cents ans. Un historien portugais compare l'union de ces deux grands serviteurs de Dieu à l'union de David et de Jonathas, si magnifiquement louée par l'Esprit-Saint. Toutefois on peut ajouter, à la louange du P. Soarès, que durant plus de vingt années, parmi les triomphes et les revers presque inouïs qui remplirent la vie de son cher compagnon, il ne voulut jamais avoir part à sa gloire, mais uniquement aux épreuves, aux calomnies, aux persécutions qui les assaillirent l'un et l'autre, sans pouvoir ni lasser ni même satisfaire son humilité. Joseph Soarès était du reste un de ces intrépides missionnaires du Brésil, véritablement insatiables de souffrances et d'abaissements pour Jésus-Christ. La fatigue semblait son repos. C'eût été pour lui trop de mollesse que d'étudier et d'écrire assis, ou de se dépouiller de ses vêtements pour les quelques heures de sommeil qu'il prenait sur une planche. Mais il devait nous laisser de plus rares et de plus difficiles exemples d'abnégation, d'humilité et de charité. Voyant qu'Antoine Vieyra ne tarderait pas à s'éteindre, sans

laisser presque d'autre souvenir de sa merveilleuse éloquence que des ébauches, le Père Soarès, bien que parvenu lui-même à plus de soixante ans, s'offrit pour être l'humble secrétaire du grand orateur; et Vieyra passa plusieurs années à lui dicter le texte de ses sermons, tels que nous les possédons aujourd'hui. En même temps, et malgré le poids de ses propres infirmités, il veillait sur les derniers jours de son bien-aimé maître avec une si filiale sollicitude, une affection si tendre et si vigilante, qu'il le visitait même la nuit, et lui rendait les plus humbles services. Un si généreux dévouement, dont il serait difficile de retrouver d'autres modèles, du moins au même degré, fut visiblement approuvé de Dieu; et le vieil apôtre des rois de Portugal et des sauvages du Brésil obtint d'en annoncer lui-même à son compagnon la prompte et magnifique récompense. Car moins de deux ans après sa sainte mort, il descendait du ciel, tout rayonnant de gloire, dans la pauvre cellule de Soarès; et lui adressant la parole : « Venez, Père Joseph, lui dit-il, venez, il est temps; et ne craignez rien. » Et quelques jours plus tard, le bon vieillard expirait en effet, plein de joie, après avoir raconté à tous ses frères, sur son lit de mort, pour la gloire de Dieu et de son serviteur Antoine Vieyra, la glorieuse visite et les consolantes promesses qu'il avait reçues de son saint ami.

Barros, *Vida do Apost. P. Ant. Vieyra*, p. 506.

XVII MAI.

—

Le dix-septième jour de mai de l'an 1662, mourut à l'âge de trente et un ans, au collége de Lisbonne, le P. François de Vasconcellos, laissant l'un des plus beaux exemples connus de lutte héroïque et persévérante, durant neuf années entières, pour s'arracher enfin victorieusement au monde, et se consacrer à Dieu dans la Compagnie. Elevé près du pieux et jeune infant Don Théodose de Bragance, François de Vasconcellos ne partageait pas seulement les études et les jeux du fils de Jean IV, mais aussi, et par une faveur toute spéciale, ses exercices de dévotion. Ainsi les deux enfants récitaient tous les jours ensemble le petit Office de la sainte Vierge; et la reine, qui aimait François comme un de ses fils, l'admettait avec eux dans sa chapelle, lorsqu'elle présidait à leurs prières. Bientôt, à l'école du Saint-Esprit et dans la lecture assidue de la vie des saints, le jeune François apprit tous les secrets de la vie intérieure. Il ne laissait passer aucun jour sans consacrer plusieurs heures à l'oraison et à l'examen de sa conscience. Dès l'âge de treize ans, il se levait au milieu de la nuit pour prier et se flageller librement, avec moins de risque d'être entendu. Jamais, comme il en fit plus tard l'aveu après son entrée dans la Compagnie, jamais il ne lui arriva de lever les yeux sur une seule dame du palais; il ne les distinguait les unes des autres qu'au son de la voix et à la démarche. Mais avec ses jeunes compagnons, il montrait une si charmante amabilité, que beaucoup d'entre eux, doucement entraînés par ses conseils et ses exemples, se détachèrent peu à peu de l'amour du monde. On ne l'appelait à la

cour que le petit apôtre; et jamais peut-être enfant de son âge ne fut plus digne d'un si beau nom. En l'absence de ses parents, quand il se trouvait seul chez lui, à l'heure des repas, il se faisait lire quelques vies de saints, dans le double but de s'édifier et d'inspirer l'amour des choses de Dieu aux esclaves et aux serviteurs de son père; quelquefois même il se faisait répéter alors de mémoire, par les plus jeunes d'entre eux, les dialogues ou les cantiques de la doctrine chrétienne, et donnait ensuite une récompense à celui qui avait le mieux répondu. Au milieu des pratiques d'une jeunesse si pure et si généreuse, François de Vasconcellos venait à peine d'atteindre l'âge de quatorze ans, lorsqu'il se sentit vivement appelé à la perfection évangélique et au genre de vie de la Compagnie. Mais il était l'unique héritier d'une des plus nobles familles de tout le royaume, et la Province de Portugal pouvait s'attendre à des violences non moins redoutables que celles qu'avait opposées la chair et le sang à la vocation d'un Louis de Gonzague ou d'un Stanislas. Le jeune candidat ne put donc trouver aucun supérieur qui consentît à le recevoir, à moins d'une permission expresse de ses parents; et ceux-ci, pour lui enlever jusqu'à l'espérance de leur échapper, obtinrent de Rome une défense expresse, adressée au Père Provincial de la Compagnie, de jamais exaucer en ce point les vœux de leur fils.

Rien toutefois ne put empêcher l'intrépide jeune homme de mettre dès lors en pratique, au milieu du monde, tout ce qu'il put apprendre du genre de vie des novices; et moins il pouvait compter sur les hommes, plus il compta sur le secours de Dieu, pour triompher tôt ou tard de pareils obstacles. En attendant, sa consolation la plus douce, durant tant d'années, était de voir ceux dont il ne cessait d'envier le bonheur; de les suivre à travers les rues de la ville, et jusqu'au chevet des malades dans les hôpitaux, ou d'assister

à leurs catéchismes. Quelquefois même il allait, à l'heure du dîner, contempler, avec une sainte jalousie, ceux qui mangeaient à la porte du noviciat, assis par terre, au milieu des pauvres ; et il parvint un jour à partager leur humble repas, à sa grande joie. Partout, en un mot, où il apercevait quelques enfants de saint Ignace, rien ne lui était plus ordinaire que de répéter, les larmes aux yeux : « Oh ! quel bonheur de pouvoir vivre avec de pareils serviteurs de Dieu ! » Enfin ses vœux furent exaucés. Un Jésuite français, le P. Brisacier, nommé Visiteur du Portugal avec les pouvoirs les plus étendus, reçut au nombre des novices François de Vasconcellos, qui avait fini par lui dire : « Mon Père, si vous me refusez, je pars pour la France ou pour le Brésil; et j'irai, s'il le faut, jusqu'au bout du monde, pour trouver l'entrée de la Compagnie. » Mais il n'était pas au terme de ses épreuves. Peu d'heures après, la mère, l'aïeule et une des tantes de François accouraient ensemble pour le réclamer; et ne pouvant fléchir sa constance, elles refusaient de partir sans lui. Il fallut les laisser ainsi dans l'église toute la nuit suivante et le lendemain, sans que rien fût capable de les apaiser; et quelques jours plus tard, dès la première fois que le nouveau fils de saint Ignace sortit du noviciat avec deux de ses frères, sa mère le fit enlever de force et reporter chez elle par ses esclaves. A peine y fut-il rentré qu'il courut se jeter aux pieds d'une image de Notre-Dame, l'invoquant à grands cris par cette touchante prière : « *Sub tuum præsidium confugimus, sancta Dei Genitrix !* » En même temps, et à la première nouvelle de sa fuite, le père de François, alors gouverneur de Madère, s'était laissé emporter par la colère, jusqu'à faire braquer toute l'artillerie de la citadelle contre le collége de la Compagnie, en menaçant de le réduire en cendres, si l'on ne promettait de lui rendre son fils. Bientôt, sur un nouvel ordre venu

de Rome, François de Vasconcellos fut transféré dans un monastère de Saint-François, pour y subir, loin de toute influence suspecte à sa famille, le plus sévère examen de sa vocation. Et parmi les réponses qu'il lui fallut donner par écrit aux questions les plus délicates, quand il en vint à l'objection tirée des quatre majorats dont il était l'unique héritier : « Qui donc osera mettre, répondit-il, mes quatre majorats dans la balance contre le royaume des cieux ? » Libre enfin de ne plus vivre que pour Dieu seul, François de Vasconcellos couronna dignement, par huit années d'héroïques vertus et par la mort d'un saint, la victoire qu'il avait achetée si cher Pendant qu'il enseignait la grammaire aux petits enfants, son repos était bien souvent, les jours de congé, d'aller visiter les malades ou les prisonniers; et c'est à sa douce influence, dit le P. Franco, que remonte la belle et sainte coutume de réciter chaque jour le chapelet dans les prisons de la capitale. Peu de semaines avant sa bienheureuse mort, les supérieurs de la Compagnie, ne croyant pas pouvoir refuser à sa mère la consolation de le voir sur son lit de mort, le firent transporter dans un hôpital, où il expira plein de joie, au milieu des pauvres; et pour terminer cet éloge par les expressions mêmes de celui auquel il découvrit avant d'expirer les plus intimes secrets de sa conscience : « Il me sembla contempler alors, disait-il, un de ces grands Saints qu'honore l'Église; et je puis affirmer n'avoir jamais rien vu de comparable : car je sais avec certitude que le P. François de Vasconcellos suivait toujours, pour unique règle de ses actions et de ses paroles, ce qui lui semblait être le plus parfait et le plus agréable au cœur de Dieu. »

Franco, *Imag. da virt. em o novic. de Lisboa*, *p.* 686. — Id., *Ann. Glor.*, *p.* 273.—Id., *Synops. Annal.*, *p.* 332.—Cassani, *Glor. del seg. siglo*, *t.* 3, *p.* 386.

XVIII MAI.

—

Dans le courant du mois de mai de l'an 1590, mais on ne sait au juste quel jour, mourut au Japon le P. Gaspard Coelho, premier vice-provincial de la Compagnie dans ce vaste empire, dont il gouverna toutes les églises durant les dix dernières années de sa vie. Tous les historiens du Japon le placent à l'envi parmi les plus grands apôtres de l'Orient; et il ouvrit à l'Évangile, au prix de travaux et de périls presque inouïs, plusieurs de ces royaumes idolâtres, où jusqu'alors aucun missionnaire n'avait encore pu pénétrer. Presque à ses débuts, il convertissait jusqu'à dix mille infidèles en deux mois, et anéantissait le culte des faux dieux dans l'importante ville de Cori, considérée par les indigènes eux-mêmes comme le plus inexpugnable refuge des bonzes. Le pieux et intrépide prince d'Omura, dom Barthélemi Sumitanda, auquel cette ville était soumise, avait refusé plusieurs fois au P. Coelho l'autorisation d'y pénétrer : tant on regardait comme indubitable que pas un missionnaire n'y pourrait passer un seul jour, sans être immédiatement empoisonné. Mais comme l'héroïque serviteur de Dieu ne trouvait pas là de quoi s'effrayer, ce prince ne consentit enfin à lui laisser tenter l'entreprise, qu'après lui avoir fait prendre pour compagnon son propre cuisinier, en exigeant la promesse formelle qu'il n'accepterait aucun aliment, aucune boisson, préparés par toute autre main. Ces précautions n'avaient rien d'inutile ni d'exagéré; et si le P. Coelho leur fut redevable de la vie, il n'en

eut pas moins à souffrir tout ce que put inventer contre lui la rage des bonzes. Mais le triomphe de la croix n'en fut aussi que plus éclatant, et au bout de deux mois la ville entière adorait le nom de Jésus. Nommé en 1591 vice-provincial de tout le Japon, par le P. Alexandre Valignani, Gaspard Coelho parvint à suspendre pour un temps la haine mal déguisée de l'empereur contre le christianisme; et quand la persécution se déchaîna, il prit les plus sages mesures pour conserver les conquêtes de l'Évangile sans exaspérer Cambacundono. Ce fut encore à lui que les missionnaires de la Compagnie durent, vers le même temps, leur sécurité sur les mers du Japon, où la fureur des vents et des flots leur était bien moins redoutable que les innombrables jonques des corsaires. Le serviteur de Dieu ayant appris qu'ils obéissaient tous à une sorte de petit roi, dont tout le commerce des îles voisines était tributaire, lui envoya un ambassadeur, pour le prier d'accorder un sauf-conduit aux missionnaires et à leurs catéchistes, sans cesse en course pour le seul service de Jésus-Christ et le salut des âmes. Le barbare accueillit avec bienveillance l'envoyé du P. Coelho, et lui remit un voile de soie marqué de ses armes, dont la seule vue devait, à partir de ce jour, servir de sauvegarde inviolable contre les pirates, à tous les hommes apostoliques auxquels leur supérieur le remettrait.

Cartas do Japao (*coll. de D. Theotonio*), *Part.* 1, f° 352; *et Part.* 2, f° 17, 47, 126, 172, 187, 234. — *Lettere del Giapone e della cina* (1589-1590), *p.* 157. — Cardoso, *Agiolog. Lusit.*, *Mai.* 25, *t.* 3, *p.* 401, 407 [1] Ginnaro, *Saverio*

[1] Parmi les historiens du P. Coelho, les uns fixent sa mort au 25 mai, les autres au 7; d'autres enfin se bornent à dire : « dans le courant du mois de mai ». Nous ne sommes pas en mesure de trancher la question. Peut-être cependant la premiere

Orient., *Part.* 2, *p.* 140-152. — Guzman, *Hist. de las Miss.*, *t.* 2, *l.* 10, *c.* 12, 14, 18, 19, 20. — Sousa, *Orient. Conquist.*, *t.* 2, *p.* 465. — Nieremberg, *Vidas exempl.*, *t.* 4, *p.* 462. — Barbosa Machado, *Bibl. Lusit.*, *t.* 2, *p.* 343. — Crasset, *Hist. de l'Egl. du Japon*, *t.* 1, *p.* 575. — Bartoli, *Giapone*, *l.* 1, § 10, 11; et *l.* 2, §§ 3, 24, 29. — Possinus, *Hist. Soc.*, *Part.*, 5, *t.* 1, *p.* 264, 533.

date n'aurait-elle d'autre fondement que ces mots d'une lettre du P. Gilles della Motta, datée du 25 juillet de la même année : « *Già due mesi mori il P. Gaspare Coeglio.* »

N. B. Tous les auteurs dont nous venons d'invoquer le témoignage n'ont qu'une voix pour louer les vertus et les travaux apostoliques du P. Coelho. Les trois derniers font cependant quelques réserves pour ce qui tient à son administration, et lui reprochent d'avoir trop gouverné sans tenir compte des avis de ses consulteurs. Il est donc permis de douter que cet homme, d'un zèle et d'un dévouement poussés jusqu'à l'héroïsme, ait possédé au même degré le génie administratif. Cependant, et de l'aveu même de ceux qui le blâment, tous les reproches formulés contre lui ne semblent s'appuyer que sur des assertions très-vagues, et auraient besoin d'être contrôlés.

XIX MAI.

—

Le dix-neuvième jour de mai de l'an 1639, mourut à Evora, en odeur de sainteté, le P. Gaspard de Miranda, également admiré des plus grands hommes de son temps pour sa science théologique et sa connaissance pratique des choses de Dieu. Il avait enseigné pendant vingt ans la théologie morale avec tant d'éclat et une doctrine si sûre, que François Suarez, après avoir pris connaissance de ses écrits, lui demanda la permission de les faire transcrire pour son propre usage; et Mutius Vitelleschi lui témoigna le plus vif désir de les voir livrer au public, pour le bien de l'Église et l'honneur de la Compagnie. Mais les cruelles douleurs qui ne laissèrent aucune trêve au P. de Miranda, durant les dernières années de sa vie, ne lui permirent pas de soutenir un travail si rude; et il y renonça d'autant plus volontiers. qu'il ne cessait, depuis bien longtemps, de demander à Notre-Seigneur la grâce de vivre et de mourir oublié des hommes et sur la Croix. Ce grand et docte religieux n'était pas moins habile à éclairer les âmes et à les rendre souples à la direction intérieure de l'Esprit-Saint. Toutes celles qui, dans le cloître ou au milieu du monde, aspiraient, disait-on, à la vraie sainteté, venaient réclamer ses conseils; et jamais, ajoute son biographe, il ne leur dissimula, par aucune crainte ou faiblesse humaine, ce qu'il croyait être de la plus grande gloire de Dieu. Aussi, beaucoup de ceux qui préféraient leurs propres intérêts à ceux

de Jésus-Christ, n'épargnèrent ni le blâme ni même la calomnie à cette conduite du saint directeur. Mais il supporta leurs attaques avec une patience invincible, puisant toute sa force aux pieds de son crucifix, dans l'exercice assidu de l'oraison et de la pénitence. Tous les jours, il se flagellait rigoureusement et se revêtait ensuite d'un rude cilice. La nuit, il prenait son repos tout habillé, sur un peu de paille ou sur une planche; et comme si Notre-Seigneur lui-même eût voulu, plus libéralement encore, exaucer les désirs d'humiliation et de souffrance dont son fidèle serviteur était consumé, les six dernières années de l'héroïque vieillard furent moins une maladie qu'un vrai purgatoire, selon l'expression du P. Franco; ou plutôt la couronne et l'achèvement de sa sainteté. Car durant plus d'un demi-siècle que le Père de Miranda avait passé, depuis l'âge de dix-sept ans, dans cette nombreuse et fervente communauté du collége d'Evora, nul ne se rappelait lui avoir jamais vu transgresser une seule règle, ni céder à un mouvement de la nature que l'on pût taxer de faute vénielle, telle qu'il en échappe indélibérément même aux saints.

Cardoso, *Agiolog. Lusit.*, *Mai.* 19, *t.* 3, *p.* 319, 326. — Franco, *Imag. da virt. em o novic. de Evora*, *p.* 381. — Id., *Ann. Glor.*, *p.* 276. — Id., *Synops. Annal.*, *p.* 276. — Barbosa Machado, *Bibl. Lusit.*, *t.* 2, *p.* 363.

XX MAI.

—

Le vingtième jour de mai de l'an 1612, mourut au collége d'Evora le P. Gaspard Gomès, longtemps professeur de théologie, puis maître des novices, et très-habile à conduire les âmes dans les voies de Dieu. Il enseignait les sciences sacrées avec l'air et l'ardeur d'un séraphin, tant il était pénétré des choses divines; et l'on ne pouvait sans stupeur l'entendre, en classe ou hors de classe, parler de la très-sainte Trinité. D'admirables grâces intérieures le récompensèrent de cette dévotion; et leur éclat rejaillissait parfois si vivement sur son visage, que dans l'université d'Evora, les écoliers et les religieux l'appelaient à l'envi *le Prédestiné*. Ce saint homme s'était de bonne heure affranchi de toute servitude des sens ou de l'amour-propre. Il se croyait très-sincèrement indigne de tout égard, et se trouvait toujours bien mieux traité qu'il ne le méritait. Longtemps il n'eut à son usage, dans sa pauvre cellule, qu'une vieille chaise sans appui, à demi-brisée. Plus ses vêtements intérieurs étaient usés et hors de service, plus ils lui semblaient chers. Enfin c'était un grand sujet d'édification que son empressement à se déranger, plutôt que de se faire attendre un seul instant par qui que ce fût. Car il regardait un pareil retard comme également opposé à la charité fraternelle, et au respect dû à ceux qui lui tenaient la place de Dieu. Dans sa dernière maladie, comme on hésitait à lui proposer une opération capable d'ins-

pirer trop d'appréhensions et de répugnances, il s'en aperçut et dit aussitôt : « Ne craignez pas de faire tout ce que le médecin trouvera bon. Me voici prêt ! » Et il refusa même de laisser voir quelque préférence pour tels ou tels remèdes, entre lesquels il pouvait choisir, prenant très-volontiers et trouvant très-bon, disait-il, tout ce que l'obéissance lui présentait.

Franco, *Imag. da virt. em o novic. de Evora*, *p.* 202.—Id., *Ann Glor.*, *p.* 278. — Id., *Synops. Annal.*, *p.* 204. — Barbosa Machado, *Bibl. Lusit.*, *t.* 2, *p.* 354.

Le même jour mourut à Coïmbre, en 1653, le P. Paul Rodriguès, plein d'un extrême mépris pour lui-même, et d'un ardent désir de plaire en tout uniquement à Dieu. Une de ses oraisons jaculatoires les plus ordinaires avait été dès son enfance : « O mon Dieu, pardonnez à ce misérable pécheur ! » Et la rigueur avec laquelle il faisait de son corps une perpétuelle victime de pénitence, montrait assez combien ce sentiment de son indignité était en lui sincère et profond ; bien que son innocence, sa piété et surtout son obéissance fussent véritablement celles d'un ange. Aussi l'un de ses compagnons s'étant plaint un jour au Père Provincial de quelque prétendu défaut du saint religieux : « Ah ! mon Père, lui répondit celui-ci, plût à Dieu que nous eussions beaucoup de Paul Rodriguès dans cette maison ! Car sachez qu'il ne fait pas un seul mouvement en dehors de la direction de ceux qui lui tiennent la place de Dieu. »

Franco, *Ann. Glor.*, *p.* 279. — Id., *Synops Annal.*, *p.* 307.

XXI MAI.

—

Le vingt-et-unième jour de mai de l'an 1673, mourut saintement à Lisbonne le P. Jean Ribeyro, déjà prêtre avant son entrée au noviciat, et dont presque toute la vie religieuse s'écoula dans l'ombre d'un confessional, jusqu'à plus de quatre-vingts ans. Cet humble et laborieux ministère le faisait regarder toutefois comme un des apôtres de cette grande ville; et pour faire avancer plus sûrement dans les voies de Dieu ceux qui lui confiaient le soin de leur âme, le zélé confesseur avait obtenu de les réunir tous les mercredis, dans une chapelle de la maison professe, où il leur expliquait en détail les différentes manières de prier, et toutes les industries du *Livre des Exercices*, avec d'admirables fruits de salut et de sainteté.

Franco, *Ann. Glor.*, *p.* 280. — Id., *Synops. Annal.*, *p.* 356.

La même année, mais on ne sait au juste quel jour, moururent ensemble au milieu des flots, près des côtes de la Guinée, sept religieux de la Compagnie, la plupart encore à la fleur de l'âge, et qui venaient de se dévouer généreusement à la rude mission d'Angola. D'après les

récits de quelques nègres, témoins de leur lamentable naufrage, deux de ces intrépides missionnaires étaient parvenus à gagner la côte ; mais ils y rencontrèrent une tribu d'anthropophages qui les mit en pièces et les dévora. Les cinq autres furent engloutis par la mer avec la plus grande partie des passagers. Leur supérieur, le P. Louis de Sousa, n'en était pas du reste à son premier naufrage ; et il avait depuis longtemps fait à Notre-Seigneur le sacrifice de sa vie. On disait de lui que la rigueur presque sans bornes avec laquelle il traitait son corps semblait l'avoir mis au-dessus de toutes les répugnances de la nature. Parmi les six autres que l'obéissance avait désignés pour l'accompagner, la seule pensée des souffrances presque intolérables qu'offrait alors l'apostolat des tribus africaines, en fit reculer un, à la veille même du départ. Mais aussitôt un jeune professeur de grammaire du collége d'Evora s'offrit pour le remplacer ; et après une courte navigation, où sa ferveur lui avait déjà mérité la vénération de tout l'équipage, il eut ainsi l'honneur de mourir victime de son héroïque dévouement.

Franco, *Ann. Glor.*, *p.* 378. — Id., *Synops. Annal.*, *p.* 354.

XXII MAI.

—

Le vingt-deuxième jour de mai de l'an 1617, mourut glorieusement, à Omura, le Bienheureux Père Jean-Baptiste Machado de Tavora, âgé de trente-sept ans, et le premier des trente-trois enfants de la Compagnie inscrits par le Souverain-Pontife Pie IX au catalogue des bienheureux martyrs du Japon. Né dans l'île de Terceira, d'une riche et noble famille, et parvenu au terme de ses études, Jean-Baptiste Machado ne songeait point à embrasser la vie religieuse. Mais au moment où il semblait près de conclure une alliance digne de sa fortune et de son rang, un de ses jeunes condisciples, qui allait se voir enlever, par cette union, l'objet de ses plus ardents désirs et de ses secrètes espérances, imagina la ruse la plus singulière pour se débarrasser d'un si redoutable concurrent. Il feignit de vouloir entrer dans la Compagnie; et comme pour justifier son projet aux yeux du jeune Machado, il ne cessait de lui retracer en toute rencontre le bonheur d'une vie uniquement consacrée à l'amour de Dieu et à la conquête des âmes. Bientôt il vint à bout d'éteindre en effet tout autre amour, dans le cœur de son ami, et fut ainsi l'étrange instrument des desseins de Dieu, qui prédestinait l'héritier du vieux et illustre sang des Tavora, non aux jouissances de la fortune et de la gloire humaine, mais à la gloire des apôtres, des martyrs et des Bienheureux. Parti pour l'Orient, deux ans à peine après son noviciat, le P. Machado consacra d'abord huit

années aux courses lointaines et aux études préparatoires qui devaient lui ouvrir l'entrée du Japon. Il eut enfin la joie d'y pénétrer en 1609, et cultiva pendant près de cinq ans la belle mission de Méaco. Mais enlevé à son église par l'édit de bannissement qui proscrivait tous les missionnaires, il allait partir pour l'exil, lorsque, à force de prières et de pénitences, il obtint de Notre-Seigneur, comme il l'avait prédit secrètement à quelques-uns de ses néophytes, la grâce de rester caché parmi eux. Il put ainsi travailler encore, près de trois ans, à soutenir leur courage, au milieu du feu des persécutions. Mais au mois d'avril de l'an 1617, ayant reçu l'ordre d'aller consoler et fortifier les pauvres habitants des îles de Goto, au moment même où il s'embarquait, un messager des chrétiens de Nagazaqui vint le supplier de suspendre au moins son départ, car une troupe d'espions était sur ses traces. Le serviteur de Dieu se mit alors en prière, suppliant Notre-Seigneur de lui faire connaître son bon plaisir; et se relevant avec un visage serein : « Si je tombe aux mains de ceux qui me cherchent, répondit-il, ce sera pour moi un double bonheur, de sacrifier ma vie pour le salut des âmes et pour l'obéissance qui m'envoie. » Découvert en effet peu de jours après son entrée dans une de ces îles : « Voici, dit-il à ceux qui s'emparèrent de sa personne, voici donc enfin l'heure bienheureuse après laquelle je soupire depuis huit ans! » Cependant la violence des vents et de la mer contraignit ses gardes à demeurer près de quatre jours sur ce rivage, sans pouvoir franchir le détroit qui les séparait d'Omura. Le Bienheureux en profita pour convoquer les néophytes des environs, leur donner ses derniers avis, et les armer contre tous les assauts et toutes les menaces de l'enfer, en leur administrant une dernière fois les deux sacrements de pénitence et d'eucharistie. Puis, au moment de s'embarquer, il conjura le chef des satellites de lui mettre une chaîne au cou et de

lui lier les mains derrière le dos, selon la coutume japonaise, afin qu'il eût la joie, disait-il, de se voir traité en véritable captif de Jésus-Christ. Mais la vénération qu'avaient conçue pour lui ces infidèles, depuis qu'ils le tenaient en leur pouvoir, ne leur permit pas de le traîner comme un malfaiteur vulgaire; et ils semblaient bien moins, disent les actes de son martyre, le mener en captivité que lui servir de garde d'honneur. A son entrée dans les cachots du prince d'Omura, le P. Jean-Baptiste vit venir à lui, rayonnant de joie, le Bienheureux Pierre de l'Assomption, de l'ordre de Saint-François; et se prosternant aussitôt l'un et l'autre, ils tentèrent de se baiser mutuellement les pieds, mais ne parvinrent qu'à s'embrasser tous deux tendrement. On ne peut lire sans émotion, dans les dernières lettres du P. Machado à ses supérieurs et à ses frères, durant les trois semaines de sa captivité, quels furent les saints exercices, les conversations et la douce joie de ces deux bienheureux martyrs, en attendant le jour de leur triomphe. « Je n'oserais dire tout mon bonheur, écrivit-il à plusieurs reprises, si je ne voyais si évidemment qu'il n'y a là rien qui soit de moi. Tout y est de Dieu, sans autre appui que sa main divine! Jamais le peu que je puis par moi-même, et tout ce dont je me sens capable avec son secours, ne m'avait apparu dans une si vive lumière! Maintenant je commence à être enfin vraiment, ce me semble, de la Compagnie de Jésus. Et l'union de ma volonté à la volonté de mon Seigneur est telle en ce moment, ajoutait-il, que j'accepterais avec autant de joie, pour lui plaire, ou de languir dans les ténèbres de n'importe quelle prison, captif jusqu'au jour du jugement, ou de lui donner aujourd'hui même mon sang et ma vie. » Peu d'heures avant de marcher à la mort, instruits en même temps, tous deux, à l'autel, par Notre-Seigneur, qu'ils célébraient pour la dernière fois le saint sacrifice, les saints martyrs se

dévoilèrent cette bienheureuse nouvelle ; puis, aussitôt après la lecture de leur sentence, ils suppléèrent, par une rude flagellation, aux tourments que la mort par le glaive allait leur refuser, et récitèrent ensuite les litanies de Notre-Dame et de tous les Saints, qu'ils espéraient voir dans quelques moments auprès du trône de Dieu. Enfin quand l'heure après laquelle ils soupiraient si ardemment fut près de sonner, refusant le dernier repas qui leur était offert, dans l'espoir et l'attente de la cène éternelle à laquelle Jésus-Christ les invitait, selon la belle expression du Bienheureux Camille Costanzo leur historien, ils marchèrent ensemble au supplice, leur crucifix à la main; et durant ce trajet ils eurent encore le bonheur de regagner à Jésus-Christ, et de fortifier même pour le martyre, plus d'un apostat.

Decretum Beatific. CCV. MM. Jap. Romæ, 1867. — *Acta Beatific. CCV. MM. Jap.* — Boero, *Relatione della glor. morte di CCV. MM.*, § 2. — Lorenzo delle Pozze. *Lettere Annue del Giapone*, 1615-1619, *p.* 260. — Cardim, *Fascicul. e Japp. Flor.*, *p.* 59. — Cardoso, *Agiol. Lusit.*, *Mai.* 22, *t.* 3, *p.* 364, 374. — Cordeyro, *Hist. Insul.*, *p.* 418-424. — Guerreiro, *Glor. Cor.*, *Part.* 4, *c.* 48. — Franco, *Imag. da virt. em o novic. de Lisboa*, *p.* 336. — Id., *Ann. Glor.*, *p.* 281. — Bartoli, *Giappone*, *l.* 4, §§ 4, 5, 6. — Barbosa Machado, *Bibl. Lusit.*, *t.* 2, *p.* 600. — Cordara, *Hist. Soc.*, *Part.* 6, *t.* 2, *p.* 119. — Nieremberg, *Vidas Exempl.*, *t.* 4, *p.* 194. — Alegambe, *Mort. Illustr.*, *p.* 307. — Tanner, *Soc. Jesu usq. ad sang.*, *p.* 278. — Crasset, *Hist. de l'Egl. du Japon*, *t.* 2, *p.* 308. — Charlevoix, *Hist. et Descr. du Japon*, *t.* 2, *p.* 221. — Nadasi, *Ann. dier. memor.*, *p.* 279. — Drews, *Fasti Soc.*, *p.* 195. — Patrignani, *Menolog.*, 22 *Magg.*, *p.* 151.

Le même jour, mourut en 1574, sous la lance des schismatiques, le P. Gonsalve Cardoso, d'abord humble Frère Coadjuteur au service des premiers apôtres de l'Ethiopie; puis contraint par le saint patriarche André Oviédo d'accepter l'honneur du sacerdoce, et de ne plus travailler qu'au salut de cette Église renaissante, qu'il arrosa le premier de son sang. La prière, la fatigue et une large part aux opprobres et aux souffrances de Jésus-Christ faisaient les plus chères délices de cet admirable serviteur de Dieu, comme l'attestèrent avec serment les témoins de sa sainte vie; et il n'était pas, ajoutent-ils, de cœurs si endurcis et si inflexibles, dont ne triomphât l'excès de sa charité. Après quelques années d'un apostolat d'autant plus pénible que le voisinage des Mahométans, maîtres des deux ports de Massaouah et d'Arkiko, exposait ses pauvres néophytes à de continuelles incursions, le P. Cardoso avait reçu l'ordre d'accompagner, jusque vers le royaume de Dembéa, sur les bords du Nil, toute une tribu d'émigrants, qui s'exilaient pour sauver du moins leur vie et leur liberté. Mais au moment de quitter le saint patriarche qui l'envoyait : « Mon Père, dit-il à Oviédo, béni soit Dieu Notre-Seigneur! Je n'arriverai pas aux frontières de Dembéa, et je ne reviendrai plus vers vous. Cependant mon cœur déborde de joie : car mes derniers pas auront été dirigés par l'obéissance, qui m'est incomparablement plus chère que la vie. » Dieu lui avait en effet révélé le temps et les détails de sa mort prochaine, comme il en fit l'aveu, quelques jours après, au P. François Lopès; et peu d'heures avant de tomber sous la lance des schismatiques : « Mon Père, dit-il à son cher compagnon, quand nous serons, dans quelques instants, frappés l'un et l'autre, hâtez-vous de chercher un refuge au milieu des bois : car Notre-Seigneur veut que vous me sur

viviez, pour veiller au salut de ces pauvres âmes et à la conservation de leur foi ! »

Tellez, *Hist. Ger. da Ethiopia*, *p.* 167, 194.—Id., *Chron. da Comp.*, *t.* 2, *p.* 687. —Cassani, *Glor. del. seg. sigl.*, *t.* 1, *p.* 332.—Souza, *Orient. Conquist.*, t. 2, *p.* 609. — Cardoso, *Agiolog. Lusit.*, *Mai.* 22, *t.* 3, *p.* 363, 373. — Godignus, *De Abassinorum rebus*, *p.* 408. — Franco, *Imag. da virt. em o novic. de Lisboa*, *p.* 173. — Id., *Ann. Glor.*, *p.* 282. — Du Jarric, *Hist. des choses plus mémor. ez Indes Orient.*, *t.* 2, *p.* 223. — Alegambe, *Mort. Illustr.*, *p.* 76. — Tanner, *Soc. Jesu usq. ad sang.*, *p.* 179. — Sacchinus, *Hist. Soc.*, *Part.* 4, *p.* 58. — Guzman, *Hist. de las Miss.*, *l.* 3, *c.* 21. — Nadasi, *Ann. dier. memor.*, *p.* 278. — Drews, *Fasti Soc.*, *p.* 195. — Patrignani, *Menolog.* 22 *Magg.*, *p.* 151.

XXIII MAI.

—

Le vingt-troisième jour de mai de l'an 1599, mourut saintement, à Coïmbre, le Frère Coadjuteur Pierre Francisco, compagnon du P. Antoine de Proensa, durant les ravages de la peste qui désolait alors cette grande ville, et martyr de son dévouement au service des moribonds. Le nom et la charité de ces deux héroïques enfants de la Compagnie demeurèrent longtemps en bénédiction parmi ceux qui leur survécurent, et ne sauraient être séparés. Quand le fléau se fut déchaîné, tandis que les PP. Georges de Tavora, Emmanuel Rodriguès et le Frère Louis Antunès allaient planter leur tente hors de la ville, à l'entrée d'un bois d'oliviers qui servait de refuge et de lazaret à une multitude presque innombrable, Antoine de Proensa se sentit vivement pressé de s'exposer aussi à la mort dans l'intérieur même de Coïmbre. Or pendant qu'il était en prière aux pieds du Saint-Sacrement, conjurant le Sauveur d'accepter son désir et le sacrifice de sa vie, mais sans en avoir dit encore un seul mot à son supérieur, celui-ci l'appela, lui offrit d'entrer le premier dans une carrière si périlleuse, et lui laissa le choix de son compagnon. Antoine de Proensa choisit à l'instant Pierre Francisco, ne voyant pas un seul de nos Frères plus digne d'un pareil honneur; et tous deux aussitôt sortirent du collége, pour aller s'établir près d'une chapelle de Notre-Dame, qui devint comme le centre d'où ils parcouraient sans relâche la ville en tout sens. C'était là que

chaque matin, vers l'heure où le Père achevait de célébrer le saint sacrifice, tous les nouveaux malades, portés à l'hôpital par ordre des magistrats, se faisaient conduire auparavant, afin de recevoir au moins l'absolution de leurs péchés. Puis les deux serviteurs de Dieu se mettaient ensuite à parcourir les rues et les places publiques, portant une torche à la main pour purifier l'air, selon l'ordonnance des médecins. De distance en distance, ils élevaient la voix, et avertissaient de leur présence tous ceux qui ressentaient les premières atteintes du fléau. Beaucoup de ces malheureux se traînaient alors au seuil de leurs maisons, afin d'y recevoir les derniers sacrements; et lorsqu'ils n'avaient plus la force de quitter leur lit ou leur chambre, le Père appliquait une échelle à quelque fenêtre entr'ouverte, pour leur donner, de là, une dernière absolution : car il avait défense de pénétrer dans ces foyers de mort, sans une nécessité absolue, pour réserver sa vie et ses soins à un plus grand nombre de ces misérables. Mais quand le salut d'une âme l'exigeait, il entrait sans crainte, armé, pour toute défense, du signe de la croix. Durant ce temps, Pierre Francisco sondait les maisons du voisinage, d'où il revenait signaler au Père tous ceux qui pouvaient avoir besoin de son ministère; puis il les préparait lui-même aux derniers sacrements et à la mort, avec un dévouement que ni dégoût ni péril n'effrayait. Enfin le jour de l'Ascension, pendant qu'il servait la messe au P. de Proensa, le F. Francisco tomba subitement frappé, sur les degrés mêmes de l'autel. Mais reprenant bientôt l'usage de ses sens, il put se relever, s'avança pour recevoir en viatique le corps de Jésus-Christ, et après trois jours d'agonie, remit plein de joie sa sainte âme entre les mains de Notre-Seigneur. Quant au P. Antoine de Proensa qui n'aspirait qu'à une mort semblable, Dieu le préserva de toute atteinte; mais, pour échapper aux honneurs

et aux actions de grâces que prodiguait à sa charité la ville de Coïmbre, il demanda, l'année suivante, à consacrer les restes de sa vie au salut des royaumes infidèles de l'Orient, et parvint, dit le P. Franco, à se dérober si complétement à la reconnaissance du Portugal, que même le temps et le lieu de ses derniers travaux et de sa mort nous sont demeurés inconnus.

Cardoso, *Agiolog. Lusit.*, *Mai.* 23, *t.* 3, *p.* 379, 383. — *Litt. Ann. Soc.*, *A.* 1599, *p.* 161, 165. — Alegambe, *Heroes et Vict. Charit.*, *p.* 20. — Franco, *Ann. Glor.*, *p.* 283. — Id., *Synops. Annal.*, *p.* 170. — *Stichtb. Lev. van een. Broed Coadj*, *t.* 2, *p.* 258.

Le même jour mourut, dans l'île de Fayal, en 1655, le Frère Coadjuteur André Motta, qui jouissait, parmi la population des Açores, d'une réputation de sainteté comparable à celle des hommes apostoliques les plus illustres; et l'un d'eux, le P. Laurent Rebello, assurait que l'histoire de la Compagnie ne lui offrait aucun religieux du même degré, dont les vertus lui parussent plus dignes d'admiration. La prière, le travail et la pénitence se partageaient toute sa vie. Il se flagellait deux fois chaque jour avec une rigueur extrême, et travaillait revêtu d'un rude cilice, pour faire de son corps un sacrifice continuel à Notre-Seigneur. Le soir, il se reposait le plus souvent des fatigues de son office, en demeurant aux pieds du saint tabernacle une grande partie de la nuit. Enfin les dimanches et les fêtes n'étaient pour lui qu'un doux et perpétuel entretien de cœur avec Dieu. Une multitude immense accourut à ses funérailles, surtout les pauvres qui l'appelaient leur père, et rappelaient avec quelle

charité il avait coutume de les accueillir à toutes les heures, comme les membres souffrants de Jésus-Christ, sans se lasser jamais de leurs plus indiscrètes importunités.

Franco, *Ann. Glor.*, *p.* 283. — Id., *Synops. Annal.*, *p.* 313.

XXIV MAI.

—

Le vingt-quatrième jour de mai de l'an 1611, mourut saintement au Brésil le P. Ignace de Tolosa, choisi par saint François de Borgia pour succéder au Bienheureux Ignace d'Azevedo dans le gouvernement de cette Province. Il s'appelait l'esclave de la Compagnie et se traitait vraiment en esclave, ne recherchant que le travail et la dernière place parmi ses frères. Aussi son affliction fut extrême quand il se vit soudain placé à la tête des plus illustres apôtres du Nouveau-Monde. Son premier mouvement fut alors d'aller se jeter aux pieds de son crucifix; et lui offrant les lettres qui le contraignaient d'accepter cette dignité : « Vous seul, ô mon Seigneur, s'écria-t-il, vous seul avec votre sainte mère, prenez en main le gouvernement de la Province qui m'est confiée! » A l'instant même, suivant le témoignage authentique du saint P. Georges Rijo, une lumière miraculeuse jaillit de l'image du Sauveur; et l'humble serviteur de Dieu reçut l'intime et ferme assurance que sa prière était exaucée. Parvenu au Brésil en 1572, avec seize nouveaux ouvriers, que le martyre de leurs devanciers n'avait fait qu'animer d'une ardeur nouvelle, Ignace de Tolosa n'épargna rien pour assurer partout le règne de Jésus-Christ, comme il s'y était engagé avant son départ. L'histoire du Brésil est pleine d'admirables détails sur les honneurs qu'il fit rendre surtout au Très-Saint-Sacrement, et sur les fruits de sainteté dus à la fréquente communion, dont il fut

l'un des apôtres les plus dévoués. Il en inspirait un tel désir et en même temps une idée si haute, que, pour s'en approcher plus souvent et plus dignement, beaucoup de Portugais et de sauvages embrassèrent les vertus les plus héroïques. Durant environ trente-huit ans, cet infatigable serviteur de Dieu ne recula devant aucun péril et aucune fatigue pour propager ainsi l'amour de son Seigneur; et ceux qui l'accompagnaient parmi ces vastes régions attribuèrent plus d'une fois à ses mérites d'avoir pu échapper à une mort certaine : soit au milieu des flots, soit sous les flèches et la massue des peuplades anthropophages, qui réunirent un jour, en embuscade, jusqu'à cinquante canots de guerre pour l'assaillir, et prirent la fuite en le voyant paraître, frappés d'une épouvante que nulle force humaine n'eût pu, ce semble, leur inspirer.

CARDOSO, *Agiolog. Lusit.*, *Mai.* 24, *t.* 3, *p.* 390, 398. — FRANCO, *Ann. Glor.*, *p.* 285. — SACCHINUS, *Hist. Soc.*, *Part.* 4, *p.* 32, 62. — VASCONCELLOS, *Vida do Ven. P. Joseph de Anchieta*, *p.* 283.

Le même jour, à Lisbonne, mourut en 1584, âgé seulement de vingt-trois ans, le Frère Édouard de Ménézès, demeuré l'unique héritier d'une des plus illustres familles du Portugal, après la glorieuse mort de ses frères, à la fatale journée d'Alcazar Kébir. Bien qu'il n'eût pas encore à cette époque terminé son noviciat, aucun assaut de ses amis ou de ses proches ne put le décider à se laisser rejeter dans le monde, sous pretexte d'y conserver le nom et la gloire de ses ancêtres. Son amour

des abaissements l'avait fait surnommer le fléau de la noblesse, et provoquait parmi ses frères une sainte émulation pour les offices les plus rebutants. Avant sa mort, Dieu l'éprouva par une année entière de vives douleurs; mais ni la souffrance ni l'ennui ne lui arrachèrent d'autre prière que celle du Sauveur au jardin des Olives : « Que votre volonté soit faite, ô mon Père! » Et quand il ressentit enfin les dernières étreintes de l'agonie : « O Jésus, s'écria-t-il, qu'il en coûte peu de mourir pour vous! et que de bon cœur je vous offrirais le sacrifice de plus d'une vie! »

FRANCO, *Imag. da virt. em o novic. de Coimbra*, *t.* 1, *p.* 737. — ID., *Ann. Glor.*, *p*. 285. — ID., *Synops. Annal.*, *p*. 139.

XXV MAI.

—

Le vingt-cinquième jour de mai de l'an 1716, mourut en odeur de sainteté, au collége de Coïmbre, le Frère Coadjuteur Pierre Dias, parfait modèle de vie intérieure et d'assiduité au travail, durant les quarante années qu'il vécut dans la Compagnie. Nul, en particulier, n'était plus fidèle aux règles de la modestie et du silence, qu'il regardait comme les deux gardiennes par excellence de l'esprit d'oraison et de la présence de Dieu. Les docteurs de Coïmbre les plus versés dans la science des saints et dans la conduite des âmes demandaient souvent l'autorisation de le consulter, et ne pouvaient assez admirer les lumières surnaturelles que l'Esprit-Saint communiquait à cet humble et obéissant religieux. Les jeunes étudiants, à la veille de leurs épreuves les plus redoutées, venaient en foule se recommander à ses prières et lui attribuaient hautement ensuite tous leurs succès. Pour prolonger ses entretiens avec Notre-Seigneur, sans rien dérober toutefois du temps qu'il devait au travail, Pierre Dias avait obtenu de retrancher au moins une heure de son sommeil, et de la consacrer à la prière. Aussi quand, après avoir satisfait à tous les devoirs de son office, le bon Frère, fidèle à sa règle, venait se remettre à la disposition de ses supérieurs, ceux-ci l'envoyaient bien souvent se reposer au pied du saint tabernacle, sachant à merveille combien lui était doux un pareil repos. A sa bienheureuse mort, les Scolastiques de Coïmbre, pour lesquels il avait offert tant de prières et

d'actes de vertu, voulurent lui en témoigner leur reconnaissance, et couvrirent de fleurs son saint corps, exposé auprès de l'autel à la vénération publique en attendant l'heure des funérailles, comme la précieuse dépouille d'un des plus fidèles amis de Dieu.

Franco, *Ann. Glor.*, *p.* 287.

XXVI MAI.

—

Le vingt-sixième jour de mai de l'an 1616, mourut au collége de Bahia, en odeur de sainteté, le P. Pierre da Costa, dont le nom figure avec honneur sur la double liste des plus saints personnages du Portugal et des plus grands apôtres du Brésil, dressée par Antoine Cardoso et Simon de Vasconcellos. Mais par malheur ni l'un ni l'autre ne nous a transmis les détails de cette longue et vaillante carrière. Tout ce que nous en savons, c'est que le P. Pierre da Costa avait passé plus de soixante ans au service des sauvages du Nouveau-Monde, et que, pour prix de ses travaux et de sa vie humble et crucifiée, Notre-Seigneur lui avait accordé le don des miracles et la conversion d'une multitude presque infinie de ces pauvres barbares. Un peu avant sa mort, le Sauveur lui fit voir, dans un merveilleux ravissement, la gloire dont jouissait déjà, parmi les bienheureux, le P. Louis de Gram, l'un de ses plus chers compagnons, et qu'il allait bientôt partager lui-même dans le paradis.

Cardoso, *Agiolog. Lusit.*, *Mai.* 26, *t.* 3, *p.* 413, 416. — Vasconcellos, *Catal. dos Var. Insign.*, 23.

Vers le même temps et parmi les mêmes tribus du Brésil, les Pères Jacques, Balthasar et Jean Fernandès, Emmanuel Viégas, Sébastien Gomès, Martin da Rocha et Louis de Gram, sur lesquels nous n'avons guère plus de détails, faisaient également l'admiration du Nouveau-Monde par leurs héroïques vertus, et conquéraient à Jésus-Christ des nations entières, au prix de fatigues et de souffrances vraiment inouïes.

Jacques Fernandès, mort parmi ses chers Indiens de Rérigtiba, avait pénétré sept ou huit fois jusqu'au fond du désert, et en avait ramené plus de dix mille âmes, pour fonder les belles réductions voisines d'Espirito Santo. Dans un de ses voyages, où l'épuisement et la maladie venaient de l'arrêter à près de deux cents lieues de la colonie, il vit arriver soudain deux vieillards centenaires, venus eux-mêmes de près de cent lieues. Car, ayant entendu parler des envoyés du Grand-Esprit, ils voulaient, disaient-ils, avant de mourir, recevoir l'eau qui purifiait les âmes; et à peine l'eurent-ils reçue qu'ils expirèrent entre ses bras.

Balthasar Fernandès, que vingt-cinq années du plus humble et du plus dur travail pourraient faire appeler justement le Claver du Brésil, s'était consacré tout entier au salut des nègres; et un seul trait peut faire juger de son dévouement à leurs âmes. Un jour qu'il allait en toute hâte assister un pauvre mourant, le cheval qu'on lui avait amené le jeta rudement à terre et, le foulant aux pieds, lui creva un œil. Le corps brisé, le visage en sang, l'homme apostolique n'en poursuivit pas moins sa route jusqu'à la misérable case du moribond; et quand il revint ensuite à Bahia se livrer aux mains du Frère infirmier : « Oh! que je suis heureux, lui dit-il : au prix d'un œil, Dieu m'a donné le salut d'une âme qui le bénira éternellement ! »

Jean Fernandès Gato, né dans l'île de Terceira, et mort dans la

résidence de Santiago après un apostolat de trente-trois ans, passait, dit Vasconcellos, pour un prodige de zèle et un cœur tout embrasé du feu des apôtres, même parmi ces grands missionnaires formés à l'école et sur les exemples d'Anchieta et d'Almeida. L'histoire de la Compagnie signale en particulier ses travaux pour la conversion des Carijes, et les obstacles qu'il rencontra bien moins de la part des Indiens que des chasseurs d'esclaves, qui faisaient dire en secret aux barbares de se défier des missionnaires, sachant très-bien qu'ils n'avaient pas eux-mêmes de plus grands adversaires dans leur infâme trafic de bétail humain.

Emmanuel Viégas, père de la tribu des Maromomis, exhalait un tel parfum de sainteté, qu'après avoir vécu peu de jours près de lui, un Visiteur envoyé de Rome au Brésil n'hésita pas à dire hautement : « Quand de toutes mes fatigues sur terre et sur mer je n'aurais dû tirer d'autre consolation que celle de voir le saint Père Emmanuel Viégas, je m'en croirais assez libéralement payé. »

Sébastien Gomès, pour prix de son zèle, avait été privé de la vue par les jongleurs de Maruiri, qui se vantèrent de l'avoir mis ainsi, sur un ordre exprès des démons, dans l'impuissance d'offrir désormais contre eux le saint sacrifice : tant il leur semblait redoutable, quand il tenait entre ses mains le corps du Sauveur et l'offrait au Père éternel pour la ruine de leur empire.

Martin da Rocha était si cher au cœur de Notre-Seigneur qu'au témoignage du P. Simon de Vasconcellos, le Sauveur lui-même daigna le communier de sa propre main.

Enfin Louis de Gram, douze ans Provincial du Brésil, et dont le P. Pierre da Costa vit l'âme dans la gloire du paradis, tout éclatante de lumière, faisait ses immenses voyages pieds nus, souffrant

avec une incroyable joie la faim et la soif, les naufrages et les maladies, les périls de mort et les outrages. Mais cette fermeté d'âme vraiment invincible s'alliait à la charité la plus tendre ; et, selon l'expression d'un des historiens du Brésil, les cœurs de ses enfants n'avaient pas de blessures si envenimées que la douceur de sa parole ne sût les guérir comme par un divin enchantement.

VASCONCELLOS, *Vida do P. Joam de Almeida, p.* 33, 75, 104, 126 *; et Breve Catalogo dos Varoens insignes da Companhia de Jesu que floreceram em virtude na Provincia do Brazil.*— (*Cf.* FRANCO , *Ann. Glor., p.* 254. — CORDARA , *Hist. Soc., Part.* 6, *t.* 1 , *p.* 223, 472 *; et t.* 2, *p.* 249.)

XXVII MAI.

—

Le vingt-septième jour de mai de l'an 1634, mourut, au collége de Coïmbre, après cinquante-sept années de vie religieuse, le P. Jacques Monteyro, l'un des plus excellents auteurs ascétiques de sa patrie, et dont *l'Art de prier* passe pour un chef-d'œuvre, au témoignage des Portugais. Entré à l'âge de quinze ans dans la Compagnie, il y avait apporté un caractère plein d'enjouement et de vivacité, joint à des talents littéraires dont l'éclat même n'était pas sans péril pour sa perfection religieuse; et parvenu à l'âge de trente ans, il s'était acquis la réputation d'un éminent professeur de rhétorique, mais n'avait encore fait preuve que d'une vertu fort ordinaire, lorsqu'un sacrifice héroïque fut pour lui le point de départ de la plus haute sainteté. A l'occasion d'une fête solennelle, qui devait réunir tout ce que la ville et l'université de Coïmbre comptaient alors de plus distingué, Jacques Monteyro venait de mettre la dernière main à une tragédie latine, et il avait tout droit de compter sur des applaudissements universels. Soudain, sans aucun prétexte apparent, sans ombre de ménagement pour la réputation du jeune professeur, les invités furent prévenus que la fête n'aurait pas lieu. Ce fut une rude secousse pour la vertu du P. Monteyro; et son imagination en fut si vivement agitée, la nuit suivante, qu'un vaisseau se brisa dans sa poitrine et qu'il vomit des flots de sang. Le lendemain, de hauts et puissants personnages, dont les enfants étaient ses élèves,

vinrent lui témoigner toute la part qu'ils avaient prise à son humiliation, et lui faire les offres les plus brillantes, s'il voulait sortir de la Compagnie. Mais repoussant avec une sainte indignation des conseils si honteux, et s'élevant à des pensées plus dignes de sa vocation, le jeune religieux alla se jeter aux pieds de son supérieur, et lui demanda, pour toute grâce, la liberté de faire sur-le-champ les *Exercices de saint Ignace*, sans nul souci de ce que son absence pour un pareil motif laisserait peut-être encore soupçonner. L'Esprit-Saint l'en récompensa par des lumières si vives et une détermination si ferme d'être tout à Dieu, qu'il sortit de cette retraite véritablement transfiguré; et les quarante dernières années de sa vie furent, sans un seul moment de relâche, des années de saint. « Oh! que nos progrès dans la perfection seraient prompts et sûrs, disait-il souvent dans la suite, si notre application à l'examen particulier était plus sérieuse! » Ce fut là en effet qu'il porta ses premiers efforts, n'y laissant impunie aucune négligence, à l'exemple de saint Ignace. Dès lors aussi et jusqu'à sa mort, même pendant qu'il exerçait la charge de Recteur ou de Provincial, il voulut avoir toujours près de lui comme un ange gardien qui l'avertît de tous ses défauts; et il le remerciait avec effusion de l'aider, disait-il, à ne plus tant déplaire au Saint-Esprit. Il obtint, vers le même temps, de donner au moins deux heures chaque nuit au saint exercice de l'oraison; mais à toutes les fêtes de Notre-Seigneur ou de Notre-Dame, il le commençait à minuit, pour ne finir qu'avec la communauté. A peine se rencontrait-il d'ordinaire, en toute une année, quatre ou cinq jours plus solennels, où il ne flagellât rudement son corps et ne l'enveloppât d'un large cilice que, même durant ses infirmités, il voulait porter au moins à l'autel. Quand le Saint-Sacrement était exposé dans notre église et que le serviteur de Dieu n'était pas retenu ailleurs par l'obéissance, il demeurait pros-

terné sans interruption aux pieds de Notre-Seigneur, du matin au soir, jusqu'à ce qu'il l'eût vu rentrer dans son tabernacle, sans songer même à prendre un peu de repos ou de nourriture. Et l'on attribua bien moins à ses conseils qu'à la douce influence de ses exemples, l'ardeur d'un grand nombre de religieux qui vivaient avec lui, pour l'esprit intérieur et le mépris de toute satisfaction humaine, qu'avaient portés si loin les premiers Pères de la Compagnie. Nommé à plusieurs reprises maître des novices, le P. Monteyro nous a laissé, dans son *Art de prier*, comme un écho de cet esprit qu'il leur inspirait. Aussi les jeunes religieux qu'il avait formés n'étaient pas de ceux-là, disent ses biographes, dont la barque fait eau dès la sortie du port et risque de sombrer au souffle des premiers orages. On les distinguait au contraire à la fermeté inébranlable de leur dévouement et de leur fidélité à toutes les règles. Quand il rencontrait l'un d'entre eux allant ou venant, durant la journée : « Mon « cher Frère, lui disait-il parfois de l'air le plus paternel, mon cher « Frère, à quoi pensez-vous en ce moment ? » Car il n'avait rien tant à cœur que de les habituer à la sainte et familière présence de Dieu. Toutes ses leçons en un mot et tous ses exemples tendaient à leur inspirer une dévotion également tendre et généreuse pour le Sauveur et sa sainte Mère. Il semblait surtout hors de lui, dès qu'il avait à parler des mystères de Jésus naissant ou mourant; et ce fut lui qui, sur le conseil de Suarez, introduisit dans sa Province la sainte coutume de communier le jour de Noël à la messe de minuit. Aussi les Pères de Rome, peu après sa mort, firent-ils graver une image qui représentait le P. Monteyro environné de ses novices, et prosterné au pied de la crèche. Enfin, pour récompenser tant d'amour, on assure que la très-sainte Mère de Dieu daigna lui apparaître, et que le Sauveur lui révéla l'heure précise de son bienheureux départ pour le paradis.

Nuno da Cunha, *Vida do P. Diogo Monteyro da Comp. de Jesus.* (Cette vie sert d'introduction à l'ouvrage posthume du P. Monteyro : *Meditaçoens dos attributos divinos, Roma*, 1671.) — Cardoso, *Agiolog. Lusit.*, 27 *Mai.*, *t.* 3, *p.* 422, 428. — Franco, *Imag. da virt. em o novic. de Evora*, *p.* 554. — Id., *Ann. Glor.*, *p.* 288. — Id., *Synops. Annal.*, *p.* 263. — Tellez, *Chron. da Comp.*, *t.* 1, *p.* 156 ; *et t.* 2, *p.* 114. — Barbosa Machado, *Bibl. Lusit.*, *t.* 1, *p.* 679. — Sotuellus, *Bibl. Script. Soc.*, *p.* 172. — Nieremberg, *Honor del Gran Patr.*, *t.* 3, *p.* 562. — Francisco de Santa-Maria, *Ann. Hist. Diar. Part.*, *Mai.* 27. — Nadasi, *Ann. dier. memor.*, *p.* 287. — Drews, *Fast. Soc.*, *p.* 202. — Patrignani, *Menolog.*, 27 *Magg.*, *p.* 191.

XXVIII MAI.

—

Le vingt-huitième jour de mai de l'an 1774, mourut près de Lisbonne, au fond des souterrains du fort Saint-Julien, le P. François de Albuquerque, l'un des cent trente déportés de la Province de Goa, dont le martyre fut le plus cruel et le plus lent. Quand on relit la description des cachots de Pombal, tracée par quelques-unes de ses victimes dont le seul crime était la fidélité à leur vocation, il est difficile de croire que les trop fameuses prisons d'Omura ou de Nagazaqui, auprès desquelles toute mort semblait douce aux compagnons des Spinola et des Mastrilli, aient eu jamais rien de plus affreux. « Ici, tout tombe en pourriture, excepté ces Pères », disaient leurs geôliers; et le P. Kaulen ajoutait : « Vraiment il semble que nous ne vivions que par miracle afin de souffrir plus longtemps pour l'amour de Jésus-Christ : car nous ne passons pas un seul moment sans quelque douleur. » La seule traversée des Indes à Lisbonne avait suffi pour faire périr en un mois jusqu'à dix-sept des compagnons du P. François de Albuquerque. Or, depuis son emprisonnement à Goa jusqu'à sa sainte mort, son martyre se prolongea plus de quinze années; et pour mettre le comble à une si longue agonie, Dieu permit qu'avant d'expirer, il reçût la triste nouvelle que la Compagnie de Jésus avait cessé d'exister sur la terre, et se vit arracher par les envoyés de Pombal les derniers lambeaux de ce saint habit, pour lequel il avait tant souffert.

Murr, *Hist. Persec. Soc. Jesu in Lusitania.* — Carayon, *Prisons de Pombal.*

Vers le même jour, à Coulam, sur la côte de Malabar, mourut en 1553, après deux années seulement de vie religieuse, le F. Alexis Madeira, de la Province de Goa. Né à Lisbonne et dès son enfance attaché à la suite de l'infant Don Louis, il n'avait pu, malgré ses instances, triompher des obstacles qui s'opposaient à sa vocation. Mais comme il était résolu, pour obtenir un si grand bonheur, de ne reculer devant aucun sacrifice, les supérieurs de la Compagnie lui dirent enfin que peut-être à Goa lui accorderait-on la grâce qui lui était refusée dans sa patrie. Sur cette unique espérance, il réclama aussitôt une place sur le premier vaisseau partant pour les Indes. Mais, durant la dernière nuit qui devait précéder le départ du jeune Alexis, ses proches, voulant à tout prix le retenir, lui dérobèrent une partie de ses vêtements; bien résolus de ne les lui rendre qu'après que la flotte aurait levé l'ancre. Alors pour leur montrer que la nudité ne l'effrayait pas, et qu'il allait au contraire la chercher au delà des mers, à la suite de Jésus-Christ, l'héroïque enfant, à demi-couvert, ne prit pas même ses souliers et ses bas qu'on lui avait laissés; mais, sortant nu-pieds, comme un mendiant, il traversa la ville de Lisbonne, où tous ceux qui le connaissaient et le virent en cet état le crurent fou, et courut s'embarquer parmi les plus misérables passagers, qui ne tardèrent pas à le vénérer comme un saint. Parvenu ainsi au terme de son voyage, il obtint sans peine d'être admis au nombre des premiers novices formés par saint François Xavier; et mourut saintement après deux années dignes en tout d'un pareil début.

Souza, *Orient. Conquist.*, *t.* 1, *p.* 299.—Orlandinus, *Hist. Soc.*, *Part.* 1, *p.* 364. — Bartoli, *Asia*, *l.* 5, § 35.

XXIX MAI.

—

Le vingt-neuvième jour de mai de l'an 1607, mourut à l'âge de seize ans, et après vingt mois seulement de vie religieuse, le Frère Antoine de Vasconcellos, l'ange et le Stanislas du noviciat d'Evora. Son père et sa mère lui avaient eux-mêmes inspiré, dès sa première enfance, le plus tendre amour pour la Compagnie. Bienfaiteurs insignes du collége naissant de Portalegre, ils voulaient que toutes leurs aumônes y fussent portées par les mains du petit Antoine, comme pour ouvrir dès lors son cœur à la douce joie des œuvres de miséricorde. Le pieux enfant servait aussi chaque matin la messe à quelqu'un des Pères, avec un air de bonheur et de foi qui ravissait tous les assistants; et sans pouvoir discerner encore les attraits de la grâce, qui le préparait si doucement à vivre et à mourir sous la bannière de saint Ignace, il avait coutume de répéter, à la seule vue d'un des membres de la Compagnie : « Moi aussi, je veux devenir un saint. » Dès l'âge de treize ans, il était parvenu à se procurer un cilice, et s'en revêtait souvent en secret, avec une extrême joie. L'année suivante, craignant les larmes et la tendresse de ses parents, il s'enfuit de la maison paternelle, sans leur dire adieu, et obtint, à force d'instances, d'être admis, au moins jusqu'à nouvel ordre, parmi les novices d'Evora. Son inébranlable résolution de suivre le Sauveur jusqu'à la mort brilla d'un éclat si vif, dès le premier jour, que

les plus anciens religieux ne pouvaient contenir leur admiration. Nul sacrifice ne semblait lui coûter. « Quand les démons veulent me tenter, disait-il, je cours me réfugier dans le tabernacle, où je me ris de tous leurs efforts. » Et il y puisait un insatiable amour de la Croix. « Ce serait pour moi une joie bien douce, dit un jour devant lui l'un de ses compagnons, que de pouvoir travailler et prêcher jusqu'à la veille de ma mort. » « Et pour moi, reprit Antoine de Vasconcellos, de pouvoir souffrir, jusqu'à ce que je cesse de vivre. » Les larmes de bonheur que lui faisait verser la seule pensée de sa vocation, étaient si continuelles et si abondantes, que l'on craignit pour sa vue et pour sa santé. Le Père Maître des novices lui ordonna donc de les retenir, et il obéit. Mais quand approcha la fête de son cher patron saint Stanislas, tremblant de ne pouvoir dominer sa joie et sa dévotion, en un si beau jour, il alla exposer sa crainte, avec une simplicité toute filiale. Or, sur l'autorisation qui lui fut donnée, ses yeux, dit l'auteur de sa vie, redevinrent, ce jour-là, dès l'aurore, comme deux sources intarissables; et l'Esprit-Saint parut lui avoir donné un avant-goût des consolations du paradis. Cependant le rapide affaiblissement du Frère de Vasconcellos ne tarda pas à faire croire qu'il était mûr désormais pour le ciel et irait bientôt y rejoindre saint Stanislas. On voulut toutefois essayer si l'air natal pourrait du moins lui prolonger la vie; et le Père Provincial permit à la pieuse mère d'Antoine de le faire transporter chez elle, à Portalegre, et de l'y soigner de ses propres mains. L'angélique enfant se soumit à l'ordre de ses supérieurs, mais uniquement par obéissance, et en ajoutant, sans crainte de la blesser, devant cette femme héroïque : « Ma mère, maintenant, c'est la Compagnie de Jésus! » Durant les deux mois qu'il vécut encore, son soulagement le plus doux était de passer, en si-

lence, une grande partie de la journée, assis en face du saint tabernacle : car auprès de Notre-Seigneur il ne comprenait pas qu'on pût éprouver jamais fatigue ou ennui. Quand tout espoir de prolonger ses jours fut perdu, l'arrivée du P. Etienne de Castro, qui venait recevoir ses vœux de dévotion et lui apporter le saint viatique, le fit comme revivre et rayonner de joie. « O mon cher Père, s'écria-t-il, ici, loin de mes frères du noviciat, il me semblait que j'allais rendre l'âme dans le même abandon que le bienheureux Père François-Xavier. Mais à présent, Dieu soit béni! Je puis mourir en paix et avec bonheur, entre vos bras. » Un peu avant d'expirer, il perdit la vue, et se mit à redire d'un air angélique : « Seigneur, accordez-moi d'expirer pour vous voir! » Enfin quand il eut rendu le dernier soupir, toutes les cloches de la cathédrale et des paroisses annoncèrent au peuple de Portalegre que cet ange venait de s'envoler au ciel; et la ville entière accourut pour vénérer cet enfant de seize ans. La nuit suivante, une pauvre femme, qui depuis longtemps avait perdu l'usage de la raison, s'étant enveloppé la tête d'un linge appliqué au saint corps, vit tout à coup près d'elle deux jeunes religieux de la Compagnie, à peu près du même âge, Antoine de Vasconcellos et, selon toute apparence, saint Stanislas. Antoine alors lui fit promettre de se confesser dès le lendemain, et de jeûner désormais tous les vendredis, en mémoire de la Passion du Sauveur; et à peine eut-elle prononcé sa double promesse, qu'elle fut guérie.

Franco, *Imag. da virt. em o novic. de Evora*, *p.* 498. — Id., *Ann. Glor.*, *p.* 293. — Id., *Synops. Annal.*, *p.* 193. — Patrignani, *Menolog.*, 29 *Magg.*, *p.* 198.

XXX MAI.

—

Le trentième jour de mai de l'an 1761, mourut près de Lisbonne, moins de vingt-quatre heures après son entrée dans les prisons d'Azeitaô, le P. Emmanuel Jozé, traité à ses derniers moments, par les satellites de Pombal, avec une cruauté vraiment inouïe. Il appartenait, lui aussi, à cette héroïque troupe de martyrs, dont l'agonie avait commencé depuis plus d'un an, près du tombeau de saint François Xavier. Dans le seul dernier mois de leur trop fameuse déportation, dix-sept étaient morts de misère ; et lorsque le vaisseau, où ils avaient été entassés au nombre de cent-trente, parvint à l'embouchure du Tage, Emmanuel Jozé se trouvait réduit à un si triste état, qu'il fallut, en vue du rivage, lui administrer les derniers secours des mourants. Ses geôliers néanmoins ne lui permirent pas d'expirer en paix à fond de cale ; et comme il ne pouvait descendre dans la barque envoyée pour le recevoir, on l'y fit glisser le long d'une planche; et il fut transporté à la prison de la Trafaria. Puis, pour comble de barbarie, au bout de quelques heures on le fit partir, couché sur une misérable charrette et exposé à une pluie froide et pénétrante, pour la prison d'Azeitaô, où dès le lendemain il rendit saintement son âme à Dieu.

BREIDER, *Annot. rerum quæ relig. Soc. Jesu contig. in Brasilia et Lusitania,*

1758-1777. — Murr, *Hist. Persec. Soc. Jesu in Lusitania.* — Carayon, *Prisons de Pombal.*

Le même jour, mourut à Manille, en 1630, après cinquante-six ans de vertus héroïques et de dévouement au service des missionnaires, l'un des plus saints exilés du Japon, Augustin Sancri. Portier ou sacristain, d'abord dans les missions d'Arima et de Nagazaqui, pendant quarante ans, puis au collége de Manille, jusqu'à l'épuisement complet de ses forces, il était en si haute réputation que les chrétiens et les payens eux-mêmes venaient souvent et de bien loin, pour voir uniquement trois serviteurs de Dieu qui n'avaient pas, disait-on, leurs pareils dans tout le Japon : le saint évêque Louis Cerqueira, le saint missionnaire François Calderon, et le saint sacristain Augustin Sancri. On aurait peine en effet à se figurer ce qu'était pour lui la maison de Dieu ; avec quel soin, quel respect et quelle affection il en entretenait l'éclat et la propreté. Ce fut là qu'il parvint à cette familiarité toute filiale avec Notre-Seigneur et les bienheureux habitants du Ciel, qui lui mérita de leur part les grâces les plus extraordinaires. Deux traits du reste suffiront pour laisser au moins entrevoir quelle fut dès les premiers temps sa vigueur à se dompter lui-même, et quel empire il finit par exercer sur les impressions les plus subites et les plus vives de la nature. Pour se punir d'un seul regard indélibéré, il avait fait aussitôt le vœu, ratifié par ses supérieurs, qui y trouvèrent toutes les marques d'une inspiration de l'Esprit-Saint, de passer vingt années, non-seulement sans voir le visage d'aucune femme, mais sans dire même un seul mot à celles

dont il recevait chaque jour, dans l'église, les offrandes ou les messages. Et l'on ajoute que, sans en blesser une seule, il n'eut jamais à se reprocher d'avoir, même involontairement et par distraction, manqué à ce vœu. De plus, longtemps avant l'époque de son exil, le serviteur de Dieu avait entièrement perdu l'usage d'un œil. Or environ douze ans avant sa mort, tandis qu'il remplissait l'emploi de portier à Manille, au milieu de la sainte nuit de Noël, un jeune écolier qui jouait avec un long roseau pointu, en frappa l'œil qui lui restait et le perça, au moment où il venait d'entr'ouvrir la porte. Malgré la douleur et les conséquences plus tristes encore d'un si déplorable accident, le pauvre aveugle ne laissa pas échapper un cri ni une plainte. Il se retira doucement, en bénissant Dieu; et nul ne sut, avant le lendemain, qu'il était désormais complétement privé de la vue. En ce nouvel état de ténèbres et de souffrances, Augustin Sancri ne fit plus guère que prier, mais sans rien perdre de sa sérénité; et sans doute pour prix d'une conformité si merveilleuse au bon plaisir de Dieu, sa cellule devint bientôt comme le rendez-vous de tous ses amis du ciel. La plupart des saints missionnaires qu'il avait connus durant un demi-siècle vinrent alors lui faire contempler, des yeux de l'âme, la gloire dont ils jouissaient auprès de Dieu; et l'un de ces merveilleux ravissements se prolongea huit jours entiers, comme autrefois celui de Notre Bienheureux Père Ignace à Manrèze. Un autre jour, Notre-Seigneur lui fit voir, sous la forme de sept étoiles d'un éclat ineffable, les sept premières dames japonaises qui, après s'être liées ensemble par les trois vœux de chasteté, de pauvreté et d'obéissance, formèrent d'abord à Méaco, puis continuèrent héroïquement, dans leur exil des Philippines, une congrégation destinée à servir d'auxiliaire aux hommes apostoliques de la Compagnie près des femmes infidèles et des

néophytes [1]. Enfin le Sauveur lui-même, tantôt sous la forme d'enfant, seul ou entre les bras de sa sainte Mère, tantôt attaché à la croix, tout couvert de plaies et de sang, demeurait et s'entretenait avec lui durant des heures entières, et, selon la belle expression du *Livre des Exercices* de saint Ignace, comme un ami avec son ami.

COLIN, *Labor Evang.*, *p.* 718. —MURILLO VELARDE, *Hist. de la Prov. de Philip.*, *p.* 51. — NIEREMBERG, *Ideas de Virtud*, *t.* 1, *p.* 779. — PATRIGNANI, *Menolog.*, 30 *Magg.*, *p.* 212. — *Leven van een. Broed. Coadj. Tw. D.*, *p.* 732-757.

1. Nous ne pouvons qu'indiquer ici les vies de ces héroïnes chrétiennes, recueillies par le P. Colin dans sa belle histoire des Philippines, dont elles forment un des groupes les plus ravissants.

XXXI MAI.

—

Le trente et unième jour de mai de l'an 1576, mourut saintement, à Goa, le P. Nicolas Nunès, formé aux vertus apostoliques par saint François Xavier, qui le jugea digne d'aller, pour premier essai de son zèle, affronter seul tous les périls de la redoutable île du More. Nunès y travailla d'abord huit années entières, en qualité de simple catéchiste, jusqu'à son élévation au sacerdoce ; et il en fit plus tard, ainsi que d'Amboine, le centre de ses courses apostoliques, durant encore près de dix-huit ans, dans tout l'archipel des Moluques. Ce qu'il eut à souffrir de l'intempérie des saisons et de la rage des infidèles répond trop fidèlement au tableau qu'en avaient offert jadis à Xavier ses amis de Goa, pour le contraindre de renoncer à une entreprise trop au-dessus, disaient-ils, des forces humaines. « Mais celui pour qui nous souffrons ne nous laisse pas sans consolations », écrivait Nunès ; et tout en fuyant le jour devant les flèches des barbares, ou en passant la nuit dans les fortès, suspendu d'ordinaire à quelque branche d'arbre pour éviter la dent des bêtes féroces, il ne cessait de bénir Dieu qui lui donnait la joie de baptiser jusqu'à neuf cents petits enfants dans l'espace d'un mois, et de voir un grand nombre de ses néophytes verser, pour Jésus-Christ, jusqu'à la dernière goutte de leur sang.

Souza, *Orient. Conquist.*, *t.* 2, *p.* 307, 335. — Guzman, *Hist. de las Miss.*, *t.* 1, *l.* 2, *c.* 53.—Du Jarric, *Hist. des choses plus mémor. ez Indes Orient.*, *t.* 1, *p.* 664. — Franco, *Ann. Glor.*, *p.* 298. — *Avvisi dall'India*, *Part.* 2, *p.* 12, 21. — *Recueil des plus fraisches lettres escrites des Indes* (*Paris*, 1571), *p.* 46-52. — Sacchinus, *Hist. Soc.*, *Part.* 4, *p.* 126. — *Briefe aus Ost-Indien*, *Zw. Th.*, *Br.* 7, 32.

MÉNOLOGE

DE

LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

ASSISTANCE DE PORTUGAL.

Ier JUIN.

—

Le premier jour de juin de l'an 1711, mourut à Capinagati, dans la province de Goa, le P. Emmanuël da Cunha, premier martyr de la mission naissante du Maïssour. Il s'était vu déjà, l'année précédente, traîné en captivité et retenu dans les fers, durant près d'un mois, par les infidèles, en expiation du grand nombre d'âmes qu'il arrachait sans cesse au culte de leurs dieux. Cette année, il était venu célébrer l'Ascension de Notre-Seigneur dans une nouvelle église, élevée par ses néophytes, sur les terres du roi de Cagonti : lorsqu'au milieu du saint sacrifice, quarante Dasseris, suivis d'un grand nombre de Brames, envahirent soudain le village, portant les bannières de leurs dieux, et faisant retentir les airs du son des timbales et des haut-

bois. Au bruit de leur approche, le serviteur de Dieu s'arma, en toute hâte, pour ce combat, du corps et du sang de Jésus-Christ. Puis se tournant vers les chrétiens réunis autour de l'autel, il les exhorta en peu de mots à tout souffrir généreusement pour l'amour de leur divin Maître, et attendit de pied ferme ceux qui en voulaient surtout à sa vie. Cependant, avant de franchir le seuil de l'église, les infidèles hésitèrent un moment, dans la crainte de rencontrer une trop vive résistance. Mais, n'apercevant aucune arme ni préparatif de défense, ils se précipitèrent bientôt vers l'autel, y saisirent le Père da Cunha, l'entraînèrent dehors aux pieds de leur chef, et l'y frappèrent de plus de deux cents coups de bâtons, d'épées et de lances. Là, tout couvert de plaies et de sang, dirent les témoins de son martyre, appuyé contre un mur et conservant à peine un souffle de vie, il avait l'air si calme et si serein qu'on eût pu le croire à une fête. Il n'était pas toutefois au bout de son sacrifice; et si ses bourreaux, craignant pour eux-mêmes les suites d'un tel attentat, n'osèrent achever de le mettre en pièces, ils n'en contraignirent pas moins le serviteur de Dieu à partir sur-le-champ, à pied, tout épuisé de forces, sans lui permettre même de panser ses plaies. Cette course barbare acheva de le briser; et après dix-huit jours d'une continuelle agonie, mais entre les bras de ses frères, averti par Notre-Seigneur de l'heure où il irait recevoir la palme des martyrs, il expira plein de joie à l'âge de trente-cinq ans. A la nouvelle de cette bienheureuse mort, dit le P. Franco, le vieux père d'Emmanuel da Cunha pensa lui-même expirer de joie. Il se rappelait avec bonheur combien son cher fils avait désiré, dès sa plus tendre jeunesse, souffrir pour Jésus-Christ, et comment, tout petit enfant, il s'exerçait déjà bien souvent, par le jeûne et par la prière, à fouler aux pieds ses plus innocentes inclinations,

avec une générosité bien au-dessus des faiblesses de son âge ; voulant s'habituer de bonne heure à porter la croix, et ne désirant dès lors que mourir pour le salut des âmes et la gloire de Dieu.

FRANCO, *Imag. da virt. em o novic. de Coimbra, t. 2, p.* 661. —ID., *Ann. Glor., p.* 299.—*Lettres édifiantes*, 1re *éd., R.* 10, *p.* 98. (*Ed.* 1780, *t.* 11, *p.* 293.) — STOCKLEIN, *Weltbott*, *Funft. Th. Br.* 123. — PATRIGNANI, *Menolog.* 1 *Giugn., p.* 4.

II JUIN.

—

Le deuxième jour de juin de l'an 1600, mourut saintement à Coïmbre le P. Jean Simoens, âgé de trente-huit ans, dont il n'avait passé que six dans la Compagnie. Déjà prêtre avant son entrée au noviciat, il n'en était pas moins souple, comme un enfant, au moindre signe de ses supérieurs ; et jamais il ne se montrait plus joyeux que lorsqu'on le chargeait des ministères les plus bas et les plus pénibles, sans aucun égard pour sa personne et pour ses plus légitimes inclinations. C'était même là une des grâces qu'il demandait très-instamment à Notre-Seigneur, ne désirant que de donner sa vie, privé de toute consolation humaine, au milieu des pauvres pestiférés. Aussi l'annonce de sa mort prochaine, bien loin de l'effrayer ou de l'affliger, provoqua en lui, au contraire, de véritables transports de joie ; et chaque fois qu'un de ses frères venait le visiter, durant ses derniers jours : « Oh ! que je suis donc heureux, lui répétait-il : je vais mourir et voir enfin mon Dieu ! »

Litt. Ann. Soc., *A.* 1600, *p.* 133. — Franco, *Ann. Glor.*, *p.* 303. — Id., *Synops. Annal.*, *p.* 174.

La même année, mourut, dans la maison professe de Lisbonne, le Frère Coadjuteur André Gomès, parvenu à l'âge de quatre-vingts ans, dont il avait passé plus de trente dans le pénible office de parcourir les rues en mendiant, pour la subsistance de ses frères. Sa patience et sa modestie lui avaient acquis dans la capitale une haute réputation d'homme de Dieu; et les annales de la Compagnie nous en ont conservé un touchant exemple. Un jour qu'André Gomès tendait ainsi la main de porte en porte, il se trouva tout à coup face à face avec un riche gentilhomme fort mal disposé pour les religieux, et qui se fit un jeu cruel de le railler et de l'insulter. Gomès écouta ces injures, sans le plus léger signe de trouble; et dès que son insulteur eut fini, lui tendant la main de nouveau, et le sourire sur les lèvres : « Vous venez, reprit-il, de me faire l'aumône que je méritais; voudriez-vous m'en faire maintenant une autre pour les Pères de la Compagnie? » Or ce calme et cette humilité du bon Frère furent d'un effet si prompt et si irrésistible sur le gentilhomme, que, lui remettant à l'instant même une large aumône, il devint, à partir de ce jour, le bienfaiteur insigne des fils de saint Ignace et leur panégyriste le plus ardent près de ses amis.

Litt. Ann. Soc., A. 1600, *p.* 125.—Franco, *Ann. Glor., p.* 336. — Id , *Synops. Annal., p.* 174. — Cardoso, *Agiolog. Lusit., t.* 3, *p.* 695, 691. — Nadasi, *Ann. dier. memor.*, *p.* 313. — *Stichtb. Lev. van een. Broed. Coadj., p.* 313.

III JUIN.

—

Le troisième jour de juin de l'an 1626, mourut à Lyon le Père François de Mendoça, l'un des plus grands hommes du Portugal, et que d'illustres personnages de son temps jugeaient digne d'être mis au rang des Bienheureux. Il revenait de Rome, où la Province de Portugal l'avait envoyé en qualité de Procureur, et il y avait laissé une si haute idée de son mérite, que le P. Mutius Vitelleschi disait, après l'avoir vu de ses propres yeux : « Vraiment le P. de Mendoça est un homme admirable, grand écrivain, grand prédicateur, grand supérieur de la Compagnie et grand saint ! » Il regardait l'étude comme un devoir sacré pour des religieux appelés à défendre l'Église et la foi contre les erreurs de l'enfer ; et ses compatriotes le comparaient aux plus illustres Pères des premiers siècles, à un saint Chrysostome et à un saint Grégoire de Nazianze, pour la science des divines Ecritures. Le peuple et les religieux eux-mêmes sortaient ordinairement de ses prédications dans un profond silence, les yeux baissés, tout tremblants des grandes vérités dont il venait de frapper leurs âmes, ne songeant qu'à fuir le péché, à faire de dignes fruits de pénitence, et à mener une vie de vrais et sincères chrétiens. Mais, pour attirer l'esprit de Dieu sur ses lèvres et dans le cœur de ses auditeurs, il ne montait en chaire qu'après une longue et fervente méditation, et toujours revêtu d'un rude cilice. Recteur des col-

léges de Coïmbre et d'Evora, il n'en profita que pour gagner par sa charité le cœur de ses inférieurs, afin de les porter plus efficacement à l'étude, à la prière et au dévouement, et pour se traiter lui-même avec une rigueur sans mesure. Aussi les supérieurs de la Compagnie durent-ils lui ordonner d'obéir à l'un de ses compagnons, en tout ce qui regardait sa personne; et ils chargèrent celui-ci de modérer les pieux excès du saint Recteur, non moins insatiable que saint François de Borgia pour toutes les œuvres de pénitence, et pour une pauvreté qui bien souvent aurait fait rougir les plus misérables mendiants. Cependant même avec ces restrictions, auxquelles le serviteur de Dieu se soumettait sans balancer, sa vie n'était encore qu'un jeûne continuel; il ne se couchait jamais, à moins qu'il ne fût malade, et prenait seulement assis trois ou quatre heures de repos, se flagellait longuement chaque jour, et demeurait même dans ses voyages armé d'une chaîne de fer, dont il consentit à peine à se dépouiller pendant sa dernière maladie. Quand il vit que tous les remèdes humains étaient désormais inutiles, après avoir affectueusement remercié les Pères de Lyon, de leur charité, il ne voulut plus s'entretenir qu'avec Dieu seul, et rendit paisiblement le dernier soupir, au milieu d'une profonde contemplation. Il emportait dans la tombe, au témoignage de son confesseur, toute l'innocence de son baptême; et pendant les huit jours de sa maladie, il avait donné de si grands exemples d'une sainteté consommée, que les Pères du collége de la Trinité croyaient, dit un historien de la Compagnie, n'avoir plus rien désormais à envier aux religieux de Saint-François, établis dans la même ville, dont le monastère se glorifiait d'avoir vu mourir saint Bonaventure et de posséder ses restes sacrés.

FRANCO, *Imag. da virt. emo novic. de Coimbra*, *t.* 1, *p.* 465. — ID., *Ann. Glor.*, *p.* 303. — ID., *Synops. Annal.*, *p.* 245. — CARDOSO, *Agiolog Lusit.*, *Mai.* 7, *t.* 3, *p.* 112, 116.—BARBOSA MACHADO, *Bibl. Lusit.*, *t.* 2, *p.* 203.—SOTUELLUS, *Bibl. Script.*, *p.* 237. — CORDARA, *Hist. Soc.*, *Part.* 6, *t.* 2, *p.* 68. — NADASI, *Ann. dier. memor.*, *p.* 296. — DREWS, *Fasti Soc.*, *p.* 212. — FRANCISCO DE SANTA-MARIA, *Ann. Hist. Diar. Port.*, *Junh.* 3.

IV JUIN.

—

Le quatrième jour de juin de l'an 1612, mourut à Santiago, l'une des îles du Cap Vert, le vénérable Père Balthasar Barreira, l'apôtre et le thaumaturge par excellence des innombrables tribus d'Angola et de la Guinée. A l'âge de dix-sept ans, il ne songeait encore qu'à franchir les mers, pour aller au Pérou, en compagnie d'un gentilhomme espagnol, ami de sa famille, chercher fortune et aventures. Mais un jour, à Séville, il entendit, comme par hasard, le sermon d'un homme de Dieu, sur les trésors de la pauvreté évangélique ; et il se sentit si merveilleusement changé tout à coup par la grâce du Saint-Esprit, qu'il résolut de ne plus chercher d'autre gloire ni d'autres richesses que celles de la croix. Il regagna donc sa patrie ; et après quelques jours de prière fervente et d'hésitation entre les ordres qui lui semblaient faire profession d'une vie plus sainte, il se décida pour la Compagnie de Jésus. Dès son entrée, le jeune Barreira fit bien voir avec quelle vigueur il prétendait se donner à Dieu. Car le troisième jour de sa retraite, le Maître des novices de Coïmbre lui ayant demandé en quelle disposition il se trouvait : « Mon Père, répondit-il, *spiritus quidem promptus est, caro autem infirma !* L'esprit est prompt, mais la chair est faible. » Et pressé d'expliquer le sens qu'il prétendait donner à ces paroles : « Il faut bien, reprit-il, que la chair s'affaiblisse, quand elle est privée de nourriture; mais pour

le cœur, il aimerait mieux affronter la mort que de reculer ! » C'est que le novice chargé de pourvoir aux besoins du jeune retraitant n'avait oublié que ses repas; et de son côté Barreira, persuadé que c'était là une simple épreuve de son courage, était bien décidé à ne pas se plaindre, du moins tant que ses jours ne sembleraient pas en danger. Le reste de sa vie fut digne d'un pareil début ; et peu d'années après, il en donnait encore d'héroïques preuves, durant une des plus terribles pestes de Lisbonne. Atteint par la contagion, au chevet des mourants, il dut se livrer au fer et au feu, entre les mains des chirurgiens, qui lui arrachèrent d'un seul coup jusqu'à une livre de chair. Mais tout entier à la méditation des souffrances de Jésus-Christ, il ne donna pas le plus léger signe de douleur ; et il fallut une interrogation formelle d'un de ses supérieurs pour lui arracher cet aveu : « Mon Père, j'ai cru sentir toutes les horreurs de la mort ! » Mais Dieu le réservait à de plus vastes et plus difficiles conquêtes parmi les tribus nègres d'Angola, du Congo et de la Guinée. Il parcourut d'abord pendant quatorze ans les vastes bassins du Coanza, du Bengo, du Zaïre; vénéré comme un saint par les Portugais, aimé comme une mère par ses innombrables néophytes, mais redouté comme un Elie ou comme un Moïse par tous les ennemis du peuple de Dieu. L'histoire de son apostolat est pleine en effet des scènes les plus étranges. « Ses prières, disait un prince infidèle, décidaient bien plus de la victoire que la bravoure et les armes des blancs. » Et le plus fameux suppôt des démons, s'étant alors vanté de lui faire sentir sa puissance, avait été foudroyé soudain aux pieds du trône, sous les yeux de la multitude saisie de stupeur. Mais rien n'est plus célèbre peut-être, dans les historiens portugais de cette contrée, que la victoire miraculeuse, remportée par Paul de Novaïs avec cent cinquante Portugais et trente mille nègres auxiliaires,

sur une armée qu'ils évaluent à douze cent mille infidèles : victoire tour à tour décidée ou suspendue, au témoignage des combattants, selon que le P. Barreira prolongeait sa prière ou l'interrompait, prosterné au pied d'une croix et les mains levées vers le ciel, comme autrefois le chef du peuple de Dieu. Cependant un nouveau gouverneur, croyant perdre en honneur et en influence tout ce qui revenait en ce genre au P. Balthasar, ourdit contre lui de si violentes et de si habiles calomnies, que tout à coup l'homme apostolique reçut un ordre royal de regagner Lisbonne, et de se rendre à la cour de Madrid, pour y répondre de sa conduite devant les ministres de Philippe II. L'humble religieux obéit, et pour unique prix de ses services, fut accueilli presque en criminel. Mais quand on vit que, durant plusieurs mois, dans ses nombreux interrogatoires, il n'avait proféré ni une plainte ni un reproche contre ses plus furieux accusateurs, ses juges commencèrent à reconnaître son innocence, et finirent bientôt par le vénérer comme un saint. Quinze ans plus tard, le roi d'Espagne voulut fonder à son tour une mission de la Compagnie sur les rives du Sénégal et parmi les tribus de la Sierra-Leone. Balthasar Barreira formait alors les novices de Coïmbre, et comptait plus de soixante-cinq ans. Au premier signe néanmoins de son supérieur, il se déclare prêt à franchir encore une fois la mer, débarque dans l'île de Santiago qu'il évangélise durant quatre mois, avec un succès prodigieux, parcourt pendant près de cinq années toutes les tribus infidèles qui s'étendent des rives du Sénégal à celles du Rio-Grande, pénètre jusque dans la capitale du roi de Biguba, gagne à Jésus-Christ plusieurs princes, et remplit les îles voisines, aussi bien que le continent, du bruit de son nom et des prodiges de son apostolat. Puis vers la fin de 1610, presque épuisé de forces et parvenu à l'âge de soixante-treize

ans, il rentre à Santiago, y consacre le peu qui lui reste de vie à enseigner le catéchisme et la grammaire latine aux petits enfants, et meurt l'année suivante, avec la réputation qu'il a conservée depuis trois siècles, du plus glorieux et du plus vaillant fils de saint Ignace qni ait planté la croix dans toute l'Afrique occidentale, et parmi des tribus dont les plus hardis voyageurs modernes semblent à peine enfin de nos jours connaître la demeure exacte et le nom.

Cardoso, *Agiolog. Lusit.*, *Junh.* 4, *t.* 3, *p.* 525, 538. — Franco, *Imag. da virt. em o novic. de Coimbra*, *t.* 2, *p.* 469. — Id., *Imag. da virt. em o novic. de Evora*, *p.* 91. — Id., *Ann. Glor.*, *p.* 309. — Id., *Synops. Annal.*, *p.* 133, 188, 192, 204. — *Litt. Ann. Soc.*, *A.* 1584, *p.* 113; *A.* 1586, *p.* 566. — Barbosa, *Bibl. Lusit.*, *t.* 1, *p.* 442. — *Ragguagli d'alcune missioni...* (*Roma*, 1615), *p.* 48-106. — Guerreiro, *Relaçam Annal.*, *A.* 1604, *p.* 148; *A.* 1607, *p.* 222. — Du Jarric, *Hist. des choses plus mémor. ez Indes*, *t.* 2, *p.* 93, *et t.* 3, *p.* 379. — Andrade, *Varones Ilustres*, *t.* 5, *p.* 504. — Tellez, *Chron. da Comp.*, *t.* 2, *p.* 617-651. — Sacchinus, *Hist. Soc.*, *Part.* 5, *t.* 1, *p.* 94, 141. — Juvencius, *Hist. Soc.*, *Part.* 5, *t.* 2, *p.* 690-698. — Id., *Epit. Hist. Soc.*, *t.* 4, *p.* 79. — D'Oultreman, *Tableaux des pers. sign. de la Comp.*, *p.* 321. — Francisco de Santa-Maria, *Ann. Hist. Diar. Port.*, *Junh.* 4. — Nadasi, *Ann. dier. memor.*, *p.* 63. — Drews, *Fasti Soc.*, *p.* 44. — Patrignani, *Menolog.*, 2 *Febb.*, *p.* 25.

V JUIN.

—

Le cinquième jour de juin de l'an 1635, mourut à Lisbonne le F. Melchior Gomès, Coadjuteur temporel, merveilleusement attentif à imiter les vertus des saints, dont il lisait ou entendait raconter l'histoire. « Ai-je donc moins de motifs, disait-il alors, de me donner à Dieu sans réserve, ou de travailler, de prier, de m'humilier et faire pénitence de mes péchés ? » Aussi laissa-t-il lui-même en ce genre des exemples dignes des saints. Non-seulement il était, toujours et partout, l'humble serviteur de tous ses frères, mais des domestiques mêmes et des esclaves; et il les traitait avec le respect et l'amour qu'il eût voulu témoigner à la personne adorable de Jésus-Christ. La pâleur excessive de son visage ne trahissait que trop la rigueur de ses jeûnes, prolongés quelquefois jusqu'à trois jours entiers, sans même un morceau de pain ni un verre d'eau; et la rigueur de ses flagellations et de ses cilices égalait celles de ses jeûnes. Mais la douce sérénité du serviteur de Dieu était comme un reflet du bonheur qu'il goûtait à souffrir, en union avec son Sauveur; et il puisait surtout dans la sainte Eucharistie des joies ineffables, qui lui faisaient, de cette vie si douloureuse pour la chair, comme un avant-goût des délices du paradis.

Cardoso, *Agiolog. Lusit.*, *Junh.* 5, *t.* 3, *p.* 555, 561. — Franco, *Ann. Glor.*, *p.* 314. — Id., *Synops. Annal.*, *p.* 265.

VI JUIN.

—

Le sixième jour de juin, mourut glorieusement pour la foi, en 1634, le P. Sébastien Vieyra, Vice-Provincial du Japon, soumis aux plus cruelles tortures dans la ville impériale de Yedo; et avec lui, cinq novices japonais, dont les noms nous sont inconnus, mais qui, après avoir partagé pendant plus d'un an toutes les douleurs de sa vie errante, reçurent de Dieu, en récompense, la double grâce de la vie religieuse et du martyre. Sébastien Vieyra venait de rentrer enfin, pour la quatrième fois, dans sa chère mission, en 1632 : car il avait dû la quitter trois fois, par force ou par obéissance; et député à Rome, au nom de toutes les églises du Japon, il lui avait fallu, en dernier lieu, consumer neuf années entières à parcourir deux fois toutes les mers, ne cessant d'implorer de Notre-Seigneur la grâce de revenir partager les glorieuses tortures de ses néophytes. Quand, au moment de quitter Rome, il alla demander une suprême bénédiction au vicaire de Jésus-Christ : « Partez, mon fils, lui dit le Souverain Pontife; retournez soutenir la foi du Japon, sans y épargner votre vie! Et si j'apprends que le fer des bourreaux ait versé votre sang pour une si sainte cause, moi-même j'inscrirai votre nom au catalogue des Bienheureux! » De retour enfin à Manille, Sébastien Vieyra fit les préparatifs de sa dernière traversée avec une intrépidité et une prudence que n'effrayait aucun sacrifice. Caché sous

d'énormes ballots, dans un recoin où ne pénétrait ni air ni lumière, et qui, semblable à un vrai sépulcre, le déroba longtemps à la connaissance même de l'équipage; découvert puis voué à la mort par des matelots apostats, qu'il ramena cependant à Dieu, grâce aux horreurs d'une tempête qui semblait prête à leur ouvrir l'enfer; confié à la foi incertaine de quelques pêcheurs auxquels il fit pareillement détester leur apostasie; et déposé enfin par eux sur une plage déserte, au milieu d'une nuit profonde; le serviteur de Dieu se prosterna aussitôt à terre et la baisa, dans un saint transport, en répétant ces paroles du prophète : « Voici le lieu de mon repos! » et encore : « Voici la maison de Dieu, la porte du ciel! » Le P. Franco nous a conservé cet incomparable tableau, tracé tout entier de la main du P. Vieyra, et celui des périls qu'il eut à traverser, jusqu'aux premiers mois de l'année suivante. Il est vraiment impossible d'imaginer rien de plus beau. Jamais pareil désir de la captivité et de la mort au milieu des tortures ne s'allia peut-être à plus de précautions, pour conserver une vie nécessaire au bien de tant d'âmes. Vieyra parvint à tromper ainsi, durant près de vingt mois, toutes les recherches des persécuteurs, bien qu'une armée entière de satellites se fût mise en campagne sur terre et sur mer, pour le découvrir dans le creux de tous les rochers, au fond de toutes les barques, avec une ardeur dont les marchands hérétiques de Nagazaqui écrivaient eux-mêmes que rien ne pouvait donner une juste idée. Et non-seulement tous les limiers de la police impériale, mais des légions d'infidèles ou d'apostats veillaient sur chaque route et à chaque passage, séduits par la promesse solennelle de quinze cents pièces d'or, à quiconque prendrait et livrerait aux juges *le Romain*. Car, ainsi qu'il l'écrit encore, le bruit de son voyage à Rome ne lui laissait plus donner d'autre nom. Devant un si furieux déchaînement, que favorisa encore

plus d'une imprudence, de la part même d'intrépides martyrs, le serviteur de Dieu eût tenu à peine deux ou trois jours, sans le dévouement héroïque de cinq pauvres chrétiens, que nul péril ne put décider à l'abandonner. Ne sachant plus où se diriger, il leur avait dit de livrer sa barque au souffle des vents, qui seraient désormais pour lui le souffle de la Providence; et Dieu semblait s'être chargé de le faire aborder souvent là où quelque âme n'attendait plus que lui pour recevoir les derniers secours des mourants, et où les satellites qui le cherchaient arrivaient parfois moins d'une heure après son départ. Mais une troupe de soldats le découvrit enfin, voguant près des côtes d'Omura, et le traîna, chargé de chaînes, d'abord dans les trop fameuses prisons de cette ville, puis bientôt après dans celles de Yedo, pour donner à la cour le spectacle de son interrogatoire et de ses tourments. Ce fut de là qu'il écrivit trois admirables lettres, que nous ont conservées les actes de son martyre. Il y parle en homme dont toute la joie est de souffrir pour Jésus-Christ, et de le faire connaître, aimer et servir, tant qu'il lui reste un souffle de vie. Interrogé plusieurs fois par les juges qui, dans l'espoir de l'intimider, firent étaler à ses yeux tous les instruments de supplice, il leur exposa de vive voix, puis rédigea par écrit, pour l'empereur, les principaux articles de la foi chrétienne; et ce prince en fut si effrayé qu'il ne put s'empêcher de dire à ses courtisans : « Ah! si ce bonze européen dit la vérité, malheureux que nous sommes! que deviendrons-nous? » Il n'osa cependant soustraire le saint confesseur à la rage de son oncle, l'un des plus furieux ennemis du nom chrétien, et condamna le Père Vieyra et ses compagnons, devenus dans les fers novices de la Compagnie de Jésus, au cruel tourment de la fosse. A la nouvelle de cette bienheureuse mort, le capitaine général de Macao mit sous les armes toutes ses troupes et fit monter toute

la jeunesse à cheval; « et pendant treize jours et treize nuits, dit le « P. de Charlevoix, on n'omit rien dans cette ville, pour « célébrer le triomphe d'un martyr qu'elle regardait comme son pro- « tecteur dans le ciel. »

Cardoso, *Agiolog. Lusit.*, *Junh.* 6, *t.* 3, *p.* 568, 573. — Franco, *Imag. da virt. em o novic. de Coimbra*, *t.* 1, *p.* 154-190. — Id., *Ann. Glor.*, *p.* 315. — Cardim, *Relat. della Prov. del Giappone*, *p.* 14. — Id., *Fascicul. e Japp.*, *Flor.*, *p.* 213, 219.—Guerreiro, *Glor. Cor. d'Esforç. Relig.*, *Part.*, 4, *c.* 65-69. — Alegambe, *Mort. Illustr.*, *p.* 445. — Tanner, *Soc. Jesu usq. ad sang.*, *p.* 375.— Nieremberg, *Vidas exemplar.*, *t.* 4, *p.* 296. — Sotuellus, *Bibl. Script. Soc.*, *p.* 737. — Barbosa Machado, *Bibl. Lusit.*, *t.* 3, *p.* 704.—Bartoli, *Giappone*, *l.* 5, § 13, 14.—Crasset, *Hist. de l'Egl. du Japon*, *t.* 2, *p.* 615.—Charlevoix, *Hist. et descr. du Japon*, *t.* 2, *p.* 384. — Nadasi, *Ann. dier. memor.*, *p.* 300. — Drews, *Fasti Soc.*, *p.* 215.— Patrignani, *Menolog.* 6 *Giugn.*, *p.* 26.

VII JUIN.

—

Le septième jour de juin de l'an 1580, moururent saintement, à Evora, le Père François Rodriguès, et le Frère Coadjuteur Martin Alvrès, suivis au ciel, peu de jours après, par les PP. Gaspard Rodriguès et Laurent de Freytas, et martyrs tous les quatre de leur charité au service des pestiférés. Vers le milieu du mois précédent, dès les premiers ravages du fléau, le Recteur d'Evora avait éloigné de la ville et mis en sûreté les scolastiques et les novices. Mais il était resté lui-même, avec trente de ses religieux, dont le tiers entra aussitôt en lice, pour disputer à l'enfer et à la mort les âmes et les corps des victimes frappées par milliers. Telle fut bientôt la violence et la rapidité foudroyante du mal, que souvent les fuyards quittant leurs demeures en pleine santé, tombaient morts, avant d'avoir franchi l'enceinte de la ville. Il n'était pas rare que les cadavres demeurassent cinq jours sans sépulture; et les pauvres, non moins longtemps, sans remèdes, sans nourriture, et même sans sacrements; jusqu'au moment où des hommes gagés à prix d'or, et parcourant nuit et jour à cheval les quartiers les plus désolés, vinrent signaler aux confesseurs ceux qui risquaient le plus d'expirer sans secours. Atteints les premiers, au lit des mourants, François Rodriguès et Martin Alvrès, rendirent à Dieu leur âme, le même jour. Rodriguès, bravant à chaque pas toutes les horreurs de la mort, avait l'air aussi radieux, disait un vail-

lant capitaine d'Evora, que les triomphateurs montant au capitole; et il avait annoncé le jour où il partirait pour le ciel. Le Frère Alvrès, félicité par un de ses compagnons d'un si glorieux genre de mort, se contenta de répondre humblement : « Oh ! qu'il me semble doux de mourir dans la Compagnie de Jésus ! » Et lorsque, avant la fin du mois, les deux héroïques Pères Gaspard Rodriguès et Laurent de Freytas eurent, à leur tour, le même bonheur, le premier répondant à de pareilles félicitations : « Priez bien plutôt, dit-il, Dieu Notre-Seigneur, qu'il daigne me pardonner d'avoir si peu fait pour son amour ! » Et le second, près d'expirer, avec un tressaillement de joie ineffable et le plus doux sourire sur les lèvres : « De quoi pourrais-je donc m'attrister? disait-il. Je ne me souviens pas d'avoir jamais rien fait en dehors de l'obéissance, ni refusé à Dieu le sacrifice de ma volonté! »

Cardoso, *Agiolog. Lusit.*, *Junh.* 7, *t.* 3, *p.* 576, 582.—Franco, *Imag. da virt. em o novic. de Evora, p.* 327, 333. —Id., *Ann. Glor.*, *p.* 320, 358, 361. — Id., *Synops. Annal.*, *p.* 124. — Alegambe, *Vic. Charit.*, *p.* 169. — Sacchinus, *Hist. Soc.*, *Part.* 4, *t.* 1, *p.* 286.

VIII JUIN.

—

Le huitième jour de juin de l'an 1621, mourut en odeur de sainteté, dans la ville de Braga, où depuis plus de quarante ans on le vénérait comme un apôtre, le P. Laurent de Payva, l'un des plus dévoués et des plus infatigables chasseurs d'âmes du Portugal, jusqu'à près de quatre-vingts ans. Aucun autre peut-être, depuis le B. Ignace d'Azevedo, n'avait été plus cher au grand et saint archevêque don Barthélemi des Martyrs, dont il semblait avoir ravi le cœur par son zèle et ses héroïques vertus. Or on sait le beau témoignage que cet admirable serviteur de Dieu rendait aux enfants de la Compagnie. « A défaut d'autres missionnaires, envoyez-moi, répétait-il, jusqu'à vos Frères cuisiniers. Ils sauront bien faire aimer Jésus-Christ par ceux qui les verront et les entendront. » Et lorsqu'après avoir reçu le serment de Philippe II, aux Cortès de Thomar, il allait supplier ce prince d'avoir égard à son épuisement et de lui donner un successeur : « Avant la fondation du collége de Braga, dit-il en faisant une dernière fois l'éloge solennel de la Compagnie, mon diocèse n'était qu'une terre en friche; et s'il a, depuis lors, si merveilleusement changé de face, c'est grâce au dévouement de pareils ouvriers. » Non content de se consumer lui-même au salut des âmes, le P. Laurent de Payva n'épargnait rien pour embraser de la même ardeur le cœur de ses frères; et il sollicitait souvent la permission de récom-

penser, par quelque pieux présent, les jeunes professeurs qui faisaient paraître le plus de zèle, pour inspirer à leurs élèves l'amour des sacrements de pénitence et d'eucharistie. Enfin à l'âge de soixante-dix-sept ans, ce saint homme ne laissait encore passer presque aucun jour sans flageller rudement son corps ; et il eût cru manquer de respect pour la majesté divine en ne demeurant pas à genoux durant tout le saint temps de l'oraison.

Franco, *Ann. Glor.*, *p.* 321. — Id., *Synops. Annal.*, *p.* 129, 231.

IX JUIN.

—

Le neuvième jour de juin de l'an 1597, mourut à Rérigtiba, au Brésil, le Vénérable Père Joseph Anchieta, surnommé par les Brésiliens et les Portugais l'Adam du Nouveau-Monde : tant il semblait avoir recouvré tous les priviléges de notre premier père dans le paradis terrestre, et en particulier son empire sur tous les êtres visibles de la création. Avant même d'être reçu en 1551, par le P. Simon Rodriguès, au noviciat de Coïmbre, Joseph avait fait vœu de chasteté perpétuelle, aux pied d'une statue de la Reine des anges; et dès lors, on put croire, à l'innocence de sa vie, qu'il était merveilleusement confirmé en grâce par l'Esprit-Saint. Aussi, parmi cette première génération des novices de Portugal, qui faisait l'admiration même de saint Ignace, nul ne portait plus loin la ferveur. Tel était surtout son amour pour le divin sacrement de l'autel, qu'il obtint, durant quelque temps, de servir jusqu'à huit messes par jour, ne pouvant s'éloigner, pour ainsi dire, du saint Tabernacle. Mais une pareille fatigue, trop au-dessus des forces de son âge, lui courba peu à peu l'épine dorsale et inspira bientôt aux médecins les plus vives craintes. Toutefois la seule affliction du jeune malade était qu'on refusât peut-être de le garder dans la Compagnie. Mais Simon Rodriguès le rencontrant un jour, et devinant la crainte qui l'agitait : « Mon fils Joseph, lui dit-il avec bonté, ne vous attristez

pas. Dieu, qui vous veut en cet état, saura bien se servir de vous. » Dans l'espoir cependant que le ciel du Brésil serait plus favorable à sa santé, ses supérieurs le désignèrent, en 1553, pour cette mission naissante; et durant douze années, qui précédèrent encore son élévation au sacerdoce, il préluda, par les modestes occupations de professeur, de catéchiste ou d'étudiant, aux merveilles incomparables des trente-deux dernières années de sa vie. Ce fut pendant ces premiers temps qu'il composa en portugais et en brésilien les cantiques populaires de la doctrine et des vertus chrétiennes, qui remplacèrent bientôt universellement dans la colonie les chansons profanes et impures. A la même époque remontent les scènes du jugement dernier, si célèbres dans les annales religieuses du Brésil, ainsi que le poëme latin de plus de quatre mille vers, sur les louanges de Notre-Dame, composé pendant sa captivité comme otage parmi les barbares, et qu'il écrivait jour par jour sur le sable, pour les graver ensuite plus facilement dans sa mémoire. Mais à partir de l'heure où il entra dans la carrière sacerdotale et apostolique, déjà riche de toutes les vertus religieuses, Anchieta parut égal aux plus illustres serviteurs de Dieu, qui ont fait la gloire de l'Église depuis sa naissance; et nous n'en connaissons pas un seul, dans toute l'histoire, qui, pour les dons de prophétie et de miracles, semble l'avoir jamais surpassé. Les merveilles les plus inouïes lui étaient devenues si ordinaires qu'elles lui échappaient en quelque sorte; et il les multipliait, comme en se jouant, non-seulement pour le salut des âmes ou le soulagement des corps, mais sur le plus léger désir de ses compagnons. Les serpents, les jaguars, les monstres des mers, s'approchaient familièrement, ou se retiraient à sa voix; les flots s'arrêtaient à ses pieds, ou se recourbaient en voûte autour de lui, comme lorsque, au

milieu d'un naufrage, on le trouva paisiblement assis au fond des eaux récitant son bréviaire; les anges et les saints lui tenaient compagnie et faisaient quelquefois retentir au loin leurs cantiques, pendant les heures qu'il donnait chaque nuit à la contemplation des choses du ciel; enfin les barbares eux-mêmes, accourus pour le tuer et le dévorer, le virent tout à coup élevé de terre, en extase, tout éclatant de lumière, et tombèrent à ses genoux saisis d'étonnement et d'effroi. Mais quand on lui témoignait quelque admiration de tant de prodiges : « Ah! mes frères, répondait-il, il n'y a pas, croyez-le bien, de créature si indocile, qui ne se soumît à l'homme, si l'homme vivait soumis à Dieu! »

---

* *Act. Beatific. Ven. servi Dei Jos. de Anchieta.* — CARDOSO, *Agiolog. Lusit.*, *Junh.* 9, *t.* 3, *p.* 594, 606. — VASCONCELLOS, *Vida do Ven. P. Jos. de Anchieta.* — ID., *Chron. da Comp.*, *p.* 120, 134, 285, 299, 301, 346, 365, *etc.* — *Os Varoes Ilustres do Brazil*, *t.* 1, *p.* 49-102. — SAINTE-FOY, *Vie du Vén. P. Anchieta.* — TELLEZ, *Chron. da Comp.*, *t.* 2, *p.* 278-316. — FRANCO, *Imag. da virt. em o novic. de Coimbra*, *t.* 2, *p.* 230-299.—ID., *Ann. Glor.*, *p.* 322.—NIEREMBERG, *Ideas de virtud*, *t.* 1, *p.* 513.—ORLANDINUS, *Hist. Soc.*, *Part.* 1, *p.* 484. — JUVENCIUS. *Hist. Soc.*, *Part.* 5, *p.* 759. — ID., *Epit. Hist. Soc.*, *t.* 1, *p.* 225. — NADASI, *Ann. dier. memor.*, *p.* 305. — DREWS, *Fasti Soc.*, *p.* 219.— PATRIGNANI, *Menolog.*, 9 *Giugn*, *p.* 48. — D'OULTREMAN, *Tableaux des Pers. sign. de la Comp.*, *p.* 234.

N. B. Parmi les biographes du Vénérable serviteur de Dieu, nous nous sommes contenté d'en indiquer deux. On trouvera les autres dans la *Bibliographie historique de la Compagnie*, par le P. Carayon. Quant au poëme latin du P. Anchieta sur la très-sainte Mère de Dieu, il a été publié au moins deux fois, à notre connaissance, et sert d'appendice aux deux ouvrages du P. de Vasconcellos, désignés ci-dessus.

X JUIN.

—

Le dixième jour de juin de l'an 1693, mourut saintement, à Lisbonne, le P. Emmanuel Fernandès, dont les quarante et quelques années de vie apostolique s'étaient partagées, presque par moitié, entre les pauvres populations des Algarves ou des îles de l'Océan et le palais des rois. Dès ses débuts, pendant la terrible peste de Faro, en 1649, il s'était acquis le renom d'un homme que nul péril ne ferait jamais reculer, dès qu'il s'agirait de sauver des âmes. Rien n'est plus affreux que le tableau, tracé par les historiens portugais, des horreurs qu'il lui fallut alors affronter, pour ouvrir le ciel aux pauvres mourants. Pour n'en citer ici qu'un ou deux traits, quand le fléau cessa, deux tiers de la population avaient disparu; tandis que le troisième portait, disait-on, tout entier, les traces du fer et du feu qui avaient dû lui être appliqués pour le guérir. Les mères elles-mêmes en étaient venues à bénir Dieu, de voir expirer avant elles leurs petits enfants : tant était lamentable le spectacle des orphelins errant et pleurant seuls au milieu des rues. Emmanuel Fernandès parut alors comme la providence visible de tout ce peuple; et il obtint même de Notre-Seigneur, par les mérites et l'application des reliques du vénérable Père Ignace Martins, que les femmes enceintes pussent du moins enfanter avant de mourir, et que leurs enfants fussent baptisés. Atteint lui-même de la peste, mais plein de confiance en la très-sainte Vierge, il se contenta de réciter neuf *Ave Maria*, en l'honneur des neuf mois que le Verbe fait chair avait passés dans le chaste sein de Marie, et de tracer autant de fois le signe de la rédemption sur les

taches livides dont il était couvert, et qui annonçaient d'ordinaire une mort prochaine. A l'instant, elles disparurent; et beaucoup de malades auxquels il conseilla le recours au même remède furent non moins promptement et merveilleusement guéris. Les travaux et les vertus apostoliques du P. Fernandès aux Açores l'y firent également vénérer comme un saint. Mais rappelé tout à coup à Lisbonne et nommé confesseur du roi Pierre II, on put croire un moment qu'il allait succomber à une illusion déplorable, quand, sur l'ordre de son royal pénitent, et de la meilleure foi du monde, en vue du seul bien de l'Église, mais contrairement aux constitutions de la Compagnie, il prit place dans l'assemblée des Cortès du royaume. Ce fut alors qu'un de ses plus chers amis dit, en exprimant tout à la fois ses craintes pour l'avenir et la haute idée qu'il avait concue jusque-là des vertus héroïques de ce grand homme : « Oh! combien je tremble que les honneurs du palais des rois ne privent le P. Fernandès de l'honneur des autels, qu'il avait si bien mérité! » Mais la conduite du saint religieux dissipa bientôt toutes ces craintes. Dès qu'il fut averti de son erreur, il se hâta d'écrire au Père Général que l'office du dernier Frère Coadjuteur était et serait toujours à ses yeux infiniment au-dessus des plus brillantes dignités du siècle; et le P. Jean Paul Oliva en témoigna sa joie au Père Provincial de Lisbonne, le chargeant de remercier au nom de la Compagnie le P. Fernandès, et ajoutant qu'il n'avait pas moins attendu de l'obéissance et de l'humilité de l'homme de Dieu.

FRANCO, *Imag. da virt. em o novic de Coimbra*, *t.* 2, *p.* 587.—ID., *Ann. Glor.*, *p.* 330. — ID., *Synops. Annal.*, *p.* 316, 318, 342, 392. — CRÉTINEAU-JOLY, *Hist. de la Comp*, *t.* 4, *p.* 98. — BARBOSA MACHADO, *Bibl. Lusit.*, *t* 3, *p.* 262.

XI JUIN.

—

Le onzième jour de juin de l'an 1715, mourut à Chandernagor le P. François Laynès, évêque de Méliapour, l'ami, le glorieux émule et le successeur du Bienheureux Jean de Britto dans les missions du Maduré, où il baptisa plus de cinquante mille infidèles de ses propres mains. Voici en quels termes parlait de lui, plus de dix ans avant sa sainte mort, un de ses compagnons d'apostolat, le P. Antoine Dias, écrivant au Père Général Michel-Ange Tamburini. Après avoir brièvement rappelé tout ce que l'intrépide missionnaire avait entrepris et réalisé jusqu'alors pour propager la foi dans ces vastes contrées, passant ensuite à ce qu'il avait souffert pour le nom sacré de Jésus : « Si la gloire du martyre, ajoutait-il, a manqué « jusqu'à ce jour au P. Laynès, du moins les plus cruels traite- « ments, les prisons, les douleurs, les opprobres de toute espèce « ne lui ont pas fait défaut. Un jour entre autres, dans la mission de « Gingi, il fut saisi par des payens qui le contraignirent à les sui- « vre, pieds nus, sur un terrain fangeux et pétri d'épines, jusqu'à « un affreux réduit plein de chaux vive, où ils l'enfermèrent et le « laissèrent plusieurs jours, sans lui donner autre chose que des « coups. Ils eurent même la cruauté de se jeter sur lui comme des « chiens furieux, le mordirent par tout le corps, et lui arrachèrent « avec les dents des lambeaux de chair. Je ne saurais ici rappeler à

« Votre Revérence toutes les circonstances où il a enduré de pareils « tourments ; mais je puis affirmer que, depuis bon nombre d'années, « pas un missionnaire de ces contrées n'a couru tant et de pareils « dangers. Maintenant encore à peine sort-il d'une dure captivité ; et si « le cruel persécuteur dont il portait les fers ne s'était vu contraint, bien « à regret, de lui rendre la liberté, cette lettre vous eût annoncé que le « serviteur de Dieu était mort en prison, ou dans les tourments, « pour la foi. Mais les seules douleurs qu'il a endurées dans cette dernière « persécution suffisent pour que Votre Paternité le reçoive comme un « vrai et généreux confesseur de Jésus-Christ. Du reste, si l'on voulait, « sans même parler d'emprisonnements ni de supplices, le suivre seule- « ment dans ses courses de géant, il serait aisé de retrouver, sur toutes les « routes de l'Inde, les traces encore fraîches de son sang, ruisselant sans « cesse de ses pieds nus, sur les ronces, les pierres, les sables brûlants : « à tel point que, le soir, ses plaies gonflées et toutes saignantes ne lui « permettaient plus, bien souvent, de faire un seul pas. Il recourait alors « à saint François Xavier, lui demandant pour toute grâce que rien ne « l'empêchât de courir au salut des âmes ; et le lendemain, à son réveil, « il se trouvait parfaitement guéri, et recommençait ainsi chaque « jour ces marches douloureuses, sans autre relâche que d'ins- « truire les catéchumènes, d'administrer aux fidèles les sacrements, « ou de languir au fond d'un cachot. » Néanmoins à tant de fatigues et de souffrances, le Père Laynès joignait encore d'étonnantes austérités. Même dans ses plus rudes voyages, il ne prenait jamais avant le soir aucune nourriture, et tombait quelquefois sur la route, presque mourant de lassitude ou d'inanition. Et cependant ses infirmités habituelles eussent condamné une âme moins généreuse à toute une vie de ménagements et de repos presque absolu. Ses maux

de tête en particulier étaient à peu près continuels, et si intenses qu'ils l'obligeaient souvent à suspendre la confession de ses néophytes, parce qu'il ne les entendait même plus. Un jour que de pauvres chrétiens, accourus depuis plusieurs jours pour s'approcher des sacrements, éclataient en sanglots à la vue de leur Père, réduit ainsi par la douleur à ne pouvoir les écouter : « Mes enfants, leur dit-il, demandez avec moi à la sainte Vierge, qu'elle m'obtienne de son divin Fils l'adoucissement nécessaire pour vous écouter et pour vous absoudre, ou qu'elle vous envoie à ma place quelqu'un de ces prêtres dont l'Europe pourrait si facilement se passer. » Aussitôt les chrétiens coururent se prosterner aux pieds de la Reine du ciel; et ils n'avaient pas encore fini de réciter ensemble les prières du saint Rosaire, lorsqu'ils virent arriver le P. Laynès, guéri soudain en leur faveur par la très-miséricordieuse Mère de Dieu.

Franco, *Imag. da virt. em o novic. de Coimbra*, *t.* 2, *p.* 713. —Id., *Ann Glor.*, *p.* 369, 778.—Barbosa Machado, *Bibl. Lusit.*, *t.* 2, *p.* 167.—*Lettres édifiantes*, 1re *éd.*, *R.* 12, *p.* xxiv, 248; *et R.* 18, *p.* 366.—Stocklein, *Weltbott*, *Viert. Th.*, *Br.* 96.—Prat, *Vie du B. Jean de Britto*, *p.* 449-535.—Patrignani, *Ménolog.*, 11 *Giugn.*, *p.* 66.

XII JUIN.

—

Le douzième jour de juin de l'an 1573, mourut, en odeur de sainteté, au collége d'Evora, après sept années seulement de vie religieuse, le jeune Frère Scolastique Paul Vaz, formé à toutes les vertus de son âge et de son degré, par l'admirable maître des novices Antoine Correa. Bien peu de jeunes religieux portèrent jamais aussi loin, et d'un cœur plus joyeux et plus généreux, la pratique d'une mortification constante et universelle, pour suivre de plus près Jésus crucifié. Si l'on voulait savoir, par exemple, quelle était la place la plus incommode, au réfectoire, en classe, à la chapelle ou en quelque endroit que ce fût, il suffisait, disait-on, de regarder où se mettait le Frère Vaz, sans affectation, car il ne craignait rien tant que la vaine gloire; mais avec autant d'empressement que les imparfaits en mettent parfois à la recherche de leur bien-être. Ce saint enfant ne pouvait souffrir en son âme la plus légère affection terrestre, capable de blesser les regards infiniment purs de Dieu. Croyait-il avoir cédé tant soit peu à quelque imperceptible mouvement d'amour-propre : il allait, pour s'humilier, en faire au plus tôt l'aveu à son supérieur; et non content d'en demander pardon à Notre-Seigneur avec la contrition la plus vive, il lui arriva plus d'une fois de mêler alors son sang à ses larmes, par de rudes flagellations, autant que l'obéissance le lui permettait. Son plus doux repos, parmi les fatigues de l'étude, était de s'entretenir de Dieu, et bien plus encore avec

Dieu ; surtout au pied du saint tabernacle, où l'on ne pouvait le voir, sans être touché de dévotion, toujours à genoux, avec l'air et l'ardeur d'un ange. Dans le courant de la journée, il ne laissait pas même passer un quart d'heure sans renouveler son union de cœur avec Dieu. Les travaux, les succès, les vertus des enfants de la Compagnie étaient l'un des sujets les plus ordinaires de ses conversations ; et nul n'était plus attentif à recueillir et à imiter leurs plus beaux exemples. A ses derniers moments, quand il eut reçu le saint viatique, on le vit quelque temps rester comme en extase, puis tressaillir vivement comme à la vue de scènes merveilleuses ; et lorsqu'il parut revenir à lui, son confesseur lui ayant demandé l'explication d'un pareil transport : « Il me semblait, répondit le Frère Vaz, que j'étais emporté vers le ciel, et que les spectacles les plus magnifiques s'offraient tour à tour à mes yeux ; mais toute leur beauté ne pouvait suffire à mon cœur ; et je demandais à voir mon Dieu, puisque je n'ai vécu que pour lui seul, et ne désire rien autre que lui ! »

Franco, *Ann. Glor.*, p. 332. — Id., *Synops. Annal.*, p. 101.

Le même jour, mourut à Lisbonne, en 1702, le Frère Coadjuteur Dominique Antunès, parti pour le ciel le jour même où il était entré quarante et un ans auparavant dans la Compagnie. Il avait quitté son pays natal pour venir exercer à Lisbonne le métier de tailleur, et menait une vie toute sainte, au milieu du monde, unissant le travail à la prière comme un véritable religieux. Mais il n'osait demander la grâce d'être reçu dans une communauté, se regardant

comme trop indigne d'une vocation si belle et si haute; lorsqu'un des Pères de la Maison professe devina les secrets desseins de Notre-Seigneur sur cette âme d'élite, et lui inspira la confiance de frapper à la porte du noviciat, où l'on s'empressa de le recevoir. Chargé pendant vingt-sept ans environ d'accompagner à la cour de Lisbonne le confesseur du roi, on ne le vit jamais rien perdre, ni de son mépris de lui-même, ni de son union avec Dieu. Trois fois chaque semaine, il joignait à ses autres pénitences un jeûne rigoureux, bien souvent même au pain et à l'eau. Chaque nuit, à deux heures du matin, il commençait son oraison. Jamais il ne prenait son repos que sur une planche et tout habillé, quel que fût l'état de sa santé ou l'inclémence des saisons; et l'on trouva même, la veille de sa mort, qu'il n'avait pas de lit. Enfin le Frère Antunès avait tellement soumis à Dieu toutes les inclinations de la nature, que dans ses plus extrêmes fatigues, un signe de l'obéissance lui suffisait pour recommencer sur-le-champ, avec une joie vraiment surnaturelle, un travail ou une course, qu'il eût été souvent facile à ses supérieurs de lui épargner ou de différer. Entre plusieurs autres faveurs insignes, Notre-Seigneur lui communiqua, en récompense de son dévouement, une onction toute particulière pour parler aux enfants et aux hommes du peuple des choses de Dieu; et l'on assure que lorsqu'il allait au marché, sur les quais du Tage, il n'avait besoin que de quelques mots pour apaiser les disputes et les rixes des portefaix ou des poissardes, tant ils avaient tous un profond respect pour la vertu du saint religieux.

Franco, *Ann. Glor.*, *p.* 333. — Id., *Synops. Annal.*, *p.* 412.

XIII JUIN.

—

Le treizième jour de juin de l'an 1695, mourut à Lisbonne le P. Dominique de Freytas, procureur des colléges de Madère et de Lisbonne pendant la plus grande partie de sa vie. Il y avait gagné tous les cœurs par sa charité ; et sans rien négliger des devoirs et des délicatesses mêmes de son office, il travaillait avec une énergie vraiment héroïque à sa perfection, qu'il avait mise sous la protection spéciale de la très-sainte Vierge, s'immolant en secret comme une victime de pénitence, par ses jeûnes continuels et ses flagellations de chaque jour, et donnant tous ses moments libres à la conversion des pécheurs, dont il entendait les confessions dans notre église, avec une merveilleuse assiduité.

Franco, *Ann. Glor.*, *p.* 335. — Id., *Synops. Annal.*, *p.* 397.

Vers le même jour, mourut au Japon, l'an 1590, le P. Arias Sanchès, reçu à l'âge de trente-quatre ans dans la Compagnie en qualité de Frère Coadjuteur et de catéchiste, mais élevé dix-huit ans plus tard au sacerdoce, pour travailler encore plus efficacement au salut des âmes, par l'ordre du P. Alexandre Valignani. La seule es

pérance de s'enrichir avait conduit Sanchès au Japon. Mais dès qu'il eut vu de près la sainte vie des premiers apôtres de ce vaste empire et la merveilleuse ferveur de leurs néophytes, il prit goût aux choses du Ciel; et renonçant à son commerce, il vint s'établir près du Père Côme de Torrès, pour ne plus songer, disait-il, qu'à faire une rigoureuse pénitence de ses péchés et à prier Dieu. Il n'eut point en effet d'autre exercice durant plusieurs mois, et semblait devoir se contenter de l'imitation d'Ignace à Manrèse, lorsque le spectacle des travaux du saint Frère Coadjuteur Jean Fernandès lui inspira peu à peu le désir d'une vie semblable, et ses vœux furent exaucés. Chargé d'abord par le P. de Torrès d'un hôpital d'environ cent malades et d'une école de quatorze petits enfants, Arias Sanchès fit bientôt, par son dévouement, l'admiration des fidèles et des infidèles. Il n'était pas de plaie si dégoûtante dont il ne prît soin avec tout l'amour que lui eussent inspiré les plaies du Sauveur; et Dieu donnait à ses remèdes une vertu miraculeuse, que l'humble Frère attribue dans ses lettres aux mérites et aux prières de ses compagnons, aussi bien que les conversions admirables dont il devenait ainsi l'instrument. En même temps, dans son école, il préparait d'utiles auxiliaires aux hommes apostoliques; et les petits élèves, auxquels il enseignait à lire, à écrire, à chanter, et même à toucher divers instruments de musique, relevaient merveilleusement, les jours de fêtes, en servant à l'autel, l'éclat et le charme du culte divin. C'étaient eux, par exemple, qui, durant la semaine sainte, portaient tous les instruments de la Passion, en expliquaient le sens aux spectateurs, et racontaient ou même représentaient plusieurs des scènes les plus instructives ou les plus touchantes des souffrances de Jésus-Christ, suivant la méthode propagée avec tant de fruit par les successeurs de Xavier, dans tout l'Orient.

Après quatre années de ces humbles et laborieuses fonctions, Arias Sanchès se vit appliqué plus directement au salut des payens, et parcourut en véritable apôtre le royaume de Goto et de Firando, où il eut la joie de baptiser un grand nombre d'infidèles et même de bonzes. Enfin le P. Alexandre Valignani, Visiteur de toutes les missions de l'Orient, étant arrivé au Japon en 1579, et voyant de ses yeux le zèle et l'humilité du Frère Sanchès, lui ordonna, pour la plus grande gloire de Dieu, d'aller recevoir à Macao les ordres sacrés; et pendant les onze dernières années de sa vie, l'humble serviteur de Dieu, bien persuadé que ce nouvel honneur lui imposait une obligation de plus en plus étroite de se sacrifier sans réserve au salut des âmes, comme la victime adorable qu'il immolait chaque jour à l'autel, acheva d'inspirer aux chrétiens d'Omura et de Firando, cette héroïque générosité que firent bientôt éclater, jusque sous le glaive des bourreaux et au milieu des flammes, les vierges les plus délicates et les plus jeunes enfants.

Cartas do Japao (*coll. de D. Theotonio*), *Part.* 1, f° 100, 247, 372. — Ginnaro, *Saver. Orient.*, *Part.* 2, *p.* 289. — Nieremberg, *Vidas Exempl.*, *t.* 4, *p.* 706. — Charlevoix, *Hist. et Descr. du Japon*, *t.* 2, *p.* 399, 488. — Patrignani, *Menolog.*, 8 *Giugn.*, *p.* 39.

XIV JUIN.

—

Le quatorzième jour de juin de l'an 1638, moururent glorieusement en Ethiopie, près de Dancaz, sur la rive orientale du lac Tsana, le P. Apollinaire de Almeyda, évêque de Nicée, et le P. François Rodriguès, pendus et lapidés, en haine de la foi romaine, par les schismatiques de Dembéa. A peine sa mère l'eut-elle enfanté, comme on le sut plus tard de sa propre bouche, qu'elle vit près de lui un autre petit enfant, d'une grâce et d'une beauté merveilleuses, qui dit, en le regardant avec amour : « Prépare-toi vaillamment au martyre! » et disparut en achevant ces mots Novice à l'âge de quatorze ans, le jeune Apollinaire mit tous ses soins à devenir parfait dans chacun des emplois que lui confierait la Compagnie ; et il parcourut ainsi avec tant d'éclat le cercle des études sacrées et profanes, que bien peu d'orateurs et de théologiens jouirent d'une pareille réputation, dans les universités de Coïmbre et d'Evora. Puis désigné, à quarante et un ans, pour coadjuteur et successeur du patriarche d'Ethiopie Alphonse Mendès, avec le titre d'évêque de Nicée, il s'embarqua pour l'orient en 1628, et ne parvint à sa chère mission qu'après plus de deux ans, à travers des périls et des épreuves bien capables de rebuter un moindre courage. Mais l'espoir du martyre soutenait son ardeur. Il avait pris pour armes épiscopales, au jour de son sacre, un cœur où était gravé le saint nom de Jésus, et qu'environ-

naient ces paroles du roi prophète : « *Esca populis Æthiopum!* » Et il se regardait par avance comme une bienheureuse victime destinée à servir de proie aux peuples qui lui étaient confiés. Arrivé au camp de l'empereur, à la fin de 1630, le P. de Almeyda eut, pendant près de deux années, la joie de remporter sur le schisme de nombreux triomphes. Mais, vers la fin de 1632, l'avénement d'un nouvel empereur, ennemi juré de la foi romaine, changea en un moment la face des choses. Un décret d'exil frappa soudain le Patriarche et ses compagnons. A peine quelques-uns d'entre eux, par une fuite précipitée, vinrent-ils à bout de se dérober aux mains des schismatiques et à se réserver pour des temps meilleurs. Caché durant trois mois dans le désert de Dafalo, à peu de distance de la mer, le P. de Almeyda faillit y périr de faim; et ceux-mêmes qui s'étaient chargés de le garder et de le nourrir, allaient le vendre aux Turcs, lorsqu'un fidèle Portugais lui sauva la vie et la liberté. Découvert toutefois peu de temps après, avec le P. François Rodriguès, il fut conduit au camp de l'empereur, et livré par ce prince à l'un des plus furieux schismatiques de tout l'empire. Là, chargés de chaînes par ce barbare qui les accablait chaque jour de coups et d'outrages, les deux serviteurs de Dieu étaient, de plus, étroitement liés chaque nuit aux pieds du lit de leur féroce geôlier; mais, comme ils trouvaient encore, dans cette indigne captivité, moyen de consoler et de soutenir les pauvres catholiques, en butte à la même persécution, on les relégua tous deux sur un rocher, uniquement habité par des moines schismatiques, au milieu du lac Tsana; et ils y souffrirent encore, durant un an, tout ce que put inventer contre eux la rage de ces misérables. Enfin le quatorze juin 1638, lasse d'attendre un arrêt de mort que l'empereur hésitait toujours à donner, la populace du voisinage les

arracha de leur dernière prison; et après les avoir pendus à un arbre, elle se fit un jeu barbare de lapider les deux saints martyrs, leur déchirant ainsi le visage, les yeux, tout le corps, avant même qu'ils eussent rendu le dernier soupir sur leur gibet.

TELLEZ, *Hist. Ger. da Ethiopia, p.* 462, 528, 587, 613, 704. — CARDOSO, *Agiol. Lusit., Junh.* 9, *t.* 3, *p.* 603, 611. —FRANCO, *Imag. da virt. em o novic. de Evora, p.* 278. — ID., *Ann. Glor., p.* 327.—ALEGAMBE, *Mort. Illustr., p.* 518.—TANNER, *Soc. Jesu usq. ad sang., p.* 197. — BARBOSA MACHADO, *Bibl. Lusit., t.* 1, *p.* 429.— CORDARA, *Hist. Soc., Part.* 6, *t.*2, *p.* 429.—NIEREMBERG, *Hon. del Gr. Patr., t.* 3, *p.* 704 — CASSANI, *Glor. del seg. sigl., t.* 1, *p.* 411, 419, 482. — NADASI, *Ann. dier. memor., p.* 314. — DREWS, *Fasti Soc., p.* 209. — PATRIGNANI, *Menolog.*, 26 *Giugn., p.* 196.

N. B. Les historiens de nos deux saints martyrs ne sont pas d'accord sur la date de leur glorieuse mort. Les uns la placent simplement au mois de juin, sans indiquer le jour; d'autres la fixent au 2 ou au 9. Mais nous avons cru devoir suivre de préférence le témoignage formel du P. Tellez dans son histoire d'Ethiopie : « *Foram estas ditosas mortes em quatorze de Junho do sobredito anno.* »

XV JUIN.

—

Le quinzième jour de juin de l'an 1683, mourut sur les côtes d'Afrique le P. Charles de Silveyra, vénéré comme un saint, un apôtre et un thaumaturge par les pauvres noirs d'Angola, qu'il évangélisait depuis un peu plus de deux ans. Il avait consacré une grande partie de sa fortune à la fondation du collége de Fayal sa patrie; et il y exerçait depuis longtemps le saint ministère, avec un don très-particulier de Dieu pour exciter les peuples à la pénitence; lorsque s'entretenant un jour, à l'heure de la récréation, avec quelques-uns de nos Frères : « Comment se fait-il donc, lui dit avec simplicité l'un d'entre eux, que Votre Révérence ne se soit pas encore consacrée au salut des noirs d'Angola? » Cette parole fut pour le P. de Silveyra comme une voix venue du ciel. Il se retira aussitôt dans la solitude, pour faire les *Exercices de saint Ignace*, et y conférer avec Dieu sur une si haute entreprise. Le Saint-Esprit lui fit alors comprendre le prix et les mérites de ce laborieux apostolat, le plus rude peut-être de tous pour la nature; et le serviteur de Dieu demanda sans délai et obtint cette grâce, bien qu'il eût déjà plus de cinquante ans. Parti sur-le-champ pour l'Afrique, mais jeté d'abord par la tempête sur les rivages du Brésil, il extermina en seize jours à Parahyba, dit son biographe, des désordres de mœurs dont aucun missionnaire n'avait encore pu triompher. Puis se rembarquant de nouveau, et parvenu

enfin au terme de ses désirs, il éclaira des lumières de la foi, durant deux années, plusieurs tribus nègres, fixées sur les rives du Coanza et dans l'intérieur des terres d'Angola; se faisant partout apporter et livrant aux flammes une multitude infinie de fétiches, auxquels ces pauvres barbares avaient toujours cru que nul ne pourrait faire injure, sans être, à l'instant même, frappé par la vengeance des démons. Et quarante ans après sa sainte mort, malgré la brièveté de sa carrière apostolique, son souvenir était encore, parmi ces pauvres gens, en odeur de bénédiction.

Franco, *Imag. da virt. em o novic. de Lisboa*, *p.* 609. — Id., *Ann. Glor.*, *p.* 336. — Id., *Synops. Annal.*, *p.* 376. — Cordeyro, *Hist. Insul.*, *p.* 414.

XVI JUIN.

—

Le seizième jour de juin de l'an 1717, mourut très-saintement, au collége de Santarem, le P. François Borralho, animant encore tous ses frères par son exemple, à l'âge de quatre-vingts ans. « Je n'ai jamais vu aucun religieux, écrivait le P. Antoine Franco, dont l'obéissance fût plus absolue, plus surnaturelle et plus pure, que celle de cet admirable vieillard » ; et l'on peut résumer en ce seul mot les soixante et un ans qu'il vécut dans la Compagnie. Peu lui importait la nature, la difficulté, ou le péril de ce qui lui était commandé. Il ne trouvait rien au-dessus ni rien au-dessous de lui, et se souciait peu qu'il fût question de partir, sans une heure même de délai, pour franchir les mers et évangéliser les nègres des côtes d'Afrique, ou de descendre simplement à son confessional : car il avouait franchement ne pouvoir comprendre que l'on osât jamais s'excuser ou se faire attendre, au premier désir de ceux qui tenaient la place de Dieu. « Père Borralho, lui dit un jour l'un de ses compagnons, comment faites-vous donc pour échapper à cette misère si universelle de s'excuser quand on reçoit un ordre imprévu et désagréable ? » — « O mon cher Père, lui répondit l'humble et obéissant religieux, croyez-en mon expérience. Les ordres les plus pénibles en apparence ne sont en réalité qu'une paille, pour celui qui aime vraiment l'obéissance de tout son cœur, tandis que les ordres les plus légers semblent une poutre, à ceux qui aiment leur propre volonté ! » A l'âge

de quatre-vingts ans le P. Borralho puisait encore, dans cet amour de l'obéissance, la force de suivre, sans exception, tous les exercices de la vie commune ; toutes les saintes pratiques de piété, d'humilité ou de pénitence, en usage parmi les novices, lui étaient encore aussi familières qu'aux jours de ses premiers vœux ; et la veille de sa mort, il était encore monté à l'autel, après s'être purifié de ses moindres imperfections par le sacrement de pénitence, comme il le faisait chaque jour depuis bien des années. Après sa sainte mort, les Pères du collége de Santarem voulurent avoir une conférence sur les vertus de ce grand serviteur de Dieu et en particulier sur son obéissance, dont on ne se lassait pas de citer des traits étonnants. Or l'un des plus graves témoins de sa vie ne craignit pas de dire : « J'ai bien souvent eu l'occasion de penser au Père Borralho, en faisant la lecture de l'*Imitation de Jésus-Christ*; et j'affirme n'y avoir pas trouvé un seul trait dont la vie du saint homme ne me parût exprimer la fidèle image ! »

Franco, *Imag. da virt. em o novic. de Coimbra, t.* 2, *p.* 776. — Id., *Ann. Glor.*, *p.* 338. — Id., *Synops. Annal.*, *p.* 457.

Vers le même jour, en 1601, mourut au collége de Bragance le Frère Coadjuteur Barthélemi Alvrès, très-cher au pauvre peuple de cette ville par son héroïque charité. Durant l'affreuse peste de 1599, il avait servi de compagnon, quatre mois entiers, au P. Gonsalve de Payva, le consolateur et l'apôtre des pestiférés. Ce dévouement des deux serviteurs de Dieu était d'autant plus périlleux et plus méri-

toire, que tous les misérables atteints du fléau refluaient vers la ville, des campagnes environnantes, pour recevoir du moins, avant d'expirer, le pardon de leurs fautes et le corps adorable de Jésus-Christ. Or, tandis que le P. de Payva prenait surtout soin de leurs âmes, Barthélemi Alvrès soutenait vaillamment la charge écrasante de leur préparer et de leur distribuer à tous la nourriture, sans laquelle la plupart seraient morts de faim. Mais néanmoins tant de fatigues n'empêchaient pas encore le saint Frère de prendre, alors même, chaque nuit la discipline, selon la coutume de toute sa vie, afin d'apaiser la colère de Dieu contre ce pauvre peuple ; et sa principale précaution, parmi tous les périls, était de tenir toujours à la main son chapelet, qu'il récitait du matin au soir, pour le salut des agonisants.

FRANCO, *Ann. Glor., p.* 340.

XVII JUIN.

—

Le dix-septième jour de juin de l'an 1637, mourut à Rome le P. Nuno Mascarenhas, âgé de soixante-seize ans, dont il avait passé près de soixante dans la Compagnie, et plus de vingt dans la charge d'Assistant, sous le P. Mutius Vitelleschi. Sa famille ne le cédait à aucune autre, pour l'éclat du sang, des dignités et des alliances. Mais Don Vasco Mascarenhas et Dona Maria de Mendoça n'en donnèrent pas moins à Dieu et à saint Ignace quatre de leurs fils, morts tous les quatre en odeur de sainteté. Entré au noviciat à l'âge de seize ans, Nuno Mascarenhas n'eut rien tant à cœur, dès les premiers jours, que de faire oublier tout ce qu'il avait laissé dans le monde, et de n'obtenir d'autre préférence que celle des plus vils offices. Rien ne lui eût été plus doux que de vivre sans cesse au milieu des pauvres; et quand l'obéissance le contraignit d'accepter les premières charges de la Compagnie, sa prédilection pour les enfants et les ignorants ne se démentit jamais. Humble missionnaire des Algarves, dont un de ses frères était évêque, il faisait tous les jours le catéchisme aux pauvres, visitait souvent les prisonniers et les malades de l'hôpital, leur portait sur ses épaules, à travers les rues, tout ce qu'il avait pu recueillir pour les soulager: exemple de charité qui fut plus puissant que tous les discours, pour inspirer, partout où il passait, l'amour des œuvres de miséricorde. Pendant qu'il évangélisait la ville de Faro,

jamais son frère ne put obtenir qu'il acceptât une chambre et un lit dans le palais épiscopal; et il n'y paraissait, à la grande édification de toute la ville, que pour y introduire les plus salutaires pratiques de la vie chrétienne : telles, par exemple, que l'usage de tirer au sort, chaque mois, avec une grande solennité, les noms des saints patrons, dont chacun devait plus particulièrement imiter les vertus et célébrer la fête. Enfin le P. Nuno Mascarenhas avait reçu de l'Esprit-Saint un don si merveilleux de toucher les âmes, qu'on vit plus d'une fois de mortels ennemis, ne respirant que meurtre et vengeance, céder en un moment à ses douces paroles, et se donner même sur l'heure, en pleine église, le baiser de paix.

Franco, *Imag. da virt. em o novic. de Evora*, *p.* 204 (*Cf. p.* 139).— Id., *Ann. Glor.*, *p.* 339. — Id., *Synops. Annal.*, 270.— Tellez, *Chron. da Comp.*, *t.* 2, *p.* 212. — Cassani, *Glor. del seg. sigl.*, *t.* 2, *p.* 117.

XVIII JUIN.

—

Le dix-huitième jour de juin de l'an 1617, mourut à l'âge de vingt-deux ans, après trois années seulement de vie religieuse, l'angélique Frère Emmanuel de Azévédo, professeur de grammaire au collége de Braga. « Je ne crois pas, dit après sa mort le Père qui l'avait confessé durant ces trois ans, qu'il m'ait apporté jamais, au saint tribunal de la pénitence, une seule faute vénielle, malgré la rigueur qu'il mettait à s'examiner, et en dépit de tout le mal qu'il disait de lui-même : tant il était persuadé que nul ne pourrait connaître le fond de son âme, sans éprouver pour sa personne le plus juste et le plus profond mépris. » Aussi ne pensa-t-il jamais à se plaindre d'être traité sans égard et compté pour rien. Il semblait même aimer plus filialement ceux de ses supérieurs qui lui adressaient quelques reproches. Cette perfection si rare, surtout à son âge, semblait être le fruit de la présence de Dieu, qu'il avait prise, avec une extrême ferveur, dès son entrée dans la Compagnie, pour sujet de son examen particulier. Les dons naturels et surnaturels dont Notre-Seigneur l'avait enrichi donnaient à ses supérieurs les plus belles espérances : une distinction pleine de charme et de naturel, une urbanité de langage et une simplicité toujours délicate qui gagnait, à première vue, le cœur des plus grossiers et des plus humbles, firent demander plus d'une fois par des étrangers, dit son biographe, s'il

n'était pas le fils de quelque prince; et un pauvre nègre qui aidait le cuisinier du collége de Braga, ne fut pas celui qui le pleura moins amèrement après sa mort, n'ayant jamais rencontré aucun religieux qui l'eût traité avec tant d'égards. Mais en même temps, le saint jeune homme se traitait lui-même, à l'exemple de tous les saints, avec une rigueur que l'obéissance seule pouvait modérer. Pour tourmenter jusqu'à son sommeil, il se couchait le soir, tantôt sur une planche, tantôt sur un cilice, et une croix entre les bras, afin que dès son réveil et sa première pensée et le premier mouvement de son cœur fussent pour Jésus crucifié. Tout ce qu'il y avait de plus incommode ou de plus usé, ce qu'on jetait même au rebut, était toujours assez bon pour lui; ce qu'il y avait au contraire de plus commode ou de plus brillant semblait revenir de droit à ses frères. En un mot, les vertus héroïques d'Emmanuel de Azévédo avaient tellement ravi tous les cœurs, et il était en si grande vénération malgré sa jeunesse, dans toute la ville de Braga, que lorsqu'il eut rendu le dernier soupir, au moment où l'on portait son corps à l'église pour la cérémonie de ses funérailles, les jeunes étudiants et les étrangers, accourus en foule, le couvrirent de fleurs, comme les reliques d'un saint.

Cardoso, *Agiolog. Lusit.*, *Junh.* 18, *t.* 3, *p.* 739, 742. — Franco, *Imag. da virt. em o novic. de Coimbra*, *t.* 1, *p.* 787. — Id., *Ann. Glor.*, *p.* 341. — Id., *Synops. Annal.*, *p.* 221.

Le même jour mourut en pareille vénération, l'an 1714, après trente-sept années de vie religieuse, le P. Jean dos Santos, Maître des novices

d'Evora. Il avait mis ses progrès dans la perfection sous la protection spéciale de la très-sainte Reine des Anges, et reçut d'elle, en récompense, des faveurs signalées. Pour la servir, il semblait vraiment que rien ne lui coûtât ; et les neuvaines préparatoires à chaque fête de Notre-Dame étaient pour lui, presque de mois en mois, comme un renouvellement perpétuel de générosité à se vaincre et de dévotion. Repassant dans son cœur, au bout de quelques années, toutes les grâces dont l'avait comblé la Mère de Dieu, il en vint à ne plus laisser aucun jour sans réciter en son honneur les quinze dizaines du rosaire, à genoux devant une de ses images. Le P. dos Santos honorait pareillement le Saint-Esprit d'un culte très-particulier ; et c'est à lui, dit-on, que remontait le pieux usage, adopté dans la suite par bon nombre de religieux, de se lever au moins une heure avant le signal ordinaire, le jour de la Pentecôte, pour implorer, par une longue et fervente oraison, une plus large part des dons répandus jadis sur les saints apôtres dans le cénacle. Chargé, dans ses dernières années, d'initier à toutes les vertus de leur vocation les jeunes religieux d'Evora, le P. dos Santos leur inculquait assidûment cette maxime : que tout l'édifice de leur perfection, pour être inébranlable, devait avoir le double fondement de la crainte et de l'amour filial de Dieu. Aux Frères Coadjuteurs novices, il ne recommandait rien tant que l'estime et l'amour du travail le plus humble et le plus pénible, en union de cœur avec Jésus-Christ humble et travaillant. Ce fervent serviteur de Notre-Dame et de son divin Fils trouvait tant de douceur à former ainsi aux vertus solides les enfants de la Compagnie, qu'il avait demandé à Notre-Seigneur la grâce de mourir dans ce saint office, et il fut exaucé. Vers la fin de 1713, un des religieux les plus vénérés du collége d'Evora, le P. Antoine Carrilho, était mort en véritable prédestiné. Quelques mois après, il apparut au Père dos Santos, tel

qu'il avait coutume d'être pendant sa vie ; et le saint Maître des novices lui ayant demandé où il se trouvait : « Je suis dans la gloire de mon Dieu, répondit le P. Carrilho, en lui découvrant alors son bonheur, et vous y serez bientôt avec moi ! »

Franco, *Imag. da virt. em o novic. de Coimbra, p.* 688. — Id., *Ann. Glor., p.* 343. — Id., *Synops. Annal., p.* 448.

XIX JUIN.

—

Le dix-neuvième jour de juin de l'an 1575, mourut dans une honorable mais très-pénible captivité, au milieu des nègres, le Père François de Gouvea, premier supérieur des missions africaines d'Angola. Il était parti de Lisbonne en 1560, pour aller évangéliser ces pauvres barbares ; et telles avaient été déjà les seules souffrances de la traversée, qu'un de ses compagnons y succomba. Aussi à la fin d'une lettre, où il en avait esquissé le tableau à ses frères du Portugal : « Quand on ne peut plus, ajoutait-il, réparer ses forces par le sommeil ni par la nourriture ; quand tout aliment soulève le cœur ; quand la tempête vous secoue et semble prête à vous engloutir ; en vérité, mes bien chers frères, c'est une consolation infinie de se rappeler qu'on est là, pour le seul bon plaisir de Dieu Notre-Seigneur, et que tant de douleurs sont les plus précieux dons de ses mains. » Cependant de plus rudes épreuves l'attendaient sur cette terre inhospitalière. Le roi s'était montré d'abord charmé de l'arrivée des marchands portugais et des missionnaires. Il avait même confié au P. de Gouvea vingt enfants des principaux

chefs, pour les instruire de la doctrine chrétienne. Tout à coup, sur quelques soupçons sans fondement, il dépouille tous les Portugais et les réduit en captivité. Puis se décidant, peu de jours après, à les laisser partir pour la plupart, il veut cependant garder des otages et parmi eux le P. de Gouvea. Mais il défendit en même temps à tous ses sujets, sous les peines les plus sévères, d'écouter désormais les enseignements du missionnaire. Et l'homme de Dieu étant parvenu à baptiser deux petits enfants en danger de mort, les féticheurs s'en aperçurent; et l'un des deux, qui n'avait pas rendu sur-le-champ le dernier soupir, fut immolé en haine de la foi. Cette captivité du P. de Gouvea dura quatorze ans, sans qu'il lui fût permis d'exercer d'autre apostolat que celui de la pénitence et de la prière, pour obtenir de Dieu le salut de ces pauvres noirs, et sans qu'il eût même la consolation de célébrer le saint sacrifice, faute de farine et de vin. On le traitait néanmoins, par l'ordre du roi, avec toute sorte de respect. Mais ce n'était pas là ce qu'il était venu chercher sur ces rivages; et son cœur souffrait un cruel martyre de voir chaque jour les hommages rendus au démon, sans y pouvoir apporter aucun remède. Il lui fallut même subir, durant sa dernière maladie, l'exécrable concert de tous les jongleurs de la contrée, auxquels le prince avait ordonné de faire retentir nuit et jour sa hutte sauvage des sons de leurs tambours, de leurs cymbales et de leurs trompettes, pour obtenir des fétiches que la santé lui fût rendue. Mais Dieu daigna montrer, plus d'une fois, combien toutes ces peines, si stériles en apparence, avaient cependant de prix à ses yeux; et dans un terrible incendie qui dévora, sans rien épargner, les cinq mille huttes dont se composait la ville royale, où le P. de Gouvea était retenu captif, la flamme ne s'arrêta que devant sa pauvre demeure, sans oser même l'endommager, au grand

étonnement des infidèles, saisis de respect pour le ministre de Jésus-Christ.

FRANCO, *Imag. da virt. em o novic. de Coimbra*, *t.* 2, *p.* 460.—ID., *Ann. Glor.*, *p.* 344. — ID., *Synops. Annal.*, *p.* 62, 104, 107. — CARDOSO, *Agiolog. Lusit.*, *Junh.* 28, *t.* 3, *p.* 849, 852. — DU JARRIC, *Hist. des choses plus mémor. ez Indes*, *t.* 2, *p.* 76, 84. — SACCHINUS, *Hist. Soc.*, *Part.* 2, *p.* 150, *et Part.* 4, *p.* 90. — NADASI, *Ann. dier. memor.*, *p.* 334. — DREWS, *Fasti Soc.*, *p.* 245.

XX JUIN.

—

Le vingtième jour de juin de l'an 1626, moururent glorieusement, au Japon, les Bienheureux François Pachéco, Portugais, Provincial et administrateur de la sainte Eglise du Japon; Gaspard Sandamatzu, Jean Kisaku, Paul Xinsuque, Michel Tozo, Pierre Rinxeï, Japonais, et Vincent Caün, Coréen, brûlés vifs sur la sainte montagne des Martyrs, à Nagazaqui.

Le Bienheureux Père François Pachéco s'était senti si vivement embrasé du zèle des apôtres et des martyrs dès sa plus tendre enfance, qu'à l'âge de dix ans, entendant raconter les luttes et les triomphes de quelques intrépides serviteurs de Dieu, qui avaient joyeusement donné leur sang et leur vie pour la foi, dans les plus cruelles tortures, il fit aussitôt vœu de ne rien négliger pour obtenir un jour la même grâce. Parti à l'âge de vingt-cinq ans, après six années seulement de vie religieuse, pour les royaumes de l'extrême Orient, il entra deux fois au Japon, et se vit contraint deux fois d'en sortir : la première par obéissance, pour aller gouverner le collége de Macao; la seconde par force, en 1614, lors du décret d'exil, auquel purent à peine se dérober quelques missionnaires. Mais dès l'année suivante, il parvint à regagner sa chère mission. Et non content des périls qu'il y retrouva, il la parcourait encore pieds nus, à l'âge de soixante ans, pour ajouter à toutes les douleurs inévitables en un temps

d'aussi furieuse persécution, ce qu'il avait coutume d'appeler les saintes délices de la pénitence. Tombé entre les mains des persécuteurs, jeté dans un cachot où il ne trouva pour lit que la terre au mois de décembre, saisi d'un tremblement perpétuel et frappé enfin de paralysie, le serviteur de Dieu jugeait encore sa croix trop légère; et sa joie ne parut au comble que dans les flammes de son bûcher.

Le Bienheureux Frère Gaspard Sandamatzu était pareillement âgé de soixante et un ans, dont il avait passé quarante-quatre dans la Compagnie; et son zèle à remplir les délicates fonctions de catéchiste, sans jamais se soustraire aux humbles et laborieux offices de nos Frères Coadjuteurs, faisait également l'admiration des idolâtres, des néophytes et des confesseurs de la foi.

Les Bienheureux Frères Jean Kisaku, Michel Tozo et Paul Xinsuque ne furent admis au nombre des novices que dans la prison, où le Bienheureux Père Pachéco les jugea dignes d'une pareille grâce, achetée si cher. Tous trois avaient servi de catéchistes, au plus fort des périls et des souffrances de la persécution. Jean Kisaku n'avait que vingt et un ans; et rien ne lui eût été plus facile que de se soustraire à la mort: car les satellites n'avaient point d'ordre pour se saisir de sa personne. Mais il se déclara hautement le compagnon du P. Pachéco, réclama l'honneur de le suivre, et à l'instant même fut enchaîné. Michel Tozo venait, en dernier lieu, de partager, avec une fermeté d'âme invincible, la vie errante et souffrante des deux grands martyrs Balthasar de Torrès et Jérôme de Angelis. Paul Xinsuque avait affronté les mêmes épreuves. Mais jamais il ne souffrait tant qu'il ne désirât souffrir encore davantage pour Jésus-Christ; et en attendant la bienheureuse heure de son martyre, toutes ses joies ici-bas étaient, dirent les témoins de sa sainte vie, l'oraison et la mortification

Le Bienheureux Frère Pierre Rinxeï joignait, à toutes les vertus d'un parfait catéchiste, un rare talent, et réfutait publiquement les impostures des bonzes avec autant d'éloquence que de zèle. Ce fut à lui que le Père Pachéco confia, dans la prison, le soin d'évangéliser les gardes; et tous se confessèrent vaincus. Leur capitaine lui-même, homme fier et cruel, insupportable à ses propres soldats, fut tellement changé, en moins de huit jours, par les discours du Frère Rinxeï, qu'il ne craignit pas d'aller publier à haute voix la sainteté de la foi chrétienne et de ses sectateurs, jusque devant le tribunal du gouverneur de Ximabara; et il déclara hautement qu'il fallait n'être pas un homme, pour hésiter à embrasser cette loi, une fois qu'on l'avait connue, ou pour l'abandonner par crainte des tourments et de la mort quand on l'avait une fois embrassée.

Enfin le Bienheureux Frère Vincent Caün, né d'un illustre et vaillant capitaine, dans la capitale de la Corée, avait été merveilleusement appelé de Dieu à devenir le premier religieux et l'un des trois premiers martyrs inscrits par la sainte Eglise Romaine en tête du martyrologe de sa patrie. Tombé à l'âge de treize ans, dans les mains du pieux et intrépide Augustin Tsucamidono, vainqueur des Coréens en plusieurs batailles, le jeune prisonnier fut aussitôt confié aux soins des Pères de la Compagnie, dont il ne se sépara plus jusqu'à sa mort, durant près de trente ans. Deux fois il essaya de les introduire par mer et par terre dans l'intérieur de la Corée; et il avait consumé quatre ans dans cette dernière tentative. De retour au Japon en 1620, il résolut de consacrer ce qui lui restait de force et de vie, au salut de l'empire où il avait reçu le saint baptême. Découvert et traîné en prison, cinq jours après le P. Pachéco, Vincent Caün mérita d'être choisi, entre tous ses frères, pour

subir, avant le dernier supplice du feu, tout ce que put inventer de plus raffiné, en fait de tortures, la haine du féroce gouverneur de Ximabara contre les chrétiens. Ce barbare fit d'abord étendre le saint novice tout nu sur le pavé de la cour du prétoire, par un froid des plus rigoureux; puis il ordonna aux bourreaux de le tenailler par tout le corps; et bientôt même, ne se possédant plus de fureur, il leur arracha lui-même leurs tenailles, et se mit à déchirer les bras, les mains, le visage du saint martyr, avec l'acharnement d'une bête fauve. Mais Vincent Caün, disent les témoins de ses tourments, le visage riant, et comme s'il eût été à une fête, se moquait de la vaine rage et de la faiblesse du tyran. Appliqué ensuite, à plusieurs reprises, au terrible supplice de l'eau, qu'on lui faisait avaler de force à l'aide d'un entonnoir, puis rejeter ensuite avec son sang, en lui écrasant la poitrine, on crut qu'il allait y rendre le dernier soupir. Alors le gouverneur ordonna de lui laisser reprendre assez de vie pour souffrir encore, puis de le dépouiller une seconde fois de tout vêtement, et de le suspendre étroitement lié à un arbre, jusqu'à ce qu'il parût de nouveau en pleine agonie. Enfin par un suprême raffinement, et pour que sa victime ne pût expirer que plus douloureusement encore au milieu des flammes, il la fit reconduire dans une prison ouverte à toutes les injures de l'air, où l'héroïque serviteur de Dieu, étendu à terre, les mains étroitement liées jour et nuit, en proie à tous les mauvais traitements de ses gardes, demeura seul, deux semaines entières, ne cessant néanmoins de louer et de bénir Dieu, qui lui faisait la grâce de souffrir quelque chose pour son amour. Mais réuni, peu avant sa mort, aux autres confesseurs de Jésus-Christ, et condamné comme eux au supplice du feu : « En vérité, mon cher Père, écrivait-il à un missionnaire de la Compagnie, auquel il avait servi

de catéchiste, les miséricordes de Dieu sur moi sont infinies! Car depuis que je lui ai confié mon âme et mon corps, j'ai eu tout lieu de reconnaître que ce n'est point ma force, mais la vertu seule de sa grâce, qui m'a fait surmonter de pareils tourments. Et avec elle je me sens si fort qu'il ne saurait y avoir, ce me semble, aucune douleur sur la terre, que je ne sois prêt encore à endurer, non-seulement avec patience, mais avec d'ineffables transports de joie! »

Decretum Beatific. CCV. MM. Romæ, 1867. — *Acta Beatific. CCV. MM.* — Boero, *Relatione della glor. morte di CCV. MM.*, § 24. — *Lettere Annue del Giappone degl'anni* 1625-1627, *p.* 86-116. — Cardim, *Fascicul. e Japp. Flor.*, *p.* 119-142. — Cardoso, *Agiolog. Lusit.*, *Junh.* 20, *t.* 3, *p.* 756, 764. — Guerreiro, *Glor. Cor. d'Esforç. Relig.*, *Part.* 4, *c.* 53. — Franco, *Imag. da virt. em o novic. de Coimbra*, *t.* 1, *p.* 144. — Id., *Ann. Glor.*, *p.* 346. — Alegambe, *Mort. Illustr.*, *p.* 369-383. — Tanner, *Soc. Jesu usq. ad sang.*, *p.* 322. — Nieremberg, *Honor del Gran Patr.*, *t.* 3, *p.* 737. — Bartoli, *Giappone*, *l.* 4, §§ 88-92. — Cordara, *Hist. Soc.*, *Part.* 6, *t.* 1, *p.* 75. — Crasset, *Hist. de l'Egl. du Japon*, *t.* 2, *p.* 485, 498. — Charlevoix, *Hist. et Descr. du Japon*, *t.* 2, *p.* 285, 312, 500. — Nadasi, *Ann. dier. memor.*, *p.* 325. — Drews, *Fast. Soc.*, *p.* 233. — Patrignani, *Menolog.*, 20 *Giugn.*, *p.* 136.

N. B. Nous avons omis à dessein de faire ici mention des BB. Balthasar de Torrès et Jean-Baptiste Zola, compagnons de nos saints martyrs, mais dont l'éloge appartient de droit aux Assistances d'Espagne et d'Italie.

XXI JUIN.

—

Le vingt et unième jour de juin de l'an 1584, mourut, au collége d'Evora, l'angélique Frère Scolastique Jean Rozado, à peine âgé de vingt et un ans, dont il avait passé un peu plus de cinq dans la Compagnie. Les premières vertus de son enfance rappelaient déjà le divin enfant de Nazareth; et pour mieux les mettre à l'abri du monde et du démon, il s'arracha dès sa seizième année, non sans plus d'un rude combat, aux larmes et aux embrassements de son père et de sa mère. Mais pour être à Dieu, rien, ce semble, ne lui coûtait; et la générosité à se vaincre, toujours avec joie et par amour, fut, jusqu'à sa mort, le trait caractéristique de sa perfection. Dès son entrée au noviciat, la continuelle présence de Dieu ou de ses saints lui parut l'un des plus sûrs moyens de réussir dans une si haute entreprise. Et comme il avait contracté dès lors la pieuse habitude de ne plus laisser jamais passer un quart d'heure sans élever son cœur vers le ciel, c'était sous les yeux du Sauveur, de sa sainte Mère, des Anges et des Bienheureux pour lesquels il avait plus de dévotion, qu'il s'attachait à faire tour à tour chacune de ses actions. Né avec un caractère prompt à s'attrister et à se replier sur lui-même, il était devenu, à force de victoires, d'une amabilité charmante, et qui semblait en lui toute naturelle. Chaque jour, il demandait plusieurs fois à Notre-Seigneur de lui faire tomber en partage tout ce dont les autres ne voudraient

point : aussi les épreuves les plus imprévues en ce genre le trouvèrent-elles toujours prêt. Et il priait souvent, avec une très-vive reconnaissance, pour tous ceux qui le mortifiaient et l'humiliaient. Quelqu'un de ses supérieurs lui demandait-il s'il pourrait faire telle ou telle chose : « Mon Père, se hâtait de répondre le saint jeune homme, j'espère bien pouvoir tout ce que l'obéissance voudra de moi. » Quand on lui demanda, peu avant sa mort, quelles pratiques de vertus lui avaient parues plus aimables : « Obéir sans excuse et sans réserve, répondit-il, et me voir mis au-dessous de tous mes frères. » Si l'occasion de quelque sacrifice extraordinaire s'offrait à lui : « Ne boirai-je pas, répétait-il, le calice que mon Père m'a préparé ? » Dans ses derniers jours, Notre-Seigneur lui fit connaître par révélation le temps de son bienheureux départ pour le ciel. Et comme il paraissait, la veille de sa mort, au moment de rendre le dernier soupir, un Père du collége d'Evora lui ayant dit : « Courage, mon cher Frère : vous verrez aujourd'hui la face de Dieu! » « Non, mon Père, je ne mourrai pas aujourd'hui, reprit Jean Rozado. Mais ce bonheur me sera accordé demain ! »

Cardoso, *Agiolog. Lusit.*, *Junh.* 21, *t.* 3, *p.* 783, 789. — Franco, *Imag. da virt. em o novic. de Evora*, *p.* 448. — Id., *Ann. Glor.*, *p.* 349. — Id., *Synops. Annal.*, *p.* 139. — Patrignani, *Menolog.* 21 *Giugn.*, *p.* 158.

Le même jour, moururent non moins doucement, parmi les novices d'Evora et les scolastiques de Coïmbre, le Frère Blaise Alvrès en 1615, et en 1716 le Frère Michel Ribeyro, obtenant tous deux de

Notre-Seigneur la grâce de quitter cette terre d'exil, pour aller rejoindre au ciel saint Louis de Gonzague, le jour de sa fête, après avoir été les imitateurs fidèles de ses vertus.

Le Frère Blaise Alvrès n'avait que seize ans, et n'était entré au noviciat que depuis trois mois. La faiblesse de sa santé lui avait fait même refuser deux fois l'entrée de la Compagnie. Mais, sur de nouvelles et toujours plus vives instances, on le reçut enfin, dans la seule crainte, dit son biographe, de faire perdre aux novices l'exemple des derniers jours et de la mort d'un nouveau Louis. Parmi les douleurs de sa maladie, ce saint jeune homme ne cessait de faire éclater son allégresse. « Oh! que je suis heureux, s'écriait-il, de mourir dans la Compagnie de Jésus, au milieu des anges! Et que sera donc la joie du ciel, s'il y en a déjà tant ici-bas? » Il demandait instamment à Notre-Seigneur la grâce de mourir le même jour que le bienheureux patron des scolastiques; et bien que les médecins déclarassent qu'il ne serait pas exaucé, il supplia le Père Maître des novices, dans l'après-midi de ce beau jour, de lui faire chanter par ses frères un pieux cantique sur le bonheur du ciel; et à peine l'eurent-ils chanté, que le Frère Alvrès expira.

Franco, *Imag. da virt. em o novic. de Evora*, *p.* 538. — Id., *Ann. Glor.*, *p.* 351. — Id., *Synops. Annal.*, *p.* 215.

Le F. Michel Ribeyro garda pareillement jusqu'au tombeau l'innocence de son baptême; et l'un des plus constants et des plus fidèles témoins de sa sainte vie ne craignit pas de dire, quand il fut

mort : « Je ne crois pas avoir jamais aperçu en lui une seule faute vénielle d'action, de parole, ou d'omission, depuis son entrée dans la Compagnie ». Sa charité semblait puisée dans le cœur même de Notre-Seigneur. Il usait de mille saintes industries pour se charger du soin des malades, faire leurs lits, balayer leurs chambres, leur porter les remèdes et leur rendre les services les plus rebutants. Voyant un jeune religieux qui paraissait oublier la sainteté de sa vocation, il mit tout en œuvre pour le ramener à son devoir, en le conjurant de se ranimer, au nom et par le souvenir des plaies adorables de Jésus en croix. Jamais il ne se livrait au sommeil, sans avoir récité l'office de la très-sainte Vierge, et châtié rudement son corps. Enfin pendant les deux derniers mois de sa vie, bien que l'on ne pût encore apercevoir en lui aucun signe de mort ni même de maladie tant soit peu grave, il demanda et obtint la permission de s'entretenir chaque jour, avec un de ses frères, des choses du ciel, et particulièrement de la préparation à une mort sainte. Puis trois jours avant la fête de saint Louis de Gonzague, aux premiers symptômes d'un mal qui n'inspirait encore aucune ombre de crainte, il dit sans détour au même religieux qui le visitait : « Dieu m'appelle enfin, mon cher Frère ; Dieu m'appelle ; je serai bientôt avec lui ! »

Franco, *Imag. da virt. em o novic. de Coimbra*, *t.* 2, *p.* 690. —Id., *Ann. Glor.*, *p.* 352. — Id., *Synops. Annal.*, *p.* 455.

XXII JUIN.

—

Le vingt-deuxième jour de juin de l'an 1705, mourut à Evora, de la mort des prédestinés, le Frère Scolastique François Pachéco, trois mois seulement après avoir prononcé ses premiers vœux. Encore tout enfant, bien avant d'entrer dans la Compagnie, il faisait déjà un fréquent usage du cilice, et ne voulut se présenter à Notre-Seigneur que dans cet état de victime, le jour où il eut le bonheur d'être reçu au noviciat. Le sentiment de la présence de Dieu était visible en lui, jusque dans ses moindres actions et dans sa modestie vraiment angélique. « Pour moi, dit le Père Franco, dans sa belle histoire du noviciat d'Evora, je n'ai jamais rien vu de semblable, et je ne saurais l'exprimer comme je le sens ! » La charité avec laquelle ce saint jeune homme soigna quelques-uns de ses frères atteints d'une fièvre contagieuse, fut la bienheureuse cause de sa mort. Tout le temps de sa maladie ne fut qu'un perpétuel enchaînement d'actes d'amour et de brûlants colloques avec le Sauveur, ou d'entretiens de piété avec les juvénistes et les novices, sur la brièveté de la vie, le prix du temps, et le bonheur qu'il espérait bientôt obtenir, de contempler la face de Dieu, près de la très-sainte Reine des anges sa mère, de saint Ignace son Père, et de saint François Xavier. Un Père qui était venu le visiter, lui ayant demandé, à ses derniers moments, si les attaques du démon

ne lui causaient pas quelque peine : « Non, mon Père, répondit-il en baisant avec amour les pieds de son crucifix; non, je ne crains pas les attaques de ce chien d'enfer: car j'ai pour fondement de mon espérance la miséricorde infinie d'un Dieu mort pour moi ! »

Franco, *Imag. da virt. em o novic. de Evora*, *p.* 832. — Id., *Ann. Glor.*, *p.* 354. — Id., *Synops. Annal.*, *p.* 423.

Le Frère Louis Soarès, âgé de vingt-deux ans, avait été constamment, depuis son entrée au juvénat, le compagnon de chambre du Frère Pachéco; et à la grande joie de leur supérieur, tous deux rivalisaient d'ardeur pour tous les exercices de dévotion, de mortification et d'étude : se provoquant saintement l'un l'autre, selon l'invitation de Notre Bienheureux Père saint Ignace, à qui en ferait le plus pour l'amour de Dieu. Aussi Notre-Seigneur parut-il vouloir les récompenser de cette union si sainte, en les appelant à jouir ensemble du même bonheur. Car ils tombèrent malades le même jour; et le Frère Soarès ne survécut pas plus d'une semaine à son jeune et saint compagnon. Avant d'embrasser la vie religieuse, il avait eu pareillement une jeunesse à l'abri de tout reproche devant Dieu et devant les hommes. Dès l'âge de sept ans, écrivait son père, il ne voulait passer aucun jour sans assister à la sainte messe et réciter son chapelet, aucune semaine sans se confesser et jeûner tous les samedis, en l'honneur de la très-sainte Mère de Dieu. Vers l'âge de dix ans, il était parvenu à se procurer un cilice; et peu après, par une exception

dont il n'y avait pas encore eu d'exemple, il obtint d'être admis, malgré sa jeunesse, dans une pieuse confrérie, dont les membres se réunissaient trois fois par semaine, pour faire ensemble une heure d'oraison, toujours suivie d'une rude discipline. Soldat, à l'âge de dix-huit ans, Louis Soarès n'abandonna aucune des saintes pratiques de son adolescence. Et lorsqu'il entra dans la Compagnie, au noviciat de Lisbonne, il fallut bien plutôt le retenir que l'animer à tous les exercices de piété, d'humilité et de mortification. Il priait souvent, en particulier, pour obtenir de Notre-Seigneur que ses compagnons aimassent à parler des choses de Dieu. L'unique sujet de contestation qui pouvait s'élever entre lui et ses frères était d'obtenir la dernière place ou la plus pénible corvée. Son compagnon de pèlerinage, durant un mois, put se plaindre au retour que Louis Soarès l'eût contraint d'accepter toujours et partout la meilleure part, se réservant à lui-même le rebut des misérables aliments qu'ils avaient mendiés de porte en porte, et le droit de coucher à terre lorsque, dans les chaumières où ils demandaient le soir l'hospitalité, on ne pouvait leur offrir qu'un seul lit. Mais ses plus saints désirs en ce genre cédaient aux moindres signes de l'obéissance; et pour se consoler, au juvénat, de ne pouvoir plus passer autant de temps que par le passé au pied du saint tabernacle, il aimait à se rappeler cette parole d'un de ses supérieurs : « Mon cher Frère, étudier pour Dieu c'est prier. »

Franco, *Imag. da virt. em o novic. de Lisboa*, *p.* 947. — Id., *Synops. Annal.*, *p.* 423.

XXIII JUIN.

—

Le vingt-troisième jour de juin de l'an 1574, mourut de la mort des saints, dans la maison professe de Lisbonne, le Frère Coadjuteur Jean Gonçalvès, âgé de vingt-neuf ans, dont il n'avait guère vécu plus de trois et demi dans la Compagnie. Il ne savait ni lire ni écrire, et n'aspirait qu'aux plus humbles travaux, traitant tous ses frères avec un respect, une charité, une amabilité charmante. De soudaines et cruelles infirmités l'ayant réduit, après son noviciat, à ne pouvoir plus faire un seul pas sans le secours de deux béquilles, les médecins furent d'avis que l'air natal pourrait seul adoucir ses douleurs. Mais il répondit généreusement: « Mourir dans la maison de Dieu me sera bien plus doux que d'aller vivre en celle de mon père! » Averti par Notre-Seigneur de sa mort prochaine, et une ou deux heures avant d'expirer, voyant que le Frère infirmier n'osait s'éloigner de son lit pour entendre la sainte messe: « Allez, mon cher Frère, lui dit-il, allez sans crainte; je vous attendrai! » Et quand l'infirmier fut revenu, Jean Gonçalvès demanda qu'on lui mît en main son crucifix, avec le cierge béni des mourants; puis s'adressant au Père Louis de Perpinham qui était venu le visiter: « Mon Père, lui dit-il, il est temps de partir pour aller trouver Notre-Seigneur. » « Eh bien! mon cher Frère, partons! » répondit le Père, sans croire toutefois que sa dernière heure fût venue. Et à l'instant, après avoir prononcé

trois fois les noms sacrés de Jésus et de Marie, Gonçalvès fit le signe de la croix, pencha doucement la tête, et expira sans effort, les traits empreints de la paix des bienheureux.

Franco, *Imag. da virt. em o novic. de Lisboa, p.* 309.— Id., *Synops. Annal., p.* 356.

XXIV JUIN.

—

Le vingt-quatrième jour de juin de l'an 1616, mourut, sur le vaisseau qui l'emportait aux Indes, le jeune Frère scolastique Pierre Dias, parti pour l'Orient après quatre années de vie religieuse, à l'âge de vingt et un ans. Son Maître des novices le tenait pour un des enfants privilégiés de la très-sainte Vierge, dont il ne pouvait entendre les louanges, sans que son visage ne s'enflammât, comme autrefois celui de saint Stanislas, dès les premiers mots; et il s'attachait à imiter surtout la pureté de la Reine des anges. Quand il allait servir dans leurs offices nos Frères coadjuteurs, ceux-ci déclaraient n'avoir jamais vu pareils exemples d'obéissance : tant il voyait réellement en eux, des yeux de la foi, l'image de Dieu. Un trait nous semble pouvoir suffire pour faire apprécier la pureté angélique de son âme. Peu de jours avant de s'embarquer à Lisbonne pour Goa, Pierre Dias eut l'idée de s'y préparer par une confession générale de toute sa vie; mais il eut beau s'examiner rigoureusement, même sur sa première enfance, jamais il ne parvint à rien découvrir qui pût justifier un tel désir et se vit contraint d'y renoncer. Le Frère Dias avait été l'un des premiers juvénistes d'Evora, qui introduisirent, parmi cette fervente communauté, avec la permission de leurs supérieurs, la pieuse coutume de consacrer chaque mois un jour à la retraite et à l'examen de leurs progrès dans

la perfection. Les jours de vacance et de congé, sans se refuser aux délassements et à la conversation de ses frères, il aimait à se retirer de temps en temps à l'écart pour quelques minutes, afin de ranimer, par une courte élévation de cœur, son union avec Notre-Seigneur; et il trouvait mille saintes industries pour s'entretenir à cœur ouvert, avec les plus fervents, de tout ce qui pouvait les porter à la vertu. Durant les premières heures de la traversée jusqu'à sa dernière maladie, il obtint de remplir, sur le vaisseau, l'emploi de cuisinier, et de faire le catéchisme aux matelots et aux plus jeunes mousses. Quand on l'avertit de sa mort prochaine, la paix de son âme n'en fut pas troublée; et tout en répétant, avec un profond sentiment d'humilité, ces touchantes paroles de saint Augustin : « Je vous ai trop peu et trop tard aimé, ô mon Dieu! » il lui semblait déjà, disait-il, avoir comme un avant-goût du bonheur des anges, tant les approches de la mort l'inondaient de joie.

Franco, *Imag. da virt. em o novic. de Evora*, *p.* 649.—Id., *Ann.Glor.*, *p.* 357.

XXV JUIN.

—

Le vingt-cinquième jour de juin de l'an 1569, mourut à Evora, moins de huit mois après ses premiers vœux, le jeune Frère Scolastique Alvare Vieyra. Encore tout plein de sa première ferveur et de son ardeur à se vaincre, qui lui faisaient dévorer courageusement les aridités de l'étude, il semblait n'avoir que l'amour de Dieu, et dans le cœur et sur les lèvres. Au milieu même du délire de l'agonie, son unique sollicitude était de demander s'il mourait bien dans la Compagnie de Jésus; et l'un de ses supérieurs lui ayant dit : « Oui, mon cher Frère, Notre-Seigneur vous fait la grâce de mourir en vrai fils de saint Ignace »; il rendit peu après le dernier soupir dans une admirable effusion de reconnaissance et de joie.

Franco, *Ann. Glor.*, *p.* 558. — Id., *Synops. Annal.*, *p.* 85.

Vers le même jour, aux Açores, mourut, en 1631, le Père Antoine Leytaô, le plus saint personnage qu'eussent peut-être jamais possédé la mission et le collége d'Angra. Il avait à peine cinq ans de vie religieuse, lorsque, par amour pour une vie plus humble et plus cru-

cifiée, il demanda instamment la grâce de descendre au degré de Coadjuteur temporel; et comme sa demande paraissait avoir tous les caractères de l'esprit de Dieu, elle fut exaucée, à sa grande joie et à la grande édification de tous ceux qui le connaissaient. Cependant, après l'y avoir laissé dix-huit mois, sans que son humilité se démentît, les supérieurs de la Province le rappelèrent aux études; et il obéit. Mais Dieu, voulant le faire passer d'une vie déjà si édifiante, à une sainteté vraiment consommée, lui envoya, un peu avant son élévation au sacerdoce, une maladie que l'on crut mortelle; et ce fut alors qu'après avoir reçu l'extrême-onction, en face de l'éternité, il fut soudain transformé en un autre homme, dont l'unique pensée parut être de se sacrifier tout entier pour Dieu. Aussi lorsqu'on l'appliqua au salut des âmes, d'abord à Braga pendant dix années, puis dans l'île de Terceira, de 1611 jusqu'à sa mort, il jouit bientôt d'une si haute réputation d'homme apostolique et d'homme de Dieu, que l'on avait coutume de dire, en manière de proverbe : « En vérité, si Dieu ne nous châtie pas de nos péchés, nous le devons aux prières et aux mérites du saint Père Antoine Leytaô! »

Franco, *Imag. da virt. em o novic. de Coimbra*, *t.* 2, *p.* 635. — Id., *Ann. Glor.*, *p.* 366. — Id., *Synops. Annal.*, *p.* 260. — Cordara, *Hist. Soc.*, *Part.* 6, *t.* 2, *p.* 535.

XXVI JUIN.

—

Le vingt-sixieme jour de juin de l'an 1567, mourut, à Firando, l'admirable Frère Coadjuteur Jean Fernandez, si célèbre dans les annales de la sainte Église du Japon. Sans lui, écrivait le Père Côme de Torrès, cette Église, la plus belle de tout l'Orient, n'aurait pu subsister, après la mort de son glorieux fondateur; et pas un de ses compagnons ne semblait, dans toutes les Indes, approcher autant de la merveilleuse sainteté du Père François, dont il avait eu le bonheur de partager le rude et fécond apostolat. Quand Dieu s'empara du cœur de Fernandez, celui-ci, encore à la fleur de l'âge, ne songeait qu'aux richesses et aux espérances du siècle. Mais, un jour, l'un de ses amis lui proposa de venir entendre, dans la chapelle d'une confrérie dirigée par nos premiers Pères, une musique telle « que jamais, lui disait-il, vous n'en avez entendue de pareille »; et le jeune Fernandez y consentit. Or après une vive et fervente exhortation du Père François Strada, commença, dit son historien, le concert d'environ deux cents hommes, qui prirent sur-le-champ une longue et rigoureuse discipline, implorant, à grands cris, la miséricorde de Dieu et le pardon de leurs péchés. En ce moment, terrassé par la grâce, et voyant soudain se déchirer le voile qui lui avait dérobé jusqu'alors le néant des choses terrestres, Fernandez résolut de ne plus vivre que pour Dieu seul; et au sortir de cette étrange scène, il alla se jeter aux pieds de Simon Rodriguès, et le suppliant de l'admettre au rang des Frères Coadjuteurs de la Compagnie. Pour éprouver cependant une vocation si subite

et si surprenante, Rodriguès lui demanda si la crainte des humiliations, qu'il lui faudrait subir pour l'amour de Jésus-Christ, n'était pas capable de l'arrêter; et s'il aurait bien, par exemple, assez de courage, pour aller de suite, couvert de ses riches vêtements, monté à rebours sur un âne, parcourir les quartiers de la capitale où il était le plus connu. Aussitôt, sans le plus léger signe de crainte ou d'étonnement, Fernandez accepta la proposition qui lui était faite, et courut se montrer en cet équipage par les rues les plus fréquentées de Lisbonne, et par celle en particulier où il faisait alors sa demeure, au milieu des railleries de la populace et des enfants, qui le poursuivaient, en criant au fou! Neuf mois après, Jean Fernandez était jugé digne d'aller joindre François Xavier aux extrémités de l'Orient. Les historiens de la Compagnie nous l'y représentent comme prenant bientôt une part presque égale à celle du saint apôtre, dans le travail et les épreuves de la conversion des Japonais; et ce fut, on le sait, le seul spectacle de sa patience, qui détermina l'ébranlement de la ville d'Amanguchi pour embrasser la foi, lorsqu'un infidèle osa publiquement lui cracher au visage, sans que l'humble Frère laissât paraître la plus légère altération. Le Saint-Esprit lui communiquait dans l'oraison des lumières bien supérieures à celles des plus savants théologiens; et l'on ne pouvait l'entendre sans admiration, dissiper d'un seul mot les doutes et les plus subtiles objections de ses innombrables auditeurs. « Nous l'avons trouvé, écrivait le Père Louis Froès, consacrant tout le jour, et souvent toute la nuit, à expliquer ainsi tous les mystères de notre sainte foi aux catéchumènes et aux néophytes, aux ignorants, aux nobles, aux prêtres des idoles; et neuf jours après mon arrivée j'avais administré déjà le baptême à soixante de ses catéchumènes dont plusieurs étaient des principaux seigneurs de la cour. » Le grand apôtre des Indes recourait aux

prières du Frère Jean Fernandez, pour obtenir plus facilement de Dieu quelques miracles ; et une jeune fille ressuscitée assura qu'elle les avait vus l'un et l'autre mettre en fuite d'un seul mot les démons qui l'entraînaient. Enfin le Saint avait une si haute idée de la vertu du Frère Fernandez, que peu de temps avant son départ pour la Chine, il ne fit point de difficulté de dire au célèbre Père Gaspard Barzée, parvenu alors presque au terme de sa vie et de ses glorieux travaux : « Soyez convaincu, mon cher Père, qu'il vous reste encore bien du chemin à faire pour atteindre Jean Fernandez ! » Et cependant, ajoute un des historiens de la Compagnie, « il parlait ainsi à un homme qui, après avoir rempli les principales contrées des Indes de l'odeur de ses vertus, passait, parmi les infidèles, pour un Dieu descendu du ciel , et, parmi les Mahométans d'Ormuz, pour Jean-Baptiste ressuscité. »

CARDOSO, *Agiolog. Lusit.*, *Junh.* 26, *t.* 3, *p.* 833, 840. — *Cartas do Japaõ (Coll. de D. Theotonio), Part.* 1, *passim.* — GINNARO, *Saver. Orient.*, *Part.* 2, *p.* 338. — SOUSA, *Orient. Conquist.*, *t.* 1, *p.* 532, 712 ; *et t.* 2, *p.* 400. — LUCENA, *Hist. da Vida do P. Franc. de Xavier*, *l.* 8. — ORLANDINUS, *Hist. Soc.*, *Part.* 1, *p.* 244, 366. — SACCHINUS, *Hist. Soc.*, *Part.* 2, *p.* 283, 298, 335 ; *et Part.* 8, *p.* 143. — DU JARRIC, *Hist. des choses plus mémor. ez Indes Orient.* — NIEREMBERG, *Hon. del Gran Patr.*, *t.* 3, *p.* 584. — TELLEZ, *Chron. da Comp.*, *t.* 1, *p.* 312, 392. — FRANCO, *Imag. da virt. em o novic. de Coimbra*, *t.* 2, *p.* 312. — ID., *Ann. Glor.*, *p.* 359. — BARTOLI, *Asia*, *ll.* 3 *et* 8. — ID., *Uomini e fatti*, *l.* 5, 42. — GUZMAN, *Hist. de las Miss.* — CRASSET, *Hist. de l'Egl. du Japon*, *t.* 1, *p.* 48, 325 — CHARLEVOIX, *Hist. et Descr. du Japon*, *t.* 1, *p.* 190, 198, 201, 237, 247, 322. — NADASI, *Ann. dier. memor.*, *p.* 332. — DREWS, *Fasti Soc.*, *p.* 243. — PATRIGNANI, *Menolog.* 26 *Giugn.*, *p.* 194. — *Briefe aus Japam*, *Erst. Th. passim.* — *Stichtb. Lev. van een. Broed. Coadj.*, *Erst. D.*, *p.* 655.

XXVII JUIN.

—

Dans les derniers jours de juin de l'an 1736, mourut en prison, dans la capitale du Tonkin, le F. Vincent Nghiem, catéchiste, après avoir prononcé ses premiers vœux et confessé dans les tourments le nom de Jésus. Pris et chargé de fers avec les glorieux martyrs de la Compagnie qui eurent la tête tranchée le 12 janvier de l'année suivante, Vincent Nghiem fut la première victime de la cruauté des persécuteurs ; et quand ceux-ci voulurent le contraindre à l'apostasie : « Je suis chrétien depuis mon enfance, répondit-il avec modestie, et je souffrirai de bon cœur pour une si sainte cause ! » Parmi les supplices qu'il eut à subir, on lui frappa les genoux à coups de marteau, de la manière la plus barbare, sans qu'il donnât jamais un léger signe de faiblesse ; et comme on recommençait dès le lendemain la même torture, avec aussi peu de succès : « Ne voyez-vous pas, dit à ses collègues un des juges du tribunal, qu'autant vaudrait frapper sur des pierres, que sur ces opiniâtres, dont nous ne pourrons jamais rien tirer. » Jeté, en cet état, dans la trop fameuse prison que les indigènes avaient surnommée *l'enfer de l'est*, Vincent, le corps brisé, mais le cœur plein de joie d'avoir été jugé digne de tant souffrir pour l'amour de Jésus-Christ, ne put survivre jusqu'au jour où ses glorieux compagnons devaient eux-mêmes périr par le glaive, et rendit, peu après, son âme à Notre-Seigneur, en véritable prédestiné.

Relazione della prez. morte de PP. Barth. Alvarez, etc., p. 37.

XXVIII JUIN.

—

Le vingt-huitième jour de juin, de l'an 1616, mourut au noviciat de Coïmbre, avant même d'avoir terminé sa première année de vie religieuse, le jeune et angélique Frère Scolastique Louis Craveiro. Il était parvenu, en si peu de temps, à un tel degré de recueillement et de vie intérieure, que jamais, dans ses exercices de piété, il n'était, même involontairement, distrait de la présence de Dieu. Au pied de la croix, dans les plaies du Sauveur mourant, ou dans le cœur de la Reine des anges, il trouvait, disait-il, un refuge sûr et impénétrable à tous les traits de l'ennemi. Son Maître des novices ne parlait qu'avec admiration de la pureté angélique de son âme; et il suffisait de voir le recueillement et la modestie du Frère Craveiro pour se sentir doucement rappelé à la pensée et à l'amour de Notre-Seigneur. Quelques instants avant d'expirer, le saint jeune homme appela tout à coup l'un des novices qui l'assistaient, et le pria de lui soulever doucement la tête, pour qu'il pût contempler, dit-il, plus à son aise Notre-Dame qui descendait visiblement vers son lit de mort et l'invitait à la suivre au ciel. Puis au bout d'un moment d'extase : « Voici qu'elle part ! » s'écria-t-il; et il expira.

Franco, *Ann. Glor.*, *p.* 362. — Id., *Synops. Annal.*, *p.* 218.

Le même jour, mourut à Coïmbre, en 1711, le Frère Coadjuteur Martin Jorge, laissant à tous les religieux du même degré d'insignes exemples de dévouement, d'abnégation et de régularité. Sur les trente-huit ans qu'il vécut dans la Compagnie, il en avait passé plus de la moitié à cultiver les terres de nos colléges, presque toujours à la campagne et loin de toute surveillance. Mais, au lieu de chercher dans un pareil office plus de liberté ou de bien-être, le saint Frère se faisait, en toute rencontre, l'humble serviteur des ouvriers qui travaillaient sous sa direction, et ne profitait de son influence que pour les porter à la vertu. Revenait-il passer quelques jours au collége, nul n'était plus fidèle au silence, à la modestie, à toutes les observances de la vie commune. Et pour mieux assurer la pleine soumission de son esprit et de ses sens à la volonté de Dieu seul, il n'avait laissé passer aucun jour, durant tant d'années, sans se flageller rigoureusement.

Franco, *Ann. Glor.*, *p.* 362. — Id., *Synops. Annal.*, *p.* 438.

XXIX JUIN.

—

Le vingt-neuvième jour de juin de l'an 1656, mourut saintement à Goa le Père Alphonse Mendès, Patriarche d'Ethiopie, glorieux défenseur et confesseur de la foi romaine, parmi les schismatiques des bords du Nil et dans les fers des Mahométans. Prévenu de la grâce, dès sa première enfance, et plein dès lors du désir d'être tout à Dieu, il obtint, à l'âge de treize ans et demi, l'entrée du noviciat de Coïmbre. Et depuis déjà vingt-neuf ans, il avait la réputation d'un parfait religieux, aussi bien que d'un des plus savants hommes du Portugal; lorsque sur la présentation du roi d'Espagne Philippe IV, le Souverain Pontife Grégoire XV lui ordonna, sous peine d'anathème, de se laisser sacrer Patriarche d'Ethiopie. Ses historiens nous ont conservé en détail toutes les difficultés et les épreuves de son entrée dans ce vaste empire. Elles furent telles, qu'avant de s'embarquer au port de Diu, pour pénétrer dans la Mer Rouge, s'adressant à quelques vaillants capitaines portugais, et aux religieux de la Compagnie, de Saint-Dominique et de Saint-François, réunis au collége pour recevoir ses derniers adieux, il leur adressa une touchante allocution sur ces belles paroles du Deutéronome : « *Dominus solus dux ejus fuit :* Le Seigneur seul a été son guide ! » ne comptant en effet que sur le secours de Dieu seul pour arriver vivant jusqu'à son Eglise. Descendu au port de Baylour, après une marche de plus d'un mois, dont

il nous a lui-même laissé le récit, et dont les souffrances furent plus d'une fois presque surhumaines, il arriva enfin près du tombeau de son saint et illustre prédécesseur André Oviedo. Puis, de là, se rendant au camp de l'empereur, situé sur la rive orientale du lac Tsana, il reçut dès les premiers jours de l'année suivante le serment de fidélité à la sainte Eglise Romaine, que prononcèrent, entre ses mains, sur les saints Évangiles, l'empereur et les principaux membres de sa famille, sous les yeux de toute l'armée et d'une multitude presque infinie. Un an plus tard, cent mille schismatiques et dix mille païens avaient déjà, par les soins de Mendès, abjuré leurs erreurs pour faire profession de la foi romaine. Et beaucoup d'entre eux étaient subjugués bien plus encore par les vertus du saint Patriarche que par la force de ses prédications. Tant il leur offrait, disait-on, l'image de ces anciens Pères du désert qui avaient apporté jadis à l'Ethiopie la foi de Nicée, d'Éphèse et de Calcédoine. Mais à ces triomphes si rapides et si éclatants, succéda bientôt, par malheur, l'ère des révoltes, qu'allumèrent les plus furieux partisans du schisme. Tremblant devant l'armée de ses sujets rebelles, le vieil empereur ne tarda pas à se tourner contre les catholiques; et, peu après, son successeur, à peine monté sur le trône, et inaugurant son règne par le massacre de ses propres frères, porta contre tous les missionnaires de la Compagnie une sentence de déportation. Conduits sous bonne garde jusqu'aux dernières limites du Tigré, le Patriarche et ses compagnons se virent livrés par les schismatiques à des persécuteurs plus cruels encore et plus implacables. Durant quinze mois de captivité, entre les mains des Turcs de Massaouah, Alphonse Mendès, François Marquès et Jacques de Mattos, liés tous les trois par le cou à la même chaîne de fer, se virent cent fois au moment de périr égorgés, empalés, ou précipités

dans les flots. Mais enfin rachetés à prix d'or, grâce à l'avarice de leurs geôliers et à la générosité portugaise, ces invincibles confesseurs de Jésus-Christ recouvrèrent leur liberté. Alphonse Mendès se rendit alors à Goa, d'où il ne cessa, jusqu'à sa mort, de veiller encore et de travailler même, par tous les moyens en son pouvoir, au salut de l'Éthiopie. Quant à ce qui touchait à sa personne et à sa dignité, jamais il ne souffrit que les Pères de Goa lui témoignassent plus d'égards qu'au dernier religieux de la Compagnie. Il prenait part, comme l'un d'entre eux, à toutes les saintes pratiques d'humilité, de pauvreté ou d'obéissance, en usage dans les communautés les plus régulières, comme de servir à table, ou de baiser les pieds de ses frères. Et cet amour si filial pour sa vocation religieuse, qui depuis l'âge de treize ans ne s'était jamais affaibli, lui faisait redire encore dans ses derniers jours : « Non, tant que nous n'aurons pas versé jusqu'à la dernière goutte de notre sang pour la Compagnie notre mère, nous n'aurons jamais fait pour elle ce qu'elle a droit d'attendre de ses enfants ! »

Tellez, *Hist. Ger. da Ethiopia, ll.* 4 *et* 5. — Franco, *Imag. da virt. em o novic. de Coimbra*, *t.* 1, *p.* 301-347. — Id., *Ann. Glor.*, *p.* 363. — Andrade, *Varones Ilustres*, *t.* 6, *p.* 335. — Barbosa Machado, *Bibl. Lusit.*, *t.* 1, *p.* 41. — Cordara, *Hist. Soc., Part.* 6, *t.* 1, *p.* 391, 603; *et t.* 2, *p.* 72, 217, 429, 537, 654. — Sotuellus, *Bibl. Script. Soc.*, *p.* 36. — Nadasi, *Ann. dier. memor.*, *p.* 337. — Drews, *Fasti Soc.*, *p.* 248. — Patrignani, *Menolog.*, 9 *Giugn.*, *p.* 211. — *Histoire de ce qui s'est passé au royaume d'Etiopie ès années* 1624, 1625 *et* 1662, *p.* 125-180, 190, 232. — Lobo, *Relat. Hist. d'Ethiopie*, *p.* 27, 41, 121, 141, 156.

XXX JUIN.

—

Le trentième jour de juin de l'an 1554, mourut, au milieu de l'Océan, le Père Léonard Nunès, un des premiers missionnaires du Brésil, englouti dans les flots avec presque tous les matelots et les passagers de son vaisseau, qu'il assista jusqu'à la mort, debout et le crucifix à la main, les animant à faire en vrais chrétiens le sacrifice de leur vie. Envoyé dès 1549, par le Père Emmanuel de Nobréga, dans la vaste province de Saint-Vincent, il y avait rencontré des Portugais, semblables à ceux que saint François Xavier gémissait de trouver lui-même à Goa, plongés dans tous les vices qu'enfante la passion de l'or et de la chair, et des sauvages vivant en bêtes féroces et se nourrissant des corps mutilés de leurs ennemis. Mais, suivant le beau témoignage du Vénérable Père Joseph Anchieta, que nul n'oserait taxer d'exagération, Notre-Seigneur sembla vouloir donner un nouveau prophète, en la personne du Père Nunès, à cette nouvelle Ninive : car il y produisit de si merveilleux changements, que beaucoup de colons ne se reconnaissaient plus eux-mêmes, et demandaient comment il avait pu, non-seulement les arracher à leurs anciens désordres, mais leur persuader encore de s'approcher presque tous les huit jours des sacrements de pénitence et d'Eucharistie. Les Indiens l'avaient surnommé « le Père qui a des ailes ! » tant il était prompt à voler partout où le réclamait le salut d'une âme. Et beaucoup

d'entre eux lui furent si reconnaissants de ce qu'il avait brisé leurs fers, en convertissant bon nombre d'acheteurs et de chasseurs d'esclaves, qu'ils s'attachèrent à lui comme à leur père, et devinrent bientôt, grâce à ses soins, d'habiles catéchistes et de fidèles interprètes. Mais de pareils succès durent s'acheter au prix de bien des peines et des opprobres. Ne vivant que d'aumônes mendiées chaque jour de porte en porte, il s'était vu contraint, rien que pour nourrir quelques petits enfants sauvages, sur lesquels reposaient ses plus sûres et ses plus chères espérances, d'apprendre et d'exercer les plus humbles arts mécaniques, dont le produit lui procurait les aliments nécessaires à leur vie. Enfin la haine de plusieurs pécheurs endurcis mit bien des fois ses jours en péril. Mais Dieu semblait prendre plaisir à le soustraire, tantôt aux flèches des infidèles, tantôt aux poignards des mauvais chrétiens; et le fils d'un Portugais excommunié et chassé de l'Église, ayant tenté de venger son père par le meurtre du P. Nunès, sentit tout à coup son bras se roidir et se dessécher, au moment où il le levait pour renverser le serviteur de Dieu.

Vasconcellos, *Chron. da Comp.*, *p.* 59, 72, 142. — Cardoso, *Agiolog. Lusit.*, *Junh.* 30, *t.* 3, *p.* 878, 883. — Orlandinus, *Hist. Soc.*, *Part.* 1, *p.* 358, 438. — Franco, *Imag. da virt. em o novic. de Coimbra*, *t.* 2, *p.* 193. — Id., *Ann. Glor.*, *p.* 367. — Tellez, *Chron. da Comp.*, *t.* 1, *p.* 477. — Nadasi, *Ann. dier. memor.*, *p.* 338. — Drews, *Fast. Soc.*, *p.* 248. — Patrignani, *Menolog.*, 30 *Giugn.*, *p.* 217.

Vers le même temps et dans la même mission le P. Blaise Lourenso accomplissait de pareils prodiges parmi les habitants d'Espirito Santo, qui pendant de longues années n'eurent d'autre prêtre que lui, pour leur administrer les sacrements. Les historiens du Brésil signalent en particulier le fruit de ses catéchismes et de sa belle Confrérie de la Charité. Trente ans plus tard, le Vénérable Père Anchieta ne pouvait encore en parler sans admiration. Et si les femmes portugaises d'Espirito Santo, disait-il, sont renommées dans tout le Brésil, pour leur amour de la sainte communion et pour l'éducation chrétienne qu'elles donnent avec tant de sollicitude à leurs enfants, elles en sont surtout redevables aux catéchismes du P. Lourenso, et à la piété qu'il leur inculqua dès leur jeunesse. Un des abus les plus criants qu'avait trouvés cet homme apostolique à son arrivée dans la colonie, était le mépris et la profanation du saint nom de Dieu. Mais il parvint à inspirer une si grande horreur d'un pareil désordre, que lorsqu'il fonda sa Confrérie de la Charité, tous les membres convinrent d'unir leurs efforts pour rendre à ce nom sacré l'honneur qui lui était dû. Et ils décidèrent que non-seulement celui d'entre eux qui à l'avenir jurerait, mais celui même qui laisserait jurer un membre de sa famille ou de sa maison, payerait une amende au profit des pauvres orphelines abandonnées.

VASCONCELLOS, *Chron. da Comp.*, p. 155.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

TABLE DES MATIÈRES.

ASSISTANCE DE PORTUGAL.

(PREMIÈRE PARTIE.)

JANVIER.

FÉVRIER.

MARS.

AVRIL.

MAI.

POITIERS. — TYPOGRAPHIE DE HENRI OUDIN.





